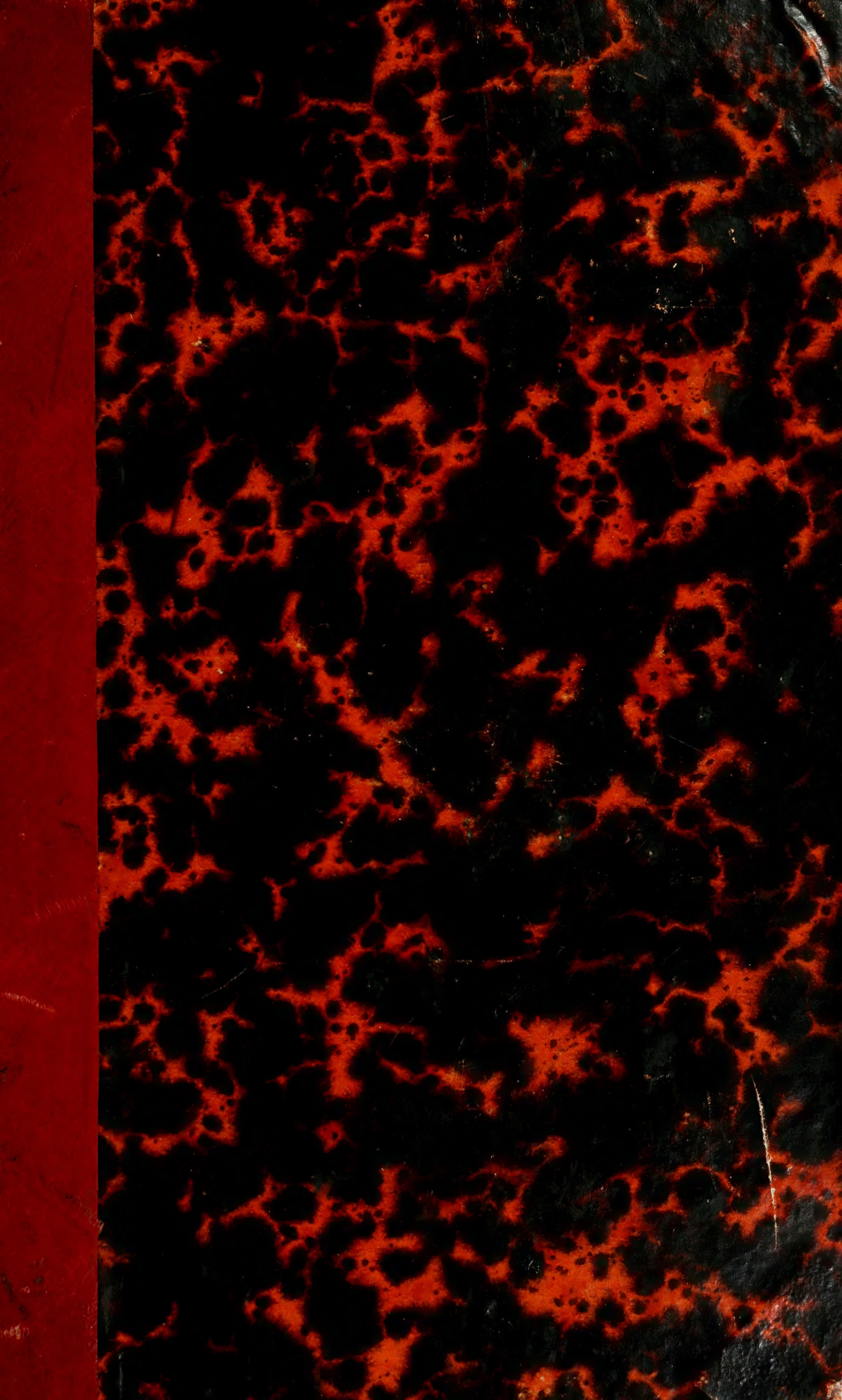
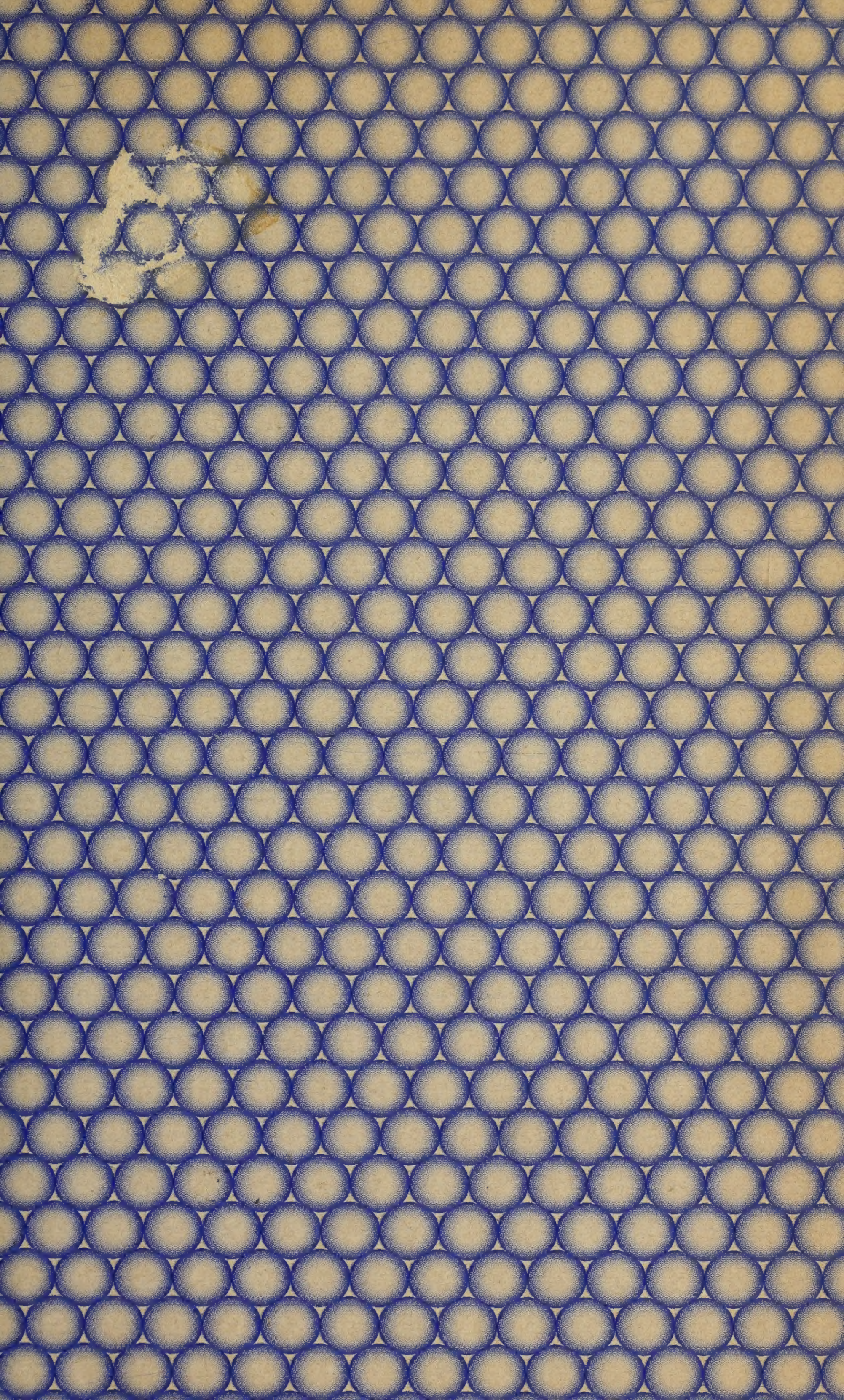



EX·LIBRIS
ROMERO & MARTINEZ



HISTOIRE

DE FRANCE,

DEPUIS L'ÉTABLISSEMENT DES FRANCS DANS LA GAULE JUSQU'EN 1830.

Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.

HISTOIRE
DE FRANCE,

DEPUIS

L'ÉTABLISSEMENT DES FRANCS DANS LA GAULE JUSQU'EN 1830,

PAR

THÉODOSE BURETTE,

Professeur d'Histoire à l'Académie de Paris,

ENRICHIE DE 500 DESSINS PAR JULES DAVID,

gravés par V. CHEVIN.

Premier Volume.

BENOIST, ÉDITEUR.

PARIS,

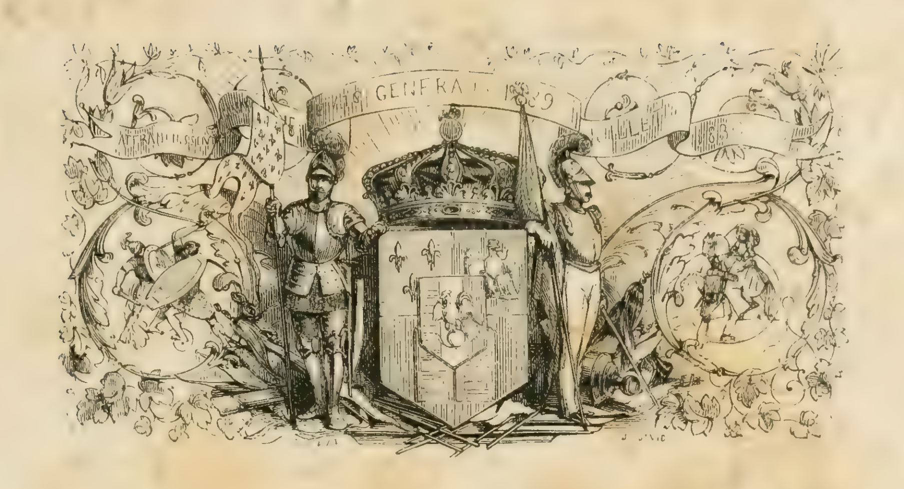
LIBRAIRIE DE E. DUCROCQ,

RUE HAUTEFEUILLE, 22.

1840.




FRANCE



HISTOIRE

DE FRANCE.

CHAPITRE PREMIER.

De la Gaule jusqu'à Clovis.



L est à l'histoire de la France, un préliminaire obligé, qui n'est autre que l'histoire de la Gaule, sur laquelle nous passerons rapidement. La nature des renseignements qu'elle nous offre en fait d'ailleurs un terrain difficile, où l'on arrive vite sur le domaine de l'érudition et où le récit court risque parfois de dégénérer en dissertation. Laissant de côté la question encore embarrassée des vieilles races gauloises et de leur superposition, comme aussi l'histoire incertaine et souvent fabuleuse de leurs

émigrations, nous prendrons l'histoire de la Gaule là où elle finit nationalement et où commence la domination romaine.

Notre premier, notre meilleur guide est César, et ses Commentaires à la main nous entrons de prime abord dans cette Gaule dont il ne reste guère plus à la France que quelques pierres, la plupart sans traditions :

« La Gaule entière, dit César, se divise en trois parties. La première est habitée par les Belges, la seconde par les Aquitains, la troisième par des peuples qui portent le nom de Celtes, dans leur langue, de Gaulois dans la nôtre. Tous ces peuples diffèrent entre eux de langage, de mœurs et de lois. Les Gaulois sont séparés des Aquitains par la Garonne, des Belges par la Marne et la Seine. Les plus belliqueux de tous sont les Belges, parce qu'ils sont les plus éloignés de la civilisation de la province romaine; parce que les marchands passent moins souvent chez eux, et n'y apportent pas les choses qui efféminent une nation; parce qu'enfin la guerre les met en contact perpétuel avec les Germains qui habitent de l'autre côté du Rhin. C'est aussi pour cela que les Helvétiens l'emportent en courage sur les autres peuples de la famille gauloise, exercés qu'ils sont par les combats continuels qu'ils livrent aux Germains, soit en les repoussant de leurs frontières, soit en portant eux-mêmes la guerre dans leurs forêts. La contrée occupée par les Gaulois commence au Rhône et s'étend jusqu'à la Garonne, l'Océan, et le pays des Belges. Du côté des Séquanais et des Helvétiens, elle touche au Rhin et remonte vers le nord. Les Belges occupent tout le pays depuis l'extrême frontière de la Gaule jusqu'au bas du Rhin : ils s'étendent au nord et à l'est. L'Aquitaine va depuis la Garonne jusqu'aux Pyrénées et jusqu'au golfe d'Espagne : elle est située au couchant. »

Les émigrations des Gaulois firent connaître leur nom de bonne heure jusqu'au bout de l'univers, mais chacune d'elles appartient plutôt à l'histoire du pays envahi qu'à celle de la patrie des envahisseurs. Les plus célèbres de toutes furent celles que les brenns (1) gaulois conduisirent en Grèce et en Italie ; en Italie surtout, où ils fondèrent comme une seconde Gaule, où se retrouvaient presque toutes les tribus de l'autre côté des Alpes. La Gaule cisalpine fut sans con-

1. *Brenn* signifie chef en langue celtique. C'est de ce mot que les Grecs et les Romains ont fait tous leurs *Brennus*.

tredit l'ennemie la plus formidable que Rome ait rencontrée sur son chemin. Si, derrière les Alpes, les tribus mères se fussent entendues avec leurs colonies, nul doute que la race gauloise eût pu s'élever à de hautes destinées, et remplacer peut-être les descendants de Romulus dans leur domination universelle.

Avant la conquête de la Gaule par les Romains, il s'y passa deux faits dont il convient de dire quelques mots : la fondation de Marseille par les Phocéens, et le passage d'Annibal dans le midi de la Gaule.

Si la Gaule envoya souvent ses guerriers s'établir dans les contrées voisines, elle fut aussi visitée quelquefois par les étrangers. Les marchands grecs et phéniciens entretenaient de longue date des rapports commerciaux avec la race celtique, plus civilisée que les deux autres. Le rivage gaulois de la Méditerranée était semé de comptoirs carthaginois qui faisaient suite à la ligne des comptoirs espagnols. Il y avait une route tracée par les marchands à travers toute la Gaule, pour aller chercher, par la Manche, les perles et l'étain de la Grande-Bretagne.

Vers l'an 600, une colonie partie de Phocée, l'une des villes les plus riches de la côte ionienne, vint s'abattre à l'extrémité du territoire gaulois, sur les terres de la petite tribu des Ségobriges. Euxène, le chef de ces aventuriers, ayant gagné, dit-on, le cœur de la fille du roi, qui le choisit pour époux, au milieu de tous les jeunes gens de la tribu, on lui donna sur les bords de la mer un terrain où il bâtit Marseille. Soixante ans plus tard, Cyrus, en faisant la conquête de l'Ionie, vint mettre le siége devant Phocée. Après avoir épuisé tous leurs moyens de défense, se voyant près de tomber sous le joug, les Phocéens montèrent sur leurs vaisseaux, jetèrent à la sortie du port une masse de fer rouge, jurant de n'y revenir que quand elle reparaîtrait à la surface, ramassèrent en passant une colonie qu'ils avaient en Corse, et vinrent s'établir en corps de nation dans leur colonie de Marseille, où ils apportèrent avec leurs richesses, leur industrie et leurs lumières.

L'existence de la nouvelle cité grecque fut souvent traversée par les petites nations voisines, inquiètes du développement qu'elles lui voyaient prendre chaque jour, et soulevées peut-être sous main par les émissaires de Carthage, qui jalousait les nouveau-venus. C'était un rude coup porté à son commerce, que l'établissement

d'une grande ville commerçante au centre même de la Méditerranée européenne. Marseille sentit d'où lui venait le danger : aussi semble-t-il qu'un secret instinct lui eût désigné d'avance le peuple qui devait détruire Carthage. Une alliance intime unit bientôt Rome et Marseille. La ville grecque mit ses trésors à la disposition des Romains, après l'incendie de leur ville par les Gaulois. Rome, à son tour, donna aux Phocéens la place d'honneur dans ses jeux, et les protégea de son nom.

La première fois que les deux peuples combattirent côte à côte, ce fut en 218, quand Annibal traversa la Gaule pour aller faire la seconde guerre punique en Italie. Les Romains voulaient prévenir leur ennemi, et lui barrer le passage dès la Gaule même. Ils s'adressèrent à Marseille, qui leur ouvrit son port, les guida dans ce pays jusqu'alors inconnu pour eux, et les aida de son influence pour s'y faire des alliés. Son secours leur fut, il est vrai, de peu d'utilité. Posté derrière le Rhône, et soutenu par les Volces, qui avaient pris les armes, Cornélius



Scipion attendait Annibal pour lui disputer le passage. L'habile Carthaginois, qui n'avait ni temps ni soldats à perdre en Gaule, dédaigna de combattre, et passa plus loin le fleuve. Ce fut à peine si quelques cohortes arrivèrent à temps pour se faire battre par la cavalerie numide.

Annibal échappa au consul par le pays des Allobroges, et Marseille, trop faible pour entrer dans cette lutte gigantesque, où se dé-

cida le sort du monde, dut attendre en silence que la bataille de Zama eût fait pencher la balance de son côté.



L'heureuse issue de la seconde guerre punique donna à l'alliée de Rome une importance qui lui devint bientôt fatale. Elle avait hérité naturellement de tout le commerce de Carthage sur les deux côtes espagnole et gauloise. Ivre de sa nouvelle fortune, et se sentant appuyée par les Romains, elle éleva plus haut encore ses prétentions, et voulut, à l'exemple de Carthage, se faire un territoire aux dépens des tribus qui l'environnaient.

Ce fut par là que commença la ruine de la Gaule. Tous les peuples menacés viennent fondre sur Marseille, qui appelle les Romains; et, une fois entrés dans le pays, ils n'en sortirent plus. D'abord ils se contentèrent d'une simple garnison, qu'ils laissèrent, en partant, dans quelques gorges de montagnes; puis ils revinrent. Sextius, le troisième général romain qui passa les Alpes, profita d'une victoire remportée sur les Liguriens, pour élever une colonie sur le lieu même de la bataille [123]. Il lui donna son nom (*Aquæ Sextiæ*, aujourd'hui Aix). Deux ans après la fondation d'Aix, Domitius Ænobarbus attaqua les Allobroges, qu'il défit à Vindalie, près du lieu où est Avignon. Bituitus, le roi de la puissante nation des Avernes, accouru trop tard pour secourir ses compatriotes, est battu avec ses deux cent mille

hommes, à l'embouchure de l'Isère. Il est enlevé par trahison dans une conférence : et pendant qu'il vieillit obscurément dans une petite ville d'Italie, où l'a relégué le sénat, la domination romaine s'étend sur toute la côte. De larges routes tracées dans la Cisalpine, et jusqu'à travers les Alpes, par Scaurus et Martius, apprennent à la Gaule que Rome a résolu sa conquête ; et la fondation de Narbo-Martius, qui vient enlever à Marseille la prééminence dans le midi de la Gaule, lui fait sentir un peu tard que c'est pour eux, et non pour elle, que les Romains ont passé les Alpes.

Les choses en étaient là, et la province romaine avait atteint ses limites, quand arriva l'invasion des Cimbres et des Teutons, qui suspendit un moment le cours déjà si rapide de la conquête romaine.

En 111, une grande horde de peuples barbares, partie des bords de la Baltique, ébranla sur son passage toute la population de la Germanie, et vint se heurter, tour à tour, dans sa course vagabonde, en Thrace, en Italie, sur les bords du Rhône et du Danube, contre les frontières déjà universelles de l'empire romain.

Elle se décida à les franchir enfin dans la Gaule ; et moins une grande bataille, ce fut dans ce pays que se vida entièrement cette querelle anticipée de la race teutonique et de la race romaine, querelle renouvelée plus tard avec plus de bonheur par Alaric et Clovis.

Les Cimbres, à moins qu'on ne préfère les appeler Kimris, entrèrent en Gaule en 108, avec les Teutons qu'ils avaient entraînés en passant. Les défaites épouvantables qui accablèrent d'abord les Romains semblaient annoncer à la Provence qu'elle allait changer de maîtres ; mais, au plus fort de leurs succès, les Barbares les interrompirent tout à coup pour aller piller l'Espagne ; et, pendant qu'ils s'y gorgeaient de butin, Rome eut le temps d'envoyer en Gaule Marius, qui revenait d'Afrique, vainqueur de Jugurtha. Marius attendit deux ans les Barbares ; et ces deux ans d'attente, où l'on craignait de les voir descendre à chaque instant des Pyrénées, établirent sa fortune plus sûrement que deux années de victoires. Ce fut l'occasion pour Marius d'appeler sans danger sur sa tête cette accumulation alors monstrueuse de consulats, qui bouleversait les vieilles institutions et ouvrait le chemin à toutes les ambitions. De ce moment date pour Rome cette époque de despotisme militaire qui, de Sylla à Auguste, en fit une véritable cité d'esclaves, avec le nom orgueilleux de république. Chose remarquable ! c'est en

Gaule que ce nouveau régime prend naissance, dans le camp de Marius; c'est en Gaule aussi qu'il atteint son apogée, dans le camp de César!

Quand les Barbares revinrent d'Espagne, ils trouvèrent l'armée romaine remontée et préparée au combat par son général, qui l'avait tenue deux ans dans les liens d'une discipline effrayante pour d'autres soldats que les soldats romains. Ils se partagèrent en deux bandes. Les Cimbres se dirigèrent sur la Cisalpine, par les hauteurs des Alpes rhétiennes, par la Styrie et le Tyrol; les Teutons prirent leur chemin à travers la province, où les attendait Marius. Retranché dans les sables



inaccessibles de la Camargue, qu'il avait unie à la mer par un canal qui porta longtemps le nom de Fosse-Marienne, le général romain se laissa tranquillement insulter par ses ennemis, qui rôdaient autour de son camp, et l'appelaient à grands cris au combat en rase campagne. A la fin, impatientés, ils passèrent outre, et défilèrent pendant six jours sous les yeux des Romains, leur criant qu'ils allaient à Rome, qu'ils porteraient leurs messages à leurs femmes. Marius les suivit silencieusement, jusqu'à ce qu'ayant trouvé l'occasion de les attaquer dans la

campagne d'*Aquæ Sextiæ* (102), il la joncha de tant de morts qu'elle en tira son nom (*Campi Putridi*, aujourd'hui Pourrières). Les ossements de ces géants servirent pendant des siècles à former des murs de clôture et des échalas de vigne.



Depuis l'exemple de Marius, la Gaule attirait à elle les regards de ceux qui voulaient régner. Déjà Catilina avait essayé de trouver chez les Allobroges un point d'appui à son complot. César comprit que c'était là, et non dans le Forum, qu'il devait briguer la dictature de Sylla; et abandonnant à Pompée la présidence fastueuse du sénat et du Capitole, il alla se fixer à Milan, d'où il planait sur la Transalpine, n'attendant qu'un prétexte pour en commencer la conquête.

La conquête de la Gaule par César est sans contredit le morceau le plus important de toute l'histoire gauloise. N'aurait-elle d'autre intérêt que celui d'avoir été racontée par le conquérant lui-même, ce serait assez déjà pour s'y arrêter longuement. Mais, à part le nom qu'il porte, le livre des *Commentaires* est surtout un livre curieux par la grandeur des événements et la vérité du récit. On y trouve à la fois le piquant d'une description de voyage et la gravité d'une histoire sérieuse : nul monument de l'antiquité ne nous initie plus avant aux secrets de la vie gauloise, et il faudrait presque le reproduire en entier pour décrire dignement cette guerre célèbre.

Du temps que César était encore à Rome, un grand mouvement avait eu lieu dans cette tribu des Helvétiens, que lui-même nous représente comme la plus belliqueuse des tribus celtiques. Entraînés par les discours d'un chef puissant, Orgétorix, ils avaient résolu la conquête de la Gaule ; et quand ils eurent ramassé assez de vivres et de chariots, ils partirent tous, femmes, guerriers, enfants ; et, comme pour s'obliger au succès, ils mirent le feu à ce qu'ils laissaient derrière eux. Le

rendez-vous était sur les bords du Rhône ; César s'y trouva avant eux. En huit jours, il s'était transporté de Rome à Genève. Quinze jours lui avaient suffi pour fermer le passage entre le lac et le Jura, par une muraille de seize pieds, avec un profond retranchement, sur une étendue de dix-neuf mille pas. Les Helvétiens, arrêtés dans leur marche, remontent par le pays des Séquanais, qui se laissent prendre à des promesses de modération ; mais à peine ont-ils franchi les défilés, que le pillage commence. César était le seul auquel on pût avoir recours. En quelques jours, il est revenu de la Cisalpine ; il arrive avec de vieilles troupes, au moment où les Helvétiens achevaient de passer la Saône, qui les retenait depuis vingt jours, et qu'il franchit en un seul, après avoir dispersé ce qui était resté sur l'autre bord. Les Helvétiens n'étaient pas vaincus pour cela. Les populations Gauloises se rappelaient leur origine. « Les Helvétiens sont nos frères, disaient les Éduens, mieux vaut leur obéir qu'aux Romains. » Mais bon gré malgré, il fallut vaincre ; César atteignit la horde près de Langres, et après un combat de tout un jour, dans lequel les Helvétiens soutinrent admirablement leur ancienne réputation de bravoure, il fut enfin victorieux, et renvoya les débris de la tribu vaincue relever les cabanes si orgueilleusement brûlées au départ. Dans le pillage du camp des Helvétiens, on trouva des tablettes écrites en caractères grecs, et sur lesquelles était inscrit le nombre de tous ceux qui avaient pris part à l'émigration ; il s'élevait à 358,000. De toute cette multitude, 116,000 seulement revirent leurs villages, et les Allobroges reçurent l'ordre de les nourrir d'abord, car il ne restait rien dans le pays.

César avait délivré la Gaule d'un grand danger. Dans leur reconnaissance, les nations celtiques lui décernent des actions de grâces, et bientôt elles ont recours à lui pour détourner un péril peut-être encore plus grand.

A la faveur des dissensions qui divisaient les peuplades gauloises, Arioviste, roi des Suèves, s'était établi dans les terres des Séquanais, sous le prétexte de les secourir contre les Éduens, leurs ennemis ; et là, il appelait sans cesse à lui de nouvelles bandes de Germains. Cent vingt mille avaient déjà passé le Rhin. Tout tremblait en Gaule au nom d'Arioviste. Les députés des Éduens et des Séquanais eux-mêmes viennent pleurer dans la tente de César. César les console et envoie un message insultant à Arioviste. « Personne ne s'est attaqué à Arioviste sans se repentir, » répond celui-ci, et il redouble ses vexations.

Alors César lui déclare la guerre, et commence par jeter une garnison dans Vesuntio (Besançon), capitale des Séquanais. Cependant les récits des marchands gaulois avaient jeté l'épouvante dans l'armée romaine. « Partout dans le camp on faisait son testament... ; l'on complota que, lorsque César ordonnerait le départ, le soldat n'obéirait pas et laisserait les enseignes immobiles. » Il parvint à les entraîner. Comme Marius, il les accoutume d'abord à l'aspect des Germains, et la faim qui commence à se faire sentir stimulant le courage, il a hâte de brusquer le dénouement et offre la bataille. On la refusa. Les femmes,



qui décidaient de l'opportunité du combat, avaient déclaré que les Germains seraient vaincus s'ils livraient bataille avant la nouvelle lune ; et cet avis, pris au hasard de la superstition, aurait été funeste à César, s'il n'avait forcé les Germains au combat en attaquant leurs retranchements. Le premier jour, Arioviste fit rentrer ses troupes en

bon ordre, après avoir donné et reçu une foule de coups, selon l'expression de César; mais le lendemain, la déroute des Germains fut si complète, que leur fuite ne s'arrêta qu'aux bords du Rhin, à cinquante milles du champ de bataille. Arioviste passa le fleuve avec un petit nombre sur quelques barques qui se trouvaient là, et le reste périt. La Gaule put saluer César une seconde fois du titre de sauveur, et profitant du premier moment d'ivresse, il établit ses quartiers d'hiver chez les Séquanais, dans le pays même dont il venait de chasser les Germains.

Ces deux campagnes ouvraient la Gaule aux Romains. La redoutable nation des Belges s'en alarma, et l'année suivante, César eut à combattre une armée de deux cent cinquante mille hommes, ramassés dans toutes les tribus du nord de la Gaule. La rencontre eut lieu sur les bords de l'Aisne. Dès le premier choc, cette masse incohérente fut mise en déroute par les légions de César, et chaque peuplade ayant regagné sur-le-champ ses foyers, les Romains commencèrent une promenade victorieuse à travers tout le nord de la Gaule, allant recevoir de tribus en tribus une soumission qu'ils achetèrent à peu de frais. Les Nerviens seuls lui opposèrent une résistance sérieuse. Ils s'acharnèrent tellement à la lutte, que, de soixante mille combattants, il ne leur en restait que cinq cents quand l'armée romaine put passer outre. Le jeune Crassus, qui devait périr si misérablement aux côtés de son père, soumettait pendant ce temps tout ce qui est entre la Seine et la Loire; et quand les lettres de César eurent été lues dans le sénat, on ordonna quinze jours de supplications et de prières publiques.

Mais la conquête avait été trop rapide pour être définitive. Pendant l'hiver, la révolte éclate à la fois au pied des Alpes et sur les côtes de l'Océan. Aux Alpes, ce fut l'affaire d'une campagne de quelques semaines; mais les provinces armoricaines tinrent plus longtemps. Les villes, construites sur le bord de la mer, et baignées chaque jour par la marée, étaient à l'abri de ces puissantes machines qui donnaient tant de supériorité aux Romains dans les siéges; et quand, à force de travaux et de dangers, on avait poussé à bout les habitants, ils se mettaient en mer et ne laissaient que les murs. Après bien des combats inutiles, César fit enfin partir des ports de la province une flotte confiée à son cher Brutus, qui détruisit les forces navales de l'Armorique, et fit en un jour ce que tant de siéges n'avaient pu faire en plusieurs mois. Crassus, appelé en Aquitaine, y trouva de dangereux adversaires. Cé-

taient quelques Espagnols, anciens officiers de Sertorius, qui tournaient contre Rome les leçons qu'ils en avaient reçues. Un hasard, qui découvrit à Crassus l'endroit faible du camp ennemi, lui assura un succès dont il désespérait déjà. César s'était réservé les Belges, comme les plus redoutables. Voyant qu'ils se jouaient de lui dans leurs forêts, il jeta les arbres à bas ; et, tout en désarmant ses adversaires, il se fit un rempart impénétrable, derrière lequel il attendit tranquillement l'hiver.



La Gaule était véritablement soumise. Dans les deux années suivantes, loin d'avoir à combattre les Gaulois, César les emmena avec lui trois fois en Germanie et deux fois dans la Grande-Bretagne. Désormais sa fortune était faite. Lucques, où il se fixait pendant l'hiver, semblait une résidence royale, où les premiers de Rome venaient faire leur cour à l'heureux vainqueur des Gaulois. Ce fut là que Crassus et Pompée signèrent avec lui cette fameuse ligue triumvirale qui lui assurait

par avance un tiers du monde. Ses exploits devenaient fabuleux. On apprenait à Rome qu'il avait jeté un pont sur le Rhin, et débarqué sur cette terre de la Grande-Bretagne, dont l'existence était encore en litige chez les savants. Les prisonniers germains et les chefs bretons étaient donnés en spectacle sur le Forum, et les prêtres de Vénus *la Guerrière* suspendaient à son cou un collier de perles bretonnes envoyé par le conquérant, qui se souvenait de sa jeunesse. Pendant ce temps, ses amis faisaient en son nom des distributions d'argent et de blé ; on enlevait du cirque, pour les jeux de César, les gladiateurs blessés dont le peuple demandait la mort. Cicéron, chargé de lui construire un palais à Rome, dépensait cent millions de sesterces seulement en achats de terrains. L'argent des Gaulois suffisait à tout. Ils trouvèrent bientôt que le joug des Romains était trop lourd, et songèrent à le secouer.

La récolte avait été mauvaise cette année [55], César fut obligé de disséminer ses troupes sur les différents points du territoire. Quinze jours à peine s'étaient écoulés depuis l'établissement des quartiers, que les légions isolées sont attaquées de toutes parts. Sabinus et Costa sont taillés en pièces par les Éburons ; les Trévirs se soulèvent contre Labiénus ; 60,000 Nerviens enveloppent Cicéron, le frère de l'orateur, que son général parvient à dégager avec 7,000 hommes. Ambiorix, le chef des Éburons, avait mené le complot. César jura de tirer une vengeance éclatante du chef et du peuple. Laissant ses bagages à l'entrée du pays, il s'enfonce dans la partie de la forêt des Ardennes qu'habitaient les Éburons (les Liégeois) ; et, las à la fin de meurtres et d'incendies, mais n'abandonnant pas encore sa vengeance, il livre les Éburons à un pillage général, et fait proclamer sur toute la rive du Rhin qu'il met leur pays à la merci de tous ceux qui se présenteront. Les Germains accourent en foule ; mais cette sorte d'alliance intéressée pensa coûter cher aux Romains. Deux mille cavaliers sicambres, en passant le fleuve avec leur butin, se ravisèrent tout à coup ; ils rebroussèrent chemin et vinrent fondre sur le camp romain, où l'on ne pensait à rien. Sans quelques vétérans, qui en imposèrent aux Barbares, le camp tombait en leur pouvoir. Ce fut le plus grand danger que courut l'armée de César dans cette campagne périlleuse, qui se termina par l'anéantissement des Éburons. Mais Ambiorix survécut à sa nation ; il sut échapper à César, qui se hâta de retourner dans la Cisalpine, où les troubles de Rome rendaient sa présence nécessaire.

Il lui tardait maintenant d'en finir avec la Gaule, depuis qu'il en

avait tiré tout ce qu'il voulait. Clodius, son fidèle tribun, venait d'être assassiné par Milon. Dans la confusion qui suivit, on s'était décidé à ne nommer qu'un seul consul, et les voix avaient été pour Pompée. Rome l'appelait à son tour.

Avant d'y retourner, il eut à soutenir un choc terrible, le plus violent de tous, mais le dernier. La dernière révolte avait été partielle, et les légions l'avaient emporté sur les peuplades gauloises, en allant de l'une à l'autre : l'on résolut cette fois de tenter un effort commun, et de vaincre ou de périr d'un seul coup. On se réunit chez les Carnutes (les Chartrains) ; on jura sur les étendards, dans l'épaisseur de ces vieilles forêts druidiques où se tenaient les assemblées sacerdotales, et le massacre des marchands romains établis à Genabum (Orléans) fut le signal du soulèvement, qui s'étendit en quelques jours sur la Gaule entière.

Le chef de la confédération se nommait Vercingétorix ; c'était un puissant seigneur de la tribu des Arvernes ; le fort de la guerre tomba de ce côté. Vercingétorix était encore à hâter les levées de troupes chez les Bituriges (ceux de Bourges), que César était déjà revenu. Il avait repassé les Alpes, rassuré la province menacée elle-même d'une invasion, passé les Cévennes, malgré six pieds de neige, et il ravageait les campagnes des Arvernes, où ses dix légions s'étaient trouvées réunies comme par enchantement. Vaincu dans toutes les rencontres, Vercingétorix sentit enfin qu'il fallait se renfermer dans une guerre de partisans, brûler les villes, détruire les récoltes, et laisser l'ennemi se consumer lui-même de fatigue et de faim. Cette tactique aurait perdu César ; mais Vercingétorix, qui n'était guère que le chef nominal de la ligue, ne put la faire adopter qu'à moitié. Les Bituriges brûlent vingt de leurs villes en un jour, et conservent leur capitale, où les Romains en massacrent 40,000.

Après bien des négociations et des combats, César parvint enfin, dans une action décisive, à forcer le général gaulois de se réfugier avec son armée au pied des murs d'Alise, sur la pente d'une montagne élevée, qu'entouraient à moitié deux rivières ; et lui-même, arrivant sur ses pas, il l'entoura d'une circonvallation de onze mille pas d'étendue. Vercingétorix n'eut que le temps de creuser un fossé dont il releva la terre sur le bord inférieur de son camp, à la manière des Romains, et il envoya sa cavalerie annoncer aux confédérés qu'il les attendait avec 80,000 hommes et des vivres pour un mois. César les attendait aussi.

et s'entourait sans relâche de nouvelles fortifications, de forts, de murailles, de chausses-trappes, de triples fossés : toute la campagne était hérissée de travaux autour de lui. Les deux cent cinquante mille hommes qu'envoyait la Gaule vinrent s'y briser. En vain, pendant que cette masse formidable attaque à grands cris le camp romain, Vercingétorix combat de sa hauteur avec les siens. César, qui avait été reconnu à ses vêtements, repousse hardiment toutes les attaques. Le soir même du combat, ce qui restait de Gaulois abandonna la partie, et le lendemain, Vercingétorix vint se livrer lui-même à César, qui le réserva comme le plus bel ornement de son triomphe.



Ce qu'il y avait encore à faire ne fut qu'un jeu pour le vainqueur d'Alise, et eût-il voulu affermir encore davantage sa conquête, le sénat ne lui en aurait pas laissé le temps. Nous ne le suivrons pas dans les nouveaux combats qui achevèrent sa grandeür, mais avant d'abandonner un nom qui donne tant d'éclat à l'histoire de la Gaule, nous emprunterons au Plutarque d'Amyot quelques lignes, où est tracé le portrait de cet homme merveilleux, qui réunissait toutes les grandeurs et toutes les faiblesses.

« César estoit gresle et menu de corsage, et avoit la charnure blanche et molle; subject à douleurs de teste, et si tomboit quelquefois du



mal caduc, lequel luy print la première fois, comme l'on dict, à Cordule, ville d'Hespagne : mais il ne se servit pas de la foiblesse de son corps, pour une couverture de se traiter mollement et deslicatement, ains au contraire il print les labeurs de la guerre comme une médecine pour guérir l'indisposition de sa personne, combattant à l'encontre de sa maladie en estant continuellement par chemin, en vivant sobrement et en couchant à l'air ordinairement : car la pluspart des nuicts, il dormoit dedans un chariot, ou dedans une lictière, employant par ce moyen son repos à faire tousjours quelque chose, et de jour allant par païs, visitant les villes, les places fortes ou les camps fortifiez. Il avoit tousjours auprès de luy dedans son chariot, un sécretaire assis, lequel estoit accoustumé à escrire en allant par païs, et un souldard derrière luy qui portoit son espée, combien qu'il allast en si grande diligence que la première fois qu'il sortit de Rome, avecques charge publique, il arriva en huict journées à la rivière du Rhosne.....

« Et pour monstrer sa facilité et simplicité grande en son vivre ordinaire, on allègue cest exemple, que Valérius Leo, un sien hoste, luy donnant un jour à soupper en la ville de Milam, servit à table des asperges où l'on avoit meis d'une huile de senteur au lieu d'huile simple : il en mangea simplement, sans faire semblant de rien, et tança ses amys qui s'en offençoyent, en leur disant qu'il leur debvoit bien suffire

de n'en manger point, si cela leur faisoit mal au cœur, sans en faire honte à leur hoste, et que celuy qui se plaignoit de telle incivilité estoit bien incivil lui-même. »

C'est cependant ce même homme, s'il faut en croire Suétone, qui emportait à la guerre du bois de marqueterie, pour en paver son logement de passage ; qui donnait à sa maîtresse Servilie, ne faisant que commencer encore sa fortune, des perles de six millions de sesterces, et qui n'estima tant la couronne de lauriers que lui décerna le sénat, que parce qu'elle couvrait la nudité de son front, dépourvu de cheveux.

Après César, l'histoire de la Gaule change de forme ; c'est un chapitre de l'histoire romaine, qui se prolonge sans intérêt local jusqu'à la venue des Barbares. La Gaule, néanmoins, joua honorablement son rôle, dans cette foule de nations qui se pressaient sous la verge des empereurs romains. Guerres, révoltes, changements de gouvernement s'y succédèrent sans trop d'intervalle. Plus d'une fois, le sort des em-







pereurs s'y décida. Vindex y donna le branle au mouvement qui précipita Néron du trône. Septime Sévère y gagna l'empire sur Albinus, aux portes de Lyon. Il y eut un empire des Gaules, au moment où la prise de Valérien par Sapor sembla donner le signal d'une dissolution prématurée de l'empire romain, et Posthumus, l'empereur gaulois, eut jusqu'à quatre successeurs. Carin fut massacré dans les Gaules par ses soldats. Enfin, Constance-Chlore et Julien donnèrent à la Gaule, en y fixant leur résidence, quelque chose de la célébrité qui s'attachait à leur

personne. Tout cela réuni ne contre-balance pas encore, cependant, l'importance d'un fait dont nous parlerons plus tard, l'établissement du christianisme dans les Gaules.

C'est vers l'an 240 que la Germanie commence à s'agiter sérieusement, et que les chemins de la Gaule s'ouvrent largement aux Barbares. Ce n'étaient pas, au reste, des chemins nouveaux pour eux ; Arioviste et tous les Germains qui figurent dans les *Commentaires* en font foi. L'invasion était permanente bien longtemps avant les Romains. Les Belges de César n'étaient que des Germains qui avaient refoulé au midi la race celtique, et eux-mêmes avaient succédé à d'autres Germains, venus avant eux des bords de la Sambre et de l'Aisne. Plus



d'une fois déjà, depuis les Romains, les riverains du Rhin avaient été visités par les bandes germaines, malgré les légions que Rome accumulait sur ce point ; et la ligne des forts que l'on entretenait, depuis l'embouchure du Rhin jusqu'à celle du Danube, n'avait pas arrêté toujours les pillards.

Mais, à cette époque, les incursions des Barbares prennent un autre

caractère. C'est toujours le pillage, mais le pillage en corps de nation; les bandes deviennent des armées. Des ligues se forment, des peuples inconnus sortent des régions du Nord; l'histoire se remplit de noms nouveaux : les Francs, les Allemands, les Goths, les Bourguignons, les Vandales; on dirait un débordement longtemps contenu, qui s'ouvre mille passages à la fois, et qui change toute la face des choses en un instant.

De tous les Barbares, les Francs furent ceux dont les ravages furent les plus cruels et les plus fréquents. Les Francs n'étaient pas un peuple nouveau-venu. C'était un nom de guerre que s'étaient imposé tous les peuples germains situés entre le Rhin et le Wéser, les Cattes, les Chamaves, les Sicambres, les Saliens, les Bructères, qui avaient fait une ligue plus offensive que défensive, sans abdiquer pour cela toutes les anciennes distinctions de nations et de tribus. La première troupe qui parut en Gaule, sous ce nom, fut battue [240] près de Mayence par un tribun qui fut empereur trente ans plus tard; il se nommait Aurélien. Quelques années après, une autre troupe de Francs entreprit, à travers tout l'empire romain, une course téméraire qui, des bords pluvieux du Rhin, se prolongea jusqu'aux sables brûlants qui bornaient les possessions romaines en Afrique. Une expédition moins brillante, mais plus formidable, faite de concert avec les Bourguignons et les Vandales, avait mis les Francs et leurs alliés en possession de soixante-dix villes des Gaules, quand Probus fut nommé empereur. Il les rejeta






dans leurs bois et leurs marais, et même les y poursuivit. Voulant donner une leçon aux Germains, il en transplanta quelques milliers

sur les bords du Pont-Euxin, pour expier les tentatives de leurs compatriotes; mais cette punition ne servit qu'à leur donner la mesure de leur force et de la faiblesse des Romains. A peine arrivée au lieu d'exil, une troupe des nouveaux colons s'empara de quelques vaisseaux de marchands, et se mit en route pour aller retrouver les côtes de la Germanie. Ce ne fut pas assez pour eux de traverser impunément tant de mers, sous les yeux de tant de flottes romaines. Arrivés dans la mer Égée, ils pillèrent à droite et à gauche sur les deux rivages de la Grèce et de l'Asie. Ils s'arrêtèrent en Sicile pour y faire le siége de Syracuse, dont ils s'emparèrent, se présentèrent audacieusement sous les murs de Carthage, et regagnèrent leur tribu, presque sans perte, après avoir affronté tout le littoral de l'Espagne et de la Gaule.

De tels ennemis devaient l'emporter tôt ou tard. Toutes les occasions étaient bonnes aux Barbares pour recommencer leurs ravages. En 286, quand éclata la révolte des Bagaudes, à peine sorti des plaines de Saint-Maur et de Charenton, où il avait exterminé les rebelles, Maximien fut obligé de courir aux Bourguignons et aux Allemands, qui avaient profité de ces troubles pour ravager les provinces voisines de la frontière. La mer vomissait aussi de nouveaux ennemis à la Gaule. Les fameux pirates saxons venaient de se montrer sur les côtes de la Belgique, où la trahison favorisait leurs entreprises. Le comte du littoral, Carausius, faisant tourner à son profit les malheurs de l'empire, laissait les Barbares débarquer et piller à l'aise : il les attaquait au retour, et les dépouilles de la province venaient ainsi s'engouffrer dans ses coffres. On voulut le punir : il se révolta, se fit proclamer empereur à Boulogne, et, pour obtenir l'appui des Francs, il leur céda les îles Bataves.

Constance-Chlore et son fils Constantin, qui se succédèrent dans le commandement, luttèrent courageusement contre les progrès des envahisseurs. Les Francs furent chassés des îles qu'ils tenaient de l'usurpateur. Les Allemands, qui avaient failli surprendre Constance dans la ville de Langres, d'où il ne put s'échapper qu'en se coulant le long du mur avec des cordes, furent cruellement punis de sa frayeur par un massacre de soixante mille hommes. Défaits ensuite à Vindonissa, ils revinrent à la charge pendant l'hiver, et passèrent le Rhin sur la glace. Le dégel arriva à l'improviste, et, dans leur étonnement, ils se rendirent sans combat. Constantin ne fut pas moins heureux; il s'empara de deux rois francs qui étaient entrés en Gaule pendant qu'il

combattait les Pictes dans la Grande-Bretagne, et les fit exposer aux bêtes dans l'amphithéâtre de Trèves. Cent cinquante mille Barbares,



qui vinrent, trois ans après, pour les venger, sont battus et repoussés hors de la Gaule. On dit que le général romain s'était introduit dans le camp des Francs pour y préparer sa victoire, et que sa présence inopinée, au moment où ils le croyaient bien loin, fut cause en partie de leur défaite.

Mais quelques efforts que fissent les Romains, c'était toujours à recommencer. Pendant les querelles qui survinrent à la mort de Constantin, entre ses deux fils Constance II et Constant, les Francs rentrèrent en Gaule, et se hasardèrent même à y établir leurs quartiers d'hiver. Constance les prit même à son service; mais il s'en repentit bientôt. Ayant fait assassiner Sylvain, un de ses officiers barbares dont il se défiait, il attira sur la Gaule les armes de ses compatriotes,

qui emportèrent d'assaut la ville de Cologne, et s'emparèrent de vingt lieues de pays sur les bords du Rhin [356].

Constance était trop peu guerrier pour aller les en chasser lui-même. Ne sachant quel général prendre dans sa famille, décimée par ses cruautés, il jeta les yeux, en désespoir de cause, sur un de ses neveux qu'il détestait, et qui achevait ses études dans les écoles d'Athènes. Ce qui semblait n'être qu'une amère dérision, fut le salut de la Gaule; car cet écolier, transformé si vite en général d'armée, se trouva être un grand général : c'était Julien. Il partit résolument pour sa province, apprenant en route l'art militaire dans les livres, s'aventura au hasard au milieu des coureurs ennemis, pour aller rejoindre son armée, et,



dès sa première campagne, il délivra la Gaule des Barbares, qui lui abandonnèrent Cologne. Constance eut peur de son choix. Environné tout à coup par les Barbares dans ses quartiers d'hiver de Sens, Julien appelle en vain Marcellus à son secours; et les officiers impériaux le laissent se débattre seul pendant un mois entier. Barbation, qui arrive d'Italie au moment où il est en présence des Allemands, le contrarie dans tous ses mouvements jusqu'à casser ceux de ses propres officiers qui veulent lui prêter main-forte, et à brûler ses bateaux pour en priver le neveu de l'empereur. Trahi partout, Julien se voit forcé de com-

battre, près d'Argentoracte, les Barbares, trois fois plus forts que lui. Heureusement que son habileté et sa valeur l'emportèrent à la fin. Son nom avait grandi tellement chez les Barbares, que six cents guerriers francs qu'il tenait investis dans des châteaux ruinés sur les bords du Rhin, ne regardèrent pas comme un déshonneur de se rendre à lui. C'était une chose sans exemple, suivant Libanius.

Bientôt Julien, devenu empereur, alla combattre ailleurs d'autres Barbares, et la Gaule retomba aux mains de ses ennemis. En vain les généraux romains les écrasaient-ils de défaites, grossies sans doute par leurs panégyristes, ils reparaissaient sans cesse, et partout. Le comte Théodose battit les Francs; Jovin les repoussa en Germanie; Gratien remporta auprès d'Argentoracte une victoire plus complète encore que celle de Julien : tout fut inutile; et, après le règne du grand Théodose, sous lequel Romains et Barbares semblent reprendre haleine un moment, la grande invasion arriva enfin.

Ce fut en 406 qu'eut lieu, près de Mayence, le fameux passage du Rhin par l'armée confédérée des Vandales, des Suèves, des Bourguignons, des Gépides, des Saxons, des Hérules et de mille autres bandes de toutes les tribus germaines. La Gaule fut comme inondée, pendant deux ans, de Barbares qui ne rencontraient nulle part de résistance. Les légions romaines étaient ailleurs. Tout avait reflué vers l'Italie, où l'indolent Honorius employait Stilicon et les forces de l'empire à veiller autour de sa personne sacrée, que le Goth Alaric avait failli saisir dans Milan. Un soldat tenta de mettre un terme à tant de honte. Constantin, légionnaire de la Grande-Bretagne, passe en Gaule avec ses camarades, qui l'ont proclamé empereur. Il rassemble quelques troupes éparses, s'aide des Francs contre les Vandales, qu'il bat près de Cambrai, fait des concessions de terres en Belgique, en Novempopulanie, en Aquitaine; chasse en Espagne les plus intraitables; et déjà il songeait à les y poursuivre, quand Honorius, alarmé des succès d'un usurpateur, envoie contre lui le général Constantius, qui le prend dans Arles et le fait partir pour la cour d'Honorius, où il n'arriva point, car il fut assassiné en route [410].

D'autres usurpateurs lui avaient succédé, et les Barbares n'étaient pas encore tous partis. Honorius n'imagina rien de mieux pour rétablir l'ordre en Gaule, que de confier cette tâche aux Barbares qui venaient de prendre Rome. Les Visigoths arrivent dans la Narbonnaise, sous la conduite d'Ataulf, le beau-frère d'Alaric. Ils combattent d'abord pour l'em-

pereur, puis pour leur compte, sont forcés par le général Constantius d'aller s'établir en Espagne, où ils se remettent au service des Romains, et reviennent enfin dans la Gaule, où, pour prix d'une alliance douteuse, ils se font donner la seconde Aquitaine, qui devient le noyau du royaume des Visigoths dans le midi de la Gaule [419]. Les Bourguignons avaient obtenu, en 411, la Sequanaise et la Viennaise, d'où les Romains essayèrent en vain de les chasser ensuite. Ces deux royaumes allaient toujours s'étendant, cherchant à rejoindre, l'un le Rhône, la Méditerranée et les Alpes; l'autre, les Pyrénées, le Rhône et l'Océan, et refoulant la domination romaine vers le Nord, où les Francs commençaient à prendre enfin position de leur côté, quand d'autres conquérants entrèrent à l'imprévu dans la lice, et réunirent quelques instants contre eux les anciens et les nouveaux maîtres du pays.



De victoires en victoires, Attila, le roi des Huns, avait réuni sous ses lois toutes les nations qui habitaient entre la Baltique et le Danube, le Pont-Euxin et le Rhin. Ses ravages n'étaient allés chercher jusqu'alors

que les sujets de l'empire d'Orient, quand il lui prit fantaisie de visiter l'Occident à son tour; et déclarant la guerre à Valentinien, que l'on saluait alors du titre d'empereur à Rome, il partit pour la Gaule, avec tous les Barbares de la Germanie, de la Slavonie et de la Scythie. Cinq cent mille hommes passèrent ensemble le Rhin, et le farouche envahisseur trouva le moyen de marquer ses ravages dans une contrée qui était en quelque sorte le grand chemin de tous les Barbares depuis deux cents ans [452]. Des villes entières furent, non pas détruites, mais anéanties sur son passage. Elles ne reparaissent plus dans l'histoire; et quelques autres, parmi lesquelles il faut compter Trèves, la capitale de la Gaule, de la Grande-Bretagne et de l'Espagne, ne donnent signe de vie qu'au bout de sept ou huit siècles. « Je suis le fléau de Dieu, » disait Attila, se faisant un titre de gloire et comme une vertu de son instinct de Tartare ; et dans son fanatisme de destruction il n'eût fait de la Gaule entière qu'une vaste ruine, si Aétius ne fût arrivé à temps, à la tête de tout ce qu'il y avait de soldats dans le pays. Les Huns forçaient la porte septentrionale d'Orléans au moment où Aétius y entrait par la route du midi. Une bataille se livra dans les rues, et Attila, forcé de reculer, se retirait en menaçant vers la frontière, quand les troupes de la Gaule l'atteignirent dans les champs Catalauniques, entre Troyes et Châlons. Il fut battu après un carnage épouvantable, et la mort, qui en délivra le monde deux ans après, rendit aux possesseurs de la Gaule la sécurité voulue pour reprendre leur rivalité.

Parmi les chefs qui combattirent à Châlons sous les auspices d'Aétius était un petit prince franc appelé Mérovée. La tribu qu'il commandait, celle des Francs-Saliens, l'une des moins fortes et des plus belliqueuses de toute la confédération, célèbre depuis longtemps par ses combats avec les troupes romaines, avait fondé, quelques années avant, dans la Toxandrie, un petit royaume, dont Aétius ne put chasser Clodion. Mérovée augmenta ce faible héritage de ce qu'il put arracher à la Lyonnaise et à la Belgique, à la faveur des embarras que les Visigoths et les Bourguignons donnaient aux derniers représentants de l'empire romain. Sous Childéric, le successeur de Mérovée, ce fantôme d'empire disparut. En 476, Romulus Augustulus, dont le nom ferme la liste des empereurs, ayant cédé son trône et son palais à l'Hérule Odoacre, la fidélité des provinces qui restaient aux Romains se trouva sans objet, et peut-être que Childéric eût fait lui-même une conquête destinée à son fils, si ses désordres et sa cruauté n'eussent révolté une nation aussi

tière contre ses chefs que contre ses ennemis. Forcé de fuir chez le roi de Thuringe, dont il récompensa l'hospitalité en lui enlevant sa femme Basine, il passa dans l'exil les plus belles années de sa jeunesse; et le sou-

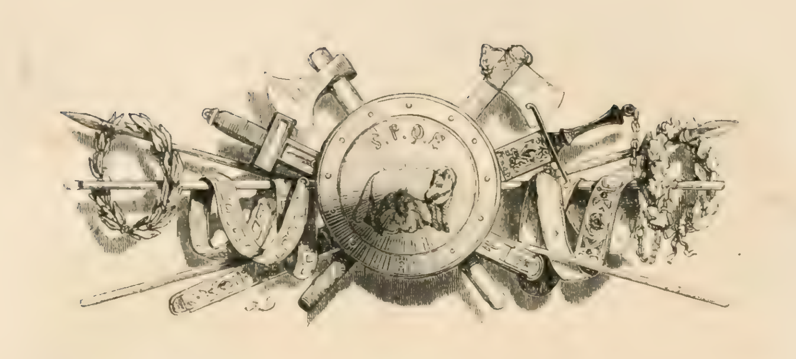


venir du patronage qu'Egidius, le gouverneur romain, avait exercé sur les Francs-Saliens pendant l'absence de leur chef, dut le protéger après son retour.

Mais ce n'était qu'un délai, et il devait être de courte durée. Bientôt mourut Egidius, laissant ses états à son fils Syagrius. Childéric mourut aussi, et Clovis, le fils de la Thuringienne, fut élevé sur le pavois à sa place (481).

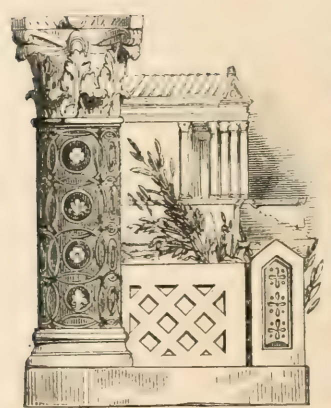
A cette époque les deux royaumes barbares du Midi avaient atteint leurs limites. Toutes les provinces que baignait l'Océan entre la Seine et la Loire formaient une république indépendante sous le nom d'Armorique. Tout le nord-est de la Gaule était devenu la proie de tribus obscures qui s'y étaient établies parmi des ruines. Un coin de pays, pauvre et sans défense, perdu au centre de la Gaule, au milieu de toutes ces puissances guerrières, était tout ce qui restait de l'œuvre de César. La Gaule ne pouvait pas encore se dire libre, car cet état-là n'était pas de la liberté ; mais elle n'appartenait plus à personne. C'était à Clovis qu'était réservée la gloire de lui rendre son existence nationale, plus belle et plus forte encore qu'avant les Romains, en la faisant pour la première fois une et indépendante en même temps.





CHAPITRE II.

Histoire de la France depuis Clovis jusqu'à l'avenement de Pepin d'Heristal



Le roy Childéric étant mort, Clovis son fils régna en sa place, et la cinquième année de son règne, Syagrius, *roy* des Romains, fils de Giles (Egidius), tenoit son siége en la ville de Soissons, où son père avoit aussi exercé sa puissance. Clovis, avec son parent Ragnacaire (parce qu'il tenoit aussi le royaume avec luy), s'estant mis en campagne pour lui faire la guerre, lui offrit le combat en pleine campagne, ce que l'autre accepta sans délai, et ne craignit point de lui résister. En estant donc venus aux mains l'un contre l'autre, comme Syagrius vit que ses troupes commençoient à plier, il tourna le dos, et courut de toute sa force pour s'aller jeter entre les bras du roy Alaric qui estoit à Tolose. Mais Clovis envoya vers Alaric, afin qu'il le luy rendist, ou qu'il fit estat autrement d'avoir la guerre contre luy. Alaric eut peur de se brouiller avec les François, comme c'est la coutume des Goths d'être toujours timides; il l'envoya lié à Clovis, qui l'ayant reçeu le mit en seure garde, et parce qu'il s'estoit rendu maitre de son royaume, il le fist égorger sans bruit. » [486] *Grég. de Tours*, trad. de Marolles.

La mort de Syagrius assurait à Clovis la possession des provinces restées romaines; car elles n'eussent plus su à qui se donner. Il sentit néanmoins la nécessité de ménager ses nouveaux sujets; car il n'avait avec lui que quelques milliers d'hommes à Soissons; et ne se tenant pas assez maître des siens pour empêcher le pillage des campagnes et des petites places, il sauva du moins les grandes villes, en s'abstenant d'abord d'y entrer, au rapport de l'archevêque Hincmar. Il y a aujourd'hui à Reims une rue qui s'appelle la rue du Barbastre; c'était autrefois un chemin qui passait le long des murs, et que l'on avait surnommé *le Chemin Barbare*, parce que Clovis fit défiler par là ses troupes quand il parut devant Reims.



Il y eut encore du pillage malgré cette précaution, et l'histoire du vase de Soissons, qui arriva à cette occasion, nous apprend quelle sorte

d'autorité un roi barbare exerçait sur ses guerriers. C'était un vase de grand prix enlevé dans une église de Reims, et que l'évêque saint Remi avait fait réclamer du roi par un de ses clercs. Clovis emmena le clerc de saint Remi à Soissons, où devait se faire le partage du butin, et demanda qu'on mît le vase dans le lot qui lui revenait. La proposition déplut à un soldat franc, qui déchargea sur le vase un grand coup de sa francisque (hache de bataille), en disant : « Tu n'auras rien ici que par le jugement du sort. » Cela n'empêcha pas Clovis de prendre le vase et de le donner au clerc ; mais il ne dit rien au soldat. Seulement, un an après, passant la revue de sa troupe, il vint au soldat qui avait frappé le vase, et prenant ses armes, sous prétexte qu'elles étaient en mauvais état, il les jeta à terre. Au moment où il se baissait pour les ramasser, Clovis l'abattit d'un coup de hache en lui disant : « C'est ainsi que tu as fait du vase, à Soissons. » C'est bien là le pouvoir d'un chef de voleurs qui ne peut rien contre les règlements de sa bande, mais à qui l'on permet de casser la tête à un insolent.

Pendant que les Francs s'établissaient définitivement en Gaule, leur territoire national subissait une invasion terrible de la part de Basin, l'ancien hôte de Childéric. Tous les meilleurs guerriers avaient passé le Rhin ; il fallut capituler et livrer au vieux roi un grand nombre d'otages



sur lesquels il vengea, avec une cruauté inouïe, l'affront qu'il avait reçu du père de Clovis. Les uns eurent les cuisses déchiquetées, et furent sus-

pendus à des branches d'arbres par les nerfs séparés de la chair; d'autres furent liés à des pieux dans les ornières des chemins battus, et on les y abandonna après leur avoir fait passer sur le ventre des chariots lourdement chargés. Plus de deux cents jeunes filles furent attachées par les bras au cou de chevaux fougueux, qui les emportèrent et les mirent en pièces à travers les pierres et les broussailles. Les armes de Clovis firent justice de ces lâches cruautés. Grégoire de Tours dit qu'il soumit la Thuringe ; mais comme on retrouve des rois de Thuringe après lui, il faut croire qu'il se contenta d'un hommage et d'un tribut, selon la coutume de ces temps.

Cependant les vues ambitieuses du vainqueur de Soissons commençaient à se porter sur le midi de la Gaule. La pusillanimité d'Alaric, dans l'affaire de Syagrius, lui donnait bon espoir du côté des Visigoths. Les Bourguignons, peuple peu belliqueux, ne semblaient pas bien redoutables, et déjà, par de fréquentes ambassades auprès de leur roi Gondebaud, il cherchait à s'immiscer dans les intérêts du pays. Ce fut par ses ambassadeurs qu'il connut Clotilde, la nièce de Gondebaud. Elle était belle et sage ; elle avait au cœur une haine implacable contre son oncle, qui avait égorgé son père, jeté sa mère dans le Rhône avec une pierre au cou, et qui avait forcé sa sœur de prendre le voile dans un couvent : c'était la femme qui convenait à Clovis avec ses projets de conquête. Gondebaud n'osa pas la lui refuser ; et déjà elle était partie avec le Gaulois Aurélien, qui avait négocié le mariage, quand arriva Arédius, l'ennemi de sa famille, qui fit envoyer sur-le-champ une troupe de cavalerie pour la ramener. Ils ne trouvèrent que sa litière et une partie de l'argent de sa dot. Pressée d'arriver sur la terre des Francs, Clotilde s'était fait donner un cheval et avait hâté la marche de son escorte, lui ordonnant de tout incendier sur son passage. Sa vengeance commençait déjà [493].

Clotilde était une fervente catholique, et Clovis avait apporté en Gaule les croyances sauvages du Nord, depuis longtemps abandonnées par les Barbares établis dans la Gaule. Sa conversion devint dès lors le but des efforts de Clotilde, qui lutta longtemps sans rien obtenir. Toute la Gaule était dans l'attente. De toutes parts les évêques écrivaient à la reine ; saint Remi surtout, qui, dès l'arrivée de Clovis, avait su prendre un grand ascendant sur son esprit par ses lettres entremêlées de conseils sévères et d'adroites flatteries. La politique parlait bien haut de son côté ; car tous les Barbares de l'Occident étaient ariens, et Clovis,

le seul roi catholique, devait trouver un sûr appui dans le clergé, persecuté partout par les hérétiques. Cette conversion tant disputée se fit enfin, comme il convenait aux mœurs du temps, sur un champ de bataille.

Les Allemands, dont le nom a figuré déjà dans l'histoire des invasions de la Gaule, ne crurent pas que leurs anciens droits de pillage dussent cesser d'exister avec la domination romaine, et vers l'an 496 ils vinrent fondre sur les Francs-Ripuaires qui défendaient le passage du Rhin à Cologne. Clovis accourut avec les Saliens, et deux armées se heurtèrent dans la plaine de Tolbiac, à quatre ou cinq lieues en-deçà du fleuve. Sigebert, le roi des Ripuaires, ayant été blessé au genou, les siens commencèrent à plier, et déjà la déroute se mettait dans l'armée, quand



Clovis, au désespoir, jura de se faire baptiser s'il obtenait la victoire : la bataille se rétablit ; le roi des Allemands tomba frappé à mort, et la soumission de ses compagnons d'armes fut suivie de celle de toute la nation, que Clovis mena battant jusqu'au pied des Alpes rhétiennes.

En revenant, le nouveau catéchumène rencontra saint Vaast à Toul, et, sans plus tarder, il commença à se faire instruire. Bientôt arrivèrent Clotilde et saint Remi. Les Francs s'étant décidés à suivre l'exemple de leur roi, en bons et fidèles compagnons, il descendit dans le baptistère à la tête de 3,000 hommes, tous vêtus de robes blanches ainsi que lui. La joie était à son comble dans le monde catholique. Le pape Anastase écrivit *à son glorieux et illustre fils*. Il l'appelait sa joie et sa couronne, lui disait qu'il serait pour l'Église comme une colonne de fer. L'évêque de Vienne, Avitus, flattait encore plus le nouveau converti, en l'invitant à couvrir de sa protection les catholiques de tous les pays, en lui rappelant que Gondebaud, son maître, était *le soldat des Francs* (militem vestrum), c'est-à-dire qu'il lui avait rendu hommage : on ne voit point à quelle époque. « Partout où vous combattez, disait-il, nous remportons la victoire. » La soumission des provinces armoricaines fut une récompense plus solide encore.

Cette puissante confédération s'était maintenue jusqu'alors dans une fière indépendance. Elle consentit à négocier quand Clovis eut été baptisé. Des mariages se firent entre les deux peuples; et d'unions en unions, les Armoriques (c'était le nom que prenaient les peuples de la ligue armoricaine) en vinrent à reconnaître le roi des Francs pour leur roi. Il n'y eut pas jusqu'aux garnisons romaines, qui tenaient encore dans quelques forts, qui ne se rendirent à leur tour. Ils remirent aux Francs les forts qu'ils occupaient sur le bord de la mer, et le long du Rhin et de quelques autres rivières, à condition qu'on leur laisserait leurs lois, leurs coutumes, leurs habillements, et qu'à la guerre ils auraient leurs étendards particuliers.

Tout le pays au nord de la Loire reconnaissait enfin l'autorité de Clovis : il était temps de passer outre. Depuis son baptême, les vœux des catholiques l'appelaient en Bourgogne. Godégisile, le frère de Gondebaud, le faisait solliciter de venir l'aider à détrôner son frère, lui promettant de se faire son tributaire. Clovis céda enfin, et entra sur les terres des Bourguignons. On se joignit près de Dijon, sur les bords de l'Ousche, petite rivière qui se jette dans la Saône. Godégisile s'étant tourné contre les siens dès le commencement de la bataille, Gondebaud, battu par les Francs, courut se jeter dans Avignon, où Clovis le serra de si près qu'il fut obligé, pour lui échapper, de partager la Bourgogne avec son frère, et de payer un tribut. Godégisile se tenait dans Vienne avec un corps de cinq mille Francs que lui avait laissé son allié, quand

il se vit investi tout à coup par Gondebaud, qui avait fait sous-main ses préparatifs à Lyon. Bientôt les vivres manquèrent, et Godégisile, voulant les réserver pour ses Francs, chassa de la ville une grande partie de la population. Cette mesure le perdit. Parmi ceux qu'on avait expulsés était un gardien des aquéducs, qui, pour se venger, introduisit les troupes de Gondebaud dans la ville par les conduits des eaux : et



dans la confusion du combat, Godégisile, qui s'était réfugié dans une église, fut tué au pied des autels, avec un évêque arien qui l'y avait suivi. Clovis arriva bientôt pour le venger. Il battit Gondebaud, s'empara presque entièrement de la Bourgogne ; mais l'intervention de Théodoric, qui avait établi à cette époque les Ostrogoths en Italie, l'obligea de se contenter d'un tribut et de tourner ses armes d'un autre côté.

« Alaric, roy des Goths, voyant donc la prospérité des armes de Clovis, et comme il subjuguait les peuples de jour en jour, il lui envoya

des ambassadeurs qui luy dirent de sa part : « Si mon frère le vouloit, j'aurois fort souhaité qu'avec l'aide de Dieu, nous peussions nous voir ensemble. » Ce que Clovis n'ayant point rejetté, vint au devant de luy, et s'estant vus dans une isle de la rivière de Loire, qui est tout contre Amboise, dans le diocèse de Tours, ils conférèrent, beurent, et mangèrent ensemble, et s'estant promis amitié l'un à l'autre, ils se retirèrent chez eux, ayant fait la paix. » (*Grég. de Tours.*)



Néanmoins la guerre demeurait imminente. Le clergé des provinces du Midi ne cachait pas ses sympathies pour les Francs; et les persécutions qu'il s'attirait de la part des Visigoths devenaient un prétexte spécieux

d'hostilité. Quintien, évêque de Rodez, avait été chassé de sa ville à cette époque. « Puisque c'est votre désir que les Francs obtiennent la domination de ce pays, lui disaient les hérétiques, il est juste que vous sortiez d'ici. » Volusien, évêque de Tours, avait été relégué à Toulouse pour ses intelligences avec Clovis; et Verus, son successeur, avait eu le même sort. Le roi franc n'était que trop disposé de son côté à écouter cet appel général; il s'y détermina enfin en l'année 507.

« Le roy Clovis parla un jour à ses amis en cette sorte : « Je supporte « avec beaucoup de déplaisir que ces ariens occupent une partie des « Gaules : allons avec l'aide de Dieu; et quand nous les aurons vaincus. « nous rangerons le pays qu'ils possèdent en nostre obéissance. » Comme ce discours eut pleu à tout le monde, il fit marcher son armée vers Poictiers, où demeuroit pour lors Alaric. » (*Grég. de Tours.*)

Dans la marche, Clovis témoigna le plus grand respect à la cause pour laquelle il allait combattre. Ayant passé la Loire à Tours, il traversa les terres de l'abbaye de Saint-Martin, qu'il déclara inviolables, ne permettant à ses soldats d'y prendre autre chose que l'eau et l'herbe pour les chevaux. L'un d'eux prit du foin qui appartenait à un pauvre homme, disant par raillerie que ce n'était que de l'herbe. Clovis le fit tuer : « Où sera l'espérance de la victoire, s'écria-t-il, si saint Martin est offensé ? » Arrivé à la Vienne, qui sépare la Touraine du Poitou, il la trouva débordée, et fut obligé de camper sur le bord. Cet incident eût pu compromettre le succès de l'expédition, si une biche, qui traversa la rivière à la vue de l'armée, ne lui eût indiqué un grand gué qui lui permit de paraître en peu de jours sous les murs de Poitiers, où Alaric l'attendait avec ses Visigoths. L'on se battit à quelques lieues de là, dans la plaine de Vouillé, qui fut témoin de la chute du royaume gaulois des Visigoths. Les deux rois s'étant rencontrés au fort de l'action, Clovis renversa son ennemi de cheval, et le tua d'un seul coup. Au même instant deux cavaliers visigoths fondant sur lui le frappèrent de leurs lances, l'un à droite et l'autre à gauche. Il ne dut son salut qu'à la vigueur de son cheval, qui le déroba à ces redoutables champions, et donna le temps à ses gens de le secourir. La défaite des Visigoths fut complète. De toutes les troupes gauloises qu'Alaric avait traînées avec lui au combat, les Auvergnats seuls prirent cœur au combat. Ils se firent tuer presque tous. Ils étaient commandés par un Apollinaire, parent sans doute du fameux Sidoine Apollinaire; mais il n'est point prouvé que ce fût son fils, comme on l'a prétendu.



Alaric tué par Clovis (Bataille de Vouillé).

L'armée victorieuse se partagea en deux corps. Le premier, sous la conduite de Clovis, soumit, presque sans tirer l'épée, la Touraine, le Poitou, le Limousin, le Périgord, la Saintonge et l'Angoumois, excepté Angoulême, où il y avait une grosse garnison de Visigoths, que l'on n'attaqua point. La campagne se termina par la prise de Bordeaux, où les Francs établirent leurs quartiers d'hiver. Thierry, à la tête du second corps d'armée, se chargea de la réduction des pays voisins du Rhône et des Pyrénées, dont il serait venu à bout sans peine s'il n'eût été arrêté au milieu de ses succès par l'arrivée du comte ostrogoth Ibbas, qui lui fit lever le siége de Carcassonne. L'année suivante, les Francs achevèrent d'abord la conquête de tout ce qui restait du royaume des Visigoths, et se disposèrent même à envahir la Provence, que Théodoric avait su se faire donner pendant les guerres de Clovis avec Gondebaud ; mais la fortune les abandonna devant les murs d'Arles, où ils furent battus par Ibbas, le plus habile des généraux de Théodoric. Ils laissèrent trente mille hommes sur le champ de bataille, au rapport de Cassiodore, et perdirent, avec la Provence, tout le littoral de la Méditerranée et la frontière des Alpes, qui demeurèrent aux Visigoths sous le nom de Septimanie. [508.]

Deux hommes se trouvent donc partager le monde barbare, Clovis et Théodoric ; à l'un, les Barbares du Nord, à l'autre, les Barbares du Midi, et cette distinction se retrouvait en Germanie. Les Thuringiens et ceux qui habitent les côtes de la Baltique se mettent sous le patronage de Clovis ; les Allemands qui touchent aux Alpes sous celui de Théodoric. Un seul peuple du Midi, les Bourguignons, par un aveuglement inconcevable, s'étaient rangés du côté des Francs et les avaient aidés à dépouiller leurs vieux compagnons de conquête. On doit néanmoins les classer dans le monde de Théodoric, leur position géographique, leur situation politique, leurs affections peut-être, tout les y plaçait. Il y avait plus de vie, plus d'âpreté chez les Barbares de Clovis, plus de masse et de poids chez ceux de Théodoric. Le royaume de celui-ci comprenait tout le littoral européen de la Méditerranée, l'Illyrie, l'Italie, la Septimanie, l'Espagne ; celui de Clovis, quoique plus serré et mieux arrondi, ne pouvait rivaliser avec cette bande immense ; il fallut renoncer, du moins pour un temps, à marcher plus avant dans le sens méridional.

Cependant la fin de ce règne glorieux approchait. Clovis avait vu sa conquête légalisée en quelque sorte par l'empereur Anastase, qui lui

avait envoyé les ornements de patrice et de consul pendant qu'il était en guerre avec Théodoric, devenu l'ennemi de l'empire d'Orient. Dans sa joie, il s'était hâté de faire parade devant les habitants de Tours de cette faveur impériale, et il avait parcouru la ville à cheval, vêtu des ornements de sa nouvelle dignité, et jetant à pleines mains au peuple des



pièces d'or et d'argent. En même temps il se délivrait, par la violence et la trahison, de ces petits chefs de tribus qui partageaient avec lui le commandement de la nation franque. Les uns furent assassinés par son ordre, les autres s'entre-tuèrent par ses perfides instigations ; lui-même en tua deux de sa propre main, parmi lesquels était Ragnacaire, qui avait failli le trahir à Soissons. De cette façon, il agrandit tellement son royaume, dit Grégoire de Tours, qu'il étendit son pouvoir sur toutes les Gaules. Il ne lui restait plus que la Bourgogne à conquérir quand

il mourut à Paris, au mois de novembre de l'année 511, dans la trentième année de son règne, et la quarante-cinquième de son âge. Il fut enterré dans l'église des apôtres Saint-Pierre et Saint-Paul, qu'il avait fondée avec la reine Clotilde, au moment de partir pour son expédition contre les Visigoths. C'est celle qui prit dans la suite le nom de Sainte-Geneviève, et dont il reste encore une vieille tour, juste en face du monument qui devait la remplacer.



Clovis laissait quatre fils : Clodomir, Childebert et Clotaire, qu'il avait eus de Clotilde, et Thierry l'aîné, qui était fils d'une concubine, c'est-à-dire d'une femme qu'il avait épousée avant son baptême. Ils se partagèrent son royaume, selon l'usage des Francs. Thierry eut l'Ostrasie, c'est-à-dire le pays de l'Est, qui comprenait la Lorraine, l'Alsace, une partie de la Champagne, le Luxembourg, et tout le pays au-delà du Rhin, aussi loin que s'étendait la domination franque en

Germanie. De plus, Clovis lui légua la contrée qu'il avait conquise lui-même sur les Visigoths : le Rouergue, l'Auvergne, le Quercy, l'Albigeois, en un mot, toute la frontière de la Provence et de la Septimanie. Clodomir eut le royaume d'Orléans, composé de la Beauce, du Maine, de l'Anjou, de la Touraine et du Berry. Childebert, auquel échut le royaume de Paris, ne reçut guère que l'Ile-de-France, la moitié de la Champagne et la Normandie, avec des droits plus dangereux qu'utiles à la suzeraineté de la Bretagne. Clotaire enfin fut nommé roi de Soissons, et régna sur l'Artois, la Flandre et la Picardie.

Les trois fils de Clotilde étaient encore trop jeunes pour rien entreprendre : Thierry seul paraît au commencement sur la scène. Il eut d'abord à repousser une invasion des Danois, qui entrèrent dans la Meuse sous la conduite de leur roi Chlochilaïc, et s'enfoncèrent jusque dans le duché de Gueldres, où ils furent battus par Théodebert, fils de Thierry, qui tua leur roi, s'empara de leur butin, et les fit presque tous prisonniers [515]. Théodebert n'avait alors que dix-huit ans. Il préludait glorieusement à cette vie de conquêtes qui en fit plus tard le digne rival de Clovis, et le chef véritable de la nation franque, au milieu de cette foule de petits rois secondaires.

Cinq ans après, son père portait la guerre en Thuringe, où l'avait appelé Hermanfroy, qui souffrait impatiemment de partager le trône avec son frère Baldéric. Amalberge, sa femme, avait ordonné un jour à ses officiers de ne couvrir sa table qu'à moitié, lui disant fièrement qu'un prince qui se contentait de la moitié d'un royaume devait se contenter d'une table à demi couverte. Thierry l'aida à satisfaire son ambition, et se vit joué par lui quand il demanda sa récompense. Il se contint, et attendit la mort de Théodoric, dont Amalberge était la nièce.

Cependant ses frères grandissaient. Clotilde n'avait pas oublié sa vengeance si longtemps différée par Clovis. Gondebaud était mort ; mais Sigismond, son fils, régnait en sa place. Elle quitta sa retraite de Saint-Martin de Tours, où elle vivait depuis la mort de son mari, et vint trouver ses fils à Paris : « Je vous prie, mes chers enfants, leur dit-elle, de faire en sorte que je ne me repente point de vous avoir tendrement elevez. Obligez-moy tous de vous ressentir de l'injure que l'on m'a faite, et de venger soigneusement la mort de mon père et de ma mère. » Clodomir, qui se chargea de cette vengeance, ne s'en acquitta que trop bien. Vainqueur de Sigismond, dès son entrée en Bourgogne, il ra-

vagea si cruellement le pays, qu'il obligea les Bourguignons à le livrer, et il l'emmena prisonnier à Orléans avec la reine sa femme, et ses deux fils [523]. L'année suivante, sur le point de repartir pour la Bourgogne, feignant de craindre que ses prisonniers n'échappassent, il les fit tuer et jeter dans un puits que l'on montre encore près d'Orléans, dans les anciens domaines de l'abbaye de Saint-Mesmin. La mort cruelle de Sigismond en ayant fait comme un martyr aux yeux du peuple, on prétendait, il n'y a pas longtemps encore, que les eaux de ce puits guérissaient de la fièvre.

Dans sa seconde campagne, Clodomir porta la peine de sa barbarie. Les Bourguignons, sous la conduite de Gondomar, le frère de Sigismond, vinrent à sa rencontre à Véseronce près de Vienne, et furent battus encore une fois. Mais le prince franc s'étant laissé emporter à leur poursuite, se trouva bientôt presque seul au milieu des fuyards, qui le reconnurent à sa longue chevelure, signe distinctif des princes du sang royal, et le percèrent de traits [524]. Sa tête fut mise au bout d'une pique et portée au premier rang par quelques bataillons qui retournèrent au combat, pensant que cette vue découragerait les Francs. Elle ne fit que redoubler leur furie. Ils mirent en pièces tout ce qui se trouva devant eux, et portèrent le fer et le feu par toute la Bourgogne; mais ce ne fut que le passage d'un torrent; et Gondomar rentra en peu de temps en possession de tout son royaume, qui devait lui rester encore dix ans.

Sur ces entrefaites, Théodoric vint à mourir [526], et les Francs se trouvèrent délivrés du seul homme qui les tînt en échec. Bientôt les rôles vont changer, et cette intervention hautaine des Ostrogoths dans les affaires de la Gaule, va faire place à l'intervention plus hautaine encore des Francs dans les affaires d'Italie. En attendant, la Thuringe et la Bourgogne, que le nom de Théodoric avait protégées jusque-là, allaient tomber sous le joug de leurs formidables voisins. Une double vengeance appelait les Francs dans ces deux pays: Thierry satisfit à la sienne le premier. En 531, au moment où le désordre était au comble chez les Ostrogoths, il entra en Thuringe accompagné du roi de Soissons, et marcha contre Hermanfroy, qui, redoutant le choc des guerriers francs, fit creuser sur tout le front de son armée de grands fossés qu'on recouvrit de gazon, et dans lesquels la cavalerie de Thierry pensa s'abîmer d'abord. Revenus bientôt de leur première surprise, les Francs défilèrent entre les fossés, et fondirent sur les Thuringiens, qu'ils mi-

rent en déroute. Les fuyards furent arrêtés par l'Onstrud, qu'ils ne purent passer à gué, et le combat recommença malgré eux, avec un tel carnage, cette fois, que le lit du fleuve fut comblé de cadavres sur lesquels les vainqueurs le passèrent comme sur un pont. La Thuringe se soumit sans résistance. Hermanfroy, qui était parvenu à s'échapper, vint se remettre lui-même entre les mains de Thierry, sur la foi de ses promesses. Il fut bien reçu, et comblé même de présents. Mais au bout de quelques jours, comme il se promenait avec le roi sur les remparts de la ville, s'étant approché du bord, il fut poussé par une main inconnue, et tomba dans le fossé, où il expira sur-le-champ. Sa mort était trop utile à Thierry pour ne pas lui être attribuée, et Grégoire de Tours, qui ne pèche point cependant par la malignité, semble l'en accuser assez ouvertement.

Une aventure, arrivée quelque temps auparavant au roi de Soissons, semble justifier assez ce soupçon :



« Comme ces roys estoient encore dans le pays de Thuringe, Thierry conspira contre la vie de son frère Chlotaire : il suborna, et mit en embuscade des gens armez qui l'attendirent au passage, ayant esté convié

par son frère de le venir trouver, comme s'il eust voulu traiter secretement quelque affaire avec luy, et le mena dans une salle en laquelle il avoit fait tendre une tapisserie d'une muraille à l'autre, et derrière cette tapisserie, il avoit fait coucher les gens armez qu'il avoit apostez pour l'exécution de son dessein. Mais la tapisserie s'estant trouvée trop courte, comme Chlotaire voulut entrer dans la salle, on vit les pieds de ceux qui pensoient s'estre bien cachez. Ce qui fit que Chlotaire se tint sur ses gardes, entrant dans la maison, et mit la main à l'espée : mais Thierry ayant sceu que son frère s'estoit apperceu de sa trahison, feignit des contes faits à plaisir, et luy en donna des unes et des autres. Enfin, ne sachant de quelle sorte il déguiseroit sa ruse, il luy fit présent, pour avoir ses bonnes grâces, d'un grand bassin d'argent. Chlotaire le prit et luy dit adieu, après l'avoir remercié de sa civilité, et retourna en son camp. Cependant Thierry se plaignit à ses amis, de la perte qu'il avoit faite sans sujet de son grand bassin : sur quoy il dit à son fils Théodebert; « Allez trouver votre père, et priez-le qu'il vous donne de sa bonne volonté la chose dont je luy ay fait présent» . Théodebert s'y en alla, et obtint de la courtoisie de Chlotaire ce qu'il voulut. Et certes en de telles rencontres, Thierry estoit parfaitement rusé. »

Le dernier trait de cette histoire est d'un piquant que rien n'égale, complété surtout, comme il l'est, par la réflexion naïve du bon évêque. Il en dit plus, raconté ainsi, que mille dissertations sur les mœurs bizarres de cette singulière époque.

L'année même où Clotaire passait le Rhin, en si dangereuse compagnie, Childebert, son frère, allait venger en Septimanie Clotilde leur sœur, qu'Amalaric, roi des Visigoths, avait épousée peu de temps après la mort de Théodoric. La croyance de Clotilde l'avait exposée bientôt à une foule de mauvais traitements dans cette cour arienne. Amalaric l'abandonnait aux outrages jusqu'au point de la laisser couvrir de boue par le peuple quand elle se rendait à l'église : rendu furieux à la fin par son inébranlable fermeté, il la battit un jour si brutalement, que l'infortunée envoya à son frère un mouchoir teint de son sang. Childebert vint attaquer le roi visigoth sous les murs de Narbonne, dont une victoire lui ouvrit les portes. Amalaric, déjà hors de danger, rentra dans la ville pour aller chercher une cassette de pierreries, et se trouva cerné par les Francs. La lance d'un soldat l'étendit à terre au moment où il se réfugiait dans une église. Du reste, cette expédition ne rapporta

rien au vainqueur qu'un riche butin dont il enrichit les églises. Theudis, nommé roi à la place d'Amalaric, rentra en possession de toute la Septimanie, et Clotilde, ramenée mourante par son frère, expira en chemin.

L'année suivante commença la conquête de la Bourgogne. Thierry refusa de marcher avec les fils de Clotilde, et ce refus anti-national eût causé un soulèvement parmi ses soldats, qui parlaient déjà d'aller rejoindre ses frères, si, se souvenant à propos que ses sujets du Midi s'étaient révoltés contre lui lors du passage de Childebert pour aller en Septimanie, il ne les eût emmenés en Auvergne pour s'y gorger de butin. Dès leur entrée en Bourgogne, les deux rois francs firent de rapides progrès. Ils battirent Gondomar, s'emparèrent d'Autun et de Vienne; puis ils se retirèrent. Ils reparurent en 534, accompagnés cette fois de Théodebert; et Gondomar étant tombé entre leurs mains après une nouvelle défaite, la Bourgogne perdit enfin une indépendance qu'elle disputait aux Francs depuis si longtemps. Elle comprenait alors avec la Bourgogne d'aujourd'hui, le Nivernais, le Dauphiné, la Savoie une partie de la Suisse et de la Provence, que les trois vainqueurs se partagèrent entre eux.

Ce fut dans l'intervalle des deux expéditions qu'eut lieu le meurtre des enfants de Clodomir, que leur grand'mère Clotilde élevait soigneusement à Tours dans l'attente de l'héritage paternel. Elle les amena un jour tous les trois à Paris, où Childebert se trouvait alors. Aussitôt il écrivit à Clotaire, qui accourut de Soissons; et ayant demandé les enfants sous prétexte de les présenter comme rois au peuple, les deux rois envoyèrent à leur mère le sénateur Arcadius, avec des ciseaux et une épée nue. Dans l'explosion de sa colère, Clotilde s'écria qu'elle aimait mieux les voir morts que tondus; et sur cette réponse, Clotaire saisit l'aîné qu'il jeta à terre, et qu'il égorgea. Le second tenait embrassés les pieds de Childebert, qui se sentit mollir, et demanda sa grâce en versant des larmes. Il fut repoussé durement par Clotaire, qui étendit le cadavre de l'enfant sur celui de son frère. Le troisième fut sauvé par le secours « d'hommes forts » : c'était Clodoald, qui se fit prêtre dans la suite, et qui fut canonisé sous le nom de saint Cloud. Les nourriciers et les domestiques furent massacrés après leurs maîtres. Ensuite Clotaire fit remonter sa suite à cheval, et partit tranquillement, « se souciant peu du meurtre de ses neveux. » Pour Childebert, il alla se cacher dans un des faubourgs de la ville, pendant que

Clotilde, ayant renfermé « les petits corps » dans un cercueil, les faisait enterrer près de Clovis, au bruit des chants sacrés, et des gémissements du peuple [538].



Thierry trouvait fort à faire de son côté. Son expédition d'Auvergne, qu'il ne regardait d'abord que comme une occasion de butin, était devenue bientôt une guerre sérieuse, où la force ne lui suffit pas toujours. Au siege du château d'Outre, aujourd'hui Volore, la résistance des assiégés fut telle, qu'il fallut lever le camp pour rentrer de nuit par une porte que livra le serviteur du prêtre Procule. On ne put venir à bout

des défenseurs du fort de Méroliac, qu'en conduisant au pied du mur cinquante prisonniers qu'on menaça de décapiter sous les yeux de leurs parents et de leurs amis. Au moment où Thierry croyait la guerre terminée, elle fut renouvelée par Munderic, un des plus puissants du pays, qui se disait issu de la famille de Clovis, et qui, s'étant fait proclamer roi, alla se jeter dans le château de Victoriacum, probablement Vitry en Champagne, où l'on désespéra d'abord de le forcer. Thierry l'attira hors des portes à force de promesses, et le fit massacrer [532]. Les hostilités continuèrent encore quelque temps dans ces contrées, sous la conduite de Théodebert, qui devint bientôt roi des Ostrasiens par la mort de son père, arrivée à Metz en 534, juste au moment où Childebert et Clotaire allaient achever de s'emparer de la Bourgogne.

Le règne de Théodebert est un règne tout à part dans l'histoire des successeurs de Clovis. Il se passe presque en entier hors des Alpes; et la grandeur des événements dont il est rempli, semble faire ressortir encore la petitesse des querelles misérables dans lesquelles se termina le règne des deux oncles du roi d'Ostrasie.

Mais pour bien comprendre le rôle que joua Théodebert, il faut savoir où en étaient alors les affaires d'Italie, et d'où venaient ces guerres dans lesquelles il intervint si glorieusement.

Quand Odoacre détruisit, à la tête de ses Hérules, ce débris de l'empire d'Occident qui restait encore debout à Ravenne, la cour de Constantinople se déclara maîtresse de l'Italie, comme représentant seule l'ancienne domination émanée du Capitole, et bientôt elle y envoya Théodoric pour se délivrer d'un voisinage inquiétant; et le roi des Ostrogoths ne se présenta pour ainsi dire que comme le délégué de l'empire d'Orient. Tant qu'il vécut, il s'efforça de soutenir autant que possible les institutions romaines qui lui assuraient une autorité bien supérieure à celle qu'il avait comme chef de sa tribu, et sa fille Amalasonte s'efforça de continuer son œuvre après lui. Mais la fierté des seigneurs ostrogoths refusa à la fille ce qu'elle n'avait accordé au père qu'à regret. Amalasonte, qui prévit l'issue de la lutte, implora le secours de Justinien, alors empereur de Constantinople; mais elle périt assassinée par son cousin Théodat, avant l'arrivée des troupes impériales; et Justinien, qui venait de reprendre l'Afrique aux Vandales, profita de ce crime pour tenter aussi de chasser les Barbares d'Italie.

Il voulut s'aider, pour cette expédition, de l'appui des Francs, de

puis longtemps en inimitié avec les Ostrogoths. Des négociations s'entamèrent entre Justinien et les trois rois. Déjà les conventions étaient faites, et l'or impérial distribué en Gaule, quand Vitigès, qui venait de succéder à Théodat, brigua à son tour cette puissante alliance, et fit aux Francs l'offre de la Provence. Ils reçurent des deux mains, et



ne secoururent personne, pensant que leur neutralité payait assez chacun des deux partis. Théodebert, surtout, comme le plus puissant, s'enrichit à ces négociations. Peu content de sa part de la Provence, il força Vitigès à lui accorder la souveraineté du pays habité aujourd'hui par les Grisons, et que Théodoric avait soumis à son patronage. Justinien l'adopta, pour s'assurer mieux encore son secours, et en reçut pour toute récompense une lettre où on lui donnait le titre de *Père* [536]. C'était, il est vrai, le payer en même monnaie.

Cependant la guerre avait commencé. Bélisaire était déjà maître de Rome et de Naples. Mundilas, un de ses officiers, venait d'entrer dans Milan [537]. Vitigès, aux abois, décida enfin Théodebert à le secourir : seulement, comme il avait promis à l'empereur que les Francs ne combattraient point contre lui, il n'envoya au-delà des Alpes que dix mille Bourguignons, qui n'étaient pas des Francs, disait-il. Pour donner plus de force encore à cette fiction, il les fit partir par bandes, en désordre

et sans étendard, comme s'ils eussent marché de leur propre mouvement. Tout cela n'empêcha pas qu'ils ne fissent un carnage épouvantable dans la ville de Milan, que Vitigès reprit avec leur aide, en 538. Plus de trois cent mille hommes y furent massacrés, au dire de Procope. Réparatus, préfet du prétoire, fut jeté aux chiens, coupé par morceaux. Les Bourguignons eurent pour leur part toutes les filles et les femmes ; mais ils ne se contentèrent pas de cette proie, et ils fatiguèrent tant Vitigès de leur indiscipline et de leur avidité, qu'il se détermina à les congédier, et qu'il pria les Francs de ne plus l'aider que de leur neutralité.

Ce n'était pas le compte de Théodebert, qui, après avoir résisté à tant de demandes, descendit enfin en Italie quand on désirait qu'il n'y vînt pas. Il amenait avec lui cent mille hommes, presque tous fantassins [539]. Chacun crut voir arriver un allié ; car il l'avait promis à tout le monde Pour lui, ayant passé sans difficulté le Pas-de-Suze, il s'avança tranquillement, en ami, dans les plaines du Piémont, et arriva sans exciter de défiance sur les bords du Pô, au lieu où étaient campées les deux armées, entre Pavie et Tortone. Les Ostrogoths, qui s'apprêtaient à le recevoir à bras ouverts, furent chargés subitement avec tant de furie, qu'un grand nombre de fuyards passèrent, dans leur précipitation, à travers le camp des Romains. Ceux-ci ne doutèrent point que les présents de Justinien ne l'eussent emporté sur ceux de Vitigès ; et déjà ils se joignaient aux Francs pour les aider dans leur poursuite, quand ils se sentirent attaqués à leur tour. Epouvantés, ils jetèrent leurs armes et se dispersèrent dans la Toscane. Bélisaire essaya en vain de faire rougir les Francs de cette double trahison; ils se répandirent sans remords dans la Ligurie et l'Emilie, et forcèrent les portes de Gènes, qu'ils saccagèrent cruellement. La disette et les maladies furent plus éloquentes que les lettres du général grec. Théodebert, à son entrée en Italie, avait trouvé les campagnes à moitié désertes, tant la guerre les avait déjà ruinées! Bientôt le pain manqua à son armée. Les convois de bestiaux qu'il faisait venir de France l'aidèrent quelque temps à subsister ; mais la mauvaise nourriture engendra bientôt des dyssenteries qui dépeuplaient son camp chaque jour. D'ailleurs, les Francs pliaient sous le poids du butin ; ils avaient hâte de le mettre en sûreté. Bucelin fut laissé avec quelques troupes au pied du versant italien des Alpes. et l'armée ostrasienne rentra en Gaule avec une perte de trente à trente-cinq mille hommes [539].

Pendant que Bélisaire poussait la guerre en Italie, et que Vitigès, réduit à capituler dans Ravenne, était traîné devant Justinien, Théodebert négligeait cette grande querelle pour s'enrôler à la suite de son oncle Childebert, dans une guerre qui s'éleva entre les deux rois de Paris et de Soissons. Clotaire envahit les états de son frère, qui le laissa s'engager jusqu'à l'embouchure de la Seine, et l'y enferma tout à coup avec Théodebert. Clotaire, réfugié dans la forêt d'Arelaunum, aujourd'hui la forêt de Bretonne ou de Routot, se retrancha derrière de grands abattis d'arbres, « n'ayant plus d'espoir qu'en Dieu. » Un orage effroyable éclata sur ces entrefaites : les tentes du camp de Childebert furent emportées par le vent ; d'énormes grêlons écrasaient les soldats, mal à couvert sous leurs légers boucliers ; les chevaux, effrayés, se dispersèrent tellement qu'on en trouva à vingt stades de là. Pour Clotaire, il n'eut rien à souffrir : l'orage n'arriva pas jusqu'à lui.

Les rois assiégeants crurent voir dans ce désastre une preuve manifeste de l'indignation de Dieu contre ces guerres domestiques, et ils permirent à Clotaire de retourner chez lui.

Clotilde priait jour et nuit sur le tombeau de saint Martin depuis le



commencement de la guerre : le peuple fit hommage à ses prières de cette réconciliation inattendue, qui fut plus durable qu'on n'aurait pu

l'espérer ; car, en 543, Clotaire se réunit à son tour à Childebert pour aller faire la guerre aux Visigoths d'Espagne.

Cette campagne s'annonça sous les plus brillants auspices. Pampelune tomba d'abord entre les mains des Francs, qui ravagèrent la Biscaye, l'Aragon, la Catalogne, et vinrent mettre le siége devant Sarragosse. Incapables de tenir longtemps, les habitants se couvrirent de



cilices, jeûnèrent, et promenèrent sur les murs, en chantant des psaumes, la tunique de saint Vincent, le patron de la ville; les femmes suivaient en robes noires, couvertes de cendres, les cheveux épars, et poussant des gémissements. A ce spectacle, les Francs crurent d'abord assister à quelque maléfice ; puis, ayant su la chose par un paysan qui s'enfuyait de Sarragosse, ils respectèrent l'intervention de saint Vincent, et levèrent le siége. Seulement, Childebert se fit donner

la tunique du saint, et l'emporta à Paris, où il fonda pour elle la fameuse abbaye de Saint-Germain-des-Prés, qui devait compter plus tard des rois parmi ses abbés, et dont le temps a respecté la grosse tour carrée, monument curieux de l'époque de transition du style romain au style gothique. Isidore de Séville explique autrement la levée du siége : il dit qu'une armée de Visigoths battit les Francs, qui, trouvant tous les passages des Pyrénées fermés par les vainqueurs, donnèrent une grosse somme au général ennemi pour obtenir la permission de défiler pendant un jour et une nuit par quelques gorges étroites. Tout ce qui resta à l'expiration du terme fixé fut taillé en pièces par les Visigoths, qui essuyèrent à leur tour une sanglante défaite en Septimanie, l'année suivante [544]. Ils étaient campés près de Cette, en face l'armée franque, et le dimanche étant venu, les sentinelles refusèrent le service sous le prétexte de la sainteté du jour; les Francs, moins scrupuleux, entrèrent par surprise dans le camp, et tenant les ennemis acculés sur le rivage, ils les tuèrent jusqu'au dernier. Clotaire fit frapper à Marseille une médaille avec l'exergue *Victoria Gothica*. Mais rien ne fut changé à l'état des choses, et les limites des deux peuples restèrent les mêmes qu'avant la guerre.

Cependant la guerre se continuait en Italie. Totila, qui avait succédé à Vitigès, après deux rois assassinés en dix-huit mois, relevait peu à peu la fortune de sa nation; et déjà il était entré dans Rome, qu'il avait abandonnée après l'avoir pillée et dépeuplée. Tous les regards étaient tournés sur Théodebert, qui semblait tenir entre ses mains le sort de la guerre. Justinien ne sachant comment se concilier ses bonnes grâces, lui donnait la possession légale de la Provence, dont Vitigès lui avait donné déjà la possession réelle. Un décret impérial accordait aux rois francs la permission de présider aux jeux du Cirque dans la ville d'Arles, et déclarait que la monnaie d'or frappée en Gaule à leur coin, et marquée de leur image, aurait cours dans toutes les provinces de l'empire d'Orient. Totila, de son côté, demandait à Théodebert sa fille en mariage, et sur la réponse hautaine de l'Ostrasien : que sa fille n'était destinée qu'à un roi, et qu'il ne reconnaissait point pour roi d'Italie celui qui n'avait pu garder Rome, il s'empressait d'y ramener la population, d'en réparer les murailles, et d'y donner des jeux pour montrer qu'il en était bien le maître.

Tant de soumissions ne purent fléchir Théodebert, qui, fidèle à sa politique, envoya Bucelin en Italie à la tête d'une nouvelle armée,

avec ordre de conquérir pour son compte. Bucelin s'empara d'un grand nombre de places de la Ligurie et de la Vénétie, prises indifféremment sur les Ostrogoths et les Romains; il poussa ensuite ses armes victorieuses jusqu'au fond de l'Italie, et passa même en Sicile, d'où il envoya de grands trésors à son maître. Sous le prétexte que Justinien se donnait dans ses actes le titre de *Francicus*, qui pouvait passer pour synonyme de vainqueur des Francs, Théodebert annonça bientôt le projet d'entrer à la fin sur les terres impériales. Maître du nord de l'Italie, de la Bavière et de la Pannonie, et suzerain d'une partie des Barbares du Danube, il cernait l'empire de tous côtés. Une nouvelle invasion se préparait peut-être : déjà les Gépides et les Lombards étaient à la veille de conclure une alliance avec les Francs, quand Théodebert commença à se mal porter, dit Grégoire de Tours. Les médecins s'empressèrent en vain autour de lui « parce que le Seigneur avait décidé de le rappeler à lui, » et il rendit l'âme, après une longue maladie. Agathias rapporte autrement sa mort. Il dit que chassant un jour un taureau sauvage, il fut renversé à terre d'un arbre que l'animal avait rompu dans sa course, et qu'il mourut de sa chute le jour même (547). La même année, Clotilde mourut à Tours, « pleine de jours, et comblée de bonnes œuvres. » Ses deux fils la firent transporter à Paris avec *de grandes psalmodies*, et elle alla rejoindre ses petits-fils et sa fille auprès du corps de Clovis.

Le nouvel essor que prenaient les armes des Francs se trouva arrêté tout à coup par la mort de Théodebert. Théodebalde, qui lui succédait, était un pauvre enfant paralytique, impuissant à mener des guerriers au combat, et qui n'a laissé d'autre souvenir dans l'histoire que celui d'une administration sévère, et de quelques mots heureux. Bucelin, l'ancien général de son père, et l'Allemand Leutharis, continuèrent néanmoins les hostilités pour lui; mais la fortune se déclara bientôt contre eux. Poussant jusqu'à la maladresse l'indifférence de leur tactique égoïste, les Francs avaient laissé périr les Ostrogoths sans les soutenir autrement dans leur agonie que par quelques démonstrations stériles; et la lutte qui faisait leur force ayant ainsi cessé, ils se trouvèrent sur les bras toutes les troupes romaines, qui, sous la conduite habile de Narsès, les contraignirent enfin à quitter leur rôle de spectateurs, et à partager les dangers d'une guerre dont jusqu'alors ils n'avaient eu que les profits. Leutharis et Bucelin se maintinrent quelque temps avec avantage contre le général de Justinien, qu'ils bat-

tirent d'abord en plusieurs rencontres. Une bataille définitive qui se livra près du lac Casilin, et dans laquelle presque toute l'armée franque resta sur le champ de bataille, termina ces brillantes et désastreuses expéditions. Les Francs perdirent leurs conquêtes du nord de l'Italie, et jusqu'à Pépin-le-Bref, ils ne reparurent plus au-delà des Alpes.

Théodebalde ne survécut pas longtemps à l'anéantissement de sa domination en Italie. Il mourut en 553, sans laisser de postérité. D'après la loi des Francs, son héritage devait se partager entre ses deux oncles : Clotaire garda pour lui seul la riche dépouille du roi d'Ostrasie, sans en excepter sa femme Vultrade, qui passa ensuite de ses bras dans ceux d'un duc, son vassal. Childebert, trop faible pour réclamer, se vengea à la dérobée en poussant à la révolte Chramne, le fils aîné de Clotaire, qui était gouverneur de l'Auvergne depuis qu'elle avait été grossir, avec les autres provinces du royaume d'Ostrasie,



le chétif domaine du roi de Soissons. Chramne tenait une cour à Clermont. Toujours entouré de jeunes débauchés, selon le récit de Grégoire de Tours, il s'était fait maudire de tout le peuple par ses excès. Il poussait la violence jusqu'à se faire amener les filles des sénateurs

sous les yeux mêmes de leurs pères. Pendant que Clotaire était occupé sur les bords du Rhin par les Saxons révoltés, Chramne alla s'établir à Poitiers, au centre même de l'ancien royaume des Visigoths; et là, réveillant les vieux souvenirs nationaux, entraîné peut-être par les populations elles-mêmes, il afficha la prétention de fonder par avance ce royaume d'Aquitaine, que créa plus tard Dagobert, et dont la destruction coûta tant de peines aux princes de la famille d'Héristal. Childebert se déclara pour le futur roi d'Aquitaine, qui, ayant réuni quelques troupes, parcourut triomphalement tout le pays, et vint se fixer à Limoges [555].

Ses deux frères, Caribert et Gontran, parurent bientôt dans le Limousin, à la tête d'une armée de Francs et de Bourguignons, envoyée par Clotaire. Ils le trouvèrent campé dans la Montagne-Noire, sur les hauteurs d'où descendent la Vienne, la Creuse et la Vezère, et dressèrent leurs tentes en face de lui. Les deux partis s'observaient encore, se souciant peu de s'attaquer, quand un orage pareil à celui qui avait sauvé Clotaire dans la forêt de Bretonne, les sépara au moment d'en venir aux mains. Bientôt le bruit courut dans le camp du roi qu'il avait été tué par les Saxons. Caribert et Gontran reculent en toute hâte sur la Bourgogne, suivis par Chramne, qui s'empare de Châlons, se fait recevoir en maître à Dijon, et opère en Champagne sa jonction avec Childebert. Tous deux tinrent la campagne pendant deux ans, favorisés peut-être par la guerre des Saxons, dont on sait mal les circonstances et la durée; mais en 558, la mort de Childebert, dont les deux filles étaient inhabiles à régner, réunit le royaume entier sous l'autorité de Clotaire, et priva son fils d'un puissant soutien. Chramne fit sa soumission. Mais deux ans après, on ne sait pour quel motif, il s'enfuit de la cour de son père, et se retira près de Canao, roi des Bretons, avec sa femme Kalte et deux petites filles, dont l'aînée avait trois ans.

Après la conversion de Clovis, la confédération armoricaine avait accepté le patronage du roi franc, mais à la condition qu'il respecterait son indépendance; et depuis cet acte, qui avait été plutôt une alliance qu'une soumission, le pays était resté à peu près étranger, quelquefois même hostile, à la nation franque. Sous les fils de Clovis, la conquête saxonne avait jeté en Armorique un grand nombre de Bretons qui avaient donné leur nom à leur nouvelle patrie. A l'aide de ce renfort, qui régénérait en quelque sorte la race celtique sur ces côtes

sauvages, les prétendus sujets des rois francs avaient redoublé de fierté. Leurs chefs s'intitulaient rois; et les comtes de la Marche (frontière Bretonne étaient forcés d'avoir sans cesse les armes à la main.

Canao reçut à bras ouverts le rebelle, sur les pas duquel Clotaire arriva bientôt avec une nombreuse armée. On se battit près de Dol. Canao voulait attaquer seul, de nuit, le camp ennemi, pour épargner à son allié l'impiété d'un combat contre son père : Chramne voulut combattre. Il fut battu, et s'enfuit sur le rivage, laissant Canao sur le champ de bataille. Un vaisseau l'attendait; mais il refusa de s'embarquer sans Kalte et ses deux filles qui n'arrivaient point. Pendant ce



temps, une bande de Francs fondit sur lui, et le prit avec sa femme et ses filles. Par l'ordre de Clotaire, on les enferma tous dans une petite cabane, et l'on y mit le feu après les avoir liés fortement pour qu'ils ne pussent s'échapper [560].

Deux ans après, Clotaire mourut à Compiègne, d'une fièvre qu'il avait gagnée à la grande chasse d'automne, dans la forêt de Compiègne, nommée alors la forêt de Cuise. Il avait régné cinquante ans, et d'héritage en héritage, se trouvait le seul possesseur de tout le royaume franc, qui allait se fractionner de nouveau après lui. « Wah! s'écriait-il dans les accès de sa fièvre, que pensez-vous que soit le roi du ciel, qui tue ainsi de si grands rois? » Peut-être pensait-il alors à son fils Chramne, à ses six femmes, à ses neveux égorgés si froidement, et le souvenir des donations qu'il avait faites aux églises ne suffisait-il pas pour le rassurer!

« Il m'ennuie, dit Grégoire de Tours, s'interrompant au milieu de l'histoire des fils de Clotaire, il m'ennuie de rappeler cette multiplicité de guerres civiles qui pèsent lourdement sur la nation et sur le royaume des Francs, et dans lesquelles nous voyons ce temps dont parle le Seigneur, touchant le commencement des douleurs : « *Le père s'élève contre son fils, le fils contre son père, le frère contre son frère, le parent contre son parent.* »

« O rois, s'écrie-t-il quelques lignes plus bas, que ne paraissez-vous sur ces champs de bataille que vos pères ont arrosés de leurs sueurs, où vous écraseriez de vos forces les nations effrayées de votre concorde! Rappelez-vous ce qu'a fait Clovis, la tête et la source de toutes vos victoires... Et quand il faisait toutes ces choses, il n'avait point d'or et d'argent comme il y en a aujourd'hui dans vos trésors! Que faites-vous? que cherchez-vous? de quoi n'abondez-vous pas? Les délices s'accumulent dans vos maisons; le vin, l'huile et le blé regorgent dans vos magasins; l'or et l'argent s'entassent dans vos trésors. Il ne vous manque qu'une chose : c'est que, n'ayant pas la paix, vous êtes privés de la grâce de Dieu. »

Ces reproches douloureux de l'évêque de Tours, ces pieux gémissements sur les hommes au milieu desquels il a vécu, nous annoncent d'avance, pour rappeler une phrase de Tacite, « une époque riche en malheurs, ensanglantée de combats, bouleversée par les révoltes, cruelle au sein même de la paix. »

Clotaire laissait son royaume à partager entre ses quatre fils : Caribert, Gontran, Chilpéric et Sigebert. Chilpéric voulut régner seul. Se donnant à peine le temps d'accompagner le corps de son père jusqu'à Soissons, où il fut transporté, il courut à Braine, petit village à quelques lieues de là, qui avait été la résidence favorite de son père.

s'empara du trésor que l'on y gardait, au fond d'un appartement secret, dans de grands coffres à triple serrure, le distribua aux leudes du voisinage qui le proclamèrent roi, et il se rendit à Paris, où il logea ses troupes dans les tours qui défendaient les deux ponts de la ville, enfermée alors dans l'île de la Cité. Mais son triomphe dura peu. Ses frères se réunirent contre lui, et l'eurent bientôt forcé à partager avec eux.



« Ce partage de la Gaule entière, et d'une portion considérable de la Germanie, s'exécuta par un tirage au sort, comme celui qui avait eu lieu, un demi-siècle auparavant, entre les fils de Clodowig. Il y eut quatre lots correspondants, avec quelques variations aux quatre parts de territoire désignées par les noms de royaumes de Paris et d'Orléans, de Neustrie et d'Ostrasie. Haribert obtint, dans le tirage, la part de son oncle Hildebert, c'est-à-dire le royaume auquel Paris donnait son nom, et qui, s'étendant du nord au sud, tout en longueur, comprenait Senlis, Melun, Chartres, Tours, Poitiers, Saintes, Bordeaux et les villes des Pyrénées. Gontran eut pour lot, avec le royaume

d'Orléans, qui était la part de son oncle Clodomir, tout le territoire des Burgondes, depuis la Saône et les Vosges jusqu'aux Alpes et à la mer de Provence. La part de Chilpéric fut celle de son père, le royaume de Soissons, que les Francs appelaient *Neoster-Rike*, ou royaume d'Occident, et qui avait pour limites, au nord l'Escaut, et au sud le cours de la Loire. Enfin, le royaume d'Orient, ou l'*Oster-Rike*, échut à Sigebert, qui réunit l'Auvergne, tout le nord-est de la Gaule et de la Germanie, jusqu'aux frontières des Saxons et des Slaves. Il semble, au reste, que les villes aient été comptées une à une, et que leur nombre seul ait servi de base pour la fixation de ces quatre lots ; car, indépendamment de la bizarrerie d'une pareille division territoriale, on trouve encore une foule d'enclaves dont il est impossible de se rendre compte. Rouen et Nantes sont du royaume de Chilpéric, et Avranches du royaume de Haribert ; ce dernier possède Marseille, et Gontran, Aix et Avignon. Enfin, Soissons, capitale de la Neustrie, est comme bloquée entre quatre villes, Senlis et Meaux, Laon et Reims, qui appartiennent aux deux royaumes de Paris et d'Ostrasie. » (Thierry, *Dix années d'études*.)

Une pareille division, dans laquelle quatre états s'entremêlaient, pour ainsi dire, sur tous les points, devait amener une complication extraordinaire d'intérêts, et par suite de terribles conflits entre ces hommes intéressés et sauvages pour qui le meurtre était une chose de tous les jours, et dont « la vie était un combat continuel (*quorum vita in pugnâ est*. Tacite). » Les meurtres et les combats ne leur manquèrent pas, surtout quand deux inimitiés de femmes, les seules qui durent toujours, furent venues se jeter encore dans la mêlée. Mais, avant de décrire ces rivalités sanglantes, dont le récit ne doit pas être interrompu, il faut raconter d'un seul trait ce qui se passait aux frontières germaines et dans le midi de la Gaule pendant les premières hostilités des rois francs.

A peine Sigebert avait-il eu le temps de s'installer à Metz au milieu de ses nouveaux sujets, qu'il fut appelé au-delà du Rhin par l'invasion des Abares en Thuringie. Ces Abares n'étaient autres qu'une peuplade de Huns, longtemps cantonnée dans la Mœsie, que les instigations de la cour de Constantinople avaient décidée à se heurter contre les Francs. Grégoire de Tours leur donne le nom de Chuni. « Ils étaient pour la plupart, dit le père Daniel, d'une taille qui approchait de la gigantesque, d'un regard farouche et d'une laideur à faire peur. Ils

avaient de grands cheveux rejetés en arrière, séparés avec des cordons et par tresses, qui rendaient leurs têtes assez semblables à celles de ces furies qu'on nous dépeint toutes hérissées de serpents. » Cet aspect formidable n'en imposa point aux bandes intrépides des Ostrasiens. Sigebert combattit au premier rang, la hache de bataille à la main, et il accula les envahisseurs sur les bords de l'Elbe, où ils furent contraints de demander la paix [562]. On les revit quatre ans après. Leur première défaite fut vengée par une victoire complète, remportée, si l'on en croit les historiens, à l'aide d'apparitions magiques dont ils épouvantèrent les Francs au moment de les combattre. Il est bon de rappeler ici que les Huns d'Attila se piquaient de magie, et que les Bohémiens du moyen-âge, descendants bâtards de cette race vagabonde, ont conservé jusqu'à nos jours les prétentions de leurs pères. Quoi qu'il en soit de la cause de la victoire des Abares, ils ne surent point en profiter. Bien plus, cette victoire établit une sorte de liens d'amitié entre les deux peuples. Sigebert, tombé entre les mains des vainqueurs, sut les séduire par son adresse et par sa beauté. Le roi des Abares lui rendit sa liberté et le combla de présents. En revanche, Sigebert pourvut à leur subsistance dans leur retraite, leur envoyant de nombreux troupeaux de bœufs et de moutons, et une grande quantité de farines, et il eut soin, selon le témoignage de Menandès Protector, de pourvoir à tous leurs besoins, jusqu'à ce qu'ils eussent rejoint leur pays.

Des guerres moins courtoises, des envahissements moins débonnaires, vinrent fondre en 570 sur le roi de Bourgogne : c'étaient les Lombards qui, arrivés à peine en Italie, dont ils s'étaient emparés deux ans auparavant sous la conduite d'Alboin, cherchaient déjà à ravager d'autres contrées. Le patrice Amatus essaya en vain de les arrêter ; il fut battu et tué, et les Lombards repassèrent tranquillement les Alpes, chargés de butin. Le succès de cette première expédition devait les attirer de nouveau en Bourgogne. Gontran résolut de leur opposer un habile capitaine, et il fit choix, pour succéder au patrice Amatus, d'Eunius, surnommé Mummol.

Ce Mummol était un homme fin et hardi, également habile dans un conseil et sur un champ de bataille, et sachant faire, au besoin, bon marché de ses scrupules. Pœonius, son père, comte d'Auxerre, voulant se faire renouveler dans sa charge, l'avait envoyé, jeune encore, à la cour de Gontran avec des présents. Mummol les distribua en son nom et se fit donner la charge à lui-même. La guerre dont il se trouva

charge par son élévation au patriciat en fit le personnage le plus important de la cour de Gontran, et nous le verrons plus tard jouer un grand rôle dans l'histoire du midi de la Gaule.

Le nouveau patrice marcha bientôt contre les Lombards qui entraient en Dauphiné. Arrivés à Mustia-Calmel, près d'Embrun, ils se trouvèrent tout à coup cernés dans les montagnes par les Bourguignons, qui leur avaient barré le chemin avec de grands monceaux d'arbres, et qui fondirent sur eux par des sentiers cachés dans les bois. Presque tous y furent pris. Les deux évêques de Gap et d'Embrun, Salonius et Sagittarius, prirent part à ce combat, « armés, non de la croix céleste, mais du casque et de la cuirasse séculiers ; » et, « ce qui est pis, » ils abattirent un grand nombre d'ennemis de leurs propres mains. [572.]

Cette défaite éclatante ne découragea point les envahisseurs. Vingt mille Saxons, qui avaient accompagné Alboin en Italie, avec un grand nombre de leurs compatriotes, passèrent les Alpes à leur tour, animés à la fois par l'amour de la vengeance et du butin. Ils établirent leur camp près d'Estoublons, au milieu de la Provence, et de là ils pillaient toutes les maisons de campagne des villes voisines, quand Mummol tomba sur eux avec son armée, et, « jusqu'au soir, il ne cessa de les tuer, jusqu'à ce que la nuit mît fin au carnage. » Le lendemain matin, il les retrouva en ordre de bataille, prêts à lui disputer chèrement la victoire ; et se défiant des chances d'un combat, pressé qu'il était d'ailleurs de courir aux provinces de la Loire, où son maître était en guerre alors avec Chilpéric, il traita avec eux. On convint qu'ils abandonneraient tout leur butin, et qu'ils iraient chercher en Italie le reste de leurs compagnons, anciens sujets de Sigebert, pour les rendre à sa domination, en les ramenant dans leur pays. En effet, l'année suivante [574], deux cent mille Saxons débouchèrent en deux bandes par les routes de Nice et d'Embrun, et s'étant rejoints près d'Avignon, ils remontèrent la Gaule, en côtoyant le Rhône. C'était alors le temps de la moisson ; tous les fruits de la terre étaient encore dans les champs, et les habitants n'avaient rien caché. Les Saxons entrèrent dans les granges, cueillirent et battirent eux-mêmes les épis, et, se partageant les grains entre eux, ils ne laissèrent rien à ceux qui les avaient semés. Mais le patrice les attendait sous les murs de Lyon, au confluent du Rhône et de la Saône. Quand les Barbares se présentent pour passer le fleuve, ils le trouvent passé sur le bord opposé, et ils sont forcés de laisser entre ses

mains la meilleure partie de leur butin. Ils s'en vengèrent, il est vrai, sur les Auvergnats, dans le pays desquels ils entrèrent ensuite; et auxquels ils firent recevoir une grande quantité de cuivre doré pour de l'or de bon aloi. Ils arrivèrent enfin auprès de Sigebert, rentrèrent dans leur pays, non toutefois sans s'être battus avec les Suèves, qui s'y étaient établis en leur absence.

Les Lombards profitèrent du passage de cette formidable bande au travers du royaume de Gontran pour l'envahir à leur tour [576]. Trois corps d'armée, commandés par Amon, Zaban et Rhodan, entrèrent à la fois en Gaule, et du pied du mont Genevre, qu'ils avaient franchi ensemble, ils se répandirent dans la Bourgogne. Rhodan s'arrêta devant Grenoble; Zaban vint assiéger Valence, et Amon, s'enfonçant dans la Provence, poussa jusque sous les murs d'Arles. Il rançonna toutes les villes voisines, et entre autres Aix, qui lui paya vingt-deux livres d'argent; et, s'étant rendu maître de ce grand champ pierreux qui porte



aujourd'hui le nom de *La Crau*, il enleva d'immenses troupeaux de moutons des Hautes-Alpes, qui paissaient là pendant la mauvaise saison. Mummol, appelé à grands cris de la cour de Gontran, fondit d'abord sur Rhodan, qui, blessé d'un coup de lance dans le combat,

regagna à grand'peine quelques hauteurs escarpées, où il s'échappa avec cinq cents hommes. Zaban se mit aussitôt en marche pour regagner l'Italie, et tomba, près d'Embrun, entre les mains de Mummol, qui tailla en pièces toute son armée. Pour Amon, n'osant point risquer le combat, il préféra s'engager dans un défilé inconnu des Alpes, où il laissa la plus grande partie de ses gens ensevelis dans les neiges et les torrents.

Cette triple leçon profita aux Lombards, qui ne reparurent plus au-delà des Alpes. Bientôt les troubles intérieurs les occupèrent assez à leur tour pour ne plus songer à profiter des dissensions intestines qui déchiraient la nation franque, et qui étaient alors arrivées à leur comble.

Dès la première guerre que Sigebert avait eue à soutenir contre les Abares, Chilpéric, s'inquiétant peu du péril que courait le royaume entier, s'était emparé de Reims et de quelques autres villes de la Champagne qui appartenaient au roi d'Ostrasie. Sigebert, vainqueur des Abares, se vengea de cette trahison par la prise de Soissons, que défendait alors Théodebert, un des fils de Chilpéric, qu'il envoya prisonnier à sa maison de Pontyon dans le Pertois. Il battit ensuite Chilpéric lui-même, lui reprit ses conquêtes; il l'aurait entièrement dépouillé sans l'intervention de leurs deux frères. Soissons fut rendu à Chilpéric, et Théodebert mis en liberté, mais après avoir fait serment qu'il ne porterait jamais les armes contre le roi d'Ostrasie. Ce fut là le commencement de ces guerres civiles si amèrement déplorées par Grégoire de Tours. Bientôt paraissent les deux femmes qui devaient y attacher leurs noms.

Ni le christianisme ni la civilisation romaine n'avaient pu changer encore les mœurs grossières des Francs. Clotaire Ier avait eu plusieurs femmes, et entre autres deux sœurs à la fois, toutes deux de basse naissance. Caribert, roi de Paris, suivit l'exemple de son père. Il épousa la fille d'un cardeur de laine, nommée Meroflède; puis celle d'un pâtre, puis la sœur de Meroflède. Le nombre de ses femmes montait à plus de six. Gontran, tout saint que le fait Grégoire de Tours, n'avait pas craint de se donner une concubine. Chilpéric ne se borna pas non plus à l'épouse unique que lui accordaient les canons. De toutes ses maîtresses, la plus célèbre était Frédégonde, jeune fille venue de Montdidier, que la reine Audovère avait prise à son service, et qui était parvenue à la supplanter, par son adresse et sa beauté, dans le

cœur du roi de Soissons. Sigebert seul sut se garder de ces amours de bas étage, et se chercha une alliance royale. On vantait partout Brunehaut, la seconde fille du roi des Visigoths; il la demanda à son père Athanagilde, et cet exemple toucha Chilpéric, qui dit adieu à son cortége de femmes, pour épouser Galswinthe, la sœur aînée de Brunehaut [567]. Caribert venait de mourir à ce moment même; et, dans le partage de ses états, Chilpéric avait eu Limoges, Cahors, Bordeaux et quelques cantons au pied des Pyrénées. Ce fut le *morgengab* (cadeau du matin), ou le présent de noces de Galswinthe.

Frédégonde, répudiée, n'avait pas quitté le palais. Elle reprit peu à peu son empire sur le faible roi. Galswinthe, dédaignée au bout de quelques mois, demandait à retourner auprès de sa mère, qui ne



l'avait quittée qu'après avoir pleuré longtemps sur elle; mais il aurait fallu lui abandonner son morgengab : Chilpéric la flatta de douces paroles. A la fin, il fit entrer de nuit un esclave dans sa chambre, et le lendemain on la trouva morte sur son lit. Le roi la pleura, et peu de jours après il épousa Frédégonde [565].

Il n'y avait qu'un bruit sur la mort de la reine : Brunehaut se chargea du soin de venger sa sœur. Sigebert et Gontran prennent les armes à ses prières ; et Chilpéric était déjà dépouillé à moitié, quand il parvint à fléchir le roi de Bourgogne, peu intéressé au fond à la vengeance de Brunehaut. Chilpéric abandonna à la reine d'Austrasie le morgengab, cause malheureuse du crime, et recouvra tous ses états. Mais la querelle n'était que suspendue de part et d'autre, et les occasions ne manquèrent pas pour la renouveler.

Sur ces entrefaites arriva la guerre des Saxons et des Lombards, dont nous avons parlé plus haut [570]. Sigebert, qui revenait avec son armée de repousser la seconde invasion des Abares, profita des embarras de Gontran pour lui enlever l'importante ville d'Arles, dans laquelle le comte Firmin s'établit, à la tête d'une grosse troupe d'Auvergnats.

Celse, le patrice bourguignon, fit une diversion sur Avignon, dont il s'empara après une bataille malheureuse pour Sigebert, livrée sous les murs d'Arles. Les deux rois firent la paix en se rendant chacun leur conquête.

Ce n'était pas le compte de Chilpéric, qui s'était jeté sur les provinces ostrasiennes de la Loire, croyant Sigebert occupé pour longtemps en Bourgogne.

Gontran cède à Sigebert Mummol, son grand général, qui vient attaquer Clovis, fils de Chilpéric, déjà maître de Tours et de Poitiers. Chilpéric en fut quitte pour la perte de sa conquête et de son armée. Mais, en 573, étant retourné à la charge et ayant envoyé son fils Théodebert dans la Touraine et le Limousin, malgré son serment de Pontyon, Sigebert, poussé à bout, appela à lui tous les peuples qui lui obéissaient au-delà du Rhin, Thuringiens, Saxons, Bavarois, Suèves, Allemands ; il marcha contre son frère, à la tête d'une véritable invasion de Barbares. Gontran, effrayé à l'approche de ces bandes pillardes, s'était d'abord joint à Chilpéric. Une peur plus pressante encore lui fit abandonner son parti quand les bandes furent venues. Il leur livra le passage de la Seine. Chilpéric, poursuivi jusque sous les murs de Chartres, et défié au combat, n'obtint la paix qu'à force de supplications et sous la condition de rappeler Théodebert : encore ne put-il empêcher le ravage de ses états. Les Barbares de Sigebert ne l'avaient point suivi dans l'intérêt de sa querelle, et, se souciant moins de ses traités que du butin qu'il leur avait promis, ils

se mirent en devoir de piller toute la campagne. Il fallut qu'il montât à cheval et qu'il allât saisir lui-même les plus mutins, au péril de sa vie. On les lapida devant toute l'armée, ce qui n'empêcha pas les autres de brûler un grand nombre de villages en passant près de Paris, et d'emmener avec eux une foule de prisonniers, qu'il n'osa point redemander. [574.]



Quelque dangereux que fussent de pareils auxiliaires, ils furent rappelés l'année suivante. Chilpéric et Gontran ne pouvaient pardonner à leur frère la terreur qu'il leur avait inspirée avec ses sauvages guerriers. Ils se liguèrent de nouveau contre lui. Théodebert retourne en Touraine, et son père met tout à feu et à sang dans la Champagne, où il s'avance jusqu'à Reims. Sigebert résolut d'en finir cette fois. Ses bandes d'Allemands et de Saxons repassent le Rhin en toute hâte. Le timide roi de Bourgogne abandonne encore son allié à la vue des Barbares. Théodebert est battu et tué près d'Angoulême. Chilpéric, abandonné de ses bandes, s'enfuit tremblant à Tournay, pendant que son ennemi parcourt en vainqueur tout le royaume de Soissons, et que l'implacable Brunehaut vient s'établir à Paris avec ses trois enfants, pour assister de plus près à l'accomplissement de sa vengeance.

Chilpéric semblait perdu sans ressource. En vain saint Germain, l'évêque de Paris, écrivait à Brunehaut pour chercher à la fléchir, et allait-il supplier lui-même dans le camp des Ostrasiens, il ne recueillait partout que des paroles haineuses et des menaces de mort. Les faibles prières de Radegonde, la sainte religieuse de Poitiers, n'étaient pas mieux écoutées. Toutes les villes envoyaient à Sigebert, pour se rendre à lui; les leudes neustriens s'étaient réunis autour de lui à Vitry; déjà même on l'avait élevé sur le pavois national et promené dans le camp

aux acclamations de tout le peuple, quand arrivèrent deux jeunes gens de Thérouanne, envoyés par Frédégonde, qui les avait remplis de vin. Ils s'approchèrent du roi, comme ayant quelque fonction à remplir auprès de sa personne, et ils le frappèrent ensemble à droite et à gauche,



avec ces longs coutelas que les Francs nommaient scramasaxes. Sigebert jeta un grand cri en tombant, et expira sur la place. Pour plus de sûreté, Frédégonde avait fait empoisonner les coutelas. [575.]

Toute la fortune du roi de Metz tomba avec lui. La Neustrie rentre sous l'obéissance de Chilpéric, et l'armée ostrasienne se débande. Frédégonde, aussi ardente dans sa haine que Brunehaut, envoie aussitôt des courriers à Paris, avec ordre de la faire arrêter avec ses en-

fants. A son tour, Chilpéric reçoit l'hommage des leudes d'Ostrasie. Heureusement que Gondebaud, l'un d'eux, parvient à faire évader le petit Childebert, l'aîné des fils de Sigebert, qu'il descend dans un sac par une fenêtre des remparts, et qui est salué roi à Metz le jour de Noël, par ceux qui l'ont sauvé. Il est vrai qu'ils se payèrent eux-mêmes de leur fidélité en se déclarant ses licteurs. C'est à ce moment que commencent les prétentions turbulentes des Ostrasiens à l'indépendance, et l'importance des maires du palais, qui, chefs des leudes, se trouvèrent naturellement en tête du mouvement.

Cependant Brunehaut, reléguée à Rouen, y vivait dans des transes continuelles, sous la main de sa mortelle ennemie, quand elle y fut visitée par Mérovée, un des fils de Chilpéric et d'Audovère, l'ancienne maîtresse de Frédégonde. Envoyé sur les bords de la Loire pour y faire la conquête définitive de ces contrées, tant de fois prises et reprises, Mérovée feignit, aux fêtes de Pâques de l'année 576, d'aller voir sa mère, retirée dans un couvent du Mans; et l'on apprit en même temps, à la cour de Chilpéric, son arrivée à Rouen et son mariage avec Brunehaut, qui avait su le captiver pendant son séjour à Paris. C'était se déclarer en guerre ouverte avec son père. Chilpéric se rend à Rouen sur-le-champ. Il sépare avec colère les nouveaux époux, ramène Mérovée à Soissons, et rend de dépit à Brunehaut sa liberté.

Un conflit s'éleva en Ostrasie quand la mère de Childebert vint disputer la régence aux leudes qui s'en étaient emparés; mais, trop faible d'abord, elle dissimula et se réunit à eux pour attaquer l'ennemi commun. Les troupes de la Champagne viennent fondre à l'improviste sur Soissons, où elles pensèrent surprendre Frédégonde avec son fils Clovis. Toute la cour s'enfuit. Mérovée seul resta dans la ville, invoquant une captivité qui le rendrait à Brunehaut. Il en fut cruellement puni après la guerre. Chilpéric, battu par Mummol, qui lui tua vingt-cinq mille hommes près de Limoges, fit tomber sa vengeance sur Mérovée, qu'il fit jeter en prison. Là, on lui coupa les cheveux, on l'ordonna prêtre, et, revêtu de l'habit clérical, il fut envoyé avec une escorte à l'abbaye de Saint-Calais, dans le Maine.

Il échappa à ses gardes à l'entrée du Maine, gagna Tours, et se glissa dans l'église de Saint-Martin au moment où l'on disait la grand'messe. Dès ce moment, sa personne était inviolable. Chilpéric, après l'avoir demandé en vain à l'évêque de la ville, qui n'était autre que notre Grégoire de Tours, imagina de s'adresser au saint lui-même. Il écrivit

à saint Martin une lettre qui fut laissée sur son tombeau, avec une feuille de papier blanc pour recevoir la réponse ; la réponse ne vint point. Mérovée, de son côté, consulta une célèbre magicienne qui avait prédit, disait-on, l'année, le jour et jusqu'à l'heure de la mort de Caribert. Elle lui répondit que dans un an Chilpéric serait dans le tombeau, lui sur le trône, et ses frères en prison. Après avoir manqué deux ou trois fois d'être pris ou tué par les gens de son père, il quitta enfin son asile et gagna l'Ostrasie, par Auxerre. Sa mauvaise fortune l'y suivit. Brunehaut, qui l'avait reçu avec joie, fut obligée par les leudes de le renvoyer, et il errait dans les environs de Reims, épié par les émissaires de Frédégonde, quand il reçut une députation des habitants de Thérouanne, qui l'appelaient au milieu d'eux, lui assurant que tout le pays se rendrait à lui. C'était une trahison. Ayant pris le chemin de Thérouanne avec les envoyés, il s'arrêta en route dans une maison isolée au milieu de la campagne, et dans laquelle ils s'emparèrent de lui. Chilpéric, averti que son fils était pris, monta de suite à cheval pour se charger lui-même de le garder ; quand il arriva, il le trouva mort, le corps percé d'un coup d'épée.

La haine de Frédégonde ne se contenta pas d'avoir mis à mort ce triste époux de Brunehaut. L'évêque de Rouen, Prétextat, parrain de Mérovée, qui avait osé le marier, fut traîné dans un concile, où on l'accusa de haute trahison. Chilpéric voulait que sa robe fût déchirée en public, et qu'on l'excommuniât pour toujours. Il ne fut condamné qu'à la prison, d'où on l'envoya en exil dans l'île de Jersey. Quelques années plus tard, après la mort de Chilpéric, Prétextat retourna dans son diocèse, mais la vengeance de la reine l'y suivit. Pendant qu'il chantait la messe, au milieu de tout le peuple, un assassin envoyé par elle s'approcha de lui et le frappa sous l'aisselle. Voyant que, malgré ses cris, personne de toute cette foule n'osait bouger pour le secourir, il étendit sur l'autel ses mains pleines de sang, fit sa prière à Dieu, et fut porté en son lit, d'où il ne se releva point.

On ne voit que meurtres dans toute cette histoire. En 580, Frédégonde ayant perdu ses trois fils, enlevés coup sur coup par la dyssenterie, et furieuse de voir que l'héritage de Chilpéric allait passer à Clovis, le fils d'Audovère, elle l'accusa de les avoir empoisonnés, de concert avec une fille du palais dont il était aimé. Il fut arrêté et poignardé trois jours après, au château de Noisy. Sa sœur fut enfermée dans un monastère, et la malheureuse Audovère périt enfin victime



L'évêque Pretextat assassiné à l'autel par ordre de Fredigonde.

de cette jalousie haineuse qui la poursuivait depuis si longtemps dans la personne de ses enfants. [581.]

Pendant que Frédégonde donnait un libre cours en Neustrie à son humeur sanguinaire, Childebert grandissait en Ostrasie. En 577, Gontran, qui venait de perdre ses deux fils, l'avait adopté à Pont-Pierre, petit village sur la Meuse, entre la Mothe et Neufchâteau, et Chilpéric se voyait sur les bras toutes les forces du royaume, sans compter les Bretons, dont le roi Varoc lui faisait alors une guerre acharnée dans le Poitou, et les Gascons qui battaient ses troupes dans le Béarn. Il se soutint néanmoins, grâce à la turbulence des leudes ostrasiens, qui ne songeaient plus déjà qu'à se rendre chacun indépendant chez soi, et à l'inconstance de Gontran, qui, après avoir cédé à Childebert la moitié de Marseille, la lui reprit tout à coup, et le décida, malgré son adoption récente, à faire alliance avec Chilpéric. Une guerre sanglante s'alluma entre les rois francs, sans autres résultats que d'atroces ravages, commis souvent sur le pays même des pillards. Chilpéric tua de sa main le comte de Rouen, qui mettait tout à feu et à sang sur son passage, en retournant de Bourges à son gouvernement. Le traité de paix qui mit fin aux hostilités laissa aux Neustriens quelques villes du Midi dont il avait arrondi son domaine.

Tout lui réussissait. La naissance d'un fils (Clotaire I[er]) [583] venait de renouveler sa postérité éteinte. Le roi des Visigoths d'Espagne, Ricarède, s'était soumis à tous les ennuis d'une longue négociation pour obtenir la main de sa fille Rigunthe, qui était déjà en route pour l'Espagne, emportant avec elle d'immenses trésors. Peut-être rêvait-il tout bas la fortune de son père.

Sur ces entrefaites, il alla passer la saison des chasses au bourg de Chelles, où les rois francs avaient un palais sur les bords de la Marne. Un jour qu'il revenait de la chasse, à la nuit tombante, et comme il descendait de cheval, à l'entrée du bourg, la main appuyée sur l'épaule d'un de ses serviteurs, un homme se jeta sur lui et le frappa deux fois de son couteau, au cœur et au ventre. Le sang lui sortit à gros bouillons par la bouche, et il tomba mort sur le coup.

On lit dans les *Gestes des rois francs*, que le matin du jour où il fut tué, Chilpéric, partant pour la chasse, était entré doucement dans la chambre de Frédégonde au moment où elle se lavait le visage, et l'avait touchée par-derrière en badinant d'une baguette qu'il tenait à la main. La reine se crut touchée par Landry, son amant, et répondit en consé-

quence ; mais, se retournant, elle aperçut le roi, qui se retira sans mot dire. Il n'était pas difficile d'interpréter son silence, et Frédégonde ne lui laissa pas le temps de se venger.



Qu'on adopte ou non cette histoire, toujours est-il qu'elle a été consacrée par la tradition.

En entrant à Chelles par la route de Paris, on aperçoit, dans un pré qui longe les derniers arbres du chemin, à quelques pas de l'ancienne abbaye de Chelles, une vieille pierre carrée surmontée d'une petite colonne toute rongée par le temps. Les paysans vous diront que c'est là qu'un roi de France a été assassiné autrefois par sa femme, du temps que les riches prairies des environs n'étaient encore qu'une vaste forêt. Ainsi conservée à la place même du meurtre, et à l'ombre du monument contemporain, la tradition doit avoir force de loi, et peut bien suppléer à l'insuffisance du témoignage historique.

Quoi qu'il en soit, la mort de Chilpéric, comme autrefois celle de Sigebert, fut le signal d'une désertion universelle. Toute la cour partit à l'instant de Chelles ; il ne resta auprès du roi mort que Malulfe, évêque de Senlis, qui depuis trois jours attendait dans sa tente, et n'avait pu lui parler. Il fit transporter le corps par ses clercs sur un bateau, et l'amena, en chantant des psaumes, jusqu'à Paris, où il le fit enterrer dans l'église de Saint-Vincent. [584.]

Frédégonde arrivait presque en même temps à Paris, pour se réfugier dans la cathédrale avec son fils Clotaire, et ce qu'elle avait pu emporter de ses trésors. Le reste fut livré par les trésoriers au roi d'Ostrasie, qui se trouvait alors à Meaux. Frédégonde, tremblant de tomber entre les mains du fils de Brunehaut, écrivit à Gontran une lettre qui le fit fondre en larmes. « Je veux remettre entre vos mains, lui disait-elle, un royaume qui n'a plus de maître, et un petit prince de quatre mois que je n'ose confier à d'autres. » Le bon roi de Bourgogne, qui s'était déclaré le protecteur de Childebert après la mort de son père, accourut pour défendre le nouvel orphelin. Il était temps qu'il arrivât ; comme il entrait par une porte, Childebert se présentait à l'autre. Heureusement que Frédégonde avait su gagner les Parisiens, qui refusèrent de lui ouvrir. En vain essaya-t-il d'invoquer, auprès de son père adoptif, les souvenirs de leur ancienne alliance, Gontran ne lui répondit qu'en lui montrant un traité signé de sa main, dans lequel il se liguait avec Chilpéric pour le renverser du trône et se partager ses états. C'était Frédégonde qui, pour échapper plus sûrement à Childebert, avait remis ce traité à Gontran. Quelques menaces furent proférées par le roi d'Ostrasie, et l'un de ses ambassadeurs fut assez insolent pour dire au roi de Bourgogne que le fer dont on avait frappé ses deux frères n'était pas encore émoussé. Mais les troubles qui éclatèrent à ce moment dans le Midi attirèrent bientôt de ce côté toute l'attention des deux rois.

L'histoire de ces troubles est un épisode curieux de l'histoire mérovingienne. Pour en donner une explication convenable, il faut la reprendre d'un peu plus haut.

Du temps des fils de Clovis, une femme parut un jour devant le roi Childebert, tenant à la main un enfant qu'elle disait le fils de Clotaire Ier, et l'engagea à le reconnaître pour son neveu. Clotaire fit venir l'enfant, qui se nommait Gondovald ; il nia l'avoir engendré, et il lui fit couper les cheveux, que sa mère lui laissait flottants sur les épaules, à la manière des princes du sang royal. Plus tard, Caribert voulut le recueillir ; mais Sigebert s'y opposa. Gondovald fut tondu de nouveau, et envoyé en exil à Cologne, où il décorait de peintures, pour gagner sa vie, des intérieurs d'appartements. Las de cette vie, et voulant échapper aux injures des Francs, qui l'avaient surnommé Ballomez, nom gaulois qui veut dire faux prince, il alla prendre du service en Italie, dans le camp de Narsès, qui lui fit épouser une riche Grecque ; il vivait donc tran-

quillement à Constantinople, quand sa vue inspira à quelques leudes ostrasiens, envoyés en ambassade auprès de l'empereur Maurice, l'idée d'un vaste complot. [579.]

Il ne s'agissait de rien moins que de renverser, au nom du prétendant, quelqu'un des rois alors sur le trône, et d'empiéter sur l'autorité royale à la faveur du bouleversement. Une faction puissante se forma en Ostrasie pour appuyer ce plan : Gontran Boson fut chargé par elle d'aller chercher Gondovald à Constantinople; Théodore, évêque de Marseille, devait le recevoir à son débarquement; Mummol et quelques autres grands de la Bourgogne, gagnés au complot, lui formeraient, dès son apparition, un parti imposant. Tout s'exécuta comme on l'avait prévu. Gondovald, après avoir mené Gontran Boson dans les douze églises les plus révérées de Constantinople, partit avec lui, en 532, emportant un riche trésor, grossi en partie des dons de l'empereur.

Théodore et Mummol se trouvaient prêts. Tout semblait assurer le succès de l'entreprise; déjà Gondovald avait rejoint Mummol à Avignon. La cupidité de Gontran Boson, enflammée à la vue de ses trésors, fit tout manquer. Mummol, se confiant dans la force des remparts d'Avignon, cacha Gondovald dans quelque île de la mer, où il le tenait en réserve pour une occasion meilleure, et repoussa facilement une armée que Gontran envoyait contre lui, sous la conduite du traître Boson. [583.]

Sur ces entrefaites arriva la mort de Chilpéric. Les chefs du parti de Gondovald se mirent en campagne de tous côtés. Le duc Didier, qui, depuis la trahison de Boson, s'était retiré dans l'Albigeois, au milieu de ses fidèles, rentre dans son gouvernement de Toulouse, et va rejoindre Mummol dans Avignon.

Soit politique, soit amour de leur pays, le complot des leudes ostrasiens devint une affaire de nationalité entre les mains méridionales de Mummol et de Didier. La conquête de l'Aquitaine, par Clovis, n'avait été qu'un passage, et ses successeurs ne s'y étaient fait connaître que par de cruels ravages. Plus d'une fois, les Aquitains avaient tenté d'avoir raison, par la révolte, de ces maîtres impitoyables. Dernièrement encore, sur la fin du règne de Chilpéric [579], les habitants de Limoges, dans une sédition excitée par la pesanteur des impôts, avaient jeté au feu les édits de Chilpéric et les livres de ses receveurs. Sans l'évêque Ferréol, ils mettaient en pièces Marc le référendaire. La soumission de l'Auvergne avait coûté bien du sang à Thierry.

Mais les soulèvements partiels n'avaient abouti jusque là qu'à faire peser plus lourdement sur l'Aquitaine le joug qu'elle avait voulu secouer. Les protecteurs de Gondovald entreprirent d'assurer d'un seul coup l'indépendance de toutes les provinces du Midi, en proclamant roi d'Aquitaine le fils prétendu de Clotaire Ier.

Ce fut à Brives-la-Gaillarde, petit bourg situé sur les bords de la Corrèze, qu'eut lieu l'inauguration du nouveau roi d'Aquitaine. Elle se fit, à la manière des Francs, en le promenant trois fois autour d'un vaste champ, monté debout sur un bouclier [décembre 584]. Un accident de sinistre augure troubla la cérémonie. Au troisième tour, Gondovald perdit l'équilibre, et, sans la foule qui l'entourait, il serait tombé à terre. Mille prodiges éclatèrent en même temps, au rapport de Grégoire de Tours, et par une époque superstitieuse, c'était un fâcheux début pour une entreprise aussi hasardeuse.

Sans perdre de temps, Mummol et Didier font reconnaître leur roi dans toutes les villes du Midi. De toutes les villes de la Dordogne, Périgueux fut la seule qui hésita. Angoulême, Saintes, Poitiers, chassèrent d'elles-mêmes les officiers des rois francs.

De toutes parts, une foule d'aventuriers accouraient au camp de Gondovald.

A Toulouse, l'évêque Magnulfe lui fit fermer les portes; mais, à la première démonstration d'attaque, ces portes s'ouvrirent devant lui. Quelques jours après, Magnulfe ayant osé, dans la liberté d'un banquet, contester à Gondovald lui-même sa naissance royale, fut frappé à la figure par Mummol; et Didier, à qui il porta ses plaintes, l'envoya en exil, lié avec des cordes, après l'avoir meurtri de coups de sa propre main. Ses biens furent confisqués, et son évêché donné à Sagittarius, cet évêque guerrier dont nous avons parlé à la bataille d'Embrun, et qui avait pris part au complot avec une foule d'évêques.

Le traitement infligé à Magnulfe intimida probablement l'évêque de Bordeaux, s'il n'était pas lui-même du nombre des conjurés. Il ne négligea rien pour faire recevoir Gondovald à bras ouverts, et Bordeaux devint en quelque sorte sa capitale.

Ce fut là qu'il passa le reste de l'hiver. Une conquête aussi rapide ne suffisait pas à l'ambition de ses deux généraux. Ils voulaient, au retour de la belle saison, emmener leur prince au-delà de la Loire, et lui soumettre ce qui restait de provinces à Clotaire II et à Gontran.

On ne leur en laissa pas le temps. Avant que Gondovald fût sorti de

Bordeaux, une armée bourguignonne, conduite par Leudégésile et Aghilan, avait paru sous les murs de Poitiers. Après une défense courageuse, la ville fut obligée de se rendre, et d'horribles excès la punirent de sa résistance. Le pillage fut porté si loin par les Bourguignons, que l'évêque de Poitiers se vit forcé de briser un calice de son église et de leur en distribuer les morceaux.



La prise de Poitiers porta le premier coup à la fortune naissante de Gondovald.

L'alliance de Childebert et de Gontran l'abattit tout-à-fait. C'était surtout sur l'appui de l'Ostrasie qu'il comptait au commencement de son entreprise ; et d'ailleurs, les deux rois étaient en querelle au sujet de quelques villes d'Aquitaine, que Gontran s'était appropriées injustement. Gontran sentit enfin qu'il valait mieux pour lui partager avec son neveu, que de tout laisser à l'usurpateur. Deux messagers de Gondovald, qu'il avait fait saisir, avaient révélé, au milieu des tortures, tout le complot. Il nomma à Childebert ceux de ses leudes qui y avaient

trempé, et cassa le conseil de régence qui avait écrasé jusque là le jeune roi. La réconciliation fut scellée dans un banquet qui dura trois jours. Les bandes ostrasiennes vinrent grossir le camp de Poitiers, et prévenant les mouvements des rebelles, on marcha tout de suite sur la Dordogne.

La nouvelle de cette alliance inattendue jeta l'effroi dans le parti de Gondovald. Le puissant duc de Toulouse l'abandonna avec tous ses gens; désormais hors d'état de tenir la campagne, il se laissa entraîner par Mummol dans la ville des Couvennes, aujourd'hui Comminges. La ville des Couvennes avait été bâtie par Pompée, sur le sommet d'une montagne escarpée. De hautes fortifications, construites à la romaine sur la pente du mont, et flanquées de grosses tours, en rendaient l'abord impraticable. Dans la vallée, la Garonne roulait, en mugissant, ses flots sur un lit de rochers. Une source d'eau vive qui jaillissait au pied de la montagne, mettait les assiégés à l'abri de la soif, le seul ennemi redoutable pour eux sur ces hauteurs inaccessibles. L'endroit où elle sortait du rocher avait été enfermé dans une large tour, et l'on y descendait de la ville par un escalier souterrain. Ce fut là que Mummol et Gondovald vinrent chercher un asile contre la vengeance de Gontran. Reçus avec empressement par les Couvennes, qui se préparèrent sur-le-champ à soutenir courageusement un long siége, ils payèrent d'une infâme trahison ce noble dévouement. Sur de faux avis, les Couvennes sortent en armes dans la plaine, croyant aller combattre l'ennemi. Quand ils reviennent, ils trouvent les portes fermées; et la ville, avec toutes ses richesses et ses munitions de guerre, reste entre les mains de Gondovald, qui voit bientôt les tentes bourguignonnes se dresser dans la plaine tout autour de lui.

Il attendait sans crainte qu'on essayât de le forcer dans ses retranchements. Malgré sa perfidie envers les Couvennes, les populations voisines le reconnaissaient toujours pour le roi d'Aquitaine. Les Bourguignons n'osaient s'aventurer hors du camp, et ceux qui s'en écartaient ne revenaient pas. Pendant quinze jours, les attaques se succédèrent inutilement; hommes et machines étaient écrasés par les quartiers de roches qu'on laissait rouler du haut de la montagne; on désespérait déjà dans le camp, quand un émissaire bourguignon parvint à se glisser dans la place. Mummol, qui jugeait la partie perdue pour Gondovald, ne fut pas difficile à gagner. Il entraîna les autres chefs.

« Sors de cette ville, dirent-ils à Gondovald, et présente-toi à ton frère. Nous venons de parler à ses officiers ; il n'a aucune envie de te perdre, parce qu'il ne reste plus presque personne de votre race. » Le malheureux comprit qu'il était trahi, et se laissa conduire tristement à une des portes de la ville, où l'attendaient Ollon, comte de Bourgogne, et Gontran Boson, celui-là même qui l'avait arraché à sa paisible retraite de Constantinople. Sitôt qu'ils l'eurent livré, Mummol et les siens revinrent en toute hâte sur leurs pas, et refermèrent les portes derrière eux, abandonnant leur prince à ses ennemis. On se mit en route vers



le camp. Gondovald descendait un sentier difficile, quand il se sentit frappé par le comte Ollon, qui le renversa à terre, en criant à ceux du camp : « Voilà votre Ballomez, voilà le fils et le frère des rois! » Au même instant, il lui porta dans le dos un coup de lance qui glissa sur la cuirasse. Déjà il s'était relevé et s'enfuyait vers la ville. Gontran Boson,

qui se trouvait au-dessus de lui, saisit une lourde pierre, et lui fracassa la tête. Son cadavre fut traîné dans tout le camp, attaché par le pied avec une longue corde. On lui arracha la barbe et les cheveux. Enfin on l'abandonna, mutilé et sanglant, au milieu de la plaine, où il fut déchiré par les bêtes fauves et les oiseaux de proie. [585.]

La trahison de ses complices ne leur profita point. Ils devaient livrer la ville le lendemain. Croyant qu'on les laisserait aller en liberté, ils passèrent la nuit à piller les églises; mais, au matin, à peine les portes furent-elles ouvertes, qu'un massacre effroyable commença. Prêtres, soldats, bourgeois, furent égorgés jusqu'au dernier. Quand il n'en resta pas un, selon l'expression originale de Grégoire de Tours, qui pût uriner contre la muraille, ils mirent le feu aux maisons et ne quittèrent la place que quand il ne resta plus que la terre nue. Mummol et les principaux chefs avaient été entraînés dans le camp. Gontran ordonna de les tuer tous. Déjà l'exécution commençait, Mummol accourt au bruit dans la tente de Leudégésile, qui le fait assaillir par ses soldats. Après les avoir tenus longtemps en respect à force de bravoure, il s'élança hors de sa tente, et tomba frappé de deux coups de lance. Sagittarius, qui avait combattu en désespéré pendant tout le siége, prit la fuite vers un bois voisin, enveloppé dans une robe de moine. Un coup de hache lui abattit la tête, avec le capuchon dont il la couvrait. Les autres chefs de la faction, qui, au lieu de venir chez les Couvennes, s'étaient retirés dans leur domaine, échappèrent presque tous à la vengeance de Gontran. Didier obtint son pardon. Les évêques se firent absoudre dans un concile; et d'autres événements firent bientôt oublier aux Francs cette hardie tentative. L'Aquitaine seule ne l'oublia pas. Dès lors, sa nationalité se dessine nettement, et bientôt nous trouverons des souverains d'Aquitaine, indépendants des maîtres de l'Ostrasie et de la Neustrie.

C'était au nom de Gontran que s'était faite toute cette guerre. Quoique les provinces usurpées fussent des dépendances de la Neustrie, Frédégonde et son fils semblent avoir été écartés comme à dessein. On prétend même qu'au moment où Gondebaud venait de succomber, des gens de Frédégonde arrivaient chez les Couvennes pour l'avertir qu'il trouverait un asile auprès d'elle. Qu'il eût été averti ou non de cette démarche, le roi de Bourgogne commença dès lors à inquiéter la veuve de Chilpéric. D'abord, il lui imposa un conseil de régence tout semblable à celui qui avait enlevé à Brunehaut la tutelle de son fils Childebert.

Bientôt après, il l'obligea à sortir de Paris, et elle alla se retirer dans la maison royale du Vaudreuil, située à quatre lieues de Rouen, à l'endroit où l'Eure se jette dans la Seine. On commença des instructions sur la mort de Chilpéric, qu'elle sut faire retomber sur le duc Berulfe ancien chambellan de son mari, mais dont plusieurs la proclamaient



coupable. Le corps du prince Clovis, égorgé par ses ordres à Noisy, avait été retiré de la Marne par un pêcheur, qui avait reconnu le fils du roi à sa longue chevelure. Gontran vint le chercher à la tête du clergé de Paris, et le fit transporter en grande pompe à l'église de Saint-Vincent (Saint-Germain-des-Prés), qui se partageait avec Sainte-Geneviève l'honneur des sépultures royales. Le corps de Mérovée fut transporté aussi de la Champagne, et enterré à côté de celui de Clovis. Enfin, pour dernier affront, le roi de Bourgogne se mit en tête de contester la légitimité de son neveu. Il fallut que Frédégonde fît jurer par trois évêques et trois cents des premiers de la Neustrie, qu'elle avait toujours été fidèle à Chilpéric. [585.]

Pendant que Frédégonde subissait humiliations sur humiliations, Brunehaut reprenait le dessus en Ostrasie. Profitant de la mort de Oendelin, le premier ministre de son fils, elle lui persuada de casser

son conseil de régence (il avait alors seize ans), et de s'en rapporter à elle pour l'administration de son royaume.

Le premier acte de Brunehaut fut d'entraîner les Francs dans une guerre contre les Visigoths, pour venger les outrages faits à sa fille Ingunde, qui avait épousé et converti au catholicisme Herménegilde, le fils du roi d'Espagne. Il est vrai que, sous cette vengeance personnelle, il y avait encore une cause nationale à cette guerre. « C'est une honte, disait Gontran aux siens en partant pour la Septimanie, c'est une honte pour les Francs, de souffrir que les limites de ces horribles Goths s'étendent jusque dans la Gaule. » Trois guerres, entreprises au même moment contre les Visigoths, les Bretons et les Lombards, sembleraient indiquer quelque retour de l'esprit conquérant des Francs de Clovis; mais les troubles intérieurs ne devaient pas lui permettre de durer longtemps.

Les deux premières guerres furent faites par le roi de Bourgogne. Il attaqua la Septimanie avec trois corps d'armée à la fois. L'armée d'Auvergne entra par le Rouergue, et dans toute la campagne elle ne put s'emparer que d'un seul fort. Les hommes du bord de la Loire ravagèrent tout le pays jusqu'à Carcassonne, qui leur ouvrit d'abord ses portes et les repoussa ensuite hors de ses murs, sans doute pour quelques excès. En vain voulurent-ils reprendre la ville. Tarentiole, l'ancien comte de Limoges, qui les commandait, eut la tête écrasée par une pierre des machines; ses gens se débandèrent, et beaucoup furent égorgés par les Visigoths.

Les Toulousains, sujets de Clotaire, avaient été pillés par les soldats de Tarentiole. Ils en tuèrent un grand nombre au retour. Les troupes de la Bourgogne, qui avaient attaqué Nîmes, ne furent pas plus heureuses, et, pour surcroît d'infortunes, la flotte envoyée par Gontran sur les côtes de Galice, fut détruite par celle des Visigoths. Ce fut à peine si quelques matelots parvinrent à regagner les côtes de France. Fier de tant de succès, Leuvigilde reporta la guerre dans le pays des agresseurs, et s'avança jusque sous les murs de Toulouse et de Beaucaire.

Deux nouvelles attaques des Bourguignons furent également sans succès.

Dans la première, le duc Didier, celui qui avait trahi Gondebaud, fut enveloppé et tué sous les murs de Carcassonne. Boson, qui commandait la seconde, périt au même endroit, avec cinq mille Francs; et Gontran abandonna dès lors ses projets de conquête sur la Septimanie. [589.]

Les Bretons ne se défendirent pas moins bien que les Visigoths. Ces peuples sauvages, loin de redouter les Francs, les attaquaient depuis longtemps. Chaque année, à l'époque de la vendange, on les voyait arriver sur les terres de la Neustrie. Ils cueillaient le raisin, et poussaient l'audace jusqu'à faire le vin eux-mêmes avec les pressoirs des habitants, pour l'emporter ensuite dans leur pays. D'autres fois, ils attendaient que la saison fût passée, et quand ils venaient, ils n'avaient plus que la peine de prendre le vin tout fait. En 590, Gontran songea enfin à punir ces insolentes agressions. Ebrachaire et Beppolène franchirent la marche de Bretagne, chacun à la tête d'une armée; mais la discorde s'étant mise entre eux, Beppolène résolut d'attaquer seul. Conduit par un prêtre breton, il atteignit l'armée du roi Varoc, qui, après un combat sanglant, fit un semblant de fuite durant deux jours, et l'attira le troisième jour dans de profonds marais, où toute son armée fut anéantie, « plutôt dans la fange que par le glaive, » selon l'expression de Grégoire de Tours. Varoc traita ensuite avec Ebrachaire. Les Bretons s'engagèrent à respecter la Neustrie, les Francs à évacuer la Bretagne. Mais, comme ils s'en retournaient, arrivés sur les bords de l'Ouh, petit fleuve qui se jette à la mer, entre Vannes et l'embouchure de la Loire, ils furent attaqués dans le désordre du passage, par Cannao, le fils de Varoc, qui emmena chargés de liens une partie de ceux qu'il trouva sur la rive. Les autres se jetèrent pêle-mêle dans le fleuve, et roulèrent presque tous à l'Océan avec armes et bagages. Quatre ans après cette double défaite, Childebert voulut venger son oncle, à qui il venait de succéder.

Une grande bataille se livra en Bretagne; mais Frédégaire, qui nous apprend ce fait, ne dit point quel fut le vainqueur. Il paraît probable, néanmoins, que ce furent les Bretons. Nantes, Vannes et Rennes, qui faisaient la frontière des deux peuples, furent dès lors acquises à la Bretagne, et jusqu'au règne des maires du palais, les chefs francs la laissèrent en repos.

Depuis les invasions des Lombards en Bourgogne, quelques représailles avaient été tentées par les Francs du côté d'Aoste et de Trente, mais sans pouvoir inquiéter les maîtres de l'Italie. Vers l'année 584, l'empereur Maurice, qui voulait renouveler en Italie l'œuvre de Justinien, traita avec Childebert, comme on l'avait fait avec Théodebert, et lui paya à l'avance cinq mille écus d'or, sa puissante coopération. Childebert imita à son tour l'allié de Justinien. Il se montra seulement au-

delà des Alpes avec une armée, et se fit payer sa neutralité plus cher encore qu'on ne lui avait acheté son secours. Pressé par les ambassadeurs de Maurice, qui redemandaient le prix de la guerre, il retourna l'année suivante en Italie avec une armée composée de Francs et d'Allemands. L'indiscipline et la jalousie des chefs des deux nations firent manquer l'expédition. En 588, les Francs attaquèrent de nouveau les Lombards, et furent mis en déroute par Autharis. Ils revinrent encore à la charge en 590, sous la conduite de vingt ducs. Déjà avait pris naissance, en Gaule, une sorte de féodalité irrégulière et sauvage. Chacun de ces vingt ducs tranchait du souverain à la tête des troupes de son gouvernement. Wintrio, qui commandait les soldats de la Champagne, ravagea le territoire de Metz sur son passage, et tous les autres en firent autant de leur côté. A la descente des Alpes, l'armée franque se partagea en deux corps : le premier alla assiéger Milan, le second étendit ses ravages sur les bords de l'Adige; mais, après trois mois de campagne, les maladies qui se mirent dans les deux camps forcèrent les



envahisseurs à la retraite; ils rentrèrent en France, emmenant avec eux une grande foule de captifs, mais en proie à une horrible famine qui les contraignit de vendre leurs vêtements, et jusqu'à leurs armes, pour se procurer quelques vivres. Childebert s'estima heureux, après

tant d'efforts inutiles, de voir arriver à sa cour les envoyés d'Agilulfe, qui venaient lui acheter une seconde fois la paix. Les Lombards se soumirent à un tribut de douze mille sous d'or, et remirent la nation jusqu'alors presque ignorée des Bavarois, sous le joug des Francs, qu'elle avait secoué pendant la guerre, et à laquelle Childebert imposa la famille des Tassillons, dont le nom, célèbre depuis, paraîtra pour la première fois dans l'histoire.

Toutes ces guerres avaient été peu glorieuses pour les Francs. Presque partout, comme on l'a vu, la hautaine indépendance des leudes avait compromis la fortune de leurs armes. Le royaume semblait en dissolution de tous côtés. Frédégonde avait envoyé une troupe de Saxons, établis depuis le commencement de l'invasion à Bayeux, pour combattre dans les rangs des Bretons contre les généraux de Gontran. Ses soldats de Toulouse s'étaient joints aux Visigoths pour inquiéter la retraite des Bourguignons pendant la guerre de Septimanie. Les Vascons, qui depuis longtemps faisaient des courses en Aquitaine, du haut des Pyrénées où ils étaient retranchés, se jetèrent à cette époque sur la Novempulanie (la Gascogne), et s'y maintinrent, en dépit des rois francs. Au nord de la Gaule, Soissons, jalouse du séjour de Frédégonde au Vaudreuil, et se regardant par là comme dépossédée de son ancien rang de capitale, venait, par vengeance, de se donner à l'Ostrasie, et avait demandé pour roi à Childebert, son fils Théodebert, alors âgé de trois ans, qui s'y était établi avec une cour d'officiers, des comtes, un maire du palais, consacrant en quelque sorte, par une prise de possession régulière, cette violation manifeste de la coutume nationale. Meaux suivit l'exemple de Soissons, et Frédégonde réclama en vain contre cette usurpation que le débonnaire Gontran laissa impunie.

Cependant, au milieu de cette complication de rivalités domestiques et de guerres sans résultats, la grande lutte des leudes contre l'autorité royale se continuait sous mille formes. Cette lutte avait donné naissance au complot de Gondovald. En Neustrie et en Bourgogne, les grands étaient en guerre ouverte avec le gouvernement de Gontran. On avait vu le pauvre roi, dans une église de Paris, supplier le Seigneur, avec une bonhomie touchante, de ne pas le tuer avant trois ans. Il ne marchait dans les rues d'Orléans qu'escorté d'une garde nombreuse qui ne le quittait qu'à la porte de l'église, et là encore ne se trouvait-il pas en sûreté, car il faillit un jour y être assassiné. Depuis que Brunehaut avait ressaisi le pouvoir en Ostrasie, la fermeté de son caractère en



Meurtre de Rauchingue.

imposait aux leudes; mais ceux-ci n'en étaient que plus dangereux. Frédégonde, qui ne cessait de s'agiter pour sortir du rôle secondaire auquel l'avait réduite la mort de Chilpéric, échauffait encore leurs ressentiments. Par ses intrigues, trois d'entre eux, Rauchingue, Orsion et Berthefrède, organisèrent un complot redoutable à la cour de Metz. Rauchingue, qui laissait courir le bruit qu'il était fils naturel de Clotaire I[er], devait assassiner Childebert, enlever Théodebert, le proclamer roi d'Ostrasie et gouverner en sa place. Les deux autres se chargeaient de Gontran, qu'ils devaient remplacer par Thierry, le frère de Théodebert, aux mêmes conditions que Rauchingue. Gontran eut vent du complot, dont il informa son neveu. Aussitôt Childebert fait venir Rauchingue, qu'il entretient quelque temps dans son appartement et qu'il congédie froidement. A peine le conspirateur a-t-il mis le pied sur le seuil de la porte, que deux hommes apostés le saisissent chacun par une jambe, et le font tomber en travers, les pieds dans la chambre et la tête sur les marches de l'escalier. On lui hacha le crâne à coups d'épée, et, après avoir dépouillé le cadavre, on le jeta par une fenêtre dans la rue. Ses biens furent confisqués; on trouva plus de richesses dans ses maisons, que n'en possédait tout le trésor royal [587]. Orsion et Berthefrède enrôlaient déjà partout des soldats; quand ils virent le complot découvert, ils ne songèrent plus qu'à leur propre sûreté; ils ramassèrent tout ce qu'ils avaient de gens, et vinrent se retrancher entre la Meuse et la Moselle, dans les châteaux qu'Orsion avait fait bâtir au milieu de ses terres.

Gontran et Childebert se réunirent pour les y forcer; mais, avant de commencer l'attaque, ils conclurent ensemble le célèbre traité d'Andelot, dont il faut s'occuper un moment.

Quelques auteurs ont prétendu que le traité d'Andelot fut un progrès pour l'aristocratie franque, et qu'elle força ses rois de reconnaître l'hérédité des bénéfices.* Loin de là, il paraît que les rois firent, plus que jamais, alliance offensive et défensive pour défendre leurs trônes menacés. Ils se promirent de ne point accepter ces défections mutuelles par lesquelles les leudes faisaient et défaisaient la fortune de leurs rois, en se donnant à tour de rôle à l'un et à l'autre.

Les leudes ostrasiens venus à la cour de Gontran devaient être renvoyés à Childebert, et celui-ci devait rendre la pareille à son oncle. Un seul article parle de confirmation de bénéfices; mais c'était plutôt, à vrai dire, dans l'intérêt des deux rois, que dans celui des bénéficiaires.

Childebert et Gontran se faisaient des échanges de provinces, et pour que leur parole de roi demeurât inviolable, il fut stipulé que tous les dons faits par eux dans les provinces qu'ils abandonnaient, seraient respectés par leur successeur.

Au reste, si l'on veut une preuve sans réplique que le traité d'Andelot ne fut pas favorable à la cause des seigneurs, on peut la trouver dans les actes qui l'accompagnèrent et qui le suivirent. Parmi ceux qui avaient été convoqués au plaid d'Andelot, se trouvait le fameux Gontran Boson, l'ennemi juré de Brunehaut, son adversaire le plus redoutable dans la lutte qu'elle avait entrepris de soutenir contre les empiètements de l'aristocratie. Accusé déjà au plaid de Belzonac, pour avoir fait piller lui-même le tombeau de sa femme, enterrée avec de grandes richesses, suivant l'usage des Francs, Gontran se vit condamné cette fois, et poursuivi par les gens du roi de Bourgogne jusqu'aux portes de la maison de



l'évêque Magnéric, où il avait cherché un refuge. En entrant chez Magnéric, Gontran avait écarté les clercs de l'évêque, et l'abordant l'épée à la main, « ou tu obtiendras ma grâce, lui avait-il dit, ou nous mourrons ensemble. » Le roi ne recula point devant le péril que courait Ma-

gnéric, et fit mettre le feu à sa maison. Déjà atteint par les flammes, le rebelle s'élançait hors des portes, quand une lance le blessa au front. Une telle foule de traits et de dards le percèrent de tous les côtés à la fois, que les bois des lances le soutinrent un moment debout, tout mort qu'il était déjà.

Orsion et Berthefrède le suivirent de près. Au sortir du plaid d'Andelot, les deux rois réunirent leurs armées et s'avancèrent pour les forcer dans leurs retranchements. Brunehaut aimait Berthefrède, dont elle avait tenu un fils sur les fonts de baptême : elle lui proposa en vain son pardon, s'il abandonnait ses complices. Il préféra partager leur sort, et vint s'enfermer avec eux dans une petite église dédiée à saint Martin, qu'Orsion avait fait bâtir sur la lisière orientale des Ardennes, au sommet escarpé de la montagne de Vabres. Les troupes royales eurent bientôt entouré cette chétive forteresse, à laquelle ils mirent le feu. Orsion fit comme Gontran. D'abord la fortune favorisa son courage. Un des comtes du palais, nommé Trudulfe, tomba avec plusieurs autres sous ses coups; mais une blessure qu'il reçut à la cuisse le renversa bientôt, et il fut achevé en un instant. Berthefrède, favorisé par la protection de Brunehaut, et peut-être aussi par la sympathie des leudes qui l'attaquaient, s'échappa facilement et se réfugia à Verdun, dans la chapelle de l'évêché. Mais Childebert irrité, ayant menacé Godegisile, son général, de lui faire trancher la tête s'il ne lui rapportait celle du rebelle, il fallut bien l'aller chercher. Arrivés aux portes de son asile, les soldats y trouvèrent l'évêque de Verdun, qui refusa de le leur livrer. Ils n'insistèrent pas, et montèrent sur le toit de la chapelle, d'où ils assommèrent le suppliant à coups de tuiles.

Le mauvais succès de cette révolte n'empêcha point Sunégisile et Gallomaque, grands officiers de la maison du roi d'Ostrasie, d'en essayer une seconde. Ils furent découverts et punis; mais l'évêque de Reims, Egidius, qui avait trempé avec eux dans le complot, échappa longtemps à la vengeance royale. Les évêques, convoqués pour le mois d'octobre [590] à Verdun, se plaignirent d'abord qu'on osât mettre un évêque en jugement sur la déposition d'un laïque, et Childebert fut obligé de remettre le concile au mois suivant. Ce concile se tint à Metz. On y produisit des pièces écrasantes contre Egidius : de faux actes de donation, dans lesquels il avait osé contrefaire le seing royal; une correspondance entre lui et Chilpéric, où il conseillait au roi de Neustrie la mort de Brunehaut; et enfin, un traité de ligue trouvé à Chelles, dans

les papiers de Chilpéric. Egidius, qui faisait partie alors du conseil de régence, y concluait une alliance au nom de Childebert, dans le but de dépouiller Gontran de son royaume. Les évêques demandèrent trois jours pour délibérer, et, s'étant jetés aux pieds du roi, ils obtinrent la vie de leur collègue, qui fut déposé et relégué à Strasbourg.

Pendant que Brunehaut et son fils luttaient avec tant d'opiniâtreté contre les attaques de leurs leudes, Frédégonde essayait avec moins de bonheur de réprimer l'indiscipline des siens. Un Franc, qui délaissait sa femme pour une maîtresse, en vint aux prises un jour avec son beau-frère. Tous deux périrent dans la querelle ; et les deux familles, ayant pris les armes, remplissaient la ville de meurtres et de confusion. Frédégonde tenta en vain de les réconcilier. Trois hommes d'une famille s'y opposaient avec acharnement. Désespérant d'en venir à bout, la reine les convia à un grand festin, et les plaça tous trois sur le même banc. Après le repas, on se mit à boire, et la salle retentissait de rires et de



joyeux propos, quand Frédégonde fit un signe à trois hommes qui s'étaient approchés sans bruit derrière les trois rebelles. Au même instant, chacun d'eux leva sa hache et en frappa celui qui était devant lui. Cette

audacieuse exécution pensa coûter la vie à Frédégonde. Assiégée dans son palais par les habitants de la ville, elle apprenait déjà que les milices de Champagne s'étaient mises en chemin sous la conduite de Wintrio. Heureusement que les troupes de son fils arrivèrent à temps pour la délivrer. [591.]

Ainsi toutes ces têtes royales du sixième siècle semblent placées sous un glaive qui ne tient qu'à un fil. A quelque temps de là, Clotaire tomba malade à Paris, et les médecins l'abandonnèrent un moment. Frédégonde se crut perdue. Gontran marchait sur Paris, et déjà il touchait à Sens, quand la nouvelle de la guérison du jeune roi le fit retourner sur ses pas. La mère de Clotaire, échappée à ce danger, voulut s'assurer à l'avenir une sorte de protection de la part de Gontran, en lui faisant tenir son fils sur les fonts de baptême. En vain Childebert se plaignit-il amèrement auprès de son oncle de cette condescendance pour une femme qui avait envoyé à plusieurs reprises des assassins contre eux, le bon roi répondit qu'il ne pouvait refuser à son neveu ce qu'on ne refusait point aux enfants de ses domestiques.

En conséquence, il vint se loger à Rueil, et le baptême se fit dans l'église de Nanterre. « Le petit prince fut baptisé ; on lui donna au baptême le nom de Clotaire, qu'il avait déjà porté par avance ; et Gontran, le recevant entre ses mains, dit ces paroles : Plaise à Dieu de conserver la vie à cet enfant, de lui faire la grâce de bien soutenir le nom qu'il porte, et de le rendre aussi puissant que celui qui l'a porté le dernier. Il l'invita ensuite à manger à sa table, lui fit des présents, et après en avoir reçu de sa part, il s'en retourna dans ses états. » (Daniel, *Histoire de France*, 1er vol.)

Deux ans après, le roi de Bourgogne mourut à Châlons, sa capitale, âgé de soixante ans. Dans une lettre d'un abbé de Cluny à Philippe-Auguste, on lit que Gontran se fit moine à la fin de sa vie. Grégoire de Tours lui attribue des miracles, même de son vivant, et le clergé de son royaume l'a mis au nombre des saints. Une bonhomie singulière, qui ne l'empêchait pas, au reste, de lancer des arrêts de mort tout comme un autre, donne une physionomie à part au caractère de Gontran parmi toutes ces natures dissimulées et féroces dont il était entouré. Ce fut, au reste, un assez mauvais prince ; il ne sut empêcher ni prévoir aucune des révolutions qui s'accomplirent autour de lui ; il lâcha la bride à ses ducs et à ses comtes, qui firent sous lui les premiers essais de ce qui devint plus tard la féodalité. Sa mort mit les trois quarts

du royaume entre les mains de Childebert, son héritier. L'équilibre maintenu par lui durant tout son règne, en le transportant sans cesse comme un contre-poids du côté le plus faible, se détruisit ainsi tout à coup. L'état de Clotaire, plus petit et moins aguerri, semblait devoir être bientôt absorbé par cette grande masse de l'Ostrasie et de la Bourgogne, à laquelle se rattachaient d'un côté l'Aquitaine, et la puissante Germanie de l'autre. La ruse et le hasard le sauvèrent : la trahison devait lui donner un triomphe auquel il n'eût jamais osé prétendre en commençant.

A peine la mort de Gontran eut-elle assuré la prédominance à Childebert, qu'impatient de satisfaire sa haine, Chilpéric mit sur pied toutes les forces de ses deux royaumes, et entra par la Champagne dans le territoire de Soissons. Frédégonde assembla à la hâte une armée qu'elle passa en revue à Braine, l'ancienne demeure du roi Clotaire I[er]. Elle n'y parut point tenant entre ses bras son fils, qui était alors un garçon de dix ans, mais elle encouragea plus sûrement ses soldats en leur distribuant de grandes sommes d'argent. Néanmoins, se sentant la plus faible, l'habile reine imagina un stratagème bizarre, qu'histoire ou conte il ne faut pas omettre. C'était la coutume des cavaliers francs, aussitôt qu'on avait dressé les tentes, de laisser paître au hasard leurs chevaux dans la campagne, après leur avoir attaché une sonnette au cou pour mieux les retrouver. Frédégonde fit mettre des



sonnettes au cou de tous les chevaux de son armée, et plaça entre les mains des cavaliers de grosses branches d'arbre, encore recouvertes de leurs feuilles. On s'avança en cet état jusqu'au bourg de Trouey, où était le camp de Childebert, et que l'on atteignit à la pointe

du jour. Les cavaliers étaient en tête, se couvrant de leurs branches et laissant aller les sonnettes de leurs chevaux. A peine distinguait-on encore les objets éloignés. Un soldat d'un poste avancé courut à ses camarades : — Qu'est-ce? s'écria-t-il; j'aperçois un bois taillis où je ne voyais hier qu'une campagne découverte? — Et n'entendez-vous pas, lui répondit-on, les sonnettes de nos chevaux qui paissent le long de ce petit bois? » Au même instant, un bruit de trompettes se fit entendre ; le bois s'ouvrit et livra passage aux bataillons neustriens, qui, tombant à l'improviste sur le camp encore endormi, y firent un massacre épouvantable. Wintrio parvint à rétablir un moment le combat ; mais il ne put ramener la victoire. Frédégonde entra en Champagne à la suite des fuyards, et poussa ses ravages jusqu'à la vue de Reims. Elle avait mis la Neustrie à l'abri de toute attaque jusqu'à la mort de Childebert. Deux guerres, l'une avec les Bretons, et l'autre avec les Varnes, peuple situé à l'embouchure du Rhin, et dont il anéantit jusqu'au nom, occupèrent le reste du règne de ce prince, qui mourut en 596, laissant l'Ostrasie à Théodebert, son fils aîné, et la Bourgogne à Thierry, avec l'Alsace, où il avait été élevé, et le Turgau, le Suntgau avec la partie de la Champagne qui appartenait à l'Ostrasie. Théodebert était alors dans sa onzième année, Thierry dans sa dixième. Leur grand'mère Brunehaut, chargée de cette tutelle, se fixa en Ostrasie et confia l'administration de la Bourgogne au maire du palais Varnachaire. Ce fut la première fois qu'un royaume franc se trouva gouverné par un maire du palais. Cette substitution devint bientôt fatale à la royauté.

Pendant que Brunehaut imposait ainsi sa domination aux leudes indociles de l'Ostrasie, de son côté, Frédégonde ne s'endormait pas. A la première nouvelle de la mort de Childebert, elle accourut sur Paris, que Gontran lui avait repris à la fin de son règne, et elle s'en empara, ainsi que de plusieurs autres villes de la Seine. Brunehaut envoya contre Frédégonde une armée qui fut battue à Latofao, près de Soissons; mais avant de pouvoir mettre à profit sa victoire, la reine de Neustrie tomba malade, et alla rejoindre Chilpéric à Saint-Vincent [597].

De toute cette génération dont l'histoire sanglante nous occupe depuis si longtemps, Brunehaut restait seule avec ses deux petits-fils, et le fils encore adolescent de son ennemie. Loin de l'affaiblir, cet isolement la grandissait encore. Elle semblait représenter à elle seule tous ceux à qui elle survivait, et les enfants qui régnaient alors disparaissaient derrière cette imposante figure, à laquelle se rattachait l'histoire de trente an-

nées. C'est le plus beau moment de sa vie. A sa voix, les Abares mettaient un terme à leurs expéditions sur les terres franques. Elle renouvelait l'alliance avec les Lombards. Elle faisait passer en Angleterre les missionnaires envoyés par Grégoire-le-Grand, et le pontife lui écrivait « qu'après Dieu, c'était à elle que l'Angleterre était redevable de sa conversion. » En même temps, elle tenait la main haute aux leudes, toujours prêts à se soulever. Le duc de Champagne, Wintrio, dont le nom a figuré déjà dans ce récit, fut mis à mort par ses ordres en 599, sans que l'on sache bien de quelle manière, ni pour quel motif. Cet acte d'autorité la perdit. Toute la cour d'Ostrasie se conjura contre elle, et détermina enfin Théodebert à la chasser. En un instant, la reine se trouva abandonnée de tous ses gens. Elle arriva seule à la petite ville d'Arcis-sur-Aube, sur la frontière de la Champagne et de la Bourgogne ; et là elle



trouva un pauvre homme nommé Didier, qui se chargea de la conduire à la cour de son second fils, où l'on était fort inquiet d'elle. Son conducteur fut récompensé par l'évêché d'Auxerre. C'était un seigneur de la cour, qui s'était déguisé ainsi pour mieux la sauver, selon l'avis de Daniel, qui se fonde sur l'histoire des évêques d'Auxerre, où Didier reçoit le titre de parent de Brunehaut.

L'année qui suivit son arrivée à la cour de Thierry, Brunehaut engage Thierry à déclarer la guerre au roi de Neustrie, pour lui enlever ces villes de la Seine dont Frédégonde s'était emparée à la mort de Childebert. Récarède, roi des Visigoths, lui envoya quelques troupes, et Théodebert le joignit à la tête, non-seulement des Ostrasiens, mais encore des bandes de la Germanie. La bataille se donna à quelque distance de Moret, près du village de Doromelles, aujourd'hui Dormeilles, dans le pays de Sens [600]. Clotaire, battu, se réfugia à Melun, d'où il s'enfuit à Paris, et même, dit-on, jusque dans cette forêt de Bretonne, déjà célèbre dans les guerres civiles des rois francs. Après de grands ravages, les Neustriens se soumirent enfin aux conditions les plus humiliantes. On détacha du royaume de Soissons le fragment de la Champagne qui appartenait à ce royaume, une partie de la Picardie et de l'Ile-de-France, qui furent donnés avec l'Artois à Thierry, sous le nom de duché de Dentelin. Théodebert eut tout le pays entre la Seine et la Loire, jusqu'à la Bretagne. Clotaire, réduit à douze comtés, restait ainsi à la merci de ses ennemis; mais ils se chargèrent eux-mêmes de le raffermir sur son trône presque écroulé.

S'il faut en croire Frédégaire, l'historien des vainqueurs, c'est à Brunehaut qu'il faut imputer tous les malheurs qui remplissent les dernières années de cette période. Toujours implacable dans ses idées de vengeance, elle avait juré la perte de Théodebert et de ses conseillers. Pour mieux s'emparer de l'esprit de Thierry, sa seule espérance, elle favorisait ses passions naissantes, et s'abaissait jusqu'à jouer, auprès de lui, un rôle infâme, surtout pour une mère. A l'âge de dix-huit ans, il avait déjà trois enfants des maîtresses qu'elle lui avait procurées. Il lui fallait un maire du palais capable d'entrer dans ses vues; Bertoald, qui occupait cette place importante, était un homme simple et aimé des leudes, sur lequel il ne fallait pas compter. Elle l'exposa si bien dans une guerre sans résultat, qui eut lieu vers 604, entre Clotaire et les deux fils de Childebert, qu'il resta sur le champ de bataille; et Protadius, un Gallo-Romain, souple et rusé, dévoué aux intérêts de la royauté, fut celui qu'elle choisit pour le remplacer. La haine des grands contre le nouveau maire fut bientôt à son comble. Quelque temps après, Brunehaut entraîna Thierry à une guerre contre son frère, en lui persuadant qu'on avait trompé Childebert à son égard, et qu'il n'était que le fils d'un pauvre jardinier. Déjà l'on touchait aux frontières de l'Ostrasie. Les leudes bourguignons, qui ne marchaient qu'avec répugnance à cette guerre, se soule-

vèrent dans une halte que l'on fit à Carissiac (Kiery-sur-Oise). Pendant que les soldats furieux cherchaient partout Protadius, le conseiller de cette guerre, il jouait tranquillement aux échecs dans la tente royale avec Petrus, le premier médecin de Thierry. Celui-ci, tremblant pour son ministre favori, envoya aussitôt Oncilène donner ordre aux soldats de le respecter. Oncilène eut l'audace de leur dire que le roi leur abandonnait Protadius, qui fut mis en pièces sur-le-champ. Il fallut lever le camp et retourner en Bourgogne, sans avoir rien fait.

Une opposition d'un autre genre vint contrecarrer en même temps les plans de Brunehaut. « A cette époque, saint Columban, moine d'Irlande, remplissait de sa renommée la Gaule et la Germanie; ses aventures et ses miracles intéressaient plus les peuples que tous les événements politiques ; ses paroles et ses vertus avaient partout du retentissement, et il inquiéta Rome par le nombre de ses disciples et par ses doctrines subtiles empruntées aux écoles platoniques de l'Irlande. Les déportements du jeune Théodoric (Thierry) excitèrent son indignation : il lui envoya des lettres « pleines de coups de fouet, » rejeta ses prières et ses présents; et, au lieu de bénir ses enfants, il dit à la vieille reine : « Ils sont sortis de mauvais lieux, et ne porteront jamais le sceptre.



Alors Brunehaut, irritée, envoya contre lui des soldats qui se jetèrent à

ses pieds, le supplièrent de leur pardonner leur crime, et l'entraînèrent en exil [605]. Dès ce moment, l'Église, persécutée dans la personne de saint Columban, abandonna Brunehaut et fit cause commune avec les leudes. » (Théoph. Lavallée, *Histoire des Français.*)

Malgré tous ces obstacles, Brunehaut ne se tint pas pour battue. Oncilène, qui avait trahi le roi dans l'affaire de Protadius, eut le pied coupé. Protadius fut remplacé par un autre Gallo-Romain, nommé Claude. Aux accusations de Columban et de ses disciples, elle répondit par des fondations de monastères et d'hôpitaux, par le souvenir de ce qu'elle avait fait pour l'Angleterre. Sous son habile administration, la Bourgogne devint plus florissante que jamais. On y montre encore les restes d'anciennes chaussées très-élevées, que l'on appelle les levées de Brunehaut. Enfin, la guerre qu'elle appelait inutilement entre les deux frères éclata, et sans elle.

En 610, Théodebert entra tout à coup dans l'Alsace, qui avait été détachée de l'Ostrasie pour être donnée au roi de Bourgogne, et un plaid ayant été indiqué à Seltz, sur les bords du Rhin, pour vider le différend, Thierry, qui s'y présenta avec dix mille hommes, se vit environné tout à coup d'une telle multitude d'Ostrasiens, qu'il fallut en passer par tout ce qu'on voulut. La guerre était inévitable. Les deux frères avaient brigué, dès le commencement, l'alliance de Clotaire, qui devait faire pencher la balance du côté qu'il choisirait; mais les conseils prophétiques de saint Columban, qui lui promettait le royaume entier dans deux ans, l'avaient rendu sourd à cette proposition.

Au retour du plaid de Seltz, Thierry entama d'autres négociations avec le roi de Soissons. Il ne lui demandait qu'une stricte neutralité, s'engageant à ne traiter avec Théodebert qu'à la condition que le duché de Dentelin serait rendu à la Neustrie. Le marché fut conclu, et Thierry, sûr de ce côté, rassembla à Langres une armée considérable, avec laquelle il entra en Ostrasie, battit son frère à Toul, et s'avança jusque sur les bords du Rhin, où il campa dans les plaines de Tolbiac, illustrées déjà par la victoire de son aïeul Clovis. Théodebert l'y rejoignit bientôt à la tête des bandes redoutées de la Germanie. De toutes les batailles de cette époque, il n'y en eut point d'aussi acharnée, s'il faut en croire Frédégaire. Il dit que les combattants s'attaquèrent de si près, et en rangs si serrés, que le soir on voyait sur le champ de bataille des bataillons entiers de cadavres encore à leur rang, et qu'un grand nombre étaient restés debout, serrés les uns contre les autres, et n'ayant pas

eu assez de place pour tomber, de sorte qu'on eût dit qu'ils combattaient encore après leur mort. La rage des vainqueurs ne s'en tint pas là. De Tolbiac à Cologne, où s'enfuit Théodebert, la terre fut couverte de morts. Les Bourguignons poursuivirent le roi d'Ostrasie jusqu'au-delà du Rhin, et l'amenèrent à Thierry, qui le dépouilla d'abord des marques de sa dignité, et l'envoya prisonnier à Châlons. Bientôt après, il lui fit couper les cheveux. Un soldat prit par un pied son fils Mérovée, qui n'était encore qu'un enfant, et le faisant tournoyer en l'air, il lui brisa la tête contre une pierre. Enfin, ce malheureux prince périt à son tour, victime de la vengeance de Brunehaut et de l'ambition de son frère (612).

Thierry, devenu seul maître des deux royaumes de son père, oublia vite la promesse faite à Clotaire, avant la guerre; et, comme celui-ci avait profité de la lutte des deux frères pour mettre la main d'avance sur son duché de Dentelin, l'armée bourguignonne se mit en marche contre lui. C'en était fait peut-être du fils de Frédégonde. Mais à peine arrivé à Metz, Thierry fut attaqué d'une dyssenterie qui l'emporta en quelques jours. Il laissait quatre fils, dont l'aîné avait dix ans, et une femme de quatre-vingts ans, pour les protéger (613).

Cette fois, la fortune se lassa de servir Brunehaut. Dès le temps de Chilpéric, il y avait à la cour d'Ostrasie un parti neustrien, qui n'avait point cessé d'exister depuis. Il se réveilla plus fort à ce moment critique, et Clotaire, appelé par une brigue puissante, en tête de laquelle étaient Arnoul et Pépin, s'avança jusqu'au Rhin, où il fut reconnu roi dans plusieurs villes. Brunehaut s'était retirée à Worms avec les quatre petits princes, et de là elle sollicitait les peuples de la Germanie à se déclarer pour Sigebert, le fils de Thierry. Trahie par son maire du palais, Varnachaire, elle se retira en Bourgogne, d'où elle revint à la tête d'une armée. On feignit d'en venir aux mains sur les bords de l'Aisne; mais à peine les deux armées furent-elles en présence, que les Bourguignons firent volte-face et s'en retournèrent sans coup férir, abandonnant la reine et les princes à la merci de Clotaire.

On s'empara de Brunehaut, dans la petite ville d'Orbe, entre le lac de Genève et le mont Jura, et on l'amena dans le camp de Clotaire, sur les bords de la Saône. Que de haines avaient à satisfaire et les leudes et le fils de Clotaire! Pendant trois jours entiers, la vieille reine demeura entre les mains des bourreaux; le quatrième, on la hissa, toute brisée de tortures, sur le dos d'un chameau, et on la promena par tout le

camp, vêtue d'une méchante robe noire, au milieu des huées et des outrages. Enfin, on l'attacha par les cheveux, par un bras et par un pied à la queue d'un cheval indompté, qui la mit en pièces. Ce qui restait de son corps fut jeté au feu par les soldats, et réduit en cendres (613).



Ce cruel triomphe n'était point l'œuvre de Clotaire, mais bien des leudes, qui l'avaient appelé ; aussi eurent-ils soin de se faire une large part dans le butin. Varnachaire fut continué dans sa mairie de Bourgogne ; mais, pour prix de sa trahison, il fit jurer au roi qu'elle deviendrait inamovible sur sa tête. Il partit ensuite pour son gouvernement, et Radon, maire d'Ostrasie, pour le sien ; tous les deux avec un pouvoir presque royal, n'obéissant pour ainsi dire qu'à leur gré aux ordres qui émanaient du palais de Clichy, la résidence favorite du roi de Neustrie. L'indépendance locale devenait de jour en jour plus hostile à la royauté. Dans cette grande distribution des grâces qui suivit la mort de Brunehaut, Clotaire avait nommé duc de la Bourgogne transjurane

un franc Neustrien nommé Herpon. Herpon, au lieu de fraterniser avec les seigneurs du pays, dont l'autorité avait prévalu pendant les guerres civiles, dit le continuateur de Frédégaire, voulut ranger à l'obéissance cette féodalité au petit pied ; un soulèvement éclata, et le duc périt dans la sédition. Clotaire était alors à Marlem, maison de plaisance de l'Alsace, avec la reine Bertrude. Les troupes qu'il envoya firent justice des rebelles, et lui ramenèrent les principaux chefs, qui furent punis de mort. Le premier de tous, Aléthée, qui descendait des anciens rois, eut l'adresse de disparaître ; bien plus, il se fit donner, à force d'intrigues, le gouvernement du duc Herpon. Ce n'était dans sa pensée qu'un acheminement à une plus grande fortune. Leudémond, évêque de Sion, vint trouver de sa part la reine Bertrude, qui était une femme simple et confiante, et il lui annonça mystérieusement que, d'après des révélations certaines, le roi ne passerait pas l'année. Il lui conseillait de ramasser son argent et ses bijoux, et de fuir à Sion, où elle trouverait Aléthée, qui se chargeait, en l'épousant, de la maintenir sur le trône. Bertrude le crut trop bien. Au lieu de lui répondre, elle fondit en larmes, et courut s'abandonner à sa douleur dans son appartement, car elle aimait véritablement le roi. Toute la cour sut bientôt la révélation de Leudémond, qui en fut quitte pour se réfugier dans l'abbaye de Luxeuil, d'où on lui négocia son pardon. Aléthée paya pour lui. Le roi le fit venir à sa résidence de Massolac, et on lui trancha la tête.

La royauté était assez forte encore pour repousser les complots et les entreprises à main armée. C'était dans les assemblées, quand la lutte devenait légale, en quelque sorte, qu'elle perdait le plus de terrain. Dans une assemblée tenue en 614, à Paris, Clotaire renonça à l'un des plus précieux priviléges, celui de nommer les évêques. Les rois ses prédécesseurs en avaient fait un étrange abus, au point que, sous Chilpéric, « peu de clercs parvinrent à être nommés évêques. » (Grég. de Tours.) Les évêchés se vendaient souvent au plus offrant : c'était là une des ressources les plus abondantes du revenu royal. Par un autre décret, Clotaire abolit tous les nouveaux impôts. Il défendit aussi aux clercs de se prévaloir de l'autorité royale contre leurs évêques, et déclara que les leudes seraient réintégrés dans les biens qu'ils auraient perdus au service de leurs maîtres pendant les derniers troubles. « En 617, les évêques et les seigneurs de Bourgogne vinrent trouver le roi Clotaire au village de Bonogèle (Bonneuil), dit le continuateur de Frédégaire, et là, il leur confirma toutes leurs justes demandes. »

Bientôt apparemment, l'Ostrasie se lassa de jouer le rôle de province de la Neustrie, et voulut un roi à elle. En 617, quatre ans après la réunion du royaume, Clotaire le divisa de nouveau, en nommant roi d'Ostrasie son fils Dagobert, jeune homme de quinze ans, qu'il mit sous la tutelle d'Arnoul, évêque de Metz, et de Pépin, maire d'Ostrasie. Seulement, comme il se croyait maître de fixer lui-même ce qu'il donnait, il retint sous sa domination personnelle les villes des Vosges et des Ardennes, et toute la partie de l'Aquitaine qui, depuis Sigebert, avait appartenu à l'Ostrasie. Mais les nouveaux sujets de Dagobert ne l'entendirent pas ainsi. Huit ans après, Dagobert vint à Clichy, entouré de ses leudes, pour y célébrer son mariage avec Gomatrude, sœur d'une des femmes de son père. Après la cérémonie, il déclara fièrement qu'il lui fallait un royaume intact, et redemanda les anciennes dépendances ostrasiennes, « ce que Clotaire lui dénia fort et ferme, et dit qu'il ne voulait point lui céder. » Un conseil de seigneurs, du nombre desquels était Arnoul, termina le différend. Clotaire garda les provinces du midi, mais il rendit le pays des Ardennes et celui des Vosges, et Dagobert retourna tranquillement dans son royaume, où l'attendait une guerre difficile et périlleuse.

Les allures pacifiques des deux rois francs, et la lutte intestine qui tourmentait sourdement le royaume, inspirèrent à Bertoalde, duc, ou plutôt, selon la remarque fort juste de Thierry, chef des Saxons, le dessein d'affranchir sa nation du tribut honteux qu'elle payait aux Francs. Il attira à lui plusieurs peuplades de la Germanie, et envoya déclarer à Clotaire qu'il ne paierait plus de tribut. En même temps il entra en Ostrasie, à la tête d'une nombreuse armée. Dagobert lui livra bataille, mais sans succès. Un Saxon lui fendit son casque d'un coup de sabre; ses troupes, repoussées, furent obligées de se renfermer dans leur camp; et pour hâter l'arrivée de son père, il lui envoya par un messager les morceaux de son casque, avec les cheveux que le tranchant du sabre lui avait coupés. Dagobert était campé sur le bord du Wéser, et les Saxons occupaient l'autre rive. Clotaire, en arrivant, s'avança près du fleuve, aux cris de joie des Ostrasiens, que Bertoalde avait effrayés du bruit de sa mort. L'ayant aperçu de l'autre côté, le roi ôta son casque, et laissa flotter sa longue chevelure déjà blanche à moitié (il avait quarante ans), pour lui prouver que c'était bien lui. Le Saxon l'accueillit avec des injures. Furieux, Clotaire poussa son cheval dans le Wéser, courut au rebelle, tout appesanti qu'il était par l'eau qui l'inondait, et

l'ayant terrassé, il lui coupa la tête. On la promena au bout d'une pique à la vue des Saxons, qui prirent la fuite ; et la vengeance des Francs ne s'arrêta pas à ceux qui tombèrent sous leurs coups dans cette affaire. L'auteur des *Gestes des Rois Francs* rapporte que Clotaire fit mesurer avec son épée tous les Saxons dont on put s'emparer ; tous ceux qui en dépassèrent la hauteur furent massacrés sans pitié [626].



Le vainqueur survécut peu à cette sanglante exécution. En 628, il mourut à Clichy, âgé de quarante-deux ans, après un règne qui égalait, à quatre mois près, sa vie en durée. C'était un roi lettré autant qu'on pouvait l'être alors. Sa mère Frédégonde avait mis sa jeunesse entre les mains des clercs ; les Allemands lui durent la rédaction de leurs lois, qu'il fit mettre par écrit dans une assemblée de trente-trois évêques, de trente-quatre ducs et de soixante-quatorze comtes. Dans quelques monuments il porte le nom de Clotaire-le-Grand, et celui de Clotaire-le-Débonnaire dans quelques autres. « Il perdait trop de temps à chasser les bêtes fauves, dit l'auteur des *Gestes*, et ouvrait trop l'oreille aux suggestions des femmes et des jeunes filles. Il fut pour cela maudit souvent par ses leudes. »

Il semblait que la mort de Clotaire, en rendant le roi d'Ostrasie seul maître du royaume, dût réduire la Neustrie à jouer à son tour le rôle de province ; mais je ne sais quelle convention secrète fixait le siége véritable de la nation auprès des murs de Paris, où Clovis avait résidé, qu'avait tant convoité Chilpéric quand il voulut régner seul, et que ses frères n'avaient osé adjuger à personne après la mort de Caribert. En conséquence, Dagobert abandonna ses anciens sujets, et vint s'établir aux portes de Paris, à Clichy-la-Garenne, dans le palais de son père. Ce ne fut pas cependant sans quelque contestation qu'il recueillit l'héritage de son père. Il avait un frère nommé Caribert qui s'était fait un parti en Neustrie, avec l'aide de son oncle Brodulfe. Mais la crainte des forces bourguignonnes et ostrasiennes le contraignit à abandonner la partie. Il se réfugia dans l'Aquitaine méridionale, au sein des populations qui avaient si bien accueilli Gondovald, et Dagobert, pour s'épargner les ennuis d'une guerre, consentit à l'y laisser avec le titre de roi. Toulouse, l'ancienne capitale des Visigoths, devint la capitale de ce nouveau royaume d'Aquitaine, qui comprenait tout le pays depuis La Rochelle jusqu'au Rhône et aux Pyrénées.

Les dix années du règne de Dagobert, à part quelques guerres peu dangereuses, dont nous parlerons tout à l'heure, furent une époque de repos pour les Francs. Entre ces luttes furieuses qui viennent de finir et les temps de confusion qui vont commencer, les deux règnes de Clotaire et de son fils semblent jeter comme un calme entre deux orages.

Autant que l'on peut en juger par les témoignages souvent indécis des biographes et des historiens, Dagobert fut un prince ferme et sévère, qui sut en imposer aux leudes, et dont la justice impartiale fit bénir le nom par les peuples. Il ouvrit son règne par une tournée générale dans ses états, et remit en ordre tout ce que sa main royale put atteindre. Il commença par la Bourgogne. « Dagobert entra en Burgondie, et son arrivée y frappa d'une si grande terreur les évêques, les « grands et les autres leudes, que c'était merveille pour tous ; mais il « combla les pauvres d'une grande joie par la justice qu'il leur rendit. « Étant ensuite entré dans la cité de Langres, il jugea si équitablement « tous ses leudes, tant les puissants que les pauvres, et tellement sans acception de personnes et de récompenses, qu'il se rendit par là, comme « bien peut-on croire, fort agréable à Dieu. De là, il passa à Dijon et à « Laône, où il s'appliquait à rendre la justice à tout le monde, si bien « qu'il n'en mangeait ni dormait. Le même jour qu'il partit de Laône pour

« Châlons, étant entré au bain avant le jour, il fit occire l'oncle de son « frère Caribert, Brodulfe, lequel fut tué par les ducs Amalgaire et Ar- « nebert, et par le patrice Willibald. » (Frédég.) C'est peut-être à cette qualité de grand-justicier que *le bon roi* Dagobert a dû sa vieille popularité, conservée encore aujourd'hui par la tradition, qui n'a pas oublié non plus le chêne de saint Louis.

Après la Bourgogne, vint le tour de l'Ostrasie, qu'il parcourut « en appareil royal. » Il est probable qu'il continua ce qu'il avait fait à Langres et à Châlons, et cela, joint à l'injure faite à l'Ostrasie en lui préférant la Neustrie, indisposa violemment les leudes ostrasiens contre lui. On s'en aperçut bien dans une guerre qui éclata, la troisième année de son règne.

Du temps du dernier roi, un marchand franc, nommé Samon, natif de Sens, selon quelques-uns, et du Brabant, selon d'autres, était venu trafiquer avec une troupe de ses compatriotes dans le pays des Esclavons. Ce peuple habitait alors non-seulement les bords de la Drave et de la Save, comme ceux qui portent aujourd'hui son nom ; il occupait la Bosnie, la Dalmatie, la Croatie, et s'était étendu bien au-delà du Danube, jusque dans la Bohême. Parmi ses nombreuses tribus, il y en avait une, celle des Vénèdes, qui, après avoir erré jusque sur les rivages de la Baltique, et avoir habité longtemps près de l'embouchure de la Vistule, était retournée aux bords du Danube, où la puissante nation des Abares l'avait réduite en esclavage. Ce fut chez celle-là qu'arrivèrent Samon et ses compagnons. Ils la trouvèrent en révolte complète contre ses nouveaux maîtres. Quand les Abares avaient quelque combat à soutenir, ils plaçaient les Vénèdes au premier rang, et les poussaient à coups d'épée sur l'ennemi. Dès que la victoire était gagnée, on les mettait à l'écart, et ils ne prenaient pas part au butin. Peu contents des tributs énormes qu'ils levaient sur eux, les Abares leur enlevaient leurs femmes et leurs filles, et de ces accouplements barbares naissaient des *esclaves*, rien de plus. On conçoit qu'après cela la guerre devait être atroce entre les deux peuples, et Samon tombait mal avec ses marchandises, au milieu des combattants furieux. Tout marchand était soldat, à une époque où le commerce se faisait comme l'ont fait plus tard les coureurs de bois du Canada. Samon laissa ses ballots pour les armes, et s'étant mis à la tête des Vénèdes, il les délivra si bien des Abares que, dans leur reconnaissance, ils le nommèrent roi.

Il régnait sur eux en 630, quand ils insultèrent un convoi de mar-

chands francs. Quelques marchands furent tués, et tous les bagages enlevés. Samon, craignant de déplaire à son peuple, refusa de donner audience à Sichaire, que Dagobert lui envoyait à ce sujet. Sichaire prit un habit de Vénède et pénétra dans sa tente, où la dispute s'étant échauffée de part et d'autre, l'envoyé franc dit au roi des Vénèdes : « Quelle amitié peut-il y avoir entre des serviteurs de Dieu, tels que sont les



Francs, et des chiens de païens comme vous? » — « Puisque nous sommes des chiens, répondit Samon, nous vous montrerons que nous savons mordre; » et l'ayant fait chasser de sa tente, il se prépara à la guerre. Dagobert fit marcher contre lui trois armées: une d'Allemands, une de Lombards, et la troisième d'Ostrasiens. Les deux premières battirent les Vénèdes; mais les Ostrasiens, mécontents du roi, après avoir combattu trois jours les ennemis, se débandèrent le quatrième, abandonnant leurs tentes et leurs bagages, et laissèrent depuis le champ libre aux soldats de Samon, qui ravagèrent pendant trois ans la Thuringe et les provinces voisines. En vain Dagobert fit-il aux Saxons la remise d'un tribut de cinq cents vaches, qu'ils payaient depuis Clo-

taire Ier, pour les engager à défendre ses frontières, il ne put venir à bout de cette guerre qu'en donnant un roi aux Ostrasiens. Son fils Sigebert, qui n'avait pas encore trois ans, reçut de lui le titre de roi d'Ostrasie, dans une assemblée qu'il tint à Metz, et les Vénèdes furent tenus désormais en respect.

« Mais en même temps un autre fils naquit à Dagobert, de la reine Nantéchilde. Ce fut un sujet de grande joie et de grande inquiétude tout à la fois. La Neustrie, jalouse de l'indépendance ostrasienne, demanda un roi à son tour. Il fallut céder à cette volonté fortement exprimée. Ainsi la monarchie des Francs se défaisait par les leudes à mesure que l'instinct des rois francs cherchait à l'établir. Clovis, l'enfant nouveau-né de Dagobert, fut fait roi de Neustrie et de Bourgogne au milieu d'une grande pompe ; et aussitôt que cette division nouvelle fut consommée, Dagobert ne fut plus poursuivi que par des pressentiments de mort, et aussi par des images d'anarchie et de malheur pour sa famille et pour les Gaules. » (Laurentie.)

« Le roi, dit Frédégaire, recherchait toujours le secours des saints contre les ennemis visibles et invisibles, espérant que, comme dans sa jeunesse les saints martyrs lui avaient promis de le délivrer des angoisses qui le pressaient, de même ils lui porteraient secours pendant toute sa vie. »

Les mêmes préoccupations l'agitent à l'assemblée de Garches en présence des jeunes rois d'Ostrasie et de Neustrie, des leudes et des évêques des trois royaumes. « Écoutez, leur dit-il, ô vous rois, mes chers fils, et vous tous, grands et vaillants ducs de notre royaume ; avant que l'appel subit de la mort n'arrive, il faut veiller pour le salut de son âme, de peur que la mort ne nous trouve mal préparés, et que, sans aucun égard, elle ne nous enlève la lumière du jour pour nous livrer aux ténèbres et aux tourments éternels. Tant que nous sommes libres et maîtres de nous-mêmes, nous devons employer nos biens fragiles à nous acheter dans les tabernacles des cieux une vie impérissable, afin d'obtenir au milieu des justes une place bienheureuse, et de nous assurer les récompenses du Seigneur. (Frédég., *Mém. de M. Guizot.*)

Revenons aux faits. Pendant le temps qu'avait duré la guerre des Vénèdes, Dagobert avait eu sur les bras deux autres affaires. Les Abares, dont nous avons parlé tout à l'heure, n'avaient qu'une domination flottante, que la conquête et la révolte renouvelaient à chaque instant. La mort de leurs rois était surtout le signal de grandes révolu-



Page 103

tions. En 630, les Bulgares profitèrent de cette occasion pour secouer le joug, mais la fortune les trahit. Neuf mille d'entre eux seulement parvinrent à s'échapper et demandèrent un asile à Dagobert, qui les cantonna pour l'hiver en Bavière, et mit en délibération dans une assemblée ce qu'on ferait d'eux. Païens et habitués à vivre de pillage, ils épouvantaient leurs hôtes; mais ce fut surtout le ressentiment des défaites que les Vénèdes venaient de faire éprouver aux Francs qui dicta la mesure à laquelle Dagobert s'arrêta. Un ordre secret fut envoyé aux Bavarois; les Bulgares furent tous égorgés en une nuit. De neuf mille qu'ils étaient, il n'en échappa que sept cents. Alcioc, un de leurs chefs, les rallia autour de lui, et les emmena chez les Vénèdes.

L'autre affaire fut plus glorieuse pour le roi franc. Suintila, roi des Visigoths, avait indisposé ses sujets contre lui, en s'associant à la couronne, contre l'usage de la nation, son fils Ricimer, qui n'était encore qu'un enfant. Sisenand, un des plus puissants seigneurs visigoths, résolut de profiter du mécontentement pour faire passer sur sa propre tête cette couronne donnée d'avance. Il se fit un parti et s'assura de l'appui de Dagobert, qui lui envoya une grosse troupe d'Aquitains, sous la conduite des ducs Abundantius et Vénérandus. L'armée de Bourgogne les suivit de loin, mais Sisenand n'en eut pas besoin. A peine Abundantius et Vénérandus se furent-ils avancés jusqu'à Saragosse, que Suintila se vit abandonné de tout son camp, et les Francs revinrent chargés de présents, sans avoir seulement tiré l'épée. Un incident, né du triomphe même, pensa néanmoins troubler déjà une amitié de si fraîche date. Il avait été stipulé dans le traité fait avec Sisenand, que s'il montait sur le trône, il ferait présent à Dagobert d'un fameux bassin d'or qu'Aétius avait donné autrefois à Torismond, au retour de la bataille gagnée par les Visigoths à Châlons, contre Attila. Il pesait cinq cents livres, était entouré de pierreries, et se conservait précieusement dans le trésor de la nation, dont il était le plus bel ornement, moins encore par son prix et sa beauté que par les souvenirs qu'il rappelait. Sisenand avait promis, il sacrifia le bassin d'Aétius ; mais il en coûtait trop aux Visigoths de voir partir ce glorieux trophée : de concert ou non avec leur roi, ils attendirent au passage des Pyrénées les ambassadeurs de Dagobert, et leur enlevèrent le cadeau royal. Dagobert fit entendre des menaces de guerre ; mais comme les Visigoths se refusaient opiniâtrément à une restitution, il se contenta enfin d'une somme de deux cent mille sous d'or, que le père Daniel évalue à un million six cent mille livres de la monnaie de

son temps. C'était se faire payer bien cher un secours qui lui avait si peu coûté (631).

Les ducs Abundantius et Vénérandus, que nous avons vu figurer dans ce simulacre de guerre, étaient probablement les tuteurs de Boggis et de Bertrand, les deux fils de Charibert, dont la mort, arrivée la troisième année de son règne, avait remis l'Aquitaine sous l'autorité de Dagobert. En 636, Amandus, duc des Gascons, grand-père de Boggis et de Bertrand, par sa fille Gisèle, que Caribert avait épousée, résolut de revendiquer pour lui le royaume de son gendre. Il passa la Garonne avec une armée de ses montagnards gascons, et se présenta au nom de l'indépendance nationale de l'Aquitaine, menacée de retomber sous la loi commune du royaume franc. Poitiers et quelques autres villes se déclarèrent en sa faveur. Mais Dagobert coupa court à ce mouvement par une levée générale de boucliers. Dix ducs, chacun à la tête d'une véritable armée, s'avancèrent sur l'Aquitaine, commandés par le référendaire Chadoinde, habile général bourguignon, à qui l'on attribuait l'honneur des victoires de Toul et de Tolbiac. Poitiers fut emporté d'assaut, ainsi que les villes ses complices ; et les Gascons, repoussés jusqu'à l'entrée de leurs montagnes, attaqués séparément dans toutes leurs vallées, furent enfin obligés de se soumettre, après avoir taillé en pièces l'armée du duc Arembert dans la vallée de Soule.

Dagobert reçut à Clichy la nouvelle de cet heureux succès, et pour mettre à profit d'un autre côté ce vaste déploiement de forces, il envoya l'ordre à Chadoinde de marcher sur la Bretagne, qui refusait toujours de reconnaître la souveraineté des rois francs, et qui envoyait sans cesse des bandes de pillards sur les terres de l'Aquitaine et de la Neustrie. Judicaël, qui régnait alors sur les Bretons, se soumit de bonne grâce aux injonctions que lui fit le fameux saint Éloi, appuyé par une armée si formidable. Il vint à Clichy, avec une suite imposante, renonça au titre de roi pour prendre celui de comte, d'après les anciens traités faits entre les rois francs et les chefs bretons, et s'en retourna comblé de présents. On dit qu'invité un jour par Dagobert à s'asseoir à sa table, il préféra aller partager le frugal repas du chancelier Dadon, qui fut depuis archevêque de Rouen, et que l'Église honore aujourd'hui, sous le nom de saint Ouen.

Quelque temps après, les chefs gascons vinrent à leur tour au palais de Clichy. Mais ils n'approchaient qu'en tremblant ; arrivés aux portes du palais, ils détournèrent à droite et coururent se jeter dans l'église de

Saint-Denis, qui touchait aux dépendances royales, et refusèrent d'en sortir avant qu'on leur eût accordé des sauvegardes. Dagobert pardonna aux redoutables montagnards, qui ne s'en montrèrent pas longtemps



reconnaissants. Nous les verrons recommencer bientôt leurs ravages sous les successeurs de Dagobert.

Ces deux visites furent le dernier événement important de ce règne, qui se termina le 19 janvier 638. Dagobert fut enterré à l'abbaye de Saint-Denis, dont la grande fortune date de cette époque, favorisée qu'elle se trouva par le voisinage de la résidence royale. Ce fut le dernier roi de la race mérovingienne qui mérita véritablement ce titre. Un souvenir de richesse et de grandeur se rattachait encore à son nom bien longtemps après lui : on en a pour preuve les histoires merveilleuses de son ministre l'orfèvre saint Éloi. La tradition populaire a conservé sa mémoire, comme nous l'avons dit; mais les écrivains ecclésiastiques lui ont reproché des débauches excessives. Il eut jusqu'à trois femmes légitimes, et une foule de maîtresses qui dévoraient tout son revenu. Au reste, ce n'était point chose nouvelle parmi les rois francs, si l'on se rappelle Caribert et les autres, et les peuples s'en inquiétaient peu :

témoin Samon, le roi des Vénèdes, qui avait beaucoup à ménager avec les siens, et qui épousa jusqu'à douze femmes. Ce qui a surtout envenimé les reproches adressés à ce sujet par les moines au roi Dagobert, ce fut une mesure que Charles Martel renouvela après lui, et dont tous deux se ressentirent dans les récits des annales monastiques. L'historien des miracles de l'abbé Saint-Martin de Verteuil nous instruit de cette particularité de son règne :

« Le roi Dagobert, dit-il, étant pressé par les événements multipliés de diverses guerres, enleva aux monastères des Saints beaucoup de choses qu'il partagea entre ses hommes de guerre. Il se laissa persuader d'oser pareille chose par le conseil de Centulfe, qui était un des leudes de son palais, très-rusé et très-persuasif. Le roi lui ayant ordonné de mettre lui-même son conseil à exécution, Centulfe commença à prendre note des possessions des saints lieux, et en inscrivit, pour s'en emparer, la moitié sur les tables du fisc royal. »

Nous entrons dans la décadence mérovingienne. Les deux fils de Dagobert, Sigebert et Clovis, étaient trop jeunes encore pour gouverner par eux-mêmes ; leur tutelle se trouva naturellement entre les mains des maires du palais, dont la royauté n'avait que trop à se défier déjà, sans que des circonstances aussi favorables pour eux vinssent donner encore un plus libre champ à leur ambition. Pépin de Landen ou le vieux, maire d'Ostrasie, continua de gouverner ce pays au nom du jeune Sigebert ; Clovis eut la Neustrie et la Bourgogne sous la régence de sa mère Nantilde, et d'Éga, maire du palais de Neustrie. Le règne de ces deux princes est fort pâle. Ils n'ont point d'histoire par eux-mêmes, et ceux qui régnèrent pour eux ne firent rien d'important. Pépin mourut deux ans après leur avénement, et son fils Grimoald lui succéda dans sa charge ; elle semblait devenir héréditaire dans cette famille, qui grandissait aux côtés et comme à l'ombre de la famille royale, en attendant que le moment fût venu de la remplacer.

Cependant les liens de la monarchie franque se relâchaient de toutes parts. La Bourgogne n'avait plus de maire du palais, depuis le milieu du règne de Dagobert. Flaochat, que la reine Nantilde y envoya pour occuper cette charge vacante, fut reçu en arrivant par le patrice Willibald, qui le combattit en bataille rangée, à la tête de la moitié des leudes bourguignons. Flaochat ne put jouir de la nomination royale que par la défaite de son rival : lui-même périt peu de jours après son triomphe. En Germanie, les peuples alliés, ou tributaires des Francs, se dé-

robaient à une domination qui chancelait sur son propre terrain. Depuis la conquête de Thierry Ier, la Thuringe était regardée comme une province du royaume d'Ostrasie. Radulfe, que Dagobert avait nommé duc de Thuringe, pour défendre le pays contre les Vénèdes lors de sa guerre avec Samon, se révolta à l'avénement des nouveaux princes, et refusa de reconnaître Sigebert. Il comptait sur les intelligences qu'il entretenait avec les leudes ostrasiens. Quand l'armée de Sigebert arriva devant le fort où Radulfe s'était enfermé avec sa famille et ses meilleures troupes, au bord de la rivière d'Unstrut, un grand tumulte s'éleva dans le camp. Les uns demandaient à marcher de suite à l'assaut ; les autres voulaient se reposer de la marche, et attendre quelques troupes en retard. Personne ne céda. Radulfe, attaqué par une moitié du camp de Sigebert, ne put être forcé dans ses retranchements, et les partisans de Radulfe étant intervenus, l'expédition en resta là, malgré le serment que les Francs avaient prêté dans la forêt de Buconie, sur les confins de la Thuringe, de ne point faire quartier au rebelle [640].

Ce fut là le seul fait important du règne de Sigebert. Il mourut dix ans après, et sa mort pensa être le signal d'une révolution prématurée. Grimoald, le fils de Pépin, qui avait succédé à son père dans sa charge de maire du palais, s'était rendu tellement puissant, que quand mourut Sigebert, il se crut en mesure de mettre sur le trône d'Ostrasie son propre fils Childebert, alors âgé de sept ans. Dagobert, le fils de Sigebert, disparut tout à coup. On lui coupa les cheveux, l'évêque de Poitiers le conduisit dans un monastère d'Irlande, et l'on répandit le bruit de sa mort. Mais Grimoald avait brusqué l'événement. Les esprits n'étaient pas encore préparés à un changement de dynastie. Les Ostrasiens eux-mêmes se révoltèrent contre leur maire, et le livrèrent avec son fils au roi de Neustrie, qui les fit mettre à mort dans une prison de Paris. A quelque temps de là, Clovis II mourut à son tour, laissant trois fils en bas âge : Clotaire III, Childéric II et Thierry III [656].

Malgré la catastrophe de Grimoald, toute la puissance était véritablement entre les mains des maires du palais. Erchinoald, ou Archambaud, qui avait succédé à Ega dans la mairie du palais de Neustrie, disposa à son gré de l'héritage de Clovis II. Clotaire III fut proclamé roi de Neustrie. Les deux autres royaumes restèrent sans roi jusqu'à la mort du nouveau prince, qui ne survécut que quatre ans à son père. Le fameux Ébroin gouvernait alors en Neustrie. Comme Erchinoald, il voulut trancher du souverain, et de sa propre autorité il appela Thierry III

à régner, sous son patronage, sur le royaume entier des Francs. Mais l'Ostrasie ne pouvait consentir à laisser ses destinées se décider ainsi dans les murs de Paris et d'Orléans. Les leudes forcèrent Ébroïn à leur donner pour roi Childéric II, qui vint s'établir au milieu d'eux sous la tutelle de son maire Vulfoad, duc de Champagne ; et quelque temps après, les Bourguignons, dirigés par Léger, évêque d'Autun, s'étant réunis au parti du roi ostrasien, une révolte universelle éclata contre Ébroïn et le roi de son choix. L'orgueilleux ministre avait interdit aux Bourguignons l'accès de la cour de Neustrie ; ils brûlèrent les maisons de ceux qui hésitaient à se déclarer contre lui. Obligé de se réfugier dans une église, il eut les cheveux coupés, et fut confiné dans le monastère de Luxeuil, qu'avait fondé Colomban. Thierry fut rasé, et passa de son palais dans une cellule du monastère de Saint-Denis.

L'Ostrasie et la Bourgogne profitèrent de la victoire pour se séparer plus que jamais de la Neustrie, et Childéric dut se soumettre de bonne grâce aux exigences de ceux qui l'avaient fait roi sans le consulter. Il cassa les actes d'Ébroïn qui tendaient à maintenir la suprématie du roi de Clichy. Les comtes et les juges royaux durent se soumettre aux anciennes lois, aux anciennes coutumes de leurs gouvernements. Ils se firent accorder de leur côté qu'on ne les changerait point de gouvernements. L'esprit féodal perce ici de toutes parts. Déjà commence le règne des coutumes locales, et les leudes s'immobilisent sur la terre qui leur est donnée à gouverner.

Il est douteux que Childéric ait laissé aller ainsi de plein gré un nouveau lambeau de sa faible autorité. Il paraît du moins qu'il essaya plus tard de lutter contre ses leudes. Léger, le chef de la conjuration bourguignonne, placé d'abord à la tête des affaires, tomba bientôt dans la défaveur du roi neustrien. Childéric était venu à Autun, aux fêtes de Pâques de l'année 673 ; sur quelques accusations de trahison portées contre l'évêque par un moine de Saint-Symphorien, il entra dans une telle fureur qu'il fut sur le point de tuer Léger de sa main, le vendredi-saint. Il passa la nuit de Pâques à Saint-Symphorien, et le matin il entra dans la cathédrale, à demi ivre, appelant à grands cris l'évêque, qui continua tranquillement l'office, et vint droit aux appartements royaux en sortant de l'église. Sa fermeté en imposa, mais il ne put échapper à une disgrâce complète. Il alla rejoindre Ébroïn dans son exil de Luxeuil.

Si Childéric avait voulu attaquer le parti des leudes dans la personne

de Léger, ceux-ci prirent bientôt une sanglante revanche. La même année, étant à Chelles, il fit attacher au poteau et battre des verges un seigneur nommé Bodilon ; on ne dit point pour quel motif. A quelques jours de là, comme il traversait la forêt de Luconie (Bondy, près de



Chelles) avec sa femme alors enceinte, et ses deux enfants, il tomba entre les mains de Bodilon et de ses amis qui les égorgèrent tous, excepté son second fils, qui fut dérobé à leurs coups.

Une horrible confusion s'éleva aussitôt par tout le royaume. Tous ceux qui avaient essuyé les violences du dernier roi, dit l'auteur de la *Vie de saint Léger*, remplirent les provinces de meurtres et de brigandages. Les comtes ne songeaient qu'à leurs intérêts propres, et se faisaient entre eux la guerre, comme autant de petits souverains. Ébroin et Léger reparaissent sur la scène au milieu de ces désordres. Réconciliés dans le cloître, ils redeviennent ennemis à la tête des affaires. L'ancien roi Thierry III, dont les cheveux avaient repoussé, s'était fait reconnaître par les leudes de son frère, et tenait déjà sa cour à Saint-

Cloud. Ébroin marche contre lui à la tête de ses partisans, et le force de le reconnaître pour son maire du palais, en lui faisant peur d'un simulacre de roi, d'un prétendu fils de Clotaire III, qui rentre aussitôt dans l'ombre. Pendant ce temps, il envoyait à Autun une grosse troupe commandée par l'évêque de Châlons, pour s'emparer de Léger, dont l'influence en Bourgogne était un obstacle à ses plans ambitieux. A peine l'évêque l'eut-il en son pouvoir qu'il lui fit crever les yeux ; Ébroin l'enferma à Fécamp, et quelque temps après on lui fit trancher la tête. Léger devint un martyr pour le peuple dont il avait défendu la nationalité. La reconnaissance des Bourguignons le canonisa, et la popularité de son nom s'augmenta de toute la haine que soulevait Ébroin dans la lutte qu'il soutenait au profit de son ambition, pour maintenir à la fois l'autorité royale et l'unité du royaume.

Tout le génie et l'audace du maire de Neustrie ne pouvaient suffire néanmoins à la tâche qu'il s'était imposée. La domination neustrienne était désormais condamnée. Au moment même où Ébroin tentait de *pacifier* la Bourgogne en s'emparant de l'évêque d'Autun, les Ostrasiens se donnaient pour roi Dagobert, le fils dépossédé de Sigebert, revenu d'Irlande sous Childéric, qui l'avait laissé régner sur les bords du Rhin, dans un coin de l'ancien pays des Francs-Ripuaires, l'Alsace d'aujourd'hui. La turbulence indisciplinable de ses nouveaux sujets, qui l'assassinèrent à la chasse, dans la forêt de Voivre, en débarrassa bientôt Ébroin ; mais Ébroin n'y gagna rien. Les meurtriers de Dagobert avaient agi au compte de la famille de Pépin, de cette puissante maison d'Héristal, qui, depuis la mort de Brunehaut, se tenait en tête du parti ostrasien, et dont l'entreprise de Grimoald avait trahi d'avance la pensée. Cette fois, elle fut plus heureuse. L'Ostrasie renia ouvertement la maison de Clovis, et reconnut pour chefs Martin et Pépin, descendants du maire de Dagobert Ier, qui se contentèrent du titre de duc [679].

Ébroin n'était pas disposé à leur céder ainsi la Neustrie. Il leur déclara la guerre, et les battit d'abord à Leucofao [680]. L'année suivante, il fit lâchement assassiner Martin ; mais bientôt il tomba lui-même sous les coups d'un seigneur franc, nommé Hermanfrid, qu'il voulait dépouiller de ses bénéfices, et qui, ayant ramassé de nuit une troupe de soldats, l'attaqua dans sa maison, le tua, et s'enfuit en Ostrasie. Sa mort priva la Neustrie du dernier homme qui pût soutenir sa suprématie chancelante, et laissa le champ libre à la fortune de Pépin [682].

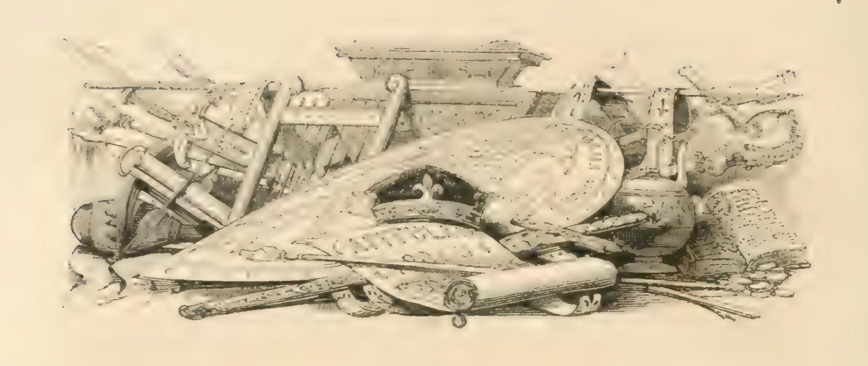
« Les hostilités continuèrent après la mort d'Ébroin, mais mollement

et sans inquiéter Pépin, dont le parti grossissait chaque jour d'une foule de seigneurs neustriens qui venaient se joindre à lui. Ils sentaient qu'il ne s'agissait pas seulement de la Neustrie et de l'Ostrasie, qu'il y allait aussi de la noblesse et du roi, et consentaient à servir un maire ostrasien contre un roi neustrien. C'était de cette partie mécontente et ambitieuse de la noblesse que se composait le parti neustrien que nous avons vu plusieurs fois agir en faveur des hommes de l'Est.

« Quand Pépin se crut assez fort, il voulut trancher la question par « une bataille. Pépin, amassant une armée, partit d'Austrie pour venir « au combat contre le roi Théodoric (Thierry) et Berthaire. La ren- « contre se fit en Vermandois, au lieu nommé *Testricium* (Testry), où « ils combattirent de part et d'autre. Mais Pépin, avecque ceux d'Aus- « trie, gagnant l'avantage, le roi Théodoric et Berthaire tournèrent le « dos et s'enfuirent. La victoire demeura à Pépin, en la poursuite de « laquelle il subjugua tout ce pays là. Pépin prit aussi le roi Théodoric « avecque ses trésors et son palais, et s'en retourna de là en Austrie » [687].

Cette dernière phrase explique la révolution qui s'opéra à Testry. Pépin ne prit qu'une chose aux vaincus : le roi; puis il s'en retourna dans son pays. M. de Chateaubriand nie qu'il y ait eu invasion, comme l'a soutenu Thierry, et il a raison en ce sens que les Ostrasiens ne dépouillèrent point les vaincus de leurs maisons ni de leurs terres; ils firent mieux, ils prirent le roi et s'en retournèrent avec lui; c'est-à-dire, ils s'emparèrent de la domination, et établirent chez eux le siége du royaume. Transporté des bords de la Seine et de la Loire sur ceux du Rhin, le royaume franc se retrempa dans ces contrées germaniques qui avaient été son berceau, et l'histoire tristement anecdotique de ses derniers gouvernants fait place au grand poëme des premiers Carlovingiens.





CHAPITRE III.

Depuis la bataille de Testry jusqu'à l'avènement de Hugues Capet.



L'histoire de France change ici de forme et d'allure. Aux guerres intestines, aux luttes atroces et obscures de la société mérovingienne succède une époque pleine de grandes choses et de noms célèbres. Le piquant, l'intérêt du récit ne vient plus des meurtres et des crimes, ni de tous ces accessoires sanglants dont il est entouré depuis Clovis : il sort du fond même des faits qui en sont comme la charpente. L'unité de marche et de personnages vient reposer en même temps l'esprit, lassé de cette multiplicité de noms et de sujets qui font de l'époque mérovingienne, surtout à la fin, une espèce de défilé tortueux et difficile qu'on croirait jeté aux avant-postes de notre histoire comme pour en défendre les approches : et derrière cette différence de forme, s'en cache une autre plus grave. Les faits changent avec le récit. L'avénement de la famille

d'Héristal ouvre une ère toute nouvelle, assez clairement exposée dans une page du livre que nous citions tout à l'heure.

« Tant qu'avait duré la lutte de l'Ostrasie et de la Neustrie, du maire et du roi, la nation franque, le pouvoir royal, étaient tombés bien bas. Cette bande de nations sujettes ou tributaires qui entouraient de tous côtés le royaume fondé par Clovis, les Bretons, les Aquitains, les Bavarois, les Allemands, les Saxons, les Frisons, avaient secoué le joug, et menaçaient de ne pas s'arrêter à la conquête de leur indépendance. D'autre part, la féodalité, qui, comme nous l'avons dit, ne fut qu'interrompue par l'empire carlovingien, s'établissait de toutes parts. Les leudes se regardaient déjà comme des petits rois dans leurs gouvernements. Il n'y a pas une grande différence entre Radulphe, ce duc de Thuringe qui renvoie Sigebert de sa province, sans lui laisser emporter autre chose qu'un nouveau serment de fidélité, et le seigneur du Puiset, qui plus tard repoussait Louis le Gros des murs de son château, et achetait la paix à chaque campagne par une prestation de foi et hommage.

« Quand la bataille de Testry eut mis fin à cette crise, il fallut relever ce qui tombait en ruines avant de rien construire à neuf, raffermir l'ancienne domination des Francs avant de l'étendre, refaire la royauté avant de créer l'empire; ce fut la tâche des trois hommes dont l'histoire compose ce chapitre. Leurs trois règnes ne sont pour ainsi dire qu'une préparation au grand règne de Charlemagne. C'est la partie laborieuse de l'histoire des Carlovingiens. Si on en excepte les deux expéditions de Pépin en Italie, on ne fait la guerre que pour se défendre, ou pour regagner le terrain perdu : les guerres contre les Saxons, les Frisons, les Allemands, les Bavarois, les Aquitains, les Bretons, n'eurent pour objet que de faire rentrer sous la domination franque les peuples qui s'en étaient écartés. On ne doit pas croire que la domination des Francs sur la Germanie date de Charlemagne, ni même de son aïeul : elle était établie dès le règne de ce Théodebert, contemporain de Clotilde, qui menaça un moment l'empire grec et par l'Illyrie et par le Danube. L'empire de Charlemagne ne s'étendit guère plus loin de ce côté. Mais alors ce n'était qu'une espèce de patronage, que les victoires des premiers Carlovingiens convertirent en véritable sujétion. C'est là le seul changement important qu'ils firent subir au royaume franc, tel qu'ils le reçurent des Mérovingiens; et encore, cette sujétion ne fut pas tellement complète qu'il ne restât rien à faire à Charlemagne. Son règne s'ouvrit par la révolte de l'Aquitaine. Il trouva les Bavarois dans une

sorte d'indépendance, puisqu'ils avaient encore leur famille royale ; et ils ne furent vraiment sujets qu'après le jugement de Tassillon. Enfin les trente-trois années de guerre qu'il eut à soutenir contre les Saxons sont ce qu'il y a de plus populaire dans son règne.

« Il ne faut pas s'imaginer néanmoins que les trois guerriers chargés de préparer les voies à leur heureux successeur aient mal gagné la réputation qu'ils se firent dans l'accomplissement de leur mission. Ce n'était pas petite chose que de repousser, avec les seules forces de l'Ostrasie, et l'invasion du côté du Rhin, et l'invasion du côté des Pyrénées : de courir des Sarrasins aux Saxons, des Bavarois aux Bretons ; de contenir l'ancienne Neustrie, qui regrettait toujours le temps de ses rois ; de veiller en même temps et sur la Bourgogne et sur l'Aquitaine, où le parti à la fois national et mérovingien était toujours prêt à donner la main à l'étranger ; et, au milieu de tous ces embarras, de se faire obéir d'une aristocratie indocile et puissante, qui avait ses liens de réunion au palais et à l'armée, qui venait de renverser ses anciens maîtres, et était d'autant plus exigeante qu'on lui devait le pouvoir. Certes, il y avait bien là de quoi fournir à la gloire de trois noms, et l'entreprise était assez difficile pour exiger cette succession de grands hommes, unique dans l'histoire, que nous présentent les commencements de l'ère carlovingienne. » (*Cahiers d'Histoire de France.*)

Malheureusement cette histoire nous est arrivée mutilée, décolorée sous la plume aride et grossière des ignorants chroniqueurs qui l'ont racontée. Il faut aller du connu à l'inconnu pour arriver enfin de la probabilité à la certitude.

Dans les premiers jours qui suivirent sa victoire, Pépin songea d'abord à rétablir l'ordre et la discipline dans le royaume ; mais à peine avait-il commencé à replâtrer cette administration qui croulait de toutes parts, qu'il lui fallut courir à la frontière, où, depuis la mort de Dagobert, on avait cessé de reconnaître la suprématie des Francs. Il commença par les Frisons, que le père de Radbode, leur duc présent, avait rendus à l'indépendance. Radbode fut battu et soumis au tribut ; après quoi les troupes franques se cantonnèrent dans leurs quartiers d'hiver, d'où Pépin devait les tirer à chaque printemps pour les ramener à des combats sans fin.

Le nouveau maître des Francs combattait d'une main, et de l'autre il organisait. Ce fut en revenant de son expédition contre Radbode qu'il rétablit ces assemblées nationales, souvenir de l'ancienne vie germaine,

que les fils de Clovis avaient laissées tomber en désuétude, et qui devaient occuper une si grande place dans l'administration carlovingienne. Dans celle qui marqua leur retour, Pépin songea à fortifier son autorité que pouvaient méconnaître encore les leudes, ses compagnons d'autrefois. Il fit ordonner au nom de son roi Thierry, qu'à son premier ordre les ducs et les comtes devaient tenir des hommes de guerre prêts à se mettre en marche, et partir sur-le-champ au second avis.

Cette précaution était nécessaire au moment où allait commencer une lutte terrible et sans relâche avec les tribus restées barbares en Germanie. Dès le printemps de cette année il fut obligé de retourner aux Frisons, encore sous le coup de leur dernière défaite, et qui refusaient déjà le tribut. Radbode fut battu de nouveau, mais le jour de la soumission des Frisons était loin encore. Les Allemands attirèrent trois fois les armes de Pépin. Là s'arrêtent tous les détails qui nous restent de ces guerres pénibles, dont la postérité a si mal récompensé les courageux acteurs. Un seul mot des Annales de Metz, la grande source historique pour cette époque, nous fait cependant deviner bien des choses. En 713, Pépin, malade à sa maison de Jopil, tout entier à régler ce qui viendrait après sa mort, qu'il sentait prochaine, laissa reposer ses troupes dans leurs cantonnements. L'annaliste désigne cette année-là par un titre qui devait la distinguer des autres : il l'appelle *l'année sans guerre.*

Au milieu de ces préoccupations guerrières, Pépin avait encore à se tenir en garde au-dedans contre les tentatives des leudes. A la manière aussi hardie qu'habile dont il maniait les affaires publiques, ceux-ci s'étaient aperçu bientôt qu'ils n'avaient vaincu que pour changer de maître, comme il arrive presque toujours; et sans s'inquiéter s'ils avaient gagné ou perdu au change, ils voulaient renverser le nouveau pouvoir. Ce fut surtout sur les dernières années de Pépin, quand il eut nommé lui-même ses deux fils, Drogon et Grimoald, maires de Bourgogne et de Neustrie, que la réaction se fit sentir le plus violemment. Drogon étant mort, et son père souffrant cruellement de ses infirmités, une conjuration se fit parmi les leudes pour détruire la domination naissante de la famille d'Héristal et *revenir à l'ancienne forme de gouvernement*, c'est-à-dire à l'anarchie du temps d'Ébroin. Grimoald tomba sous les coups des conjurés, mais Pépin fut aussi fort contre les leudes que contre les Barbares. Avant de mourir il mit à mort les meurtriers de son fils, et fit passer son héritage sur la tête de son petit-fils Théodoald; ensuite il expira à Jopil, le 16 décembre de l'année 714, laissant

le royaume aux mains de deux enfants, Théodoald, le maire, et Dagobert III, le roi, un fantôme sur un fantôme, selon l'heureuse expression de Bossuet.

DEPUIS LA MORT DE PÉPIN D'HÉRISTAL JUSQU'A HUGUES CAPET.

Pendant le règne de Pépin, trois rois s'étaient succédé sur le trône imaginaire qu'il conservait aux descendants de Mérovée, Clovis III, Childebert III et Dagobert II, morts tous les trois avant d'être sortis de l'adolescence. Le droit sans importance de laisser pousser les longues boucles de leur chevelure royale était tout ce qu'il leur avait laissé de l'héritage de leurs ancêtres. Il les faisait élever dans la ferme de Maumaque, sur les bords de l'Oise, entre Compiègne et Noyon, d'où il les envoyait chercher quand il avait convoqué quelque assemblée. Là ils



présidaient du haut d'un trône, et prêtaient leur nom pour sanctionner les Capitulaires; ensuite ils retournaient à Maumaque, traînés par ce classique attelage de bœufs qui a tant occupé les poëtes et les historiens, et coulaient doucement leurs jours dans les loisirs d'une heureuse vie de grands propriétaires, laissant volontiers à Pépin la gloire laborieuse de tenir tête à la barbarie et à la féodalité

La mort du vainqueur de Testry pensa remettre en question tout ce qu'il avait fait contre l'une et contre l'autre. Sa veuve, Plectrude, qu'il avait chargée de la tutelle de Théodoald, était une femme habile et déterminée ; mais que pouvait la main d'une femme pour retenir des rênes qui avaient presque échappé à la main puissante de Pépin? Une dissolution générale menace le royaume. Plectrude s'était mise en route avec une armée et Théodoald pour venir l'installer à Paris. Les Neustriens vont à sa rencontre à Compiègne, mettent ses troupes en déroute, et se donnent un maire à eux, nommé Rainfroy. Rainfroy place sur le trône un homme fait, le fils de Childéric, échappé aux coups de Bodilon, qui vivait dans un cloître sous le nom de Daniel. C'était un collègue, et non un jouet comme les rois de Pépin. Ensuite il pousse sa victoire, et attaque l'Ostrasie au midi pendant qu'il la faisait envahir au nord par les Frisons et les Saxons. Toutes les tribus germaines secouent le joug à la fois. L'Ostrasie semblait perdue : un jeune homme de vingt-cinq ans la sauva.

Outre Grimoald et Drogon, Pépin avait eu de sa concubine Alpaide un troisième fils nommé Charles. Les orages d'une jeunesse indisciplinée avaient éloigné de lui les yeux de son père, et la voix publique l'accusait même du meurtre de Grimoald. En ce moment, Plectrude le tenait emprisonné, dans la crainte d'une révolte. Il échappe à ses gardiens, se met à la tête des leudes humiliés d'obéir à une femme, chasse du pays les Saxons et les Frisons, et bat l'armée neustrienne dans les environs des Ardennes, sous les murs de la maison royale d'Amblet [716]. Il n'avait avec lui qu'un petit corps de troupes, avec lequel il se tint caché sur la hauteur où Amblet était bâti. Un des siens descendit au camp neustrien pendant la nuit, criant à haute voix que Charles arrivait, et commença le désordre en égorgeant à l'écart quelques soldats sans défense. Le reste s'émut tellement que les Ostrasiens n'eurent qu'à tuer. Rainfroy et son roi Daniel, connu sous le nom de Chilpéric II, n'arrêtèrent leur fuite que quand ils furent sortis de la forêt des Ardennes.

L'église d'Amblet fut un asile pour quelques fuyards. Il y a là-dessus une anecdote, chose rare dans cette histoire indigente, qui révèle sous un jour assez curieux la subtilité féroce du génie superstitieux des Francs. Parmi ceux qui avaient trouvé leur salut dans l'église d'Amblet, il y en eut un qui se traîna tout sanglant devant le chef ostrasien, se plaignant qu'on eût violé l'asile en sa personne. Un soldat lui

avait coupé le pied d'un coup de sabre au moment où il entrait en courant dans le saint lieu. Charles appela le soldat, qui dit pour sa



défense que la jambe mutilée se trouvait encore hors de l'église quand il avait frappé, et qu'ainsi on ne pouvait l'accuser sans injustice. Il eut gain de cause.

L'année qui suivit la bataille d'Amblet, l'invasion fut reportée en Neustrie par les vainqueurs, qui, suivant le chemin choisi par Clovis quand il était venu en Gaule, traversèrent la forêt Charbonnière, et rencontrèrent Chilpéric et Rainfroy à Vinci, entre Arras et Cambray [717]. Le dimanche, 19 mars, la bataille se livra, et la fortune se déclara encore une fois pour les Ostrasiens. Ce fut comme une seconde victoire de Testry. Charles vint se faire reconnaître à Paris. Ensuite il marcha sur Plectrude, qui tenait toujours à Cologne, devenue la capitale de l'Ostrasie depuis Pépin, et la força de lui livrer la ville avec les trésors de son père. Chilpéric et Rainfroy, abandonnés de leurs alliés

germains, avaient eu recours à Eudes, duc d'Aquitaine, qui essaya en vain de les soutenir. Ses troupes et les leurs se débandèrent à l'approche de Charles, qui mena ses guerriers jusqu'à Orléans, et se fit livrer Chilpéric. Rainfroy se défendit quatre ou cinq ans encore dans le comté d'Angers, et ne se rendit qu'à la condition qu'il serait maintenu dans le gouvernement du comté. Pour Chilpéric, il resta roi de Neustrie, mais roi *fainéant*. Il fallut six ans à Charles pour mener à terme toute cette lutte, et ce ne fut qu'en 720 que, débarrassé enfin de tout embarras intérieur, il put reprendre l'œuvre interrompue de Pépin.

Comme son père, Charles conduisit en Germanie de rudes et fréquentes expéditions. Les Frisons, les Allemands, les Saxons, et jusqu'aux tribus du Danube, appelèrent plus d'une fois l'effort de ses armes. Cependant ce n'est point là qu'il faut chercher le héros ; sa gloire est au Midi, où se montraient alors des ennemis nouveaux, et où ses combats du moins ont trouvé des historiens.

Le choc des Francs et des Arabes, les deux plus grandes puissances de l'univers d'alors, et dans lesquels deux mondes entiers se résumaient, est le fait le plus important peut-être après l'établissement des Barbares en Gaule. Mais avant d'en commencer le récit, il faut rappeler ce qu'était devenue l'Aquitaine, si complétement oubliée par les annalistes francs, depuis Dagobert, ses révolutions, ses combats, et les commencements de sa lutte contre les Musulmans, dont elle arrêta les armes la première.

Nous avons laissé le midi de la Gaule entre les mains des fils de Caribert et de leur grand-père Amandus, le duc des Vascons. Malgré le serment de fidélité que Dagobert s'était fait prêter par les envoyés vascons, à Clichy, l'indépendance des contrées méridionales n'avait pas fléchi à la mort de Caribert et d'Amandus, et sous les successeurs de Dagobert elle ne fit que s'affermir encore. Il s'agissait de bien autre chose, au nord de la Loire, que de revendiquer de vieux titres sur un pays qui n'avait jamais abdiqué sa nationalité. Des intérêts plus présents y retenaient tous les guerriers francs, et l'Aquitaine, entièrement abandonnée à elle-même, avait mené dès lors une vie de liberté et de désordre, sans qu'on sache bien au juste de quelle manière et sous quels chefs.

Vers 673, au moment où l'assassinat de Childéric II mettait le comble à l'anarchie dans les provinces du nord, un grand événement se passait au pied des Pyrénées et sur les bords de la Méditerranée. Les popula-

tions de la Septimanie, si semblables aux populations aquitaines de mœurs et de physionomie, souffraient impatiemment de rester sous le joug des Visigoths, pendant qu'elles voyaient leurs voisines rendues à la liberté. Les comtes visigoths, aussi portés que les leudes francs à l'indépendance, ne manquèrent pas de profiter de ces regrets nationaux pour viser à la souveraineté. Wamba venait de monter sur le trône ; la révolte de Vascons de l'Èbre l'appelait en Cantabrie. Hildéric, comte de Nîmes, crut le moment favorable, et se révolta, de concert avec les autres comtes de la Septimanie. Le duc Paul, qui est envoyé contre eux, passe dans leur camp avec son armée et quelques comtes de la frontière, et se fait nommer roi de Septimanie à Narbonne. Toute la Catalogne s'était déjà déclarée en sa faveur quand Wamba, vainqueur des Pyrénées, marche aux révoltés, et soumet toute la province en quelques jours. Il ne lui restait plus que Nîmes à réduire. Paul s'y était enfermé avec les principaux chefs de la révolte et un corps nombreux d'auxiliaires venus d'Aquitaine, auxquels Julien, archevêque de Tolède, l'historien de cette guerre, donne le nom de Francs. C'était Lupus, alors duc des Vascons, qui les avait envoyés, et lui-même était attendu de jour en jour par la garnison de Nîmes ; mais Wamba ne lui laissa pas le temps d'arriver à son secours. L'assaut dura deux jours. Sur la fin du second, les gens de Wamba étant parvenus à mettre le feu aux portes, les remparts se dégarnirent en un clin d'œil, et toute la garnison se porta aux Arènes, où commença bientôt une scène horrible. Hildéric, avec ceux de Nîmes, accusait de trahison Paul et ses Visigoths ; les deux partis en vinrent aux mains et dans l'enceinte même des Arènes et dans toutes les rues de la ville, sans s'occuper des ennemis qui s'avançaient toujours dans Nîmes, et qui eurent bientôt bloqué les Arènes. Ce qui restait des rebelles y soutint un siége en règle, mais il fallut céder à la fin. A peine avaient-ils succombé que l'on apprit l'arrivée du duc des Vascons, qui venait de déboucher par la vallée de l'Aude, et qui parut bientôt à deux journées de marche de la ville. Quand il sut ce qui était arrivé, il se hâta de rebrousser chemin, et rentra précipitamment dans son pays, suivi de près par Wamba, entre les mains de qui il laissa une partie de ses bagages.

Lupus entretenait autour de lui une armée nombreuse qui se recrutait sans cesse de tous les aventuriers des Pyrénées, et même d'une foule de leudes neustriens chassés de leur pays par la tyrannie d'Ébroin. Maître de toute la Gascogne et probablement du pays de

Toulouse, il avait pensé réunir la Septimanie à ses états, car on ne peut croire que le secours qu'il voulut donner aux sujets rebelles de Wamba fût un secours désintéressé. En 675, pendant les démêlés d'Ébroin avec Dagobert, il passa dans le pays au nord de la Garonne, et fit reconnaître son autorité jusqu'à Limoges, dont l'évêque et les habitants lui prêtèrent serment de fidélité.

On ne voit point ce que devenait pendant ce temps la famille de Caribert. Boggis et Bertrand disparaissent entièrement derrière le duc gascon; il semble même qu'ils aient été dépouillés par lui, car on voit leurs deux femmes, Aude et Phigberte, retirées en Ostrasie, où s'établit aussi Hubert, le fils de Bertrand, qui combattit Ébroin sous les ordres de Martin et de Pépin, et qui, devenu plus tard évêque de Liége, se rendit si célèbre parmi le peuple sous le nom de saint Hubert.

Il est difficile de comprendre après cela comment Eudes, le fils de Boggis, se trouve succéder à Lupus, non-seulement en Aquitaine, mais encore chez les Vascons [681]. Quoi qu'il en soit de ce problème historique, qui n'a point été résolu, en 719, à l'époque où Eudes intervint entre Charles et Chilpéric, il se trouvait maître absolu de tout l'ancien royaume visigoth, à l'exception seulement de la Septimanie; et à n'envisager que la domination réelle, il possédait presque autant de territoire que le fils de Pépin, forcé presque partout de promulguer ses décrets l'épée à la main. Jamais homme, depuis les rois visigoths, n'avait joui d'une puissance telle dans le midi de la Gaule : on eût pu croire que la nationalité de l'Aquitaine allait enfin triompher, grâce aux embarras de ses anciens maîtres. Mais déjà les Arabes menaçaient cet état de fraîche date de tous les sommets des Pyrénées; déjà ils s'étaient montrés en Provence, et la conquête de la Septimanie les établissait aux portes de Toulouse. C'était par eux que les Francs devaient rentrer en possession de ces riches provinces, un moment perdues pour eux.

L'invasion des Barbares de la Germanie avait eu son pendant au septième siècle, et les guerriers fanatiques envoyés par Mahomet à la conquête du monde venaient d'enlever à eux seuls plus de contrées à l'empire d'Orient que les compagnons réunis d'Alaric, de Genséric, de Clovis et d'Alboin n'avaient pu en arracher à l'empire d'Occident. A force de victoires, la loi de leur prophète s'était étendue d'un bout à l'autre de l'Orient des anciens, des bords du Gange aux Colonnes d'Her-

cule : la trahison d'un comte goth les aida à franchir cette dernière limite, et les jeta sur l'Occident, encore avides de nouvelles conquêtes.



Ce fut en 711 qu'eut lieu le passage des Arabes en Espagne. Rodrigue y régnait alors. Le fameux comte Julien, dont il avait violé la fille, les introduisit dans le pays pour le servir dans sa vengeance, et d'escarmouche en escarmouche on en vint enfin à un combat général sur les bords du Guadalète. Rodrigue, qui avait avec lui cent mille hommes, combattit pendant huit jours, et maltraita d'abord la petite armée des Arabes, à laquelle il fit perdre seize mille hommes. Mais une partie de ses leudes était pour le comte Julien, leur compagnon. Dans une action générale, ils lâchèrent pied et laissèrent Rodrigue au milieu des bataillons ennemis, où il trouva la mort. Son prédécesseur avait fait démanteler toutes les villes de l'Espagne pour se mettre en garde contre les révoltes des grands : il ne fallut que quatorze mois aux vainqueurs du Guadalète pour se rendre maîtres de tout le pays. Un cousin de Rodrigue, don Pélage, parvint seul à se maintenir dans quelques cavernes des montagnes de Cantabrie, et y fonda le royaume des Asturies, nommé Galice par les Arabes, qui fut le noyau des royaumes chrétiens d'Espagne au moyen-âge. Mais il n'y avait pas là de quoi in-

quiéter les conquérants, qui ne prévoyaient guère l'avenir de cette imperceptible principauté. Ils passèrent outre, et parurent en Gaule.

« Maîtres de tous les défilés des Pyrénées, les Arabes étaient, par tous les points de cette frontière, en contact avec la Gaule. Par les défilés occidentaux, ils touchaient aux cantons montagneux de la Vasconie; par ceux de la partie orientale, à la Septimanie. Ce fut par ces derniers qu'ils firent leurs premières irruptions dans la Gaule.

« Les chroniques chrétiennes font commencer ces irruptions en 719, année de la prise de Narbonne; mais il y a tout lieu de croire qu'elles ne sont pas exactes sur ce point. Les conquérants arabes distinguaient avec précision divers genres d'expéditions contre les infidèles, selon que la guerre avait pour objet de conquérir définitivement, de posséder la terre ennemie, ou seulement de la parcourir en la ravageant. A toute expédition ou série d'expéditions de conquêtes, ils donnaient un nom équivalant à celui de guerre sérieuse, de véritable guerre (*el djihed*). Ils confondaient sous la dénomination plus vague de *gazouat*, toute invasion momentanée, toute surprise, tout pillage, toute dévastation du pays ennemi. En général, ce dernier mode de guerre n'était, pour les Arabes, que le prélude du premier; c'était une manière de tâter l'ennemi et de pressentir son courage, sa force ou ses côtés faibles. Il paraît constaté qu'ils ne procédèrent point autrement dans la Gaule, et qu'avant de rien posséder dans la Septimanie, ils l'avaient plus d'une fois menacée et ravagée. » (Fauriel.)

En présence d'un ennemi d'autant plus terrible qu'il apportait de nouvelles croyances avec de nouvelles lois, les populations méridionales devaient chercher à se grouper autour d'un chef; ce chef, ce fut Eudes. La Vasconie et l'Aquitaine étaient déjà sous son autorité directe; les Provençaux vinrent s'y ranger d'eux-mêmes en le prenant pour roi; la Septimanie seule demeura isolée, et ne tarda pas à devenir la proie des Arabes. La prise de Narbonne, arrivée en 719, fut bientôt suivie de la soumission de toute la province. Sans perdre de temps, Zama, le général musulman, entra de suite sur les terres du duc Eudes, et vint mettre le siége devant Toulouse, la capitale de ses états. Une défaite éclatante rabattit pour quelque temps l'ardeur conquérante des envahisseurs, qui, ayant voulu tenter en 726 une nouvelle expédition en Provence, y furent battus encore une fois par le duc d'Aquitaine, et se retirèrent en désordre, emportant leur chef Ambessa blessé à mort. Jusqu'alors toute la gloire de cette guerre était pour Eudes. Il était le rem-

part non-seulement de la Gaule, mais de l'Occident tout entier. Tous les yeux étaient fixés sur lui. Quelque temps avant la bataille de Toulouse, le pape Grégoire II lui avait envoyé trois éponges avec lesquelles les papes essuyaient la table de la communion. Une alliance inattendue qui lui survint tout à coup put lui faire croire un moment que la partie était gagnée.

Les guerriers qui avaient passé le détroit à la voix du comte Julien étaient de deux races : les uns venaient de l'Arabie, les autres étaient Berbères ou Maures, et ni les uns ni les autres n'avaient oublié leur origine. En 731, cette différence de race pensa remettre en question la conquête musulmane de l'Espagne. « Un chef de la race more, dit Isidore de Béja, nommé Munuz, apprenant que ses compatriotes gémissaient en Libye sous le gouvernement oppressif de leurs juges, s'allie aux Francs sur-le-champ, et prépare une guerre cruelle aux Sarrasins d'Espagne. » Munuza commandait la frontière des Pyrénées, le poste le plus important alors de toute l'Espagne. Il s'allia avec Eudes, dont il épousa la fille Lampagie ; et déjà la Septimanie, enfermée entre les deux alliés, allait tomber entre leurs mains, quand Munuza, attaqué à l'improviste par Abdérame, le gouverneur de l'Espagne, et trahi par ses complices, fut dépouillé de son gouvernement, et périt en s'enfuyant dans une gorge des Pyrénées avec la belle Lampagie, qui alla grossir à Damas le sérail du chef des croyants. Abdérame avait à peine été arrêté par le rebelle : passant outre, il déboucha bientôt dans les plaines vasconnes par la vallée d'Hengué, si célèbre dans la suite sous le nom de vallée de Roncevaux [732]. Il emmenait avec lui une armée formidable, non point telle cependant que l'ont faite plus tard certains calculs grossis par une tradition mensongère. Soixante à quatre-vingt mille hommes entrèrent avec lui dans la Gaule. Ils étaient trop peu pour laisser trois cent soixante mille hommes dans les plaines de Tours ; mais c'en était assez pour épouvanter les peuples du midi de la Gaule, et les forcer d'avoir recours aux armes détestées des Francs.

Nous revenons enfin à Charles. Depuis l'année 720, époque de son traité avec Eudes, le duc ostrasien, tout entier à ses guerres de Germanie, semblait avoir perdu le Midi de vue. Cependant vers la fin de l'année précédente il avait fait une excursion au-delà de la Loire, comme pour rappeler à Eudes qu'il se trouvait entre deux ennemis. Il le vit bientôt arriver à Paris, fugitif et désespéré, implorant son secours contre Abdérame, dont le premier choc avait été irrésistible. Vainqueur

des Aquitains, près de Bordeaux, dans une terrible bataille, où Dieu seul sut le nombre de ceux qui périrent, dit Isidore de Béja, le chef musulman avait porté ses ravages bien au-delà des limites de l'Aquitaine, et jusque sous les murs de Sens et d'Autun. Qu'il le voulût ou non, Charles se trouvait bien forcé de prendre part à une guerre dont les désastres rejaillissaient sur lui. Il envoya Eudes ramasser les débris de son armée, et lui-même partit à la rencontre des Sarrasins, qui s'étaient rabattus sur le pays entre Tours et Poitiers. Ce fut là que se donna cette bataille célèbre, assignée par tous les historiens comme le terme de la conquête musulmane en Occident, et après laquelle elle n'enfanta plus rien de grand. Pour la première fois, les Barbares de l'Orient et ceux de l'Occident se trouvaient en présence : les pesants bataillons germains l'emportèrent sur les escadrons légers d'Abdérame. « Immobiles comme un mur, dit Isidore de Béja, et comme retenus ensemble par une couche de glace, les hommes du Nord, forts de leur taille gigantesque, maniaient hardiment de lourdes armes. » Ils rom-



pirent d'abord les rangs ennemis; mais les Arabes, à la manière des guerriers d'Orient, étaient aussitôt ralliés que dispersés, et le combat se prolongeait indécis, quand, sur la fin de la journée, un grand bruit se

fit entendre dans le camp d'Abdérame. C'était Eudes, avec une troupe d'Aquitains armés à la légère, qui l'avait attaqué en faisant un détour. La déroute des Musulmans commença par là. Abdérame tomba sous la hache d'un Franc, en essayant de disputer encore quelque temps la victoire; et le lendemain, comme le camp sarrasin demeurait morne et silencieux, les éclaireurs francs s'avancèrent aux portes, et rapportèrent qu'il avait été abandonné pendant la nuit. Tout le butin ramassé en Aquitaine s'y trouvait encore : il devint la proie des guerriers de Charles Martel, ainsi nommé par les siens sur-le-champ de bataille, parce que dans la mêlée il avait frappé sur les Arabes comme le marteau sur l'enclume [732].

Le contre-coup de cette victoire devait se faire sentir dans tout le midi de la Gaule, condamné ainsi à perdre son indépendance quel qu'eût été le vainqueur. D'abord Eudes ne put renvoyer au-delà de la Loire son dangereux allié avant de s'être reconnu son sujet et de lui avoir prêté serment de fidélité. Il dut ensuite abandonner ses droits à la souveraineté de la Provence, qui rentra, nominalement du moins, sous la domination franque, ainsi que tout le pays de Lyon, devenu pays libre sous Ébroïn. Sur ces entrefaites Eudes mourut, et son fils Hunald lui succéda [735]. Hunald refusa le serment qu'avait prêté son père : c'en fut assez pour attirer sur lui les armes de Charles Martel. « Eudes étant mort, dit une chronique méridionale, Charles prit les armes contre ses fils, et leur fit beaucoup de mal ; mais la lutte ayant ses vicissitudes, et beaucoup d'hommes ayant été tués de part et d'autre, les deux partis conclurent une alliance qui ne devait pas durer longtemps. »

Cependant, malgré la concession du duc d'Aquitaine, Charles-Martel n'avait pu s'avancer encore en Provence au-delà de la Durance. Son armée s'était arrêtée dans Avignon; mais il menaçait de franchir bientôt cette limite, et plutôt que de retomber sous le joug des hommes du Nord, la Provence préféra se donner aux Arabes. En 736, on les voit établis, sous la conduite de Youssouf, depuis la Méditerranée jusqu'à Lyon. C'était Mauronte, l'homme le plus influent en Provence, depuis la démission du duc Eudes, qui avait ménagé cette révolution. Par ses intrigues il fit entrer les Arabes dans Avignon, où Charles avait laissé une garnison franque. Okba, nommé depuis peu gouverneur d'Espagne par Obeid-Allah, préparait en même temps, de l'autre côté des Pyrénées, une expédition pareille à celle d'Abdérame, et menaçait

les bords de la Garonne et de la Loire de la domination établie déjà sur ceux du Rhône.

Le moment était critique : d'un jour à l'autre les Lombards, sollicités de longue main par les révoltés provençaux, pouvaient passer les Alpes et compliquer encore les embarras de Charles au Midi. Il était alors de l'autre côté de la Gaule, dans les marais des Frisons, qu'il fait passer de la condition de tributaires à celle de sujets, en leur imposant un duc franc ; puis il achève de tuer leur nationalité en les forçant d'abandonner les anciens dieux germains pour la religion du Christ. Mais, s'il appelle à son aide la conquête spirituelle, s'il prend, au-dehors, le clergé pour auxiliaire, au-dedans il l'opprime, et le dépouille en faveur de ses hommes d'armes, de ses fidèles, qu'après la bataille de Tours il avait invités, tout haletants encore, à la curée du temporel ecclésiastique. Aux premiers beaux jours de l'année suivante, il prit le chemin de la Bourgogne, envoyant devant lui une partie de son armée, commandée par son frère Childebrand, le même dont le nom n'a pu trouver grâce devant Boileau. Childebrand commença le siége d'Avignon, où commandait le général musulman Athime ; et son frère étant survenu, la place fut emportée d'assaut, après une vigoureuse résistance. Arabes et Provençaux furent tous passés au fil de l'épée, et le carnage fut suivi de l'incendie de la ville.

Au lieu de continuer sa marche le long du Rhône et de pousser jusque sous les murs d'Arles, le quartier-général de la révolte, Charles traversa le fleuve à l'improviste, et conduisit ses Francs dans les plaines de la Septimanie, dégarnie de la moitié de ses défenseurs depuis l'occupation de la Provence. Déjà il avait commencé le siége de Narbonne, quand on apprit qu'une armée arabe descendait des Pyrénées pour défendre la Septimanie. Un combat s'engagea à cinq ou six milles de Narbonne, dans la petite vallée de Berre, entre les montagnes de Corbières et l'étang salé de Sigean. Charles fut vainqueur, mais une partie de l'armée vaincue parvint à se faire jour jusqu'à la place. Il fallut renoncer à la prendre [737]. Pour se venger, le duc ostrasien fit, en se retirant, d'horribles ravages par toute la Septimanie. Maguelonne fut détruite de fond en comble. Les Francs poussaient devant eux, « accouplés deux à deux comme des chiens, » d'immenses troupeaux de captifs septimaniens. Arrivés à Nîmes, ils abattirent les portes et les remparts, et voulurent mettre le feu aux Arènes, où se défendait une partie de la population, comme au temps du duc Paul ; mais la flamme n'eut point

de prise sur ces indestructibles constructions. Les Arènes sont encore debout aujourd'hui, noircies partout par les feux qu'alluma Charles Martel, témoignage impérissable des vieilles hostilités de deux races réconciliées à la fin, mais sans avoir perdu le souvenir du passé.

Les Provençaux ne se tenaient pas pour battus. L'année suivante, Charles ayant été appelé en Germanie par une révolte des Saxons, Mauronte et les siens rentrèrent dans Avignon, dont ils chassèrent pour la seconde fois la garnison. La vengeance de Charles ne se fit pas attendre. Il reprit Avignon, ses troupes franchirent la Durance, s'emparèrent d'Arles, de Marseille, chassèrent les Arabes de toutes les villes, et forcèrent Mauronte, le champion acharné de la nationalité provençale, d'abandonner le pays. Quelques bandes de pillards arabes essayèrent en vain de se maintenir au milieu des rochers et des forêts de pins de la Garde-Fraisnet : ils furent forcés dans ce dernier refuge par les troupes réunies de Charles et de Luitprand, le roi des Lombards, qui se rapprochait de plus en plus des Francs, comme s'il eût voulu conjurer la lutte qui allait s'établir entre eux et les siens.

Depuis le commencement du règne de Charles Martel, une révolution importante avait eu lieu dans le pays des Lombards. Vers l'année 720, les violences de Léon l'Iconoclaste avaient détaché de l'empire d'Orient les possessions qui lui restaient encore en Italie, et qui, sous le nom d'Exarchat de Ravenne, comprenaient à peu près ce qui compose aujourd'hui les États de l'Église. L'Exarchat, une fois abandonné à lui-même, ne tarda pas à devenir la proie des Lombards, qui s'emparèrent d'une partie du pays, conduits par Luitprand. Déjà Rome était serrée de près par les troupes lombardes; les papes, devenus les véritables souverains de la ville, s'agitaient en vain pour attirer l'attention de la cour de Constantinople. Grégoire III, nommé en 740, tourna enfin ses regards d'un autre côté, et demanda l'appui de Charles Martel, le sauveur de la chrétienté, le protecteur des missionnaires, qui convertissaient alors la Germanie.

L'année 740 était *l'année sans guerre* du règne de Charles Martel. Vainqueur des Arabes, des Provençaux, des Saxons, des Allemands, des Frisons, des Bretons, qui avaient eu aussi leur part de révoltes, il se reposait dans sa maison de Kiersy-sur-Oise, n'ayant plus rien enfin à pacifier du Wéser et du Danube aux Pyrénées. Ce fut alors qu'il reçut une lettre de Grégoire III, lettre fameuse dans l'histoire des papes, parce qu'elle est le point de départ de toute l'existence pontificale au moyen-

âge. « Nous sommes agités de beaucoup de tribulations, disait le pon- « tife en commençant, mais les larmes coulent jour et nuit de nos yeux, « quand nous voyons l'Église abandonnée de toutes parts par ceux de ses « enfants dont elle espérait le plus de défense et de protection. » Et sur la fin : « Ancard, un de nos vassaux, qui est le porteur de cette lettre, « dira de vive voix à Votre Excellence ce qu'il a vu de ses yeux, et ce « que nous lui avons ordonné de vous dire. Je conjure tout de nouveau « votre bonté devant Dieu, qui est témoin de ce que je dis, et qui sera « notre juge, de vous hâter d'adoucir nos douleurs, et de nous en- « voyer au plus tôt une réponse qui nous réjouisse, afin qu'avec joie « nous implorions Dieu pour vous et pour vos sujets, devant le tom- « beau des saints apôtres saint Pierre et saint Paul. » Cette lettre, quelque pressante qu'elle fût, ne put faire oublier à Charles les services et l'amitié de Luitprand, auquel il avait fait adopter Pépin, son fils



aîné, à l'époque de ses guerres de Provence. Grégoire III revint l'année suivante à la charge. Il envoyait au chef des Francs les clefs du tombeau

de saint Pierre, avec une partie de ses chaînes. Ses ambassadeurs étaient chargés de présents pour les leudes. Mais ce qui devait assurer plus que tout le reste le succès de sa demande, c'était l'offre qu'il lui faisait de le reconnaître consul de Rome et empereur d'Occident. Ce titre magnifique, le terme futur de la grandeur de son petit-fils, avait flatté délicieusement l'orgueil de Charles Martel. Déjà l'abbé de Corbie et un moine de Saint-Denis avaient porté sa réponse à Rome. Sa mort et celle de Grégoire III arrêtèrent tout à coup cette importante correspondance qui devait se renouer bientôt.

Charles Martel n'avait que cinquante ans quand il mourut, et, comme son père, il succombait sous le poids de ses infirmités. C'est que les hommes s'usaient vite à cette vie de fatigues éternelles. Et pourtant après s'être épuisé à la lutte pour rendre au royaume franc son unité, il laissait tout à faire en apparence à ses deux successeurs, Carloman et Pépin. L'Aquitaine était encore là, hostile et indépendante. Les Arabes n'avaient pu être refoulés de l'autre côté des Pyrénées. En Germanie, la paix universelle de 740 ne devait guère être regardée que comme un temps d'arrêt. La révolte ne se taisait que pour reprendre haleine. Plus d'une fois encore nous verrons les Francs de l'autre côté du Rhin.

Le nouveau règne s'ouvrit par un désordre immense. Charles, dans son testament, avait partagé son royaume entre ses deux fils du premier lit. A Pépin, il avait donné la Neustrie, la Bourgogne et la Provence ; à Carloman, l'Ostrasie et la Germanie. Grippon, qu'il avait eu de son second mariage, avec Sonnichilde, la nièce d'Odilon, duc des Bavarois, n'avait point de part à l'héritage paternel. Le testateur respirait encore, quand Sonnichilde, profitant d'une expédition de Pépin dans la Bourgogne, toujours mal soumise, obtint de lui pour son fils un legs de plusieurs provinces enlevées aux parts des deux frères. A son retour, Pépin protesta hautement, appuyé des leudes et de Carloman, contre une donation arrachée à un mourant. Grippon et sa mère, attaqués à l'improviste, ne purent tenir la campagne. Assiégés dans la ville de Laon, si célèbre depuis dans les annales carlovingiennes, ils furent pris et enfermés, Grippon, au château de Neuf-Châtel, dans les Ardennes ; Sonnichilde, dans une cellule du monastère de Chelles.

Ce n'était que le prélude de mille autres troubles. La Provence chasse de nouveau les Francs. Odilon, pour venger sa fille, entraîne dans la révolte les Bavarois et les Allemands. Hunald refuse le serment et s'u-

nit à Odilon. Dans cette attaque générale, l'union des deux frères les sauva. Mettant leurs intérêts en commun, ils marchèrent ensemble contre les Aquitains d'abord, ensuite contre le duc de Bavière et les Allemands, et, victorieux partout, ils rétablirent, pour le moment du moins, leur autorité menacée.

« L'Ostrasie gardait son indépendance sous le gouvernement de Carloman. C'était comme une principauté séparée, et Carloman faisait tout l'office de la royauté ; administrateur non moins habile que brave guerrier, il s'appliqua à réparer les maux de la guerre ; il calma les ressentiments du clergé ; il assembla un concile dans le palais des Estines près de Binches en Hainault ; et dans les actes de ce concile, on voit tous les signes d'une souveraineté reconnue par les évêques et par les grands. C'était une position distincte entre les deux frères, qui ne s'explique que par des vues diverses de politique, ou par la disposition différente des deux pays » (Laurentie). Dans le concile tenu à Soissons, 744, la date est prise de l'année du règne de Childéric : dans le concile d'Ostrasie, au contraire, Carloman parle en souverain. Il se donne le titre de *duc et prince des Francs*, et il parle des grands en disant *optimatum meorum*. La révolution semblait plus avancée en Ostrasie, lorsque Carloman renonce à sa portion d'empire.

Cependant de grands changements avaient lieu dans les gouvernements de la Gaule. Depuis 735, année de la mort de Thierry III, le dernier roi de Charles Martel, la race mérovingienne n'avait plus même la triste consolation de fournir des rois fainéants. Fier de ses succès et de sa gloire, le vainqueur de Tours, le *marteau* des Musulmans, avait dédaigné de se donner l'ombre d'un maître, et la maison d'Héristal gouvernait le royaume en son propre nom. Soit que Pépin se sentît moins fort en présence de tant de révoltes, soit que, pressé d'en finir, il voulût remettre une dernière fois l'idole sur ses pieds pour la mieux renverser ensuite, il fit monter sur le trône un de ces moines de race royale qui devaient encombrer à cette époque les monastères, car on en voit sortir de partout, et lui ordonna de signer les actes publics du nom de Childéric II. Ce n'était là après tout qu'une formalité : la retraite de Carloman fut un événement plus grave. Suivi d'une nombreuse escorte, il part pour Rome, déjà l'asile de ceux qui abandonnaient le monde, ou que le monde abandonnait. De Rome, Carloman se retira sur le mont Soracte, à quelques lieues de la ville ; mais comme les visites empressées des Francs qui venaient à la cour

pontificale lui rappelaient sans cesse le souvenir importun de son



ancienne grandeur, il courut s'enfermer au mont Cassin, dans le célèbre monastère, chef-lieu de l'ordre de Saint-Benoît, et là, il passa le reste de ses jours sous la conduite de l'abbé Optat, dans les pratiques religieuses et les travaux corporels qui remplissaient la vie d'un simple frère. En Aquitaine, le duc Hunald imitait à la même époque l'exemple de Carloman. Quelques-uns ont dit que, sentant arriver le moment où l'Aquitaine allait avoir à défendre son indépendance contre les armes de plus en plus redoutables de la maison d'Héristal, et reconnaissant la supériorité de son fils Waifre sur lui, il lui avait cédé la place par un noble sentiment de générosité nationale. S'il fut poussé par un motif religieux, il faut convenir au moins que sa piété était bizarre. Il avait un frère, nommé Hatton, qui revendiquait aussi quelques droits à la souveraineté de l'Aquitaine. Pour en délivrer son cher Waifre, il attira Hatton dans les murs de Bordeaux, alors résidence des ducs, lui fit

crever les yeux, et le jeta dans une prison dont il ne sortit plus. Ensuite il dit adieu à sa femme, et alla revêtir l'habit de moine dans un monastère de l'île de Rhé, à côté du tombeau de son père [745].

L'avénement de Waifre, en supposant qu'il eût été déterminé par un motif de prudente modestie de la part de son père, était bien de nature à inquiéter Pépin. Mais avant de porter ses armes de ce côté, d'autres soins devaient l'occuper ailleurs.

Resté seul à la tête du royaume par la retraite de Carloman, il se rappela son autre frère Grippon, toujours prisonnier à Neuf-Châtel. Grippon fut rappelé à la cour, comblé de biens et d'honneurs; mais Pépin ne le rendit que plus ambitieux encore de régner, en le rapprochant du trône. Le rêve de Grippon était la souveraineté de l'Ostrasie. Il attire à lui une foule de leudes, s'assure une retraite chez les Saxons, et disparaît un jour de la cour, suivi de près par ses partisans, qui vinrent le rejoindre sur les bords du Wéser avec leurs troupes [747]. Il n'eut que le temps de commencer quelques ravages en Thuringe, et vit bientôt arriver son frère, accompagné de cent mille Venèdes. L'appui que les Saxons lui avaient donné leur coûta cher. Pendant quarante jours Pépin laissa vivre à discrétion son armée sur leur territoire. Tous leurs forts furent rasés. Beaucoup d'entre eux n'échappèrent à la mort qu'en se faisant chrétiens. Déjà ils commençaient à se lasser de Grippon, qu'ils allaient livrer peut-être, quand la mort de son grand-père Odilon ouvrit une nouvelle carrière à son ambition. Marchant sur la Bavière avec son armée de Francs, grossie encore d'un corps d'Allemands et d'une nouvelle troupe que lui amenait un leude franc nommé Suger, il s'empara en arrivant de la duchesse Histrude et de son fils, le fameux Tassillon, et se fit reconnaître sans peine duc des Bavarois. Cette seconde tentative fut déjouée, comme la première, par Pépin, qui rendit à Tassillon l'héritage paternel, et s'empara du rebelle usurpateur. Un prince de la race de Clotaire et de Chilpéric l'eût mis à mort, ou pour le moins enfermé dans un cloître : Pépin continua de le traiter en frère. Il lui fit une petite cour dans la ville du Mans qu'il lui donna, et le mit, avec le titre de duc, à la tête de douze comtés de la Neustrie [748].

Comme rois et comme hommes, les princes de la famille nouvelle l'emportaient en tout sur les descendants de Clovis. Cependant leur triomphe demeurait encore incomplet; il manquait quelque chose à leur fortune tant qu'elle ne serait pas légalisée. Le moment était favorable.

On avait encore à la cour de Pépin les lettres envoyées par Grégoire III à son père. Les Lombards étaient toujours aux portes de Rome, d'où le cri de détresse, poussé pour la première fois en 740, ne cessait de s'élever vers le chef des Francs. En échange du secours qu'on implorait, Pépin résolut de demander une consécration solennelle du pouvoir usurpé par les chefs de sa maison. Zacharie occupait alors le siége pontifical. Saint Boniface, le grand apôtre de la Germanie, l'homme le plus célèbre alors de toute la chrétienté, fut chargé de tâter le terrain. Lulle, un de ses prêtres, vint à Rome avec une lettre où il demandait la solution de quelques difficultés théologiques, et une mission secrète qu'il ne devait confier qu'au pape seul et de vive voix. Ce ne fut qu'au retour de Lulle que Pépin se décida enfin à une démarche ouverte. Il envoya l'évêque Burcard et Sulrade, abbé de Saint-Denis, chargés de poser au pape cette question : « Quel est le véritable roi, de celui qui en porte le titre, ou de celui qui en a la puissance? » La réponse était prête d'avance. « Alors, du conseil et du consentement de tous les « Francs, et avec l'autorisation apostolique, l'illustre Pépin, par l'élec- « tion de toute la France, la consécration des évêques et la soumission « des grands, fut élevé à la royauté, suivant les anciennes coutumes, « et oint pour cette haute dignité de l'onction sacrée, par la sainte « main de Boniface, dans l'église de Soissons. Quant à Childéric, qui se « parait du faux nom de roi, Pépin le fit raser et mettre dans le cou- « vent de Saint-Omer. » (Éginhard.) [752.]

Ce n'était pas là une révolution ; mais tant de mystère et de précautions d'abord, tant de solennité ensuite pour détrôner un fantôme de roi, montrent bien que c'était une chose grave, après tout. Il y a toujours une secousse à craindre quand du fait, si bien établi qu'il soit du reste, on veut passer au droit. L'illustration de la famille qui s'en allait devait remonter probablement bien au-delà de Mérovée, et se rattacher à tous les souvenirs de l'invasion. Et puis, chez les peuples de race germanique, la royauté n'était pas seulement une magistrature, comme dans les sociétés anciennes. Quel que fût parmi eux l'état précaire de l'autorité du roi, il y avait une sorte de culte attaché à sa personne, et le christianisme avait consacré cette religion. Ces vieilles fidélités des temps modernes qui ont encore pour devise : « *Dieu et le roi,* » et qui ont toujours eu tant de peine à oublier le passé pour le présent, doivent nous faire comprendre quelle espèce de lutte avait à redouter Pépin, à une époque où les traditions germaniques étaient



Page 128

fraîches encore, où les leudes portaient tous, bien souvent à tort, il est vrai, le nom de *fidèles*. D'ailleurs il y avait deux races derrière les deux dynasties. La Neustrie était mérovingienne, par esprit national, sinon par affection. Le prince mérovingien qui régnait en Aquitaine devait naturellement se révolter contre une mesure qui assurait définitivement l'abaissement de sa famille. Enfin, c'était une occasion de révolte pour les peuples tributaires et les mécontents.

Les Saxons et les Bretons appelèrent en effet, cette année-là même, les armes de Pépin, plutôt sans doute néanmoins pour obéir à leur génie inquiet, que pour venger la maison de Clovis. Waifre refusa hautement de reconnaître le nouveau roi. Grippon, insensible à la générosité de son frère, avait levé de nouveau l'étendard de la révolte ; il s'était retiré chez le duc d'Aquitaine, qui l'avait reçu à bras ouverts, et appelait à lui les leudes francs, toujours prêts à secouer le frein. Mais Pépin était en mesure. Il bat les Saxons, auxquels il impose de nouveaux missionnaires. Il envahit la Bretagne et s'empare de Vannes, ville frontière entre le pays breton et le pays franc. Waifre, sommé de livrer Grippon et menacé d'une armée qui prend le chemin de la Loire, se trouve heureux de voir son hôte partir pour l'Italie. Grippon comptait sur la haine des Lombards contre son frère, depuis qu'il avait lié sa cause à celle des papes : il ne put arriver jusqu'à eux. Déjà il touchait les Alpes ; deux comtes postés à Saint-Jean-de-Maurienne lui barrèrent le passage, et il périt en voulant le forcer. Le sort de son protégé était d'un fâcheux augure pour Waifre, dont les craintes s'augmentèrent encore quand il vit Pépin s'établir dans la Septimanie. La trahison d'Ansemond, seigneur goth, nommé par les Arabes gouverneur de Nîmes, de Béziers, d'Agde et de Maguelonne, ouvrit ces quatre places aux Francs, qui, pour la première fois, prenaient pied dans ce pays. De là ils menaçaient plus que jamais l'Aquitaine, ouverte pour eux de tous côtés. Mais avant d'entreprendre une conquête qui couronnait l'œuvre de sa maison, Pépin avait un devoir de reconnaissance à remplir. Il s'y prêta d'autant plus volontiers que la politique était ici d'accord avec la reconnaissance.

Zacharie était mort peu de temps après le couronnement de Pépin; Étienne II, puis Étienne III, lui avaient succédé. Les Lombards venaient de reconnaître en même temps un nouveau roi, Astolphe, à qui son frère Rachis avait laissé la couronne de fer, pour aller rejoindre Carloman au mont Cassin. Astolphe ouvrit son règne par une grande con-

quête, par la prise de Ravenne et de son territoire, ce qui l'établissait, à la lettre, aux portes de Rome. En vain le pape essayait-il de se débattre contre l'envahissement des Lombards : les évêques et les moines qu'il envoyait à Pavie étaient renvoyés avec mépris. Ses messages à Constantinople n'avaient pas plus de succès. Les lettres qu'il écrivait



à Pépin étaient interceptées au passage. Il parut un jour sur les murs de Rome, pieds nus, couvert de cendre, et portant au haut d'une croix un traité signé par Astolphe et bientôt rompu. Tout cela n'empêchait point les Lombards d'avancer, et de tenir la ville comme bloquée, en assiégeant les châteaux de la campagne romaine. Enfin Pépin, qu'Étienne avait secrètement averti par un pèlerin franc, lui envoya dire de venir le trouver, et ses envoyés l'escortèrent jusqu'aux Alpes, sans qu'Astolphe osât l'arrêter en chemin [754].

Pour la première fois ces deux puissances, qui se comprenaient et se cherchaient en quelque sorte depuis quatorze ans, allaient donc se

trouver en présence. L'entrevue eut lieu à Pontyon dans un bourg du Pertois. On lit dans la Vie d'Étienne que Pépin se prosterna à terre à la vue du pape, et qu'il le conduisit lui-même, en tenant son cheval par la bride. Le continuateur de Frédégaire dit seulement « qu'Étienne vint en présence du roi, et distribua beaucoup de présents à lui et aux siens, demandant du secours contre la nation des Lombards et leur roi Astolphe. » Le roi lombard avait bien deviné d'avance ce qu'Étienne allait faire en France : il y envoya de son côté un moine de ses états, dont il espérait que la voix serait au moins aussi puissante que celle



du pape. C'était Carloman, qui, soumis aux ordres de son abbé, consentit à reparaître en ambassadeur dans une cour qu'il avait quittée avec un appareil de roi. Au surplus, son obéissance fut inutile. L'expédition contre les Lombards entrait probablement depuis longtemps dans les plans de Pépin, et le moine du mont Cassin ne pouvait guère parler avec assurance contre les intérêts du pape. On envoya une ambassade à la cour d'Astolphe, avec l'ordre formel de renoncer à ses desseins sur les terres romaines, et Carloman reprit tranquillement le chemin de son monastère, qu'il ne devait plus revoir. Il mourut en chemin avant d'être sorti des états de son frère.

« Le roi Pépin n'ayant pu obtenir ce qu'il avait demandé par ses en-

« voyés, et Astolphe ayant dédaigné de le faire, l'année écoulée, le roi « ordonna à tous les Francs de venir à lui aux calendes de mars, « comme c'est la coutume des Francs, dans sa maison de Braine. Ayant « tenu conseil avec ses grands, à l'époque où les rois ont coutume de « partir pour la guerre, il se mit en marche accompagné du pape « Étienne, avec toutes les nations qui résidaient dans son empire, et « les bataillons des Francs; et s'avançant en grande multitude vers les « frontières de la Lombardie, par Lyon et Vienne, ils arrivèrent à Mau- « rienne. A cette nouvelle, Astolphe, le roi des Lombards, rassemblant « toute l'armée de sa nation, vint jusqu'à l'endroit appelé *la vallée de* « *Suze*, et ayant établi là son camp, il s'efforçait à grand renfort de « traits et de machines de soutenir injustement les violences qu'il avait « commises contre la république et le siége apostolique de Rome. Ce- « pendant le roi Pépin avait fait une halte à Maurienne avec les siens, « arrêté par l'étranglement de la vallée et la hauteur des montagnes ; à « la fin, quelques soldats de son armée débouchèrent par d'étroits pas- « sages et descendirent dans la vallée de Suze. Voyant cela, le roi As- « tolphe fit armer tous les Lombards, et vint fondre audacieusement « sur eux. Les Francs ne mettaient point leur salut dans la force de « leurs bras; ils invoquent Dieu et prient le bienheureux apôtre Pierre « d'être leur soutien ; puis ils engagent l'action et combattent courageuse- « ment. Le roi Astolphe voyant son armée maltraitée, tourne le dos, après « avoir perdu dans cette bataille presque toute l'armée qu'il avait ame- « née avec lui, les ducs, les comtes et les anciens de la nation lombarde ; « et lui-même s'échappa à grand' peine en escaladant un rocher, et ga- « gna sa ville de Pavie avec un petit nombre de gens. L'illustre roi « Pépin, victorieux avec le secours de Dieu, s'avança jusqu'à Pavie « avec les nombreux bataillons de son armée, et se campa sous les « murs de la ville, ravageant tout le pays à la ronde. Il incendia toute « cette partie de l'Italie, ravagea toute la campagne, saccagea tous les « lieux de campement des Lombards, s'empara de grands trésors d'or « et d'argent, d'une foule d'ornements, et de toutes leurs tentes. Enfin « le roi Astolphe, voyant qu'il ne pouvait plus échapper, demanda la « paix par l'entremise des prêtres et des principaux des Francs, exécuta « tous les ordres du roi Pépin ; et pour racheter entièrement tout le mal « qu'il avait fait injustement à l'église romaine et au siége apostolique, il « s'engage par serment et en donnant des otages, de ne jamais se dé- « rober à la domination des Francs, et de ne jamais s'approcher en



Mort d'Astolphe, roi des Lombards.

« armes de la république et du siége apostolique de Rome. Le roi Pé-« pin, clément comme il était, lui laissa la vie et son royaume ; et le « roi Astolphe distribua un grand nombre de présents dans son camp, « car il fit de nombreuses largesses aux seigneurs francs. Après cela, « Pépin envoya le pape Etienne en grand honneur à Rome, avec ses « grands et une foule de présents, et le rétablit sur le siége aposto-« lique rendu à la tranquillité dont il jouissait auparavant. Ces choses « terminées, le roi Pépin et son armée revinrent chez eux, avec l'aide « de Dieu, chargés de trésors et de présents. » (Continuateur de la Chronique de Frédégaire, 4e partie.) [755.]

Astolphe avait promis, pour se délivrer de ce terrible ennemi, d'abandonner Ravenne, et tout ce qu'il possédait de l'Exarchat dont Pépin avait fait présent au siége pontifical, par un acte fameux dans l'histoire des papes. A peine l'armée franque eut-elle repassé les Alpes, qu'il voulut prendre une revanche éclatante de son humiliation. Au lieu de livrer Ravenne, il vint mettre le siége devant Rome. Le 1er janvier de l'année 756, les Romains se virent tout à coup investis par l'armée lombarde, qui s'empara de tous les passages et tint la ville si bien bloquée, qu'Étienne ne put en donner avis au roi des Francs avant le cinquante-cinquième jour du siége.

Sur ces entrefaites arriva un envoyé de l'empereur de Constantinople. A la nouvelle des succès de Pépin contre les Lombards, il était parti pour lui apporter les félicitations de son maître et redemander Ravenne avec l'Exarchat. On lui répondit que le vainqueur en avait disposé déjà. Pépin accourait en ce moment au secours de son protégé : il confirma la réponse d'Étienne. Dès ce moment, tous les vœux de la cour byzantine furent pour les Lombards : nous la verrons intriguer en leur faveur jusqu'à la fin du règne de Charlemagne.

Tandis qu'Astolphe est retenu devant les murs de Rome, que défendait une troupe de Francs laissée en 755, Pépin marche droit à Pavie. Le roi lombard plia encore cette fois. Au territoire qu'il avait cédé l'année précédente, il ajouta Comachio, paya les frais de l'expédition, et se soumit au tribut de douze mille sous d'or que sa nation avait payé autrefois aux Francs, jusqu'au règne de Clotaire Ier. Peu de temps après, étant à la chasse, son cheval le jeta rudement contre un arbre ; il se releva tellement froissé de cette chute qu'il en mourut en quelques jours. Il ne laissait pas d'enfants. Deux compétiteurs à la couronne de fer se présentèrent en même temps. L'un était Rachis, le

prédécesseur d'Astolphe, qu'une ligue de seigneurs vint tirer de son monastère et replaça sur le trône; l'autre était un duc lombard, nommé Didier, qui, se voyant le plus faible, eut recours à l'intervention du pape. Il lui promit l'exécution fidèle du dernier traité avec Pépin, et offrit d'ajouter Bologne aux villes de la donation. Étienne se fit mettre d'abord en possession de quelques terres où commandait Didier, ensuite il envoya un prêtre de l'église romaine au moine fugitif pour le réprimander de sa sortie du Mont-Cassin, et fit déclarer Pépin pour Didier. En quelques jours Didier régnait sans opposition sur les Lombards, et Rachis avait repris la robe de bénédictin. Déjà l'on pouvait prévoir quel serait l'avenir de cette puissance naissante, si faible par elle-même, si redoutable par les intérêts qui se ralliaient à son nom, et par les forces qu'elle faisait mouvoir. Au milieu de ces troubles, les duchés de Spolète et de Bénévent s'isolèrent du royaume lombard, et se déclarèrent indépendants «sous la protection des Francs et de l'église romaine.» Dès lors Pépin tourna ailleurs son attention. Seulement, une révolte générale ayant éclaté en 758 dans le pays des Saxons, pendant que toutes ses forces étaient occupées de ce côté, Didier, peu soucieux des promesses faites à la cour de Rome du temps qu'il mendiait son appui, reprit avec elle le rôle hostile de Luitprand et d'Astolphe, et renouvela les alarmes des Romains. Déjà une partie de ces villes si péniblement conquises sous Étienne étaient retombées entre les mains des Lombards. Paul, le frère et le successeur d'Étienne, écrivit à Pépin. Après plusieurs négociations inutiles, le roi franc fit partir enfin Remi, son frère naturel, évêque de Rouen, et le duc Antaire, avec ordre de menacer les Lombards d'une troisième expédition s'ils osaient remuer plus longtemps. Didier eut le bon esprit de ne pas attendre l'exécution de la menace, il retira son armée et rendit ses conquêtes. Il ne devait pas être aussi prudent avec Charlemagne.

Pépin se voyait l'arbitre des destinées de l'Italie, et dans la Gaule même, à quelques lieues de l'ancienne capitale des provinces mérovingiennes, un état indépendant semblait protester par son attitude hostile contre cette grande restauration du royaume franc. Pépin ne devait point léguer cet importun voisinage à son fils : ce qui nous reste encore à parcourir de son règne sera rempli par l'histoire de la conquête de l'Aquitaine.

Nous avons laissé les affaires du midi de la Gaule, pour ainsi dire, en suspens. L'armée franque était campée encore sous les murs de

Narbonne; Waifre et Pépin s'observaient tous deux d'un œil inquiet. En 759 la prise de Narbonne, en refoulant au-delà des Pyrénées les derniers débris de l'armée arabe, et en rétablissant définitivement la domination franque à l'extrémité méridionale du sol gaulois, précipita un engagement que l'on attendait de part et d'autre depuis longtemps. En Saxe, en Italie, rien ne résistait plus à Pépin. Tassillon, le duc de Bavière, venait de jurer fidélité non-seulement à Pépin, mais à ses deux fils, Charles et Carloman. « Il y avait deux ans, dit le continuateur de Frédégaire, que la terre se reposait; Waifre, resté seul de tous les antagonistes de Pépin, ne pouvait manquer d'essuyer à la fin le choc de ses armes partout victorieuses. La guerre commença en 760. »

Pour couvrir d'un prétexte l'attaque qu'il méditait, Pépin envoya au duc d'Aquitaine une ambassade solennelle, chargée d'exiger qu'on lui livrât tous les leudes francs réfugiés à sa cour, et qu'on fît justice aux réclamations de quelques églises franques qui avaient été dépouillées des domaines qu'elles possédaient en Aquitaine. Jamais ambassadeurs francs n'avaient été bien reçus en Aquitaine. Sur une réponse hautaine de Waifre, Pépin assembla tous ses leudes à Troyes, et passant par Auxerre, Nevers et le Berry, il entra dans le pays des Arvernes, où il mit tout à feu et à sang. Le duc, pris au dépourvu, eut recours aux négociations. Il offrit de s'en rapporter au jugement d'un plaid général, donna en otage deux de ses parents, Adalghier et Ithier, et obtint ainsi la retraite de l'armée ennemie. Mais l'année suivante, à peine Pépin eut-il congédié l'assemblée, qui se tenait déjà au mois de mai, à la mode carlovingienne, que Waifre parut tout à coup sur les bords de la Loire avec ses bandes de Gascons, saccagea Châlons, Autun, et repassa le fleuve, selon l'expression du chroniqueur, « sans avoir vu la pique d'un Franc. » Il vit bientôt les Francs eux-mêmes dans ses états. Pépin venge Autun et Châlons sur Chantelle et Bourbon-l'Archambault, et vient mettre le siége devant Clermont, la capitale de l'Auvergne, dont il s'empara après une vigoureuse résistance, et que les siens brûlèrent sans son ordre, au dire de l'annaliste de Metz [761].

La campagne de 762 s'ouvrit par le siége de Bourges, que Waifre avait confiée au comte Humbert, et dont les Francs ne purent se rendre maîtres qu'après avoir abattu une partie des murs à grands coups de bélier. De là ils vinrent à Tours, qui ne fut plus qu'un monceau de cendres et de ruines au bout de quelques jours. En vain Waifre essaie-t-il d'arrêter par des diversions la marche irrésistible des enva-

hisseurs. Le comte Maucion, qu'il envoie en Septimanie, est battu et tué par les Francs du pays. Le comte Adalard éprouve le même sort dans le Lyonnais. Pour surcroît d'humiliation, le comte de Poitiers, dans une expédition sur le territoire tourangeau, se fait battre, lui aussi, par les vassaux du monastère de Saint-Martin, et comme ses deux collègues, il reste avec la plupart de ses gens sur le champ de bataille. La trahison de son oncle Rémistan, qui passa dans le camp de Pépin au moment où la saison le forçait de se retirer, vint encore ajouter aux infortunes du malheureux duc d'Aquitaine, et l'expédition de l'année suivante semblait devoir l'achever. Une autre trahison retarda sa chute. Traversant rapidement les pays déjà ravagés, l'armée franque s'engagea dans la vallée de la Vienne, et détruisit les vignes du Limousin, d'où les monastères tiraient alors leur vin, les riches comme les pauvres, dit le continuateur de Frédégaire. Déjà l'on était arrivé sur les bords de la Dordogne, quand Tassillon, le jeune duc des Bavarois, se rappelant sans doute la vieille alliance de son père Odilon avec les Aquitains, rompit tout à coup avec Pépin, déclara qu'il ne voulait plus le voir en face, et rebroussa chemin avec les siens. Sa retraite n'empêcha pas le roi franc de continuer sa marche, et de remporter une grande victoire sur les Vascons de Waifre; mais le besoin de surveiller Tassillon, qui venait d'épouser la fille du roi des Lombards, l'obligea de s'arrêter et de retourner sur les bords du Rhin, d'où il tint quelque temps en échec, à la fois, et son ennemi déclaré et son sujet insoumis.

La guerre recommença avec une nouvelle fureur en 766. Waifre, voyant que ses meilleures places tombaient l'une après l'autre entre les mains des Francs, et devenaient ensuite autant de points de ralliement pour eux, imagina de faire démanteler toutes celles qui lui restaient, et d'attendre que Pépin vînt l'attaquer dans la vallée de la Dordogne, où il se retrancha avec ses troupes, au milieu des rochers et des ravins. Cette tactique hardie fut déconcertée par celle de Pépin, qui, dédaignant d'aller chercher Waifre dans le pays sauvage où il semblait s'être réfugié, parcourut en vainqueur toute l'Aquitaine, et prit possession des places abandonnées dont il n'eut plus qu'à relever les murailles. Frappant sans relâche son ennemi atterré, il prit à peine le temps d'aller présider au petit village de Gentilly, près Paris, le fameux concile où se décida la grande question du culte des images, et sitôt après les fêtes de Noël, il partit pour l'Aquitaine [767]. Tou-

louse, l'Albigeois et le Gévaudan furent soumis pendant l'hiver. Puis il remonta vers la Haute-Auvergne, prit Turenne, Peirace et le château de Scoraille, bâti au sommet d'une montagne près de Mauriac. Tant de désastres réveillèrent dans le cœur de Rémistan quelque pitié, sinon pour son neveu, du moins pour son pays. Il sortit du château d'Argenton, en Berry, dont on lui avait confié la garde, et se mit, à la tête de quelques troupes légères, à faire des courses dans le Limousin et le Berry. Sa seconde trahison fut moins heureuse que la première. Il fut pris dans une de ses courses et amené devant Pépin, qui le fit pendre sur-le-champ, de la main de l'un des deux comtes qui l'avaient fait prisonnier.



L'infortuné Waifre ne pouvait plus tenir la campagne. Réfugié dans les Cévennes, il échappa quelque temps encore à ses ennemis, en

les promenant de caverne en caverne. Se voyant enfin sur le point d'être forcé, il ramassa quelques amis dévoués, et se jeta avec une bande déterminée dans la forêt d'Étobole (aujourd'hui Ver), près de Poitiers, où il disputa sa vie pendant plus d'un mois aux nombreux détachements qui battaient la forêt de tous côtés. Malgré la persévérance de leur poursuite, les Francs n'eurent point l'honneur de sa mort : il tomba sous les coups d'un traître, nommé Waraton, qui l'assassina dans une nuit du mois de juillet de l'année 768.

Pépin mourut à la fin du mois suivant. Comme il revenait après la mort de Waifre, la fièvre le prit à Saintes. Il se fit transporter à Tours au tombeau de saint Martin, et de là à Saint-Denis, où il mourut et où il fut enterré. Son tombeau était à la porte de l'église, et l'on y lisait cette inscription composée par un moine du temps de saint Louis : « *Pépin, père de Charlemagne.* »



Le règne de Charlemagne est une des grandes époques de l'histoire. Les deux faits qui ont changé le monde, l'établissement du christianisme et la fusion des races germaniques dans la société moderne, se terminent et se ferment sous lui par la conversion définitive des pays au-delà du Rhin, et son couronnement à Rome en 800. Ce serait faire injure à la grandeur de ce règne que de le revendiquer comme un morceau exclusif de notre *Histoire de France*. Charlemagne appartient à l'Europe entière, selon l'observation judicieuse de Sismondi. La France disparaît dans cet empire gigantesque, dont, au reste, elle n'est pas même le siége, quoiqu'elle en soit le véritable point de départ. Néanmoins, toute partagée que doive être la gloire de ce nom célèbre, il

nous en reste encore assez pour le citer avec orgueil; et quoiqu'on ne puisse plus guère s'aviser maintenant de donner aux rois de France le titre de fils de Charlemagne, les quarante-six années de son règne sont encore aujourd'hui, après tant de bouleversements historiques, ce qu'il y a de plus important dans les huit premiers siècles de nos annales.

L'année qui suivit la mort de Pépin n'annonçait point pourtant de si grandes choses. En Italie, Didier se déclarait en révolte contre la domination nouvelle, que lui avaient value ses projets sur la ville des papes. Le duc de Bavière négociait sous main avec le roi lombard. Enfin la conquête si longue et si pénible de l'Aquitaine semblait déjà remise en question par l'apparition de son ancien roi, Hunald, le père de Waifre, sorti du monastère de l'île de Rhé à la première nouvelle du changement de règne, et déjà reconnu dans plusieurs villes. Pour faire face à tant d'embarras à la fois, on avait deux jeunes rois novices, montés à peine sur le trône, et désunis déjà. La guerre d'Aquitaine appartenait à Charlemagne, qui avait eu en partage la Neustrie et la Bourgogne. Il marcha hardiment sur Hunald, qu'il chassa dans le pays des Vascons, dont l'indépendance avait survécu à la chute de Waifre, et força Lupus, leur duc, de lui livrer le fugitif. Ce coup de vigueur intimida Didier et Tassillon : ils n'osèrent rien tenter encore.

Carloman avait refusé de laisser marcher les Ostrasiens à cette guerre. Une sourde rivalité entre les deux frères menaçait d'entraver la marche du royaume dans la voie de conquêtes où il se trouvait lancé : heureusement, la mort en débarrassa bientôt Charlemagne et les Francs [771]. La veuve de Carloman redoutait tellement son beau-frère, qu'elle prit avec elle ses deux enfants et s'enfuit à la cour de Didier, abandonnant leur héritage plutôt que de les exposer aux chances de la captivité, ou même de la mort. Charlemagne se plaignit amèrement de cette fuite, disant « *qu'il ne méritait pas d'être craint de la sorte;* » mais il n'en mit pas moins la main sur le royaume de ses neveux. Dès lors il disposait à son gré des forces de la nation ; l'année suivante, il commence la guerre avec les Saxons.

Le pays des Saxons s'étendait de l'Océan germanique aux contrées slaves, dans toute la largeur de l'Allemagne du Nord. Une foule de tribus, chacune avec leur duc indépendant, se partageaient cette vaste contrée qu'elles habitaient encore à l'ancienne manière germaine, sans villes et sans culture régulière. Elles formaient trois races distinctes : les Saxons-Westphaliens, à la frontière septentrionale ; les Ostphaliens ou Oster-

lingues, voisins de la Bohême ; et les Angriens, dans la Prusse d'aujourd'hui. Cette puissante nation était la seule alors qui pût lutter corps à corps avec les Francs. Depuis longtemps elle subissait leur patronage, et même elle leur payait tribut ; mais le peuple d'où étaient sortis les conquérants de la Grande-Bretagne ne pouvait se plier docilement au joug ; de fréquentes révoltes avaient protesté dans tout le cours de la période mérovingienne contre cette odieuse sujétion. Depuis surtout que les princes de la nouvelle famille avaient affiché la prétention d'imposer aux tribus germaines d'autres mœurs et une autre religion, la résistance avait redoublé. Ce n'était plus d'une dépendance nominale, ni de quelques centaines de cuirs qu'il s'agissait : les vieilles croyances, les traditions des ancêtres, tout l'ancien monde germanique était en



danger. Les missionnaires marchaient en tête des armées, chargées de les appuyer au besoin ; des monastères s'élevaient dans le pays, et déjà les habitations, qui se groupaient autour, donnaient naissance à des villes.

Cette entrée à main armée du christianisme et de la civilisation dans une contrée restée fidèle à la barbarie devait amener une lutte désespérée : Charlemagne la trouva entamée, et trente ans lui suffirent à peine pour en sortir victorieux.

Ce fut en 772 qu'eut lieu sa première expédition contre les Saxons. Un grand nombre de forts s'étaient élevés par tout le pays dans les dernières guerres avec Charles-Martel et Pépin. Abattus, relevés tour à tour, il en restait encore plusieurs où les tribus se réfugiaient avec leurs dieux et leurs richesses ; l'un des plus célèbres était celui d'Eresbourg, près de Paderborn, où était l'image du dieu Hermansaül. Le dieu, placé sur une colonne, était armé de toutes pièces. De sa main droite il portait un étendard où était peinte une rose ; de sa main gauche, une balance. On avait gravé un ours sur sa poitrine, et un lion sur son bouclier. Ces emblèmes ont fort occupé les antiquaires, qui ont cru voir dans Hermansaül, tantôt Mars, Mercure ou Junon, tantôt Arminius, le vainqueur de Varus. Quoi qu'il en soit, les Saxons rendaient un grand culte à cette idole; c'était le dieu tutélaire de la nation; l'or et l'argent abondaient dans son temple. Charlemagne força Eresbourg, pilla le temple et brûla l'idole. Toute son armée demeura trois jours à démolir dans ce lieu. Ensuite elle reprit le chemin de la Gaule, laissant aux Saxons un souvenir qui demandait vengeance.

Ils attendirent néanmoins que leur ennemi se fût engagé dans de nouvelles affaires : leur attente ne fut pas longue. On ne pouvait espérer de paix sérieuse en Italie tant que la nouvelle principauté romaine et le royaume lombard resteraient en présence avec leurs exigences mutuelles, et les animosités mécontentes d'une lutte interrompue. La terreur du nom franc, seul rempart des papes, ne suffisait pas toujours pour les protéger. Chaque jour, de nouveaux cris d'alarme partaient des murs de Rome. Une dernière expédition des Francs mit enfin un terme à cette crise fatigante.

Peu de temps après la mort de son père, Charlemagne avait épousé la fille de Didier, malgré toutes les représentations d'Étienne III, homme faible du reste, qui louvoya, pour ainsi dire, durant tout son pontificat, entre la haine et l'amitié des Lombards. Jusque-là, rien de grave n'avait modifié le *statu quo* dans lequel les affaires d'Italie avaient été laissées par Pépin ; les choses changèrent de face en 773. Adrien Ier, politique habile et courageux, succède à l'ennemi honteux des Lombards. Charlemagne répudie la fille de Didier pour épouser Hildegarde,

et Didier se venge de cet affront en ordonnant au pape de sacrer les deux fils de Carloman. Sur le refus d'Adrien, il commence les hostilités, entre avec une armée dans l'Ombrie, et renouvelle aux portes de Rome les scènes de Luitprand et d'Astolphe. Adrien, trop faible pour lui tenir tête, avait déjà fait barricader en dedans avec de grosses barres de fer les portes de l'église Saint-Pierre, située hors de la ville : Charlemagne arriva à propos pour le délivrer. Le rendez-vous avait été donné par lui à Genève. Bernard, son frère naturel, descendit en Italie avec une armée, par le grand Saint-Bernard ; lui-même y pénétra par le Mont-Cenis.

Didier attendait les Francs à l'entrée des plaines du Piémont, et peut-être les eût-il tenus là longtemps, car on parlait déjà dans leur camp de reculer, quand une terreur panique se mit dans l'armée lombarde. Tous s'enfuirent sans prendre seulement le temps d'emporter les bagages, et Didier courut se renfermer dans les murs de Pavie, devant lesquels Charlemagne ne tarda pas à arriver. Le siége dura six mois. C'est le plus long dont il soit fait mention dans l'histoire des Francs. Suivant l'exemple de Théodoric quand il détruisit le royaume des Hérules, à cette même place où agonisait la domination lombarde, le nouveau conquérant de l'Italie laissa ses généraux pousser les opérations du siége, et réduisit pendant ce temps toute la Lombardie. Quand il revint devant Pavie, il ne restait plus à Didier que ce qui était enfermé entre les murs de la ville.

Cependant l'on arrivait au sixième mois du siége ; la résistance des Lombards ne pouvait plus que se prolonger encore quelque temps, sans rester sérieuse. Comme les fêtes de Pâques approchaient, Charlemagne quitta encore une fois son camp, et vint les passer à Rome. A trente milles de la ville, il trouva les juges romains, qui l'escortèrent jusqu'aux portes, leurs étendards à la main. La milice de la ville s'avança à sa rencontre jusqu'à un mille des murs. Devant elle était une troupe d'enfants qui tenaient des rameaux d'olivier, et chantaient *hosanna*. Ensuite venaient les croix que l'on portait autrefois devant les exarques, et dont on honorait le roi franc en sa qualité de patrice des Romains. Le pape le reçut au haut des degrés de l'église Saint-Pierre : ils s'embrassèrent tous les deux, et entrèrent dans l'église en se tenant par la main, pendant que le peuple chantait ce verset de l'Écriture sainte : « *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur !* »

Après un séjour de près d'une semaine, pendant lequel il confirma,

en l'agrandissant encore, la donation de Pépin, Charlemagne reparut devant Pavie, qui ne tarda pas à capituler. Ce furent les Lombards eux-mêmes qui contraignirent leur prince à se rendre. Toutefois ils eurent à triompher auparavant de la résistance d'un de ses généraux qui s'obstinait à tenir bon malgré tout. C'était Hunald, dont nous avons vu le nom figurer ailleurs. Le vieux chef aquitain était parvenu à sortir de sa prison, et s'était réfugié chez les Lombards, auxquels il prétendait imposer



toute la ténacité de sa haine méridionale. Les femmes de Pavie l'assommèrent à coups de pierre dans une sédition, et Didier, craignant le même sort, se décida enfin à faire ouvrir les portes de la ville. Il alla rejoindre dans quelque monastère de la Gaule, les uns disent à Liége, d'autres à Corbie, les derniers rejetons de la race mérovingienne, et Charlemagne ajouta en tête de ses actes le titre de roi des Lombards à celui de roi des Francs [774].

Dès le mois d'août il était déjà de retour sur les bords du Rhin, où le rappelaient les Saxons. Il y avait là plus de dangers et moins de gain que chez la race opulente et amollie des Lombards. Dans un des sanglants combats qui marquèrent cette campagne, une troupe de Saxons se mêla aux fourrageurs francs, et s'introduisit avec eux jusqu'au milieu du camp. La nuit venue, ils se jetèrent à travers les tentes l'épée à la main, et déjà ils se retiraient, presque sans aucune perte, couverts du sang de leurs ennemis, quand le roi fondit sur eux avec sa cavalerie, et les tailla en

pièces. Aussitôt que les Saxons se virent hors d'état de continuer la lutte, ils demandèrent à capituler. On avait pris la résolution à l'assemblée de mai, où s'était décidée la guerre, de ne faire ni quartier ni trève; mais il fallut bien revenir sur cette décision, car les nouvelles arrivées d'Italie y rendaient la présence du roi nécessaire [775]. De Constantinople, où il s'était refugié, le fils de Didier, Adalgise, sollicitait à la révolte les ducs lombards dont la conquête franque avait respecté l'indépendance. Rodgaud, duc de Frioul, se mit à la tête d'une ligue qui se composait des ducs de Spolète, de Cluse, de Bénévent. L'on se révoltait déjà dans les villes. Charlemagne, averti à temps par le pape, parut tout à coup en Italie. Il fit justice en quelques jours du duc de Frioul, qui fut pris et décapité, réduisit ou effraya ses complices, et retourna sur-le-champ dans le pays des Saxons, déjà révoltés. Surpris sur les bords de la Lippe, ils se soumirent et reçurent en grand nombre le baptême ; mais Charlemagne savait le compte qu'il devait faire de ces soumissions forcées : il résolut de consacrer celle-ci par une assemblée solennelle qu'il tint à Paderborn, au centre de la Saxe. Une armée de Francs avait parcouru d'avance le pays pour y traîner les chefs de tribus, qui prêtèrent un serment général entre les mains du roi franc, et dont plusieurs reçurent le baptême. Un seul échappa à cette humiliation : ce fut le fameux Witikind, qui, plus fier ou moins rassuré que ses compatriotes, se réfugia sur les terres des Danois plutôt que de venir à Paderborn. Cette fuite le mit à la tête du parti de l'indépendance nationale, et fit, du chef obscur d'une bande de Barbares, un personnage glorieusement historique, le dernier champion de la Germanie, le rival de Charlemagne [777].

Ce fut à Paderborn que vinrent se présenter à Charlemagne ces émirs sarrasins qui l'emmenèrent en Espagne. Au dire de la chronique de Moissac, la cruauté du calife Abdérame était la cause de cet appel à l'étranger. Il avait fait brûler un de ses frères, après lui avoir coupé les pieds et les mains Les juifs et les chrétiens émigraient de toutes parts. L'Espagne était devenue un lieu de désolation. Une partie des habitants avaient pris la fuite, jetant au feu leurs esclaves et leurs enfants. Le véritable motif de la démarche des émirs était leur esprit d'indépendance, qui comptait sur une domination étrangère pour se satisfaire plus à l'aise. Quoi qu'il en soit, Charlemagne accepta avec joie leur proposition. Il n'y avait pas de meilleur moyen d'assurer la frontière des Pyrénées que de la couvrir d'une *marche espagnole*, et c'était une noble ven-



Les Emirs Sarrasins implorant le secours de Charlemagne

geance de la conquête de la Septimanie. Le roi franc vint passer les fêtes de Pâques de l'année suivante en Aquitaine, et convoqua le *champ de mai* dans sa maison de Cassineuil. De là partirent deux armées qui entrèrent en Espagne, l'une par le Roussillon, l'autre par la Navarre, et qui se réunirent sous les murs de Saragosse. Tous les peuples du royaume franc, Ostrasiens, Bavarois, Bourguignons, Lombards, Aquitains, avaient leurs représentants dans le camp de Saragosse. La ville ne put tenir longtemps contre cette formidable attaque. Huesca, Jacca, Barcelone et Girone vinrent d'elles-mêmes se soumettre au vainqueur, qui se fit reconnaître dans tout le pays situé entre l'Èbre et les Pyrénées. Ensuite il se retira de lui-même, non pas devant l'ennemi, mais devant les chaleurs, que ses Ostrasiens ne pouvaient plus supporter.

Pas une armée de Sarrasins ne s'était montrée durant tout le cours de l'expédition; mais au retour, les Vascons des montagnes se chargèrent de venger la défaite de leurs voisins. Charlemagne dirigea toute son armée sur le chemin de la Navarre, et la fit défiler par le *Por* de Roncevaux. Il ne restait plus dans la vallée que l'arrière-garde, avec les bagages, quand du haut d'un bois qui coupait la route, les agiles montagnards, sous la conduite de leur duc Loup, se jetèrent sur les Francs et les taillèrent en pièces. Là périrent les guerriers les plus célèbres de Charlemagne, ceux du moins dont la tradition populaire s'est le plus occupée, Olivier, Gui de Bourgogne, Riol du Mas, et le fameux Roland, le premier nom dans l'histoire, en qui commence la *chevalerie*. C'est dans les *Chroniques de Saint-Denis* qu'il faut lire le récit de cette mort tant de fois racontée. Dans sa confiante ignorance, le narrateur, qui ne regarde toute cette guerre des Francs en Espagne que comme une croisade anticipée, transforme hardiment les Vascons du duc Loup en Sarrasins; mais il y a des fables si populaires, qu'il importe presque autant de les connaître que si elles étaient des vérités. Cette page de roman est véritablement une page historique.

« Quant la bataille fu faite, et li Sarrazins retrait aussi comme 11 miles, « Rollans aloit tout seul parmi le champ pour enquerre quel part ils « estoient tourné. Einsi comme il estoit encores en loing d'eulz, il « trouva un Sarrazin aussi noir comme arrement, qui las estoit de com- « battre, et s'estoit reposés ou bois; tout vif le prist, et le lia forment à « un arbre à quatre fors hars torses, atant le lessa, et monta une haute « montaigne pour savoir quel part li Sarrazin estoient alé. Lors les « choisi auques loing de lui, et vit que il estoient moult grant multi-

« tude : lors descendi de la montaigne, et ala après eulz par la vallée de « Raincevaus, par celle meisme voie ou Kalles et ses os aloient, qui ja « avoient passé les pors. Lors sonna son cor d'olifant que il portoit adés « par coustume en bataille pour aucun des crestiens rapeler, si aucun « en fust demourez. A la vois du cor vinrent a li entour C crestiens, « qui par le bois s'estoient repoz ; avec lui les emmena, et retourna au « Sarrazin que il avoit lié à l'arbre. Quant il l'ot deslié, il leva Duren-« dal s'espée toute nue sour son chief, et le menaça que il li couperoit « la teste, se il n'aloit avec lui, et se il ne monstroit le roi Marsile ; car « Rollans ne le connoissoit encore mie ; et se il voloit ce faire, il le lai-« roit tout vif aler. Li Sarrazins alla avec li, et li monstra Marsile de « loing entre les compaignies des Sarrazins à un cheval rouge, et à un « escu roont. Atant le laissa Rollans aler ainsi comme il li avoit promis.

« Lors se feri entre les Sarrazins, il et cil qui avec li estoient, hardis « et encouragiés de bataille, seurs et avironnés de la vertu nostre Sei-« gnour. Un Sarrazin choisi qui plus grant estoit que nul des autres : « cele part se traist, et le feri si de Durendal s'espée, que il le fendit « tout depuis le chief jusques en la sele, et coupa à un seul cop et li et « le cheval, si que la moitié de li et du cheval chaï à destre et l'autre à « senestre. Et quant li Sarrazin virent si ruiste coup et si merveilleux, « ils commencièrent à fuir ça et la, et laissièrent Marsile ou champ à « petite compaignie, et Rollans et li sien, qui en s'aide avoit la vertu « nostre Seignour, se feri entre les Sarrazins, plus hardi et plus fier « que uns lyons, et commença à detrenchier et à craventer à destre et « à senestre, tant que il s'approcha du roi Marsile. Et cil quant il le « vit vers li venir, se prist à fuir ; mais Rollans qui de près le suivi, le « chaça tant que il l'occist entre les autres Sarrazins par l'aide de nostre « Seignour. En celle derrenière bataille furent tuit si cent compaignons « occis, il même fu navez de IV lances, et griement ferus de perches et « de pierres : mais toutes voies eschapa-t-il de la bataille par l'aide de « notre Seignour. Tantot comme Baligans sot la mort de son frère Mar-« sile, il s'enfui de ces contrées entre lui et ses Sarrazins.

« En ce point estoient parmi le bois Baudouins et Tierris et aucun « autre crestien, qui se reposoient pour la paour des Sarrazins, et Kal-« lemaine et ses os passoient les pors, qui encore ne savoient rien de « l'occision qui en Raincevaus avoit esté.

« Lors repaira Rollans tous seus parmi le champ de la bataille, las et « traveilliez des grans cous que il avoit donnés et reçus, et angoiseux

« et dolans de la mort de tant de nobles barons que il veoit devant lui « occis et detrenchiez, grant dolour demenant s'en vint en telle manière « parmi le bois jusques au pied de la montagne de Cisaire, et descendi « de son cheval desous un arbre de lez un grant perron de marbre, qui « illec estoit dreciez en un moult biau pré au dessus de la vallée de « Raincevaus, si tenoit encore Durendal s'espée : Durendal si vaut au« tant à dire comme : *Donne grant cop, ou fier durement Sarrazins.* « S'espée estoit éprouvée sur toutes autres, clere et resplendissans, et « de bele façon, trenchant et afilée si fort que elle ne pooit ne fraindre « ne brisier; si fine estoit que avant fausilt bras que espée. Quand il « l'ot grant pièce tenue et regardée, il la commença à regreter aussi « comme em plorant, et dist en telle manière : *O espée très bele, clere et* « *resplendissante, que il ne convient pas fourbir ausi comme autres......*, « quant il ot einsi s'espée regretée, il la leva contre mont, et en feri « trois merveilleux cox au perron de marbre qui devant lui estoit; car « il la cuidioit briser, parce que il avait paour que elle ne venist aux « mains des Sarrazins. Que vous conteroit-on plus? Li perron fu coupez « d'amont jusques en terre, et l'espée demoura saine et sans nule bri« seure : et quant il vit que il ne la porroit depecier en nule manière, « si fu trop dolans.

« Son cor d'yvoire mist à sa bouche, et commença à corner par si « grant force, comme il pot plus, savoir mon se aucun des crestiens, « qui ou bois s'estoient repost pour la paour des Sarrazins, venissent à « lui, ou que cil qui ja avoient les pors passés retournassent, et fussent « à son trespassement, et preissent s'espée et son cheval, et enchaus« sassent les Sarrazins qui s'enfuiioient. Lors sonna l'olifant par si grant « vertu, que il le fendi par mi par la force du vent qui issi de sa bouche, « et li rompirent li nerf et les vaines du col.

« Li sons et la vois du cor ala jusques aux orilles Kallemaine par le « conduit de l'angle qui ja s'estoit logiés en une valée qui jusques au« jourd'hui est appelée li vaus Kallemaine : einsi estoit loing de Rol« lans entour VIII miles envers Gascoigne. Tantost comme Kallemaine « oy le son du cor Rollans, il vout retourner comme cils qui bien en« tendoit à la voix de l'olifant que il avoit mestier d'aide : mais li faus « Guenelons qui la trahison avoit pourparlée, et bien se faisoit comme « sachables de la mort Rollans li dist : « *Sires, ne retournez pas arrières* « *pour doute que vous aiez de Rollans, car il a de coutume que il sonne* « *volentiers pour poi de chose. Sachiez que il n'a mestier de vostre aide,*

« *ains vait rendroit chasçant et cornant après aucune beste parmi ce bois.* »
« O desloiail trichierres, o li conseill Guenelous, qui bien doit estre
« comparez à la traïson Judas!



« Apres ce que Rollans ot ainsi le cor sonné, et li nerf et li vaines du « col li furent toutes rompues, il se coucha sur lerbe; et ot plus grant « soif que nul ne le porroit penser : à Baudouin son frère qui i sourvint « fist signe que il li apportast à boire ; en grant peine se mist de querre, « més il n'en pot point trouver. A li retourna isnelement, et quant il « vit que il commençoit à traire, et que ja il estoit près de mort, il be- « nei l'ame de li, son cor et s'espée prist, et monta sour son cheval, et « s'enfuit à l'ost Kallemaine, car il avoit paour que il ne fust occis des « Sarrazins. Tantost comme il s'en fu partis, Tierri sourvint là ou Rol- « lans moroit, forment le commença à plaindre et à regreter, et li dist « que il garnisist l'ame de foi et de confession... En la fin de cette glo- « rieuse confession se parti Tierri de Rollans, et la beneoite ame se de- « parti du cors après cette prière, si l'emportèrent li angelz en pardu- « rable repos, ou elle est en joie sans fin par la dignité de ses mérites en « la compagnie des glorieux martirs. »

Chroniques de Saint-Denis. l. v, ch. 2 et 3.

Nous n'avons pu nous résoudre à mutiler ce récit curieux, monument de notre vieux langage avec ses incertitudes de syntaxe et d'orthographe, et qui respire du commencement à la fin je ne sais quel parfum de crédulité naïve, admirablement rendue par l'expression. Reprenons maintenant l'histoire de Charlemagne, trop longtemps peut-être interrompue.

Heureuse ou malheureuse, à peine la guerre est-elle finie, à peine Charlemagne et son armée ont-ils repassé les Pyrénées, qu'une double révolte éclate à la fois en Saxe et en Italie : c'est Witikind qui a reparu, c'est un Lombard qui appelle les Grecs. Les hommes d'Ostrasie se rendent d'une seule marche des bords de la Méditerranée à l'Elbe et au Wéser; Charlemagne vole en Italie, il abat en courant le rebelle, et arrive en Saxe, furieux, et prêt à tirer vengeance de serments tant de fois violés. Cette vengeance n'est que trop fameuse : quatre mille cinq cents Saxons qui ont mis bas les armes sont égorgés en un jour. Ici tous les panégyristes de Charlemagne semblent s'être voilés la face et sangloter sur l'erreur d'un grand homme. Cette erreur le laissa sans remords, mais lui réussit mal; l'indomptable Witikind entraîne à sa suite les Danois en Saxe, au moment où les Francs et les envahisseurs sont en présence au pied du mont Saunthal [782]. Les Saxons tournent contre leurs maîtres les armes qu'on leur a rendues, et vingt-quatre mille Francs sont égorgés.

Dès lors Charlemagne leur déclare une guerre d'extermination; ses essais de conquête religieuse n'ont pas mieux réussi que ses essais de conquête politique; il craint de léguer cette rude tâche à ses successeurs; il semble pressé d'en finir avec ce peuple fatal qui l'arrache tour à tour de l'Italie, de l'Espagne, du sein des assemblées : son amour-propre de conquérant et de civilisateur est blessé; s'il ne peut venir à bout de cet obstacle, il l'ôtera de son chemin. Trois armées envahissent à la fois ces contrées tant de fois ravagées, cent lieues de pays sont changées en désert en aussi peu de temps qu'il en faut pour les parcourir. Un capitulaire déclare tous les Saxons chrétiens, ce capitulaire est un code pénal à la Dracon. Si un Saxon retourne à ses faux dieux, qu'il meure de mort; s'il se cache dans la foule pour se dérober au baptême, qu'il meure de mort; s'il mange de la viande un jour maigre, qu'il meure de mort. Il fallut se soumettre; Witikind se résigne, son rôle est joué, et le voici confondu parmi les *fidèles* de Charlemagne. Il n'est plus Saxon, il s'est fait Franc, et il semble dé-

tourner les yeux pour ne plus reconnaître sa patrie. Des lois frappent d'un seul coup toute une génération, telles que celle qui ôtait aux Saxons la faculté de tester, semblant par-là en faire une race à part, et réduire un peuple entier à la condition d'esclaves. Vingt mille familles sont déportées, moyen le plus terrible que l'on ait employé pour dénationaliser un peuple, et qui n'est encore qu'une imitation romaine. Ce fut le coup de mort pour les Saxons; et cette nation qui avait tenu un moment la fortune en suspens entre elle et le premier peuple de l'Occident, ne s'en releva pas. Elle reparaîtra plus tard, s'agitera comme tant d'autres, et donnera même des empereurs à l'Allemagne; mais elle ne jouera plus désormais qu'un rôle secondaire.

Restait encore ce peuple insaisissable des Huns ou Avares, qui, d'Attila à saint Étienne, se présente à nous toujours avec ses mœurs de Tartare et sa face hideuse, mais toujours avec un nom nouveau, semblant se jouer des recherches de l'historien comme il se jouait autrefois des poursuites de ses ennemis. Quand Charlemagne eut dompté les Saxons, soumis les Allemands et les Bavarois, rendu les Slaves tributaires, il se trouva face à face avec le vieux peuple d'Attila, et, sans prendre haleine, entreprit de le traiter comme il avait traité les Saxons. La dernière révolte des Saxons ne précède que de deux ans le premier coup porté aux Avares. Cette guerre a moins de célébrité que la précédente; il paraît cependant qu'elle ne fut pas sans danger, ou du moins sans fatigue. Elle n'a qu'un seul fait populaire, c'est celui qui la termine, la prise de ce fameux Ring des Avares, où étaient entassées les dépouilles de tant de nations et de siècles. Les Avares sont dispersés, mais non détruits, car ils ne seront pas longtemps à reparaître.

[800] Ici finit, avec le siècle, la première moitié du règne de Charlemagne; le guerrier va faire place au législateur, le roi barbare à l'empereur romain; Karl va s'effacer devant Charlemagne.

Les Saxons étaient anéantis, les Avares dispersés, l'ancienne Germanie sujette ou tributaire; tout avait plié devant Charlemagne; il avait un pied dans l'Espagne; à peine un coin de l'Italie s'était dérobé à sa domination; du Danube à l'Océan, de la Baltique à la Méditerranée, tout lui obéissait. Charlemagne sait bien que la légalité manque à cet empire fondé par la force. Il faut une langue commune à ces peuples d'origines diverses, une même religion qui leur donne la fraternité spirituelle, un même étendard qui ennoblisse la défaite, justifie la victoire,

rallie vainqueur et vaincu à la même cause, un même code qui englobe tous les intérêts et les mette en faisceau pour ne point se rompre encore : tout cela, Charlemagne croit le trouver dans le titre d'empereur. A Rome, dans l'église de Saint-Pierre, le jour de Noël, au moment où le roi franc priait sur les marches de l'autel, Léon III plaça sur sa tête une couronne d'or, en prononçant l'ancienne formule que tout le peuple et tout le clergé répétèrent : « A Charles Auguste, couronné



par Dieu, grand et pacifique empereur des Romains, gloire et longue vie ! »

Monté à ce faîte, Charlemagne n'avait plus qu'à jouir de sa gloire dans le repos. La partie guerrière de son règne semble terminée : des ambassades et des assemblées remplissent presque entièrement l'histoire de ces quatorze dernières années. Peu de temps après la cérémonie de son couronnement, il vit arriver à son palais d'Aix-la-Cha-

pelle des ambassadeurs de l'impératrice Irène, qui lui proposait d'achever, en l'épousant, sa restauration de l'empire romain. Grande et magnifique idée qui ramenait le monde aux temps de Théodose ! Mais cette alliance des hommes de la Germanie avec les Grecs de Constantinople dépassait de trop loin les tendances du moment. D'ailleurs, pendant que l'on négociait, Irène fut précipitée à son tour de ce trône glissant où elle s'était élevée sur les cadavres de son fils et de son mari, et l'isolement des deux empires fut consacré pour toujours.

Le nom de Charlemagne était allé par delà Constantinople. Haroun Al-Raschid, calife de Bagdad, entretenait une sorte de correspondance avec lui. Ils échangeaient tous deux des ambassades et des présents. Les historiens francs nous décrivent avec une grande admiration les merveilles envoyées de Bagdad à Aix-la-Chapelle. C'était un éléphant, une horloge à roue, un jeu d'orgues, les premières que l'on eût vues dans le pays, et dont le jeu fit mourir, à les en croire, une femme de plaisir. Haroun y avait ajouté les clefs du saint sépulcre et un étendard de Jérusalem dont il faisait hommage, en quelque sorte, à l'empereur chrétien. On dirait que ce puissant génie qui réformait, lui aussi, l'empire arabe à sa façon, avait deviné les croisades et qu'il avait voulu les prévenir.

Les esprits devaient s'endormir au milieu de tant d'hommages et de grandeur. Mais déjà l'orage grondait au Nord. Du vivant même de Charlemagne, les Normands apprirent leur nom aux habitants des côtes, et si la mort n'avait arrêté leur Godefried au milieu de ses projets, peut-être auraient-ils vengé Witikind sur les lieux mêmes témoins de ses défaites. Heureusement que Charlemagne mourut à temps. Mais ces ambassades fastueuses et ces simulacres de guerre ne tiennent que la moindre place dans cette histoire : c'est des assemblées et des lois qui s'y rédigeaient qu'il importe surtout de parler.

Ces assemblées étaient une tradition mérovingienne. Tous les ans, aux calendes de mars, les fils de Clovis tenaient dans leur palais une assemblée solennelle où se réunissaient ceux de leurs leudes qu'il leur plaisait d'y appeler. Là, ils leur soumettaient quelques actes d'administration, ils examinaient avec eux leurs différends ; la discussion était libre, mais la décision appartenait au roi. S'il méditait une guerre, il leur marquait, dans une lettre de convocation, d'arriver en appareil militaire ; le duc et le comte amenaient les milices de leurs provinces, le bénéficier, ses hommes d'armes, qu'on nous passe cette



Costume impérial de Charlemagne.

expression trop jeune de deux siècles; et si la guerre leur plaisait, car il paraît qu'en ce point c'étaient eux qui commandaient, on partait au mois de mai.

Voilà le *plaid* tel que le reçut Charlemagne; tous ces caractères se retrouvent dans ce que nous appelons *l'assemblée*. C'est le souverain qui la convoque, on n'y est admis que par son ordre, c'est à lui qu'appartient la décision; et si la guerre est projetée, on vient en armes. Aussi voit-on des assemblées en pleine guerre; c'était l'assemblée elle-même qui faisait la guerre. Pour donner plus de solennité à ces assemblées, Charlemagne ordonna aux comtes d'amener avec eux douze scabins ou juges; c'est là-dessus qu'on s'est fondé pour prétendre que Charlemagne avait voulu établir une représentation nationale. Ces douze scabins étaient nommés au gré du comte, et, pour le dire en passant, c'était là pour lui un moyen de vexation en faisant toujours tomber son choix sur les mêmes têtes; et ils n'avaient pas voix délibérante; ils n'étaient pas même introduits dans cette assemblée, qui elle-même ne décidait rien.

L'assemblée était le centre du monde carlovingien; on y vendait les jugements, on y réglait l'administration, on y recevait les ambassadeurs étrangers, on y traitait de la guerre et de la paix. Tout ce qui s'y décidait, une fois revêtu de la sanction royale, mais alors seulement, était irrévocable. C'était de l'assemblée que partaient ces nombreux capitulaires dans lesquels il faut étudier Charlemagne si l'on veut pénétrer sa pensée, qui régissaient l'empire, et que l'on pourrait à bon droit appeler le Code de Charlemagne. A mesure qu'un capitulaire avait été rendu, les *missi dominici* en prenaient copie et la portaient dans leur légation; les *missi* faisaient la tournée de la province à eux assignée, pour examiner la conduite des magistrats, et recueillir les plaintes portées contre eux. C'étaient des agents de surveillance qui portaient la lumière du flambeau impérial dans les actes administratifs des grands, dont Charlemagne redoutait le pouvoir. Les *missi* venaient rendre compte de leur tournée dans l'assemblée, et en rapportaient les capitulaires qui y avaient été rendus. De retour en leur légation, ils y convoquaient une autre assemblée où ils publiaient les capitulaires. Charlemagne n'est donc pas un législateur comme Solon, Justinien ou Napoléon. Il ne vient pas un énorme cahier à la main, divisé par livres et chapitres, et ne leur dit pas : voilà la loi que vous suivrez désormais. Le recueil des capitulaires fut composé comme l'Alcoran de

Mahomet. Charlemagne faisait face aux circonstances à mesure qu'elles se présentaient; c'était la seule marche qu'il pût suivre. Les capitulaires relatifs à la discipline du clergé sont fort nombreux; les évêques faisaient partie de toutes les assemblées nationales, ils étaient particulièrement chargés de rédiger les lois. Un capitulaire de 803 dispensa les ecclésiastiques des charges militaires; plusieurs capitulaires antérieurs leur avaient interdit l'usage de la chasse et des armes; par d'autres le droit d'asile fut restreint, les dîmes établies et leur perception réglée, la libre élection des évêques assurée au peuple et au clergé, la juridiction ecclésiastique séparée de la juridiction civile: la subordination, la sobriété, la discrétion recommandées aux prêtres comme vertus indispensables.

Un autre capitulaire de 805 condamnait à la prison les sorciers et les magiciens. Il est vrai qu'on les rendait à la liberté lorsqu'ils recon-



naissaient et abjuraient leurs erreurs, et l'on excuse facilement la loi de Charlemagne, quand de cette captivité, volontaire en quelque

sorte, l'on se reporte aux bûchers du moyen-âge et aux *au-to-da-fé* de l'Inquisition.

Plusieurs capitulaires réglaient de quelle manière chaque Franc devait contribuer à la défense de l'empire. Quiconque, désigné pour le service militaire, ne se rendait pas sous les drapeaux après la publication de l'*hériban* (appel ou proclamation de l'armée), était condamné à une amende de 60 sols d'or. Lorsqu'il se trouvait hors d'état de payer cette somme, il était réduit à l'esclavage jusqu'à ce qu'elle fût acquittée Une clause adoucissait la rigueur de cette loi. Si le condamné mourait en servitude, sa mort éteignait la dette, et ses enfants conservaient leurs patrimoines. Les Francs prêtaient un double serment de fidélité, l'un à l'empereur, l'autre au seigneur sous la bannière duquel ils marchaient.

Les adultères, les excommuniés et les gens de condition vile n'étaient point admis en témoignage. L'absence d'un accusé équivalait à l'aveu du crime. Un faux accusateur était condamné à la peine qui aurait frappé l'accusé reconnu coupable. Le faux témoin avait la main coupée; la loi lui laissait la faculté de se racheter. L'empoisonnement, le meurtre, le parricide, n'étaient punis que par une amende proportionnée à la qualité de la victime et du meurtrier. La peine de mort ne frappait que les conspirateurs ou les voleurs incorrigibles. Il était permis de se purger par serment, quelquefois aussi par les épreuves et par le combat. C'était là une concession faite au passé et aux préjugés de l'époque.

Malgré tous les efforts de la loi vers l'unité, il fallut bien conserver à chacun, en dehors de cette législation inapplicable à tous, ses habitudes et ses coutumes premières. La conservation matérielle était à ce prix. Aussi l'empereur publia-t-il les anciennes lois des Saliens, des Ripuaires, des Saxons, des Lombards; et les capitulaires, tout en les modifiant, maintinrent néanmoins leur principe fondamental, la compensation du crime par les amendes. Plusieurs capitulaires défendaient l'exportation du blé dans les temps de disette, d'autres fixaient le prix des vivres et de tous les objets de commerce; mais ces derniers furent sans effet, ou plutôt ils aggravèrent le mal que le législateur voulait prévenir. Plusieurs de ses capitulaires appartiennent au droit canonique, car ils tombent sur la discipline ecclésiastique. Il avait apporté de Rome, dans le premier voyage qu'il y fit en 774, le code des canons romains; plusieurs recueils semblables furent composés en France sous son règne. Angelramne, évêque de Metz, en fit un qu'il présenta au

pape Adrien ; et il y en eut un autre dont les pièces avaient été tirées en grande partie de Grégoire de Tours. Quelques évêques contemporains donnèrent eux-mêmes des capitulaires, du moins nous avons encore ceux qui furent publiés par Théodulfe, évêque d'Orléans, et il est probable que son exemple fut imité. Les corollaires de ce grand code étaient des ordonnances, des instructions et des règlements.

Il est impossible de parler des efforts de Charlemagne pour donner à son peuple, ou plutôt à ses peuples, une civilisation politique, sans dire un mot de ses efforts pour leur donner une civilisation littéraire. Pierre de Pise, qui avait enseigné avec réputation dans l'école de Pavie, fut amené en France lors de la prise de cette ville, et regardé comme la partie la plus précieuse du butin. Charles attira auprès de lui Paul Warnefrid, l'historien des Lombards, et lui fit composer différents ouvrages pour le clergé de France, entre autres un recueil d'homélies tirées des Saints Pères, qu'il envoya à tous les lecteurs des églises, et une histoire des évêques de Metz. Dans le troisième voyage qu'il fit à Rome en 787, il ramena avec lui des professeurs de grammaire et d'arithmétique, et des maîtres de chant qui enseignèrent aux chantres francs les harmonies du chant grégorien. Théodulfe, Leidrade, furent appelés de l'Italie et du Norique en France, où ils jouirent de la faveur, je dirai presque de l'amitié du prince ; et Paulin d'Aquilée, sans quitter sa patrie, fut souvent consulté par Charlemagne. Quant à l'Irlande, elle fournit Clément, dont on sait peu de chose, et Alcuin, le roi du siècle après Charlemagne.

Tout ce zèle fut peut-être moins utile à la renaissance des lettres que la manière dont il sut les remettre en honneur en les étudiant lui-même. Il étudia les langues, s'adonna à l'astronomie, apprit la grammaire de Pierre de Pise, la rhétorique, la dialectique et les autres sciences de son cher Alcuin ; ses amis et ses proches durent suivre son exemple, et ses filles elles-mêmes furent initiées par Alcuin aux mystères de la science. Il se forma bientôt dans son palais comme une sorte d'académie composée des princes de la maison et des sommités littéraires de la cour, qui fut appelée l'école palatine, en souvenir de l'ancienne école palatine des empereurs romains et des rois francs, que celle-ci rappelait. Mais elle était plus imposante, car les élèves n'étaient autres que les chefs de l'état. Outre cette école du prince, la primitive école, celle des enfants dont l'éducation était confiée au roi exista également sous lui, et souvent lui-même y descendait pour inspecter leurs travaux. On sait la



Charlemagne inspectant les Écoles.

menace qu'il fit aux enfants des seigneurs qui ne pouvaient répondre à ses questions, jurant avec colère que les places et les bénéfices iraient trouver les enfants des pauvres, s'ils étaient plus savants qu'eux.

On doit bien penser que cette inspection s'étendait au-delà de son palais. Non-seulement il écrivit à tous les évêques pour leur recommander de rétablir les écoles qui avaient existé autrefois dans toutes les cathédrales et les monastères, mais lui-même voulut régler l'ordre des exercices qui auraient lieu dans les écoles. Ces écoles étaient de deux sortes : dans les petites, destinées aux enfants, l'on exigeait les psaumes, le chant, l'arithmétique et la grammaire ; et dans les autres, le reste des arts libéraux avec l'Ecriture Sainte. Charlemagne poussa même la précaution jusqu'à proposer par écrit aux évêques, aux élèves et aux moines, des questions qu'il choisissait lui-même, et auxquelles ils étaient obligés de répondre. C'est à cette coutume que l'on doit plusieurs traités de ce temps-là. Il craignait surtout que les Saintes Ecritures ne s'altérassent par l'ignorance des hommes chargés de leur conservation ; aussi apporta-t-il le plus grand soin à rectifier l'orthographe vicieuse de son temps. Alcuin, qui le dirigeait dans toutes ses démarches littéraires, attachait une grande importance à ce point, et lui-même employa beaucoup de temps à corriger des exemplaires de la Bible, corrompus par la négligence ou l'incapacité des copistes. Les ordonnances de son maître étaient de nature à servir efficacement son désir. Il avait commandé que chaque évêque, chaque abbé, chaque comte, aurait un notaire ou secrétaire uniquement destiné à copier *les Évangiles*, *le Psautier* et *le Missel*, ou se servirait de la main d'hommes mûrs qui le feraient avec un soin extrême. Pour contribuer à rendre les manuscrits plus nets et plus lisibles, il fit abandonner les caractères mérovingiens, qui étaient presque barbares, pour le petit caractère romain. Plusieurs manuscrits d'Harduin et d'Ovon, moines de Fontenelle, sont écrits en ce caractère, et le grand caractère romain fut employé de nouveau. On le retrouve dans quelques manuscrits du temps et dans les médailles de Charlemagne.

Le chant sacré occupa aussi particulièrement ce prince. Nous avons déjà dit qu'il avait amené de Rome des maîtres de chant ; mais comme ces étrangers, jaloux sans doute de voir les secrets de leur art passer aux Francs, avaient usé de supercherie dans leur enseignement, Charlemagne envoya deux élèves à Rome pour s'y instruire à fond du chant grégorien ; et quand ils furent revenus, il en garda un pour la chapelle

et envoya l'autre à Drogon, son fils, évêque de Metz. En peu de temps l'école de chant de la ville de Metz devint la première de toute la France, et comme il avait ordonné à tous les maîtres de chant de son empire de copier des antiphoniers sur ceux qu'ils avaient apportés de Rome, le *chant grégorien*, autrement le *chant de Metz*, devint bientôt universel.

L'étude du chant était alors une étude fort importante, elle faisait partie des sept arts libéraux, et ce n'était pas la moins considérée. Il est dit à la louange de Leidrade, l'archevêque de Lyon, qu'il avait dans son diocèse des chantres assez habiles pour en former d'autres. Gervolde,



qui gouvernait le monastère de Fontenelle, dirigeait lui-même les chœurs, qu'il soutenait avec une voix fort harmonieuse, au dire de ses contemporains.

Quant aux sciences, quelque cas que l'on en fît, il paraît qu'elles furent plus respectées que cultivées. Nulle trace de géographie, si ce n'est l'assertion de Virgile, évêque de Saltzbourg, qui avait deviné plutôt que découvert l'existence des antipodes. La médecine subsistait toujours, puisqu'il est parlé de médecins dans les ouvrages du temps, mais sans honneur, ne produisant rien de neuf, se traînant sur les traditions du passé qu'elle défigurait. Alcuin avait composé un *Traité de Géométrie*, et Charlemagne parle dans ses lettres d'un traité *grec* sur le même sujet, qui avait été communiqué aux Francs; mais on ne voit nulle part qu'ils en aient eu une connaissance bien étendue. De même pour l'astronomie : Charlemagne en avait fait une étude particulière, et Alcuin l'enseigna

publiquement dans l'école palatine et dans son monastère de Tours. Il y avait même près de Saint-Denis un reclus nommé Dungal, qui passait pour savant astronome, puisque Charlemagne l'envoya consulter au sujet de deux éclipses de soleil de l'année 810.

Une éternelle admiration doit s'attacher au nom du Barbare qui, pour engager plus efficacement d'autres Barbares à se livrer aux lettres, consentit lui-même à dévorer les ennuis d'études longues et fastidieuses. Pour apprendre aux Russes à bâtir des maisons, à forger le fer, à construire des navires, Pierre le Grand se fit maçon, forgeron, charpentier. Pour apprendre aux Francs à étudier le grec, le latin, à faire de l'astronomie, de la dialectique, à écrire, Karl le Grand étudia le latin, le grec, fit de l'astronomie, de la dialectique et écrivit. Il avait composé un grand



nombre de lettres adressées au pape, aux évêques, à Alcuin, aux membres de sa famille, aux rois des autres nations. Les seuls empereurs de Constantinople en avaient reçu de lui un nombre si considérable qu'il y en avait assez pour en former un recueil : il se voyait, peu d'années après sa mort, dans la bibliothèque du monastère de Saint-Riquier. On attribue

aussi à Charlemagne différentes pièces de vers, telles que l'Épitaphe du pape Adrien, deux petits poëmes à la louange de Paul Warnefrid, une épigramme et différents morceaux du même genre. Son historien Eginhard lui fait hommage d'une grammaire tudesque, pour l'exécution de laquelle on rapporte qu'il mit à contribution les plus savants hommes de la cour. Il enrichit sa langue maternelle des noms des douze mois de l'année et des douze vents, qu'elle ne possédait pas avant lui ; il fit recueillir ces vieux chants nationaux des Francs, seuls monuments de la langue et de l'histoire de leurs pères. On a même prétendu que Charlemagne poussa son zèle jusqu'à traduire la Vulgate des quatre évangiles en tudesque ; mais il paraît qu'il se contenta d'en revoir le texte sur le grec et le syriaque. Quant aux Livres Carolins attribués tour à tour à Angelramme, à Alcuin et à Charlemagne, et composés pour réfuter les erreurs des Orientaux concernant les images, il paraît assez probable qu'ils ne sont l'ouvrage d'aucun d'eux, mais bien du concile de Francfort, qui en confia la rédaction aux plus habiles de ses membres.

Cette lutte désespérée de la volonté d'un homme contre la force des choses, cet effort prodigieux de Charlemagne pour faire rétrograder le monde, et ranimer le cadavre de l'empire romain, tant de génie perdu à l'essai d'une œuvre impossible, tout cela est un magnifique et triste spectacle. Qu'arriva-t-il de cette tentative? c'est que le torrent refoulé s'indigna et emporta tout. A ces assemblées dominées par la volonté du maître, succèdent les assemblées qui déposent les empereurs et les rois. Après l'unité factice de l'empire carlovingien, vient l'anarchie organisée, vient la féodalité. La gloire de Charlemagne est une gloire de bon aloi, et il n'y avait qu'un esprit puissant qui pût oser ainsi ; mais quoique cette demi-restauration romaine soit un thème obligé d'éloges enthousiastes, peut-être son rôle aurait-il encore grandi s'il s'en était tenu aux anciennes traditions des maires du palais, ses ancêtres, au lieu de rêver le sceptre brisé des Césars ; s'il s'était mis à la tête de la société barbare, pour l'organiser et non pour l'attaquer. Le géant qui levait un chevalier tout armé sur la paume de sa main, pouvait bien rester barbare sans mentir à sa nature. Croit-on que, reconnue et légalisée par Charlemagne, la féodalité, puisqu'il fallait en venir là, n'aurait pas été plus légère au peuple, et moins hostile aux rois? Et s'il avait laissé à ses successeurs des nations à l'aise, et un monde à sa place, les dernières pages de l'histoire carlovingienne ne seraient-elles pas plus belles? En se plaçant ainsi, lui et les siens, en opposition avec d'irrésis-

tibles tendances, il leur laissa tous les ennuis et la honte d'une entreprise contre nature dont il recueillit toute la gloire, parce qu'il mourut à temps. Ceci annonce déjà les misères qui nous restent à raconter, et explique comment une maison si glorieuse en commençant, tomba tout à coup, et s'éteignit dans le mépris.

Charlemagne mourut en 814, et son fils Louis se trouva à la tête de l'Europe.

Louis apprit à Doué la mort de son père. Ce fut Théodulf, évêque d'Orléans, ami et conseiller intime de Charlemagne, qui lui apporta cette nouvelle. Après s'être fait reconnaître, à Aix-la-Chapelle, empereur et roi des Francs, en présence des ambassadeurs que l'empereur d'Orient, Michel, avait envoyés à son père, le premier soin de Louis fut de faire exécuter le testament de Charlemagne. Puis, entrant d'un pas ferme dans le plan de réformes qu'il s'était fait, il commença par chasser de son propre palais les concubines de son père, les amants de ses sœurs, ses sœurs elles-mêmes, qui furent reléguées dans différents monastères : deux esprits ardents, descendants de Charles Martel, et ministres sous le dernier règne, Wala et Adhalard, furent renvoyés à leurs couvents.

Des réformes intérieures et privées aux réformes générales, Louis ne fit qu'un pas. Une grande assemblée fut convoquée à Aix-la-Chapelle. De cette assemblée partirent des *missi dominici*, chargés d'examiner l'état des provinces, et de surveiller l'administration de la justice. Les prisons furent ouvertes, les exilés rappelés et réintégrés dans leurs biens ; les églises reçurent de nouvelles donations, et celles des règnes précédents furent confirmées. C'était la politique de tous les Carlovingiens, à part quelques violences de Charles Martel, de gagner le clergé pour l'opposer aux leudes, de jour en jour plus entreprenants. A cette même assemblée d'Aix-la-Chapelle, on vit le roi d'Italie, Bernard, neveu de l'empereur, lui faire hommage de son royaume. Lothaire et Pépin, deux des fils de Louis, furent envoyés, l'un en Bavière, l'autre en Aquitaine. L'empire commençait à voir rôder autour de lui les audacieuses tribus du Nord et les Sarrasins d'Afrique : Charlemagne avait pressenti l'invasion : Louis eut l'habileté de la retenir au-delà des mers. Sous prétexte de prêter son appui à l'un des chefs des tribus danoises, Hériold, il divisa les hommes du Nord, et en 815 le comte Baldéric marcha pendant sept jours, jusqu'au fond de la presqu'île des Danois. Louis avait garni les frontières du Nord ; les Frisons et les Saxons couvraient

l'empire ; et, pour les attacher à leur devoir, l'empereur leur avait rendu le droit d'hériter, dont les avait privés Charlemagne. Ce fut au milieu de cet appareil militaire que s'ouvrit la diète de Paderborn, où Louis reçut le serment des Saxons et la soumission d'un grand nombre de chefs danois. C'était la même activité que sous Charlemagne. Les envoyés de Léon III venaient trouver l'empereur jusqu'en Germanie, et l'implorer contre les factions de Rome. Le roi d'Italie, Bernard, sévit contre les coupables, et à la mort de Léon III, son successeur Étienne IV envoya des ambassadeurs à Louis pour lui annoncer un voyage du pontife au-delà des Alpes. L'empereur alla au-devant d'Etienne jusqu'à Reims, s'agenouilla jusqu'à trois fois devant lui, et reçut de lui, ainsi que l'impératrice Hermengarde, l'onction sainte et lacouronne impériale. A ce moment furent faits et promulgués, à la diète d'Aix-la-Chapelle, les capitulaires les plus importants de la législation de Louis-le-Débonnaire [816]. Les premiers concernent l'Église, et s'occupent principalement de la réforme des monastères et des communautés. Tous les monastères d'hommes de l'empire furent soumis à la règle du sévère Benoît d'Aniane. Ces premiers soins donnés aux réformes ecclésiastiques, Louis mit au jour l'important dessein qu'il méditait depuis longtemps. Au mois de juillet 817, Louis promulgua dans l'assemblée d'Aix-la-Chapelle le fameux capitulaire qui partageait l'empire et réglait la constitution.

Il partageait l'empire entre ses trois fils, Lothaire, Pépin et Louis, qui eurent : le premier, le titre d'empereur et de collègue de son père ; le second, l'Aquitaine et la Bourgogne; Louis, la Bavière et les Marches Slaves. L'empire restait indivisible. Tous les ans, les trois rois devaient venir se concerter entre eux.

C'était un grand et noble projet que celui de constituer ainsi le grand corps de l'empire ; mais cette unité factice se défaisait déjà, et les diverses nations, accouplées de force par Charlemagne, s'agitaient pour revenir à l'indépendance.

A peine accepté par l'assemblée d'Aix-la-Chapelle, le capitulaire de partage suscita une guerre civile. Bernard, le neveu de Louis, s'était cru jusque-là des droits à l'empire par le fait même de son titre de roi d'Italie ; et puis, la nécessité où il se trouvait de rendre l'Italie à Lothaire à la mort de Louis, lui semblait injuste. Il se trouva des gens qui lui conseillèrent d'oser prendre les armes et de se rendre indépendant dans son royaume : c'étaient Engelbert, abbé de Saint-Riquier, Regnier, comte du palais, Réginard, grand-chambellan de Charlemagne,

surtout Théodulf, évêque d'Orléans, ministre du dernier règne, et d'abord grand ami de Louis le Débonnaire. Bernard les crut facilement et s'avança jusqu'au pied des Alpes. Mais déjà des traîtres avaient averti l'empereur de ses mouvements. Une immense armée marcha aussitôt contre les rebelles. Bernard, effrayé et trahi, crut n'avoir rien de mieux à faire que de venir se jeter aux pieds de son oncle. Il le rencontra à Châlons-sur-Saône, et, effrayé des menaces de l'empereur, il lui révéla tous ses complices. Tous furent arrêtés, même les évêques, et soumis



au jugement des Francs à Aix-la-Chapelle [818]. L'impératrice Hermengarde, dit-on, les fit tous condamner à mort; mais l'empereur commua la peine : les évêques furent déposés et envoyés soit en exil, soit dans des monastères; les autres, et avec eux Bernard, furent condamnés à avoir les yeux crevés. Bernard mourut trois jours après l'exécution de la sentence; peut-être Hermengarde fut-elle encore pour quelque chose dans une mort si prompte. Du reste, elle ne tarda pas

à suivre sa victime [octobre 818]. Quelques petites expéditions contre les Obotrites et les Bretons révoltés avaient été tentées avec succès pendant le procès de Bernard. C'est néanmoins une des gloires de Louis le Débonnaire d'avoir su briser cette redoutable barrière bretonne, et d'avoir pénétré dans ces contrées sauvages. On le voit, quelques années après [825], marcher en personne contre le rebelle Morman, qui avait pris le titre de roi, et qui périt en combattant. Enfin la Bretagne se soumit et reçut de l'empereur un comte ou juge de la province de Bretagne, ou prince de la nation bretonne, comme l'appelle le concile de Tours, Nomenoë.

Les Basques de la Navarre, les Catalans, les Vascons d'Aquitaine, se révoltèrent à la fois. Les Slaves Pannoniens appelèrent trois armées en Dalmatie, et après eux les Bulgares se montrèrent en Italie. Ainsi les frontières de l'empire n'avaient pas été entamées, ou du moins elles ne l'avaient été que temporairement ; mais ces premières attaques et la persévérance des Barbares annonçaient pour l'avenir une lutte d'autant plus terrible qu'elle devait s'unir aux guerres intestines, aux haines nationales, aux querelles de l'esprit de centralisation, d'unité, et de l'esprit de morcellement, secondé par la féodalité naissante. Nous entrons dans ce drame terrible dont le prologue est aussi sanglant que le dénouement. L'empereur, à la mort d'Hermengarde, avait hésité entre le cloître et le trône ; détourné de la retraite par ses conseillers, il prit en mariage Judith, fille du comte Welp, ou Welf, de Bavière. *Savante*, dit l'histoire, *et plus qu'il n'eût fallu, elle livre son mari à l'influence des hommes élégants et polis du Midi. Louis était favorable aux Aquitains, chez qui il avait été élevé. Bernhard, fils de son ancien tuteur, saint Guillaume de Toulouse, devint son favori, et encore plus celui de l'impératrice* (Michelet). L'esprit haineux des diverses nations de l'empire s'aigrit de cette prédilection de l'empereur pour les Aquitains. Les Francs virent aussi une condamnation de leur conduite à l'égard de Bernard et de ses complices dans le pardon que Louis accorda à tous les exilés. On vit reparaître à la cour les deux moines Wala et Adhalard, enfermés dans leurs monastères au commencement du règne ; puis tous les biens des complices de Bernard leur furent restitués. La réaction fut si grande surtout dans l'esprit de l'empereur, qu'en 822, au palais d'Attigny, en présence de l'assemblée générale, il fit un aveu public de ses fautes, s'attribua le meurtre de Bernard, et supplia ses trois frères cadets, bâtards de Charlemagne, qu'il avait fait jeter dans un

couvent, de lui pardonner. Quels que fussent les éloges que donnait le clergé à l'empereur, nouveau Théodose, les Francs murmurèrent et se crurent reniés par Louis. Au contraire, ils applaudissaient au jeune Lothaire, qui se faisait couronner empereur à Rome par le pape Pascal, le jour de Pâques [823]. Lothaire cherchait à se faire un parti dans l'empire ; car il se voyait menacé dans ses droits. Son père avait eu un fils de Judith, Charles [juin 823]. La nouvelle impératrice, en dépit de la constitution d'Aix-la-Chapelle, avait taillé dans les états de Lothaire un royaume pour son fils; à force de flatteries elle était parvenue à calmer le fils aîné de l'empereur, et même à lui faire accepter la tutelle du jeune Charles. Mais Lothaire ne tarda pas à se repentir de sa condescendance : l'ambition de Judith pour son fils, et la hardiesse du favori Bernard, lui faisaient craindre de se voir dépouillé tout-à-fait : son beau-père, le comte Hugo, et le comte Matfried, pour avoir arrêté par quelque lenteur les succès du favori en Catalogne, avaient avec peine échappé à la mort. Tous se tournaient contre l'empereur, même Wala, qu'il avait tiré de son monastère en 822. Ce moine, petit-fils de Charles Martel, accusait publiquement le prince de tous les désordres de l'empire, et le forçait à s'humilier devant lui : en vain l'empereur, cédant au terrible accusateur, assemblait quatre conciles, à Mayence, à Paris, à Toulouse, à Lyon, pour réformer non-seulement le clergé, mais l'état tout entier, mais ses propres enfants, mais lui-même, Wala se retira de sa personne par haine de Bernard, et alla offrir ses conseils à Lothaire. Judith n'avait nulle pitié de l'état de son mari, et, loin de chasser Bernard, elle le fit nommer duc de Septimanie, grand-camérier, presque maire du palais. Alors elle tenta de faire légitimer par le consentement de la nation la part de royauté concédée à son fils. La diète de Worms [829] donna au jeune Charles l'Allemagne entre le Rhin, le Mein, le Necker et le Danube, la Bourgogne transjurane et la Rhétie, ou pays des Grisons. Cette démonstration, dont Bernard fit une victoire, le rendit encore plus vain et plus orgueilleux. Dès lors tous les leudes abandonnèrent l'empereur : Wala voulut encore se poser comme médiateur; il fut éconduit par Bernard et se jeta tout-à-fait dans le parti des mécontents. Son exemple fut suivi par les membres les plus influents du clergé : Hildwin, abbé de Saint-Denis, Bernard, évêque de Vienne, Agobard, évêque de Lyon, Jessé, évêque d'Amiens, Elie, évêque de Troyes, Hérébold, d'Auxerre, Barthélemy, de Narbonne. Les leudes marchaient à la suite de Mat-

fried et de Hugo : c'étaient le comte Lantbert, commandant de la Marche Bretonne, Bernaire, frère de Wala, les comtes Godfried, Aginbert et Richard. Il ne s'agissait plus que de trouver un chef dont le nom pût imposer en face de celui de l'empereur. Ce chef fut Pépin, le roi d'Aquitaine : l'ambition l'eut bientôt décidé. L'occasion se présenta aussi promptement. La Bretagne s'était de nouveau soulevée : l'empereur envoya à Pépin l'ordre de marcher contre les rebelles, et lui-même, à la diète d'Aix-la-Chapelle, fit résoudre une expédition. La plus grande partie des troupes refusa d'obéir. Louis se retira avec le reste de l'armée et le roi de Bavière : mais déjà la révolte avait fait de rapides progrès. Pépin, maître d'Orléans, en avait chassé le comte Odo pour lui substituer Matfried. Bientôt il se trouva maître de Paris, tandis que le roi de Bavière abandonnait l'empereur et allait exciter Wala au fond de son monastère de Corbie. Le malheureux Louis, abandonné de tout le monde, crut apaiser les mécontents en éloignant Bernard et Judith. Le camérier se retira à Barcelone et l'impératrice au couvent de Sainte-Marie de Laon ; mais il était trop tard. Tout à coup Pépin vint camper à Verberie, près de Compiègne, en face de son père [830]. En même temps il faisait enlever Judith de son monastère, et la forçait à prendre le voile à Sainte-Radegonde de Poitiers. L'empereur se livra à son fils, et devant l'armée parut en suppliant. Son humilité et sa douleur arrachèrent des larmes même à ses ennemis. Enfin Lothaire arriva au camp avec le dessein secret de faire déposer son père et de s'asseoir seul sur le trône impérial. Il fit crever les yeux au frère de Bernard, Herbert, exila le comte Odo, et fit tonsurer Conrad et Rodolf, les deux frères de Judith. Maintenant que devait-on faire de l'empereur? Lothaire se démasquait et proposait sa déchéance. Louis de Germanie s'y opposa de toute sa force, et enfin il fut résolu qu'il resterait prisonnier avec son bien-aimé Charles, sous la tutelle de deux moines et la haute surveillance de Lothaire. Cependant les trois frères ne s'entendaient nullement dans le partage de l'empire : il était convenu que le jeune Charles était exclu de toute royauté, mais Lothaire prétendait maintenir dans toute sa teneur la constitution de 817, c'est-à-dire s'arroger une telle suprématie sur ses deux frères, qu'eux réunis ne l'auraient pu égaler en puissance. Les mécomptes étaient grands du côté de Pépin et de Louis, et d'un autre côté, les leudes du second ordre et le clergé, qui avaient servi Lothaire avec tant de zèle, crurent s'apercevoir qu'il y avait méprise. On se rappela le bon empereur Louis

peu à peu on se rapprocha, on sonda les moines qui le gardaient : l'un d'eux, nommé Guntbald ou Gombauld, se fit le chef des partisans de



l'empereur. Il fit tant en Germanie et en Aquitaine, que Pépin et Lothaire s'engagèrent à rendre la liberté et la couronne à leur père et à le protéger contre leur frère aîné : en retour, Louis promit d'agrandir leurs royaumes. Il fut décidé qu'on s'entendrait au plaid d'automne ; mais où se tiendrait ce plaid ? *Ceux qui étaient du parti contraire a l'empereur voulaient que l'assemblée générale se tînt quelque part parmi les Francs. Mais l'empereur s'y opposait en secret ; car il se défiait des Francs, et montrait plus de confiance aux Germains. Enfin l'avis de l'empereur l'emporta : il obtint que l'assemblée se réunît à Nimègue, sur les confins de la Germanie… Toute la Germanie s'y rendit pour porter secours à l'empereur.* (Astronomus. Vita Ludov. Pii.) Déjà Louis avait recouvré son autorité ; il se montrait même plus ferme qu'auparavant [830]. Le comte Lantbert fut renvoyé dans sa Marche Bretonne ; l'abbé de Saint-Denis, Hildwin, qui s'était montré dans Nimègue avec des gens armés, fut exilé à Paderborn ; l'audacieux Wala fut confiné dans le cloître

de Corbie. Enfin la diète s'ouvrit : Lothaire vint se jeter aux pieds de son père. Les fauteurs de la rébellion furent condamnés à mort ; mais Louis leur fit grâce, et ne permit pas qu'on en fît périr un seul. Des évêques, Jessé seul fut déposé ; les autres conjurés, clercs et nobles, furent enfermés dans différents monastères. De retour à Aix-la-Chapelle, l'empereur consulta le pape Grégoire IV et les évêques sur le vœu forcé qu'on avait fait prononcer à Judith. Il fut déclaré nul, et l'impératrice reparut à la cour. La diète d'Aix-la-Chapelle fut pour elle un triomphe, elle y jura son innocence et rappela du cloître ses deux frères. Bernard lui-même fut déclaré innocent. Le retour de ces deux personnages signala une vive réaction. Wala, qui se croyait oublié à Corbie, fut enlevé et transporté sur un rocher près du lac de Genève. Lothaire fut déclaré déchu de l'empire : « *On ne lui laissa que le royaume d'Italie, sous serment de ne plus conspirer dans l'empire contre la volonté de son père.* » (Nithardus.) On ne sait pas précisément quelle fut la part de Charles. Les royaumes des deux autres fils de Louis reçurent quelques accroissements ; celui d'Aquitaine fut agrandi de plusieurs comtés de Neustrie, entre autres de celui d'Angers ; peut-être lui restitua-t-on aussi la Septimanie. Cela fait, les trois fils aînés de l'empereur furent renvoyés chacun dans ses états, et la cour se trouva laissée aux intrigues de Judith et de Bernard d'une part, et du moine Gombauld de l'autre. Mais Louis s'était dégoûté de la manière de gouverner de l'Aquitain : Gombauld eut toute sa faveur. Le premier acte du nouveau ministre fut une amnistie générale accordée à tous les condamnés de la diète de Nimègue. Louis eût bien voulu y comprendre Wala, mais le moine refusa opiniâtrement de prendre parti pour l'empereur ; et celui-ci, le trouvant à Genève trop près de Lothaire, le fit transporter à Noirmoutiers ; puis, redoutant encore le voisinage de Pépin, il l'envoya en Germanie : cette fois c'était trop le rapprocher de Louis de Bavière ; enfin, ne sachant où l'enfermer, il le rendit à son abbaye de Corbie, mais en lui retirant le titre et les fonctions d'abbé. Tandis que la surveillance active de l'empereur s'exerçait tout entière contre un ennemi prisonnier, elle laissait tranquillement s'armer contre elle un ennemi d'autant plus redoutable que jusque là il avait témoigné plus d'attachement à Louis le Débonnaire. Bernard, supplanté par Gombauld, s'était retiré de la cour dans sa province de Languedoc, et de là il excitait sourdement Pépin d'Aquitaine : le jeune prince était tout disposé à prêter l'oreille à ses insinuations ; lui et son frère de Germanie ne s'é-

taient pas trouvés contents du dernier partage et des quelques provinces que l'empereur avait ajoutées à leurs royaumes. La rivalité de Charles les importunait : ils auraient voulu s'en débarrasser à tout prix ; mais il fallait aussi se débarrasser de Judith et de leur père. Enfin, peu de semaines après avoir rétabli l'empereur, ils étaient plus brouillés que jamais avec lui. Gombauld avait pénétré les sentiments de Pépin et les intrigues de Bernard. Au grand plaid d'automne, tenu à Thionville [831], il conseilla à l'empereur de mander le roi d'Aquitaine pour le surveiller de plus près. Bernard parut audacieusement au plaid, comptant surprendre l'empereur par sa hardiesse : il est vrai que l'assemblée fut étonnée ; mais tout ce qu'il put faire, c'est qu'il ne se trouvât pas un champion contre lui pour soutenir les crimes qu'on lui imputait. Pépin obéit à l'ordre de son père le plus tard qu'il put et n'arma que le plaid terminé. L'empereur, irrité, lui enjoignit de rester auprès de lui et l'emmena à Aix-la-Chapelle ; mais le prince s'évada une nuit et re-



tourna en grande hâte auprès des siens. Grande fut la colère de l'empereur ; et pour se rapprocher de l'Aquitain, il fit tenir à Orléans le plaid solennel de cette année. A peine était-on au plaid que tout à coup on apprend que Louis de Bavière s'est mis en campagne pour envahir

l'Allemanie, et que peut-être son projet est de passer le Rhin après la conquête de cette province. Aussitôt la diète est transportée à Mayence, et des troupes sont levées dans toute la Germanie franke et la Saxe. La diète ne dura qu'un jour.

L'armée marcha : celle de Louis de Bavière, campée près de Worms, n'attendit pas l'empereur et prit la fuite. Force fut au jeune roi de se rendre auprès de son père, qui l'attendait sur les bords du Lech. Le bon père se contenta d'un serment de fidélité à l'avenir, et tout fut dit. Les deux armées furent licenciées. L'empereur, en retournant à Mayence, trouva Lothaire, qui lui renouvela ses soumissions et l'accompagna à Orléans. Le plaid se tint au mois de septembre. Pépin et Bernard furent en vain sommés d'y comparaître ; sur leur refus, l'empereur passa la Loire, traversa une grande partie de l'Aquitaine et vint tenir un nouveau plaid à Jucondiac, résidence royale, à quelques lieues de Limoges. Pépin et Bernard comparurent et furent tous deux convaincus d'infidélité. Bernard fut dépouillé du duché de Septimanie et du comté de Barcelone, qui furent donnés à Bérenger, fils de Henri, comte de Tours. Quant à Pépin, l'empereur le fit partir sous bonne escorte pour Trèves, laissant provisoirement le royaume d'Aquitaine à son bien-aimé Charles, alors âgé de neuf ans. Louis le Débonnaire entrait à peine à Tours, qu'il apprenait la fuite de Pépin et son retour en Aquitaine. Aussitôt il retourna sur ses pas; mais après une campagne inutile au cœur de l'hiver, il repassa la Loire et hiverna en terre franke, comme dit l'*Astronome*. De retour à Aix-la-Chapelle vers la fin de décembre 832, il prononça l'exhérédation de Pépin et donna son royaume au jeune Charles. Pépin leur répondit en s'alliant ouvertement à Louis de Germanie et à Lothaire. Cette fois tous voulaient la déposition : c'était chose facile à exécuter avec trois nombreuses armées et le nouvel allié que Lothaire venait de conquérir, le pape Grégoire IV : Lothaire eut peu de peine à l'entraîner : c'était une si belle occasion de rehausser la puissance pontificale et de la montrer à l'univers faisant et défaisant à son gré les empereurs! Louis le Débonnaire ne perdit pas courage : *Informé à temps des projets de ses adversaires, il voulut prendre les devants sur eux. Il convoqua à Worms, pour le mois de mai* 833, *tous les chefs, tant de l'ordre militaire que de l'ordre sacerdotal, les comtes, les évêques et les abbés, voulant, disait-il, s'assurer, dans les troubles présents, de la double défense du glaive et de la parole.* (Fauriel. *Gaule Méridionale.*) Le printemps arrivé, Louis se rendit à Worms avec

Judith et son fils, et y passa les fêtes de Pâques et de la Pentecôte. Cependant les armées des trois frères s'étaient réunies aux environs de Bâle, et de là s'étaient avancées près de Colmar; l'empereur se plaça entre Strasbourg et leur camp. C'était chose pénible à voir, d'un côté le vieil empereur forcé de combattre contre ses fils; de l'autre, le pape lançant contre lui un manifeste dont le ton doucereux et raisonneur plutôt que violent devait ébranler la fidélité des peuples; et à côté de lui Wala, arraché au cloître de Corbie. L'empereur comprit tout son danger en voyant le pape dans les rangs ennemis : il lui fit écrire par les évêques de son parti une lettre où on le menaçait aussi, lui pape, de l'excommunier. Grégoire fut d'abord ébranlé; Wala, son conseil et sa force, leva ses scrupules ou plutôt ses craintes. La bataille fut résolue, non sans une dernière et inutile tentative de con-



ciliation. Le pape et l'empereur ne pouvaient plus s'entendre. Les armées se rapprochèrent « *dans une vaste plaine, alors nommée le*

Champ-Rouge (*Rothfeld*), *mais qui, de l'événement dont elle devait être le théâtre, allait prendre le nom plus fameux de Champ-du-Mensonge.* » (Fauriel.) Ce qu'on vit dans les champs catalauniques, ce que l'on vit à Testry, et quelque temps après à Fontenay, on le vit aussi à Colmar : nation contre nation, système contre système ; d'un côté les Franco-Gaulois, les conquérants de Charlemagne, marchant avec son fils ; de l'autre, les Germains, les Aquitains, les Italiens, toutes nations soumises, impatientes de se séparer du corps de l'empire, marchant avec les fils rebelles de Louis-le-Pieux ; d'un côté l'idée romaine, idée d'unité et de centralisation ; de l'autre, l'idée germanique, idée de morcellement et de partage. Néanmoins il n'y eut pas lutte ici : Louis le Débonnaire avait été trahi comme jadis à Compiègne : une nuit, toute son armée passa à Lothaire ; et quand le matin quelques fidèles se pressèrent autour de lui pour le défendre : « *Laissez*, dit-il, *allez à mes fils : je ne veux pas que personne meure ou soit mutilé pour moi. Eux se retiraient de lui en fondant en larmes.* » (Theganus.) Puis, l'empereur monta à cheval et se rendit au camp de ses fils avec Judith et le jeune Charles. On le reçut avec une affectation de respect ; mais on le sépara de Judith, qui fut confiée à la garde de Pépin en attendant qu'elle partît pour Tortone ; puis, au mois de juillet 833, il se tint une assemblée d'évêques qui déclara Louis déchu du trône et décerna l'empire à Lothaire ; les trois frères y réglèrent un nouveau partage, tandis que les leudes de Lothaire se disputaient les dignités et les bénéfices des leudes de Louis le Débonnaire ; enfin les conjurés se séparèrent, presque tous, le pape et Wala surtout, frappés, effrayés même du succès de leur entreprise. Pépin et Louis se retirèrent dans leur royaume. Lothaire erra dans l'Alsace et l'Ostrasie, traînant avec lui son père de Colmar à Marlem ou Mareuil, puis à Metz, puis enfin à Soissons, où il l'enferma au monastère de Saint-Médard. Charles, les cheveux rasés, fut conduit à l'abbaye de Prum. Aux premiers jours d'octobre, Lothaire alla tenir un plaid solennel à Compiègne. Ni Pépin ni Louis n'y parurent : l'assemblée entière était à la merci du nouvel empereur, sauf quelques membres qui furent bien vite accusés de félonie et forcés de se taire. Lothaire commença par y faire ratifier son élection ; et pour justifier en quelque sorte la déposition de son père, pour le dégrader aux yeux des peuples, il fit dresser par les évêques le tableau des actes de la vie de Louis le Débonnaire, par lesquels il était dit qu'il avait offensé Dieu. Je ne sais de combien d'absurdités et de

mensonges cette liste était composée. Cet acte eut la sanction de l'assemblée et de Louis le Débonnaire, qui promit de se reconnaître coupable de tout, s'il pouvait se réconcilier avec son fils. « Alors, quand on eut lu cette confession absurde dans l'église de Saint-Médard et Saint-Sébastien de Soissons, le pauvre Louis ne contesta rien ; il signa tout, s'humilia autant qu'on voulut, se confessa trois fois coupable, pleura, et demanda la pénitence publique pour réparer les scandales qu'il avait causés. Il déposa son baudrier militaire, prit le cilice, et son



fils l'emmena ainsi, misérable, dégradé, humilié, dans la capitale de l'empire, à Aix-la-Chapelle, dans la même ville où Charlemagne lui avait jadis fait prendre lui-même la couronne sur l'autel. » (Michelet.) Cette violence, ce parricide moral indigna tout l'empire : on voua à la haine publique et Lothaire et Ebbon, l'archevêque de Reims, l'auteur

de l'acte d'accusation, et Wala, et Agobard, qui osa répandre dans l'empire un manifeste avec ce titre : « *Apologie des fils de Louis le Débonnaire, empereur, contre leur père.* » Tous se récrièrent, même Louis et Pépin. Dès le commencement de 834, des assemblées secrètes se formèrent contre Lothaire. En Neustrie, les meneurs étaient Egbert, comte de Paris, et Guillaume, comte de l'Étable ; en Burgondie, Warin ou Garin, comte de Mâcon, et Gotzelin, frère de l'Aquitain Bernard ; dans le clergé, deux frères naturels de l'empereur, Drogon, évêque de Metz, et Hugo, abbé de Saint-Quentin. Bientôt les murmures éclatèrent tout haut. Surpris par les troupes de Louis et Pépin, Lothaire accourut avec ses prisonniers d'Aix-la-Chapelle à Saint-Denis. A l'approche de ses adversaires, après avoir coupé les ponts de la Seine et de la Marne, il se retira vers le Rhône, et tout à coup les prisonniers se trouvèrent entourés d'amis. Les évêques présents auprès des deux frères levèrent les interdits de l'Église. Le conciliabule de Compiègne fut déclaré nul et odieux. Dans une assemblée des seigneurs, à Kiersy-sur-Oise, Louis se réconcilia avec ses deux fils, rendit l'Aquitaine à Pépin, qui rentra dans son royaume, tandis que Louis de Germanie suivait son père à Aix-la-Chapelle. L'empereur, pour éviter la guerre, avait fait offrir à Lothaire son pardon ; celui-ci le refusa et se prépara à combattre. Mais déjà Judith lui avait échappé : elle revenait auprès de l'empereur, qui ne voulut la recevoir qu'après lui avoir fait jurer son innocence devant tout le peuple. La guerre commença : une armée commandée par Odo fut battue près de la Marche Bretonne, par les comtes Matfried et Lantbert. A la nouvelle de ce succès, Lothaire hâta sa marche et se jeta sur la Burgondie. Châlons-sur-Saône, vaillamment défendu par Warin et les comtes Gotzelin et Mandeline, fut enfin forcé de se rendre. La vengeance de Lothaire fut terrible. Une sœur de Bernard, Gerberge, vivant dans un monastère, fut enfermée dans un tonneau et jetée à la Saône. Garin fut seul épargné, à condition de jurer fidélité à Lothaire. L'empereur, qui tenait un plaid à Langres, se mit à la tête des troupes et se rencontra près de Blois avec son fils. Cette fois, Lothaire ne put débaucher les troupes de Louis, et force lui fut de venir, Matfried et Hugo à ses côtés, se jeter aux pieds de son père. L'empereur lui pardonna à condition qu'il partirait sur-le-champ pour l'Italie, et qu'il n'en sortirait jamais sans sa permission. Quelques jours après tous se séparèrent. Pépin retourna en Aquitaine, Louis en Bavière, et Lothaire en Italie [835]. Dans le cours d'un été



Lothaire aux pieds de son père, Louis le Débonnaire.

il vit mourir tous ses partisans, les évêques d'Amiens et de Troyes, son beau-père Hugo, les comtes Matfried et Lantbert, Agimbert de Perches, Godfried et son fils Borgarit. Pour assurer la paix et réprimer les désordres causés par tant de dissensions, l'empereur convoqua une assemblée à Thionville. Là, il demanda justice contre les évêques qui l'avaient déposé à Compiègne ; mais la plupart s'étaient sauvés en Italie. Le seul Ebbon de Reims comparut devant l'assemblée ; il fut déposé, et finit sa vie dans l'obscurité et dans l'exil. Agobard, quoique absent, et quelques autres furent aussi déposés. Wala se retira au monastère de Bobbio, près du tombeau de saint Colomban : il y mourut en s'écriant : « Pourquoi suis-je né un homme de querelle, un homme de discorde? » De Thionville l'assemblée se transporta à Metz, où l'évêque Drogon réhabilita solennellement l'empereur et le couronna de nouveau.

Un an se passa sans événements importants. L'impératrice l'employa à assurer le sort de son fils Charles, qui n'avait pas encore de royaume, puisque l'Allemagne lui avait été enlevée par ses frères. Elle essaya de s'attacher Lothaire en le flattant de l'espérance de lui faire recouvrer une partie de ce qu'il avait perdu. Ces insinuations réussirent à peu près au gré de l'impératrice, et quand elle crut le moment arrivé, elle fit résoudre l'empereur, en présence de ses conseillers, à donner à son fils bien-aimé l'Allemanie avec tout le royaume de Neustrie [837]. Un nouveau partage fut arrêté au plaid d'Aix-la-Chapelle. Le royaume de Charles était à peu près celui que lui avait destiné sa mère dans la conférence secrète ; on lui donnait encore plusieurs comtés dans la Burgondie et l'Ostrasie. Louis de Germanie seul assistait à ce plaid ; Pépin y avait envoyé des députés. Le premier se retira mécontent et se rapprocha de Lothaire ; mais l'empereur était sur ses gardes. Il somma Louis de venir se justifier à Aix-la-Chapelle de toute pensée de rébellion. Louis se hâta de venir, protesta de sa fidélité, sans assister toutefois au plaid de Kiersy [septembre 837], où fut réglé définitivement le sort de Charles. Ce partage d'Aix-la-Chapelle fut confirmé et fortement approuvé par Pépin, mais son appui manqua bientôt au fils de Judith : il mourut le 13 décembre de la même année. Il laissait deux fils, Pépin et Charles, qui furent aussitôt déshérités par le conseil. Mais à qui des trois fils de l'empereur l'Aquitaine devait-elle revenir? Judith prétendit que Louis était trop éloigné pour y prétendre : ce fut donc entre Lothaire et

Charles que se fit le partage. C'était une grave obligation qu'on imposait à Lothaire de protéger le jeune Charles. L'empereur le manda à Worms, et lui fit le plus gracieux accueil, puis on s'occupa du partage. La Meuse fut choisie pour limite des deux états, avec le comté de Bourgogne jusqu'au Rhône. L'état de Charles fut renfermé entre la Meuse, la Transjurane, le Rhône et l'Océan, avec tout ce que les Francs possédaient encore au-delà des Pyrénées. Lothaire eut le reste, excepté la Bavière. Louis, mécontent, reprit les armes et souleva tous les peuples d'Outre-Rhin, pendant qu'en Aquitaine le jeune Pépin, entouré des fidèles de son père, travaillait à recouvrer son héritage. Dans une assemblée tenue à Châlons-sur-Saône, où furent appelés les leudes aquitains, on les força de rendre hommage au jeune Charles. Les rebelles furent réduits par la force. L'Aquitaine à peine pacifiée, la guerre recommença avec Louis de Bavière. L'empereur n'eut qu'à se montrer : Louis se retira à la hâte. Le vieil empereur était las de tant de luttes; il sentait sa fin approcher, et il ne voulait pas laisser l'empire en proie à la guerre : une diète fut convoquée à Worms pour établir une paix durable. Quelques jours avant l'ouverture de l'assemblée, Louis se trouva plus mal : il se fit transporter dans une île du Rhin, près d'Ingelheim et de Mayence. Sa main défaillante caressa la couronne, l'épée et le sceptre d'or qu'il destinait à Lothaire : c'étaient les insignes de l'empire qu'il allait lui transmettre, à condition de garder sa parole au jeune Charles et à l'impératrice : « Je pardonne à Louis, dit-il; mais qu'il songe à lui-même, lui qui, méprisant la loi de Dieu, a conduit au tombeau les cheveux blancs de son père. » Le 20 juin 840 il expira, dans la soixante-douzième année de son âge, et la vingt-septième de son règne. Il fut enterré à Metz auprès de la reine Hildegarde, dans l'église de Saint-Arnoul.

Lothaire crut voir dans la dernière volonté du vieux prince un assentiment à ses projets de maintenir l'unité impériale. L'empire était presque aussi étendu que sous Charlemagne, sauf quelques provinces orientales occupées par des Slaves turbulents; mais ce vaste corps recélait et nourrissait des principes de dissolution : à ces principes généraux venaient se joindre les ambitions particulières, les jalousies des frères de Lothaire, qui ne voulaient tout au plus qu'un égal dans leur aîné, Charles en France, Louis en Germanie. Partout l'esprit de nationalité, d'égoïsme populaire, se faisait sentir : chacun pour soi et par soi, la politique n'avait pas d'autre axiome. Ajoutons à

cela les terreurs de l'invasion des nouveaux Barbares, la Germanie obligée de se porter sur ses frontières orientales contre les Slaves et les Huns, reparaissant sous le nom d'Avares et de Hongrois, la France courant au littoral de l'Océan et de la Méditerranée contre les Northmans et les Sarrasins qui menacent aussi l'Italie : nécessairement l'unité est rompue. Les tentatives de Lothaire ne feront que précipiter la crise, et la dissolution s'opérera brutalement.

Des deux autres princes, Louis était tranquille dans sa Germanie, qui le soutenait contre les projets de son frère aîné ; Charles avait plus à faire : l'Aquitaine, cette ennemie mortelle de la domination franke, de toute domination venant du Nord, depuis le Visigoth Alaric, l'Aquitaine se révoltait sous la main de Charles le Chauve, et lui opposait comme prétendant un jeune fils de son frère Pépin, Pépin II. Lothaire avait trop d'intérêt à maintenir cette lutte pour ne pas soutenir le parti des Aquitains. Aussi, tandis qu'ils tenaient Charles en haleine, il passa les Alpes et s'apprêta à disputer à Louis sa portion d'héritage. De fait, il commença par réussir, et prit Worms ; mais Louis parut tout à coup à Francfort avec une bonne armée d'Allemands, de Saxons, de Thuringiens et de Francs orientaux. Lothaire s'arrêta, demanda à son frère une entrevue où il se contenta de signer une trêve de quelques mois, et se tourna du côté de Charles. Le roi de France tenait un plaid à Bourges pour la pacification de l'Aquitaine, quand il apprit l'invasion de Lothaire. Des députés, parmi lesquels se trouvait un petit-fils de Charlemagne, Nithard, ne purent arrêter l'empereur : Charles recula devant lui, et Lothaire parcourut en tous sens le royaume, des bords de la Meuse aux bords de la Loire, des bords de la Loire aux bords de la Seine. Son entrée en France avait été le signal d'une révolte générale ; l'Aquitaine, la Bretagne, Paris même, tout s'était soulevé. Les Francs du Nord restaient bien encore à Charles, mais que faire contre tant d'ennemis? Il en passa par où voulut le vainqueur, et démembra pour lui son royaume : encore son lot comprenait-il l'Aquitaine, qui n'était rien moins que soumise! Cependant Charles avait renoué des intelligences avec les provinces cédées à Lothaire, et qui se trouvaient mal du régime impérial. Les hostilités recommencèrent : c'est toujours une guerre monotone de marches, de contre-marches, d'escarmouches ; et il faut passer de suite à l'assemblée générale d'Attigny, où Charles reçut des députés de Louis de Bavière, qui lui offrait son alliance. Il n'eut garde de refuser. Aussitôt les troupes de la Germanie tra-

versèrent le Rhin, malgré Adelbert, duc d'Ostrasie, tandis que l'impératrice Judith amenait à son fils Charles les troupes frankes d'Aquitaine. Enfin les deux armées de Neustrie et de Bavière se joignirent sous les yeux de l'empereur près d'Auxerre. Lothaire se retira jusqu'à Fontenay, à quelques lieues de cette ville ; il voulait attendre le jeune Pépin. Ses frères le suivirent ; cependant avant d'engager une lutte sérieuse ils lui firent les propositions les plus raisonnables, mais en vain.

« Tout espoir de justice et de paix paraissant enlevé, Lodowig « et Karle firent dire à Lothaire que, s'il ne trouvait rien de mieux, « il eût à recevoir leurs propositions, sinon, qu'il sût que le lende- « main même, à la deuxième heure du jour, ils en viendraient au « jugement du Dieu tout-puissant. Lothaire, selon sa coutume, traita « insolemment les envoyés, et répondit qu'on verrait bien ce qu'il sa- « vait faire... Lodowig et Karle attendirent la deuxième heure du jour « comme les envoyés l'avaient juré. A cette heure, en effet, un grand « et rude combat s'engagea sur les bords d'une petite rivière... Lo- « thaire, vaincu, tourna le dos avec tous les siens... Les vainqueurs « résolurent de passer le lendemain, qui était un dimanche, en cet « endroit. Et ce jour-là, après la célébration de la messe, ils enter- « rèrent également amis et ennemis, fidèles et traîtres, et soignèrent « également tous les blessés selon leur pouvoir... Ensuite les rois et « l'armée, affligés d'en être venus aux mains avec un frère et avec des « chrétiens, interrogèrent les évêques sur ce qu'ils devaient faire à cause « de cela. Tous les évêques se réunirent en concile, et il fut déclaré « dans cette assemblée qu'on avait combattu pour la seule justice, que « le jugement de Dieu l'avait prouvé manifestement, et qu'ainsi qui- « conque avait pris part à cette affaire, soit par conseil, soit en action, « comme instrument de la volonté de Dieu, était exempt de tout re- « proche. » (Nithard, dans M. Aug. Thierry.) Cette sanction religieuse, cette retenue des vainqueurs, mais surtout « cette alliance formée entre « deux grandes masses d'hommes, qui, par une circonstance bizarre, « ne s'unissaient momentanément qu'afin d'être à l'avenir séparés « d'une manière plus complète » (Aug. Thierry), attestent l'importance de cette bataille de Fontenay, dont le traité de Verdun fut le résultat immédiat et nécessaire. Quant aux résultats matériels, jamais on ne vit bataille plus meurtrière, disent les contemporains, accoutumés depuis vingt-cinq ans à des guerres sans combats. La chose fut

portée si loin, qu'au temps de l'invasion des Barbares, les populations énervées accusèrent la bataille de Fontenay d'avoir enlevé au sol ses défenseurs. Quoi qu'il en soit, quelques mois après on rassembla de nouvelles armées, et les hostilités reprirent, mais sans vigueur. Louis avait repassé le Rhin ; Lothaire était à Aix-la-Chapelle ; Charles recommençait en Aquitaine la guerre contre Pépin et contre le fameux Bernard, duc de Septimanie, le favori de Louis le Pieux, tous deux excités sourdement par Lothaire, qui en même temps offrait aux Saxons la liberté de conscience et la permission de retourner au paganisme. Louis, menacé dans ses états, s'unit de nouveau à Charles, qui avait abandonné l'Aquitaine pour se rapprocher de lui. Après une campagne insignifiante où Lothaire parcourut encore la Gaule, Charles et Louis se virent à Strasbourg [4 fév. 842], et resserrèrent leur alliance par



des serments publics. Louis, comme l'aîné, prit le premier la parole en présence des deux armées, et prononça en langue tudesque un discours que Charles, se tournant vers l'armée gauloise, répéta en langue

romane; c'était une apologie de leur conduite et une accusation contre celle de Lothaire. Puis, le roi de Bavière prononça le serment d'union contre l'empereur, non dans l'idiome des peuples qu'il gouvernait, mais dans celui des Gallo-Franks, qui avaient besoin de prendre confiance dans la bonne foi de leurs nouveaux alliés : « — Pour l'amour de Dieu, « et pour le peuple chrétien, et notre commun salut, de ce jour en « avant, tant que Dieu me donnera de savoir et de pouvoir, je sou- « tiendrai mon frère Karle ici présent, par aide en toute chose, comme il « est juste qu'on soutienne son frère, tant qu'il fera de même pour moi. « Et jamais avec Lothaire ne ferai aucun accord qui, de ma volonté, « soit au détriment de mon frère.—Ensuite Karle, parlant aux hommes « d'origine teutonique, répéta la même formule traduite littéralement « dans leur langue. Les deux rois s'étant engagés solennellement l'un « envers l'autre, les chefs dont l'idiome roman était la langue mater- « nelle, ou l'un d'entre eux en leur nom, prononcèrent les paroles sui- « vantes :— Si Lodowig garde le serment qu'il a prêté à son frère Karle, « et si Karle, mon seigneur, ne le tient pas, si je ne l'y puis ramener, « ni moi ni aucun autre, je ne lui donnerai nulle aide contre Lodowig.— « Les Teutons répétèrent la même formule en changeant seulement « l'ordre des noms. » (Nithard, dans M. A. Thierry.) Toute la partie de la Gaule située à l'ouest de l'Escaut, de la Meuse, de la Saône et du Rhône, avec le nord de l'Espagne jusqu'à l'Ebre, fut laissée au roi Charles, surnommé le Chauve. Les pays de langue teutonique furent donnés à Louis. Lothaire eut l'Italie, et la partie orientale de la Gaule. Des propositions de paix avaient été faites à Lothaire et repoussées. Les confédérés passèrent la Moselle et marchèrent sur Aix-la-Chapelle, que Lothaire venait de quitter, après avoir enlevé à la hâte le trésor et les ornements impériaux. Les évêques du parti des vainqueurs se réunirent et déclarèrent à l'unanimité, que Dieu lui-même avait chassé Lothaire des états et livrait son royaume à ses deux frères. Les princes feignirent d'accepter des mains des évêques un royaume déjà conquis par leurs armes, et nommèrent douze commissaires pour le diviser entre eux. Tout ce qu'on sait de ce partage, c'est qu'il ne resta à Lothaire que l'Italie. L'empereur trouva son lot bien petit, et force lui fut de s'humilier pour obtenir un partage plus égal. Les évêques ayant été d'avis que la paix régnât entre les trois frères, les rois firent venir les députés de Lothaire, d'abord à Militiac, ensuite à Coblentz. Enfin un traité définitif fut signé à Verdun.

Le traité de Verdun défaisait en quelques lignes l'œuvre de Charle-

magne. Chacun rentrait chez soi, Italiens, Francs, Germains, reniant cette fraternité de convention qu'on avait voulu imposer à tous. A partir de là, l'histoire de France, comme un fleuve débordé qui rentre tranquillement dans son lit, perd son universalité fatigante des règnes précédents, et cesse d'être l'histoire de l'Europe. Mais la dissolution n'était pas à terme. Il y avait loin de cette nationalité générale recouvrée les armes à la main, à la conquête de cette foule de nationalités locales, le but et le moyen de tant d'ambitions, et que nécessitait alors la division si nette et si tranchée des races. La Bretagne était toujours là, donnant aux populations visigothes de l'Aquitaine, aux Bourguignons des bords du Rhône, le spectacle d'une race indomptée, se maintenant à soi, malgré tout, et reconnaissant à peine aux Francs de la maison d'Héristal un droit de patronage, à chaque instant méconnu. Ce n'était pas tout. Quelque profondément oubliée que paraisse sous Charlemagne la vieille distinction de Neustriens et d'Ostrasiens, on s'en souvenait encore à Paris, à Orléans, à Soissons. Les fils des Francs venus avec Clovis, héritiers des charges de leurs pères, se trouvaient à la tête des anciennes populations gallo-romaines, dont ils avaient adopté les mœurs et le langage, et n'avaient pas renoncé à reprendre la question décidée une fois à Testry. Les guerriers des Pépins et de Charles Martel n'avaient pu se fondre ainsi avec les hommes de la Neustrie au milieu des guerres de chaque jour qui les entraînaient du Wéser aux Pyrénées, et des Marches de Bretagne au *ring* des Avares et aux plaines de l'Italie. Ils n'avaient pris racine nulle part, et restaient, après un siècle et demi, comme des hôtes incommodes dont la présence irritait. Puis il y avait encore la féodalité, fière de ses triomphes sous Louis le Débonnaire, et dont les prétentions ne connaissaient plus de bornes depuis qu'elle se sentait la maîtresse. Protectrice hautaine de Louis le Débonnaire et de ses fils, il fallait bien que le nouveau roi lui fît hommage de sa couronne, et les questions de race, qu'elle-même soulevait sur tous les points, lui prêtaient encore un élan irrésistible.

A tant de causes de changements, dont le germe existait déjà avant Charlemagne, vint se joindre un mal nouveau qui porta le dernier coup. Elles sont célèbres les larmes versées par le vieil empereur à la vue des blanches voiles des pirates danois s'enfuyant sous le vent avec les dépouilles de ses sujets ! Sous Louis le Débonnaire, les hommes du Nord furent encore contenus par ce qui restait de majesté à l'empire : l'ombre de Charlemagne planait sur son fils. Mais quand vint la guerre

civile, et ce terrible massacre de Fontenay, suivi d'une dissolution ; quand le trône impérial fut occupé par le fils de Judith, la pierre de scandale du règne précédent, la tempête éclata, et toutes les provinces furent inondées à la fois. Ils entrent en Neustrie par la Somme et la Seine ; en Aquitaine par la Garonne. Lantbert, déshérité par Charles le Chauve du comté de son père, les introduit dans la Loire, où ils incendient Nantes en 843, deux ans après la prise de Rouen par Oscheri. En Aquitaine, ils sont appelés par le petit-fils du dernier empereur, par Pépin II, qui veut recouvrer à tout prix le royaume de son père, donné à Charles par le traité de Verdun.



Charles le Chauve.

Les sympathies des Aquitains étaient toutes pour Pépin, mais Charles était le plus fort. Deux fois Pépin tenta la révolte, deux fois il tomba entre les mains de son oncle. Ni les Normands, ni les Sarrasins, car il les appela aussi, ne purent lui rendre son héritage. A la fin, il alla mourir dans un couvent de Senlis. Avant lui, Bernard, duc de Septimanie, celui que la voix publique faisait passer pour l'ancien amant de Judith, et donnait même pour le père de Charles le Chauve, Bernard avait voulu exploiter à son profit le sentiment de répulsion qui régnait en Aquitaine pour toute domination venue de loin. Mais Charles l'avait prévenu. Après de grandes menaces, il feignit une réconciliation

et l'amena à une entrevue au monastère de Saint-Cernin. Au moment où Bernard fléchissait le genou, il le prit de la main gauche, comme pour le relever, et de la droite il lui plongea un poignard dans le cœur. Ensuite il frappa du pied le cadavre, en s'écriant : « Malheur à toi qui as souillé le lit de mon père et de ma mère ! » En adoptant ainsi la rumeur populaire, il ne faisait que rendre plus odieuse une trahison qui tournait au parricide.

Cet homme, si impitoyable avec les siens, avait moins de cœur contre des ennemis plus redoutables. Il laissait arriver les Normands jusqu'aux portes de Paris, et au lieu de les attaquer avec l'armée qu'il amena à la fin dans les plaines de Saint-Denis, il fit offrir à leur chef Ragenaire, ou Régnier, sept mille livres pesant d'argent, s'il voulait s'en retourner et jurer de ne plus revenir. Régnier lui en donna sa parole de Normand, redescendit la Loire en pillant tout sur sa route, et, de retour à la cour de son roi Horik, il fit étaler devant lui l'or et l'argent qu'il avait pris et celui qu'il avait reçu, les serrures des portes de Paris et le bout d'une poutre qu'il avait fait scier dans le monastère de Saint-Germain-des-Prés. Il ajouta que le pays était habité par des lâches, et que les morts lui avaient opposé plus de résistance que les vivants. Il faisait allusion à la mort de quelques-uns des siens écrasés sous les ruines du monastère de Saint-Germain, ce que l'on ne manqua pas de transformer en miracle [845].

Après avoir combattu les Normands avec de pareilles armes, il fallait s'attendre à les revoir bientôt. Les Normands de la Loire, et ceux que Pépin venait d'appeler en Aquitaine, saccageaient les villes et ravageaient les campagnes. Les Sarrasins, qui venaient de piller l'église de Saint-Pierre aux portes de Rome, couvraient les côtes de Provence de leurs hardis pirates. Les Bretons, Nomenoé à leur tête, harcelaient toujours les dominateurs de la France, du fond de leurs landes. Ils faillirent s'emparer de Charles le Chauve, comme il traversait un marais entre la Bretagne et le Maine, et le bruit courut même qu'il avait été tué. Pendant ce temps Charles le Chauve tenait des conciles, et fabriquait à Mersen, de concert avec son frère Lothaire, des règlements de police intérieure dont on ne devait tenir compte ni chez l'un ni chez l'autre [847]. Tout cela donnait beau jeu aux Normands, qui, un an après l'assemblée de Mersen, parurent devant Bordeaux. Les Juifs, pour qui la vie du moyen-âge commençait déjà, saisirent cette occasion de vengeance, et livrèrent, une nuit, la ville aux Barbares.

Charles, content de leur avoir pris neuf de leurs barques qui s'étaient aventurées dans la Dordogne, les laissa tranquillement bouleverser Bordeaux de fond en comble, et s'en alla en Bretagne se faire battre par Nomenoé. Impatient de tirer à lui sa part de dépouilles dans ce pillage universel de l'empire de Charlemagne, le chef breton avait tenté la conquête de l'Anjou et du Poitou. Charles le ramena sur les bords de la Villaine, où la bataille s'engagea dans la plaine de Ballon, à quelques lieues de Redon. Montés sur les petits chevaux du pays, au pied sûr et infatigable, les Bretons voltigeaient autour des lourdes phalanges de l'armée franque et les criblaient de javelots; puis ils se réfugiaient au milieu des bruyères et dans les marais. Après deux jours de combat, Charles, voyant presque tous ses hommes blessés, sa cavalerie démontée, et l'ennemi prêt à recommencer un jeu sans danger pour lui, jugea qu'il en avait assez fait pour la gloire. Il s'enfuit du camp pendant la nuit, comme un transfuge, laissant son armée à la merci des Bretons, qui la détruisirent le lendemain. Nomenoé partit de la plaine de Ballon pour revenir dans le Maine et l'Anjou, qu'il soumit jusqu'à la Mayenne. Se croyant alors assez fort pour tout oser, il se fit sacrer roi dans l'église du monastère de Dol, et se mit, avec le roi des Francs, sur le pied, non plus d'un vassal en révolte, mais d'un collègue, et d'un collègue menaçant.

Des affaires beaucoup plus importantes retenaient ailleurs Charles le Chauve. Un moine du monastère d'Orbai, près Soissons, nommé Godescale, avait eu l'audace de prêcher que Dieu nous prédestinait au mal comme au bien, et que Jésus-Christ n'était pas mort pour tout le monde. Il avait même erré, dit-on, sur le mystère de la sainte Trinité. Hincmar, son métropolitain, l'impérieux archevêque de Reims, qui, dans ses lettres pleines de domination, traçait pas à pas à Charles la ligne de conduite qu'il fallait suivre, le fit venir au concile de Kiersy, où le malheureux Godescale fut accusé et convaincu d'hérésie. On le fustigea cruellement, et, après avoir jeté lui-même ses écrits au feu, il entra dans une prison qui devait être perpétuelle. Mais il arriva ensuite que quelques esprits plus modérés voulurent rappeler de ce jugement. On écrivit pour et contre; on tint conciles sur conciles, tout l'entourage royal fut en émoi. Nomenoé, lui, déposait ses évêques et donnait les siéges épiscopaux à ses créatures. Il renvoyait encore toute scellée une lettre du pape, et recevait sans s'étonner les menaces d'excommunication qui lui arrivaient de Reims et de Tours.

Ce chef intrépide mourut en 851, et Charles le Chauve voulut essayer s'il n'aurait pas prise sur son fils Hérispoé. Le nouveau roi l'attendit de pied ferme, et les descendants des plus hardis guerriers de l'invasion barbare s'enfuirent, *selon leur coutume*, dit la chronique de Fontenelle. Charles dut se trouver heureux qu'Hérispoé voulût bien lui faire hommage des conquêtes de son père. Le chef breton vint à Angers mettre ses mains dans les mains du roi ; il lui jura fidélité, et reçut en échange la consécration de tous ses droits de souveraineté sur Rennes, Nantes et le pays de Raiz [851]. Jusqu'alors la Bretagne ne sortait pas de ce qui s'appelle maintenant la Bretagne bretonnante. Elle reçut à cette occasion ses limites définitives, encore les mêmes aujourd'hui.

Les Normands continuaient toujours leurs ravages. Dans toutes les grandes rivières, ils s'étaient choisi un point d'appui, un lieu de campement où ils se tenaient en permanence. Les flottilles de barques arrivaient du Nord, et retournaient au pays une à une ; mais le camp restait, se vidant et se remplissant à mesure. A l'embouchure de la Loire, c'était l'île de Noirmoutiers ; dans la Seine, la fosse Ghiwald, à Vernon ; et ensuite l'île d'Oissel, à quelques lieues au-dessus de Rouen. De là, comme d'une tanière, ils montaient ou redescendaient à vo-



lonté le courant, débarquant à droite et à gauche, et s'avançant hardiment dans les terres par bandes de trente ou quarante. Quelquefois ils

ramassaient des chevaux dans la campagne, et improvisaient une cavalerie qui allait rançonner les villes et les monastères situés trop loin du fleuve. En 852, deux bandes formidables descendirent à la fois la Seine et la Loire. Nantes, Angers, Tours, le Mans, furent saccagés et brûlés. Un débordement sauva le monastère de Saint-Martin (Marmoutiers), le saint de prédilection de la race mérovingienne, dont la piété s'était traduite en riches offrandes, dignes de tenter la rapacité des Normands. Les moines, effrayés, transportèrent à Orleans les reliques de leur patron. Bientôt Orléans lui-même ne fut plus un lieu sûr. On alla à Auxerre. Les routes étaient couvertes de peuple qui fuyait, et de moines qui portaient leurs reliques en procession. Les hommes de guerre cherchaient à se raidir. Ils se faisaient des asiles dans les forêts et sur les rochers. L'époque des forteresses arrivait. La cabane se mettait à l'abri sous le château ; encore Charles le Chauve voulut-il enlever cette dernière ressource à ses sujets, voyant sans doute de mauvais œil qu'ils fussent défendus par d'autres, tandis qu'il était impuissant pour les défendre lui-même. En 864 il rendait un capitulaire qui ordonnait la démolition des châteaux et *fertés* construits sans son ordre. Heureusement que ce qui s'était élevé sans lui resta debout malgré lui.

En 855, l'année de la mort de son frère Lothaire, Charles le Chauve sembla pourtant reprendre cœur. Biœrn, un des plus fameux *rois de mer*, venait de paraître en Normandie. Il l'attaqua dans la forêt du Perche, et le força de regagner ses barques en déroute. Mais ce ne fut qu'un succès passager. L'année suivante, les Normands pillaient Orléans. En 857 ce fut le tour de Chartres, dont l'évêque se noya en traversant l'Eure à la nage pour leur échapper. Un an auparavant, Paris les avait revus. Les magasins des commerçants de la cité furent livrés au pillage. Les îles de la Seine étaient toutes blanches des os des captifs morts entre leurs mains, dit Hildegher, évêque de Meaux. Une grosse bande, commandée par Weeland, s'abattit sur la Somme, dont le lit marécageux les avait rebutés jusque là, et pilla Saint-Valery, Amiens, le riche monastère de Saint-Ricquier. De désespoir, Charles le Chauve prit une détermination singulière : il proposa aux Normands de la Somme trois mille livres pesant d'argent s'ils voulaient le débarrasser des Normands de la Seine. Il fallut un an pour les ramasser, et dès que Weeland les eut touchées, il vint bloquer l'île d'Oissel, à la tête de deux cent soixante voiles. Mais il ne gagna pas loyalement son argent. Quand, réduits par la famine, les assiégés lui eurent livré leur butin de



Mort de Robert le Fort

cinq années, qui s'élevait à six mille livres d'argent, il s'en tint là, et, bien plus, il fit cause commune avec eux [861]. Sous prétexte que la saison était trop avancée pour qu'on pût tenir la mer, il leur fit donner, à eux et aux siens, des quartiers d'hiver sur tout le bord de la Seine entre Paris et Melun, et, dès le printemps, il entra avec eux dans la Marne. Charles eut honte de se voir ainsi joué. Il assembla à Senlis les comtes et les seigneurs du pays, borda de soldats les deux rives de la Marne, et fondit sur les Normands comme ils revenaient d'attaquer Meaux Il fallut capituler, et reprendre sans tarder le chemin de la mer. Weeland se fit baptiser et prit un rang à la cour du roi. C'était un essai qui plus tard réussit mieux à Rollon.

Cependant la résistance s'organisait à la fin. On fermait la Seine à trois lieues au-dessus de Rouen, là où avait été le camp normand. Robert, comte d'Anjou, le fameux Robert le Fort, tenait tête à de nouvelles troupes de Normands qui l'attaquaient de concert avec les Bretons, et passait au fil de l'épée l'équipage de douze de leurs barques, envoyées par Salomon, duc de Bretagne. Mais son courage personnel ne pouvait suffire à tant d'attaques. Au commencement de l'année 866 il fut battu près de Melun, et sa défaite décida le roi à signer un traité bizarrement honteux, par lequel, outre quatre mille livres d'argent qu'il donnait aux Normands, il s'engageait à leur rendre les prisonniers échappés de leurs fers, et à leur payer la mort de chacun de leurs compagnons tués en combattant. La même année, quatre cents Normands conduits par Hastings, au retour d'une expédition sur le Mans, se trouvèrent enveloppés par Robert et trois autres comtes, dans un village appelé Brisserte, sur les bords de la Sarthe en Anjou. Il y avait là une église bien bâtie, et en fortes pierres, et dans laquelle ils tinrent bon tout le jour. Vers le coucher du soleil, Robert fit retirer ses troupes, qu'il disposa tout autour de l'église, et vint se reposer dans sa tente. La chaleur était accablante ; il ôta son casque et sa cuirasse. Bientôt un grand bruit se fit entendre : Hastings tentait un coup de désespoir pour forcer le passage. Sans prendre le temps de s'armer, le chef angevin courut au combat, et se fit tuer devant l'église, sur le seuil même de la porte. Ainsi périt celui que les Annales de Fulde appellent le Machabée de son temps. Ses enfants, Eudes et Robert, étaient trop jeunes pour lui succéder dans ses charges. On les confia à Hugues, son cousin. Nous verrons bientôt reparaître tous ces noms-là.

Nous laissons de côté toute l'histoire de la famille carlovingienne, qui

n'est plus de l'histoire de France depuis le traité de Verdun. Charles le Chauve se trouva pourtant mêlé à toutes les querelles de partage qui suivirent la mort de ses deux frères, Lothaire et Louis le Germanique. Il jouait un rôle trop insignifiant chez lui, pour ne pas chercher à se donner quelque importance au-dehors. Peut-être aussi regrettait-il d'avoir eu en partage le pays le plus maltraité de tous par les Barbares, le plus impatient du joug carlovingien ; peut-être aurait-il échangé volontiers tout son royaume de France pour la Souabe ou la Bavière. On le voit rôder sans cesse autour de la succession de ses frères. En 863, il cherche à se faire donner la Provence, à la mort du roi Charles, troisième fils de Lothaire; mais ses neveux le gagnent de vitesse. Plus tard il s'interpose dans le long procès de son neveu Lothaire avec les papes, au sujet de son mariage illégitime avec Valdrade, et finit par donner gain de cause à l'excommunication pontificale en s'emparant de la Lorraine. A la mort de l'empereur Louis II, il accourt en Italie, et à l'ombre du grand nom d'Hincmar, il réussit à faire placer sur sa tête la couronne impériale et la couronne de fer des rois lombards [875]. Pendant qu'il fait parade en France de sa nouvelle dignité, et qu'il se fait voir à ses comtes assemblés à Ponthieu, vêtu d'une longue dalmatique qui traînait à terre, et sur la tête un voile de soie surmonté du diadème, Louis le Germanique meurt à son tour, et, indifférent à l'arrivée de cent voiles normandes, Charles court intriguer à Aix-la-Chapelle, escorté des légats du pape. Les fils de Louis le Germanique répondirent à ses prétentions par la bataille d'Andernach. Culbutée dès le premier choc, son armée perdit la plupart de ses chefs ; lui-même pensa être pris. Sa femme Richilde, forcée de quitter Héristal sur les trois heures du matin, accoucha en route d'un fils qu'un de ses serviteurs plaça sur son cheval, et qu'il porta ainsi jusqu'aux environs de Reims. L'on appelait Charles à grands cris sur les rives de la Seine que dévastait le fameux Rollon, le chef des Normands nouveaux venus. Mais il lui était venu de fâcheuses nouvelles de l'Italie, que ses neveux songeaient à lui arracher. Le choix fut bientôt fait. Il envoya de l'argent à Rollon, et prit le chemin des Alpes. Ce fut à ce moment qu'il tint l'assemblée de Kiersy, où, pour gagner la faveur des grands, il proclama ce fameux capitulaire qui déclarait héréditaires toutes les charges du royaume, et à partir duquel la féodalité se trouve véritablement constituée. Il recueillit peu de chose d'un si grand sacrifice. Arrivé en Italie, il y trouva Carloman, roi de Bavière, avec une nombreuse armée, et se hâta de revenir sur ses pas.

Mais il n'acheva pas la route : la fièvre, ou le poison, l'arrêta au pied du mont Cenis, où il expira le onzième jour (6 octobre 877), dans une misérable cabane. Son médecin juif, Sédécias, avait mis, dit-on, une



poudre dans la potion qui devait le guérir. Constamment le jouet des événements, Charles le Chauve ne put même obtenir de la fortune d'être enterré comme il l'avait voulu. C'était le monastère de Saint-Denis qu'il avait choisi pour le lieu de sa sépulture. La décomposition du cadavre fut si rapide qu'on fut obligé de le laisser à Nantua. Il mourait à cinquante-quatre ans, après trente-huit ans de règne. Son fils Louis le Bègue, qu'il avait déjà fait reconnaître pour son successeur par ses seigneurs assemblés, monta sur le trône après lui.

Un prince bègue et perclus se présentait pour soutenir une cause déjà perdue. Il avait contre lui un parti à la tête duquel étaient Boson, duc de Provence et d'Italie, Hugues, l'abbé, le successeur de Robert le Fort, et jusqu'à la veuve de son père, l'impératrice Richilde, pleine de mau-

vais vouloir contre le fils d'une rivale. A force de largesses et de concessions, il obtint grâce à la fin. Richilde lui remit la couronne et le manteau royal, déposés entre ses mains, et l'assemblée des grands, qui se tenait à Chêne, *villa* royale de la forêt de Compiègne, consentit à lui rendre un hommage qui n'engageait à rien. En Aquitaine, on refusa de souscrire au choix intéressé des comtes français. Les Normands, plus rares dans les dernières années du règne de Charles le Chauve, reparaissaient à l'embouchure de la Loire et de la Seine. Louis courut au plus pressé, et se mit en marche contre le chef de la révolte aquitaine, Bernard, duc de Septimanie. En passant par la Bourgogne, le débile monarque tomba malade à Troyes, et quelques jours après il expira, le vendredi saint de l'année 879, après un règne de dix-huit mois.

Louis le Bègue laissait deux fils, Louis et Carloman, dont l'aîné atteignait à peine sa seizième année. Boson et Hugues, l'abbé, se mirent aussitôt à la tête des affaires. Ils convoquèrent à Meaux une assemblée d'abbés et de comtes, dans laquelle on reconnut les fils du dernier roi ; mais cette fois encore ils trouvèrent des contradicteurs. L'abbé de Saint-Denis et de Saint-Germain-des-Prés, Gozlin, l'ancien favori de Charles le Chauve, voulut donner aussi la couronne. Il entraîna Conrad, comte de Paris, et tous deux tinrent à Creil-sur-Oise, à l'embouchure du Térin, une assemblée rivale de celle de Meaux, et qui offrit le royaume à Louis de Germanie. Gozlin réussit aussi peu que Bernard de Septimanie, et fut bientôt obligé de sortir du royaume ; mais, en revanche, Boson donnait au même instant un soufflet plus sanglant encore à la royauté carlovingienne : il se faisait couronner roi de Provence par les évêques du pays, et les deux rois, qui protestèrent d'abord les armes à la main, le laissèrent bientôt, absorbés qu'ils étaient par de plus graves soucis.

Le règne de Louis III et de Carloman fut marqué par d'atroces ravages de la part des Normands. Tout jeunes qu'ils étaient, les fils de Louis le Bègue ne manquèrent point à leurs peuples. A l'opposé de son grand-père, qui laissait Rollon dans la Seine pour aller défendre une royauté imaginaire en Italie, Louis III quitta Vienne, où il assiégeait Hermengarde, la femme de Boson, dès qu'il apprit que les Normands venaient de prendre Arras. Les Normands, commandés par Varamond, s'étaient avancés jusque sous les murs de Beauvais quand Louis arriva en Picardie. Ce n'étaient plus des bandes de pillards courant la campagne : ils s'étaient fait une cavalerie nombreuse, et ravageaient en corps d'armée, à la manière des Barbares de l'invasion. On com-

battit à Saucourt en Vimeu, à trois lieues d'Abbeville. Neuf mille Normands restèrent sur la place ; mais les hommes de la Neustrie avaient une telle habitude de la fuite, qu'une poignée de pirates, retranchée à Saucourt, mit le soir en déroute l'armée victorieuse [880]. La journée de Saucourt, malgré cet épisode honteux, eut les honneurs d'un chant populaire, et délivra du moins quelque temps le pays des incursions des Normands, qui, à la même époque, ravageaient toute la Germanie,



et logeaient leurs chevaux à Aix-la-Chapelle, dans l'église où était le tombeau de Charlemagne.

Louis III ne survécut pas longtemps à cette espèce de réhabilitation de sa famille. En 882, s'étant transporté sur les bords de la Loire pour s'aider des Bretons contre les Normands, il tomba malade à Tours, et s'en alla mourir à Saint-Denis. Son frère Carloman occupa le trône encore deux ans, pendant lesquels on le voit toujours sur la brèche, s'opposant partout aux terribles guerriers que le Nord vomissait sans relâche sur la France et la Germanie. Une de leurs armées, chassée des bords du Rhin par l'empereur Charles le Gros, s'était jetée sur les pays

de Laon et de Reims, et l'archevêque Hincmar, âgé alors de plus de quatre-vingts ans, s'était enfui devant eux, emportant les reliques de son église. Carloman se trouva là bientôt, et battit les Normands près de l'Aisne. Mais la tâche était trop lourde pour lui. Les Normands battus reparaissaient plus nombreux, ou portaient leurs ravages ailleurs. Carloman fut réduit à en revenir à la tactique de Charles le Chauve, et il paya ceux qui venaient de brûler Amiens, pour gagner du temps et reprendre haleine. Néanmoins il n'abandonna pas la partie, et déjà il venait de rassembler de nouvelles troupes, quand il trouva la mort dans une chasse au sanglier, près de Corbie, frappé par l'animal, ou par un chasseur maladroit, comme le prétend l'annaliste de Metz [884]. Il emportait dans la tombe les dernières sympathies du peuple pour la maison de Charlemagne.

Il ne restait de la famille de Louis le Bègue qu'un enfant, qui, plus tard, devait être Charles le Simple. On le dédaigna, car les Normands venaient d'arriver encore une fois, et il fallait une main puissante pour les arrêter. L'assemblée des seigneurs ne vit rien de mieux à faire que d'offrir le trône à l'empereur Charles le Gros, qui, par la mort de tous les siens, avait recueilli avec la couronne impériale tous les débris de l'empire carlovingien. Charlemagne semblait revivre cette fois, et l'Europe recouvrait son unité rompue.

Quatre ans suffirent pour remettre à terre cet édifice sans base, reconstruit à coups de testaments. Un chef normand, cantonné dans la Frise, ayant élevé des prétentions incommodes, Charles, trop timide pour lui tenir tête, le fit assassiner par ses gens dans une entrevue où on l'attira, à l'endroit où le Rhin se sépare en deux branches pour former l'île Batave. La vengeance ne se fit pas attendre. Bientôt de toutes les criques du Nord s'élancent les barques de pirates; une flotte et une armée descendent à la fois la Seine, et ne s'arrêtent que devant les murs de Paris [885].

A ce siége de Paris par les Normands commence véritablement l'histoire de la nation française. C'est la première fois qu'on la voit agir et remuer derrière ces pâles figures carlovingiennes, dont la nullité attriste ce coin stérile de nos annales. L'évêque, le bourgeois et le comte, cette triple personnification de la société telle qu'elle fut au moyen-âge, y paraissent enfin à découvert, côte à côte, travaillant chez eux, sans se soucier qu'il y ait un roi quelque part. Le siége fut long et terrible. Toute la population s'était réfugiée dans la cité, derrière les remparts élevés à la

place qu'occupent aujourd'hui le grand et le petit Châtelet. En vain les Normands épuisèrent-ils les ressources grossières de l'art militaire de ce temps, en vain pour combler les fossés y jetèrent-ils jusqu'aux ca-



davres de leurs prisonniers, Paris tint bon jusqu'au bout, et avec ses seules forces. Henri de Saxe, envoyé par Charles le Gros, vint caracoler quelque temps entre la ville et le camp. Un jour, son cheval tomba dans une fosse couverte de gazon, comme les Normands en avaient creusé çà et là dans la plaine, et avant qu'on eût eu le temps de le dégager, il fut assommé. Depuis ce temps, Charles, qui était venu se poster comme en observation dans la plaine de Saint-Denis, avec son armée, demeura spectateur impassible de la lutte. Il ne donna signe de vie à la fin que pour offrir aux Normands de l'argent, et leur abandonner la Bourgogne à dévaster. Ce n'était pas ainsi que les braves habi-

tants de Paris s'attendaient à voir couronner leur glorieuse résistance. Malgré le traité, ils refusèrent net le passage du fleuve aux Normands. Ebles, neveu de l'évêque, tua d'un coup de flèche le patron de la première barque qui s'avança sur la foi de la permission impériale. Il fallut que les Normands, trop avides pour abandonner ainsi une proie livrée d'avance, tirassent à terre leurs grandes barques et les traînassent sur le bord opposé jusqu'à deux milles au-dessus de la ville, car les Parisiens ne voulurent point entendre qu'on les remît à flot en vue de la cité.

Les ambitions de tous les pays saisirent avidement l'occasion de cette nouvelle tache imprimée au front du maître. Assemblés à la diète de Tribur, ils le déposèrent d'une voix unanime, et chaque nation se donna aussitôt un souverain particulier. Huit rois se partagèrent ce grand héritage. En France, ce fut Eudes, comte de Paris, celui qui venait de le défendre contre les Normands, et dont la gloire était encore relevée par le contraste avec l'ignominieuse conduite de Charles le Gros.

L'avénement du comte Eudes est un fait important, trop rehaussé peut-être quand on a voulu le jeter comme un pont entre la Gaule et la France, entre les Francs et les Français. Ce n'est pas là que commence une révolution dont il est la consécration, et non le point de départ : c'étaient bien des Français que les Angevins qui combattaient à Brisserte avec Robert le Fort. Au surplus, à part le fait même de son existence, le règne du premier roi français n'est rien moins qu'important. Les Normands, lâchés sur la Bourgogne par Charles le Gros, avaient passé outre; ils s'étaient jetés sur la Champagne qu'ils mettaient à feu et à sang, quand le nouveau roi les atteignit dans les défilés de l'Argonne, près de Mont-Faucon. Une victoire brillante inaugura dignement son règne, mais ce fut tout. Lassé d'une lutte sans résultat, préoccupé d'ailleurs par les soucis que lui donnait l'Aquitaine, où, par jalousie de race, on n'avait pas reconnu ce que les moines du temps et les historiens du dix-septième siècle appelèrent son usurpation, et où l'on mettait en tête des actes : *Christo regnante, rege nullo* (sous le règne du Christ, en l'absence d'un roi), Eudes adopta à la fin la politique carlovingienne, et ne repoussa plus les Normands que la bourse à la main. Ce qui acheva de le perdre, c'est qu'il rompit trop brusquement avec la féodalité, qui l'avait fait roi. Son cousin Vaucher s'étant révolté contre l'autorité royale, Eudes ne voulut pas comprendre que cette autorité

n'était plus qu'un fantôme, même entre ses mains, et, « pour donner un exemple, » il fit trancher la tête à son cousin, après l'avoir soumis. On regretta la nullité débonnaire des rois carlovingiens, et un parti qui se forma en faveur du jeune Charles le Simple, le dernier fils de Louis le Bègue, grossit au point que l'ancien comte de Paris fut obligé de capituler. Il admit son rival à une espèce de partage, et à sa mort le royaume *de France* revint à la domination germanique, si l'on veut admettre qu'à cette distance on se souvînt encore de l'origine ostrasienne de Charles le Simple.

Sous ce règne les populations furent enfin délivrées de cette longue invasion normande, qui s'arrêta d'elle-même et par le fait même des envahisseurs, plutôt que par la résistance des peuples envahis. Depuis le temps que les barques normandes se donnaient rendez-vous à l'embouchure de la Seine, tout le pays d'alentour n'était plus qu'un grand désert; les villes étaient abandonnées, les villages en cendres: l'on faisait des lieues entières *sans entendre aboyer un chien.* Il n'y avait là plus rien à prendre; on courait plutôt risque d'y mourir de faim. Les Normands s'aperçurent à la fin, avec leur esprit positif, qu'il valait mieux prendre la terre que dépouiller ses habitants ruinés, et qu'il y avait plus de profit à faire valoir ces riches campagnes qu'à s'acharner sur des décombres. Dès lors tout changea. Les flottes du Nord, au lieu de pirates, amenèrent des colons, et les paysans trouvèrent au milieu d'eux une protection qu'ils ne pouvaient plus demander nulle part. Il y avait déjà quelque temps que ce nouveau système prévalait, quand une grande émigration fut déterminée dans le Nord par l'asservissement de tous les chefs sous un seul. Elle se dirigea sur la Neustrie, commandée par Rollon, fameux *roi de mer*, un de ceux qui avaient fait le siége de Paris du temps de Charles le Gros, et s'établit à demeure fixe dans le pays. Quelques années encore, les émigrants demeurèrent fidèles à leurs premières habitudes. Ils brûlèrent Saint-Martin de Tours, vinrent à Bourges où ils tuèrent l'évêque; Rollon reparut devant les tours du Châtelet. Enfin il s'entendit avec Charles le Simple, qui lui donna sa fille Gisèle en mariage, et le mit au rang des puissances féodales, en légalisant sa prise de possession de la Neustrie. Rollon devint duc de Normandie et vassal du roi de France, non toutefois sans lui faire sentir qu'il s'inquiétait peu d'une suzeraineté nominale. Quand vint le moment de faire son hommage, et qu'on voulut qu'il le fît à la manière carlovingienne, en baisant le pied du souverain: *Nese, by Gott*, non, de

par Dieu ! s'écria l'orgueilleux roi de mer, et il fit signe à un de ses soldats de baiser pour lui le pied royal. Celui-ci, non moins fier, saisit le pied de Charles et le porta à sa bouche sans se baisser. Le roi tomba à la renverse, et ses gens demeurèrent muets et immobiles au milieu des éclats de rire de Rollon et des siens [912]. Cette saillie de Barbare n'empêcha point les Normands de se faire vite à la quasi-civilisation qu'ils trouvèrent dans leur nouvelle patrie. Bientôt la Normandie fut la plus heureuse et la mieux policée des provinces du royaume. Un enfant l'aurait traversée sans danger, une bourse d'or à la main, dit Ordéric Vital. On dit qu'un jour à la chasse, Rollon suspendit ses bracelets d'or à un arbre, et qu'ils y restèrent deux ans sans que personne osât y toucher.

Charles le Simple ne tarda pas à se dédommager de la cession de la Neustrie par l'acquisition de la Lorraine, qui se donna à lui à la mort du fils d'Arnold ; mais il ne profita pas longtemps de cet accroissement de ses états. Il s'était fait un favori de bas étage, nommé Haganon. Haganon, plus soucieux que son maître de la dignité royale, afficha bientôt la volonté de la relever, à son profit, de l'état de sujétion où la tenaient les grands. Deux d'entre eux s'étant présentés quatre jours de suite pour parler au roi, et ayant attendu en vain à la porte de sa chambre à coucher, se retirèrent tout courroucés, en disant que bientôt Haganon serait roi avec Charles, ou Charles homme de petite condition avec Haganon. De ces deux seigneurs, l'un était Henri de Saxe, qui fut roi de Germanie ; l'autre, Robert, duc de France, qui manqua rester roi de France.

En 920, dans un plaid qui se tint à Soissons, les grands, assemblés, rompirent tous des brins de paille et les jetèrent à terre, aux pieds de Charles le Simple, en lui déclarant qu'ils le reniaient pour leur roi Chacun partit ensuite, et Charles demeura seul dans le champ où se tenait l'assemblée. Il y eut deux années d'hésitation, au bout desquelles le duc de France se fit proclamer roi, dans l'église de Reims, par ses vassaux et ceux de son gendre, Raoul de Bourgogne. Charles s'étant retiré en Lorraine, le nouveau roi s'apprêtait à aller le chercher jusqu'au fond des Ardennes. Il ne s'attendait à aucune résistance, quand Haganon acheta les services d'une bande des Normands de la Meuse que Charles conduisit lui-même sur les domaines de Robert. La bataille se donna dans la plaine de Saint-Médard, près de l'Aisne. Robert, rejetant sa longue barbe blanche par-dessus sa cotte d'armes, saisit sa



Le roi Robert.

bannière, et se jeta dans la mêlée. Il se précipitait sur Fulbert, le porte-enseigne de son rival, quand Charles s'écria : « Prends garde à toi, Ful-



bert! » Le porte-enseigne, se retournant, esquiva le coup que lui portait Robert, et lui fendit la tête d'un coup de sabre. Charles le Simple n'y gagna rien. Le fils de Robert, Hugues, accourut avec son beau-frère, Herbert de Vermandois, et demeura maître à la fin du champ de bataille, que jonchaient déjà dix-huit mille morts. Des deux hommes qui se faisaient appeler rois le matin, l'un avait été pris par la mort, l'autre détrôné par la défaite. Le fils de Robert envoya consulter sa sœur Emma, femme de Raoul de Bourgogne, pour savoir ce qu'il ferait de cette couronne qui restait dans ses mains. Emma répondit qu'elle aimait mieux baiser les genoux de son mari que ceux de son frère, et Raoul fut roi [13 juillet 923].

Le vieux Rollon s'avisa alors de se souvenir d'un hommage dont il avait fait d'abord si bon marché, et en fidèle vassal il se déclara hautement le protecteur du roi vaincu. Sans doute qu'il préférait un suzerain

tel que Charles le Simple, à l'allié de cette puissante maison des ducs de France qui remuait tout à son gré. Malheureusement il n'avait pas le roi entre ses mains. Charles, qui s'était enfui à Bonn, auprès du roi de Germanie, de ce même Henri de Saxe qu'il avait fait attendre à sa porte, Charles voulut essayer ensuite du patronage d'Herbert de Vermandois, qui l'appelait auprès de lui, jurant de le remettre sur le trône. Il alla le trouver aux portes de Saint-Quentin, où le comte Herbert commença par s'agenouiller pour lui baiser les genoux. Le fils du comte refusant d'en faire autant, Herbert le prit par le cou, et l'agenouilla de force. Ensuite il emmena le roi à Saint-Quentin, et le traita magnifiquement. Mais, le lendemain, il le fit enlever pendant la nuit et conduire à Château-Thierry, d'où on le transporta dans la tour de Péronne. Il marcha ensuite avec Raoul contre les Normands, qui furent repoussés de l'Île de France et du Beauvaisis, mais à grand' peine. Raoul pensa périr dans une rencontre en Artois, et les habitants de Laon le virent arriver dans leur ville, porté sur un brancard. Rollon mourut peu de temps après, et laissa pour successeur Guillaume Longue-Épée, son fils.

Le comte de Vermandois n'avait point consenti à se charger d'une trahison gratuite. Déjà il avait obtenu l'archevêché de Reims pour son fils, âgé de cinq ans. On le fit monter sur une table, en présence des évêques : il balbutia quelques mots de catéchisme, et, avec l'approbation des assistants, il fut sacré. Mais cela ne suffisait pas à l'ambition du père, qui demanda bientôt le comté de Laon pour lui-même. Raoul, qui ne trouvait déjà que trop puissant cet inquiet et dangereux auxiliaire, craignait peut-être le sort de Charles le Simple, et répondit à cette demande par un refus. Alors Herbert tira Charles de sa prison, le revêtit de riches habits, et le mena à la cour de Guillaume Longue-Épée, qui le salua roi. Il n'en fallut pas plus pour décider Raoul, qui céda le comté de Laon, et Charles fut renvoyé à Péronne. Mais ensuite, Herbert ayant voulu recommencer le même jeu, Raoul prit les armes cette fois, et le poussa si vivement qu'il fut obligé de s'enfuir en Germanie. Il ne lui restait déjà plus que Péronne. Mais Henri de Saxe, le comte de Flandre et le duc de Lorraine s'en mêlèrent ; Raoul lui rendit ses états, et mourut bientôt après sans laisser d'enfant mâle [936].

Charles le Simple l'avait précédé de quelques années dans la tombe. Le trône vacant se trouva une seconde fois à la disposition du duc de France, qui n'en voulut pas. Il trouvait bien plus beau de rester tran-

quillement le maître véritable, placé comme il était à la tête de la féodalité, que de se lancer dans d'interminables luttes en posant sur sa tête une couronne devenue le point de mire de toutes les oppositions. Les ennuis de Raoul, dont nous n'avons raconté qu'une faible partie, avaient bien de quoi l'affermir dans cette résolution. Hugues se ressouvint que, lors de la chute de Charles le Simple, sa femme Ogive avait amené en Angleterre son fils Louis, alors enfant, et qui, après treize ans d'exil, entrait dans sa seizième année. Il fit de la grandeur d'âme et l'envoya chercher.

Louis IV, surnommé Louis d'Outremer, à cause du long séjour qu'il avait fait de l'autre côté de la Manche, occupa le trône pendant dix-huit ans; mais son règne ne fut qu'une longue humiliation. Hugues exploita sa générosité, comme Herbert avait fait de sa trahison, et à peine débarqué, il traîna le roi dans le duché de Bourgogne, dont il se fit donner l'investiture ; encore Louis eut-il le chagrin de s'être laissé conduire la main inutilement. Hugues le Noir, frère de Raoul, défendit bravement son héritage. La signature royale ne servit de rien au duc de France, qui ne put arracher quelques lambeaux du duché de Bourgogne que les armes à la main. Trompé dans son ambition, il exigea autre chose, et demanda le comté de Laon. A l'exemple de Raoul, Louis rejeta cette demande, mais pour une raison plus puissante encore. Le comté de Laon était le seul domaine laissé à la couronne par les usurpations de la féodalité. Louis, qui n'aurait plus été qu'un étranger dans son royaume s'il s'en fût laissé dépouiller, préféra une lutte inégale. Heureusement pour lui que l'empereur Othon vint à son secours. Déjà on l'assiégeait dans sa ville; ses partisans les plus fidèles l'avaient abandonné. La présence de l'armée impériale le sauva d'une déchéance, mais Othon ne le laissa pas plus fort en partant. Incapable de se maintenir dans le voisinage du duc de France, il alla se montrer aux Aquitains, toujours disposés en faveur des rois carlovingiens, depuis qu'ils n'en avaient plus rien à redouter, et qui n'avaient pas plus reconnu la royauté du duc Raoul que celle du comte Eudes. Bien reçu partout, il ne rencontra néanmoins qu'une compassion stérile, et dut se trouver heureux que le duc de France, devenu plus formidable encore après la mort d'Herbert de Vermandois, voulût bien attendre une occasion de révolte, ou plutôt de guerre.

Sur ces entrefaites, Guillaume Longue-Épée vint à mourir d'une mort tragique, assassiné par Arnoul, comte de Flandre, à la fin d'une

entrevue dans une des îles de la Somme (943). Il laissait un fils nommé Richard, âgé seulement de dix ans. Le moment était favorable à Louis pour mettre en jeu cette autorité royale, inactive entre ses mains. Il parut aussitôt à Rouen, reçut l'hommage du petit Richard, et s'en fit remettre la tutelle. On faillit d'abord assiéger la maison où il était logé, quand on apprit qu'il avait intention de l'emmener à Laon. Quelques bonnes paroles calmèrent tout. Mais une fois qu'il tint le jeune duc dans son palais, il ne garda plus de mesure. L'enfant, séparé de tous ses Normands, même de son gouverneur, se trouvait dans une véritable captivité. Les gens qui le gardaient furent sévèrement réprimandés pour l'avoir mené hors de la ville à la chasse à l'oiseau. Évidemment l'intention du roi était de raffermir sa couronne royale en la mettant à l'abri de la couronne ducale de Normandie. Osmond, gouverneur de Ri-



chard, coupa court a ce rêve par un stratagème hardi. Déguisé en palefrenier, il se glissa près de son élève, l'enveloppa dans une grosse botte de foin, et l'emporta ainsi sur ses épaules jusqu'aux faubourgs de Laon, où des chevaux l'attendaient. Piqué au vif, Louis d'Outremer s'adressa à l'ambition de Hugues de France, et lui proposa de partager

avec lui la Normandie, s'il l'aidait à la conquérir. Hugues accepta; mais à peine établi en Normandie, Louis ne se souvint plus de ses promesses, et renvoya le duc à Paris. Il paya cher ce manque de foi. A la nouvelle de l'asservissement dont on menaçait leurs frères de Neustrie, les hommes du Nord envoyèrent une flotte considérable sous les ordres d'Haigrolde le Danois; une bataille s'engagea sur les bords de la Dive, à quelque distance de Rouen. Les Français furent mis en déroute. Louis, errant sans épée dans la campagne, au gré de son cheval dont la bride avait été coupée à coups de sabre, fut rencontré par un soldat de Rouen, qui voulut d'abord le sauver, et le cacha dans une île de la Seine; mais on découvrit tout. La liberté du roi fut négociée avec grand appareil par Hugues de France, qui l'arracha enfin aux mains des Normands. La surprise fut générale quand on apprit la chute de ce beau dévouement. De sa prison de Normandie, Louis passa dans une autre dont Hugues ne voulut point le laisser sortir qu'il ne lui eût enfin livré la ville et le comté de Laon. Après cette dernière disgrâce, Louis d'Outremer ressemblait moins à un roi qu'à un seigneur ruiné. Il alla remplir la cour de Germanie de ses plaintes, écrivit au pape, fit assembler des conciles. Conciles, pape, empereur, tout échoua longtemps devant la volonté de Hugues. De guerre lasse, à la fin, et sachant bien que Louis n'en serait pas plus formidable, il lui rendit son comté, dont il ne jouit pas longtemps. Quatre ans après, poursuivant un loup sur le chemin de Reims à Laon, son cheval s'abattit, et il mourut de sa chute [954].

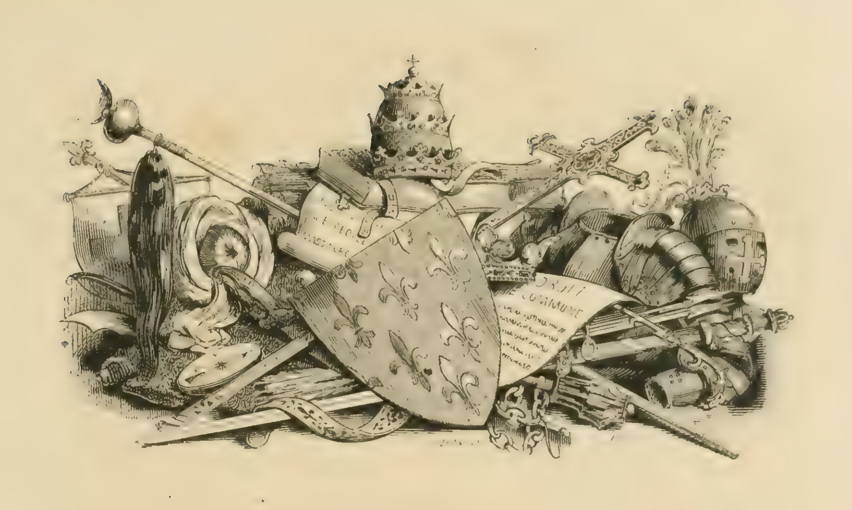
Hugues avait gagné une partie de la Bourgogne au retour de Louis d'Outremer, il utilisa l'avénement de son fils Lothaire en se faisant donner l'Aquitaine. Mais cette fois encore la sanction royale fut impuissante. Guillaume, duc d'Aquitaine, reçut hardiment l'envahisseur, et la guerre durait depuis deux ans, quand le duc de France vint à mourir après avoir nommé deux rois, et permis de régner à un troisième. Hugues Capet, son fils aîné, hérita du duché de France, et en même temps de sa haute influence, dont il fit un usage plus modéré. On ne le voit point en hostilité avec Lothaire tant que dura son règne. Il le laissa paisiblement s'agiter à l'est, à l'ouest, au nord, cherchant à mettre la main sur la Normandie, enlevant au comte de Flandre quelques places qu'il lui rendit, allant faire des promenades militaires en Lorraine et jusqu'en Germanie. Cette activité à vide, ce besoin inquiet d'essayer des conquêtes sans espoir, fait un singulier

contraste avec la puissance au repos de Hugues Capet. On eût dit que celui-ci pressentait l'avenir et qu'il dédaignait de faire un pas au-devant de la fortune, dans la foi qu'elle viendrait à lui.

Dans tout ce règne si rempli de riens, il n'y a qu'un fait qui offre, non pas de l'importance, mais de l'intérêt. Dans une expédition en Lorraine, l'objet principal de sa convoitise, Lothaire tomba à l'improviste sur Aix-la-Chapelle, où était alors Othon II. L'empereur allait se mettre à table comme l'arrivée du roi de France le força de prendre la fuite, et Lothaire mangea le dîner préparé pour lui. Othon jura d'aller lui chanter sous les murs de Paris un *alleluia* comme il n'en avait jamais entendu, et ce qui ne semblait qu'une bravade de dépit s'exécuta réellement. L'empereur vint se loger avec soixante mille hommes sur les hauteurs de Montmartre, après avoir ravagé les pays de Reims, de Laon, de Soissons, et là il fit entonner, par une foule de clercs, l'*alleluia* dont il avait menacé les oreilles parisiennes, et auquel toute son armée répondait en chœur. Paris en fut quitte pour le bruit, et au retour, Othon, en passant l'Aisne, grossi par les orages, perdit son butin, ses bagages et toute son arrière-garde. Il est vrai qu'il emportait le souvenir de la plus formidable psalmodie dont il soit parlé dans l'histoire, et l'honneur d'avoir été planter sa lance dans une des portes de la ville. Mais c'était un résultat bien frivole pour le fils d'Othon le Grand, et son *alleluia* aurait certes produit plus d'effet s'il avait mené ses soixante mille hommes le chanter à Rome [980].

Six ans après, la mort surprit Lothaire se débattant toujours sous le sentiment de son impuissance ; et un prince de dix-neuf ans, Louis V, que l'injuste postérité a flétri du nom de *Fainéant*, vient fermer par un règne de quatorze mois la triste époque à travers laquelle nous nous traînons depuis la mort de Charlemagne.





CHAPITRE IV.

Depuis Hugues Capet jusqu'à Philippe de Valois.

C'EST un point de départ important dans notre histoire que l'avénement de la famille capétienne, et comme révolution, et comme intérêt historique. Tant que les traditions laissées par Charlemagne eurent des représentants d'office, en quelque sorte, dans la personne des rois de sa famille, il y eut lutte entre elles et les idées féodales auxquelles devait forcément rester la victoire, parce que le monde tendait là. Comme à toutes les époques de transition, le passé et l'avenir se livraient un combat, inégal il est vrai, mais long et pénible. La société était en souffrance, et si chétifs que parussent les rois carlovingiens, ils demeuraient comme

une protestation vivante d'un droit prétendu contre un fait brutalement imposé, de ce qui avait voulu être contre ce qui était. Avec les rois capétiens toute inquiétude cessait. Ils étaient, eux, les chefs et les représentants naturels de la féodalité, comme les Pépin l'avaient été de l'aristocratie ostrasienne. Leurs ancêtres avaient été les compagnons de révolte des ducs et des comtes. On savait qu'il n'y aurait point chez eux de mauvais vouloir contre un système auquel ils devaient la couronne, et, soit prudence intelligente, soit indifférence et bonhomie, ils eurent le bon esprit de ne point imiter la race des maires du palais, de ne point chercher à briser l'instrument avant qu'il ne se fût usé de lui-même; de se laisser aller au courant, d'attendre jusqu'à Philippe le Bel pour reprendre la politique carlovingienne. Aussi avec eux la société tranquillisée entra-t-elle dans un long repos, pendant lequel s'élaborèrent toutes choses, et dont le terme fut notre France telle qu'elle est aujourd'hui. Dès lors l'intérêt revient, les faits prennent de l'unité et de la suite. Ce n'est plus un conflit d'événements incohérents comme dans la période qui vient de s'écouler, de partis qui l'emportent tour à tour, de personnages isolés qui n'ont l'air d'avoir vaincu que pour eux seuls, et qui laissent tout à recommencer en partant. C'est un récit uniforme, harmonieux, qui se déroule lentement, mais avec assurance, et qu'il y a plaisir à suivre dans sa marche régulièrement progressive. Notre véritable histoire date de là. Le reste semble n'avoir été amené que pour y conduire : c'est le livre après l'introduction.

A peine la mort de Louis V eut-elle été annoncée, que le duc de France convoqua une assemblée de seigneurs à Noyon, et se fit proclamer roi. Il restait encore un rejeton de l'ancienne famille royale, Charles de Lorraine, frère de Lothaire; mais il avait en quelque sorte abdiqué d'avance toute prétention à la couronne de France, en cessant d'être Français, en se faisant le vassal de l'empereur, qui lui avait conféré l'investiture du duché de Lorraine; du moins l'entendit-on ainsi. Un clerc de Laon lui livra la ville. L'archevêque Adalbéron vint ensuite à son aide en lui ouvrant les portes de Reims. Mais des succès de trahisons ne pouvaient le mener loin. Hugues, impatient d'en finir, lui opposa les mêmes moyens. Il entra en commerce avec l'évêque de Laon, et, la nuit du jeudi saint de l'année 991, s'étant avancé sans bruit avec ses troupes sous les murailles de la ville, il fut reçu par quelques sentinelles gagnées, et marcha droit au logis de Charles de

Lorraine, dont il s'empara sans résistance. Le dernier prince de cette grande famille, qui avait commandé au monde, alla mourir sur les bords de la Loire, dans la Tour d'Orléans, la seconde capitale de Hugues Capet.

La royauté, telle que la dynastie déchue la transmettait aux Capétiens, était, comme nous l'avons vu, fort peu de chose en elle-même. Le roi de France restait encore le duc de France quant à la puissance matérielle. Ses relations ne s'étendaient guère au-delà des limites de son ancien fief. Aussi ne faut-il point s'attendre à trouver de grands récits, un intérêt puissant dans les commencements de leur histoire. La France, à proprement parler, n'existait pas encore. La race gallo-gothique de l'Aquitaine méconnaissait toujours ce qui se passait de l'autre côté de la Loire. On trouvait là d'autres mœurs, une autre langue, une nationalité différente. L'Allemagne, absorbée par la question italienne, l'Angleterre, mal assise sur elle-même et tout ouverte à la conquête, ne pouvaient entretenir de grandes relations avec un roi qui, lui-même, ne pensait pas à sortir de chez lui; de sorte qu'on rencontre ici comme un temps d'arrêt, car il n'y a véritablement pas d'histoire de Hugues Capet. Il mourut en 996, après avoir soutenu sans peur une lutte avec le pape au sujet de Gerbert, nommé par lui à l'archevêché de Reims, en remplacement du traître Arnoul. Cette fermeté, que n'imita point Robert, est d'autant plus remarquable que Hugues Capet, que l'on nommait aussi Hugues l'abbé, était un prince très-dévot, qui porta une fois sur ses épaules la châsse de saint Ricquier, nu-pieds, et l'espace d'une lieue, et qu'en mourant il adjura son fils, au nom de la sainte et indivisible Trinité, de ne jamais toucher aux biens des couvents, et de bien se garder du courroux du *grand saint Benoît, leur père commun.*

Le règne, disons mieux, la vie de Robert n'est pas mieux nourrie de faits que celle de son père, mais du moins se sauve-t-elle par l'anecdote. Dès le commencement de ce règne se trouve en jeu la cour de Rome, qui avait grandi sous l'influence des idées carlovingiennes, et qui s'essayait dès lors à ses tentatives de domination universelle. Robert avait pris pour femme Berthe, princesse de la maison de Bourgogne, qui lui donnait des droits sur cette province revendiquée par Othon III. L'empereur, pour l'écarter, lâcha contre lui Grégoire V, sa créature, qui le somma de répudier Berthe, sous prétexte qu'elle était sa parente à un degré défendu par les canons. Il voulut la garder, parce qu'il l'ai-

mait, en dépit des foudres pontificales. Mais les terreurs de l'excommunication vinrent l'assaillir si violemment, que cette nature faible et docile ne put y résister longtemps. S'il faut en croire le cardinal Pierre Damiani, sa cour entière l'abandonna. Ses deux derniers domestiques fuyaient son contact. Sa nourriture lui parvenait par un tour, comme à un reclus, et quand les plats avaient servi, on les faisait passer au feu. Bientôt le ciel lui-même s'en mêla. Sa bien-aimée Berthe accoucha d'un enfant qui avait la tête et le cou d'une oie : nous racontons toujours sur la foi de Damiani. Effrayé de ces marques du courroux céleste, et las d'un aussi terrible isolement, Robert céda, et renvoya Berthe pour épouser Constance, la fille de Guillaume, comte d'Arles [998].

Ici le récit descend aux proportions d'une histoire de ménage. Robert était un homme bon et modeste, minutieusement dévot, insoucieux de sa personne, toujours prêt à se laisser dépouiller par les pauvres. Constance, vive et légère, plus curieuse de danse que d'oraison, tracassière et absolue dans les détails d'intérieur, offrait le contraste le plus frappant avec son mari, qu'elle traita bientôt comme un esclave. Elle avait rempli la cour du roi d'Aquitains et d'Auvergnats, qui apportèrent la mode de ces souliers à longue pointe recourbée, connus dans tout le moyen-âge sous le nom de souliers à la poulaine. Ils faisaient retentir les salles du palais de chants et de propos d'amour pendant que Robert, dans ses jours de joie, ouvrait sa porte à des troupes de pauvres qui venaient se *rassasier entre ses genoux*, et qui ne respectaient pas toujours les franges d'or de ses vêtements. La date de ce nouveau mariage est inconnue, mais tout semble indiquer qu'elle ne s'écarte pas beaucoup de l'an 1000.

L'an 1000 était attendu par cette génération avec une terreur impatiente. Saint Jean avait dit dans son Apocalypse qu'après mille ans Satan séduirait les peuples, et que l'heure du grand jugement sonnerait pour l'humanité tout entière. On était dans l'attente de l'Antechrist, dans l'attente du bouleversement du globe. De toutes parts on courait aux églises, on s'agenouillait devant les moines, on offrait de l'or et des terres pour des messes et des prières. On eût dit que le monde agonisait et qu'il faisait son testament. Le clergé profita sans scrupule de cette croyance qu'il partageait lui-même. Il se laissa écraser de donations, et quand, la crise écoulée, on se sentit encore vivant, on n'osa rien lui redemander.

C'était un usage établi par Pépin et ses successeurs, de sacrer les

rois futurs du vivant même de leurs pères; Hugues Capet s'en était servi pour Robert, celui-ci l'adopta pour son fils Hugues, qu'il fit sacrer et couronner à Compiègne le jour de la Pentecôte de l'année 1007. Hugues étant mort dix-huit ans après, il fit recommencer la même cérémonie en faveur de son second fils Henri, déjà duc de Bourgogne depuis que son père était parvenu, malgré le divorce, à faire valoir enfin les droits de Berthe en sa faveur.

Tout débonnaire qu'il était, Robert n'entendait pas raillerie avec l'hérésie, lui l'ancien excommunié de Grégoire III. En 1022, le bruit courut qu'une femme, venue d'Italie, avait apporté en France une nouvelle hérésie. Elle était à la tête d'une secte d'illuminés qui promettaient au peuple des révélations et des extases, qui niaient l'eucharistie, le baptême et l'intercession des saints, et jusqu'à la virginité de Marie. On racontait des choses horribles de leurs assemblées nocturnes, comme autrefois l'on faisait peur au monde des *agapes* et des *mystères* du christianisme. Robert et Constance se rendirent à Orléans pour juger ceux qu'on put saisir; et, sur leur refus opiniâtre de se rétracter, on les mena hors de la ville pour les brûler. Comme ils marchaient au bûcher en chantant des hymnes, Étienne, confesseur de la reine, à leur tête, Constance s'élança sur lui au passage, et, furieuse, elle lui creva un œil de la baguette qu'elle tenait à la main. Les chants se changèrent en gémissements affreux dès que ces malheureux sentirent les premières atteintes de la flamme: plusieurs crièrent qu'ils abjuraient le démon; mais il ne restait plus que des cendres quand on s'approcha pour les délier.

Ces cruautés ne pouvaient qu'ajouter à la haute réputation de sainteté dont jouissait partout le roi de France. Elle lui valut une offre flatteuse qu'il refusa heureusement. A la mort de l'empereur Henri le Saint, le Robert de l'Allemagne, doux et simple de cœur comme lui, et qui avait reconnu solennellement l'établissement de sa dynastie dans une entrevue sur les bords de la Meuse, les Romains, ne sachant à qui se donner, et déjà fatigués de la domination brutale des empereurs allemands, envoyèrent offrir au roi de France la couronne impériale que son prédécesseur Charles le Chauve avait déjà portée. Robert craignit, et avec raison, de plier sous le poids, et Conrad le Salique fit bientôt justice de cette infidélité de l'Italie à la patrie d'Othon le Grand.

Les dernières années de Robert furent attristées par la révolte de ses deux fils, Henri et Robert, moins disposés que lui à essuyer humble-

ment les caprices fougueux de Constance, qui s'enfuirent de la cour avec leurs amis, et saisirent Beaune, Avallon, le château de Dreux. Ils étaient bien sûrs de n'être pas poussés à bout. Robert accepta ce chagrin en esprit de pénitence, et leur rendit ses bonnes grâces dès le commencement même des hostilités.

L'année suivante, il mourut à Melun, âgé de soixante ans [1031]. On l'enterra au milieu des lamentations des veuves, des orphelins, des pauvres, des clercs et des moines. Il avait été le roi du petit peuple, l'homme des indigents et des mendiants ; le peuple ne l'oublia pas, et sa vénération se reporta d'elle-même sur les successeurs de ce *père des pauvres*. La bonne renommée de ses vertus pacifiques préparait mieux la grandeur future de sa maison que ne l'aurait fait l'éclat de qualités plus brillantes. La tranquille image du roi qui nourrissait les pauvres sous sa table demeura dans la mémoire des peuples comme un souvenir pieux qui se rattachait à la royauté, et ses descendants s'abritèrent sous cette tradition, comme saint Louis fit la force de Philippe le Bel, comme Henri IV protégea les Bourbons.

Encore un règne pauvre de faits, et qui n'a pas même la ressource du détail naïf ! Henri Ier avait préludé à son règne par une révolte, il le vit s'ouvrir à son tour par une autre révolte. Pour n'être plus reine, Constance n'avait pas renoncé à ses haines contre Henri, qu'elle avait jeté dans la rébellion du vivant de son père. Il n'avait pas encore eu le temps de recevoir les hommages de ses nouveaux sujets, que déjà elle avait ameuté contre lui toutes les petites ambitions des barons de France, en les groupant autour du nom de Robert, son fils chéri. Henri, resté seul tout à coup, s'enfuit avec douze serviteurs, et se réfugia à Fécamp, où Robert le Diable, alors duc de Normandie, prit généreusement en main la cause de son suzerain, trahi par ses vassaux immédiats. C'est une chose à dire à l'honneur des premiers ducs de Normandie, qu'on les voit presque toujours fidèles au serment si insolemment prêté par eux le premier jour. Ce ne fut qu'après la conquête de l'Angleterre, quand la Normandie reçut son impulsion du dehors, que l'Epte devint une frontière ennemie, et que l'on rompit des lances par toutes les campagnes du Vexin. Avec le secours de ce puissant allié, Henri recouvra bientôt son héritage, mais il lui en coûta la Bourgogne, qu'il céda à son frère, et Gisors, Chaumont, Pontoise, donnés à Robert le Diable en reconnaissance de sa restauration. C'était l'établir à dix lieues de Paris, et déjà sous son fils, on devait s'apercevoir que c'était

bien près. Quelques années après, un autre frère de Henri, nommé Eudes, voulut essayer si, à la faveur d'une révolte, il ne se ferait pas donner aussi quelque riche apanage. Promptement soumis, il n'y gagna que deux ans de captivité dans la Tour d'Orléans [1039].

Une coutume nouvelle s'établissait alors dans le monde. On prenait goût aux pèlerinages. Chaque année de son règne, Robert en avait fait un, soit à Rome, soit à Saint-Jacques de Compostelle. Par-dessus tous les autres lieux de dévotion, Jérusalem attirait les pèlerins. Pauvres gens dégoûtés de la vie féodale, seigneurs bourrelés de remords, moines amis de la perfection, tous couraient à la Terre-Sainte. Les troupes pieuses grossissaient de jour en jour, et déjà l'on pouvait pressentir les croisades. Robert le Diable se mit en tête aussi d'aller visi-



ter le saint tombeau. Avant de partir, il fit venir devant ses barons un petit bâtard qu'il avait eu de la belle Arlette, la fille d'un tanneur de Falaise, et l'avait fait reconnaître d'avance pour son successeur, s'il

venait à mourir en route. C'était Guillaume le Bâtard, surnom qu'il changea plus tard en celui de Conquérant. Quand on sut à Rouen que Robert était mort en Bithynie, une partie des seigneurs dédaignèrent de prêter hommage au petit-fils d'un tanneur. Roger de Toni, arrière-petit-neveu de Rollon, parla d'abord de se mettre sur les rangs ; il fut tué dans un combat. Le comte Gui se mit ensuite à la tête d'un gros parti. Les Bretons remuaient sur la frontière et menaçaient de tout envahir. Dans cette extrémité, Henri vint au secours du jeune duc, et raffermit sur sa tête la couronne ducale, après quelques années d'une de ces guerres comme on en fit dès lors, avec des joutes de chevaliers et des escalades de châteaux. Dans un combat qui se donna près du Val-des-Dunes, Henri fut désarçonné d'un coup de lance par Haimon, dit le Dentu. Il y aurait péri si les siens n'eussent tué Haimon sur la place. Au siége d'Alençon, les soldats d'une redoute avancée se mirent à frapper sur des peaux, en criant : *la peau, la peau, à la peau!* Le fils d'Arlette, maître de la redoute, leur fit couper les pieds et les mains, que l'on envoya dans la ville avec des frondes.

Plus tard Henri sembla se repentir d'avoir aidé à faire du Bâtard un duc, quand il le vit si sage et si hardi. Il voulut essayer de la guerre, mais elle lui réussit mal. Battu à Mortemer en 1054, il finit par céder, et signa le traité de Rouen l'année suivante. Deux années auparavant, lancé par le clergé sur Rainard, comte de Sens, surnommé *le Roi des Juifs*, parce que seul il les protégeait et leur ouvrait un asile dans ses états, Henri avait réuni le comté à la couronne, après avoir fait justice sur le comte d'une tolérance insolente pour l'époque.

Cependant Henri se faisait vieux. Anne de Russie, la fille du grand-duc Jaroslaf, devenue sa femme, on ne sait trop pourquoi, lui avait donné trois fils, Philippe, Robert et Hugues. En 1059, il rassembla à Reims tout ce qu'il put y amener de comtes et d'abbés, et fit sacrer Philippe par l'archevêque. Les rois capétiens ne se sentaient pas encore tellement solides sur le trône, qu'ils ne se crussent obligés d'y placer d'avance leurs fils à leur côté. La précaution venait à temps cette fois : Henri mourut l'année suivante, des suites d'une désobéissance à Jean, son médecin [1060].

Sous son règne, les évêques s'entendirent par tout le royaume pour faire tenir la main à ce qu'ils appelèrent *la trêve* ou *la paix de Dieu*. C'était l'époque où la féodalité était dans toute sa force. Chaque bourg fortifié était une capitale, et le plus souvent une capitale assiégée. Quel-

ques artisans d'Aquitaine commencèrent une réaction contre cet état de guerre universelle. Un charpentier eut une vision. Il rassembla des compagnons qu'il coiffa d'un chaperon blanc, et, à leur tête, se mit en devoir de couper court aux hostilités des petits seigneurs voisins, depuis le mercredi, au coucher du soleil, jusqu'au lundi à son lever. Cette trève forcée était établie en l'honneur du temps qu'avait duré la passion de Jésus-Christ. Le clergé appuya vivement cette pieuse idée, et la fit adopter partout, du moins en principe. Les Normands, plus rapprochés encore que les autres de la vie barbare, refusèrent même de se soumettre au principe. Ils continuèrent de batailler toute la semaine, tandis qu'ailleurs on était censé rester en paix quatre jours sur sept. Sur ces entrefaites, une épidémie qui fit des ravages affreux dans leur pays, sous le nom de *mal des ardents*, fut considérée comme une punition de cette obstination. La Normandie se laissa imposer la *paix de Dieu*, mais la méprisa qui voulut.

« Sous Philippe Ier l'intérêt augmente. L'histoire du roi est pâle, mais l'histoire de la France brille d'un éclat qu'elle n'avait point eu depuis Charlemagne. C'est la conquête de l'Angleterre par Guillaume le Conquérant, événement si populaire depuis qu'il a rencontré un historien digne de lui ; c'est la fondation du royaume de Portugal par une troupe de chevaliers bourguignons ; c'est enfin, et surtout, la première croisade, le plus grand fait du moyen-âge, et qui semble encore plus français qu'européen, tant la France y prit de part ; et bien loin, derrière les hauts faits des nobles et des châtelains, quelque chose qui se remue dans les villes et les bourgs, c'est le peuple qui naît, qui fonde les communes, et qui devient puissance : tel est le spectacle que nous offre, non pas le règne de Philippe Ier, mais la France, pendant que Philippe vivait. » (*Deuxième cahier d'Histoire de France.*)

Philippe Ier n'était qu'un enfant quand son père mourut. Baudouin, comte de Flandre, nommé régent par son père, régna d'abord pour lui, mais aucun fait remarquable ne signala cette minorité. Le petit royaume de France restait obscur et tranquille, tandis qu'à deux pas, la Normandie remplissait le monde de sa renommée.

L'esprit aventureux des compagnons de Rollon ne s'était pas tellement perdu, au milieu des idées nouvelles de l'occupation coloniale, qu'il n'en restât rien à leurs enfants. Les hommes de cette race avide, en échangeant la hache du pirate pour l'armure du chevalier, n'en gardèrent pas moins ce besoin de *gaaigner* qui les avait emportés sur tous

les rivages de l'Atlantique. Ils furent les premiers chevaliers errants. Au commencement du onzième siècle, quarante chevaliers normands, traversant l'Italie pour se rendre en Terre-Sainte, arrivèrent sous les murs de Salerne, petite principauté grecque, qu'attaquait une armée de Sarrasins. Ils se mirent au service du prince assiégé, qu'ils délivrèrent, et qui les établit à Aversa. On le sut au pays : en moins d'un demi-siècle, le royaume des Deux-Siciles avait été conquis à la pointe de l'épée par les bandes de guerriers accourues de Rouen et de Coutances.



Une conquête plus glorieuse, et plus utile encore, attendait les fils du Nord. Edouard le Confesseur, le dernier roi d'Angleterre, forcé dans sa jeunesse de chercher un asile en Normandie, y avait contracté une dette de reconnaissance qu'il ne savait comment acquitter. Dans une visite que lui rendit Guillaume, il s'engagea, dit-on, à lui laisser la cou-

ronne à sa mort. L'indignation du parti saxon, à la tête duquel était le comte Godwin, le rendit néanmoins à des résolutions plus nationales, et cette promesse imprudente semblait oubliée de part et d'autre, quand une négociation amena à la cour de Guillaume, Harold, le fils aîné de Godwin. L'ayant pris un jour en secret, il lui arracha, moitié par violence, moitié par surprise, la promesse de favoriser ses prétentions, à la mort d'Édouard; et, à peu de temps de là, le traînant à Avranches devant tous ses barons assemblés, il fit apporter deux petits reliquaires qu'on posa sur une grande cuve recouverte d'un drap d'or, et le somma de ratifier par un serment public la promesse qu'il lui avait faite en tête-à-tête. Harold jura en hésitant. Tout à coup le drap fut levé, et la cuve apparut remplie jusqu'aux bords de tous les ossements de saints qu'on avait pu ramasser en Normandie. Le Saxon recula d'un pas; mais le coup était porté.

En 1066 Édouard mourut, et se nomma pour successeur l'hôte imprudent de Guillaume. Aussitôt celui-ci, criant au parjure, envoya des ambassadeurs par toute l'Europe, et fit demander au Saint-Siége la permission de venger sur le royaume le manque de foi du souverain. Alexandre II occupait alors le trône pontifical, mais le véritable pape était le moine Hildebrand, le fougueux patron de la papauté. Depuis longtemps les rois saxons méconnaissaient l'autorité des papes; ils trafiquaient des dignités ecclésiastiques, et ne payaient plus le *denier de saint Pierre*, impôt onéreux consenti par leurs ancêtres, dans le premier feu de la conversion. Hildebrand crut l'occasion bonne pour commencer la grande régénération sociale. Guillaume reçut de Rome un étendard bénit, une bague qui renfermait un cheveu de saint Pierre, et une bulle d'excommunication contre Harold. De son côté, il s'engageait à rétablir le *denier de saint Pierre* dans le royaume qu'il se donnait d'avance, et se reconnaissait le vassal du pape pour le pays d'Angleterre, qui n'était plus qu'un fief du siége pontifical. Dans cette conception gigantesque de Hildebrand, qui, subordonnant la féodalité à l'église, faisait du pape, non plus l'évêque des évêques, mais le suzerain des suzerains, l'unité européenne qu'il rêvait se trouvait réalisée au profit de la papauté; les empereurs et les rois n'étaient plus maîtres chez eux que conditionnellement, et toute volonté relevait de cette volonté mystérieuse et invariable dont les représentants se succédaient sur la chaire de saint Pierre. Au-dessus il n'y avait que Dieu, et encore se confondait-elle avec lui. Mais cette suzeraineté toute morale, sans

autre appui apparent que des clercs et des bulles d'excommunication, ne devait faire qu'une impression légère sur des esprits grossiers et matériels qui ne connaissaient d'autre puissance que la force. Les Normands d'Italie l'avaient exigée du pape Léon IX ; Guillaume l'accepta comme une chose de nulle conséquence, et ne pensa plus qu'à ramasser des hommes et de l'argent.

Quand le bruit se fut répandu qu'il y avait quelque part un royaume à conquérir, les aventuriers accoururent de tous côtés à la cour de Guillaume. Il en vint de l'Anjou, de la Bretagne, de la France, de l'Aquitaine, de la Bourgogne, de la Flandre, du Piémont même et des bords du Rhin. Puissants seigneurs, simples chevaliers, pauvres piétons à la casaque matelassée, à l'arc de bois noirci, tous étaient bien reçus, fêtés, choyés, comblés de promesses. Comme s'il eût été déjà à Londres, Guillaume donnait un château pour un homme d'armes, un comté pour un vaisseau. Les oraisons des moines, et les cierges qu'ils brûlaient pour le succès de l'expédition, étaient payés avec des abbayes et des évêchés. Ce n'était pas une conquête que méditait le Bâtard, c'était un pillage universel. On eût dit un nouveau *roi de mer* venant au nom de Dieu, et pour rester.

La fortune se chargea de justifier cette audacieuse distribution. Dès la première bataille, Guillaume le Bâtard put changer son nom. Retranchés derrière leurs palissades de pieux, les Saxons, avec leurs grandes haches, abattaient hommes et chevaux. Guillaume, qui combattait à la tête de ses Normands, les principales reliques du serment d'Avranches pendues au cou, s'avisa enfin de simuler la fuite. Les Saxons s'élancent et perdent leur avantage. Refoulés dans le camp, ils n'y rentrèrent qu'avec leurs ennemis ; et le soir, quand la lutte fut terminée, ils couvraient par monceaux la terre de leurs cadavres, parmi lesquels on trouva ceux du roi Harold et de ses deux frères (Bataille de Hastings, 14 octobre 1066).

Quelques jours après, Guillaume se faisait couronner roi d'Angleterre à Londres, et le roi de France avait un vassal sur le trône. Laissons les Normands s'organiser les armes à la main au milieu d'un peuple qu'ils n'avaient pu tuer d'un seul coup, et revenons en France, où s'achevait la régence de Baudouin.

L'expédition de Guillaume ne s'était point faite sans exciter quelques inquiétudes. Conan, duc de Bretagne, avait voulu la prévenir en mettant en péril la Normandie elle-même ; mais le poison avait délivré le

futur conquérant d'une guerre sinon dangereuse, du moins incommode, et qui venait mal à temps. Ce fut à contre-cœur, assurent les historiens, que l'on vit à la cour de France un vassal déjà si puissant prêt à écraser son suzerain de sa couronne et de sa puissance. Mais on eût vainement tenté de le retenir. Lorsque Guillaume, par excès de précau-



Guillaume le Conquérant.

tion, et pour ne rien laisser derrière lui, envoya demander la permission d'aller conquérir l'Angleterre, on n'eut garde de la lui refuser, car il s'en serait assurément passé. Baudouin même, pour s'associer aux bénéfices de la conquête, lui donna un secours de deux cents lances, action qu'on a traitée de faiblesse et même de trahison, et qui n'était qu'un bon calcul, une heureuse spéculation.

Le comte de Flandre ne profita guère des avantages qu'il comptait retirer de cette avance, car il mourut l'année qui suivit la bataille de Hastings. Il laissait deux fils, Robert, déjà comte de Frise et de Hollande, et Baudouin, qui hérita de la Flandre. Robert, l'aîné, dévoré de bonne heure de ce besoin d'agitation guerrière qui lançait alors sur tous les points de l'Europe, en Italie, en Espagne, en Angleterre, des nuées de chevaliers, chercheurs de fortune, avait voulu, en enfant prodigue,

toucher d'avance sa part d'héritage, dont son père lui fit une flotte destinée à faire des courses sur les côtes de l'Espagne. Ruiné par une tempête, il revint chercher une seconde flotte qu'il perdit encore. De désespoir, il s'aventura alors au milieu des marais de la Frise, tua le comte Florent, épousa sa femme et prit sa place. A la mort de son père, soit qu'il voulût revenir sur le marché de sa jeunesse, soit pour quelque autre motif, il se trouva en guerre avec son frère, qui périt dans une bataille. Richilde, la veuve du vaincu, vint avec son fils Arnoul chercher vengeance auprès de Philippe, âgé alors de dix-huit ans ; et bientôt une armée considérable de Français, avec une poignée de Normands, envahit la Frise et la Hollande. C'était alors l'époque des pluies d'hiver. Robert les laissa avancer dans le pays, et quand il les vit engagés au milieu des fossés bourbeux et des canaux, il fondit tout à coup sur eux, près de Cassel, et les tailla en pièces. Arnoul resta sur le champ de bataille, et sa mort assura la Flandre à son oncle, malgré tous les efforts de Richilde. Philippe, qui, le jour de la bataille, s'était enfui de toute la vitesse de son cheval, traita, l'année même, avec ce terrible guerrier, et prit de sa main, pour femme, Berthe de Hollande, la fille du comte Florent [1071].

Il devait avoir autre chose en tête que d'aller se faire battre, au compte des autres, dans ces pays inondés. Guillaume avait enfin terminé sa conquête, couvert de sang, mais les mains pleines. Un revenu de près de vingt-cinq à trente millions de notre monnaie le rendait le plus riche souverain de l'Europe. Tout pliait sous lui en Angleterre, vainqueurs et vaincus. Seul, il avait su faire respecter à Grégoire ses caprices de despote dans ses relations avec l'Angleterre. L'inflexible Hildebrand, qui, quelques années plus tard, devait faire attendre sa présence à un empereur pendant trois jours, les pieds nus dans la neige, semblait craindre de se commettre avec lui, et le laissait tranquillement faire des largesses d'évêchés et d'abbayes, entasser dans ses trésors les ostensoirs et les calices, et jeter au vent les os des saints des Saxons.

Philippe se sentait bien petit en présence d'un pareil sujet. Trop faible pour l'attaquer ouvertement, il se tenait comme en embuscade, épiant la moindre occasion d'entraver sa marche et d'accroître ses embarras. En 1075, le voyant engagé dans une guerre contre Hoel, duc de Bretagne, il parut à l'improviste avec une armée sous les murs de Dol, qu'il assiégeait, et le força de se retirer avec perte. Bientôt la discorde qui se mit dans la famille du conquérant fournit au timide suzerain

des moyens plus sûrs de conjurer les dangers de ce formidable voisinage. Guillaume avait trois fils, Henri, Guillaume, et Robert, l'aîné des trois. Celui-ci était un parfait chevalier, insoucieux et prodigue, hardi, beau jouteur, aussi sûr de sa flèche qu'aucun archer. Sa taille replète et ramassée lui avait fait donner le surnom de *Courte-Cuisse*, ou *Courte-Heuse* ou *Courte-Botte*. Déjà il grandissait en âge, et ses jeunes compagnons le raillaient chaque jour de la ladrerie de son père, qui ne lui laissait pas un denier à donner. Un jour qu'il devisait dans la grande cour du château de l'Aigle, ses deux jeunes frères, qui jouaient aux dés au-dessus, s'avisèrent de lui jeter de l'eau par la fenêtre, avec de grands éclats de rire. Furieux, il monta l'épée à la main, et voulait les tuer. Mal apaisé par son père, il quitta la cour, et, ne gardant plus de mesure, il voulut, comme Robert de Flandre, se faire donner aussi sa part d'héritage. Guillaume n'était pas homme à céder sur ce point. Son fils alla courir le monde, mendiant de cour en cour, distribuant à des bateleurs et à des prostituées les aumônes qu'on lui faisait. A la fin, il se fixa en France, dans le château de Gerberoi en Beauvaisis, et de là, soutenu par Philippe, il faisait en Normandie des courses sans fin qui inquiétèrent bientôt le monarque anglais. Il repassa la Manche, et vint assiéger Gerberoi. Dans une sortie, le père et le fils se rencontrèrent sans se connaître, cachés qu'ils étaient sous leurs masques de fer. Robert désarçonna Guillaume; mais reconnaissant son père à la voix, il l'aida lui-même à se remettre à selle. Cette guerre impie était alimentée sous main par le roi de France, qui envoyait néanmoins à la cour du père d'hypocrites ambassades, pour paraître essayer une réconciliation.

Depuis longtemps Guillaume gardait rancune au royaume de France du mauvais vouloir de son suzerain. Il avait d'ailleurs à revendiquer le Vexin, cédé à Robert le Diable par Henri Ier, et repris ensuite dans les troubles de sa minorité. Cependant jusqu'alors, entouré de guerres, de révoltes et de trahisons, il avait eu la politique de dissimuler. Une mauvaise plaisanterie l'acheva. Déjà vieux, et malade d'un embonpoint excessif, il s'était soumis à Rouen à un régime, et, sur la foi de ses médecins, il attendait patiemment que la santé revînt à son corps avec des proportions plus raisonnables. On lui rapporta que Philippe avait dit, en le raillant : « Quand donc ce gros homme accouchera-t-il ? » Il s'écria, en jurant Dieu et les saints, qu'il irait en France faire ses relevailles, et qu'en guise de cierges, il aurait dix mille hommes avec lui. Puis, remontant à cheval, il parut dans le Vexin français [1087].

Depuis longtemps, les soldats de Mantes s'étaient fait par leurs ravages une triste célébrité dans tout le pays de la frontière normande. Ce fut sur cette ville que Guillaume dirigea d'abord ses armes. Au sac de la place, galopant au milieu des décombres embrasés, pour mieux jouir de sa vengeance, son cheval s'abattit, et il se donna un coup mortel contre le pommeau de sa selle. Il vécut encore quelque temps, et mourut aux portes de Rouen, dans le couvent de Saint-Gervais, où il s'était fait transporter, *ne pouvant soutenir le tumulte de la ville.* A peine mort, les gens de sa cour montèrent à cheval, pour aller veiller à leurs biens. Son fils Guillaume partit pour l'Angleterre. Henri courut se faire compter les cinq mille livres d'argent qui lui revenaient par le testament. Les valets, laissés seuls, mirent le logis au pillage, et abandonnèrent le ca-



davre du vainqueur de Hastings presque nu sur le plancher. Il resta ainsi de six à neuf heures du matin. Enfin un bon chevalier de la campagne, nommé Herluin, le mit dans une barque et le fit porter à ses frais jusqu'à Caen. Au moment de le descendre dans la fosse creusée

pour lui au pied de l'autel de saint Étienne, un *haro* se fit entendre : Ascelin, bourgeois de l'endroit, réclamait le terrain de l'église, ravi autrefois par le conquérant. Soixante sous furent payés à Ascelin, sur le cercueil du ravisseur. Pour achever cette cruelle dérision des grandeurs humaines, la fosse se trouva trop étroite pour recevoir le maître de l'Angleterre et de la Normandie. On voulut presser, et le ventre creva [1087].

La mort de Guillaume délivrait Philippe d'un grand souci. Les trois frères qui lui succédaient ne songeaient qu'à s'entre-déchirer : d'ici à longtemps le roi de France n'avait plus rien à craindre de ce côté. Il mit à profit ce loisir pour s'abandonner sans contrainte aux instincts de débauche que lui reprochent tous les contemporains. Dégoûté de Berthe de Hollande, il la relégua au château de Montreuil. Il avait déjà demandé en mariage Edme de Sicile, qui lui arrivait en grand équipage, et avec une grosse dot, quand il vint à s'éprendre de Bertrade, mariée déjà à Foulques le Réchin, comte d'Anjou, femme ambitieuse et d'une beauté rare, qui, répondant sur-le-champ à une passion royale, s'échappa de Tours et vint retrouver Philippe à Orléans. Depuis la réforme de Hildebrand, une hostilité sourde n'avait cessé d'exister entre Rome et Paris. Le trafic des bénéfices ecclésiastiques, la question des investitures, aussi vivante en France qu'en Allemagne, avaient attiré au *fils de l'Église*, comme s'appelaient nos rois depuis Clovis, une foule de reproches et même de menaces, dont il avait paru peu s'inquiéter. Seulement, par vengeance, il avait fermé son royaume aux collecteurs des papes, chargés de leur apporter d'Angleterre le denier de saint Pierre. Le clergé s'empara avidement de ce nouveau scandale qui livrait un monarque impie à ses anathèmes. D'année en année, quelque nouveau concile renouvelait l'excommunication lancée contre les deux adultères. Philippe promettait d'obéir, et gardait tranquillement Bertrade. D'après la législation canonique de Grégoire VII, l'excommunication le privait de la couronne. Il ôta le cercle d'or de son front. Le chant des prêtres et celui des cloches cessaient sur son passage ; mais on lui disait la messe à voix basse dans sa chapelle. « Dès que Philippe et Bertrade sortaient d'une ville, les prêtres entonnaient leurs antiennes, les cloches se remettaient en branle : Entends-tu, ma belle, disait le roi en riant, entends-tu comme ces gens-là nous chassent? » (Henri Martin.) Il finit par faire sacrer Bertrade, et l'artificieuse femme alla jusqu'à réconcilier son vieux mari avec l'affront qu'on lui faisait. En 1106, elle

conduisit Philippe à Angers, et se fit voir à l'église, en compagnie du roi et du comte à la fois. Au château, elle faisait asseoir le premier à ses côtés, l'autre à ses pieds, sur un escabeau.

Il y avait pourtant du danger à se jouer ainsi d'une puissance qui accomplissait de si grandes choses. A ce moment même où Philippe tournait l'excommunication en plaisanterie, et laissait traîner son nom dans les actes de tous les conciles, la pensée chrétienne remuait le monde entier, et enfantait les croisades. Depuis près d'un siècle, le goût des pèlerinages lointains, joint à l'humeur aventureuse de la chevalerie, à cette habitude devenue générale de trancher toutes les questions avec l'épée, préparait comme invinciblement les croisades. Elles furent précipitées par une révolution arrivée en Asie, qui donna de nouveaux maîtres à la Palestine, le but favori des grands pèlerinages, la *Terre-Sainte* par excellence. Vers le milieu du douzième siècle, la domination arabe, domination intelligente et paisible, qui laissait les chrétiens d'Occident satisfaire à l'aise leur piété curieuse, fut renversée par une horde de Turcomans venus des bords de la mer Caspienne, avec des habits de peaux de bêtes et des étriers de bois. Dès lors les pèlerins, à la merci de ces hommes féroces, durent acheter cher leurs joies de voyageurs et de chrétiens. Dévalisés sur tous les chemins, quand ils arrivaient sous les murs de la ville sainte et qu'ils n'avaient pas une pièce d'or à donner aux portes, ils ne pouvaient entrer, et succombaient la plupart, dans la campagne, de misère et de chagrin. Ceux qui pénétraient dans l'enceinte de Jérusalem s'y trouvaient continuellement en danger de mort. Leurs frères du pays les cachaient de leur mieux, sans oser les protéger, car eux aussi souffraient la persécution. Souvent, au milieu des offices entrait dans l'église quelque bande de Turcomans qui s'asseyaient sur l'autel, brisaient les vases sacrés, prenaient les prêtres par la barbe ou les cheveux.

Un pauvre moine de Picardie, nommé Pierre l'Ermite, vint comme les autres à Jérusalem, et s'indigna de toutes ces choses. Il songeait déjà aux moyens d'y mettre un terme par un appel aux nations de l'Occident, quand, s'étant endormi une nuit sur le pavé de l'église de la Résurrection, il vit en songe Jésus-Christ qui lui dit : « Debout, Pierre ! et fais ce qui t'a été prescrit. » Il partit aussitôt et se rendit à Rome, où il n'eut pas de peine à entraîner Urbain II dans un projet que nourrissait la papauté depuis le célèbre Gerbert. Après avoir parcouru l'Italie, Pierre passa en France, prêchant la croisade aux guerriers et aux

peuples, et, malgré sa mine basse et commune et son chétif équipage, sa parole soulevait tout. On s'arrachait les débris de ses vêtements, et



les poils de l'âne sur lequel il était monté. Les esprits préparés, Urbain convoqua un grand concile à Clermont. Des milliers de chevaliers et une immense multitude de petites gens s'y rendirent de toutes parts. La ville ne fut pas assez grande, et cette foule demeura sept jours sous la tente, en dehors des murs, pendant que les évêques délibéraient. Le septième, Pierre l'Ermite et Urbain prirent la parole devant le peuple, qui, d'une seule voix s'écria : *Diex el volt! Diex el volt!* (Dieu le veut! Dieu le veut!) De grandes pièces d'étoffe rouge avaient été découpées d'avance en croix; on les distribua aux assistants, qui se les attachèrent aux épaules, et retournèrent chez eux se préparer au grand voyage [1095].

Ce fut alors un merveilleux spectacle que donna la société chré-

tienne. Il n'y avait plus de famille ni de patrie. Chacun préparait ses armes. Ceux qui parlaient de rester étaient montrés au doigt. Le pauvre vendait sa maison ; le chevalier engageait ses terres. Plusieurs seigneurs offrirent alors aux villes de leur domaine d'échanger contre de l'argent quelques-uns de ces droits féodaux si onéreux aux bourgeois. Philippe, qui ne partait pas, acheta soixante mille sous d'or à Herpin son comté de Bourges. Les moines fouillèrent à cette occasion dans leurs trésors, et arrondirent leurs possessions. Roi, peuple et clergé, ces trois puissances hostiles à la féodalité, profitaient déjà des croisades, dont le poids tomba partout et toujours sur la race des comtes et des barons.

Pas un roi ne s'était enrôlé dans la première croisade, mais une foule de puissants seigneurs avaient pris la croix. Pendant qu'ils assemblaient leurs hommes d'armes, et qu'ils amassaient lentement des provisions de route, le petit peuple s'ennuya d'attendre. Il s'attroupait de tous côtés. En peu de temps il se forma du côté du Rhin une grosse armée qui passa le fleuve, sous la conduite de Gauthier *sans Avoir*, chevalier bourguignon, dont le nom disait assez la fortune. Cette multitude n'avait que huit hommes à cheval avec elle : elle prit par la Germanie, la Hongrie, la Bulgarie, qu'elle traversa non sans quelques pertes, et arriva sous les murs de Constantinople, le rendez-vous général de la croisade. Gauthier y fut rejoint bientôt par Pierre l'Ermite, qui lui amena trente mille hommes ; et de suite l'empereur de Constantinople, Alexis, les fit transporter de l'autre côté du détroit. Alexis, menacé par les Turcomans, avait tendu les mains vers l'Europe, écrit au pape et aux seigneurs : par ses promesses et ses prières, il avait été un puissant auxiliaire du mouvement de la croisade. Mais il ne s'attendait pas à voir arriver ces cohues informes, ni plus tard ces masses formidables qui faillirent l'emporter en passant. Il eut peur de son ouvrage, et ne songea plus qu'à faire écouler le torrent. Gauthier, après deux mois de repos, voulut marcher sur Nicée, la capitale des Turcs Seldjoucides qui commandaient toute l'Asie-Mineure, et fut exterminé avec les siens par le sultan Kilidje-Arslan. Il ne resta de toute cette foule que trois mille pèlerins réfugiés dans une vieille tour en ruine, où ils furent sauvés par les Grecs, et Pierre l'Ermite, qui était alors à Constantinople.

Une autre expédition populaire, qui suivit de près, eut un sort aussi malheureux. Ils étaient, dit-on, jusqu'à deux cent mille hommes de

pied qui marchaient par bandes, au hasard. Ils avaient pris pour guides une chèvre et une oie, qu'ils prétendaient inspirées par l'Esprit-Saint. Ils commencèrent la croisade sur les Juifs des provinces rhénanes, dont ils firent un horrible massacre. A Trèves, à Worms, les Juifs, à leur approche, égorgèrent leurs enfants et se précipitèrent avec eux dans le Rhin et dans la Moselle. Arrivée sur la frontière de Hongrie, toute cette foule fut exterminée par les peuplades encore sauvages du pays, dans les marais qui avoisinent Mersebourg.

La grande expédition partit enfin [1096]. Godefroi de Bouillon, qui conduisait les chevaliers lorrains et allemands, s'engagea dans cette route funeste de la Hongrie, qu'il franchit heureusement. Robert de Normandie, Robert de Flandre, Hugues de Vermandois, Étienne de Chartres, le fameux Raymond de Saint-Gilles, comte de Toulouse, à la tête des croisés de la langue d'*oil* et de la langue d'*oc*, prirent par l'Italie, où ils recrutèrent une troupe de Normands des Deux-Siciles, avec Boëmond, prince de Tarente, et son neveu Tancrède, et gagnèrent les provinces de l'empire grec, en s'embarquant à Brindes. Ils étaient en tout cent mille cavaliers portant le haubert, et six cent mille hommes de pied. Alexis, effrayé de cette inondation d'hommes, ne savait à quel parti se tenir. Il essaya de la violence, et manqua d'attirer sur lui-même les coups destinés aux Infidèles. Heureusement pour lui que les croisés arrivaient par troupes. Il leur fit passer le détroit à mesure, et manœuvra si habilement qu'à la fin les principaux chefs se reconnurent en quelque sorte ses vassaux pour les conquêtes qu'ils allaient faire, et qu'ils jurèrent entre ses mains de respecter ce qui lui restait en Asie.

Tout cela dura plus d'un an. Enfin l'armée se mit en marche, et le 15 mai de l'année 1097 elle commença le siége de Nicée, devant laquelle avaient péri déjà tant de chrétiens. Autour de la ville, la campagne était jonchée d'ossements : faute de bois, les croisés prirent les os de leurs frères pour achever la clôture du camp. Après un siége d'un mois et demi, ils eurent le chagrin de voir la ville se donner aux Grecs, et les soldats qui comptaient sur le pillage reprirent leur route en grondant. Déjà le désordre se mettait dans ce grand corps. En partant de Nicée, chaque chef prit sa route à part. Dans la vallée de Dodorgonhi, Boëmond et ses Normands se virent entourés tout à coup par les escadrons innombrables de Kilidje-Arslan. Déjà forcés dans leur camp, ils furent secourus à temps par le gros de l'armée, qui

mit en fuite les agresseurs. On donna à cette journée le nom de bataille de Dorylée. C'était au moment d'entrer dans la Grande-Phrygie. Les Turcomans, écrasés à Dorylée, ne tentèrent plus d'arrêter la marche des croisés ; mais bientôt commencèrent pour eux d'autres ennuis que ceux de la guerre. Les vivres manquèrent à cette multitude abandonnée au milieu d'un pays ennemi. Les chevaux périssaient de fatigue et d'inanition. On vit, dit un moine présent à l'expédition, d'illustres chevaliers faire porter leurs armes à des ânes, à des chèvres, à des cochons. Chaque jour des querelles s'élevaient entre ces fiers guerriers, habitués tous à trancher chez eux du souverain. A Tarse, Tancrède ayant fait planter son étendard sur les murs de la ville qu'il assiégeait depuis plusieurs jours, survint Baudouin, le frère de Godefroi, qui fit jeter à bas du rempart la bannière du chef normand pour y mettre la sienne. Il y eut un combat acharné qui décima les rangs des croisés. A quelque temps de là, Baudouin s'étant avancé au-delà de l'Euphrate, soumit tout le pays d'Edesse et de Samosate, et, oublieux de son serment, resta avec ses chevaliers dans sa nouvelle conquête, laissant la croisade s'achever sans lui.

Enfin l'on atteignit Antioche. Un siége de neuf mois, sous le ciel brûlant de la Syrie, acheva d'abattre les courages. Il ne restait pas deux mille chevaux dans le camp, et les Turcomans s'avançaient à grandes journées. Le cœur faillit à Guillaume de Melun, l'un des plus braves de l'armée, et qu'on avait surnommé *le Charpentier*, tant il *charpentait* hardiment les ennemis avec sa lourde hache. Il s'enfuit en compagnie de Pierre l'Ermite, le père de la croisade : il fallut courir après eux pour les ramener. Heureusement que trois jours avant l'arrivée des Infidèles, un chrétien d'Antioche livra la ville à Boëmond. Bientôt les croisés s'y virent assiégés à leur tour. Une horrible famine régnait parmi eux. A part les Provençaux de Raymond, dont la prévoyance en matière d'aliments est le texte d'une foule de sarcasmes dans les historiens, tous, jusqu'aux plus grands, étaient tourmentés par la faim. On vit le comte de Flandre demander du pain dans la rue. Vinrent alors de nouvelles désertions. Étienne de Chartres et quelques autres se coulèrent une nuit hors de la ville avec des cordes attachées au rempart. On les flétrit du nom de *sauteurs de corde*.

Pour ranimer les esprits, Raymond imagina de recourir à l'intervention divine. Barthélemy, un de ses prêtres provençaux, apprit dans une vision qu'une des églises d'Antioche recélait le fer de la lance dont

avait été percé le flanc de Jésus-Christ. On fouilla dans l'endroit qu'il indiquait, et l'on trouva un vieux fer de lance. Ses compatriotes crièrent au miracle ; mais les hommes de la langue d'*oil*, moins crédules, demandèrent un second prodige pour confirmer le premier. Barthélemy, forcé, pour être cru, de passer entre deux longues piles de bois embrasé, se dévoua résolument, et reparut de l'autre côté. Mais il était horriblement brûlé, et quelques jours après il expira dans la tente du comte de Toulouse, qui maintint le miracle, malgré les incrédules.

A force de bravoure, Boëmond, qui paraît ici sur le premier plan, parvint enfin à repousser les assiégeants. Mais le prince normand n'avait combattu que pour lui ; il s'établit à Antioche, comme avait fait Baudouin à Edesse, et les croisés, décimés par leurs conquêtes mêmes,



continuèrent lentement leur marche vers Jérusalem, côtoyant le bord de la mer, en vue des galères génoises qui les approvisionnaient tout le long du chemin.

Ils n'étaient plus que soixante mille quand ils aperçurent les hauteurs du Golgotha [7 juin 1099]. Pendant cette longue promenade qu'ils venaient de faire dans l'Asie-Mineure, les anciens maîtres de la Palestine avaient profité de la terreur des Turcomans, si rudement assaillis, pour les attaquer de leur côté, et Jérusalem était rentrée sous la domination des Arabes. Ce n'était pas contre ceux-là qu'on avait prêché la croisade, mais Godefroi et ses compagnons n'en eurent nul souci. En vain le calife offrit-il de leur laisser accomplir pacifiquement leur pèlerinage, en les recevant dans la ville sainte par bandes de deux à trois cents ; ils n'entendirent pas avoir supporté pour si peu de chose trois années de périls et de souffrances, et l'attaque commença sur-le-champ.

Après un siége de trente-sept jours, à la fin d'un assaut définitif qui durait depuis trente-six heures, Godefroi s'écria qu'il voyait sur la montagne des Oliviers un chevalier couvert d'armes resplendissantes : toute l'armée se persuada que c'était saint Georges, le patron des chevaliers. Dès lors rien ne les arrêta plus, et, franchissant les remparts, ils achevèrent leur dernier combat dans les rues, dans les maisons, les mosquées, partout où restait un Musulman. Ils en tuèrent dix mille dans la tour de David, bâtie au lieu où avait été le temple de Salomon. L'abbé de Saint-Remi prétend que les chevaux y piétinaient dans le sang jusqu'aux genoux. Puis, de soldats redevenus pèlerins, les vainqueurs se déchaussèrent, lavèrent le sang de leurs mains, et parcoururent la ville processionnellement en rendant grâces à Dieu. Les chrétiens de Jérusalem se prosternaient devant Pierre l'Ermite, et baisaient ses vêtements. Huit jours après, Godefroi de Bouillon était proclamé roi de Jérusalem dans l'église du Saint-Sépulcre [23 juillet 1099]. Ensuite, les croisés partirent tous, impatients qu'ils étaient de revoir la terre natale, et d'aller raconter aux dames ce qu'ils avaient fait et ce qu'ils avaient vu. Il ne resta auprès de Godefroi de Bouillon que Tancrède, avec cinq cents chevaliers.

C'est à un livre spécial qu'il appartient de dire le reste de cette grande histoire. Bientôt Godefroi, dans les *assises de Jérusalem*, organisa la féodalité en Palestine, comme Guillaume le Conquérant l'avait organisée en Angleterre. On sait que c'est au camp d'Antioche qu'à tort ou à raison on fait remonter l'origine des armoiries, les gens de chaque seigneur ayant besoin d'un signe particulier pour se retrouver dans cet immense rassemblement. Il est certain, du moins, que le



Le château de Montlhery.

blason a emprunté aux langues orientales une partie de son ancien dictionnaire. L'institution des Hospitaliers et des Templiers, à la fois moines et soldats, qui suivit de près l'établissement des chevaliers occidentaux en Orient, vint offrir une porte toujours ouverte aux besoins guerriers et religieux de la classe seigneuriale. Enfin, pour dernier résultat, observons que l'imagination des peuples de l'Asie fut tellement frappée du rôle joué par les hommes de la France dans cette guerre mémorable, qu'elle en donna le nom de Francs à tous ceux qui vinrent ensuite de l'Occident, et qu'encore aujourd'hui, à Smyrne, à Jaffa, le quartier des Européens s'appelle le quartier des Francs.

Pendant ce temps, tout se taisait en France. Le roi ne songeait qu'à éluder les embarras de sa querelle avec l'Église, et laissait le champ libre aux prétentions d'indépendance de ses barons. De toutes les contrées de l'ancienne Gaule, le royaume de France était peut-être le plus mal administré. Du haut de leurs donjons, les seigneurs dominaient les grands chemins, et dévalisaient les marchands. Le roi lui-même n'était pas à l'abri de ces audacieuses tentatives. Entre Paris et Orléans, à moitié chemin d'Étampes, il y avait une tour qui le fit vieillir avant l'âge, comme il le disait lui-même à son fils Louis le Gros. C'était la fameuse tour de Montlhéry, dont les ruines éternelles sont encore debout, et que possédait alors la séditieuse famille des Troussel. Il fallait à Philippe une armée pour aller de l'une à l'autre de ses deux capitales. Enfin, en 1100, lassé de tant d'inquiétudes et d'affronts, et se sentant trop faible et trop vieux pour y couper court les armes à la main, flétri d'ailleurs dans l'opinion publique par la tache de ses excommunications, tache qu'il n'avait pas même su se faire pardonner en la portant hardiment, il prit par la main son fils Louis, alors âgé de vingt-un ans, et le plaça à ses côtés sur le trône.

De ce moment datent les premiers progrès de la royauté. Avant tout, il fallait qu'elle se fît maîtresse chez elle, et qu'elle dressât à une sévère discipline le cortége de petits comtes et de barons qui composait toute sa force militaire. A peine associé à la couronne de son père, Louis se mit à l'œuvre. Ce fut dans la vallée de Montmorency qu'il fit ses premières armes, au compte des moines de Saint-Denis, outragés et pillés par Bouchard de Montmorency, leur vassal infidèle. L'église de Reims l'appela ensuite contre le comte de Rouci ; puis celle d'Orléans, contre Léon, le châtelain de Meun, qu'il vainquit et qu'il tua. Mais en se faisant l'homme d'armes du clergé, Louis n'oubliait pas les intérêts

de sa maison. En 1106, il arracha la tour de Montlhéry à Guy-Troussel, le châtelain, l'un des *sauteurs de corde* d'Antioche, qui, raillé de tous à son retour, s'estima heureux de se mettre à l'ombre de cette autorité royale, si souvent bravée par lui, en mariant sa fille à un des fils de Philippe et de Bertrade, avec son château pour dot. La dernière guerre que Louis eut à soutenir du vivant de son père, fut contre les Rochefort et les Pomponne, auxquels il avait fait un sanglant affront, en faisant casser par le pape son mariage avec Lucienne de Rochefort, trop jeune encore pour lui. Thibaud, comte de Chartres et seigneur de la Brie, se mit aussi de la partie ; mais la victoire resta au jeune prince, qui, dans toutes ces affaires, payait de sa personne comme un simple chevalier, descendait dans le fossé et montait à la brèche. Il y gagna le surnom de l'*Éveillé* ou le *Batailleur*, le plus beau qu'on crût alors pouvoir donner. Ce fut seulement dans ses dernières années qu'un excès d'embonpoint lui attira celui de *le Gros*, qui lui est resté.

Enfin en 1108, mourut, à l'âge de cinquante-sept ans, ce prince voluptueux et insouciant qui occupait le trône depuis un demi-siècle (quarante-huit ans), et qui avait assisté, les bras croisés, à tout ce qui s'était fait de grand autour de lui ; prince sans portée, mais qui valait mieux peut-être que sa réputation. Il ne faut pas oublier que ce sont les moines ses ennemis qui la lui ont faite. Guibert de Nogent, pour le rendre encore plus odieux, prétend que, seul de tous les rois de France, il fut privé, en punition de son incontinence, du privilége de guérir les écrouelles. C'était un homme de belle figure et de haute taille, lettré à la manière de ce temps, car il avait été soigneusement élevé par les moines de Saint-Denis. Cédant aux terreurs religieuses à son lit de mort, il se fit revêtir d'un habit de bénédictin, et demanda en expirant d'être enterré à Fleury-sur-Loire, dans l'église de Saint-Benoît, « saint clément, plein de bénignité, et propice à tous les pécheurs qui cherchent à se réconcilier avec Dieu. »

« Maintenant la France a retrouvé sa sève et sa vie ; l'histoire se ranime et renaît avec elle. Un grand combat va commencer entre la royauté et la féodalité, dans lequel il semble que, par une sorte de fatalité, tous les événements soient disposés pour assurer le triomphe de la première. Le peuple, qui vient de naître, grandit en silence pendant la lutte, et, arrivé le dernier sur le champ de bataille, c'est à lui que restera la victoire. » (*Cahiers d'histoire.*)

Sous Louis le Gros, la royauté semble se réveiller d'un long som-

meil. Après l'impuissante inaction des derniers Carlovingiens, et le repos indifférent des premiers Capétiens, nous avons enfin un roi qui vit et qui règne. A ce roi il ne faut faire honneur ni de grandes pensées, ni d'une politique d'avenir. Louis le Gros n'était qu'un brave chevalier qui avait mis son épée au service de l'Église, et que l'Église récompensa en lui amenant le peuple. A la cérémonie de son sacre, les évêques lui ôtèrent son épée et son sceptre de justice. Ensuite ils les lui rendirent, en lui disant que Dieu lui remettait l'une et l'autre pour s'en servir contre les malfaiteurs.

Les malfaiteurs, c'étaient tous ces petits seigneurs de Rochefort, de Crécy, du Puiset, de Corbeil, qui rançonnaient les moines et pillaient les pauvres gens. Tout le règne de Louis ne fut qu'une infatigable lutte contre ces souverains de bas étage qui régnaient sur le grand chemin, et dont les châteaux redoutés faisaient tache à chaque pas dans son domaine. Ils ne cédèrent point sans combat ce droit de brigandage en grand, dont ils étaient en possession depuis Charles le Chauve ; et dès le commencement, inquiets des antécédents du nouveau roi, ils voulurent en avoir raison par une ligue formidable qu'ils formèrent contre lui. « Ils



ne cachaient guère leur dessein. Le seigneur de Corbeil s'armait dans la grande cour de son château pour aller combattre Louis. Comme il

montait à cheval, la châtelaine vint lui apporter sa lance : « Vous la donnez à un comte, lui dit-il en l'embrassant, c'est un roi qui vous la rapportera. » Louis fit face de tous côtés. Le roi de Corbeil est tué dans la bataille, le jour même de sa bravade. Les seigneurs de Montlhéry, de Coucy, qui veulent secouer le joug de la suzeraineté féodale, sont battus et réduits à l'obéissance ; le château du Puiset est pris jusqu'à trois fois, et enfin rasé. » (*Cahiers d'histoire.*)

Ce fut une grande joie dans tout le pays chrétien quand on eut démoli la dernière tourelle de ce fameux château du Puiset, qui tenait la contrée, à plusieurs lieues à la ronde, en terreur permanente. Le peuple était intéressé à sa destruction plus encore que le roi ; aussi le voyons-nous figurer pour la première fois en son nom dans ces guerres, les premières qui se faisaient pour lui. Ce n'était pas seulement à la tête d'une troupe de chevaliers et d'archers, dit M. Henri Martin, que Louis avait assailli le Puiset; des milices d'une autre nature avaient suivi sa bannière. Les paysans des domaines ecclésiastiques, que ravageait sans cesse le sire du Puiset, avaient été armés, organisés en *communautés* paroissiales, et amenés au siége par leurs curés. Un pauvre prêtre de village, conducteur d'une de ces bandes rustiques, arracha le premier les palissades ennemies, et pénétra dans l'enceinte du château maudit avant les hommes d'armes. Ce concours du peuple mettait désormais le roi de France hors de ligne avec tous les comtes et les barons, ses anciens compagnons. Sa royauté n'était plus une fiction, ni sa couronne un emblème, et les seigneurs eux-mêmes apprirent à cette école à se serrer autour de lui.

L'abaissement de ces petites royautés locales fut l'occupation constante de Louis le Gros, mais cette grande conquête ne remplit pas son règne à elle seule. Elle se complique d'autres faits et d'autres guerres qui méritent aussi de fixer l'attention.

De grands changements avaient eu lieu en Angleterre et en Normandie pendant la fin du règne de Philippe I[er]. Dix-huit jours après l'entrée des croisés à Jérusalem, le roi Guillaume était mort percé d'une flèche, à la chasse, dans la forêt de Southampton. Le chevaleresque Robert était alors sur le point de partir ; mais, au lieu d'aller réclamer son héritage, il resta toute une année dans les fêtes avec les Normands d'Italie et de Sicile. A son retour il trouva Henri *Beau-Clerc* solidement établi sur le trône d'Angleterre. Il voulut en rappeler, et débarqua à la tête d'une armée à Portsmouth. Mais Henri l'endormit avec

une pension de trois mille livres sterling, et, pour se venger, descendit bientôt lui-même en Normandie. Dans son insoucieuse prodigalité, Robert laissait tout au pillage, et dans son duché, et dans sa propre maison. Ses favoris, et entre autres Robert de Bellesme, s'emparaient des chevaliers et des bourgeois, et les mettaient à la torture pour en tirer de plus fortes rançons. « La nuit, quand il dort en cuvant son vin,



dirent à Henri les évêques qui vinrent le trouver au bourg de Carentan, les bouffons et les filles de joie lui volent ses vêtements, de sorte qu'il ne peut se lever avant midi ni aller à l'église, faute de chausses et de houseaux (bottes). » L'évêque de Séez tira ensuite de sa manche une paire de ciseaux ; Henri et tous les siens se laissèrent couper leurs longues chevelures, et ces barbes touffues odieuses au clergé, qui les

appelait des *barbes de bouc*. Ils quittèrent leurs souliers à pointes recourbées, contre lesquels on tonna mille fois plus du haut des chaires du moyen-âge, que contre aucun des sept péchés capitaux. Cette habile abnégation du costume acheva de perdre Robert, qui aurait plutôt sacrifié sa couronne de duc que sa barbe et ses souliers à la poulaine. Il ne resta auprès de lui que ses compagnons et ses conseillers, à la tête desquels il livra pourtant bataille, à Tinchebray [28 septembre 1106]. Il fut battu; lui-même fut fait prisonnier par un chapelain de son frère, nommé Gaudry, et le duché se soumit en quelques jours au vainqueur. Le *gentil chevalier* supporta gaiement ce revers. Débarrassé de cette vie d'homme public qu'il n'avait jamais su comprendre, il passa joyeux et tranquille les vingt-sept années qui lui restaient à vivre dans le château splendide où il fut relégué, oubliant, au sein du luxe, qu'il avait été duc de Normandie, et qu'il aurait dû régner sur l'Angleterre.

Malheureusement les siens ne pouvaient l'oublier. Robert avait un fils de cinq ans, nommé Guillaume Cliton, qui partageait sa captivité. Son gouverneur, Hélie de Saint-Saens, ne put souffrir que ce rejeton royal retombât dans la vie privée ; il l'enleva de sa prison, comme avait fait autrefois le gouverneur de Richard, et pendant que Robert buvait en riant à la santé de son usurpateur, le fidèle Hélie promenait dans toutes les cours de l'Europe le petit prince déshérité, lui cherchant partout un vengeur. En 1116, il en trouva un à la fin dans la personne de Louis le Gros, qui avait eu déjà des démêlés avec Henri, au sujet de la possession de Gisors. La puissance de cette famille anglo-normande inquiétait tous ses voisins. Les comtes de Flandre et d'Anjou se joignirent à Louis le Gros pour soutenir les droits de Guillaume de Cliton. Un grand nombre de chevaliers normands se rattachèrent à la cause du fils de leur ancien duc, et la guerre éclata sur tous les points à la fois. Ce ne fut qu'un cliquetis d'armes qui dura quatre ans, sans résultat sérieux. Des châteaux pris et repris, des expéditions de seigneurs à seigneurs, des duels pour ainsi dire plutôt que des combats, voilà tous les événements dont se compose cette guerre. Une rencontre pourtant, dans le nombre, jouit d'une certaine célébrité. Louis était à Noyon avec quatre cents chevaliers, quand il vit son ennemi déboucher dans la plaine de Brenneville avec cinq cents lances [20 août 1119]. On en vint aux mains. Guillaume Crespigny, un des seigneurs normands du parti de Cliton, poussa jusqu'au roi d'Angleterre et lui déchargea sur la tête un si furieux coup d'épée, qu'il lui enfonça son casque dans le crâne. Louis, de son côté,

faillit, dit-on, tomber entre les mains d'un écuyer anglais qui saisit la bride de son cheval et s'écria : « Le roi est pris! » Le roi l'abattit d'un coup de masse d'armes à ses pieds, en disant : « Ne sais-tu pas que le roi ne peut être pris aux échecs?» A en juger par les périls que coururent les deux rois, si l'on accepte cette anecdote, qui ne se trouve ni dans Suger, ni dans Orderic Vital, les deux grandes sources historiques pour ce règne, il semblerait que la journée de Brenneville eût été très-sanglante. Il n'y eut que trois hommes de tués. « Ce fut une grande mêlée de chevaliers, où ceux qui se laissèrent désarçonner tombèrent entre les mains de leurs jouteurs, et en furent quittes pour débourser une rançon. » (*Cahiers d'histoire.*) Louis, qui fut battu, laissa cent quarante de ses chevaliers au pouvoir des ennemis, et lui-même y serait resté sans un paysan qu'il rencontra comme il s'était égaré dans la forêt voisine, et qui le conduisit, sans le connaître, aux Andelys. Pour se venger il eut recours aux évêques, qui mirent sur pied les paroisses. Les anciennes traditions vivaient encore dans les campagnes de la Bourgogne et du Berri, dans le pays de Sens et de Beauvais. D'horribles ravages furent commis en haine du nom normand. Les évêques présidaient à l'expédition et permettaient tout à leurs ouailles.

On se lassa à la fin de part et d'autre. Le pape Calixte, chassé d'Italie par les armes de Henri V, et reçu à bras ouverts par le roi de France, entreprit de terminer une guerre qui dégénérait en brigandage. Il y parvint enfin aux conférences de Gisors. On se rendit de part et d'autre ses places et ses prisonniers. Guillaume Atheling, le fils aîné de Henri, prêta serment à Louis, comme héritier du duché de Normandie, et celui-ci consentit à laisser dormir les droits de Guillaume Cliton. Il le garda pourtant auprès de lui, comme un gage précieux qu'il tenait en réserve [1120].

Henri avait hâte de retourner en Angleterre. Il courut s'embarquer à Barfleur, où l'attendait une terrible infortune. Déjà l'on partait, quand vint le patron de la *Blanche-Nef*, dont le père avait conduit Guillaume le Conquérant en Angleterre, et qui réclamait le même honneur auprès de son fils. Henri lui confia toute sa famille, et la *Blanche-Nef* sortit du port, lancée par cinquante vigoureux rameurs. Toute cette jeunesse royale ne respirait que joie et débauche. Ils avaient chassé avec de grandes huées les prêtres venus pour bénir le navire. Henri avait distribué trois muids de vin aux matelots, qui étaient tous ivres en partant, et Thomas lui-même plus que les autres. Comme ils fai-

saient force de rames pour dépasser la galère royale, Thomas, qui tenait le gouvernail d'une main mal assurée, laissa arriver sur un grand rocher que recouvrait la marée montante : deux planches furent enfoncées ; la *Blanche-Nef* sombra en un instant. Guillaume Atheling, qui était sauté dans la chaloupe, voulut attendre Mathilde, sa sœur bien-aimée ; tous se précipitèrent à la fois, et la chaloupe s'enfonça. Il n'y eut que deux hommes, un boucher de Rouen et un jeune che-



valier, qui s'accrochèrent à la grande vergue, et qui flottaient avec elle quand Thomas reparut à la surface. Il leur demanda où était le fils du roi : « Mort avec les autres ! » dirent-ils ; et il se laissa couler au fond de la mer. Au milieu de la nuit, le jeune chevalier se laissa aller, à son tour, d'épuisement et de froid. Le matin, trois pêcheurs, qui passaient dans leur barque, aperçurent Béraud, le boucher, qui se cramponnait encore à la vergue, préservé par son habit de peau de mouton. Ce fut par lui que l'on apprit ce qui s'était passé.

Le premier jour, personne n'osait aborder le roi. Enfin l'on envoya un enfant, qui se jeta à ses pieds et lui raconta tout. Henri tomba à la renverse, comme un homme mort. De cette nombreuse famille, une fille restait, Mathilde, mariée à l'empereur Henri V. « Le roi d'Angleterre garda le deuil un grand nombre de jours ; » et depuis ce moment on ne le vit plus jamais rire.

Cette catastrophe donnait beau jeu à Louis le Gros et à son protégé Guillaume Cliton. Leurs intrigues recommencèrent. On donna à Guillaume la main de Sybille d'Anjou, avec le Maine pour sa dot. Une assemblée de seigneurs normands se tint à la Croix de Saint-Leufroy, et l'on y jura de rétablir le fils de Robert dans l'héritage paternel [1123]. La guerre reprit deux ans après. Henri, vainqueur au combat du Bourg Téroude, par l'adresse et le courage des archers anglais, dissipe la ligue normande, fait casser par le pape le mariage de Guillaume Cliton, et, pour porter un dernier coup au roi de France, appelle à son secours son gendre, l'empereur Henri V. Celui-ci entrait avec une puissante armée en Champagne, quand il se vit arrêté tout à coup par une levée de boucliers, que l'histoire ne s'attendait guère à trouver après les jeux de Brenneville. A la voix de Louis le Gros, qui, appuyé par les évêques, rallie les hommes des paroisses sous l'oriflamme des moines de Saint-Denis, soixante mille hommes des pays de Reims et de Châlons, soixante mille du Laonnais et du Soissonnais, se réunissent sous les murs de Reims, où le roi lui-même conduit une grosse troupe de Parisiens et d'Orléanais ; le comte de Flandre arrive avec dix mille hommes ; le duc de Bretagne se mettait en marche ; et le duc de Guyenne, alors occupé à une guerre contre les Sarrasins, allait envoyer ses hommes à la défense de la patrie commune, quand Henri, effrayé de voir un petit prince avec le cortége d'un souverain redoutable, se retira de la partie, et laissa là son beau-père, qui fit bientôt la paix [1125].

Guillaume Cliton avait encore été sacrifié cette fois : la fortune lui offrit bientôt de nouvelles espérances. Il y avait à Bruges une famille de bourgeois si puissante, que Bertholf, son chef, le prévôt de la ville, arma un jour cinq cents chevaliers dans une querelle. C'étaient les Van der Straten, hommes d'origine servile, malgré leur immense influence. Charles le Bon, comte de Flandre, ayant voulu les inquiéter sur cette origine, ils ne laissèrent pas achever l'enquête entamée. Un matin que le comte était prosterné en prière dans l'église de Saint-Donatien, Bertholf entra suivi de son neveu Burkhard, qui, de la pointe de son épée,

piqua le prince au cou. Charles releva la tête, et tomba, le crâne fendu Ensuite les Van der Straten se retranchèrent dans l'église et dans le château, attendant les attaques. A cette nouvelle, toute la chevalerie prit les armes. Louis le Gros accourut, suivi de Guillaume Cliton, qu'il nomma comte de Flandre. Bertholf, forcé dans sa retraite, fut attaché à un



poteau avec un chien que l'on excitait à lui dévorer la figure. Tous les Van der Straten périrent dans d'affreux supplices; mais les bourgeois flamands relevèrent la cause de leur ordre. Pendant que Guillaume Cliton, entouré de chevaliers français et flamands, essayait de la souveraineté telle qu'on en faisait à Rouen et à Paris, une révolte universelle éclata. Thierry d'Alsace, appelé par les bonnes villes, vint diriger la guerre. Elle se termina d'elle-même par la mort de Guillaume, qui, au siége d'Alost, se blessa à la main en voulant saisir la lance d'un bourgeois ; le fer avait atteint une artère, bientôt le bras devint noir jusqu'au coude, et cinq jours après, ce prince aventurier expira, à l'âge de vingt-sept ans, au moment où il venait d'atteindre la fortune qu'il avait poursuivie toute sa vie [1128].

Une longue tranquillité suivit la mort de Guillaume. Avec ses cinquante et un ans, Louis se faisait vieux, car les rois capétiens vieillissaient vite, selon l'expression de M. Michelet. Cet embonpoint proverbial, qu'il portait si bien dans la vigueur de l'âge, devenait écrasant. On ne le voyait plus s'élancer à la brèche, et franchir les grands fossés pleins d'eau. Bientôt il pensa à préparer le trône pour son fils aîné, Philippe, qu'il fit sacrer à Reims le 14 avril 1129. Philippe était alors âgé de quatorze ans. Deux ans après, se promenant à cheval dans une de ces rues étroites voisines de la Grève, un pourceau vint se jeter dans les jambes de son cheval, qui s'abattit et le brisa contre une borne. A l'entrée de la nuit il expira. Louis s'affaissa sous ce chagrin, comme Henri après le naufrage de la *Blanche-Nef*. Il ne reprit quelque air de gaieté, dit le père Daniel, qu'aux clameurs joyeuses que poussa le peuple l'année suivante, quand Innocent oignit de la sainte-ampoule son second fils, Louis. En 1135, le roi tomba si faible qu'on crut qu'il allait mourir. Il tira l'anneau royal de son doigt, et, le donnant à son fils, lui confia l'investiture de son royaume. Déjà il pensait à prendre l'habit de saint Benoît pour mieux se préparer à mourir. Mais les forces lui revinrent. Il en profita pour monter à cheval et aller honorer les reliques des saints qui étaient à Melun. Dans le voyage on put voir combien le peuple aimait ce roi pieux et dévoué. « Tout le long du chemin, les habitants de la campagne accouraient de tous côtés pour le voir, et lui donnaient mille bénédictions comme à leur père, qui les avait toujours protégés contre ceux qui les opprimaient. » (Daniel.)

Tout débile de tête et de corps qu'était le jeune Louis, son successeur futur, il promettait aux peuples un règne heureux par sa douceur et sa piété. Bientôt une députation que son père reçut à Bétisy, à trois lieues de Compiègne, attira toute l'attention sur lui. Guillaume, duc d'Aquitaine, au moment de partir en pèlerinage pour Saint-Jacques de Compostelle, avait laissé toutes ses possessions à sa fille Éléonore, sous la condition d'épouser le fils du roi de France, et, en même temps, les députés gascons annonçaient que leur duc était mort en chemin. Le duc Guillaume avait été un puissant seigneur : maître de la moitié du Midi, son influence s'étendait sur toute la France d'au-delà de la Loire, et passait même les Pyrénées. Pendant que Louis et Henri s'agitaient au milieu d'hostilités insignifiantes, et perdaient trois hommes dans un combat, le duc d'Aquitaine menait des armées au roi d'Aragon, et livrait aux Sarrasins des batailles où les morts se comptaient par quinze

mille, comme à la journée de Cotence [1120]. Aussi il y eut une grande joie à la petite cour de Louis le Gros, quand y parvint cette heureuse nouvelle qui doublait l'importance du royaume de France, et le rendait enfin de taille à se mesurer avec les forces anglo-normandes. Le jeune prince partit sur-le-champ pour aller chercher son épouse et prendre possession des domaines qu'elle lui apportait ; mais avant qu'il fût de retour de son duché d'Aquitaine, il était roi de France : les chaleurs de cette année [1137] venaient d'emporter son père.

A mesure que l'on avance dans cette histoire de la royauté capétienne, le cadre va s'agrandissant. Louis le Gros vient de mettre le roi de l'Ile-de-France *hors de pages*, comme François I[er] devait le faire plus tard pour le roi de France ; son fils, qui ne s'intitule plus que roi de France et d'Aquitaine, joue le premier un rôle dans le midi de la France. Il préside une croisade, traite de pair à compagnon avec l'empereur grec, et se fait, en quelque sorte, le protecteur de l'empereur latin dans les plaines de l'Asie-Mineure. Bientôt viendra Philippe Auguste, et après lui saint Louis et Philippe le Bel : nous allons retrouver l'unité nationale, dont Paris fera la force et la vie.

En attendant, il fallait lutter encore. Louis reprenait en toute hâte le chemin de Paris, lorsqu'il fut arrêté à Orléans par un soulèvement des habitants qui venaient de se constituer en *commune*. La commune était une espèce de petite république militaire et bourgeoise, dont tous les membres juraient de soutenir, les armes à la main, le droit de chacun. Cette institution, qui fonda le tiers-état, s'était répandue dans tout le nord de la France sous le règne du dernier roi, auquel on en a fait honneur bien à tort assurément, car son fils, avec les mêmes ministres et par conséquent avec les mêmes vues politiques, cassa dès son début la commune d'Orléans, et fit mourir, *de male mort*, les chefs du mouvement. Après avoir triomphé en même temps de la résistance de quelques seigneurs, trop fiers pour se soumettre, sans mot dire, à un enfant de dix-huit ans à peine échappé des mains des moines de Saint-Denis, ses précepteurs, Louis passa dans le Midi, où était l'avenir de la royauté. Il se fait reconnaître par les seigneurs de l'Aunis, intervient dans un différend entre le comte d'Angoulême et ses vassaux ; enfin, pour établir définitivement son autorité royale dans ces pays indépendants, il revendique, au nom de sa femme, Toulouse, la capitale du Midi, et vient l'assiéger à la tête d'une grosse armée. Le coup était

hardi ; mais il était trop tôt porté. Louis fut trahi par ses vassaux du Nord, qu'inquiétait le développement subit d'une puissance autrefois si petite devant eux, trop faible encore pour agir sans eux; il ne rapporta de cette expédition qu'un stérile hommage du comte de Toulouse. Malgré sa jeunesse et son éducation monastique, Louis le Jeune ne cédait rien de ses droits. En 1141 il tint tête au fougueux Innocent II, qui, de son autorité privée, avait nommé Pierre La Châtre à l'archevêché de Bourges. Louis jura que de son vivant jamais La Châtre ne serait archevêque de Bourges ; et Thibaut, comte de Champagne, s'étant porté le défenseur du candidat d'Innocent, il entra sur les terres du comte en mettant tout à feu et à sang. Là eut lieu ce fameux sac de Vitry, où treize cents paysans, enfermés dans une église, y furent consumés par le feu qui dévorait leur village. Louis le Jeune, qui entendit leurs cris et voulut en vain les sauver, emporta de là une blessure profonde : il était poursuivi par la vue de cette église enflammée, et il ne se sentit délivré que quand il eut pris la croix à Vezelay.

Jérusalem une fois enlevée aux Sarrasins, l'œuvre de la croisade n'était pas terminée. Il ne restait à la Terre-Sainte qu'une poignée de gardiens, perdus au milieu des bandes musulmanes qui revenaient sans cesse à la charge. Ils n'auraient pu résister si de nouveaux croisés ne leur fussent venus d'année en année. De tous les points de l'Europe il arrivait des troupes d'hommes d'armes et de petit peuple, qui voulaient à leur tour voir les Saints-Lieux et rompre une lance avec les Infidèles. Mais malgré tous ces secours, les Francs de la Palestine succombaient à la peine. Pendant les dix-huit années du règne de Baudouin, le successeur de Godefroy de Bouillon, il se passa peu de jours sans que l'on n'entendît à Jérusalem le son de la grosse cloche d'alarme, qui annonçait l'approche des Sarrasins. Le bois de la sainte croix, que l'on portait à la guerre, parut à peine quelques rares instants dans le sanctuaire qui lui était destiné. Les postes avancés d'Édesse, d'Antioche, de Tripoli, se trouvaient bien plus exposés encore. En 1144, Noureddin, sultan d'Alep, tomba sur Édesse, qu'il saccagea de la manière la plus barbare, et il poussait sa marche victorieuse à travers les possessions chrétiennes : l'Occident répondit à ce défi par un cri de guerre, et saint Bernard prêcha la seconde croisade [1145].

Ce dut être un triste spectacle pour les vieillards qui avaient assisté au départ des premiers croisés, que la froideur avec laquelle les rois et

les puissants accueillirent les prédications de saint Bernard. Longtemps Suger, qui désapprouvait la croisade, balança dans l'esprit du roi l'influence de l'abbé de Clairvaux. Sans l'incendie de Vitry, peut-être même serait-il resté. L'empereur Conrad fut plus difficile encore à persuader. Il fallut que saint Bernard le persécutât de son éloquence, et ce ne fut qu'une dernière prosopopée où figuraient les trompettes du jugement dernier qui le décida à la fin. Le peuple était toujours plein de chaleur et d'enthousiasme. Au concile de Vezelay, où la croisade fut prêchée officiellement, les croix manquèrent, tant la foule était grande. Saint Bernard et les clercs qui l'assistaient mirent leurs vêtements en pièces pour y suffire. Dans une assemblée qui se tint en Allemagne, l'affluence du peuple fut si considérable que le prédicateur faillit être étouffé. Conrad prit dans ses bras cet homme chétif qui pouvait à peine se tenir debout, et dont la parole remuait le monde, et le transporta dans une église voisine.

Conrad partit le premier, et alla s'abîmer avec son armée dans les montagnes de la Phrygie. Louis le Jeune dépensa toute une année en préparatifs. Lui et ses chevaliers firent argent de tout. Pour la première fois le clergé fut publiquement imposé. Les terres et les châteaux baissèrent de prix ; les chevaux et les armures renchérirent. Le patrimoine d'un chevalier lui suffisait à peine pour s'équiper. On envoyait une quenouille et des fuseaux à ceux qui refusaient de partir. La vive et capricieuse Éléonore de Guyenne se mit en tête de se croiser aussi de son côté, et, à son exemple, on vit une foule de châtelaines prendre la lance et l'épée. Il fallut fabriquer des cuirasses pour ces amazones chrétiennes. Elles s'étaient donné un général que les chroniqueurs contemporains nomment la *Dame aux bottes d'or*.

Enfin le jour de la Pentecôte de l'année 1147 étant venu, Louis le Jeune partit de Paris, laissant à Suger l'administration de son royaume. Il emmenait une armée de cent mille combattants, encombrée de femmes, de valets et de pèlerins, armés seulement de leur bourdon, venus là pour regarder combattre, et pour faire leurs dévotions à Jérusalem. Arrivé à Constantinople, il se trouva dès l'abord en querelle avec l'empereur Manuel Comnène, qui voulait exiger l'hommage des seigneurs français, et qu'on manqua de renverser de son siége impérial. « *Pour notre malheur*, dit le moine Odon de Deuil, l'historien de cette croisade, *cet avis ne prévalut point.* » Cependant l'on passa le Bosphore. A Nicée, l'on rencontra Conrad avec les débris de son armée, qui s'abri-



Louis VII, dit le Jeune, assailli par les Turcomans. Deroute de Laodicée.

tèrent dans le camp des Français. La marche se faisait lentement, au milieu des escadrons turcs qui voltigeaient tout autour de cette longue colonne, toujours prêts à profiter du moindre désordre, du premier obstacle. « Les Français prirent d'abord la longue et facile route des rivages de l'Asie-Mineure. Mais à force d'en suivre les sinuosités, ils perdirent patience ; ils s'engagèrent, eux aussi, dans l'intérieur du pays, et y éprouvèrent les mêmes désastres. Chaque jour, le roi, bien confessé et administré, se lançait à travers la cavalerie turcomane ; mais rien n'y faisait. » (Michelet.) En partant de Laodicée, Louis confia le commandement de l'avant-garde à un seigneur poitevin, nommé Geoffroy-Rançon. Sur la route était une haute et rude montagne dont Rançon atteignit le sommet vers la fin du jour. Devant lui s'étendait une belle et riche plaine abondante en fourrages, si favorable au campement, qu'il abandonna les hauteurs pour aller s'y établir. Les Turcomans occupèrent aussitôt la montagne, et quand le gros de l'armée arriva, plein de confiance, ce fut une déroute générale. Le roi, séparé des siens dans la mêlée, sauta à bas de son cheval, et, grimpant sur un arbre, se hissa jusqu'à la pointe d'une roche, où il se défendit en désespéré. Il faisait voler les bras et les têtes de ceux qui tentaient l'escalade. Toute son armure fut hérissée de flèches. A la fin, les assaillants laissèrent là ce rude combattant, qu'ils ne connaissaient pas, pour courir au butin. La nuit venue, Louis entendit quelques Français qui passaient au pied du rocher. L'un d'eux lui donna son cheval, sur lequel il revint au camp. C'était à qui accuserait l'imprudent Geoffroy de Rançon, dont beaucoup demandaient la mort. Mais au fond l'on ne devait s'en prendre qu'à l'insubordination de tous. « On avait fait des règlements, dit Odon de Deuil ; mais comme on ne les observa point, je les ai oubliés. » Dans un grand conseil qui se tint au retour du roi, les barons, d'une voix unanime, confièrent le commandement à un simple chevalier nommé Gilbert, héros obscur, qui rétablit la discipline, et conduisit l'armée jusqu'à Satalie, sur la côte de Pamphylie. Là, le roi et les grands, dégoûtés de la route de terre, s'embarquèrent sur les vaisseaux grecs, abandonnant sur le rivage les blessés, les soldats pauvres et les pèlerins. Archambaud de Bourbon et le comte de Flandre, restés pour les conduire, renoncèrent bientôt à cette tâche impossible, et allèrent rejoindre leurs frères d'armes. Toute cette foule délaissée tomba dans une telle misère que les Musulmans eux-mêmes en eurent pitié, et finirent par soulager les indigents et les malades qu'ils trouvèrent dans le camp.

Trois mille jeunes gens prirent le turban. Le reste fut réduit en une sorte d'esclavage par les Grecs de Satalie.

Pendant ce temps Louis arrivait à Antioche, où régnait alors Raymond de Poitiers, l'oncle d'Éléonore. Celui-ci voulait le retenir, comptant bien arrondir ses domaines avec tant de braves épées. On dit même qu'il avait lié une intrigue avec sa nièce, déjà lasse de son dévot époux, moine avec une épée, qui, *au retour du combat, demandait toujours vêpres et complies*. La chose alla si loin, à en croire la chronique, que Raymond fut sur le point de mettre le roi hors de la ville, et de garder



la reine. Louis, averti, enleva presque sa femme au milieu d'une nuit, et sortit avec les siens, comme en cachette, par une porte dont on avait gagné les gardiens. Il parut enfin devant Jérusalem. Les habitants étaient venus à sa rencontre, des branches d'olivier à la main, et chantant : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! » Le roi Baudouin réunit toutes ses forces. Conrad, qui avait pris les devants, se trouvait

la à la tête d'une brillante noblesse d'Allemagne, de Lorraine et d'Italie. Après une longue délibération, on convint d'aller assiéger Damas, la ville la plus importante de la petite Syrie.

Damas était bâtie au milieu d'un pays sec et stérile ; mais à l'ouest et au nord, des travaux ingénieux avaient couvert de jardins et de maisons de campagne plus de deux lieues de terrain, entrecoupées à chaque pas de canaux et de petits chemins creux. Ce fut par là qu'on attaqua, parce qu'il était plus facile de s'y loger. Les archers musulmans, retranchés dans les maisons et derrière les murs, arrêtèrent quelque temps le campement des croisés; mais avec quelques centaines de pionniers on vint facilement à bout de ces constructions légères, et bientôt les chrétiens dressèrent leurs tentes aux portes de Damas. On y livra plusieurs combats où les chevaliers francs déployèrent à l'aise leur valeur et leur force musculaire. C'était le temps des grands coups d'épée. Le héros du camp était l'empereur Conrad. Au milieu d'une mêlée, il s'élança un jour sur un Musulman gigantesque qui avait élevé un monceau de cadavres à ses pieds, et lui déchargea un si furieux coup sur l'épaule droite, qu'il le fendit en deux, *comme en écharpe.* De pareils adversaires étaient effrayants. Déjà la ville aux abois parlait de se rendre, quand on s'avisa dans le camp de déterminer d'avance à qui resterait la conquête. Thierry d'Alsace l'emporta sur les autres. Alors les ambitions déçues vinrent à la traverse. Les opérations du siége languirent; la famine se mit dans le camp : il fallut retourner à Jérusalem, et ce fut là le terme de la croisade.

Louis resta encore quelque temps en Palestine, et dans le mois d'octobre de l'année 1149, il entra enfin dans le Rhône, accompagné de deux à trois cents chevaliers, seul reste des cent cinquante mille hommes qui le suivaient au départ. Pendant son absence, Robert de Dreux, son cousin, avait tenté de s'aider contre lui des malheurs de la croisade pour se faire roi en sa place. Suger avait fait justice de cette révolte audacieuse. En Angleterre, où depuis bientôt quinze ans la succession de Henri Ier se disputait les armes à la main, Étienne de Boulogne avait triomphé de ses rivaux, et régnait enfin paisiblement. Geoffroy Plantagenet, son compétiteur, second mari de l'impératrice Mathilde, l'héritière de la maison normande, ne voulut pas renoncer à toutes ses prétentions, et, secondé de Louis le Jeune, il s'empara de la Normandie, dont son fils Henri reçut l'investiture des mains du roi.

Cette maison angevine des Plantagenets commençait sa brillante for-

tune. Le mariage de Geoffroy avec l'impératrice Mathilde lui donnait la Normandie et lui ouvrait le chemin au trône d'Angleterre. Un second mariage livra tout le midi de la France à son fils.

Louis n'avait point oublié les scènes d'Antioche, et, dans sa conscience timorée, il se faisait scrupule de garder plus longtemps une femme qui l'avait déshonoré à la face de tous. Eléonore, de son côté, qui aurait donné volontiers *sa part de paradis* pour un présent plus joyeux, souriait au divorce, et la chose eût été bientôt conclue sans Suger, qui s'opposa de toutes ses forces à une mesure dont le résultat était de reléguer encore une fois la royauté derrière les eaux de la Loire ; mais le sage abbé mourut trois ans après le retour du roi, au moment où il préparait lui-même une nouvelle croisade, lui, l'antagoniste de la croisade de Louis le Jeune, et sa mort rompit le dernier lien qui retenait les deux époux. Malgré le scandale d'Antioche, Eléonore n'était point en peine d'un mari. A peine sortie des terres de Louis le Jeune, Thibaud de Chartres voulut l'enfermer dans le château de Blois pour la forcer de l'épouser. A l'entrée de la Touraine, Geoffroy d'Anjou l'attendait sur les bords de la Loire pour l'enlever.



L'Aquitaine était une si belle dot! Mais son choix était fait. Elle envoya de Poitiers un message à Henri Plantagenet, jeune homme de

dix-neuf ans, déjà maître de la Normandie et de l'Anjou, et qui avait la couronne d'Angleterre en perspective. Six semaines après son départ de la cour de France, elle était la femme du jeune Plantagenet [1152].

Deux ans après, le roi Étienne vint à mourir, et la maison d'Anjou devint maison royale. Comme si toutes ces bonnes fortunes n'eussent pas suffi au nouveau roi, il dépouilla son frère Geoffroy de la Touraine et du Maine, qui allèrent grossir son vaste domaine. Puis les Bretons, déchirés par la guerre civile, se donnèrent pour duc ce même Geoffroy, qui mourut presque aussitôt [1158]. Conan IV, son successeur, céda le comté de Nantes à Henri, et reconnut son droit de suzeraineté, qu'il devait changer bientôt en un autre plus réel. Thierry d'Alsace, en partant de nouveau pour la Terre-Sainte, lui confia la garde de son comté de Flandre. Il songea ensuite aux prétentions d'Éléonore sur le comté de Toulouse, prétentions que Louis le Jeune avait voulu soutenir lui-même autrefois. De concert avec Raymond d'Aragon, maître de la Provence et de l'ancienne Septimanie, il vint mettre le siége devant Toulouse, à la tête d'une grosse troupe de *routiers* ou *Brabançons*, milice d'aventuriers au plus offrant, dont Étienne avait amené la mode dans ses guerres en Angleterre.

Pareille domination ne s'était vue sur la terre de France depuis l'établissement de la féodalité. Cette formidable puissance, si vite improvisée, menaçait de tout engloutir, et la royauté capétienne avec le reste. Louis comprit le danger, et l'attaqua de front. Il partit de Bourges en toute hâte avec ses chevaliers, et se jeta dans Toulouse au moment où Henri arrivait pour en commencer le siége. Ne se trouvant plus assez fort, le rusé monarque se retrancha derrière une apparence de respect; il envoya dire à Louis qu'il n'assiégerait point une place dans laquelle était son suzerain, et il se retira en Normandie. Mais cette humble déférence ne l'y suivit pas. A peine arrivé, il s'entendit avec Amaury de Montfort, qui lui livra ses châteaux, et il attaqua sans remords, sur son propre domaine, le suzerain qu'il avait respecté dans une terre étrangère. D'horribles ravages désolèrent tout le pays entre Paris et Orléans. Louis, revenu en courant du Midi, se défendait à peine, renfermé avec ses barons dans les grandes villes. Henri s'arrêta de lui-même. Ses routiers lui coûtaient cher. L'épuisement de ses finances le contraignit à signer une trêve qui fut bientôt convertie en une paix soi-disant définitive [1160].

Mais il menaçait toujours le petit roi de France de son écrasant voisinage. Le Breton Conan étant venu à mourir, il fit accepter aux Bretons son fils Geoffroy pour duc, et, en attendant que Geoffroy fût en âge, il gouvernait en sa place. Des frontières de la Flandre aux Pyrénées, sa domination s'étendait sur tout le littoral de l'Atlantique. Par la Normandie, il plongeait jusqu'au cœur des domaines royaux. Il avait en réserve des prétentions sur une grande partie du Midi. Et derrière cette masse imposante de possessions, déjà deux fois plus considérables que le domaine royal, se dressait toute l'Angleterre, avec ses barons admirablement disciplinés par le Conquérant, et ses bandes d'archers, bien autrement redoutables que les hommes des paroisses de France, dont les étendards étaient des bannières de saints, et les généraux, des curés. Tout semblait présager que, tôt ou tard, cette formidable puissance finirait par l'emporter. Mais la fortune se mit de la partie. Henri trouva chez les siens des ennemis qui l'empêchèrent de songer aux conquêtes. Ce fut Louis qui prit l'offensive, et il put croire un moment qu'il anéantirait son superbe ennemi.

« Un seul homme commença cette révolution ; mais c'est qu'il était appuyé de toute l'Église et de toute une race, s'il faut en croire Augustin Thierry : cet homme fut Thomas Becket. Thomas Becket était le chancelier et l'ami de Henri, un joyeux compagnon, qui, un jour, envoyé à Louis en ambassade, étonna la France de son luxe. Quand l'archevêché de Cantorbéry vint à vaquer [1162], Henri, qui avait besoin d'un homme sûr pour une place si importante, jeta les yeux sur Thomas Becket. Mais à peine sacré, le gai courtisan devint un homme grave, austère, inflexible sur les droits de l'Église : deux ans ne s'étaient pas écoulés que l'archevêque et le roi étaient ennemis mortels, et que Becket, chassé d'Angleterre, allait demander un asile à la France. La politique et la piété ordonnaient également à Louis de donner assistance à l'exilé ; il le reçut à bras ouverts. Henri, qui se voyait à la fois sur les bras et Rome, et son clergé, et la vieille race des Saxons, pour qui le nom de Thomas Becket, leur compatriote, était devenu un mot de ralliement, tenta vainement à force de promesses, et presque de soumissions, de gagner à lui le roi de France. Il fallut enfin se soumettre, et après cinq ans d'hostilités indécises et de négociations toujours rompues, il fut obligé d'accepter le traité de Montmirail, qui lui renvoyait Thomas Becket [1169]. Le fougueux Plantagenet ne porta pas longtemps le joug. Becket, replacé sur son siége, n'avait rien changé de son indomp-

table résistance. « Eh quoi ! s'écria Henri, un jour qu'il venait d'apprendre un nouveau trait d'audace de la part de l'archevêque, n'y aura-t-il personne de mes serviteurs qui me délivrera de ce prêtre ? » Ce mot ne tomba pas en vain : quelques jours après, Thomas Becket avait été égorgé entre les bras de ses clercs [1170].

« Ce fut alors comme une explosion universelle. Henri, qui ne s'attendait pas à cet orage, plia bien vite pour ne pas être brisé. Il pleura devant les envoyés de Rome, protesta avec serment de son innocence,



et quand on l'eut vu agenouillé sur le tombeau de sa victime, force fut bien de lui pardonner. En quelque temps, Henri se voyait délivré de tous les embarras de cette affaire ; les Saxons étaient domptés, la Normandie, qui s'était soulevée, réduite à l'obéissance ; la cour de Rome lui avait rendu son amitié ; il n'y avait pas jusqu'au comte de Toulouse qui n'eût fait sa soumission : et Louis allait se voir seul, face à face, avec un ennemi d'autant plus formidable qu'il avait plus de vengeances

à exercer. Une diversion puissante, qu'il sut habilement lui opposer, le sauva. Dans une de ces négociations infructueuses qui avaient rempli l'espace de temps écoulé entre l'exil et le rappel de Thomas Becket, Louis avait accordé la main de sa fille Marguerite à Henri, fils aîné du roi d'Angleterre, et lors du second traité qui fut conclu à Montmirail, Henri avait emmené avec lui sa fiancée. Quelques années après, Louis exprima le désir de revoir sa fille, et Henri, qui la lui ramena, exposé à toutes les séductions de son beau-père, se laissa gagner par lui. Les trois fils du roi d'Angleterre, Henri, Geoffroy et Richard, réclamèrent en vain de lui la jouissance anticipée des apanages qu'il leur avait assignés d'avance; et l'on conçoit qu'il tint peu de compte de leurs réclamations; ils ne demandaient pas moins pour eux trois que l'Angleterre, la Bretagne et la Guyenne. Dans leur dépit, ils se prêtèrent facilement aux vues du roi de France. Tout à coup Henri, attaqué par Louis le Jeune, eut à se défendre contre sa famille entière; car Éléonore s'était jointe à ses fils [1163]. Une grande partie de ses barons s'étaient réunis auprès des rebelles; l'Angleterre, qui n'avait pas oublié Thomas Becket, ne se montrait guère disposée en sa faveur: il se soutint à force d'adresse et d'audace. Bravant la haine universelle, il s'entoure de routiers, et renverse tout ce qui s'oppose à lui. Cependant, mal rassuré par ces premiers succès, il veut regagner les bonnes grâces du peuple anglais, et c'est alors qu'a lieu, sur le tombeau de Thomas Becket, cette comédie célèbre, où le fier guerrier, jouant le remords et le repentir, vint pleurer et jeûner sur les restes du martyr, et présenter ses épaules nues aux verges des moines. Puis, se relevant plus fort que jamais du sein de cette humiliation volontaire, il court en Normandie repousser Louis des murs de Rouen, et il eut bientôt conquis la paix [1177]. » (*Cahiers d'histoire.*)

Deux ans après, Louis le Jeune, qui atteignait sa soixantième année, époque fatale pour son père et son grand-père, et qu'une paralysie avertissait d'ailleurs de sa fin prochaine, songea enfin à faire pour son fils Philippe ce que Louis le Gros avait fait pour lui. Il fixa la fête de l'Assomption pour le jour de son couronnement à Reims. L'instant approchait, quand Philippe, alors âgé de quatorze ans, s'en alla chasser le sanglier dans la forêt de Compiègne. Emporté par l'ardeur de la chasse, le jeune prince laissa tous ses gens derrière lui, et s'égara dans la forêt. La nuit venait, et déjà il se recommandait à Dieu, *à la benoite vierge Marie, et à monseigneur saint Denis*, quand il aperçut de loin



Philippe-Auguste, enfant, égaré la nuit dans la forêt de Compiègne.

une grande figure noire qui attisait un feu. C'était un charbonnier, qui, mettant sa lourde cognée sur son épaule, reconduisit l'enfant à la ville. Mais l'enfant tomba dangereusement malade, et déjà l'on désespérait de ses jours. Louis le Jeune vit en songe *le martyr de Cantorbéry*, qui lui offrait d'acheter la guérison de son fils au prix d'un pèlerinage à son tombeau. Tout vieux et infirme qu'il était, le bon roi ne balança pas. Il resta des heures entières agenouillé sur la pierre froide et humide du sépulcre; et, quand il revint en France, il trouva son fils en santé; mais lui-même avait tellement souffert, qu'il succomba au bout de quelques mois [1180].

Le règne qui va commencer dépasse de loin tous ceux qui le précèdent depuis longtemps. La royauté s'y fait nationale. Toute la vieille Gaule telle que les fils de Charlemagne l'avaient laissée aux Capétiens, se bouleverse; les barons indépendants du Nord se laissent aller à l'attraction royale; le Midi se régénère dans le sang; la puissance anglo-normande est abattue, et les provinces de la Loire reviennent au roi de Paris. Un pas de plus, il devenait roi d'Angleterre. Et toutes ces grandes et importantes conquêtes brillent de je ne sais quel reflet de gloire chevaleresque, émané de la troisième croisade et de la bataille de Bouvines. Philippe Auguste, homme froid et positif, insoucieux de gloire inutile, est resté dans la tradition populaire comme un type de la chevalerie sur le trône. Il n'y a pas jusqu'à ce nom d'Auguste, qu'on lui donna parce qu'il était né au mois d'août (*Augustus* en latin), qui n'ait contribué à rehausser sa mémoire. La postérité le lui a laissé, mais en y attachant un souvenir plus glorieux.

« Le jeune Philippe, roi à quinze ans, sous la tutelle du comte de Flandres [1180], et dirigé par un Clément de Metz, son gouverneur et maréchal du palais, épousa la fille du comte de Flandre, malgré sa mère et ses oncles, les comtes de Champagne. Ce mariage rattachait les Capétiens à la race de Charlemagne, dont les comtes de Flandre étaient descendus. Le comte de Flandre rendait au roi Amiens, c'est-à-dire la barrière de la Somme, et lui promettait l'Artois, le Valois et le Vermandois. Tant que le roi n'avait point l'Oise et la Somme, on pouvait à peine dire que la monarchie fût fondée. Mais une fois maître de la Picardie, il avait peu à craindre la Flandre, et pouvait prendre la Normandie à revers. Le comte de Flandre essaya en vain de ressaisir Amiens, en se confédérant avec les oncles du roi. Celui-ci employa l'intervention du vieil Henri II, qui craignait en Philippe l'ami de son

fils Richard, et il obtint encore que le comte de Flandre rendrait une partie du Vermandois (Oise). Puis, quand le Flamand fut près de partir pour la croisade, Philippe, soutenant la révolte de Richard contre son père, s'empara des deux places si importantes du Mans et de Tours : par l'une il inquiétait la Normandie et la Bretagne ; par l'autre il dominait la Loire. Il avait dès lors dans ses domaines les trois grands archevêchés du royaume, Reims, Tours et Bourges, les métropoles de Belgique, de Bretagne et d'Aquitaine. » (Michelet, *Histoire de France*, tome II.)

Après une vie si longue et si glorieuse, après avoir été le plus puissant monarque de l'Europe, Henri II s'éteignait tristement, traité avec insolence par un suzerain qu'il avait vu si petit devant lui, et trahi par les siens. Il y avait sur la frontière de France et de Normandie un grand orme, arbre historique, sous lequel s'était terminée plus d'une querelle entre les deux pays. On l'appelait l'*orme des conférences*. En 1188 les deux rois s'y étant donné rendez-vous, ils s'y rencontrèrent au moment de la grande chaleur du jour. Henri et ses chevaliers se tenaient à l'ombre autour de l'orme, tandis que les barons de Philippe suaient au soleil sous leurs armures. Quelques railleries étant parties du pied de l'arbre, *la bile des Français s'émut*. Ils tombèrent à grands coups d'épée sur les gens de Henri II, qu'ils repoussèrent jusque dans Gisors, et au retour ils abattirent l'arbre ennemi, jurant *par tous les saints de France* qu'on ne tiendrait plus là de conférences.

Un mois après, à l'entrevue de Bons-Moulins, en Normandie, Henri dévora un autre affront, plus sanglant encore. Il refusait au roi de France ce qu'il lui demandait pour Richard, quand tout à coup celui-ci se retourna vers les barons assemblés : « Compagnons, dit-il, vous allez voir quelque chose à quoi vous ne vous attendiez guère; » et, mettant ses mains dans celles de Philippe, il lui jura serment de fidélité, à la face de son père. Honteux de son impuissance, le vieux roi voulut essayer de l'intervention pontificale, et le cardinal d'Anagni vint à la Ferté-Bernard pour le réconcilier avec son fils et son suzerain. Après d'infructueux efforts il les excommuniait tous les deux, quand Richard tira son épée et courut sur le pauvre cardinal, qui n'eut que le temps d'enjamber sa mule et de s'enfuir à toute bride.

Ces humiliations indignaient l'orgueilleux Plantagenet, qui tenta en vain de se raidir et recommença la guerre. Il fallut plier à la fin, et se laisser imposer le honteux traité de la Colombière, par lequel il

cédait sur tous les points, et légitimait la révolte de son fils. Tout concourait à donner quelque chose de sinistre aux derniers actes de son règne. Tandis qu'il traitait avec Philippe à la Colombière, tous deux à cheval, en pleine campagne, et par un ciel serein, la foudre éclata au milieu d'eux. Les chevaux s'emportèrent, l'orage grondait toujours, Henri s'évanouit, et ce fut sur son lit de douleur qu'on lui présenta à signer les articles du traité. A ce moment solennel tout le passé se déroulait à ses yeux et il faisait déjà bon marché de la vie, lorsque, regardant la liste des rebelles dont on exigeait le pardon, il aperçut



en tête le nom de Jean, son jeune fils, le seul dont il se croyait encore aimé. Ce fut le dernier coup. « Aille le demeurant comme il pourra! s'écria-t-il en tournant la tête contre le mur; je n'ai plus souci de moi-même ni du monde »; et il expira quelques jours après, en maudissant ses enfants. Comme pour que rien ne manquât à la tristesse de cette fin royale, aussitôt après son dernier soupir, ses gens s'enfuirent

emportant tout ce qu'il avait. On eut peine à trouver un linceul pour le couvrir, et des chevaux pour le porter à Fontevrault, où il fut enterré. S'il restait encore quelque rancune à l'Église, Thomas Becket était bien vengé [1189].

Du temps que Henri vivait, Philippe et Richard avaient été les meilleurs amis du monde. Ils mangeaient et couchaient ensemble. Ils s'étaient choisis pour frères d'armes, et se juraient une éternelle amitié. Ils avaient pris la croix en même temps, et Richard était impatient de se dérober à son nouveau métier de roi pour parader à son aise au nom de Dieu, et soutenir le rôle aventureux de paladin.

« Jérusalem venait d'ouvrir ses portes aux armées de Saladin, et, à cette fatale nouvelle, l'Europe entière avait été remuée. Pendant que les débris de la puissance chretienne en Asie se rassemblaient sous les murs de Saint-Jean-d'Acre, l'Occident se ruait à la croisade, comme aux temps de Pierre l'Ermite. Les galères de Gênes et de Venise paraissent devant Saint-Jean-d'Acre ; l'Écosse et l'Irlande y envoient leurs guerriers. Des bandes de Norwégiens débarquent sur le rivage, armés de cette terrible hache de combat, l'arme nationale des peuples du Nord. L'Espagne elle-même, qui n'avait point encore voulu combattre d'autres Musulmans que les siens, dérobe à sa croisade domestique une troupe de chevaliers qui partent pour cette ville, le rendez-vous des peuples de l'Europe ; et l'Allemagne descend en Asie, sous la conduite de son grand empereur, Frédéric Barberousse. Restaient encore l'Angleterre et la France : parties les dernières, ce fut à elles que demeura toute la gloire de cette croisade, dont le souvenir est demeuré attaché aux noms de Richard et de Philippe Auguste. Richard va s'embarquer à Marseille, tandis que le roi de France était forcé d'aller jusqu'à Gênes pour trouver un port de la Méditerranée qui lui prêtât ses vaisseaux, tant le Midi tenait peu de compte du roi de la *langue d'oil*, comme on y appelait le pays de l'autre côté de la Loire. » (*Cah. d'Histoire.*

Les préparatifs de départ avaient été longs. Richard et Philippe n'étaient encore qu'en Sicile au mois de septembre de l'année 1190. Quelques retards étant survenus, la saison se trouva si avancée qu'on y passa tout l'hiver. Là commença à se défaire cette liaison si tendre. Prodigue, spirituel, d'une valeur et d'une force de corps extraordinaires, Richard éclipsait Philippe, qui se vengeait à son tour du brillant chevalier en faisant avec lui le suzerain. Le roi anglais se prit bientôt de querelle avec les Siciliens, et accueillit assez mal l'intervention de son chef féo-

dal. Puis il refusa hautement d'épouser Alix, la sœur du roi de France, sa fiancée depuis longtemps, et qu'Henri son père avait flétrie, disait-on, de ses banales amours. Une affaire insignifiante qui arriva dans Messine acheva de jeter du froid entre les deux amis. Richard se promenant à cheval par la ville, accompagné d'une troupe de chevaliers français et normands, vint à passer un paysan qui conduisait un âne chargé de grands roseaux. L'âne fut déchargé sur-le-champ, et les chevaliers se mirent à courir les uns sur les autres, armés de roseaux en



guise de lances. Parmi eux se trouvait un seigneur français nommé Guillaume des Barres, le plus brave et le plus vigoureux jouteur de la chevalerie de France, et qui dans la dernière guerre avait déjà fait vider les arçons à Richard, un jour qu'il combattait par hasard pour son père. Ce fut à lui que le roi s'attaqua. Il fut reçu si hardiment que son manteau se trouva déchiré dans le choc. De dépit, il fondit à plusieurs reprises sur l'audacieux adversaire qui compromettait sa réputation de vigueur invincible ; mais quoique Richard employât toute sa

force à ce jeu devenu sérieux, Guillaume ne tomba pas. Plus furieux à mesure qu'il trouvait plus de résistance : « Va-t'en, s'écria-t-il enfin hors de lui, et ne paraîs plus devant moi. Toi et les tiens, je serai dorénavant votre éternel ennemi. » Il mit de l'opiniâtreté à cette colère d'enfant, et, le printemps venu, comme Philippe se préparait à mettre à la voile, il le laissa partir seul.

Il y avait déjà deux ans que le siége durait, quand Philippe et ses Français arrivèrent devant Saint-Jean-d'Acre. Saladin campait en vue de la ville sur la montagne de Karouba, au milieu de ses fidèles Mamelucks ; il appelait de son côté tous les *croyants* à la défense de leur terre et de leur loi, et les tribus musulmanes se succédaient dans son camp, comme les nations chrétiennes dans celui des croisés. En ce moment, une grande lassitude semblait s'être emparée de ceux-ci. Le grand Frédéric Barberousse, si impatiemment attendu, était mort en chemin, pour avoir affronté, tout inondé de sueur, les froides eaux du Cydnus. Les faibles restes de sa puissante armée, parvenus comme par miracle jusqu'au camp, l'avaient plutôt attristé que fortifié. La venue des Français ranima tout. On reprit les travaux avec une nouvelle ardeur. Une grande montagne fut élevée en peu de jours, et en jetant toujours de nouvelles terres devant eux, les croisés la firent arriver jusqu'au pied du mur. Puis les béliers et les balistes se mirent à jouer. Saladin, effrayé, offrait en vain de rendre la ville aux conditions que lui-même avait accordées aux chrétiens en la prenant. Bientôt une large brèche fut pratiquée dans la muraille. Tout était prêt pour un assaut définitif ; mais un dernier souvenir d'amitié arrêta Philippe ; il voulut attendre que Richard fût là, pour qu'il eût aussi sa part de gloire, et pendant ce délai les infatigables défenseurs de la ville élevèrent un second mur derrière le pan écroulé.

Richard avait enfin quitté la Sicile ; mais en passant à l'île de Chypre, il lui prit fantaisie de s'en emparer. Il s'amusa quelque temps de cette bonne fortune, fit charger le roi vaincu de chaînes d'argent, parut en public se drapant dans un manteau de soie parsemé de croissants d'argent ; puis, quand il fut las des vins et des sites de sa nouvelle conquête, il songea à reprendre le chemin de la Palestine. Son arrivée fut le signal de nouveaux combats. Les Musulmans s'étendaient dans la plaine en bataillons serrés, faisant retentir les airs de cris horribles. Mais toute leur fougue venait se briser contre ces murailles impénétrables de géants bardés de fer. Les longues cuirasses écaillées des croisés se



Richard Coeur de Lion, roi d'Angleterre, revenant de combattre les Sarrasins.

hérissaient en vain de flèches. Ils sortaient de la mêlée semblables à des pelotes d'épingles, selon l'expression d'un poëte arabe, sans avoir été seulement blessés. Vers la fin du jour, quand l'armée de Saladin commençait à se mettre en déroute, les bannières jaunes des Mamelucks s'ébranlaient sur le haut des montagnes ; ils accouraient rétablir le combat, et ramenaient les soldats au camp. Il fallut pourtant céder à la fin. La brave garnison de Saint-Jean-d'Acre, réduite, de vingt mille hommes, à une poignée de mourants, mit bas les armes après avoir tenu tête, l'une après l'autre, à toutes les nations de l'Europe. On demandait à Saladin le bois de la vraie croix et deux cent mille besants d'or pour leur rançon. Sur son refus, Richard fit décapiter devant sa tente les deux mille six cents captifs qu'il avait eus en partage. Il faut dire qu'après la victoire qui précéda la prise de Jérusalem, Saladin avait fait sauter de sa main la tête du comte Renaud, et qu'il avait donné à ses émirs et à ses docteurs la permission de tuer chacun un prisonnier.

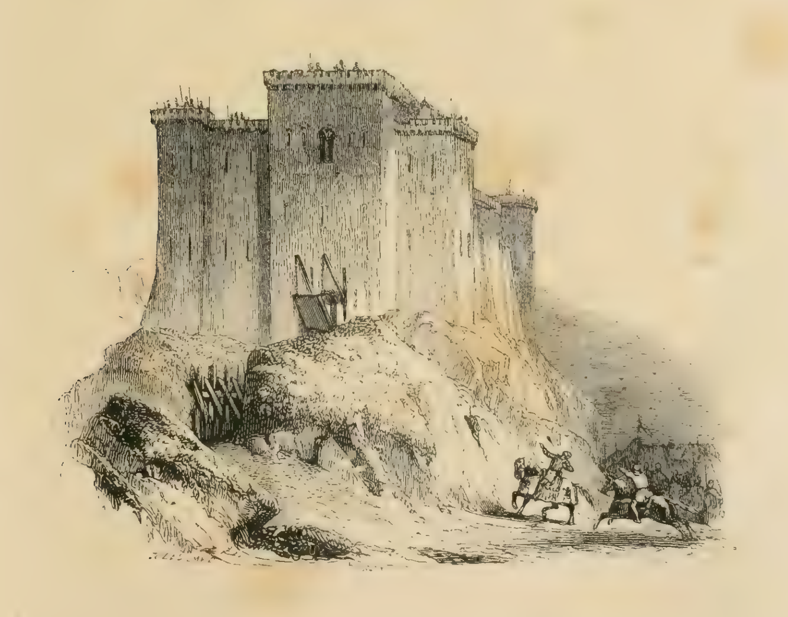
Là s'arrêta la croisade des Français. Dégoûté d'un climat fatal aux hommes de l'Occident, et d'un camp où son vassal commandait, Philippe revint bientôt dans ses châteaux des bords de la Seine se guérir des lèpres de la Palestine et se venger des hauteurs de Richard. En partant, il avait juré de respecter les domaines du roi d'Angleterre tant qu'il resterait en Terre-Sainte. Résolu à ne pas tenir son serment, il s'en vint à Rome prier le pape Célestin III de lui en donner d'avance l'absolution. Célestin l'ayant mal reçu, il passa outre, et s'empressa, aussitôt arrivé, de conclure avec Jean, le frère de Richard, un traité par lequel ils se partageaient ses états. Philippe assurait à Jean la couronne d'Angleterre, et en retour se faisait donner la meilleure partie des possessions anglaises au-delà de l'Océan.

Cependant Richard, peu inquiet de l'Europe, continuait en Asie son métier de chevalier. Du camp de Ramla, où il se tenait retranché après quelques expéditions sans résultat, il se lançait tête baissée sur tous les partis de Musulmans descendus des montagnes de Judée. Chaque soir on le voyait rentrer au camp avec dix, vingt, trente têtes suspendues au poitrail de son grand cheval fauve qu'il avait amené de Chypre. Il inspirait une telle terreur, que son nom était devenu dans le pays une espèce d'épouvantail pour faire peur aux petits enfants. Mais les croisés, dont il n'était que le chef nominal, secondaient mal ces efforts désespérés. Ils ne lui pardonnaient pas cette personnalité écrasante devant laquelle ils se trouvaient tous petits. Lui, de son côté, n'épargnait

les mépris à personne. Le duc de Bourgogne, épousant la rivalité de son suzerain, composait des chansons contre Richard, qui lui répondait par des *sirventes* provençaux. A la prise de Saint-Jean-d'Acre, Léopold d'Autriche ayant fait planter sa bannière sur un angle du rempart, Richard la fit jeter dans le fossé par ses gens, et planta la sienne à la place. Plus tard, il voulut faire relever les murs d'Ascalon par les croisés : « Je ne suis ni charpentier ni maçon, » dit le rancuneux Allemand. Richard le heurta du pied. Le but de la croisade était manqué, si l'on s'en allait laissant Jérusalem aux mains des infidèles. La tristesse se mit au cœur des croisés quand ils reconnurent leur impuissance. Ils ne pouvaient se décider à partir. On s'arrêta pendant un mois à sept lieues de Jérusalem. Les chevaliers se disaient en pleurant : « Nous n'irons donc point à Jérusalem ! » Dans une chasse, Richard poussa un jour jusque sur les hauteurs d'Emmaüs, d'où l'on apercevait la ville sainte. Mais il ramena sa cotte d'armes sur ses yeux, et s'écria tout en pleurs : « Seigneur, ne permettez point que je voie votre ville, puisque je n'ai pas su la délivrer. » Il partit enfin, laissant aux chrétiens d'Orient tout ce qu'il avait conquis, et reprit son chemin par l'Allemagne, car il redoutait la route de France, après les nouvelles qu'il venait d'en recevoir. Mais là aussi il avait des ennemis. Il cheminait *incognito*, accompagné d'un seul valet qui parlait le saxon. Au milieu de l'Autriche, les besants sarrasins et les gants brodés de cet homme ayant inspiré des soupçons, Léopold se vengea de Saint-Jean-d'Acre et d'Ascalon en s'emparant de Richard. Une chronique du temps dit que le roi d'Angleterre fut surpris sous la robe d'un garçon, occupé dans la cuisine à *torner capon* [1193]. Le duc d'Autriche livra ensuite son prisonnier à l'empereur Henri VI, sous la condition qu'il aurait sa part dans la rançon.

Pendant ce temps, Philippe mettait à profit les instants. Il recevait l'hommage de Jean, soulevait les seigneurs aquitains contre la domination anglaise, et soumettait, les armes à la main, les places normandes qui n'avaient pas voulu souscrire à la trahison du frère de leur roi. Il était temps que Richard reparût. On l'appelait à grands cris en Angleterre. Les évêques normands écrivirent au pape. L'offre d'une rançon de cent mille marcs d'argent séduisit l'empereur, qui lui fit ôter ses chaînes. Philippe et Jean en offrirent autant pour qu'on les lui rendît; mais Henri VI n'osa pas, et bientôt le roi de France écrivit à son complice : « Prenez garde à vous, le diable est déchaîné [1194]. »

On était dans l'attente d'une guerre terrible. Mais Richard n'eut ni le temps ni la force. Sa rançon avait épuisé ses ressources. Il reçut en grâce son frère Jean, qui vint ramper à ses pieds ; et quand il entama la guerre contre Philippe, ce fut sur une trop petite échelle pour qu'elle fût sérieuse. Il n'est resté qu'un seul souvenir de cette guerre. Dans une marche de Philippe à travers le Vendômois, Richard, placé en embuscade dans un petit bois près de Fréteval, fondit sur l'arrière-garde et s'empara des bagages, dans lesquels se trouvaient, avec la vaisselle du roi, les registres de ses revenus et toutes les chartes de la couronne, que les rois traînaient partout après eux. La révolte des seigneurs aquitains inquiétait plus Richard que la poursuite d'une vengeance douteuse. Philippe, de son côté, avait à réprimer des soulèvements sur les bords de la Loire. Ils firent enfin la paix, tout en s'injuriant au milieu même des conférences ; et, l'année suivante, la mort de Richard, tué d'un coup de flèche au siége d'un château du Limousin, laissa le champ libre aux projets du roi de France [1199].



Depuis le retour de Richard, Philippe avait cessé d'être en bonne intelligence avec Jean, qui, pour rentrer en faveur auprès de son frère.

avait fait massacrer la garnison française de sa ville d'Évreux. La guerre recommença aussitôt, et Jean, toujours lâche quand il fallait agir, ne put obtenir un moment de répit qu'à force d'argent et de concessions; encore fut-il heureux qu'une autre affaire appelât ailleurs l'attention de son puissant ennemi.

En 1193, Philippe, pour s'assurer une alliance dans le Nord contre l'inimitié redoutable de Richard, avait demandé en mariage Ingeburge, la sœur du roi de Danemark. Quelque mystère, que l'on n'a point percé, vint déranger cette combinaison. Le jour du couronnement de la jeune reine, Philippe, en la regardant, pâlit tout à coup et se troubla tellement que ce fut à peine s'il put attendre la fin de la cérémonie. Au bout de trois mois il fit casser son mariage par un concile d'évêques français. « La pauvre jeune reine assistait à l'assemblée sans comprendre ce qui se disait ; quand on le lui eut expliqué par interprète, elle s'écria tout en pleurs : «*Male France! male France!* (méchante France! *Rome! Rome!* pour faire comprendre qu'elle appelait au pape de la décision du concile. Elle refusa de retourner en Danemark, et se retira hors du domaine royal, dans un couvent en Flandre, à Cisoing, où elle vécut pauvre et isolée, tandis que le roi son frère poursuivait l'appel en cour de Rome. » (Henri Martin, *Hist. de France,* t. IV.) Trois ans après, Philippe épousa solennellement la fille d'un prince allemand, la belle Agnès de Méranie, dont il était devenu éperdument amoureux. Tout alla bien tant que dura le pontificat de Célestin III, qui était pape alors. Mais en 1198 la papauté échut à Innocent III, un des maîtres les plus fiers qu'ait eus la chrétienté, et les choses changèrent de face. Sommé impérieusement d'abandonner Agnès pour Ingeburge, Philippe, qui n'avait encore plié devant personne, répondit par un refus formel, et l'excommunication, cette *dernière raison* des papes, fut lancée non plus seulement sur sa personne, comme aux temps de Robert et de Philippe Ier, mais sur le royaume entier. Un grand nombre d'évêques envoyèrent des représentations en cour de Rome, mais tous obéirent. Le service divin fut interrompu dans tous les pays de la domination royale. On ferma les églises. Les cloches, dépendues, demeuraient muettes; les autels étaient dépouillés : on descendit les croix et les reliques, qui restaient étendues sur les dalles. Plus de mariages, plus de confessions, plus de baptêmes ; les croisés seuls avaient le droit de se faire dire des messes basses. Une désolation universelle s'était étendue sur tout le domaine royal. Philippe, qui voulut marier son fils

pendant ce temps, fut obligé d'aller en Normandie. Son amour pour Agnès le soutenait dans cette résistance pleine de dangers, car l'excommunication déliait les vassaux du serment de fidélité. Dans sa colère, il voulut lutter. Ingeburge, la cause innocente de toute cette perturbation, fut renfermée dans la prison d'Étampes. Philippe saisit le temporel des évêques et des chanoines; il envoya des soldats en garnison chez les curés; il comprima les murmures des seigneurs et du peuple en les écrasant d'impôts. Cependant cet état violent ne pouvait durer. Les conciles se succédaient. Les légats du pape obsédaient le roi. Fatigué à la fin de cette opposition immuable, et sentant bien qu'il ne serait pas le plus fort, après huit mois d'excommunication, il renvoya brusquement un jour évêques et légats, et reprit Ingeburge, qu'il traita toujours comme une étrangère [1200]. Agnès en mourut quelques semaines après; mais la couronne était sauvée. Philippe allait se trouver prêt pour profiter d'un crime qui fit un roi de France du roi de Paris.

Jean était monté sur le trône à la mort de son frère, mais il avait un compétiteur : c'était Arthur de Bretagne, fils de Geoffroy, le second fils de Henri II, dont les droits étaient incontestables, s'il n'eût été trop jeune pour les soutenir. Philippe l'avait attiré à sa cour : il comptait bien lui faire jouer le rôle de Guillaume Cliton, et, en attendant, il venait de lui conférer l'investiture du Poitou, du Maine et de l'Anjou, où il l'avait placé comme en avant-poste pour soutenir les attaques commencées déjà contre la Normandie. Arthur avait alors seize ans. Jean résolut d'en finir avec lui. Il arriva tout à coup dans le Poitou avec une grosse troupe d'hommes d'armes, et s'empara par surprise du prince Arthur, qu'il conduisit captif à Falaise [1202]. Le vieux chevalier qui commandait dans Falaise lui parut bientôt trop scrupuleux; il fit conduire son neveu dans la tour de Rouen, dont le gouverneur ne comprit pas qu'on lui demandait un assassinat. « Enfin, dans la nuit du jeudi saint (3 avril 1203), Jean, après être demeuré seul, pendant trois jours, caché au fond du val de Moulineaux, s'embarqua sur un batelet avec un écuyer; puis, s'approchant de la porte de la tour qui donnait sur la Seine, il se fit amener Arthur, et prit le large avec son captif. « Épargne ton neveu, mon bon oncle! s'écriait le malheureux jeune homme; épargne ton sang, le sang de ton frère! » Mais Jean, le saisissant par les cheveux, lui plongea sa dague jusqu'à la garde dans la poitrine, et, retirant le fer tout humide,

frappa de nouveau sa victime à la tête, et lui traversa les deux tempes; puis, quand la barque fut à trois milles de la tour, il jeta le cadavre dans les flots. » (Henri Martin, d'après Guillaume le Breton.)

La Bretagne tout entière fut en armes en quelques jours. Tous les amis d'Arthur envoyèrent demander justice au roi de France, qui n'était que trop disposé à l'accorder. Jean est sommé de comparaître devant l'assemblée des évêques et des barons, que Philippe Auguste appelait sa cour des pairs, afin de se justifier du crime dont on l'accuse; et pour le dégoûter du voyage, on lui refuse un sauf-conduit. Le roi anglais se garda bien de venir se mettre à la discrétion d'un juge aussi intéressé. Il resta tranquillement dans sa bonne ville de Rouen, avec



sa jeune épouse Isabelle d'Angoulême, menant joyeuse vie, ne s'occupant que de dés et de festins. La cour des pairs le jugea par contumace, le déclara traître et félon, et prononça la confiscation, au profit de la couronne, de toutes les terres qu'il possédait en France. Ceci n'était encore qu'une comédie; mais les barons de Philippe se chargèrent de faire valoir, l'épée à la main, l'arrêt qu'ils avaient rendu sur le banc royal. La Normandie, envahie de tous côtés, par la Bretagne, par l'Anjou, par le Maine, par le Vexin, ne put tenir longtemps contre tant d'ennemis. Jean recevait en riant les sinistres nouvelles qui lui arrivaient chaque jour, et s'en consolait à table, aux côtés d'Isabelle; mais, à la fin, effrayé des progrès du roi de France et craignant de le

voir arriver sous les murs de Rouen, il se jeta sur un navire qui le conduisit en Angleterre, où il rentra dans son lâche repos, rassuré depuis qu'il avait mis l'Océan entre la guerre et lui. Les routiers auxquels il laissait le soin de lui garder la Normandie la défendirent mollement : bientôt il ne lui resta plus de ce bel héritage que Rouen, Arques et Verneuil ; et les armées du roi campaient alentour. Rouen tint la dernière. L'ancienne capitale de Rollon et de Guillaume le Conquérant ne pouvait se résoudre à se laisser attacher à la remorque de Paris, sa rivale. Réduits à l'extrémité, les bourgeois demandèrent trente jours pour aller chercher du secours, et dépêchèrent en toute hâte des députés vers le roi d'Angleterre. Jean jouait aux échecs quand ils arrivèrent auprès de lui ; il acheva sa partie, et se tournant alors vers eux :



« Je n'y puis rien, leur dit-il; faites de votre mieux. » Rouen se rendit, et la Normandie vint grossir enfin le domaine royal après 292 ans d'indépendance [912 — 1204].

Quand Philippe vit qu'il avait affaire à un pareil ennemi, il ne s'arrêta pas en si beau chemin, et, poursuivant le cours de ses confiscations, il mit la main sur l'Anjou, le Poitou, la Touraine. Poitiers, la capitale de l'Aquitaine, lui ouvrit ses portes. On reçut ses soldats dans la Saintonge et l'Angoumois. Jean, qui demeurait toujours engourdi dans les plaisirs, se remua à la fin. Il vint débarquer à La Rochelle avec une armée d'Anglais. Les gens du Midi, mal disposés pour le roi du Nord, se soulèvent contre sa domination naissante, et lui arrachent quelques-unes des villes qu'il vient de conquérir. On prêchait en ce moment la fameuse croisade contre les Albigeois. Innocent III, qui avait besoin de ces épées employées pour des intérêts humains, intervint de toute son autorité entre les deux rois, et détermina Philippe à conclure une trêve. Il gardait ses conquêtes, et consentait à attendre pour le reste [1208].

Trois ans après, Innocent III vint rallumer lui-même le feu des discordes qu'il avait assoupies. Jean venait d'entrer en lutte ouverte avec lui au sujet de l'archevêché de Cantorbéry, donné par Innocent à Langton, l'ennemi personnel du roi ; il avait chassé les moines de Cantorbéry, écrasé sous une chape de plomb l'archidiacre Geoffroy, et juré de confisquer tous les biens du clergé s'il était excommunié par le pape. Mais lorsqu'il vit que la France entière s'était donné rendez-vous sous les murs de Rouen, à cette voix puissante qui venait de prêcher la croisade des Albigeois, et que Philippe se préparait à recommencer la guerre, il eut peur, et, rabattant tout à coup de ses violences, il entra en composition aux termes les plus humiliants pour sa dignité personnelle comme pour son autorité royale. Le légat Pandolphe, chargé du traité, ne lui épargna aucun affront. Jean signa une charte qui commençait par ces mots : « *Désirant nous humilier*, » et dans laquelle il se reconnaissait vassal du Saint-Siége pour la couronne d'Angleterre, avec la promesse d'un tribut de mille marcs sterling par an ; il s'agenouilla devant le légat, et, les mains dans les siennes, lui prêta l'hommage-lige ; comme si tout cela ne suffisait pas encore à la haine de Rome, avant d'emporter le tribut de la première année, Pandolphe le jeta à terre, et mit le pied dessus devant le roi. A ce prix, Jean redevint l'ami de l'Église, et le pape fit signifier à Philippe qu'il n'eût plus à s'occuper d'une querelle si heureusement terminée. Ce n'était pas le compte du roi de France, à qui les préparatifs de son expédition coûtaient déjà soixante mille livres. Il s'en tint à ses premiers ordres, et

se dirigea avec tous ses gens sur Boulogne, où l'attendait sa flotte. Par bonheur pour le nouveau vassal du Saint-Siége, Philippe, au moment de partir, eut à se plaindre de Ferrand, comte de Flandre, et, se trouvant si près avec une telle armée, il céda à la tentation de mettre au pillage ces riches et populeuses cités de la Flandre, déjà en défaveur auprès de la chevalerie française, pour la puissance et la fierté de leurs corporations bourgeoises. La flotte, forte de dix-sept cents voiles, longea la côte, et vint jeter l'ancre à Dam, le port de Bruges, l'entrepôt de tout le commerce flamand. Les équipages, qui comptaient un routier, le Gallois Cadoc, parmi leurs principaux chefs, furent amorcés par tant de richesses; et pendant qu'ils pillaient la ville, laissant leurs vaisseaux à l'abandon, arrivèrent cinq cents vaisseaux anglais qui enlevèrent trois cents bâtiments de transport, en chassèrent cent à la côte, et forcèrent les Français de brûler les autres eux-mêmes, pour les sauver des mains de l'ennemi. Philippe redoubla ses ravages, mais la perte était irréparable : il avait manqué son expédition.

L'année suivante [1214], Jean manqua prendre une terrible revanche du danger qu'il avait couru. Après une si longue vie d'obscurité pacifique, l'ancienne race neustrienne et son roi se faisaient craindre et remarquer sur trop de points à la fois. Un châtelain de l'Ile-de-France, Simon de Montfort, régnait par la terreur dans le Midi. Il y avait dix ans, Constantinople était tombée sous les coups des seigneurs bourguignons et champenois, devenus ducs d'Athènes et sires de Thèbes. Philippe, en renversant à l'Ouest la domination anglo-normande, avait anéanti le contre-poids qui tenait l'autorité royale en balance. Ses projets de centralisation n'étaient plus un mystère. Il venait de promener le fer et la flamme dans les états du comte de Flandre, sur une simple désobéissance. Il convoitait l'Angleterre, et l'événement avait montré quelle arme c'était entre ses mains que sa cour des pairs, avec ses arrêts de confiscation. La féodalité, avertie, se mit en garde. Les vieilles jalousies de race se réveillèrent dans l'Allemagne, excitées par ses prétentions d'omnipotence impériale. En quelques mois tout le pays de la Meuse et du Rhin, le Brabant, la Flandre, la Hollande, le Luxembourg, la Lorraine, quelques seigneurs même du pays de France, organisèrent une coalition formidable, dont les chefs étaient Jean d'Angleterre, et l'empereur Othon IV. Il s'agissait de décider si la race française deviendrait la maîtresse, et si l'unité royale prévaudrait contre les indépendances locales fondées par la féodalité. Les chefs de la ligue ne s'en

cachaient pas. Ils démembraient entre eux par avance ce vaste domaine royal sur lequel reposait tout l'avenir de la France. Jean reprenait toutes ses provinces; Renaud de Boulogne se donnait le Vermandois; Ferrand de Flandre, Paris et l'Ile-de-France; Othon demandait Étampes, Chartres, Orléans, et le droit de suzeraineté générale : il n'y avait pas jusqu'à Hugues de Boves, un chef de routiers, dont le nom figurait sur la liste des puissances alliées à côté de ceux de Jean et d'Othon, qui ne voulût Amiens pour sa paye.

Le roi de France s'apprêta sans peur pour le duel solennel qui allait s'engager. Il rassembla autour de sa personne tous les éléments de résistance qu'avait déjà réunis une fois son grand-père Louis le Gros, et la partie fut engagée. Déjà les cent cinquante mille hommes de l'empereur étaient rassemblés sous les murs de Valenciennes; Jean, débarqué à La Rochelle, avait repris le Poitou. Philippe chargea son fils Louis de cet ennemi, habitué à être vaincu; et lui-même, à la tête des cinquante mille hommes qu'il avait ralliés à Péronne, alla au-devant des envahisseurs.



Ce fut le 23 juillet que l'armée française s'ébranla de Péronne. Le 27, qui était un dimanche, comme elle défilait toujours en avant sur la route de Lille, une troupe de sergents à cheval, commandée par le vicomte de Melun, découvrit du haut d'un tertre les hommes d'armes d'Othon qui arrivaient bannières au vent, les chevaux capara-

çonnés, et en front de bataille. On poussa jusqu'à un petit pont, nommé le pont de Bouvines, où l'on fit halte. Les deux armées hésitèrent un moment si elles s'attaqueraient un jour de dimanche. Déjà le soleil montait ; le roi, accablé de fatigue et de chaleur, avait quitté ses armes et se reposait à l'ombre d'un frêne, à côté d'une petite chapelle dédiée à *monseigneur saint Pierre*. Tout à coup des messagers accourent annonçant que le combat commençait à l'arrière-garde, et que les sergents du vicomte de Melun avaient peine à soutenir la *forcénerie* des soldats d'Othon. Philippe sauta à cheval ; il fit rappeler l'oriflamme, qui devait toujours être au premier rang, puis il vint au galop se placer au milieu de ses chevaliers. Il avait là ses vieux compagnons de croisade, et à leur tête le fameux Guillaume des Barres, *la fleur de la chevalerie*, qui se tenaient serrés autour de sa personne, pour le protéger dans la mêlée. L'évêque de Senlis, frère Guérin, chargé d'ordonner les batailles, galopait tout le long du front de l'armée, sa masse d'armes à la main, criant aux Français de s'élargir et de combattre sur une seule ligne pour ne pas être enveloppés par le nombre. En face, on apercevait l'empereur Othon, avec l'aigle de bronze doré, qui lui servait d'étendard, plantée dans un grand char, autour duquel étaient rangés les meilleurs hommes de son camp. Philippe, se tournant vers les siens, les exhorta à la confiance en leur rappelant qu'Othon avait été excommunié par le pape ; puis il bénit ses chevaliers, son chapelain entonna le psaume *Exsurgat Dominus*, et les trompettes se mirent à sonner.

Les hommes des communes, qui s'étaient portés devant avec l'oriflamme, engagèrent hardiment la bataille. Mais leurs légions furent trouées par une charge de la chevalerie flamande qui passa outre et alla se heurter contre les chevaliers de Champagne et de Bourgogne. Un jeune chevalier flamand criait au milieu de la mêlée : « Souvenez-vous de vos dames ! » Le comte de Saint-Pol fut frappé de douze lances à la fois. En butte aux soupçons du roi, il avait déclaré qu'on verrait bien en ce jour qui serait traître, et combattait en désespéré. Au bout de trois heures, les Flamands lâchèrent pied ; leur comte Ferrand fut démonté et fait prisonnier. Tout le poids de la bataille tomba sur le corps où se trouvait Philippe. Othon et les Allemands poussaient droit à lui : sa fidèle escorte se mit en avant, et dans ce moment il se trouva tout à coup cerné par une troupe d'hommes de pied qui avaient tourné la bataille française. L'un d'eux l'atteignit au gorgerin avec une de ces lances à crochet qui rappelaient l'antique framée des Francs, et, en re-

tirant son arme à lui, l'entraîna du haut de son cheval à terre. Philippe se releva, toujours retenu par le fatal crochet. Déjà l'escadron d'Othon arrivait. Galon de Montigny, qui portait la bannière royale, la haussait et la baissait en signe de détresse. On accourut. Le soldat fut tué, et Pierre Tristan, sautant à bas de son cheval, le donna au roi. La mêlée devint horrible en cet endroit. Étienne de Longchamp tomba mort aux pieds du roi, d'un coup d'épée dans l'œil. Guillaume des Barres, en entendant crier : « Aux Barres! aux Barres! secours au roi! » avait tourné de ce côté, « faisant si grand'place à l'entour, que l'on y pouvait mener un char à quatre roues, tant il éparpillait et abattait de gens devant lui. » Bientôt le danger fut pour Othon. Pierre de Mauvoisin saisit la bride de son cheval. Gérard Scrophe lui porta un grand coup de coutelas; mais son cheval, en se cabrant, reçut le coup dans l'œil, et, dans la furie de la douleur, le dégagea par un élan prodigieux. Comme l'empereur fuyait emporté par son cheval, Guillaume des Barres, que l'on venait de démonter, le saisit au passage, et le tenait à bras le corps. Othon piqua des deux et lui échappa. Remis sur un cheval frais, il en eut assez, et ne pensa plus qu'à fuir, abandonnant son char et son aigle impériale, que l'on déposa aux pieds du roi, après lui avoir arraché les ailes.

A la droite, Renaud de Boulogne tenait encore avec une troupe de Brabançons et les Anglais envoyés par le roi Jean. Il avait disposé autour de lui un double cercle de piquiers rangés en rond, avec une seule ouverture au milieu, par laquelle il sortait pour charger, et rentrait se mettre à l'abri. L'évêque de Beauvais, Philippe de Dreux, se jeta au milieu des Anglais, renversant tout à coups de massue. Il étendit à ses pieds le comte de Salisbury et bien d'autres, et, tout en assommant les ennemis, il priait les chevaliers français de dire que c'étaient eux qui avaient fait *ce grand abattis*, dont il se sentait honteux malgré lui. A la fin, trois mille fantassins français enfoncèrent la phalange du comte de Boulogne ; un homme des communes lui arracha son heaume et le frappa d'un couteau à la tête ; il lui eût ouvert le ventre sans l'impénétrabilité de ses chausses de fer. De cette foule, si nombreuse qu'on eût cru *que toute la terre dût crouler dessous eux* (Chronique de Reims), il restait encore sept cents Brabançons qui ne voulurent pas abandonner le champ de bataille. Il n'en échappa qu'un seul homme que l'on retira d'un tas de cadavres, et qui guérit de ses blessures.

Cet héroïque épisode de la bataille de Bouvines, jeté ainsi après tant de combats insignifiants, a fait la fortune du règne de Philippe Auguste, plus encore que les conquêtes, obscures quant aux détails, auxquelles il apportait une si éclatante consécration. La race française, qui était en cause à Bouvines tout autant que le roi, accueillit avec de grands cris de joie la nouvelle de la victoire. A son retour dans sa capitale, Philippe trouva toutes les populations sur son passage. Les cloches carillonnaient; les chemins étaient jonchés de rameaux verts; les maisons tendues de tapisseries et de courtines. Sur sa route on voyait accourir les paysans, leurs râteaux et leurs faucilles sur le cou, venus pour voir passer Ferrand et les autres prisonniers. Le peuple, impitoyable dans sa joie, chansonnait les captifs, et faisait résonner à leurs oreilles ces deux vers qui ont été conservés :

> Quatre ferrands (*chevaux bais*) bien ferrés
> Mènent Ferrand bien enferré.

A Paris, tous les métiers vinrent à la rencontre des vainqueurs. Les écoliers firent une fête qui dura sept jours et sept nuits, avec une telle profusion de flambeaux *que la nuit était en lumière aussi bien que le jour*. Pour que le ciel eût aussi sa part dans ces réjouissances universelles, Philippe fonda sur-le-champ l'abbaye de la Victoire sous les murs de Senlis, la ville épiscopale de frère Guérin, l'ordonnateur de ses batailles.

D'autres scènes se passaient en Angleterre, où la journée de Bouvines avait eu un contre-coup fatal pour Jean, qui, lui aussi, avait fui de son côté devant l'armée du jeune Louis. Cette incurable lâcheté d'un homme qui était le frère de Richard Cœur de Lion, enhardit à la fin ses barons, révoltés autant de sa *couardise* que de sa tyrannie. Excités par Langton, toujours l'ennemi du roi, même après sa soumission à l'Église, ils se réunissent en secret à Saint-Edmond, sous le prétexte d'un pèlerinage, et conviennent d'une *charte* que l'on présente à Jean à son retour de France. C'était le fameux acte connu en Angleterre sous le nom de *grande charte*. On y faisait jurer au roi de respecter les biens et les personnes de ses sujets, et de ne plus admettre à ses cours de justice que des hommes versés dans la connaissance des lois. Tout flétri qu'il était par une double défaite, la sienne et celle d'Othon, Jean fit de la fierté, et s'écria qu'il aimerait mieux renoncer à la couronne. Les barons se donnent aussitôt un chef qu'ils appellent le *Maréchal de*

l'armée de Dieu, et s'en vont à Londres, où ils entrent bannières déployées. Jean, resté seul avec sept chevaliers, signa enfin la grande charte ; mais il était dans une rage horrible, rongeant la paille et le bois, dit Michelet, comme une bête enfermée qui mord ses barreaux. Il alla se cantonner dans l'île de Wight, d'ou il appelait à lui tous les routiers et Brabançons du continent, auxquels il promettait le pillage des biens de ses sujets rebelles. Innocent III se mit du côté de son vassal, et, par un bref en date du 24 août 1215, cassa, de son autorité privée, la grande charte, qu'il appelait un acte illicite et impie. Quarante mille mercenaires de tous les pays s'étaient mis en mer pour répondre à l'appel parti de l'île de Wight, et Jean commençait déjà à leur tête une guerre d'extermination contre son peuple.

En ce moment, deux seigneurs anglais, dont l'un était le *Maréchal de l'armée de Dieu*, arrivèrent à la cour de Philippe Auguste, et offrirent la couronne d'Angleterre à son fils Louis. L'offre fut acceptée : mais le pape intervint, toujours avec son éternelle menace de l'excommunication. Le rusé monarque éluda cette menace par une comédie qu'il fit jouer à son fils devant la cour des pairs : « Voulez-vous me prêter aide et secours pour conquérir le royaume d'Angleterre? » lui dit Louis. — Non, répondit Philippe. — Eh bien, j'irai sans permission ; et sur-le-champ il emmena avec lui les plus braves chevaliers de son père, et partit pour l'Angleterre. » (Cahiers d'Histoire.) [1216.] En peu de temps la révolution qui menaçait Jean fut terminée. Les barons et les bourgeois se donnèrent à son rival. Ses routiers eux-mêmes passèrent au nouveau roi. Le fils de Henri II se vit réduit à errer dans la campagne avec quelques aventuriers gascons et poitevins. C'était alors qu'on pouvait justement lui appliquer son surnom de Jean sans Terre. En apprenant l'expédition de Louis, malgré ses ordres, et les succès défendus qu'il s'était permis, Innocent III était monté en chaire tout hors de lui, et avait prêché sur ces paroles de l'Ancien Testament : « *Glaive, glaive, sors du fourreau, aiguise-toi pour tuer et pour briller.* » Ensuite il avait excommunié le prince rebelle au milieu même du sermon, et dicté des lettres foudroyantes pour la France. Mais cette colère impuissante d'un vieillard ne pouvait rien contre la volonté de tout un peuple ; l'arme s'était émoussée, pour avoir trop servi, entre ses mains, et d'ailleurs la mort l'attendait. La fièvre le prit au sortir de cette harangue colérique, et quelques jours après, une apoplexie l'emporta. Louis semblait assis à jamais sur ce trône dont il avait gravi

si commodément les marches. Il en fut précipité de la manière la plus inattendue.

Au milieu des accidents de sa vie nomade, Jean perdit, en passant une petite rivière, le trésor qu'il traînait partout avec lui comme dernière ressource, et il en tomba malade de chagrin. Malgré la fièvre, il mangea tant de pêches et but tant de cidre doux, qu'en trois jours il expira, après un règne de dix-huit ans. Sa mort avait été digne de sa vie. Son fils Henri III, pauvre enfant de neuf ans, n'héritait point de la haine qui avait valu à Louis le trône d'Angleterre. Les manières hautaines des Français inquiétaient déjà l'esprit national. En un clin d'œil tout avait changé. Louis, attaqué à son tour par les barons, fut assiégé dans Londres. Les marins des cinq ports (Douvres, Sandwich, Romney, Hastings et Hythe) détruisirent une flotte que lui envoyait sa femme, Blanche de Castille. Forcé de composer, il rendit l'original de la grande charte, emprunta cinq mille livres sterling aux bourgeois de Londres pour payer son retour, et revint en France avec un sauf-conduit du grand-maréchal d'Angleterre [1217].

Ce fut là le dernier souci de Philippe Auguste. Il vécut encore cinq années tranquilles, voyageant de la tour du Louvre à ses châteaux de l'Ile-de-France, observant de loin les dernières convulsions du Midi, qu'il voyait venir à la royauté, par haine de ses vainqueurs, et dont il refusa la suzeraineté en 1222, ne le jugeant peut-être pas encore assez épuisé. Il termina enfin, l'année suivante, un règne de quarante-trois ans si rempli déjà de grandes choses, et dont nous n'avons pas encore tout dit.

En dehors du mouvement royal, il s'accomplit, au commencement du treizième siècle, deux grands événements qui appartiennent à notre histoire : la quatrième croisade et la croisade des Albigeois. Richard avait laissé la paix en quittant la Palestine. A la mort de Saladin la lutte recommença, et avec elle les appels à l'Europe. En 1198, Innocent, alors dans toute la ferveur d'un avénement, fit publier une nouvelle croisade par cinq ou six prédicateurs à la fois, et, pour prêcher d'exemple, lui-même fit fondre sa vaisselle d'or et d'argent ; tant que dura la croisade, on ne le servit qu'en bois et en argile. C'était un saint homme, nommé Foulques de Neuilly, qui avait été chargé de prêcher en France. Il entraînait beaucoup de peuple, parce que par lui *notre Seigneur faisait tout plein de miracles.* On donnait un tournoi à Écry-

sur-Aisne, en Champagne. Foulques y accourut [1199], et parla si



bien à ces chevaliers assemblés pour parader devant les dames, qu'il les entraîna tous à la croisade. On se donna rendez-vous à Venise, où l'on devait s'embarquer : mais là les quatre-vingt-cinq mille marcs d'argent que les Vénitiens demandaient pour le passage ne se trouvèrent point. Les chefs eurent beau vendre argenterie et diamants, il manquait encore cinquante mille marcs. Les Vénitiens commençaient à s'inquiéter de cette foule qui s'aigrissait ; en vrais marchands, ils ne voulaient rien rabattre du prix : pour en finir, ils proposèrent aux croisés d'aller leur conquérir Zara, sur la côte de l'Illyrie. La proposition fut acceptée. Le doge Dandolo prit la croix avec quelques-uns des siens pour être mieux à portée d'observer le siége ; et au lieu de

cingler pour le pays des infidèles, on alla débarquer sur une terre chrétienne. C'était le premier exemple d'une croisade détournée de sa route. Innocent s'indigna en vain, et envoya au camp de Zara des lettres pleines d'une colère impuissante. Les Vénitiens ne firent qu'en rire, et les Français répondirent à ses lettres par un refus respectueux.

La ville avait cédé, et déjà l'on se disposait à reprendre le chemin de la Palestine, quand on vit arriver à Zara le jeune Alexis, qui venait implorer le secours des croisés en faveur de son vieux père Isaac Comnène, détrôné par son frère. Il promettait deux cent mille marcs d'argent, et des vivres pour toute la croisade. Lui-même offrait d'aller en Égypte avec une armée de Grecs, et, pour étouffer tout scrupule reli-gieux, jurait de ramener à la papauté l'Église grecque, depuis si long-temps rebelle. C'était là en quelque sorte une croisade d'une autre façon. Les Vénitiens, d'ailleurs, n'avaient pas à balancer. On alla à Constantinople. Les croisés étaient bien peu pour entreprendre une conquête si hardie. Villehardouin, l'illustre historien de cette expédition, en compte vingt mille, et les Grecs, dit-il, avaient quatre cent mille soldats. Mais ce n'était pas au nombre qu'il fallait mesurer les forces des deux partis. Alexis, l'usurpateur menacé, était un prince à la manière des mauvais temps de l'empire romain. Pendant que les Bulgares ravageaient les frontières de l'empire et que les croisés s'avançaient, il restait doucement oisif sur les bords de la Propontide, tout entier à tracer des jardins, et à faire aplanir des collines. Ses courtisans avaient vendu tous les agrès de la flotte. Le peuple, qui le détestait sans rien oser, lâchait dans les rues des oiseaux dressés à répéter des mots injurieux pour lui. La grande question de la ville pour l'instant, c'était de savoir si le corps de Jésus-Christ était corruptible ou non dans l'Eucharistie. On l'agitait encore à Constantinople comme on mettait à la voile à Zara. Les hommes de l'Occident, avec leurs croyances actives et les rudes habitudes de leur vie guerrière, devaient paraître irrésistibles à ces théologiens beaux-esprits. Leur épouvante paraît visiblement à chaque page de l'histoire du Grec Nicétas. Il appelle les croisés des hommes de bronze, des anges exterminateurs; les chefs, dit-il, étaient presque tous aussi hauts que leurs piques. Avec de pareilles dispositions, la résistance ne devait pas être longue. La grosse chaîne qui fermait le port fut coupée par les Vénitiens avec d'énormes ciseaux. L'assaut se donna bientôt; le vieil Isaac, tiré de sa prison par les vainqueurs, fut replacé sur le trône [1203].

Mais les choses n'étaient pas terminées. Restait à solder le compte d'Alexis avec les vainqueurs. Pour payer les deux cent mille marcs, Alexis fit fondre les images des saints et les vases sacrés. Il força le patriarche de Constantinople de déclarer, du haut de la chaire de Sainte-Sophie, qu'il reconnaissait Innocent III *pour successeur de saint Pierre, pasteur du troupeau fidèle, premier vicaire de Jésus-Christ sur la terre.* Quelques Flamands se prirent un jour de querelle avec des juifs de la ville ; le peuple s'en mêla ; au milieu de la dispute, une main grecque ou latine, on n'en sait rien, mit le feu aux maisons ; et l'incendie, toujours si terrible à Constantinople, en dévora la moitié. Chaque jour les haines s'envenimaient. Alexis, entre la haine de ses sujets et la protection insolente des libérateurs de son père, se trouvait à la merci de ces derniers, qui le traitaient sans ménagement. Ils le forçaient de venir partager les orgies du camp, et plus d'une fois, dit avec horreur Nicé-



tas, les Vénitiens lui ôtèrent son diadème impérial pour lui mettre sur la tête le bonnet de laine de leurs matelots.

A la fin, Murzulphle, un cousin de l'empereur, homme énergique et

violent, qui faisait peur aux siens avec ses épais sourcils rapprochés sur le front, se chargea de poser plus franchement la question. « Une fois, environ vers minuit, que l'empereur dormait en sa chambre, entrent dedans, et vous le prennent dans son lit, puis le jettent en un cul de basse fosse. » (Ancienne traduction de Villehardouin.) Murzulphle, l'auteur du crime, le fit achever en cachette; puis il mit la ville en état de défense, et attaqua ouvertement les Latins. On le rencontrait partout, dans les rues de Constantinople, l'épée au côté, une massue de fer à la main, s'efforçant de réveiller les Grecs au moins par la peur, à défaut de sentiments plus généreux. Mais la peur qu'inspiraient les croisés était plus forte. Dans une sortie commandée par Murzulphle, un simple cavalier franc, Pierre Bacheux, marcha seul au-devant de l'armée grecque, se dirigeant droit sur Murzulphle. On le prit pour un



géant, dit Nicétas, et ce fut une déroute générale. Les Latins se tenaient tellement sûrs de la victoire, que, campés encore sous les murs de Constantinople, ils se partageaient déjà les provinces de l'empire. Les suzerainetés s'échelonnaient par avance, et l'on convenait des

prestations d'hommage. Quand Murzulphle vit qu'il s'agitait en vain, le désespoir le prit : il se jeta une nuit sur un petit navire, et laissa le champ libre aux Latins, qui s'emparèrent bientôt de la ville abandonnée.

Ce fut alors un pillage immense. On descendit de leurs piédestaux les vieilles statues de bronze, dernier souvenir des temps romains, et on les fondit pour en faire de la menue monnaie. Les moines entraient dans les églises, qu'ils dévalisaient de leurs reliques. On tirait au sort la Médie, la Parthie, tous les pays possédés par les Sarrasins. On jouait aux dés les provinces et les villes. Boniface de Montferrat, devenu roi de Thessalonique, vendit Candie trente livres d'or aux Vénitiens. Ceux-ci, rusés calculateurs, profitèrent plus que tous les autres de cette proie si brutalement gaspillée. Par un instinct républicain, ils avaient refusé la couronne impériale pour leur doge Dandolo, mais ils se firent donner toutes les possessions maritimes de l'empire, et bientôt il parut à Venise un édit qui permettait aux citoyens d'aller conquérir des îles dans l'archipel. Les Français eurent le territoire, sous la suzeraineté du comte de Flandre, Beaudouin, nommé empereur de Constantinople. Mais il était plus facile de l'enlever aux Grecs que de le défendre contre les Bulgares et les Comans, leurs sauvages ennemis. A peine la croisade achevée, l'empire latin de Constantinople retomba dans toutes les misères de l'empire grec. Toute merveilleuse qu'était cette poétique conquête, elle ne fit que jeter sur la France un éclat passager, mais sans être pour elle d'aucun avantage réel.

Il n'en fut pas de même de la croisade des Albigeois. Ce serait une longue histoire que celle des préludes de cette guerre. Depuis longtemps d'étranges doctrines, qu'elles vinssent du Nord ou de l'Orient, se prêchaient et se pratiquaient au pied des Alpes, sur les bords de la Garonne et du Rhône, et jusque dans les vallées des Pyrénées. Le Languedoc surtout était infecté d'hérétiques. « Ce Languedoc, dit « M. Michelet, était le vrai mélange des peuples, la vraie Babel. Placé « au coude de la grande route de France, d'Espagne et d'Italie, il « présentait une singulière fusion de sang ibérien, gallique et romain, « sarrasin et gothique. Ces éléments divers y formaient de dures op- « positions. Là devait avoir lieu le grand combat des croyances et des « races. Quelles croyances? Je dirais volontiers toutes. Ceux mêmes « qui les combattirent n'y surent rien distinguer, et ne trouvèrent



Massacre de Béziers.

« d'autre moyen de désigner ces fils de la confusion, que par le nom « d'une ville : *Albigeois.* » (*Histoire de France*, t. II.)

Il y avait d'abord les vaudois, les *pauvres* ou les *ensabotés de Lyon*, ainsi nommés des sandales de bois, ou *sabots*, qu'ils portaient, à l'imitation des apôtres. Ceux-là étaient les précurseurs de la réforme. Ils n'admettaient guère du christianisme que la morale, taillaient à leur gré dans le dogme, et rejetaient avec dédain tous les détails du culte extérieur. Les vaudois affectaient une grande rigidité de mœurs. Ils n'avaient d'autre livre que la Bible, que chacun commentait à sa façon. Ce qu'ils rêvaient, c'était une égalité absolue de tous les hommes, une société sans prêtres, sans nobles et sans riches. On ne saurait mieux les comparer qu'à la secte moderne des quakers.

Dans le pays des Albigeois, toutes ces croyances s'étaient mélangées d'idées orientales, entre autres de la théorie des deux principes, vieille tradition persane transmise à l'Occident par le manichéisme, et avaient été poussées à l'excès dans l'application par une race irritable et fougueuse. Pour eux, les cloches étaient les trompettes du diable. Ils battaient les prêtres, salissaient et cassaient les images des saints, faisaient des pilons de cuisine avec les bras et les jambes des crucifix. La papauté les révoltait avant tout : ils appelaient Rome *une caverne de voleurs, la grande prostituée dont parle l'Apocalypse.* Il y en avait parmi eux qui s'intitulaient *les parfaits*, et qui avaient mission de prier, de jeûner, d'être saints pour les autres. Ceux-ci, qu'on nommait *les croyants*, vivaient à leur guise, mettant en pratique des préceptes d'une immoralité sans frein, s'il faut en croire les récits peut-être exagérés des moines du pays français. Il leur suffisait, avant de mourir, qu'un parfait les *consolât*, c'est-à-dire leur imposât les mains ; avec cela et un *pater* qui était de rigueur, à la vérité, ils arrivaient purs devant Dieu, ils étaient sauvés. Mais aussi, si le parfait venait à pécher, s'il mangeait seulement un peu de viande ou de fromage, dont l'usage lui était interdit, tous ceux qu'il avait *consolés* reprenaient leurs crimes, et tombaient du ciel.

Ces doctrines bizarres avaient fait fortune. Protégés par les comtes et par la petite noblesse, qui trouvaient leur compte à s'affranchir de la servitude ecclésiastique, les parfaits et les croyants marchaient partout tête levée, tandis qu'en Allemagne, en Angleterre, en France, on jetait au feu des hérétiques moins hostiles et moins hardis. « Ce n'étaient point des sectaires isolés, mais une église tout entière qui s'était for-

mée contre l'Église. Les biens du clergé étaient partout envahis. Le nom même de prêtre était une injure. Les ecclésiastiques n'osaient laisser voir leur tonsure en public. Ceux qui se résignaient à porter la robe cléricale, c'étaient quelques serviteurs des nobles, auxquels ceux-ci la faisaient prendre pour envahir, sous leur nom, quelque bénéfice. Dès qu'un missionnaire catholique se hasardait à prêcher, il s'élevait des cris de dérision ; la sainteté, l'éloquence, ne leur imposaient point. Ils avaient hué saint Bernard. » (Michelet.)

Quand Innocent III monta dans la chaire pontificale, il résolut d'arrêter ce scandale, et confia la conversion du Languedoc d'abord aux moines de Cîteaux, puis à un noble castillan, saint Dominique, homme ardent et dévoué, qui s'en alla, pieds nus, prêcher la foi catholique à travers ces populations emportées, terribles même à leurs évêques. On ne le tua point, comme on avait manqué de le faire à quelques moines de Cîteaux ; mais on lui jetait de la boue, on lui crachait au visage ; quelques-uns lui attachaient de la paille derrière le dos. Ce qui leur donnait tant d'audace, c'était l'appui de Raymond, comte de Toulouse, l'ami déclaré des hérétiques, qui se moquait devant ses chapelains du Dieu de Moïse, et qui ordonnait à son bouffon de contrefaire le prêtre à la messe. Innocent le fit sommer d'exterminer lui-même l'hérésie dans ses états, et voyant qu'il tergiversait toujours, il le fit excommunier en face par son légat, Pierre de Castelnau. Raymond fit comme Henri II avec Thomas Becket. Le lendemain matin, un chevalier du comte rejoignit Pierre de Castelnau au moment où il allait passer le Rhône pour se dérober aux menaces furieuses qui avaient accueilli les foudres pontificales, et, dans une querelle faite à dessein, l'homme d'armes lui enfonça son épée entre les côtes. C'était assez dire à Innocent qu'il n'aurait jamais raison de ce pays avec des légats et des moines. Il fit prêcher sur-le-champ une croisade contre la *gent empestée de Provence* [1208].

Les chevaliers de Bourgogne, de Normandie, d'Anjou, tous les petits barons de l'Ile-de-France, accueillirent avec ardeur une guerre contre cette race détestée de l'ancienne Aquitaine, qui, depuis les derniers Mérovingiens, affectait avec un mépris si hautain de se mettre en dehors de la France et de la royauté. Philippe Auguste les laissa partir sans lui. Il était trop vieux déjà pour courir sans nécessité à de nouveaux combats, surtout en faveur de la papauté, à qui il gardait rancune de son excommunication de 1198. D'ailleurs, sa querelle avec

l'Angleterre ne lui permettait pas d'absence : Bouvines l'attendait de ce côté. On s'aperçut à peine qu'il manquât. En peu de temps cent mille hommes se trouvèrent sous les murs de Lyon, la croix sur la poitrine, pour les distinguer des croisés de la Terre-Sainte, qui la portaient sur l'épaule. Il n'y avait là ni femmes, ni enfants, ni pèlerins inutiles, comme aux premières croisades : le pillage et la guerre étaient l'unique but du voyage. Les légats du pape et les moines de saint Dominique étaient les seuls qui n'eussent pas d'armes, et ce n'étaient pas les moins dangereux. Raymond, épouvanté à l'approche de cette formidable armée qu'enflammaient toutes les passions divines et humaines, plia tout à coup et se mit à la merci de Milon, le nouveau légat d'Innocent. Milon commença par lui faire livrer sept forteresses en Provence ; ensuite il le traîna à un concile qui se tint dans l'église de



Saint-Gilles à Toulouse. Le comte parut en chemise à la porte, il prêta serment sur la sainte hostie au légat, qui lui mit son étole au cou et le fit marcher ainsi devant lui, en le frappant à coups de verges. La

foule des assistants était telle, que Raymond ne put sortir par la porte. On fut obligé de le faire passer par les souterrains de l'église [1209].

Tant d'humiliation ne servit à rien. Innocent l'eût voulu, que les croisés ne seraient pas revenus ainsi sur leurs pas; et l'indignation des Méridionaux fut si grande qu'ils coururent eux-mêmes au-devant de la lutte. Le vicomte de Béziers, neveu de Raymond, protesta hautement contre la lâche soumission de son oncle, que l'on avait enrôlé de force dans la croisade. Il rassembla ses chevaliers, fortifia ses villes, et attendit bravement le choc. Mais les croisés étaient trop forts. Arrivé avec eux sous les murs de Béziers, le légat Arnaud, successeur de Milon, fait sommer les habitants de livrer les hérétiques de la ville, et en reçoit pour réponse *qu'ils mangeraient plutôt leurs enfants.* On courut alors à l'assaut. La multitude des *ribauds* ou *enfants perdus*, qui était venue là comme à une proie, se précipita avec tant de fureur sur les assiégés que les chevaliers n'eurent pas même le temps de prendre part au combat. En un clin d'œil Béziers fut envahi par une foule hideuse qui se mit à massacrer jusqu'aux enfants qui tetaient. L'abbé de Cîteaux leur en avait fait d'avance la conscience nette. Interrogé, comme on partait pour l'assaut, à quel signe on distinguerait les fidèles des impies : « Tuez-les tous, avait-il répondu, Dieu saura bien reconnaître les siens. » On lui obéit à la lettre. Les habitants s'étaient entassés avec leurs prêtres dans l'église de Saint-Nazaire, là même où ils avaient fait cette héroïque réponse à l'envoyé du légat. Les chanoines, recouverts de leurs habits sacerdotaux, mirent les cloches en branle, et le tintement ne cessa *que lorsque tout le monde fut mort.* Quand on quitta la ville, il n'y restait plus chose vivante, selon l'expression de la chronique languedocienne.

De là on marcha sur Carcassonne, à travers un désert, car toute la population s'était enfuie dans les montagnes. Bâtie au milieu des rochers, au sommet d'un mont escarpé, sans autre abord que deux faubourgs qui furent brûlés par les assiégés eux-mêmes, Carcassonne résista longtemps. C'était là que s'était enfermé le vicomte de Béziers. Réduit aux abois par le manque d'eau, il refusait toujours l'accommodement personnel qu'on lui proposait, jurant de se laisser plutôt écorcher tout vif, que d'abandonner le plus petit et le plus misérable de sa compagnie. « Cependant il y avait tant d'hommes, de femmes et d'enfants réfugiés de la campagne, qu'il fut impossible de tenir. Ils s'enfuirent par une issue souterraine qui conduisait à trois lieues. Le vi-

comte demanda un sauf-conduit pour plaider sa cause devant les croisés, et le légat le fit arrêter par trahison. Cinquante prisonniers furent, dit-on, pendus; quatre cents brûlés. » (Michelet.)

Là tomba le premier élan de la croisade. Les prédicateurs n'avaient demandé qu'une campagne de quarante jours, comme pour un service féodal. Le temps était écoulé. Tout ce qu'il y avait de chevaliers dans l'armée prenait en dégoût ce carnage. On se retira en foule. Le duc de Bourgogne, les comtes de Nevers et de Saint-Pol, avaient successivement décliné les propositions du légat, qui leur offrait l'héritage de l'infortuné vicomte de Béziers, et le commandement de la guerre. Elles furent acceptées enfin par un petit châtelain de l'Ile-de-France, Simon de Montfort, homme de conviction et de volonté, intrépide, infatigable, endurci à toutes les épreuves du corps et de l'âme, digne en tout point d'être le représentant armé d'Innocent III. Une fois personnifiée dans un tel homme, la croisade ne devait plus finir qu'avec l'anéantissement de la nationalité du Midi. Après le départ général, il se trouva d'abord presque seul au milieu d'un peuple exaspéré, et peut-être aurait-il regretté bientôt son modeste château de Montfort-l'Amaury. Mais les missionnaires d'Innocent lui amenèrent l'une après l'autre de nouvelles troupes de combattants, tant que dura la guerre. Ce fut ainsi qu'il put tenir tête à tout.

Le comte de Toulouse n'avait gagné qu'un répit à la scène de Saint-Gilles. Aussitôt après la chute du vicomte de Béziers, les persécutions recommencèrent. Le fameux don Pèdre, roi d'Aragon, qui était lié à toute cette famille des comtes de Toulouse, après avoir tenté vainement de sauver le neveu, essaya de s'interposer encore une fois en faveur de l'oncle. Au mois de février de l'année 1211, ils allèrent à Arles tous les deux, négocier avec le légat, qui, tranchant du Grégoire VII, les fit attendre en plein air, malgré le froid, jusqu'à ce qu'on eût rédigé la charte qu'il voulait faire signer à Raymond. Présentée enfin aux deux illustres solliciteurs, cette charte se trouva n'être autre chose qu'une liste de conditions tellement absurdes qu'ils se la firent lire à deux fois. Alors don Pèdre se retournant vers son parent : « Comte Raymond, dit-il, on vous a bien payé : mais, par le Père tout-puissant, voilà qui doit être amendé. » Il le quitta ensuite pour aller lui chercher une armée de l'autre côté des monts, tandis que le comte, poussé à bout, parcourait toutes ses villes, la charte du légat à la main, et la lisait sur les places publiques, en guise d'un appel aux armes.

Montfort n'attendit pas le retour de don Pèdre, et se jeta sur le comte de Toulouse. Un archidiacre de Paris, qui était venu le rejoindre, lui construisit de savantes machines de guerre, à l'aide desquelles il vint à bout, une à une, de toutes les forteresses dont le pays était hérissé. Déjà il menaçait Toulouse elle-même, quand arriva le roi d'Aragon. La croisade prenait alors un caractère tout nouveau. Montfort, laissant là la question religieuse, ne voyait plus dans le Midi qu'une conquête à faire, et s'inquiétait peu des soumissions et des retours de son ennemi. Don Pèdre, qui avait écrit à Rome, lui montra une lettre d'Innocent, par laquelle il arrêtait le cours de la guerre ; elle fut à peine lue par Montfort. C'était lui qui, à son tour, poussait en avant le souverain pontife, soupçonné déjà d'être allé trop loin. « Armez-vous du zèle de Phinée, seigneur pape, lui faisait-il écrire par ses évêques ; écrasez plus fortement encore la tête déjà écrasée à demi de ce tyran, de cet hérétique Raymond. » Innocent céda, ne pouvant mieux faire, et le roi d'Aragon essaya d'un autre moyen. Il rassembla cent mille hommes, et vint assiéger dans la petite ville de Muret une garnison française qui désolait tout le pays d'alentour. Montfort comprit qu'il ne fallait pas donner aux contrées soumises le temps de se révolter ; malgré la disproportion de ses forces, il résolut de tenter la bataille. Il lui était tombé entre les mains un billet de don Pèdre à une



noble dame de Toulouse, où il lui disait que c'était pour l'amour d'elle qu'il venait chasser les Français du pays. « Que voulez-vous craindre, s'écria le farouche soldat du pape, d'un roi qui vient attaquer l'armée de Dieu pour l'amour d'une courtisane? »

La fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix avait été choisie pour le jour de la bataille. Montfort, arrivé la veille à Muret, avait fait confesser et communier tout son monde, et se prépara jusqu'au jour au combat. Don Pèdre passa la nuit dans les plaisirs. On eut à peine le temps d'en venir aux mains. Un gros de chevaliers qui avaient fait le vœu de ne s'attaquer qu'à la personne du roi d'Aragon, courut, au premier choc, là où était sa bannière. Don Pèdre, averti, avait changé d'armes avec un des siens, mais il se trahit lui-même dans le feu de l'action, et tomba percé de mille coups. Le bruit de sa mort mit toute son armée en déroute. Les fuyards se précipitèrent en foule dans les eaux gonflées de la Garonne : *là, passent qui peuvent; mais beaucoup restent en deçà, et l'eau qui fait rage en a noyé à foison.* Les traînards furent égorgés par les gens de Montfort. Il en périt près de quinze mille [12 septembre 1213].

La journée de Muret livra le Midi au chef de la croisade. Raymond et son fils abandonnèrent Toulouse, qui reçut les vainqueurs dans ses murs; et, deux ans après, le concile de Latran légitima la conquête par une sanction solennelle [1215]. Montfort reparut alors dans la France, pour aller faire hommage de ses nouveaux domaines à son suzerain naturel. Tout le peuple et le clergé allaient en procession au-devant de lui; on s'empressait pour toucher ses vêtements. Mais dans la Langue-d'Oc les sentiments étaient bien différents. Un morne abattement régnait dans les campagnes dépeuplées, dans les villes en ruines. Les ressentiments étaient trop profonds pour qu'on eût renoncé à la vengeance. Bientôt Raymond reparut avec son fils. La Provence et l'Aragon fournirent de nouveaux secours. De toutes parts on voyait sortir, des bois et des montagnes, les chevaliers proscrits par Simon. Toulouse se révolta et chassa son évêque Folquet, l'un des clercs les plus emportés de la croisade. Écrasés une première fois [1216]; les bourgeois revinrent à la charge l'année suivante, et, armés de couteaux, de pierres et de bâtons, ils tombèrent par un temps de brouillard sur les Français, au cri national de *Vive le comte Raymond!* La garnison, refoulée dans le château narbonnais, appela Simon à son secours. Mais tant d'efforts avaient usé cette âme énergique. Lui qui autrefois trouvait Innocent III

trop tiède pour lui, il fallait maintenant que le légat l'aiguillonnât par ses reproches. Il se sentait las, et « priait le Seigneur de lui donner la paix de la mort. » Tous ses proches tombaient frappés l'un après l'autre. Enfin, un jour que les Toulousains avaient tenté une sortie générale, tandis qu'il gemissait sur son frère Gui de Montfort, étendu sanglant devant lui, un coup, parti d'un pierrier que les femmes de la ville avaient établi près de Saint-Cernin, vint l'atteindre au front, et lui fit voler la tête en éclats [25 juin 1218].

Son jeune fils Amaury de Montfort fut proclamé sur-le-champ comte de Toulouse, mais le prestige qui s'attachait encore au nom du vainqueur de Muret avait disparu. Amaury, trop faible pour tenir contre une révolte universelle, révolte sans pitié, comme l'avait été la conquête, court à Paris chercher des renforts, et en revient avec une armée conduite par le prince Louis, qui sortait alors de son expédition d'Angleterre. On s'épuisa en efforts inutiles sous les murs de Toulouse, que ses habitants défendaient avec un enthousiasme inexprimable. Les femmes, encore fières de la mort de Simon de Montfort, travaillaient aux remparts avec leurs petits enfants. Battu sur tous les points, Amaury n'avait plus que trois villes, Carcassonne, Agde et Narbonne, quand il se décida, pour sauver du moins l'honneur de sa famille, à offrir au roi de France la cession de tous les domaines qu'il tenait de son père. Cette dernière ressource lui manqua aussi, comme nous l'avons vu plus haut, et, réduit à rester seigneur titulaire de Toulouse et de Béziers, après une lutte pénible de quelques années, il allait voir enfin ces dernières places lui échapper, quand arriva la mort de Philippe Auguste.

Il nous reste à dire un mot des institutions de Philippe Auguste, qui fit marcher de front l'accroissement de son domaine et de son autorité. Ce fut lui qui le premier porta la main sur les priviléges de la féodalité, et qui jeta les fondements de cette hiérarchie d'institutions royales qui, plus tard, devaient envelopper tout le pays comme dans un réseau. Philippe Auguste établit des baillis et des prévôts. Il intervint dans les guerres de ses barons, auxquels il imposa un délai de quarante jours entre l'insulte et la vengeance, et fit sentir hardiment son autorité aux évêques, habitués à ne reconnaître d'autre maître que celui qu'ils avaient à Rome. L'affaire de Fréteval, si fatale en apparence aux archives de la couronne, devint l'occasion d'un progrès important. Dès lors elles eurent un édifice consacré, redoutable arsenal, où vin-



Notre-Dame de Paris, terminee sous Philippe-Auguste.

rent s'accumuler de siècle en siècle les titres de la royauté, et ou l'on trouvait des armes contre tout. Parmi les grandes innovations de ce règne, il faut ranger le rôle immense que les rois font jouer tout à coup à leurs assemblées domestiques, à ce que Philippe Auguste appelait la cour des pairs du royaume, assemblées dans lesquelles les gens du roi décidaient à sa guise toutes les questions qu'il leur posait. Retranché derrière ce tribunal, le souverain pouvait à l'aise se targuer d'une fausse modération, et revêtir ses volontés d'une sorte de sanction nationale qui rarement leur fit défaut. Ce fut encore un acheminement à la centralisation que l'accroissement donné par Philippe Auguste à sa bonne ville de Paris, dont il fit reculer l'enceinte jusqu'à l'endroit où se prolonge aujourd'hui la ligne des boulevards. Paris grandissait avec son roi. Il s'enrichissait de sa cathédrale, de ses halles, de sa tour du Louvre dont toute la France allait relever, de son Université bientôt européenne, par laquelle il préluda à ses destinées intellectuelles, qui donna sept papes à l'Église, qui compta saint Thomas parmi ses docteurs, et le Dante parmi ses écoliers. Enfin, comme dernière conquête de l'autorité royale, le système des troupes mercenaires et des levées communales, qui tendait déjà, sinon à détrôner, du moins à balancer le système féodal du service personnel, acheva, en se développant d'une manière définitive, d'asseoir la royauté sur une base plus large et moins mobile. Les hommes des paroisses tinrent mal à Bouvines contre les charges de la cavalerie, mais en se groupant tous autour de la personne royale, ils lui prêtaient par leur nombre une force à la fois matérielle et morale à laquelle ne pouvait s'élever aucun des grands vassaux. Désormais ceux-ci ne sont plus assez forts pour lui tenir tête isolés. L'époque des ligues féodales est arrivée. Bouvines fut le premier essai de ces résistances collectives, dont la Fronde fut le terme. Entre ces deux points est comprise la véritable histoire de l'établissement de la royauté.

« Le règne de Louis Cœur de Lion, en raison même de sa courte durée, n'a pas de physionomie à lui. Ce que fait le fils n'est qu'une continuation de ce qu'a fait le père : on dirait quelques années échappées du règne de Philippe Auguste, et qui se trouvent après lui comme par mégarde. Quoique sans originalité, ce règne ne fut pas stérile cependant. Dès son avénement au trône, Louis eut à combattre Henri III, qui, n'oubliant pas la guerre de 1216, au lieu de venir faire hommage à son suzerain, comme c'était l'usage, envoya redemander la Norman-

die à son ancien ennemi. Cette demande était une déclaration de guerre, et Louis, pour toute réponse, se jeta sur la Guyenne. L'Aunis, la Saintonge, tout le pays jusqu'à la Garonne, étaient déjà tombés entre ses mains [1224], et quelques mois de guerre eussent peut-être suffi pour débarrasser entièrement le pays de la domination anglaise, quand l'attention du roi fut détournée d'un autre côté.

« C'était Amaury de Montfort, qui, chassé enfin de la Langue-d'Oc, s'était réfugié auprès de Louis, et lui renouvelait l'offre de cession qu'il avait déjà faite en vain à son père. Mais à la place d'un vieillard expirant, il trouvait cette fois un roi brillant de jeunesse et de valeur, et tout fier de ses succès récents : ses propositions furent bientôt acceptées. Cependant, avant de partir pour le pays des Albigeois, Louis voulut en appeler encore une fois au témoignage de l'Église. L'année suivante [1225] un grand concile fut tenu à Bourges ; la famille de Raymond y fut déclarée de nouveau impie, et dépossédée à jamais de ses domaines. Le roi de France se chargea d'exécuter ce décret, et se montra au fils de Raymond (car le malheureux comte était mort en 1222) avec plus de cent mille hommes. Il semblait que cette formidable armée dût tout renverser sur son passage : Avignon l'arrêta dès les premiers pas, et la vit se consumer devant ses murs. Il est vrai que la féodalité s'en mêla. Les seigneurs se prêtaient avec répugnance à une expédition qui devait ajouter à la puissance déjà trop considérable des rois : ils entravèrent les opérations du siége. Thibaut de Champagne, l'un des plus mécontents, abandonna même l'armée avec ses hommes, disant qu'il ne devait plus rien à son suzerain après ses quarante jours de service féodal. De jour en jour perçait le vice du système féodal depuis que les temps étaient changés, et que les guerres grandissaient en proportion. L'on pouvait entrevoir le jour où, dégoûtés de ces milices indépendantes et capricieuses, les rois demanderaient à leurs vassaux de l'argent au lieu d'hommes, pour solder des troupes en leur propre nom. Déjà les derniers rois anglais, avec leur système de Brabançons, en avaient fait l'essai dans les provinces de la Garonne. Cette innovation devait amener un jour la chute de la féodalité, car elle contenait en germe les troupes réglées et l'impôt régulier.

« Cependant, malgré les trahisons et les désertions, Avignon ouvrit ses portes au roi de France. Déjà les conquêtes de Louis avançaient, quand les maladies se mirent dans son armée. Il retournait en toute hâte dans son royaume, fuyant pour les siens l'atmosphère brûlante du

Midi ; arrivé au milieu des montagnes de l'Auvergne, le mal l'atteignit lui-même : il fallut s'arrêter là et mourir [1226]. Jamais roi de France ne se vit enlevé plus à contre-temps par la mort. Il mourait dans la vigueur de l'âge, à trente-neuf ans, au moment d'achever la conquête des provinces anglaises et de faire celle du Midi ; et, pour tenir tête à des vassaux qui ne l'avaient pas respecté lui-même, il laissait une femme qui n'était pas française, et un enfant de douze ans. Heureusement pour la royauté que cette femme était Blanche de Castille, et cet enfant, saint Louis. » (*Cahiers d'Hist.*)

Dès les premiers jours de sa régence, la veuve de Louis VIII rencontra de vives oppositions. Empressée de faire sacrer son fils à Reims, elle vit un grand nombre de seigneurs mettre pour condition à leur assentiment, la liberté des captifs de Bouvines, et le rétablissement des anciennes coutumes, altérées déjà par les empiétements de la royauté. Quelques-uns demandaient la restitution des terres confisquées çà et là par les deux derniers rois. L'altière Castillane fit procéder à la cérémonie sans eux, et une ligue menaçante se forma aussitôt contre elle. A la tête des mécontents était Philippe Hurepel, l'oncle du roi, qui disputait la régence à sa belle-sœur. Autour de lui se groupaient le duc de Bretagne, Pierre Mauclerc, ou *Mauvais-Clerc*, Thibaut de Champagne, à qui l'on avait refusé honteusement les portes de Reims au moment du sacre ; Enguerrand de Coucy, dont les prétentions allaient, dit-on, jusqu'à la couronne ; Hugues de Lusignan et presque toute la noblesse du Poitou, où l'on regrettait la domination anglaise. En Aquitaine, en Normandie, les regards se tournaient aussi vers les anciens maîtres du pays. Tout semblait échapper à la fois à la royauté. Une intrigue d'amour lui vint heureusement en aide. Le *doux regard* de Blanche et sa *belle contenance* avaient touché depuis longtemps le cœur du comte Thibaut, qui couvrait les murs de ses salles, à Troyes et à Provins, de chansons en son honneur. Les reproches de sa *dame* l'emportèrent sur ses intérêts politiques. Au lieu de se réunir aux rebelles du Poitou, il vint trouver le roi à Tours, et cette soumission inattendue déconcerta ses alliés, qui apportèrent, à leur tour, leurs serments de fidélité.

Philippe Hurepel tente alors un coup de main. Embusqué à Corbeil, il attendait au passage le jeune roi qui revenait d'Orléans; mais Blanche, avertie par Thibaut, se jette dans Montlhéry et appelle au secours les bourgeois de Paris. Ils vinrent en telle foule que de Paris à

Montlhery le chemin était rempli de « gens à armes et sans armes, serrés côte à côte, lesquels criaient tous à haute voix à Notre Seigneur, qu'il donnât au roi bonne vie et prospérité. » Avec une pareille escorte, le roi passa avec sa mère devant Corbeil, sans que personne osât remuer ; mais, en se séparant, on convint d'un autre complot. Le duc de Bretagne se révolte l'année suivante, et les barons arrivent au rendez-vous royal, sur la frontière de Bretagne, chacun avec deux chevaliers seulement. Blanche ne savait plus quelle contenance garder en présence de l'armée bretonne, quand Thibaut, sa providence habituelle, entra



tout à coup dans le camp avec trois cents chevaliers. Pierre fit la paix, mais les seigneurs, furieux de voir tous leurs projets renversés par la fantaisie amoureuse du comte de Champagne, se jettent tous à la fois sur ses terres, appelant à la révolte les châtelains du pays. Heureusement que Thibaut avait pour lui les communes, dont il était le protecteur et l'ami. Les bourgeois de Troyes, commandés par le père de Joinville,

firent une vigoureuse résistance qui donna le temps à la régente d'envoyer son fils au secours de son chevalier. Les barons de France étaient entrés sur sa terre au nom d'Alix de Chypre, sa cousine, qui réclamait le comté. Blanche, craignant de compromettre l'intervention royale en la poussant trop loin, fit consentir Thibaut à un accommodement par lequel Alix lui vendait ses droits pour quarante mille livres et une rente de deux mille, et comme il ne pouvait trouver tant d'argent dans ses coffres, sans cesse vidés par les tournois et les fêtes, le trésor royal vint encore à son secours; mais le comte y perdit Blois, Chartres, Sancerre et Châteaudun [1229].

La paix était loin encore. Depuis la mort de Louis VIII, l'Ouest appelait le roi d'Angleterre à grands cris. Aux fêtes de Pâques de l'année 1230, il se décida enfin, et vint débarquer à Saint-Malo. Aussitôt la cour des pairs lance un arrêt de confiscation contre Pierre Mauclerc, qui a juré serment de fidélité au monarque étranger; mais tous les liens de l'autorité royale s'étaient alors relâchés. Les barons viennent faire de mauvaise grâce leur service de quarante jours sous les murs d'Ancenis, qu'on emporta d'assaut pendant que Henri s'installait à Nantes avec sa chevalerie ; et, le terme expiré, toute l'armée française quitte le camp pour aller ravager de nouveau les terres du comte de Champagne, qui ne put obtenir la paix qu'en s'engageant à partir pour la Terre-Sainte avec cent chevaliers. Heureusement que le roi ennemi ne sut point profiter de l'occasion. Il fit une promenade militaire dans la Saintonge et le Poitou, où, pour tout exploit, il s'empara de la petite ville de Mirebeau, et revint perdre un temps précieux à Nantes en réjouissances et en festins. C'était Hubert du Bourg, son favori, homme vendu à la régente, qui l'entretenait dans cette vie de débauches maladroites. Les gens de l'armée, à son exemple, « banquetaient à la mode anglaise, et vivaient parmi les pots, comme s'ils eussent fêté Noël tous les jours. » Tout l'argent de l'expédition y passa, et Pierre, délaissé bientôt par ce roi viveur, qui semblait n'être venu chez lui qu'en partie de plaisir, conclut une trève de trois ans en 1231.

La même année, se termina aussi une querelle commencée dans un cabaret, et qui occupa l'Europe pendant deux ans. Au carnaval de 1229, le soir du dimanche gras, une troupe d'écoliers de Picardie rentra dans Paris meurtrie et en désordre, fuyant les gens de Saint-Marceau, qui avaient pris parti contre eux dans une querelle avec un tavernier du faubourg. Le lendemain ils arment leurs camarades et

viennent fondre sur la maison du tavernier, où ils brisent les pots et renversent le vin sur le pavé ; puis ils se répandent dans les rues du



faubourg, accablant de coups les hommes et les femmes. On porta plainte à la reine, qui envoya sur-le-champ les *routiers* du prévôt de Paris. Mais ceux-ci, au lieu de s'attaquer aux coupables, tombèrent au hasard sur les premiers écoliers qu'ils trouvèrent s'ébattant tranquillement hors des murs, et en tuèrent plusieurs, parmi lesquels il s'en trouva deux de grande famille, des nations de Flandre et de Normandie. L'Université entière se souleva ; et ne pouvant obtenir justice des gens de la reine, écoliers et maîtres se dispersèrent, abandonnant Paris, « cette nourrice de philosophie et de sapience. » Angers, Toulouse, Reims, Orléans, l'Espagne, l'Italie, l'Angleterre, accueillirent

avec empressement les fugitifs ; mais cette dispersion laissait un vide cruel dans la chrétienté. Le pape Grégoire IX embrassa chaudement la querelle de l'Université de Paris ; il écrivit à l'évêque, à Blanche, au jeune roi, et lui obtint enfin satisfaction aux dépens des bourgeois, toujours sacrifiés à *la clergie*. Quelque temps après, les mêmes scènes se renouvelèrent à Orléans. Quelques clercs des écoles se prirent de fait avec des bourgeois à l'occasion d'une fille de joie, et, dans le tumulte, il s'en fit un véritable massacre. Les uns furent égorgés, les



autres jetés à la Loire ; le reste n'échappa qu'en allant se cacher dans les vignes et les cavernes des environs. Parmi les morts se trouvaient un neveu du comte de Champagne, et un du comte de la Marche, deux proches parents de Pierre Mauclerc et d'Archambaud de Bourbon. L'évêque quitta aussitôt la ville en lui lançant l'interdit, et les parents des écoliers mis à mort vinrent les venger les armes à la main. Il fallut toute l'autorité royale pour apaiser la querelle.

Heureusement pour Blanche et pour la royauté que le terme de cette minorité difficile approchait. Louis n'était déjà plus un enfant. En 1234, il atteignait sa vingtième année, quand elle songea à le marier. Un grand événement s'était accompli dans le Midi en faveur de la maison capétienne, pendant que le Nord s'agitait contre elle. La croi-

sade entamée par Louis VIII s'était continuée après sa mort, et le comte Raymond, harassé d'une lutte qui paraissait éternelle, avait enfin demandé à Paris une paix que Rome ne voulait pas, ou ne pouvait plus lui donner. Par le traité de Meaux, conclu avec la régente en 1229, il abandonna une partie de son domaine à la couronne, et réserva le reste à celui des frères du jeune roi qui serait désigné pour épouser sa fille. Blanche, pour mieux étayer la royauté dans ces provinces étrangères où elle s'aventurait pour la première fois, chercha une épouse au roi son fils dans la famille de Raymond Bérenger, le comte de Provence. Mais, jalouse de son autorité maternelle, et craignant de se donner une rivale, son choix tomba sur une enfant de douze ans, Marguerite de Provence, qu'elle traita longtemps plutôt comme une petite fille que comme une reine. Joinville raconte que, bien des années après son mariage, elle la tenait encore comme en chartre privée, défendant à Louis de rester en sa compagnie, et que dans les voyages elle ne permettait pas qu'ils eussent le même logis. Dans un séjour à Pontoise, Louis, logé au-dessus de sa femme, s'affranchit plus d'une fois de cette tyrannie; mais il s'était entendu avec ses gens, qui battaient les chiens pour l'avertir quand Blanche approchait. Un jour pourtant elle entra à l'improviste dans la chambre, et le trouva qui se cachait derrière Marguerite. « Mais elle l'aperçut bien, et le vint prendre par la main, lui disant : — Venez-vous-en, car vous ne faites rien ici. Et elle le sortit hors de la chambre. » (Joinville.)

Cet enfant timide, qui allait voir sa femme en cachette, et qui craignait d'être grondé par sa mère, était pourtant alors un brave guerrier et un puissant roi. « En ce moment les deux grandes puissances de la chrétienté, l'empire et la papauté, s'inclinaient devant Louis IX. Grégoire IX et Frédéric II l'établissaient arbitre de leur querelle [1240], et Grégoire, en désespoir de cause, lui offrait la couronne impériale pour son frère Robert d'Artois. Ce fut là que se découvrit toute la grandeur de ce caractère si faible en apparence et si timide. Non-seulement Louis refusa, ce n'eût été qu'un désintéressement vulgaire, car Frédéric tenait encore sa couronne et il la tenait bien; et quand Grégoire la donnait à la France, il lui donnait une guerre au lieu de l'empire; mais de plus il osa tenir tête au pape, lui si religieux qu'il aurait voulu se faire moine, et il lui contesta à la face de l'Europe ce droit de disposer des couronnes, que Sixte-Quint revendiquait encore trois cent cinquante ans après. » (*Cahiers d'Histoire.*)



La reine Blanche éloigne Louis IX de la chambre de sa femme.

A ce courage moral, le plus difficile de tous, Louis joignait aussi celui des champs de bataille. Depuis sa majorité, tout était pacifié dans le royaume. En 1234, Thibaut, devenu roi de Navarre par héritage, passa les Pyrénées et n'humilia plus la couronne de son capricieux patronage; Pierre Mauclerc vint faire sa paix à la cour de France, pieds nus et la corde au cou; Philippe Hurepel mourut à la même époque, et, plus tard, une grande croisade débarrassa le royaume de tous ces barons turbulents qui avaient rempli de séditions la régence. Néanmoins une sourde agitation régnait encore dans les possessions anglaises. Pour tromper ces instincts nationaux, impatients d'une domination nouvelle, Louis Cœur de Lion, en mourant, avait donné aux provinces de l'Ouest des souverains à elles, dans la personne de ses deux fils Charles et Alphonse : le premier avait eu le Maine et l'Anjou; l'autre le Poitou et l'Auvergne. En 1241, Louis IX alla installer son frère Alphonse à Poitiers, la capitale des terres de son apanage. Toute la noblesse du pays s'y trouva, et prêta serment entre les mains du nouveau comte de Poitiers. Mais c'était un titre que conservait encore Richard, le frère de Henri III. Quelques jours après la cérémonie, au moment où le roi et les seigneurs venaient de quitter la ville, Hugues de Lusignan, comte de la Marche, un des chefs de la faction anglaise, y reparut tout à coup avec une grosse escorte d'hommes d'armes et d'archers, et déclara la guerre au comte Alphonse, après avoir renié son serment en termes injurieux. Henri III se tenait prêt à soutenir ce nouvel effort de la noblesse poitevine : il arriva trois mois après avec trois cents chevaliers et trente tonnes de pièces d'or. Le roi de France vint de son côté, suivi d'une formidable armée; et, malgré la résistance désespérée de Hugues, qui, pour arrêter sa marche, avait fait brûler les fourrages, arracher les vignes, boucher ou empoisonner les puits sur son passage, il réduisit une à une les forteresses du pays, et se trouva bientôt en présence de l'armée ennemie, protégée par la profonde et inguéable Charente. On ne pouvait arriver à l'autre bord que par le petit pont de bois de Taillebourg; Louis passa le premier, et fut quelque temps en grand danger, car il était presque seul aux prises avec les Anglais, et les siens ne pouvaient défiler qu'en petit nombre. Cinq cents servants d'armes qui le rejoignirent à la fin, avec les balistes, l'artillerie du temps, rétablirent promptement le combat; bientôt Henri III désespéra de la bataille, et envoya son frère Richard, qui, ôtant son casque et sa cuirasse, alla parlementer, un bâton blanc

à la main. Il n'obtint qu'une trêve d'un jour. Le lendemain le combat recommença au milieu des chemins creux et des vignobles qui entourent les murs de Saintes, et les Français, vainqueurs une seconde fois, étaient sur le point d'être introduits par les bourgeois dans la ville. Henri, averti au milieu d'un repas, sauta à cheval et courut jusqu'à Blaye, *à grand renfort d'éperons.* « Les chevaliers partirent après lui sur leurs meilleurs chevaux, et, après les chevaliers, la multitude des gens de pied, qui tombaient d'inanition çà et là durant cette longue route de quarante à cinquante milles anglais. Le chemin était tellement



jonché d'hommes et de chevaux épuisés et mourants, de chariots dételés, de meubles brisés, que c'était à en pleurer de pitié. » (Mathieu Pâris.)

La guerre se continua dans les marais de l'Aunis et les landes de la Guyenne. Henri, tranquille derrière les murs de Bordeaux, reprenait la vie de fêtes qu'il avait menée autrefois à Nantes, et vidait joyeusement, en compagnie des seigneurs gascons, ses tonnes de livres sterling. Pendant ce temps, Louis IX, frêle et délicat comme son père,

ruinait sa santé dans ce pays insalubre, où ses soldats mouraient par milliers. Bientôt une grosse fièvre le prit. Henri, de son côté, avait épuisé ses trésors. On s'arrêta là. Le 7 avril 1243, les deux rois signèrent le traité de Bordeaux, qui laissait les Français en possession de toute l'Aquitaine jusqu'à la Gironde, avec promesse de la part du roi d'Angleterre de payer cinq mille livres sterling en cinq ans. Après quoi, Henri, toujours triomphant, revint débarquer en grande pompe à Porstmouth.

Pour le roi de France, il rapporta de cette expédition un corps si affaibli, qu'il alla en languissant jusqu'à la fin de l'année suivante, au bout de laquelle il tomba tellement malade à Pontoise, qu'on le crut mort un moment. Déjà les deux femmes qui le gardaient disputaient entre elles s'il fallait *lui tirer le drap sur le visage*, quand il revint à lui tout à coup, et demanda qu'on lui apportât la croix des pèlerins en Terre-Sainte. « Quand la bonne dame sa mère sut qu'il avait recouvré la parole, elle en eut une telle joie, que plus grande n'était possible ; mais quand elle le vit avec la croix sur la poitrine, ainsi que lui-même le conta, elle fut aussi transie que si elle l'eût vu mort. » (Joinville.)

Tout fut mis en œuvre pour avoir raison de ce caprice de convalescent, mais il devint une résolution inébranlable. Louis écrivit aux chrétiens de la Terre-Sainte ; il demanda au pape des missionnaires pour prêcher la croisade, et ne pensa plus qu'à préparer son départ. « On vit alors combien bas était tombé dès cette époque l'esprit, religieux d'abord, et puis chevaleresque, qui avait inspiré les croisades. Pendant quatre ans, Louis IX ne cessa d'appeler auprès de lui tout ce qu'il y avait de chevaliers et de chrétiens en Europe, et personne ne répondit à son appel. Ils étaient occupés ailleurs. En Angleterre, les barons de Henri III suivaient d'un œil inquiet toutes les tentatives qu'il faisait pour leur enlever les priviléges arrachés à son père, et parlaient déjà de révolte. L'Allemagne et l'Italie avaient les yeux fixés sur la sanglante querelle de l'empereur et du pape. Lassé d'une lutte désastreuse, dans laquelle tout ce qu'il avait de plus cher périssait ou le trahissait, l'infortuné Frédéric II demandait avec larmes à Innocent IV qu'on lui rendît la paix, et qu'on le laissât partir aux côtés du saint roi. Le successeur d'Urbain lui faisait répondre qu'il n'était pas digne de combattre pour Jésus-Christ, lui excommunié. La France elle-même ne se prêtait qu'avec répugnance aux vœux de son roi, et malgré toutes ses instances, il n'avait pu obtenir d'une grande partie des sei-

gneurs qu'ils consentissent à se croiser. Mais lui, toujours ferme dans son dessein, ne se rebutait de rien, et allait à son but par toute voie. C'était un usage qu'à certaine cérémonie le roi fît don de manteaux aux seigneurs de sa cour. Un jour, Louis rassemble en un lieu obscur un grand nombre des plus opiniâtres, et leur distribue des manteaux sur lesquels on avait brodé de larges croix; quand, en sortant de là, chacun vit une croix sur l'épaule de son voisin, ils se prirent tous à rire; mais ils étaient vaincus, et ils partirent avec les autres. A d'autres, Louis offrait de leur payer une solde : la moitié des croisés fut entretenue des deniers royaux. Aussi jamais croisade ne fut-elle mieux nommée du nom de son chef : c'était bien là la croisade de saint Louis, car les croisés étaient plutôt soldats du roi que soldats de Dieu. » (*Cahiers d'Histoire.*)

Enfin le 12 juin de l'année 1248, Louis IX ayant rallié à lui une armée de près de cent mille hommes, alla prendre en procession à Saint-Denis la pannetière et le bourdon de pèlerin, et vint s'embarquer à Aigues-Mortes, sur les côtes de Provence, laissant à sa mère le soin de son royaume. Le rendez-vous général était à l'île de Chypre, où le prince Henri de Lusignan avait préparé de longue main d'immenses approvisionnements pour toute cette multitude. « Les tonneaux de vin, dit Joinville, rangés les uns sur les autres, parmi les champs, semblaient de grandes maisons à qui les voyait de loin; et pareillement les froments, orges et autres blés, entassés à monceaux, semblaient de loin des montagnes. » Cette prévoyance ne fut pas inutile, car les barons arrivant lentement, et les uns après les autres, l'hiver survint, et il fallut attendre là le retour de la belle saison pour faire voile en Égypte, le but de la croisade.

Depuis Saladin, la Palestine n'était plus qu'une province de l'Égypte, et c'était une tactique habile que de tenter sa délivrance dans le pays même dont elle relevait. Déjà en 1219, une nombreuse armée, composée surtout de Hongrois et d'Allemands, avait essayé de cette nouvelle route, et après avoir pris Damiette, à l'entrée de l'Égypte, était allée se perdre au cœur du pays. Louis IX suivit le même chemin. Il mit en mer le jour de la Trinité, et, quatre jours après, il jeta l'ancre en vue de Damiette. Tout le rivage était couvert d'une foule innombrable, rangée en bataille sur le bord, au milieu de laquelle on distinguait facilement le soudan, avec son armure toute de fin or, qui lui donnait l'éclat d'un soleil, selon l'expression de Joinville. Les trompes

et les grosses timbales des Sarrasins remplissaient l'air d'un bruit effroyable. Le lendemain, dès la pointe du jour, on descendit dans les chaloupes et les bateaux plats, et les troupes de débarquement s'ébranlèrent en trois corps, au milieu d'une grêle de flèches. Les bateaux du milieu, où commandait Joinville, prirent bientôt l'avance. On lui criait de régler sa marche sur celle du bateau qui portait l'oriflamme, mais il fit force de rames, et, sautant le premier à terre, rangea ses gens en bataillon serré, les écus fichés en terre, et la pointe des lances en avant. Pendant qu'il soutenait bravement le choc de la cavalerie égyptienne, la flottille de gauche abordait, commandée par le comte de Jaffa, qui vint le rejoindre, et les gens du roi prirent enfin



terre à leur tour avec la bannière de Saint-Denis. Quand Louis aperçut tant de gens débarqués, et l'oriflamme plantée dans le sable, il ne put attendre que ses rameurs l'eussent mené au bord, et se jeta à la

mer, le glaive au poing, ayant de l'eau jusqu'aux épaules. Tous ses chevaliers s'y jetèrent après lui. L'attaque devint si impétueuse quand le roi eut touché le rivage, que les Sarrasins ne purent tenir un moment : ils s'enfuirent jusque sous les murs du Caire, et Damiette ouvrit une seconde fois ses portes aux guerriers francs.

On tint longtemps conseil pour décider de quel côté l'on poursuivrait ce premier succès. Les uns voulaient qu'on se portât sur Alexandrie, les autres qu'on reprît la trace malheureuse laissée sur le chemin du Caire par les croisés hongrois : ce dernier avis l'emporta. L'on s'avança le long du Nil, à dix lieues de Damiette, jusqu'à la Massoura, où l'on rencontra l'armée égyptienne, campée de l'autre côté du fleuve. Mal dressés encore aux détails matériels de la guerre, les Français, au lieu d'établir un pont volant sur le Nil pour aller rejoindre leurs ennemis, s'obstinèrent à y jeter une chaussée dont ils défendirent longtemps les travaux, à l'aide de beffrois et de longues galeries couvertes. Mais les Sarrasins creusaient le rivage opposé à mesure que la chaussée avançait : ils écrasaient les travailleurs sous de gros quartiers de rochers que lançaient leurs puissantes machines, et le *feu grégeois*, dont ils avaient dérobé le secret aux Grecs de Constantinople, dévorait les machines et remplissait le camp d'épouvante. « Le feu grégeois faisait tel « bruit à venir, qu'on eût dit que ce fût foudre qui tombât du ciel : « aussi gros qu'un petit tonneau, et traînant après lui une longue queue « de flamme, il semblait un grand dragon volant par l'air, et jetait si « grande clarté la nuit, qu'il faisait aussi clair dedans notre host qu'en « plein jour... Toutes les fois que le bon roi oyait qu'ils jetaient ainsi « le feu, il se jetait à terre et tendait les mains, la face levée au ciel, et « disait en pleurant à grandes larmes : — Biau sire Dieu Jésus-Christ, « gardez-moi et toute ma gent. » (Joinville.)

Au bout de trois mois, les croisés étaient encore loin de ce rivage qui semblait fuir devant leur chaussée ; un homme du pays leur enseigna enfin un gué pour cinq cents besants d'or [8 février 1250]. A peine l'armée eut-elle passé, que Robert d'Artois, frère du roi, alla se jeter comme un furieux sur les Sarrasins, qu'il mit en déroute, et qu'il poursuivit jusque dans les rues de Massoura. « Un vieux chevalier sourd, Foucaud de Melle, plus furieux encore que lui, tenait la bride de son destrier et l'entraînait au galop, criant à tue tête : « *Ores a eux! ores a eux!* sans rien vouloir entendre. » (Henri Martin.) Les croisés traversèrent ainsi toute la ville, mais *aux champs du côté de Babylone*, le

combat changea de face. Ils trouvèrent là Bibars, le chef des Mamelucks, à la tête de ses intrépides soldats, qui les rejetèrent dans Massoura ; et les habitants s'étant mis à barricader les rues et à lancer des pierres et des poutres du haut de leurs terrasses, ils y restèrent tous à l'exception du duc de Bretagne et du grand-maître des Templiers, qui se sauvèrent comme par miracle à travers une nuée d'ennemis. Sur le rivage la mêlée était terrible. Le roi, monté sur un grand cheval de bataille, un énorme sabre d'Allemagne aux deux mains, « se boutait partout où il voyait ses gens en détresse, » et donnait de sa personne comme un simple soldat. Il se trouva un moment au milieu de six Sarrasins qui tenaient déjà la bride de son cheval pour l'emmener prisonnier, et dont il se débarrassa tout seul à coups d'épée. C'était surtout aux chevaux que s'attaquaient les fantassins égyptiens qui combattaient mêlés aux rangs de la cavalerie. Une grande partie des chevaliers français furent démontés. Joinville reçut cinq blessures, et son cheval vingt-cinq. « Sénéchal, lui disait le comte de Soissons, sous une grêle de flèches et de pierres, laissons crier et braire cette quenaille, et par la creffe-Dieu, encore parlerons-nous, vous et moi, de cette journée, en chambre, devant les dames. » (Joinville.)

Le soir, l'armée française se logea dans le camp ennemi, abandonné dès le commencement de l'action; mais, le troisième jour, Bibars revint à la charge. Les chevaliers, presque tous criblés de blessures, pouvaient à peine se tenir en selle. Un nouveau genre d'attaque porta d'abord la confusion dans leurs rangs. Les fantassins ennemis, embouchant tout à coup de longs tuyaux d'airain qu'ils portaient à la main, lancèrent, à bout portant, ce terrible feu grégeois, qui s'attachait aux habits des hommes, aux caparaçons des chevaux, et mettait en un instant les croisés hors de combat. Louis en fut atteint comme il se jetait dans la mêlée pour rétablir le combat : la crinière de son cheval en fut toute brûlée. On combattit ainsi jusqu'au soir, remettant la partie égale à force de courage, mais on ne pouvait plus songer à recommencer; alors vinrent les négociations et les pensées de départ. La peste porta le dernier coup à la croisade. Les soldats du roi occupaient les deux rives du Nil, et communiquaient entre eux par un grand pont de bois, à piles basses et serrées qui arrêtèrent au passage tous les cadavres jetés dans le fleuve après la bataille. Ils s'y amoncelèrent en si grande quantité, qu'ils couvraient le Nil « durant l'espace d'un jet de pierre. » L'air était infecté, et comme on était alors en

carême, les Français ne se nourrissaient guère que de barbots, *petit poisson glouton, et repu de corps morts.* Bientôt, dit le père Daniel, tout le camp ne fut plus qu'un hôpital et un cimetière. Louis tomba malade comme les autres. Quand on se décida enfin à revenir sur Damiette, il ne pouvait plus endurer le poids d'une armure; il partit couvert d'une robe de soie, et monté sur un petit palefroi. Geoffroy de Sargines et Gaucher de Châtillon s'étaient chargés de veiller sur lui. « Quand on eut atteint le premier village, appelé Kiarceh, on fut obligé de descendre le roi de cheval, et de le coucher dans une maison, la tête sur le giron d'une bourgeoise de Paris, qui se trouvait là entre les croisés; le roi était si mal, « *qu'on croyait le voir passer le pas de la mort.* » (Henri Martin.) Les Sarrasins parurent au même instant. Gaucher de Châtillon les tint longtemps à l'entrée de la petite rue où était le roi. Il déchargeait de droite et de gauche de si grands coups de sabre que pas un n'osait approcher. Bientôt son bouclier fut tellement couvert de flèches qu'il ne pouvait plus le soutenir. Il se retirait de temps en temps pour les arracher, et se lançait de nouveau sur les infidèles, criant de toute sa force : « A Châtillon, chevaliers, à Châtillon! » Les chevaliers le laissèrent seul, et quand il tomba épuisé, les Égyptiens s'emparèrent, à la fin, du roi [1250].

Louis IX conserva dans la captivité la dignité tranquille d'un homme de cœur. Il ne changea rien aux habitudes de sa vie. Tous les jours il récitait son bréviaire avec son chapelain, et se faisait lire la messe dans le Missel. Le soudan, qui voulait profiter de cette précieuse capture pour se faire livrer les places demeurées au pouvoir des chrétiens dans la Terre-Sainte, essaya longtemps de lui vendre sa délivrance à ce prix, et, le trouvant inébranlable, alla même jusqu'à le menacer des *bernicles*, espèce de torture affreuse d'où le patient sortait les os fracassés. Mais celui dont l'inflexible douceur avait triomphé de son confesseur et de sa mère, n'était pas homme à céder devant une menace; le soudan se contenta enfin de Damiette pour sa rançon, et de huit cent mille besants d'or pour celle de ses barons.

Déjà tout était convenu, et quatre galères transportaient Louis et ses barons à Pharescour, maison de plaisance du soudan, quand une de ces révolutions sanglantes, si communes en Orient, vint replonger les captifs dans de nouvelles alarmes. Tout le succès de la guerre était l'ouvrage de Bibars et de ses Mamelucks, milice indomptée qui se recrutait d'esclaves achetés en bas-âge, en Europe comme en



La Sainte-Chapelle, bâtie sous saint Louis.

Asie, et qui disposait à son gré du trône. Le soudan songeait à s'en défaire : ils le prévinrent. Le *bon roi Loys*, spectateur calme de cette révolution sanglante, fut enfin rendu à la liberté avec les siens. Mais au lieu de renoncer à une expédition aussi malheureuse et de retourner en France, comme le fit une partie des seigneurs, il s'obstina dans la croisade et partit pour Saint-Jean-d'Acre [8 mai 1250].

Pendant ce temps, Blanche ne gouvernait pas sans embarras. Il n'y avait rien à craindre de la noblesse, qui avait envoyé à la suite du roi tout ce qu'elle avait d'énergique et de remuant; mais, plus hardi en l'absence de ses maîtres, le peuple se laissa aller aux besoins d'agitation que fomentaient le malaise et l'ignorance, et la révolte des *pastoureaux* menaça de mettre le royaume en combustion. Aux fêtes de Pâques de l'année 1251, au moment où l'on venait de recevoir en France la nouvelle des désastres de la croisade, un vieux moine nommé Jacob, que l'on appelait *le Maître de Hongrie* parce qu'il arrivait de ce pays, se mit à parcourir les campagnes de Flandre et de Picardie, prêchant partout que Jésus-Christ ne voulait point des orgueilleux barons pour délivrer la Terre-Sainte, et que c'était aux simples et aux pauvres, aux bergers surtout, qu'était réservé cet honneur. La preuve que Jésus-Christ les avait choisis, c'est qu'il s'était donné, étant sur la terre, le nom de pasteur et d'agneau de Dieu. Sa longue barbe, son visage maigre et pâle, sa main toujours fermée dans laquelle était, disait-il, une cédule qui contenait les instructions de la sainte Vierge, quelques miracles comme on en prête à tous les prophètes, agirent tellement sur ces âmes crédules, que de toutes parts on laissait là étables et troupeaux pour marcher à sa suite. Ils se trouvèrent trente mille à Amiens. De là cette foule roula sur l'Ile-de-France, se grossissant, sur sa route, de serfs, de bannis, de *ribauds*, qui accouraient armés de haches à deux tranchants, d'épieux, de massues, de fourches, de vieilles épées. Ils s'étaient donné des chefs et des capitaines, sous lesquels ils défilaient en bon ordre dans les bourgs et les cités, élevant leurs armes en l'air, précédés de bannières où étaient peints des agneaux avec des croix, des images de la Vierge et du Maître de Hongrie. Ils eurent bientôt jusqu'à cinq cents bannières de la sorte, et à la fin ils étaient plus de cent mille. Quand le Maître se vit si fort, et qu'il n'y avait ni prévôt ni bailli qui osât résister à ses gens, il se mit à prêcher contre les évêques et les chanoines, les ordres mendiants, les moines blancs et les moines noirs (ceux de Cîteaux et de Cluny), leur reprochant à

tous leur gloutonnerie, leur orgueil et leur passion des richesses. Il les appelait des mondains et des dévorateurs de viande, et le peuple se plaisait à entendre ces discours, *ce qui était fort dangereux*. Il com



mençait déjà à mettre à mort les clercs qu'il rencontrait par les champs. Quand les pastoureaux vinrent à Paris, la reine Blanche, trop faible pour en venir à bout, n'osa point leur résister. Elle fit des caresses et des présents au Maître de Hongrie, qui prêcha la mitre en tête, et consacra l'eau bénite dans l'église de Saint-Eustache, pendant que ses disciples, répandus dans la ville, faisaient main basse sur tous les clercs qu'ils atteignaient. On barricada les abords du quartier de l'Univer-

sité pour qu'ils ne pussent arriver aux écoliers. Ensuite ils se dirigèrent sur Orléans, où le Maître entra le jour de la Saint-Barnabé, après avoir annoncé qu'il allait prêcher comme un grand prophète. L'évêque avait défendu à ses clercs d'assister aux assemblées des pastoureaux, disant que ce n'étaient que *souricières du diable;* mais quelques-uns y vinrent avec la foule : l'un d'eux ayant osé entamer la discussion avec le Maître au moment où il montait en chaire, eut à l'instant la tête fendue d'un coup de hache, et le massacre des clercs commença par toute la ville, au grand plaisir des bourgeois, qui vinrent en aide à cette occasion aux pastoureaux. Tant de violences finirent par exciter l'indignation publique. Blanche, rassurée par la distance, se déclara contre le Maître de Hongrie, excommunié avec tous les siens par l'évêque d'Orléans. En arrivant à Bourges, le prophète trouva une grande multitude attirée par l'appât des miracles qu'il avait annoncés d'avance. Les miracles se faisant trop attendre, on commençait déjà à murmurer, quand un bourreau, aposté parmi le peuple, se jeta sur le Maître, et lui fit sauter la cervelle d'un coup de hache à deux tranchants. Au même instant, les hommes d'armes du bailli royal fondirent sur sa troupe éperdue et la dispersèrent. Le cadavre de Jacob fut jeté dans un carrefour *pour être déchiré par les chiens*, et ce fut le terme de cet étrange mouvement, dont l'histoire donne un cruel démenti aux instincts de pieuse servilité dont on a fait trop souvent honneur aux hommes du douzième et du treizième siècle. Deux autres bandes de pastoureaux, qui avaient fait route pour Marseille et pour Bordeaux, eurent le même sort que la première. « Les chefs furent suspendus aux fourches patibulaires, et le menu peuple se vit obligé de s'en retourner pauvre et mendiant. » (Mathieu Pâris.)

Au Midi, Blanche était plus forte. La mort de Raymond, arrivée aussitôt après le départ de son fils, lui avait livré définitivement le pays de la Langue-d'Oc, et sur-le-champ les commissaires royaux en avaient pris possession au nom d'Alphonse de Poitiers, l'époux de Jeanne, fille de Raymond. Alphonse fut un des premiers à revenir en 1250, lui et son frère Charles d'Anjou, qui avait hâte de revoir la Provence, où son autorité avait été, disait-on, méconnue pendant son absence. Alphonse vint recevoir à Toulouse les hommages de ses nouveaux sujets, sans autre souci que celui de faire casser le testament de son beau-père, pour se délivrer des aumônes et des fondations qui lui étaient léguées. Ensuite il s'en alla vivre tranquillement avec sa

femme au château de Vincennes, dont le roi lui avait fait don, abandonnant à des sénéchaux l'administration de ses domaines. Son frère n'eut pas si beau jeu en Provence. Marseille, Aix, Nice, Arles, Avignon, étaient en pleine révolte : il fut obligé d'aller de ville en ville chercher lui-même les hommages l'épée à la main. Cette sorte de conquête l'occupait encore quand sa mère tomba tout à coup malade à Melun. Blanche avait alors soixante-cinq ans ; elle comprit que c'était la mort. Elle se fit porter à Paris, demanda le voile à l'abbesse de Maubuisson, et mourut bénédictine de l'ordre de Cîteaux [1er décembre 1253].



Alphonse et Charles se trouvèrent alors les maîtres du royaume; mais Louis, qui connaissait le comte de Provence, ne leur permit pas de l'être longtemps. Ni l'abandon des siens, ni les fatigues et la misère, ni même le sentiment de son impuissance, n'avaient pu jusqu'alors l'arracher à cette terre sacrée de la Palestine, où il avait eu peut-être l'idée de s'établir à la tête d'une colonie de Francs : la mort de Blanche le rappela au souvenir de ses devoirs de roi, et il s'embarqua sans délai, aux fêtes de Pâques, sur quatorze galères italiennes, avec les sept cents chevaliers qui lui étaient restés fidèles jusqu'à la fin [1254]. Néanmoins

il jetait encore un œil de regret sur la ville sainte qu'il laissait au pouvoir des infidèles, et on s'attendait à le revoir : « O roi des Francs ! « chantait un poëte arabe à son départ, si quelque dessein téméraire « te ramène en ce pays, n'oublie pas que la maison de Lockman, qui « te servit de prison, est encore prête à te recevoir ; souviens-toi que « les chaînes que tu as portées, et l'eunuque Sabih qui te gardait, « sont toujours là qui t'attendent ! »

Louis revenait de la croisade, triste et découragé. « Repassant dans son esprit sa captivité, dit Mathieu Pâris, il se reprochait la confusion où la chrétienté avait été plongée à cause de lui. » Il ne riait plus et ne prenait plus plaisir aux instruments de musique ni aux discours joyeux. Les hommages et les acclamations du peuple qui se pressait sur son passage ne purent interrompre ses soupirs ni lui faire relever les yeux, qu'il tenait toujours fixés à terre. Cependant cette captivité même, et la piété courageuse dont il avait fait preuve partout, venaient d'entourer son nom d'une sainte auréole : il n'y avait plus dans la chrétienté de prince qui pût lui être comparé, comme le répétaient dans leurs chants les troubadours eux-mêmes, malgré les antipathies de race ; et les seize dernières années de son règne se passèrent calmes et honorables, au milieu d'un glorieux concert de louanges unanimes et d'hommages volontaires. Anglais, Allemands, Bourguignons et Lorrains, toute cette race de petits barons si jalouse de maintenir les degrés de la hiérarchie féodale, s'adressaient à lui de préférence à leur suzerain naturel. « Les gens qui n'étaient pas ses vassaux, dit « Joinville, l'aimaient tant pour la grande peine qu'il prenait à les « mettre d'accord, qu'ils venaient plaider devant lui les discords qu'ils « avaient les uns vers les autres. »

La modération du saint roi justifiait cette vénération universelle. Son traité de 1259 avec Henri III, dont il avait eu si peu sujet de se louer au commencement de son règne, offre l'exemple d'une délicatesse de conscience inouïe, embarrassante même à qualifier, tant elle est en dehors des idées reçues par les politiques de tous les temps. Louis se sentait des scrupules à se voir maître de ces riches provinces de l'Ouest en se rappelant de quelle manière son grand-père les avait enlevées aux successeurs de Guillaume le Conquérant et de Henri d'Anjou. Déjà même dans une entrevue à Paris, en 1255, il avait exprimé à Henri III un désir secret de lui rendre la Normandie ; « mais, avait-il ajouté, mes douze pairs et mon baronage n'y consentiraient jamais. »

Trois ans après, Henri, fort de cette confidence, envoya résolument à la cour de France des ambassadeurs chargés de redemander en son nom les pays possédés autrefois par sa famille, dont il se prétendait le légitime héritier. Les frères du roi et les seigneurs de la cour accueillirent avec dérision cette audacieuse demande, que le caractère du roi pouvait seul expliquer; mais Louis IX les laissa rire, et l'année suivante il restitua au plaignant le Périgord, le Limousin, ce qu'il possédait de la Saintonge, avec la suzeraineté de l'Angoumois, à la condition que Henri, de son côté, ferait une renonciation absolue de ses droits sur tout le reste. Il n'eut garde de refuser, et les clercs accueillirent avec de grands éloges cette infraction consciencieuse aux règles de la politique; mais les provinces que le saint roi rejetait ainsi, malgré elles, sous la domination anglaise, ne la jugèrent pas de même, et plus tard, quand il fut canonisé, on y refusa de célébrer sa fête. En 1258, Louis avait conclu à Corbeil, avec le roi d'Aragon, un traité à peu près pareil; mais au moins là n'échangea-t-il que des prétentions contre des prétentions. Il lui céda tous les droits qu'une vieille tradition carlovingienne accordait au roi de France sur les pays qui avaient composé autrefois la Marche d'Espagne, et le prince aragonnais abdiqua tous les siens sur les domaines des anciens comtes de Toulouse. C'était une manière commode de se mettre la conscience en repos des deux côtés, sans rien sacrifier de part ni d'autre.

Cette condescendance volontaire du roi de France était d'autant plus méritoire, qu'il n'avait pas même l'ombre d'une guerre à craindre en cas de refus. L'Angleterre était travaillée alors par une guerre civile entre le roi et ses barons, qui ne lui laissait pas le loisir des préoccupations extérieures. Ne pouvant en finir, et las de combattre, les deux partis vinrent mettre leur cause aux pieds de saint Louis, qui décida en faveur du roi; et, comme on devait bien s'y attendre, sa décision ne fut valable que pour Henri; mais ce fait d'avoir été choisi pour juge était déjà un honneur assez éclatant. En faisant la part de la personne, on y voit d'un coup tout ce que, depuis Louis le Jeune, la royauté avait fait de chemin en un siècle.

Pendant que tout s'inclinait ainsi devant cette calme et bonne figure de saint Louis, rendant la justice aux siens, en cotte de camelot, assis sur l'herbe du bois de Vincennes, comme le raconte Joinville, le terrible comte de Provence, Charles d'Anjou, *cet homme noir qui dormait peu*, dit Villani, vint faire diversion, avec son audace emportée

et son ambition sans scrupule, à l'équité pacifique et pour ainsi dire crédule de son frère.



La mort de Frédéric II semblait avoir décidé en faveur de la papauté la guerre acharnée qu'elle faisait depuis un siècle à la maison de Souabe. Sans s'inquiéter s'il laissait des successeurs légitimes, les papes offraient à tous les princes de l'Europe les débris de son héritage, aux uns l'empire, aux autres le royaume de Naples. Louis IX, auquel on les avait offerts tous deux, aurait menti à toute sa vie en les acceptant; mais son frère Charles fut moins timoré, et quand Barthélemi Pignatelli vint lui proposer, au nom d'Urbain IV, l'investiture du

royaume de Naples, possédé alors par Manfred, le bâtard de Frédéric II, il ne songea plus qu'à équiper une flotte à Marseille, et arriva bientôt à Rome avec une troupe de mille chevaux [1265]. Louis avait donné son assentiment à l'expédition, mais, à vrai dire, Charles était en mesure de se passer de la permission royale, tout aussi bien que Guillaume le Conquérant quand il fit voile pour l'Angleterre. L'occasion était belle alors pour jouer un rôle de conquérant dans l'Italie, livrée qu'elle était à elle-même depuis que l'interrègne lui avait enlevé ses empereurs. Nommé sénateur à Rome, seigneur de la république à Florence, arbitre des destinées de toutes les villes lombardes, Charles, devenu maître du royaume de Naples en une seule bataille, où Manfred perdit la couronne avec la vie, pouvait prétendre à la domination de la péninsule entière; mais au lieu de s'isoler des passions locales, au lieu de rester pour tous l'étranger victorieux, il se fit du pays en se mettant au service d'un parti, en se déclarant le chef des Guelfes et le chevalier du pape, et les Gibelins révoltés rendirent sa suprématie impossible. Deux ans après la défaite de Manfred, ils lui opposèrent un nouveau compétiteur, non moins dangereux par sa légitimité que par les sympathies qui se rattachaient à son nom : c'était le jeune Conradin, le dernier rejeton de la maison souabe. Charles d'Anjou eut aussi raison de celui-là en une seule journée (bataille de Tagliacozzo, 1268) ; mais l'exécution juridique d'un rival de seize ans, pris, en loyal chevalier, les armes à la main, acheva d'aigrir les esprits contre ce guerrier brûtal; et, désespérant de l'Italie, il dirigea d'un autre côté ses rêves d'agrandissement. De la pointe occidentale de la Sicile, l'ancien comte de Provence n'était qu'à quelques lieues de la riche contrée où avait été Carthage, et, sans avoir lu l'histoire d'Agathocle ni celle de Scipion, son instinct de conquérant lui disait qu'il avait beau jeu de là pour s'élancer sur l'Afrique. Mais à ce moment la ville d'Annibal et de saint Augustin, devenue la capitale du royaume de Tunis, était au pouvoir de la tribu redoutable des Mérinides; Charles n'était pas encore assez affermi dans ses nouveaux états pour entrer à lui seul en lutte avec une puissance qui faisait trembler toute l'Espagne : il songea à son frère le roi de France, que tourmentaient toujours ses désirs mal satisfaits de croisade, et lui persuada qu'une fois maître de Tunis, il aurait peu de peine à marcher sur le Caire, la clef de la Palestine. Pour le décider, il promettait une flotte et une armée, si l'on adoptait son plan.

C'était prendre un chemin bien long pour arriver à Jérusalem, mais Louis avait encore une autre raison, s'il faut en croire ses historiens, pour faire voile de ce côté. Muley-Mostança, le roi de *Thunes*, comme l'appelle Joinville, entendant parler des préparatifs de croisade qui se faisaient en France, avait essayé, dit-on, de conjurer l'orage en laissant espérer au roi de France qu'il se convertirait un jour au christianisme. Le bon roi n'y vit qu'un motif de plus pour débarquer chez lui : impatient de le voir *se chrétienner*, lui et son peuple, il s'imagina que sa présence hâterait ce grand triomphe de l'Église, et tout faible qu'il était, au point de ne pouvoir rester longtemps à cheval, ni supporter le poids de ses armes, ce qui faisait dire à Joinville que les conseillers de cette expédition avaient péché mortellement, il monta, le 1er juillet de l'année 1270, avec soixante mille hommes, sur les galères génoises qui l'attendaient à Aigues-Mortes, et parut dix-sept jours après en vue de l'ancien port de Carthage. Muley ne pensait plus à se faire baptiser. Il reçut les croisés avec des *engins* d'une nouvelle espèce, qui lançaient sur eux des nuages de sable brûlant, et, bien à l'abri derrière les solides remparts de Tunis, il attendit sans combattre qu'ils succombassent aux ardeurs du soleil d'Afrique, sur cette plage découverte où ils campaient dans le sable. Bientôt les maladies vinrent ; puis l'infection toujours croissante des cadavres détermina une peste qui emportait les hommes par milliers. Déjà les hommes d'armes, énervés par la chaleur, décimés par la contagion, se soutenaient à peine contre les cavaliers arabes qui venaient faire des courses jusqu'aux portes du camp, et la flotte promise par le roi de Naples n'arrivait pas. Louis, ranimant ses forces épuisées, allait d'une tente à l'autre fortifier les courages, et consoler les mourants ; il se sentit frappé lui-même à son tour. Il fit venir au pied de son lit son fils aîné Philippe, qui allait être roi de France dans quelques jours. « Beau « fils, lui dit-il, la première chose que je t'enseigne et commande à « garder, est que de tout ton cœur et sur toute chose tu aimes Dieu, « et aies le cœur doux et piteux aux pauvres... Regarde diligemment « comme tes sujets vivent en paix et droiture sous toi, surtout dans « les bonnes villes et cités, et maintiens leurs franchises et libertés, les « tenant en faveur et amour ; car par la richesse et puissance de tes « bonnes villes, tes ennemis et adversaires, spécialement *tes pareils et* « *barons*, redouteront de t'assaillir et de méfaire envers toi... Et te « supplie, mon enfant, que, en ma fin, tu aies de moi souvenance et

« de ma pauvre âme, et je te donne toute bénédiction que jamais père « puisse donner à son enfant, priant toute la Trinité de Paradis, le « Père, le Fils et le Saint-Esprit, qu'ils te gardent et défendent de tous « maux. » Ensuite il demanda les sacrements, se fit étendre sur un lit couvert de cendres, et attendit tranquillement la mort. « Après l'eure « de tierce il perdit aussi comme du tout la parole : mes il regardoit « les gens moult debonnerement, et sourioit aucunes fois. Et entre « eure de tierce et de midi fit aussi comme semblant de dormir, et fut « bien les eaux (les yeux) clos l'espace de demi eure. Après il ouvrit les « eaux, et regarda contre le ciel, et dit cest vers : « *Introibo in domum tuam, adorabo ad templum sanctum tuum.* » « Onques puis il ne parla. Et entour eure de none, il trépassa. » (*Lettre de Thibaut, comte de Champagne.*) [25 août 1270.]



Saint Louis.

Presque à l'instant où Louis IX expirait, Charles d'Anjou parut avec sa flotte, tous les pavillons déployés, et faisant sonner toutes ses trompettes. Le camp restait silencieux et immobile. Charles vint à terre, où il fut bientôt instruit, et il courut aussitôt à l'endroit où était le corps de son frère, qu'il arrosa de ses larmes, larmes plus sincères peut-être qu'on ne devait en attendre de cet homme dur et personnel, car

l'expédition était manquée. On continua jusqu'au mois d'octobre une guerre d'escarmouches qui n'avança rien ; et, l'hiver approchant, Muley-Mostança délivra son royaume pour quelques sommes d'argent payées aux barons, et la promesse d'un tribut annuel au roi de Sicile.

« La peste de Tunis servait mieux les intérêts du nouveau roi que la conquête de cette ville n'eût servi ceux de Charles d'Anjou. Quand il revint en France, il apportait avec lui, outre le corps de son père, les cercueils de ses deux frères, Jean Tristan et Alphonse de Poitiers, de Jeanne de Toulouse, la femme d'Alphonse, et de Thibaut II, comte de Champagne et roi de Navarre. Chacun de ces cercueils valait une province à la couronne, et Philippe le Hardi se vit enrichi, d'un coup, de l'Auvergne, du Poitou, de la Champagne et du comté de Toulouse. Les nouvelles possessions du roi de France le mettaient pour la première fois en contact avec tout le midi de l'Europe; aussi allons-nous voir Philippe le Hardi engagé dans toutes les révolutions de l'Italie et de l'Espagne, tandis que ses prédécesseurs, et son père lui-même, tout puissant qu'il avait été, ne s'étaient jamais hasardés au-delà des deux chaînes de montagnes qui bornent la France de ce côté-là. Philippe le Hardi est plutôt le continuateur de Charles d'Anjou que de saint Louis ; son règne se passe tout entier en dehors de son royaume : ce n'est plus qu'une figure insignifiante si nous voulons le ramener en France. L'histoire ne nous donne alors que des procès de ministres et des persécutions de juifs, des anecdotes et des aventures banales qui se retrouvent à chaque page de nos annales. Mais suivons-le partout ailleurs, en Navarre, en Castille, à Naples, en Aragon ; son rôle s'agrandit et devient imposant. Il est l'arbitre de la moitié de l'Europe, et là où éclate une guerre, une révolution, une querelle de famille, on est sûr de trouver son nom. » (*Cahiers d'Histoire.*)

Le règne de Philippe le Hardi s'annonça par de pompeuses cérémonies. A peine arrivé à Paris, il fit transporter en grande procession à Saint-Denis les morts illustres qu'il ramenait de Tunis. Lui-même porta le cercueil de son père sur ses épaules. On montrait longtemps encore après lui sept petites pyramides de pierre élevées par son ordre de distance en distance sur le chemin, et dans le faubourg de Saint-Denis, aux endroits où il avait fait halte pendant ce pieux voyage. Ensuite il alla à Reims, où son sacre fut accompagné de réjouissances magnifiques. Le luxe de la cour allait en augmentant avec la puissance des rois. Déjà les tournois et les passes d'armes s'y multipliaient. Dans

un tournoi, qui se donna en 1279, un frère du roi, Robert de Clermont, reçut sur son casque de si rudes coups de masses d'armes, que son cerveau en fut ébranlé au point qu'il perdit la raison. Mais des pensées plus sérieuses vinrent bientôt occuper le nouveau roi.

A peine sorti des fêtes de son installation, Philippe fut appelé dans le Midi par un acte d'indépendance d'un de ses nouveaux vassaux. Giraud de Casaubon, engagé dans une querelle avec la maison d'Armagnac, et se sentant le plus faible, s'était mis sous la protection du roi, qui lui avait donné asile à Sompuy, un de ses châteaux du Languedoc. Roger de Foix, le chef de la maison d'Armagnac, ne tint pas compte de cette intervention. Accompagné de ses parents et de ses vassaux, il vint à Sompuy, où le seigneur de Casaubon n'avait avec lui que trois cents de ses amis, et l'en chassa malgré les gens du roi [1272]. Quand la nouvelle en vint à Philippe, il arrivait du côté de Poitiers pour visiter le pays. Il importait trop à l'autorité royale de ne point se laisser compromettre, en commençant, sur cette terre à demi-conquise. Déjà le bruit courait que Roger allait appeler les Anglais. Les barons français, convoqués à Pamiers, parurent bientôt devant le château de Foix, où le comte les attendait sans rien craindre, du haut des rochers inaccessibles sur lesquels il était bâti. Il lui fallut bientôt rabattre de cette hautaine assurance quand il vit les pionniers du roi couper la montagne, et y tailler des chemins par où les cavaliers arrivaient jusqu'au pied des murs. Emmené prisonnier, et dépouillé pendant un an de son comté, son exemple assura pour longtemps la soumission de toute la contrée, d'autant plus efficacement que, durant tout ce règne, elle fut continuellement traversée par les armées que du château de Vincennes l'on envoyait en Espagne.

Ce fut en 1274 que commencèrent les hostilités au-delà des Pyrénées. A l'âge de vingt-huit ans, Henri de Champagne, roi de Navarre, surnommé le Gras, était arrivé à un embonpoint si démesuré, qu'il lui fallait une machine roulante pour soutenir son ventre. Cet excès d'obésité l'étouffa enfin, et dans son testament, il laissa la régence à sa femme, Blanche de France, la nièce de saint Louis, avec l'injonction formelle de ne pas choisir un mari à leur fille Jeanne ailleurs que dans cette terre de France d'où ils sortaient tous les deux. L'esprit national des Navarrais s'indigna de cette clause : ils se choisirent un maître à eux dans l'assemblée de Ponta de la Reina, et renvoyèrent en France Blanche et sa fille. Philippe le Hardi ne laissa pas échapper une si riche

héritière. Elle n'était encore qu'au berceau, mais, avec une dispense du pape, il la fiança sur-le-champ à Philippe son fils, et Eustache de Beaumarchais, sénéchal de Toulouse, vint en son nom prendre possession de la Navarre, l'épée à la main. Malgré cette énergique protestation en faveur de leur nationalité, les Navarrais n'avaient pu se dérober aux influences étrangères. Don Pedro Sanche de Montagu, que le parti aragonnais avait porté au commandement, fut assassiné au début de la guerre par don Garcia, le chef de la faction castillane, et cette division laissa le champ libre à l'armée française. Le frère du roi, Robert d'Artois, venu pour la commander en 1276, acheva la prise de Pampelune, dont un quartier tenait encore depuis deux ans. Les excès du pillage allèrent si loin, qu'on n'épargna pas même la sépulture du comte Henri le Gras, dont la tombe en cuivre doré trompa l'avidité des soldats qui la mirent en pièces. Tout le pays se soumit ensuite, mais il resta sept forteresses, dans les montagnes, qui tinrent jusqu'au bout, à l'aide des nouveaux embarras qui survinrent au roi de France de ce côté.

Saint Louis avait contracté de nombreuses alliances avec les familles royales du pays de sa mère. Blanche, une de ses filles, avait épousé, deux ans avant sa mort, l'infant de Castille, don Ferdinand, qui mourut en 1275, laissant deux fils, Alphonse et Ferdinand de la Cerda. Mais Alphonse, son père, vivait encore, et don Sanche, l'oncle des infants de la Cerda, profitant de la jalousie défiante qu'inspirait le nom français en Espagne, se fit reconnaître solennellement par les *Cortès* de Ségovie, comme successeur légitime d'Alphonse, héritier présomptif de la couronne. Philippe le Hardi revendiqua hautement les droits de ses neveux. Son ambassadeur, le grand bouteillier, Jean d'Acre, mit une telle chaleur dans son entrevue avec le vieux roi de Castille, qu'on se sépara l'injure à la bouche. L'année suivante, le frère de Blanche vint en cérémonie prendre l'oriflamme à Saint-Denis, et descendit en Béarn avec une nombreuse armée. Déjà maître de la Navarre, il semblait marcher à la conquête de l'Espagne chrétienne : l'imprévoyance ou la trahison fit évanouir dès l'abord ces ambitieuses espérances. L'on n'était pas arrivé à Saint-Jean-Pied-de-Port, où l'on devait passer les Pyrénées, que déjà les vivres manquaient. Les pluies commencèrent pendant qu'on en ramassait de nouveaux ; et les chemins, devenus impraticables, ne laissèrent pas d'autre ressource aux Français que de revenir sur leurs pas, avant même d'avoir tiré l'épée. Pierre Labrosse

chambellan du roi, en porta la peine. C'était un médecin tourangeau, tellement aimé du roi qu'il était devenu son premier ministre. Les grands détestaient ce parvenu, le premier de ces hommes de rien que les rois de France se sont plu si souvent à mettre à la tête des affaires. Il avait une ennemie mortelle dans la reine Marie de Brabant, qu'il avait failli perdre deux ans auparavant. En revenant à Paris, Philippe trouva à Melun un moine qui lui remit une boîte de lettres en chiffres, adressées au roi de Castille, et marquées au sceau de Labrosse, dans lesquelles se trouvait tout le plan de l'expédition projetée. Le procès du malheureux fut bientôt fait. On le pendit aux créneaux de Vincennes, où toute la cour vint le voir ; mais sa mort ne racheta rien, et Philippe, dégoûté d'une guerre commencée sous de tels auspices, en revint aux négociations, jusqu'à ce qu'une affaire plus importante eût attiré ailleurs son attention.

Refoulé dans son royaume de Naples par l'échec de Tunis, Charles d'Anjou n'avait pas abdiqué tout espoir de conquête ; et fixé maintenant sur les côtes qui regardent la Grèce, il se voyait déjà maître de Constantinople, que les Grecs venaient de reprendre aux Latins, quand cette terre d'Italie, dont il faisait le point d'appui de ses conquêtes futures, vint tout à coup à lui manquer. L'insolence et la rapacité de ses chevaliers, habitués à la servilité timide de leurs serfs de France, n'avaient rien respecté dans un pays conquis à la pointe de l'épée : femmes et biens devenaient leur proie de chaque jour. Pendant seize ans les haines s'entassèrent en silence dans ces cœurs vindicatifs de Napolitains et de Siciliens ; puis elles firent explosion tout à coup. Le lundi de Pâques de l'année 1282, au moment où tout le peuple de Palerme se pressait aux portes pour se rendre à un pèlerinage voisin, quelques jeunes Français, chargés de visiter les pèlerins pour voir s'ils ne portaient point d'armes cachées, se servirent de ce prétexte pour insulter les femmes de la ville. Aux cris de la fille de Roger de Maître-Ange, sur laquelle un d'eux avait porté la main, tout le peuple accourut, et un massacre effroyable commença au son de la cloche qui sonnait alors les vêpres. L'incendie se propagea en un instant dans l'île entière, où l'on n'épargna que deux Français, Guillaume de Porcelet et Philippe de Scalambre. On dit que les Siciliens poussèrent la fureur jusqu'à égorger les femmes qui avaient eu des relations avec les étrangers.

Les *Vêpres Siciliennes* n'étaient pas une improvisation de haine ; elles avaient été préparées de longue main par un proscrit, Jean de

Procida, qui, déguisé sous la robe d'un frère prêcheur, avait parcouru l'Europe pour chercher des vengeurs à sa patrie. A Constantinople, Michel Paléologue, inquiet des vues ambitieuses de Charles d'Anjou, avait donné au faux moine trente mille onces d'or pour payer la révolte. Pierre d'Aragon lui avait promis l'appui de toutes ses forces, en acceptant le titre de roi de Sicile, que des pêcheurs catalans lui apportèrent de la part des habitants. Il se tenait prêt quand l'orage éclata, et l'on vit bientôt arriver sa flotte à Palerme. C'était encore un proscrit, Roger de Loria, un marin de la Calabre, qui la commandait. Charles d'Anjou assiégeait Messine, qu'il avait refusé déjà de recevoir à composition; Roger vint attaquer sa flotte à l'entrée du port, et coula ses galères à fond, pendant que, monté sur une colline du rivage, le roi de Naples rongeait son sceptre en voyant sa défaite, et demandait à Dieu *qu'il pût au moins descendre doucement* [1283]. Charles courut en Provence équiper une nouvelle flotte. Jean de Épa, un fameux capitaine de condottieri (ils commençaient à paraître alors en Italie), lui avait rassemblé une grosse armée. Il revenait plein d'espoir : en vue de Naples, il apprit que, quatre jours auparvant, Roger de Loria avait détruit sa flotte et pris son fils Charles. Ce n'était pas descendre assez *doucement*. L'hiver était venu ; il désarma dans le port de Brindes les galères qu'il amenait de Marseille, et mourut de chagrin au mois de janvier [1285].

Philippe le Hardi ne resta pas inactif dans cette grande querelle, où se débattait autant la suprématie de la France que la fortune de son oncle. A la mort de Charles, il prit en main la cause de son fils, toujours au pouvoir des Aragonnais, et pour décider d'un coup la question, il leva une armée de cent mille hommes destinée à faire la conquête de l'Aragon. Déjà le légat du pape en avait conféré l'investiture à Charles de Valois, le dernier fils du roi. Philippe s'attendait si bien à une guerre longue et sérieuse, qu'il avait nommé en partant deux régents pour administrer le royaume, comme le faisaient autrefois ses prédécesseurs avant d'aller en Terre-Sainte. Une flotte de cent vingt voiles côtoyait le rivage, et portait des hommes et des munitions. La guerre commença sous de favorables auspices. Les religieux de Saint-André de Suréda montrèrent aux Français des sentiers inconnus, au moyen desquels ils tournèrent le *col* du Panissar, où Pierre d'Aragon les attendait. Figuères, Empurias, les petites places du Lampourdan, ne tinrent pas longtemps devant les armes de Philippe ; mais Gironne l'arrêta tout

court. Raymond de Cardonne, qui défendait la place, s'y maintint près de deux mois et demi, pendant lesquels la peste eut le temps de se mettre dans les rangs des envahisseurs. Des nuées de grandes mouches, qui s'abattirent sur le camp, dit Guillaume de Nangis, firent périr une infinité de chevaux. L'infection amena les maladies, comme il arrivait toujours dans ces temps d'incurie matérielle. Les grandes chaleurs des mois de juillet et d'août vinrent énerver les Français, et l'infatigable Roger de Loria leur ayant coupé les vivres en détruisant la flotte, Philippe prit à peine le temps d'entrer dans Gironne, et il se remit aussitôt en route pour rentrer dans son royaume. Mais il était trop tard : la maladie l'avait déjà saisi ; et comme il ne pouvait plus monter à cheval,



on le ramenait en litière ; quand on fut au *col* de Panissar, il fallut se faire passage l'épée à la main, et les ennemis poursuivirent le roi jusque sur le chemin de Perpignan. La précipitation de la fuite l'acheva, et il mourut là [1285].

PHILIPPE LE BEL, le nouveau roi, était un esprit positif, qui sentit le vide et le danger de ces guerres au Midi que lui léguait son père, et qui chercha d'abord à s'en débarrasser. Ce grand mouvement ne put néanmoins s'arrêter sitôt. En Italie, Robert d'Artois, qui avait été nommé régent du royaume de Charles d'Anjou pendant sa captivité, fit encore une tentative en sa faveur; mais la flotte qu'il conduisit en Sicile rencontra ce Roger de Loria, que l'on trouve partout sur le chemin des Français. Il s'en empara comme des autres, et la Sicile demeura à l'Aragon, en dépit des foudres pontificales.

Cependant tant de succès ne rassuraient pas entièrement le roi d'Aragon. L'investiture de Charles de Valois, à laquelle ni lui ni la France n'avaient renoncé, restait comme une menace toujours suspendue sur sa tête. D'immenses armements se faisaient dans le Languedoc, et pour aider à abattre l'ennemi de l'église, le pape Nicolas IV avait accordé au roi les décimes ecclésiastiques de trois ans. Philippe avait rallié don Sanche de Castille à son parti, en lui abandonnant les droits des infants de Lacerda. Le roi d'Angleterre, Édouard Ier, sollicitait hautement la délivrance de Charles d'Anjou, son ami. Tout s'arrangea à la fin au traité de Tarascon. Jacques d'Aragon, le second successeur de don Pèdre, rendit la Sicile à Charles d'Anjou, et Charles de Valois renonça à sa couronne titulaire, en échange de laquelle le domaine royal, qui paya les frais du procès, lui donna le Maine et l'Anjou. Les infants de Lacerda furent indemnisés avec des villes, et le duché de Médina-Cœli, qui est resté à leur postérité (1291). De longtemps les rois de France ne devaient plus mêler leurs noms aux intrigues et aux révolutions du Midi. Ils avaient auparavant des conquêtes plus importantes à faire, et l'Angleterre était pour eux une ennemie plus dangereuse que l'Espagne ou l'Italie.

Il était temps que Philippe sortît de ces embarras. A lire l'histoire des trente-quatre années qui venaient de s'écouler depuis le traité conclu par saint Louis, en 1259, on se douterait à peine qu'il y eût eu alors une Angleterre. Longtemps les guerres civiles, puis, à l'avénement d'Édouard Ier, le brave chevalier, qui était allé rejoindre seul saint Louis

à Tunis, les conquêtes intérieures retinrent forcément les Anglais chez eux. Deux contrées anglaises, à l'ouest et au nord, le pays de Galles et l'Écosse, avaient échappé à la conquête normande. Édouard, qui semble avoir eu pour idée fixe d'exécuter dans son île l'œuvre d'unité territoriale déjà si avancée en France, s'attacha d'abord au pays de Galles, mal défendu par ses tribus isolées, et dont la soumission fut achevée en six ans. Plus forte et plus compacte, l'Écosse devait opposer plus de résistance : Édouard ne l'attaqua pas de front. Profitant de l'extinction de la famille royale, il se fit d'abord reconnaître suzerain du royaume par les seigneurs écossais, et leur donna pour roi Jean Bailleul, en attendant qu'il pût détrôner lui-même celui qu'il avait couronné [1292].

Soit que le suzerain de l'Écosse s'indignât du titre de vassal, soit que l'attention jalouse du roi de France eût été réveillée par des progrès tellement menaçants, tout portait les deux nations à reprendre, après une aussi longue trêve, des hostilités autrefois si fréquentes, quand un incident célèbre vint donner un prétexte de guerre.



Deux matelots, l'un Anglais, l'autre Normand, se battaient sur le port

de Bayonne. L'un d'eux, plus faible de corps, on ne sait pas bien lequel, tira son couteau et tua l'autre. Un combat s'ensuivit dans le port même entre les matelots des deux nations; puis on continua sur mer. Deux cents petites barques normandes, qui venaient chercher des vins en Guyenne, furent enlevées en route par les vaisseaux anglais. Ceux de Bayonne vinrent faire une descente sur le territoire de la petite république française de La Rochelle. Les battus portèrent leurs plaintes à Philippe, et comme Édouard avait mal reçu ses réclamations, des messagers français vinrent bientôt afficher aux portes de Libourne une assignation que Philippe avait fait rédiger par ses légistes, et qui le citait devant la cour des pairs pour y répondre *des méfaits de ses hommes*. En outre des querelles de marins, on avait massacré des Normands à Bordeaux, en les entendant parler français; les bourgeois de Fronsac avaient pendu deux sergents d'armes du roi, et coupé le poignet à un sergent à verge. Quand Édouard vit l'assignation, il dit en riant qu'il irait à Paris, mais avec dix mille lances; et la cour des pairs le déclara aussitôt déchu de ses domaines sur la terre de France. C'était ainsi que Philippe Auguste avait procédé avec Jean sans Terre; mais Édouard était un autre adversaire. En Angleterre, on se préparait à la lutte avec une ardeur incroyable. Les clercs donnèrent aux rois la moitié de leur revenu, les bourgeois le sixième, et le reste de la nation le dixième. L'empereur Adolphe de Nassau, les ducs de Brabant et de Bretagne, les comtes de Flandre, de Bar et de Savoie, prirent parti pour Édouard Ier. Philippe alla chercher des alliés jusqu'au fond de la Norwège, où il traita avec un roi Éric, qui convoitait l'Écosse, et qui lui promit deux cents vaisseaux, dont on n'entendit jamais parler. Il opposa le dauphin de Vienne au comte de Savoie, Florent de Hollande au comte de Flandre, Albert d'Autriche à l'empereur. Toutefois ses alliés naturels étaient en Écosse, où le hautain protectorat d'Édouard commençait déjà à soulever les esprits. Bailleul n'osait point encore remuer; mais les envoyés de Philippe sondaient le terrain, et tout annonçait qu'Édouard rencontrerait là une dangereuse diversion.

Les Français commencèrent par s'emparer de toute la Guyenne qu'Édouard, abusé au moyen de négociations perfides, remit de lui-même entre leurs mains. Dans le *concordat* qu'on lui avait fait signer, ce ne devait être qu'un dépôt, en attendant que l'on eût révisé l'arrêt de la cour des pairs; mais Philippe jeta le masque, quand il tint la province, et le roi d'Angleterre envoya une armée pour la reprendre. Son

général, Jean de Saint-Jean, n'eut besoin que de se montrer dans cette contrée tout anglaise, dont la nationalité était compromise par sa réunion à la couronne de France. Blaye, Bourg, La Réole, Bayonne, lui ouvrirent d'elles-mêmes leurs portes. Les milices du pays accouraient de toute part dans son camp. En quelques semaines, les troupes royales se virent acculées derrière les murs de Bordeaux et des places fortes qui leur restaient. A l'arrivée de Charles de Valois, elles se remirent en campagne. Il regagna le terrain perdu ; et, pour arrêter la défection des Gascons, il en fit pendre soixante, pris par le connétable de Nesle, au siége de Podensac [jeudi de Pâques, 1296].

La Guyenne n'était pas le seul théâtre de la guerre. Mathieu de Montmorency vint faire une descente à Douvres, qu'il prit et brûla. Les Anglais s'en vengèrent sur Cherbourg, mais ils n'allèrent pas plus loin. Ils avaient pourtant beau jeu en Normandie, où l'on ne pouvait oublier Guillaume le Conquérant. Au commencement de la guerre, Rouen s'était révolté contre les gens du roi, et avait repris les couleurs de l'Angleterre ; ses prisons étaient encore pleines de mécontents. Mais Édouard n'était pas tranquille lui-même dans ses propres états. Les Gallois, qui s'étaient soulevés, venaient de lui défaire une armée destinée à passer en Guyenne, et l'Écosse l'appela l'année suivante.

Heureusement pour lui que ses alliés du continent lui vinrent en aide. Philippe, instruit du traité qui liait le comte de Flandre aux Anglais, l'avait attiré, sur un prétexte, à Corbeil, et fait jeter avec sa femme dans la grosse tour du Louvre. Guy ne racheta sa liberté qu'à des conditions honteuses, et en se soumettant d'avance à l'excommunication, s'il revenait à Édouard ; mais, une fois de retour en Flandre, il assemble ses voisins et ses vassaux, et envoie les abbés de Floref et de Gemblours déclarer en son nom la guerre au roi de France. Philippe leur répondit en faisant lancer l'interdit sur les domaines du comte, où il parut bientôt à la tête de ses barons. Lille capitula, malgré les efforts du fils de Guy, qui fut obligé de s'évader en secret. L'armée française se répandit ensuite dans tout le pays, où elle ne rencontra nulle part de résistance sérieuse. Il y avait en Flandre un parti français que l'on appelait *la faction du lis*, composé en grande partie de gens de métier, en lutte avec le comte pour les franchises de leurs corporations. Il facilita partout les progrès du roi. A Furnes, où Guy était venu présenter la bataille au comte d'Artois, les chefs de *la faction du lis* désertèrent au milieu de l'action, et la cause flamande ne put se relever de cette journée. La flotte

d'Édouard était à Dam, se tenant prête en apparence à soutenir l'allié de l'Angleterre ; mais elle se réfugia en haute mer à l'approche de Charles de Valois et du connétable de Nesle, partis en avant pour la brûler. Bientôt les Anglais se retirèrent tout à fait de la partie. Les affaires d'Écosse étaient devenues trop sérieuses pour qu'Édouard pût les mener de front avec une guerre contre le roi de France. Celui-ci, de son côté, se voyait sur le point de réunir à la couronne ce riche comté de Flandre qui valait à lui seul un royaume, avec son immense commerce et ses populations innombrables. Une si belle conquête méritait bien de l'occuper tout entier. Il y eut d'abord une trêve de deux ans, et enfin, dans un traité qui fut conclu, le 20 mai 1303, sur les bords de la Seine, au petit village d'Asnières, près de Paris, les deux rois se firent mutuellement le sacrifice de leurs prétentions et de leurs alliances. On maintint le *statu quo* en Guyenne, où chacun garda ce qu'il tenait. Édouard ne songea plus qu'à l'Écosse, que lui abandonnait Philippe, et le laissa poursuivre en paix ses entreprises sur le comté de Flandre.

Charles de Valois, auquel on avait confié la conduite de la guerre en 1299, la poussa si activement, que Guy n'eut bientôt plus d'autre ressource que de s'abandonner à la générosité du vainqueur. Il vint à Paris avec ses fils et ses principaux partisans, conduit par Charles de Valois, qui l'avait décidé à cette démarche, en lui promettant le retour en Flandre au bout d'un an, et qui le présenta au roi. Mais le comte connaissait mal son suzerain. Quand il se jeta à ses pieds avec les siens, demandant tous grâce et pardon, Philippe les regarda d'un air froid, et dit à Charles qu'il avait mal fait de promettre. Ensuite il dispersa cette troupe suppliante dans les prisons de son royaume, à Compiègne, à Chinon, dans ses châteaux d'Auvergne ; puis il s'en alla avec la reine et toute sa cour visiter en pompeux équipage ses nouveaux sujets, qui, tout joyeux de perdre un maître ennemi de leurs priviléges, lui firent partout des fêtes et des réjouissances, sur son passage.

Ils ne furent pas longtemps à s'apercevoir qu'ils avaient perdu au change. On ne se faisait aucune idée dans les terres de France de ces grandes cités flamandes, dont les gros bourgeois avaient des fortunes de prince, dont les corps de métier formaient des armées entières. Quand la reine était venue à Bruges, il y avait un tel luxe d'atours sur les femmes de brasseurs et de bouchers qui se pressaient à ses côtés, qu'elle s'était écriée avec une sorte de dépit : « Je croyais être la seule reine ici, mais j'en vois plus de six cents ! » Il ne fallait pas demander

aux chevaliers de Philippe, habitués à ne voir que de *petites gens* dans les communes, de respecter ces puissances bourgeoises. Il arriva en Flandre ce qui était arrivé en Sicile. Seulement, au lieu d'attendre seize ans, et d'assassiner leurs ennemis en allant à vêpres, après avoir été mendier des protections d'avance, les Flamands se délivrèrent les armes à la main, et seuls, et sitôt qu'ils le voulurent. Une lutte s'étant élevée à Bruges, entre les petits métiers et les magistrats, ceux-ci en appelèrent au gouverneur français, Jacques de Châtillon, qui entra en guerre avec le peuple, et après une victoire pénible, chassa de la ville les chefs de la révolte, entre autres Pierre Le Roy, celui par qui elle avait commencé. C'était un vieillard de plus de soixante ans, petit, grossier de manières, mais entreprenant et résolu. Il s'associa une espèce de géant, un boucher de Mâle, nommé Jean Breyel, qui était poursuivi par les Français depuis qu'il en avait assommé un d'un coup de poing, et tous deux allèrent se concerter à Namur avec ceux des fils du comte Guy qui n'avaient pas suivi leur père à Paris. Il fut résolu qu'ils retourneraient



à Bruges, pour y soulever le peuple contre les étrangers. Un soir, le tisserand et le boucher entrèrent déguisés dans la ville. Dans l'orgueil

de sa victoire, le seigneur de Châtillon forçait les bourgeois à démolir eux-mêmes leurs fortifications. Les deux proscrits allèrent aux remparts dès le lendemain de leur arrivée ; ils ameutèrent la foule assemblée pour ce travail odieux ; on chassa les gens du gouverneur, et Pierre Le Roy, devenu maître de la ville, commença sur-le-champ la guerre. Ceux de Gand se révoltèrent au même instant pour quelques impôts arbitraires. Les magistrats, qui sentaient venir l'émeute, avaient refoulé les ouvriers dans leurs ateliers par des menaces de mort, et mis une forte garde au beffroi. Les métiers se précipitèrent tous à la même heure dans les rues, frappant sur des poêles et des chaudrons, s'emparèrent du commandement de la ville, et se réunirent aux gens de Bruges. De proche en proche, la sédition s'étendit. Un des fils du comte accourut se mettre à la tête du mouvement populaire ; bientôt Châtillon vint dire à Philippe que la Flandre était perdue pour lui s'il ne l'envoyait défendre par quelque puissante armée. Robert d'Artois arriva avec sept mille chevaliers et quarante mille fantassins. A cet imposant armement, les Flamands n'avaient à opposer que des hommes de communes ; mais ils étaient soixante mille, serrés en épais bataillons, tous couverts de bonnes cuirasses, armés de piques longues et pesantes qu'ils maniaient hardiment. On en vint aux mains près de Courtray. Guy de Flandre, ayant rangé ses troupes derrière un large canal, arma chevaliers, à la vue de toute l'armée, Pierre Le Roy et Jean Breyel, les deux champions de la Flandre, et attendit tranquillement qu'on vînt l'attaquer. Robert d'Artois, en se précipitant à l'aveugle avec sa noblesse, courut se jeter dans les eaux du canal, où hommes et chevaux s'amoncelèrent sans pouvoir franchir le terrible rempart de piques dont l'autre bord était hérissé. Il y périt vingt mille hommes, parmi lesquels on trouva Robert d'Artois, percé de trente blessures, et toute la fleur de la chevalerie française [11 juillet 1302].

Philippe ne se laissa point abattre par ce désastre. Deux mois après, il était en Flandre avec quatre-vingt mille hommes ; mais les pluies arrivèrent ; il n'eut que le temps de se montrer, et s'en retourna sans avoir rien fait. Cependant la guerre traînait en longueur. Le roi, voulant essayer d'un accommodement, envoya le vieux comte, son prisonnier, à ses sujets rebelles. Ce fut en vain : Guy, à peine écouté des nouveaux maîtres du comté, revient de lui-même à sa prison de Compiègne. et Philippe, pour en finir, attaque à la fois la Flandre par terre et par mer. « Pendant que sa flotte, commandée par le Génois Grimaldi, bat

Guy de Flandre dans le Zuyderzée, lui-même entre en Flandre avec cinquante mille fantassins, et douze mille chevaux. On se rencontra près de Mons-en-Puelle, et toute la journée s'étant passée en escarmouches, pendant la nuit, les Français, qui se divertissaient ou se reposaient sous leurs tentes, virent tout à coup une longue et massive phalange déboucher dans la plaine : c'étaient les Flamands qui, manquant de vivres, et craignant que la bataille ne se fît attendre, étaient venus la chercher au milieu du camp français. Le premier moment de surprise fut critique : Philippe, attaqué, au moment où il se mettait à table, par un gros de Flamands qui s'était fait jour jusqu'à lui, pensa périr dans la mêlée. Mais l'on reprit bientôt courage, et les Flamands, engagés dans les tentes et les bagages de leurs ennemis, furent entourés de toutes parts. On fit main basse sur eux, et ceux qui surent défendre leur vie s'échappèrent à la faveur des ténèbres. Le lendemain, Jean de Namur, leur général, n'avait plus d'armée. Mais un cri de rage avait répondu dans les bonnes villes, à la nouvelle de sa défaite ; quelques jours après, il commandait à soixante mille hommes, et envoyait demander au vainqueur la bataille ou la paix. Philippe fut intimidé, et craignant de pousser à bout un peuple aussi énergique, lui accorda la paix. Il garda pour lui le pays en deçà de la Lys (à peu près la Flandre française d'aujourd'hui), et laissa le reste à la famille de Guy. A ce prix, les Flamands le laissèrent paisiblement faire montre à Paris de la victoire de Mons-en-Puelle ; et l'entrée triomphale qu'il fit à Notre-Dame, monté sur son cheval de bataille, n'excita pas leurs murmures, non plus que la statue équestre qu'il se fit élever. Philippe avait vaincu, mais il avait cédé (1304). » (*Cahiers d'histoire.*)

Cependant, à côté de cette histoire de guerres et de traités, qui a rempli jusqu'à présent le règne de Philippe, il s'en passait une autre moins féconde en détails matériels, mais d'une importance morale bien plus grande. Pendant que se succédaient, en France, tous les événements que nous racontons depuis deux siècles, de grandes révolutions s'étaient faites dans le monde. L'organisation religieuse du moyen âge s'en allait en même temps que son organisation politique, et les idées nouvelles, toutes en faveur de la royauté, tendaient à l'affranchir aussi bien de la tyrannie pontificale, que de l'insubordination des seigneurs. Boniface VIII, qui devint pape dans les premières années du règne de Philippe le Bel, ce grand destructeur des priviléges féodaux, ne vit pas, ou ne voulut pas voir que ces empiétements de l'autorité royale ne

s'étaient pas arrêtés au pied de la chaire de Saint-Pierre. Imbu des traditions romaines, il rêvait toujours, pour les saper, cette domination universelle qui devait faire de l'Europe un grand diocèse, et où leurs légats auraient joué le rôle des *Missi dominici* de Charlemagne. Aux fêtes du grand jubilé, institué par lui en 1300, il se montra au peuple



avec l'épée, le sceptre et le globe, un jour sous les habits pontificaux, paré le lendemain du costume impérial, l'épée au côté et la cuirasse sur le dos. « C'est moi qui suis César, » disait-il. Ces prétentions d'un autre siècle rencontrèrent peu de résistance auprès du faible Adolphe de Nassau, problématique empereur dont le *règne* n'avait pas interrompu *le grand interrègne*; mais il n'en fut pas de même quand elles vinrent se heurter contre la volonté froide de Philippe le Bel, le vrai successeur de saint Louis, avec la douceur de moins, et l'opiniâtre argumentation du légiste de plus. D'abord Boniface voulut se poser en arbitre suprême entre la France et l'Angleterre, décider des points restés en litige, et faire mettre en séquestre entre ses mains les places que les deux rois s'étaient prises l'un à l'autre. Sa bulle fut arrachée des mains du légat et mise en pièces par le comte d'Artois; puis le roi passa une déclaration en forme, portant qu'il ne voulait plus de l'impérieuse intervention du pape, et le traité d'Asnières se fit sans lui.

Il y avait une question plus délicate encore pour Philippe le Bel que ces débats de suprématie. Jamais roi ne s'était créé de plus impérieux besoins d'argent. Il lui en fallait à toute force et toujours, pour ses guerres, pour son parlement qu'il avait rendu sédentaire, pour ses

sergents à cheval, ses prévôts, ses baillis qu'il multipliait sur tous les points du royaume, pour les pompes de la cour qui entrait déjà dans cette voie de luxe où les Valois allaient la lancer si loin. Toujours préoccupé d'idées financières, il vendait aux serfs du Languedoc leur liberté, exemple qui devait être imité en grand par son fils; il frappait chaque année de nouvelles monnaies, et les altérait si bien qu'il y gagna le surnom de *faux monnayeur;* il inventait impôts sur impôts avec un tel cynisme d'avidité, qu'il accepta pour eux le nom de *mal-tôte*, dont le peuple les avait flétris. Le clergé, avec sa réputation d'opulence, ne devait, pas plus que le reste, échapper à ce pillage. Boniface voulut lui venir en aide. Dans sa fameuse bulle *Clericis laicos*, il défendit à tous les gens d'église de remplir, en aucune sorte, les vides du trésor royal, même à titre de prêt ou de don gratuit, et menaça de l'excommunication et celui qui donnerait, et celui qui recevrait. Mais son zèle maladroit l'avait emporté trop loin. L'archevêque de Reims, Barbet, protesta, au nom du clergé de France, contre sa bulle; et Philippe, se sentant appuyé, l'attaqua à son tour sur le même terrain, en arrêtant aux frontières l'or et l'argent que la cour de Rome tirait du royaume. Boniface céda, mais avec colère, et depuis, une sourde hostilité régnait entre le pape et le roi. Ce fut à cette époque que le premier essaya de s'interposer si malencontreusement dans les affaires politiques de la France, et Philippe, de son côté, s'en vengea en donnant asile aux Colonnes, les chefs du parti gibelin à Rome, les mortels ennemis de Boniface, qu'il gardait à sa cour pour le tenir en respect par la crainte. Quelque temps après le jubilé, le roi tenta cependant un accommodement, et envoya vers le pape son conseiller Nogaret, un des légistes dont il s'entourait, le même qui avait rédigé sa réponse à la bulle *Clericis laicos*. Le jurisconsulte voulut entamer une discussion dans les règles. Il cita le *Digeste;* on lui répondit avec l'Écriture Sainte et les Décrétales; bref, en partant il laissa les choses plus envenimées que jamais. Il fut suivi de près par Bernard Saissetti, évêque de Pamiers, depuis longtemps brouillé avec Philippe pour des querelles de suzeraineté, que le pape envoyait en France comme son légat. Bernard apportait une bulle plus hautaine encore que les autres, et dont il fit le commentaire avec tant d'insolence, que le roi tira l'épée contre lui au milieu de l'entrevue. Il s'enfuit à Pamiers, mais la vengeance royale sut l'y atteindre. Le vidame d'Amiens, Jean de Pecquigny, grand ennemi des clercs, entra une nuit avec ses hommes d'armes dans le palais épisco-

pal, et, marchant au lit du prélat, il le fit lever en lui disant qu'il venait le chercher *de par le roi*. Ensuite il s'empara de ses ornements, de ses papiers, et s'établit dans sa chambre avec ses sergents d'armes, qui jouèrent aux dés jusqu'au matin. On le conduisit à l'assemblée de



Senlis, dont les évêques, sur les nombreux chefs d'accusation présentés par les gens du roi, le condamnèrent enfin, mais en tremblant et avec des précautions infinies. Il fut confié à la garde de l'archevêque de Narbonne, son métropolitain, « en lieu sûr, mais spacieux, afin qu'il pût se promener à son aise. » On lui donnait un camerier, deux chapelains, trois écuyers, un clerc pour sa dépense, un frère de son abbaye de Saint-Antonin pour lui réciter l'office, deux cuisiniers, un médecin et six à sept mules. A vrai dire, c'était plutôt une retraite pour lui qu'une prison, car il était défendu aux chevaliers du roi de pénétrer dans sa chambre [1301].

Mais Boniface s'inquiétait peu de la personne de son légat. C'était de son autorité suprême qu'il s'agissait, et Philippe n'avait rien eu de tous ces ménagements pour elle. Dès les premiers jours de l'année 1302, on vit arriver en France Jacques de Normans, avec la bulle *Ausculta fili*, dans laquelle le pape mandait à Rome tout le clergé français, moines.

évêques, chanoines, docteurs des universités, *afin de délibérer avec eux sur les affaires du royaume*. Il avait compris dans quel embarras une pareille assemblée mettrait le roi ; mais Philippe prit hardiment son parti. Il jeta la bulle au feu en présence du légat, lui fit enlever toutes les copies qu'il en avait, et le renvoya sous bonne escorte du royaume, avec l'évêque de Pamiers, l'auteur de tout le scandale. Une fois sur le chemin, ni l'un ni l'autre ne pouvaient plus s'arrêter. Déjà nombre de clercs s'acheminaient vers Rome. Philippe lâcha sur eux ses sergents et ses prévôts, qui les pendaient sans rémission aux arbres de la route, et comme pour défier d'avance cette assemblée dont on le menaçait, il convoqua à Paris une assemblée générale des états du royaume, où, pour la première fois depuis Charlemagne, la bourgeoisie eut ses représentants. Ils furent pris pour la plupart dans le corps des légistes, les meneurs de cette affaire ; aussi le *tiers-état* n'hésita pas un instant. Les seigneurs écrivirent à Boniface une lettre ferme, mais sans colère, en spectateurs indifférents du combat. Quant aux clercs, ils tergiversaient et parlaient toujours d'aller à Rome. Mais les menaces universelles l'emportèrent à la fin : ils condamnèrent Boniface à genoux, il est vrai, et en demandant pardon ; mais, après tout, ils l'avaient condamné [1303].

Alors d'étranges scènes se passèrent. Des bulles furieuses étaient lancées à Rome, et brûlées à Paris. Des deux côtés, l'injure et la menace s'échangeaient à l'envi : « Ah ! ce maudit *Bel* veut faire le mutin, je « vais le châtier comme un enfant (*sicut pusionem*) ; ce Philippe qui « n'est *bel* que de son visage, » s'était écrié Boniface. Philippe ne l'appelait plus que *le pape Maléface*. Nogaret lisait aux états rassemblés une seconde fois dans la grande salle du Louvre, une espèce de pamphlet où le chef de la chrétienté était représenté comme un hérétique, comme un homme qui ne croyait pas à l'Eucharistie, l'outrage le plus sanglant qu'on pût faire alors. Il comptait les jeunes clercs en cotte rouge dont il aimait à s'entourer, et lui jetait à la face ces accusations infâmes que nous verrons reparaître dans le procès des Templiers. Le comte d'Évreux parlait tout haut de déposer, de frapper *le grand-prêtre imposteur*. Réduit, pour toute défense contre ce débordement de haine et de menaces, aux foudres pontificales, impuissantes dans sa main, Boniface avait déjà expédié en France des bulles d'excommunication, soigneusement mises à l'ombre par son rival ; poussé à bout, il se décida enfin à une démarche solennelle. C'était le 8 septembre,



Le pape Boniface VIII abandonné aux outrages des Condottieri.

jour de la nativité de la sainte Vierge, qu'il devait mettre la France et son roi au ban de la chrétienté. La bulle était faite et prête à être affichée aux portes de la cathédrale d'Anagni, son séjour habituel. Le 7 au matin, Nogaret entra dans Anagni, avec Sciarra Colonne et une bande de condottieri. Il venait, envoyé par son maître, appliquer au pape le système de violence juridique employé avec Bernard, l'évêque de Pamiers.

Quand le légiste pénétra dans le palais pontifical, il trouva Boniface assis sur son trône, armé des deux glaives et la tiare en tête, qui l'attendait seul entre deux cardinaux, en se drapant fièrement dans le manteau de saint Pierre. Cette majesté dramatique en imposa d'abord au fils du petit clerc de Montpellier, brûlé comme Albigeois par les inquisiteurs dominicains. Il s'approcha avec respect, et il s'excusait presque, quand l'altier pontife lui imposa hardiment silence, et l'appela fils de *Patarin* (hérétique). Alors Sciarra Colonne s'avança. Il tenait enfin sa vengeance, et il se rappelait que, pris par des pirates dans sa fuite de Rome, il avait ramé quatre ans entiers sur leurs bancs, plutôt que de se trahir en leur disant son nom. Sciarra frappa le vieillard à la joue de son gantelet, et, l'arrachant de son trône, il tirait déjà son épée : Nogaret lui arrêta le bras ; et rendu à toute l'audace de sa haine, en se voyant protecteur : « O toi, chétif pape, s'écria-t-il, considère et regarde la bonté de monseigneur le roi de France, qui, si loin que soit de toi son royaume, par moi te garde et te défend. » (*Chroniques de Saint-Denis.*) Ensuite on abandonna Boniface aux insultes des condottieri, qui le firent monter sur un cheval sans selle et sans bride, la tête tournée vers la queue, et le chassèrent ainsi à travers la ville, tout couvert de son costume pontifical. Il resta enfermé trois jours dans une chambre étroite, ne prenant aucune nourriture, de peur du poison ; sans une pauvre femme qui lui remit en cachette trois œufs et un peu de pain, il serait mort d'inanition. Mais Nogaret ne se pressa point assez de retourner en France avec son captif. L'indignation prit les habitants ; ils mirent sa troupe en déroute, et délivrèrent Boniface, qu'ils portèrent en triomphe sur la place publique. Il les remerciait en pleurant, et leur demandait du pain et du vin. Il courut se réfugier aussitôt à Rome ; mais c'était trop d'épreuves pour un vieillard de quatre-vingt-six ans. La fièvre chaude le prit en route, et il mourut dans des accès de rage, mangeant ses mains, dit le continuateur de Nangis (11 octobre 1303).

Le scandale fut immense. « Je le vois, s'écria le Dante, tout gibelin qu'il était, il entre dans Anagni, le fleurdelisé. Je vois le Christ captif en son vicaire, je le vois moqué une seconde fois, il est de nouveau abreuvé de fiel et de vinaigre. » Toutefois cette protestation brutale de la force contre le despotisme d'une idée, débarrassa pour toujours et Philippe et la royauté des prétentions surannées de la papauté. Aucun pape n'osa plus se risquer à la lutte, après avoir vu Boniface VIII échouer avec plus de conviction peut-être et d'intrépidité qu'il n'en avait fallu à Grégoire VII, et les événements qui survinrent bientôt changèrent entièrement le rôle des successeurs de Boniface. Benoît XI étant venu à mourir en 1304, de grands débats s'élevèrent dans le conclave partagé entre la faction italienne et la faction française. Pendant neuf mois l'Église attendit en vain un souverain pontife. Désespérant d'en finir, les deux partis firent un accommodement ; les Italiens dressèrent une liste de trois candidats, parmi lesquels les Français s'engagèrent à nommer un pape dans quarante jours. La liste présentée, un courrier fut expédié sur-le-champ à Philippe, qui, voyant le nom de Bertrand de Goth, petit gentilhomme du Bazadors, promu autrefois à l'archevêché de Bordeaux, par Boniface, pensa qu'il aurait bon marché de cet avide parvenu, et lui manda de venir le trouver dans une chapelle de la Saintonge, au milieu d'un bois. En s'entendant proposer la couronne pontificale, Bertrand tomba aux pieds du roi, qui lui fit de dures conditions. Il demanda le rétablissement des Colonnes, son absolution complète et celle de tous les gens dont il s'était servi contre Boniface, la dîme des revenus de son clergé pendant cinq ans, et enfin la condamnation de la mémoire du pape Boniface. Le Gascon jura tout ce qu'on voulut, et fut nommé pape sous le nom de Clément V [1305].

De toutes ses promesses, la dernière fut la seule qu'il refusa ensuite d'exécuter ; mais on dit que Philippe lui avait parlé d'une dernière condition, qu'il tenait secrète, et dont il ne voulait réclamer l'exécution qu'après coup. Les uns prétendent qu'il s'agissait de la translation du siége pontifical de Rome à Avignon, accomplie sous Clément V, malgré l'opposition des Italiens, qui l'appelèrent *la captivité de Babylone*. D'autres ont soutenu que cette condition mystérieuse n'était autre chose que la destruction de l'ordre des Templiers.

« L'an 1118, neuf gentilshommes français qui combattirent en Terre-Sainte sous les drapeaux du roi Baudouin, touchés de la misère des

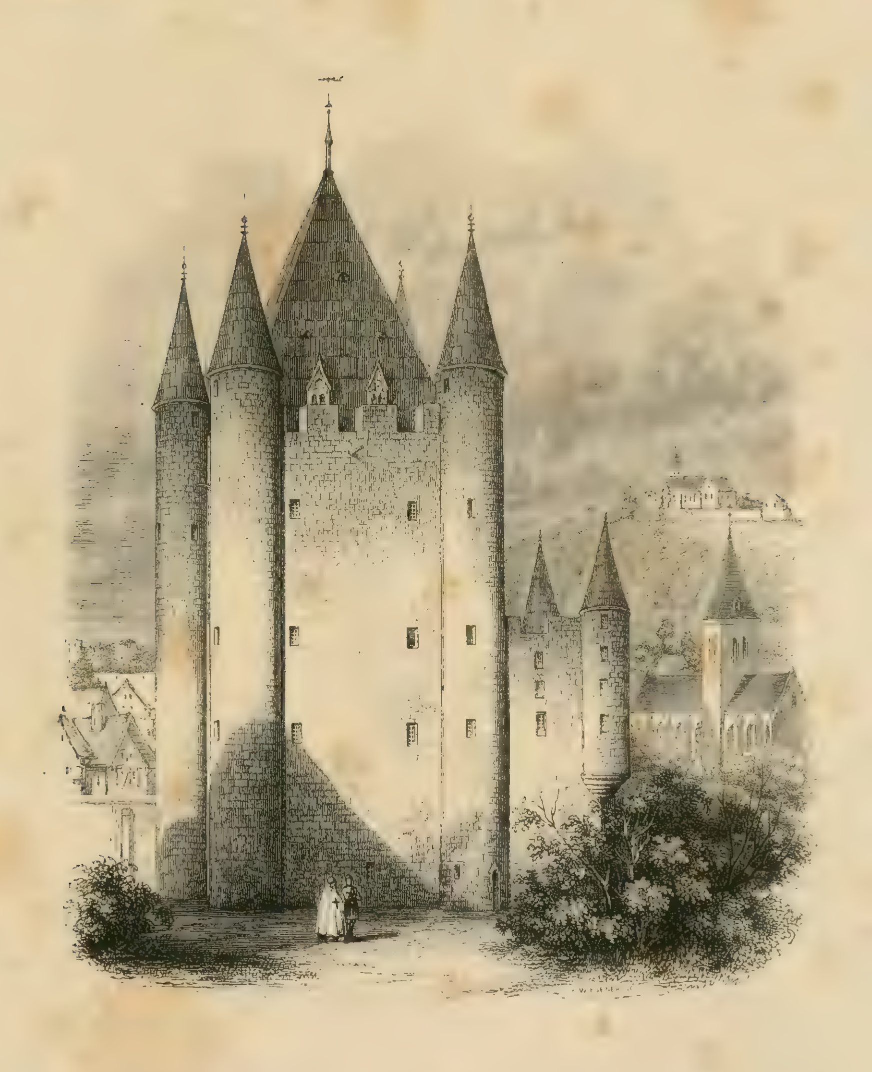
pauvres pèlerins qui arrivaient d'Europe, et des dangers qu'ils couraient au milieu des Infidèles, en traversant les déserts dont la Palestine est couverte, formèrent une association à la fois religieuse et guerrière, qui reçut le nom d'ordre du Temple, parce que leur premier établissement était voisin du temple de Jérusalem. C'était à la fois un hôpital et un camp. Les religieux recevaient les pèlerins, les soignaient, leur lavaient les pieds; puis, redevenus chevaliers, ils endossaient leurs armures et les reconduisaient, la lance en arrêt, jus-



qu'au port où se faisait l'embarquement. Bientôt leur nombre s'accrut, et la milice du Temple devint une des premières puissances de la Palestine. Tant qu'il resta un pouce de terre aux Francs dans l'Orient, les Templiers le disputèrent courageusement aux Infidèles; mais quand tout fut fini et que l'Europe, tout entière aux révolutions déjà sérieuses qui

s'opéraient dans son sein, eut ramené ses regards des bords de l'Asie sur elle-même, alors l'ordre du Temple perdit de vue son antique patrie, et se laissa rejeter sur la terre d'Occident. Il n'avait pas su, comme l'ordre des Chevaliers de Saint-Jean, se ménager un poste à lui dans les mers de l'Asie-Mineure, d'où il pût continuer la guerre avec les musulmans, et rester fidèle à sa mission : il était venu, sans retourner la tête vers ce qu'il laissait, s'installer pour toujours dans un pays où il avait d'immenses possessions dues à la faveur des peuples et des rois ; et là, posés au milieu de cette vaste fermentation qui travailla si énergiquement les esprits dans la seconde moitié du treizième siècle, les Templiers s'étaient incorporés comme un élément nouveau à cette société remuée, et s'étaient mêlés à toutes les révolutions qui l'agitaient. Ni leur puissance ni leur nombre n'avaient diminué depuis leur départ de l'Orient. Leur ordre était toujours un abîme ouvert où s'engouffrait toute cette génération de cadets de famille qui, plutôt que de rester près du foyer paternel, à ramper aux pieds de leurs aînés, aimaient mieux s'en aller mener une vie joyeuse dans le temple. Toujours quelque riche seigneur, dégoûté de la solitude de son manoir, venait frapper à la porte de l'ordre, et échanger ses biens contre la croix rouge et le manteau blanc de chevalier. Les possessions des Templiers s'étendaient, comme un vaste réseau, sur l'Europe entière : il y en avait en Allemagne, en Italie, en Angleterre, en Espagne, jusqu'en Pologne et en Norwège, et le centre de tout cela était en France, où résidait le Grand-Maître, espèce de petit monarque qui en valait plus d'un autre. Les Templiers avaient l'exemple de leurs frères du nord, les chevaliers teutoniques, qui venaient de se conquérir un royaume sur les Infidèles ; peut-être eux-mêmes avaient-ils déjà jeté les yeux sur quelque contrée de l'Europe chrétienne, et comptaient-ils se faire une part du butin au milieu des troubles qui agitaient l'Allemagne et l'Italie : Philippe le Bel y pourvut pour ses voisins. » (*Cahiers d'histoire.*)

Il est probable que, dans sa grande lutte avec le pape, le roi de France avait senti le danger de cette milice monastique, espèce d'armée permanente au service des idées religieuses, et qu'un plus habile que Boniface pouvait appeler un jour à soutenir ses querelles. Sans doute aussi que les grandes richesses des Templiers grossirent leurs crimes à ses yeux, et qu'il les condamna pour *apurer ses comptes*, comme disait un empereur romain. On peut enfin, si l'on veut attribuer leur



Le Temple.

Le jeune roi essaya en vain de se relever par la guerre de la honte de ces débuts. La Flandre, toujours hostile, avait profité des embarras d'un avénement pour secouer les liens féodaux qui rattachaient ses comtes à la couronne de France. Louis convoqua ses *pairs*, et comme ils n'étaient pas en nombre, il leur donna de son autorité privée douze collègues. Ainsi constituée, la cour des pairs ne pouvait manquer de déclarer le comte Robert déchu de son fief de Flandre; mais il fallait exécuter l'arrêt. Louis voulut à peine agir qu'il comprit qu'après tout Philippe et les siens n'avaient pas eu si grand tort. Il revint aux gens de loi et aux *tailles* extraordinaires, et n'osant recourir aux expédients usés par son père, il imagina une manière nouvelle de tirer de l'argent de ses sujets, en vendant aux serfs leur liberté. L'acte par lequel il leur fait *cette grâce insigne* a été rapporté par tous les historiens comme quelque chose de mémorable; mais, pour bien l'apprécier, il faut y joindre en forme de commentaire l'ordonnance dont il fut suivi, et dans laquelle le roi donnait ces instructions singulières aux baillis des campagnes : « Comme il pourrait être qu'aucun, par mauvais conseil et par faute de bons avis, tomberait en déconnaissance de si grand bénéfice et si grande grâce, si que il voudrait mieux demeurer en la chétiveté de servitude que venir à état de franchise, nous vous mandons et commettons, que de telles personnes, par l'aide de notre présente guerre, vous leviez si suffisamment et grandement comme la condition et richesse des personnes pourront bonnement suffire. » Il est permis de dire ensuite après M. Michelet, quand il rapporte cette phrase célèbre : *dans le royaume des Francs, il ne peut y avoir de serfs*, que « le royal marchand faisait valoir sa marchandise avec ce jeu de mots emphatique. »

L'argent de la guerre ramassé ainsi de gré ou de force, Louis le Hutin se mit en route pour la Flandre le 14 juillet 1315. Mais il était parti trop tard : les pluies le surprirent dès son entrée dans le pays, et combattirent pour les Flamands comme après la bataille de Courtray. Il fallait trente chevaux pour amener une pièce de vin au camp, dit le continuateur de Nangis. Bientôt, ne pouvant plus ni avancer ni reculer, les Français brûlèrent leurs tentes et s'en revinrent *inglorieux et sans rien faire*.

Cette guerre avortée est l'unique fait sérieux de Louis le Hutin. L'année suivante, au mois de juin, s'étant fort échauffé à une partie de paume dans le bois de Vincennes, il entra se mettre au frais dans une

grotte où la fièvre l'attendait pour l'emporter en quelques jours, après un règne d'un an et huit mois. Il laissait une fille nommée Jeanne, qu'il avait eue de Marguerite de Bourgogne. Mais Clémence de Hongrie, sa seconde femme, était enceinte, et, en attendant, on nomma régent Philippe de Poitiers, le second fils de Philippe le Bel.

A la mort de Louis, Philippe était à Lyon, devenue ville royale dans les dernières années de son père ; il y était venu hâter la nomination d'un pape d'une façon assez cavalière, en faisant murer les portes du couvent des frères prêcheurs, où les cardinaux étaient assemblés, avec ordre de ne les remettre en liberté que quand ils se seraient entendus. Laissant les prélats captifs à la garde du comte de Forez, il courut à Paris, où Charles de Valois affichait des prétentions à la régence. L'ancien *condottiere* de Boniface fut encore malheureux cette fois, et Philippe, après avoir chassé son oncle du Louvre dont il s'était emparé déjà, alla faire acte d'autorité royale dans l'Artois, qu'une querelle de succession livrait à la guerre civile. Robert d'Artois, tué à la bataille de Courtray, avait laissé son comté à sa fille Mathilde, ou Mahaut dans le langage du pays. Mais son fils Philippe, tué avant lui à Furnes, avait eu plusieurs enfants, dont l'aîné, Robert d'Artois, disputait hardiment le comté à sa tante Mahaut. Une foule de seigneurs mécontents, qui prêtaient la main à ses desseins, l'aidèrent à conquérir Arras et Saint-Omer dans le désordre des commencements de la régence. Philippe, gendre de Mahaut, n'eut pas de peine à se décider : il alla chercher l'oriflamme à Saint-Denis, vint à Amiens avec une nombreuse armée, et trancha la question en emmenant à Paris le prétendant, qui fut mis au Châtelet, puis à Saint-Germain-des-Prés, et enfin marié à la fille du comte de Valois, entre les mains duquel Philippe avait remis l'Artois par *interim*. Robert se réservait toutefois de revenir sur cette pacification forcée. Nous le retrouverons sous Philippe de Valois.

A son retour d'Amiens, le régent apprit en route que Clémence était accouchée d'un fils nommé Jean. Huit jours après l'enfant mourut, et Philippe alla le porter lui-même à Saint-Denis, où il fut mis en terre aux pieds de son père (22 novembre 1316). « C'est sans raison, dit le père Daniel, que quelques-uns ne le mettent pas au nombre des rois de France : il acquit ce titre en naissant, et il le porte en quelques pièces du trésor des Chartres. » De fait, il y aurait mauvaise grâce à contester à ce pauvre enfant, *le véritable enfant de la douleur*, comme l'appelle le chanoine de Saint-Victor, cette place imperceptible qu'il peut revendiquer

quatre dont le sort n'eût pas été décidé. C'étaient les premiers de l'ordre, le grand-maître Jacques Molay, le visiteur de France, et les maîtres d'Aquitaine et de Normandie. Le pape, qui s'était réservé le droit de prononcer sur eux, nomma enfin une commission qui reçut leurs aveux et les condamna à une captivité perpétuelle. Tout était dit quand Jacques Molay et Gui, le maître de Normandie, revinrent tout à coup sur leur confession. On les remit jusqu'au lendemain entre les mains du grand-prévôt; mais Philippe, impatienté de tant de lenteurs et de retours, ne voulut plus rien attendre. Il les fit conduire le même jour, à la pointe de l'île de la Cité, derrière le jardin du Palais, où ils furent brûlés tous les deux, sans démentir un seul instant leur courageuse rétractation [11 mars 1314].

Seretti de Vicence rapporte que du milieu des flammes Jacques Molay assigna le pape et le roi à comparaître devant Dieu, Clément dans quarante jours, Philippe dans l'année. Ils n'y manquèrent ni l'un ni l'autre; mais avant que son terme fût arrivé, Philippe eut encore le temps de repaître ses yeux d'une dernière exécution. Ses trois fils Louis, Philippe et Charles, avaient épousé trois princesses de Bourgogne qui furent accusées tout à coup, au printemps de 1314, des plus affreux déportements. C'est à elles que s'applique la tradition des reines de la tour de Nesle, *qui faisaient le guet aux passants,* dit Brantôme, les attiraient le soir et les jetaient à la Seine, le matin. Jeanne de Bourgogne qui avait apporté la Franche-Comté en dot à Philippe, fut déclarée pure, et *réconciliée à son époux.* Mais Blanche et Marguerite, rasées et dépouillées de leurs habits royaux, allèrent expier dans une dure captivité les crimes dont on les accusait, tandis qu'on torturait de la manière la plus barbare Philippe et Gauthier d'Aulnay, jeunes chevaliers normands, désignés comme étant leurs complices. On les écorcha vifs sur la place du Martroy Saint-Gervais, et ce ne fut qu'après avoir épuisé sur eux toutes les ressources de l'art des *tortureurs,* qu'on leur trancha la tête. Les supplices se multipliaient partout le royaume. On ne voyait que gens fouettés ou brûlés, tant Philippe avait soulevé de haines, et tant il se montrait violent pour les comprimer! Déjà l'on parlait tout haut de révolte. En Champagne, en Bourgogne, dans l'Artois, dans le Forez, les nobles et les bourgeois se coalisaient pour la première fois, et se prêtaient appui contre les exactions royales. Philippe fut délivré par la mort de la honte de céder. Étant tombé de cheval en chassant dans la forêt de Fontainebleau, il fut pris d'une maladie de langueur, et mourut le 29 no-

vembre 1314, dans le palais de Fontainebleau, où il était né. Il était encore dans l'année que lui avait donnée Jacques Molay. Philippe le Bel laissait trois fils, tous trois jeunes et beaux chevaliers, chéris de la noblesse dont ils avaient les mœurs et les habitudes ; on n'eût jamais supposé qu'on était à la veille d'une dynastie nouvelle. Mais il semble qu'une sorte de malédiction ait pesé sur la famille de ce prince impie et cruel, et que les ombres de Boniface et de Jacques Molay l'aient poursuivie jusqu'au bout. En quatorze ans, les trois fils de Philippe le Bel disparurent l'un après l'autre, sans laisser ni postérité ni mémoire. L'histoire de ces règnes si courts, qu'ils n'en font qu'un en quelque sorte, termine tristement la période de la grande dynastie capétienne, qui s'éteint dans l'obscurité, comme pour faire mieux ressortir la pompe et le bruit dont va bientôt s'entourer la maison de Valois.

Louis le Hutin, qui régna le premier, n'était qu'un enfant étourdi et tapageur, comme le dit assez son nom, déjà châtié plusieurs fois par son père pour ses goûts bruyants, au rapport du chanoine de Saint-Victor. Il laissa régner à sa place son oncle Charles de Valois, homme ambitieux et médiocre, qui avait rêvé le rôle de Charles d'Anjou, et qui l'avait manqué. Après avoir échoué dans la voie de conquêtes que lui ouvraient en Aragon les vêpres siciliennes, et la bulle du pape Martin IV, il avait été courir la fortune en Italie, où il s'était vu le jouet de mille illusions. Florence, Rome, la Sicile, la couronne impériale, et jusqu'à l'héritage des empereurs déchus de Constantinople, l'avaient attiré et trompé tour à tour. Rentré en France, il n'avait pas même joué le second rôle après son frère, éclipsé qu'il était par l'influence des légistes. Il usa malheureusement de l'autorité que lui donnait la faiblesse puérile de son neveu. La révolte qui grondait à la fin du dernier règne éclata sur tous les points. A Sens, les paysans insurgés s'étaient nommé un roi, un pape et des cardinaux, enveloppant dans une haine commune et l'église et la royauté. Pour apaiser les ligues féodales des provinces, on ne trouva d'autre moyen que de leur accorder des *chartes*, dans le style de la *grande charte* anglaise. La Normandie, la Bourgogne, l'Auvergne, le Languedoc, la Picardie, la Champagne eurent chacune la leur. Les nobles redemandaient leurs droits de guerre, le peuple réclamait contre les *tailles* et l'altération des monnaies. On fit droit à tous, et pour que cette espèce d'amende honorable du dernier règne fût entière, Charles abandonna aux ressentiments populaires les légistes qui avaient tout fait. Le chancelier Pierre de Latilly fut traîné devant les



Execution de Jacques Molay, grand maitre des Templiers.

juges. L'*avocat général* de Philippe, Raoul de Presle, jeté dans les cachots de Sainte-Geneviève de Paris, fut soumis à son tour aux tortures qu'il avait commandées tant de fois. Bien avait pris à Pierre Flotte et à Nogaret, de mourir un an avant leur maître. L'oncle de Louis le Hutin trouvait un plaisir cruel à se venger ainsi de ces tyrans en robe qui l'avaient régenté comme les autres. Mais de tous les hommes dont s'était servi son frère, celui contre lequel il se sentait le plus de haine, c'était Enguerrand le Portier, surnommé de Marigny, gentilhomme de Normandie, le grand favori de Philippe qui en avait fait, selon l'expression du continuateur de Nangis, un *maire du palais*, un *coadjuteur* du royaume de France. Il fut arrêté par deux sergents d'armes à la porte de l'hôtel des Fossés-Saint-



Germain, où se tenait le conseil, enfermé dans la tour du Louvre, puis au Temple, et jugé à Vincennes, après qu'on eut fait publier à son de trompe dans les halles et les carrefours de Paris « que toutes bonnes

gens, riches ou pauvres, auxquelles Enguerrand aurait méfait, vinssent faire leur complainte à la cour du roi, où on leur ferait bon droit. » Louis, trop insouciant pour partager les haines implacables de son oncle, et peut-être aussi par un reste de respect pour la mémoire paternelle, pensait à envoyer pour toute punition le ministre disgracié combattre dans l'île de Chypre, dans les rangs des chevaliers de Saint-Jean. Mais ce n'était pas assez pour Charles de Valois. Tout à coup il se présenta des témoins pour déposer qu'Enguerrand avait fait *envoulter* le roi par un nécroman de Paris nommé Jacques Delor. Ils montraient les figures de cire faites à son image et piquées au cœur avec des épingles. Il n'en fallut pas plus : Enguerrand, condamné par les barons à être pendu au gibet de Montfaucon, qu'il avait fait dresser lui-même, y fut conduit sur-le-champ, vêtu de méchants habits, une torche de cire jaune à la main, au milieu d'une foule immense de peuple qui, malgré toutes ses rancunes, finit par pleurer sur lui, en l'entendant



répéter : « Bonnes gens, pour Dieu, priez pour moi ! » Charles fut moins facile à attendrir. Il laissa l'ancien *coadjuteur* du royaume suspendu pendant deux ans, côte à côte avec les *ribauds* et les voleurs, et ce ne fut qu'à force d'instances que sa famille obtint de détacher du gibet ce qui restait de son squelette.

chute à l'aide insouciante qu'ils lui prêtèrent quand il fut assiégé dans le Temple, en 1306, par les ouvriers de Paris, soulevés contre ses ordon-



nances monétaires. Ils l'abandonnèrent à la garde d'une poignée de barons qui était avec lui, et le roi se trouva trop heureux que le prévôt de Paris vînt le dégager en suppliant le peuple de le laisser aller.

Quoi qu'il en soit, le 13 octobre de l'année 1307, Nogaret vint le soir à la maison du Temple, et emmena prisonnier le grand-maître Jacques Molay avec cent quarante chevaliers. A la même heure, pareilles arrestations avaient lieu sur tous les points du royaume, et le lendemain, Philippe déjà installé dans le Temple où il avait fait porter son trésor et ses chartes, faisait proclamer à la Sainte-Chapelle du Palais, dans les paroisses, dans les écoles de l'université, la liste effrayante des forfaits dont il accusait les Templiers. Les chevaliers du Temple n'avaient pu si longtemps habiter l'Orient, près des lieux où s'élevaient jadis Sodome et Gomorrhe, dans la patrie de Manès et de Mahomet, sans rapporter de ce séjour corrupteur, des mœurs et des doctrines étrangères au monde chrétien. Le mystère s'était introduit dans l'ordre. On savait dans le peuple que la réception des chevaliers était accompagnée de cérémonies bizarres, d'étranges révélations. On y adorait je ne sais quelle idole, dé-

signée par tous les chroniqueurs sous le nom inexpliqué de *Baphumet*; on crachait sur le Christ; et tous les frères s'embrassaient entre eux d'une manière indécente, prélude de désordres encore plus grands. L'acte d'accusation rappelle toutes ces rumeurs populaires, fortifiées d'aveux positifs, et ne recule devant aucun détail. Plus tard, dans la suite du procès, presque tous les Templiers se confessèrent coupables ou de crimes, ou d'idolâtrie; mais si les données historiques ne rendaient vraisemblables, au moins pour quelques-uns, ces accusations horribles, on sait quelle foi il faut ajouter à des confessions faites au milieu des tortures. Le chevalier Bernard du Gué, qui se rétracta ensuite, montra aux juges deux os qui s'étaient détachés de ses talons, tandis que pour le faire avouer, on lui tenait les pieds exposés au feu. Un autre, Aymeric de Villars, s'écria en pleine assemblée, qu'il ne se sentait pas assez fort pour endurer le feu, et qu'il avouerait même *avoir tué Notre-Seigneur*, si on l'exigeait. Ils en appelaient de toutes parts au pape, et les conciles qui furent rassemblés alors témoignèrent assez haut de leur indignation. Mais Clément avait les mains liées par la scène qui s'était passée dans la Saintonge. Il tergiversait et essaya d'intercéder auprès du roi, sans oser lui résister en face. Cependant il y avait quatre ans que les infortunés traînaient dans les prisons et les tortures. A Senlis on en avait brûlé neuf, à Paris cinquante-quatre, et tous avaient protesté de leur innocence au milieu des flammes. Pendant que l'on délibérait au concile de Vienne, où devait se décider l'affaire, neuf chevaliers parurent tout à coup au milieu de l'assemblée avec la croix rouge et le manteau blanc, et déclarèrent qu'ils venaient plaider la cause de l'ordre, au nom de deux mille de leurs frères qui erraient dans les bois et sur les montagnes. Clément les fit jeter dans un cachot, et le 22 mars 1312, s'étant réuni en petit comité, hors de la vue du concile, avec les cardinaux et les évêques dont il se tenait sûr, il prononça enfin l'abolition de cet ordre célèbre, qui finit comme les Albigeois, après avoir été l'orgueil de la chrétienté pendant cent quatre-vingt-quatre ans. Une grande partie de ses biens fut donné aux Hospitaliers, ses rivaux; le reste fut abandonné en pillage à tous les princes de l'Europe, qui profitèrent de sa ruine autant que Philippe le Bel, sans l'avoir achetée, comme lui, au prix d'une odieuse persécution.

Le dénouement de cette sanglante tragédie se fit attendre deux ans encore. L'exil ou la prison avait fait justice de tous ces milliers de chevaliers dont se composait la milice du Temple; il n'y en avait plus que

sur la liste de nos rois ; et, quelque dérisoire que paraisse une royauté sans règne, nous le laisserons à son rang, sous son nom de Jean Ier.

Il restait à décider à qui reviendrait la couronne, à Jeanne, la fille de Marguerite de Bourgogne, ou à Philippe. Celui-ci semblait s'être condamné lui-même par l'arrêt qu'il avait rendu dans le procès de Robert d'Artois. Mais les caprices de *la coutume* féodale faisaient varier le droit d'une province à l'autre. Les femmes héritaient en Artois ; dans le pays de France, il y avait une loi salique, loi de convention, dont on n'a jamais trouvé les titres que dans le cœur des Français, dit un de nos vieux historiens, et cette loi ne permettait pas aux femmes de régner. *Lilia non nent* (les lis ne filent pas), disaient les légistes du temps, si embarrassés de n'avoir pas là de texte à citer, qu'à défaut du Digeste, ils étaient allés en chercher jusque dans les *Proverbes* de Salomon. La loi salique fit pencher la balance en faveur de Philippe, qui lui dut ses six ans de règne.

De 1316 à 1322, époque de la mort de Philippe le Long (il devait ce surnom à sa haute taille), il se passa peu de choses en France. Revenu aux idées administratives de son père, le successeur de Charles le Bel mit à profit les instants pour achever l'organisation royale, et son règne tient une grande place, en raison de sa durée, dans le recueil de nos ordonnances. Ce fut lui qui, le premier, eut l'idée d'établir l'uniformité des poids et mesures, idée bien précoce, puisqu'aujourd'hui encore qu'elle est posée en principe, elle a tant de peine à se faire jour dans l'application. Pour surveiller plus à l'aise l'exécution des règlements de police, il essaya, en 1320, de réconcilier la Flandre et la France, toujours ennemies depuis Courtray et Mons en Puelle. Louis de Rhetel, petit-fils du comte Robert, épousa la fille du roi, sous la condition qu'il hériterait de son grand-père au préjudice de ses oncles, les cadets de son père. La paix fut ratifiée « par les échevins et par tout le menu peuple de Flandre ; » mais elle ne devait pas durer longtemps. La même année vit se renouveler les scènes qui avaient troublé la régence de la reine Blanche pendant la croisade de son fils. Soulevés par des *truffeurs* (trompeurs) qui les appelaient à tenter encore une fois la conquête de la Terre-Sainte, les *pastoureaux*, laissant tout à coup porcs et brebis dans les champs, se réunirent « en une seule bataille, » à laquelle se rallia bientôt cette tourbe de ribauds et de routiers qui avaient grossi la suite du maître de Hongrie. Quand ils se sentirent assez forts, ils commencèrent à user de violence. A Paris, quelques-

uns des leurs ayant été emprisonnés, ils pénétrèrent de force dans le grand Châtelet, précipitèrent le prévôt de la ville du haut en bas de l'escalier, et allèrent ensuite se ranger fièrement en bataille dans le Pré-aux-Clercs, où personne n'osa les attaquer. Poussant toujours au midi, ils arrivèrent, au nombre de 40,000, dans le Languedoc, qu'ils remplirent de meurtres et de pillage. Le pape Jean XXII effrayé, quand ils approchèrent d'Avignon, les combattit comme il put, en les excommuniant ; mais, arrivés sous les murs d'Aigues-Mortes, qu'ils s'étaient choisie pour lieu d'embarquement, ils trouvèrent un ennemi plus redoutable dans le sénéchal de Carcassone, qui les traqua au



milieu des marais voisins, les dispersa et les pendit aux arbres par vingt et par trente, et « ce fut ainsi que cette expédition déréglée s'en alla en fumée. »

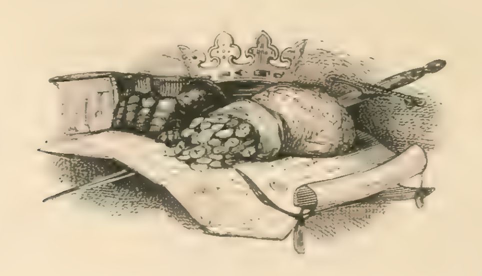
Les lépreux et les juifs occupèrent ensuite l'attention publique [1321]. Un bruit s'était répandu dans le royaume qu'ils avaient empoisonné les puits et les sources de toute l'Aquitaine, et qu'ils voulaient étendre cette horrible vengeance des mépris de l'humanité, non-seulement à la France, mais à l'Europe entière. On montrait dans une ville de Poitou un des sachets de poison abandonné par une lépreuse. « C'était un chiffon contenant une tête de couleuvre, des pieds de crapaud, et des cheveux de femme imprégnés d'une liqueur noire et fétide. » Ils y mettaient aussi des hosties consacrées. Les juifs s'entendaient avec les infidèles, et l'on avait trouvé des lettres écrites en arabe au juif Samson, par les rois de Grenade et de Tunis. Que Philippe ajoutât foi ou non à ces bruits populaires, il crut l'occasion bonne pour mettre la main sur l'or et l'argent des juifs, et sur les biens immenses dont la piété de deux siècles avait doté les deux mille *léproseries* du royaume. On fit un massacre horrible de juifs et de lépreux. A Chinon, on creusa une fosse dans laquelle on alluma un grand feu, où l'on brûla pêle-mêle cent soixante juifs de tout âge et de tout sexe. Les malheureux s'y précipitaient d'eux-mêmes ; des veuves y jetèrent leurs enfants pour les dérober au baptême. Philippe ne vit de tout cela que le chiffre des recettes du fisc. Les juifs de Paris lui rapportèrent à eux seuls 150,000 livres.

Cette absurde et cruelle persécution durait encore, quand Philippe fut atteint d'une fièvre quarte dont il mourut, le 3 janvier 1322. Il ne laissait que des filles, et en vertu même de la loi qui l'avait fait régner, la couronne passa à son frère Charles le Bel.

Celui-ci débuta d'une manière plus brillante que ses frères. Il commença par faire un exemple contre la noblesse insolente du Midi, dans la personne de Jourdain de Lille, seigneur de Casaubon, qui, tout fier d'avoir pour femme une nièce du pape, remplissait l'Aquitaine du bruit de ses brigandages. Il avait déjà été cité dix-huit fois devant la cour de France, et, à la dix-huitième, il avait assommé le sergent royal « avec son propre bâton fleurdelisé. » Jourdain vint enfin devant ce terrible parlement destiné à faire justice de tant de petites royautés, et malgré la foule de comtes et de barons qui lui composaient une escorte, il fut condamné, traîné à la queue des chevaux, et pendu au gibet de Montfaucon [21 mai 1323]. Un autre seigneur de ce pays de révolte devint la même année l'occasion d'une guerre à laquelle Charles le Bel gagna presque l'Aquitaine. Un baron gascon, le seigneur de Montpezat, vassal de l'Angleterre, avait élevé une *bastille* à Saint-Cerdas, en Agénois, sur un

terrain appartenant au domaine royal. Les sénéchaux du roi s'en emparèrent ; mais le sire de Montpezat revint à la charge, aidé du sénéchal anglais de la Guyenne, et fit pendre aux créneaux trois chevaliers français qu'il trouva dans sa bastille. Charles de Valois, qui, depuis Louis le Hutin, avait toujours eu la haute main dans les affaires du royaume, entra aussitôt dans la Guyenne, qu'il soumit au pas de course, à l'exception de Bordeaux, Bayonne et Saint-Sever. Il ne tenait qu'à Charles de garder sa conquête, quelque frivole qu'en eût été le prétexte ; mais Édouard II, le roi d'Angleterre, avait épousé sa sœur Isabelle. Elle vint demander la paix elle-même, et, de ce grand fief, le roi de France ne garda que l'Agénois (1325). Ce fut à cette époque qu'il intervint entre le comte de Flandre, Louis de Réthel, et ses sujets révoltés. Après être resté un an et demi captif dans les murs de Bruges, Louis était venu demander justice et protection à son cousin. Déjà l'expédition se préparait : les bourgeois, mal rassurés par le souvenir de leurs anciennes victoires, aimèrent mieux payer de leurs bourses que de leurs personnes, et rentrèrent en paix avec leur comte, moyennant 200,000 livres tournois qu'ils versèrent dans les coffres royaux.

La fin de cette famille approchait. Au mois de décembre de 1325, Charles de Valois, ce vieux débris des anciennes guerres d'Espagne et d'Italie, alla rejoindre enfin son frère et ses deux neveux dans les caveaux de Saint-Denis. Il était écrit que le sort le poursuivrait jusqu'au bout. Après tant de rêves déçus et de fatigues inutiles, après avoir été prendre pour but de ses ambitions le trône même de Constantinople, cet aventurier malheureux allait être tout naturellement roi de France, s'il ne fût mort trop tôt de deux années. La mort de son neveu, qui décéda à Vincennes au commencement de 1328, sans laisser d'enfants mâles, fit passer bientôt la couronne dans sa maison ; mais ce fut Philippe, son fils, qui en hérita.





CHAPITRE V.

Histoire de France depuis l'avénement de Philippe de Valois jusqu'à celui de Charles VIII. 1328-1463. - Guerres d'Angleterre.



A quelques années de distance, la loi salique recevait une double application. Au nom de cette loi nationale, Philippe de Valois l'emporta facilement sur Jeanne d'Évreux, la fille de Louis le Hutin, et sur la petite Blanche, dont la veuve de Charles le Bel accoucha deux mois après sa mort. Toutefois il avait un autre compétiteur, plus dangereux, sinon par ses droits, du moins par sa puissance : c'était Édouard III, le roi d'Angleterre, qui revendiquait la couronne de France du chef de sa mère Isabelle, la sœur de Charles le Bel.

« Si la loi salique exclut les femmes, disait-il, c'est qu'elle les juge incapables de régner. Mais cette raison d'incapacité n'est point valable contre leurs fils, héritiers de tous leurs droits. » A cela les partisans de Philippe répondaient qu'on ne saurait transmettre un droit que l'on n'a point soi-même. Robert d'Artois, le beau-frère de Philippe, s'éleva hautement, dans l'assemblée des barons, contre les prétentions du roi d'Angleterre ; il comptait bien, si la maison de Valois gagnait son procès, obtenir une issue plus heureuse pour le sien. L'esprit national, déjà réveillé par les guerres de Philippe le Bel, fit plus que tout le reste. On ne put consentir à mettre sur le trône le petit-fils d'Édouard Ier, et Philippe se fit déclarer roi sans grands efforts. Néanmoins la question n'était pas tellement jugée qu'on ne pût revenir sur cette décision. Édouard en appela à l'empereur Louis de Bavière de l'arrêt des barons français ; et les Flamands, toujours prêts à faire de l'opposition contre cette famille royale de France dont ils avaient eu tant à se plaindre, ne nommaient plus Philippe de Valois que *le roi trouvé*.

Sans trop s'inquiéter de ces protestations encore timides, Philippe commença par terminer l'affaire de sa succession, en traitant avec la fille de Louis le Hutin, qui réclamait toujours l'héritage de Jeanne de Navarre. Il garda la Champagne et la Brie, moyennant la cession d'un nombre assez considérable de fiefs dans les provinces de l'ouest, et lui rendit la Navarre, qui, après avoir été française sous quatre rois, ne devait revenir à la France que sous Henri IV. Cela fait, il songea à montrer aux Flamands *le roi trouvé* dont ils se raillaient.

Selon leur coutume depuis quelque temps, les Flamands s'étaient fait une occasion de révolte de la mort du dernier roi. Les bourgeois de Bruges, d'Ypres, de Cassel, de toute la Flandre occidentale, avaient chassé leur comte Louis de Rhétel, et se constituaient déjà en une sorte de démocratie, sous la direction de Nicolas Zanekin, bourgmestre de Bruges. Louis courut en France, et Philippe, jaloux de donner à sa royauté encore contestée la sanction de quelque haut fait d'armes, se laissa entraîner sans peine à une expédition contre cette *canaille* de Flandre. Il alla prendre l'oriflamme à Saint-Denis, et partit pour la frontière de Flandre, où il fut bientôt rejoint par toute la chevalerie française et par celle des bords du Rhin, venue là pour soutenir, contre ces indomptables communes de la Flandre, la cause de toute *noblesse et gentillesse*. Philippe eut ainsi dans son camp jusqu'à cent soixante-dix bannières, à la tête desquelles il vint se poster au pied

de la montagne de Cassel, où Zanekin se tenait retranché avec l'élite de ses milices bourgeoises. La position des Flamands était inattaquable, et ils le savaient si bien, qu'au milieu de leur campement ils avaient élevé en l'air un grand coq de toile peinte, avec cette inscription insultante citée par la chronique de Saint-Denis :

Quand ce coq ici chantera
Le roi trouvé ci entrera.

Philippe n'essaya point d'entrer, mais il envoya les deux maréchaux de France et de Navarre mettre à feu et à sang le pays de Bruges. Les Flamands, qui dominaient toute la plaine du haut de leur montagne, ne purent supporter longtemps la vue des incendies; leur chef Zanekin s'en alla examiner à loisir le camp français sous le costume d'un marchand de poissons, et, le lendemain soir, 23 août, à l'heure où les chevaliers *s'ébattaient à jouer aux dés,* et où les grands seigneurs *allaient de tente en tente pour soi déduire* (s'amuser) *en leurs belles robes*, l'armée flamande s'ébranla silencieusement, divisée en trois corps; et, renversant à coups de piques les premiers qui se présentèrent, poussa droit à la tente du roi. Heureusement que les hommes d'armes des maréchaux du camp étaient encore sur pied. Ils se mirent au devant, et soutinrent bravement le premier choc, pendant que, dans toutes les tentes, on endossait à la hâte les armures compliquées de cette époque, véritable toilette de combat. Philippe, tiré du lit par son confesseur, n'eut que le temps de se faire armer à l'écart par les mains inhabiles de ses chapelains, puis, revenant par un chemin détourné au lieu de la bataille, il vit bientôt toute sa chevalerie accourir autour de l'oriflamme, au cri national de *Mont-Joie Saint-Denis !* La partie devint alors inégale. Cernés de toutes parts, les Flamands serrèrent leurs trois colonnes en épais bataillons, et firent longtemps reculer les chevaux devant les pointes de leurs piques; mais ils furent rompus à la fin, et demeurèrent presque tous sur le champ de bataille, avec leur général Zanekin. « Nul n'avait reculé que tous ne fussent occis et morts en trois monceaux, l'un sur l'autre, sans issir de la place où la bataille avait commencé. »

Ce terrible combat termina la guerre d'un seul coup. Cassel, Bruges, toutes les villes de la Basse-Flandre se rendirent. Les bourgeois d'Ypres, à qui l'on demandait cinq cents otages, ayant essayé de se soulever,

on brûla, lui quinzième, dans une maison, un prêtre de la ville, auteur de l'émeute. Les fortifications furent rasées, la grosse cloche du beffroi abattue et emportée. Plus de dix mille Flamands périrent en trois mois dans d'affreux supplices. Pour le début de la dynastie nouvelle, c'était une assez belle gloire que de dominer ainsi la contrée où les derniers rois avaient échoué tant de fois. Néanmoins Philippe ne quitta pas la Flandre sans se sentir au cœur quelque regret de s'être attiré, au profit d'un autre, la haine de ces populations héroïques, et il le fit bien entendre au comte en partant. « Comte, lui dit-il, je suis venu ici à votre requête, et peut-être parce que vous avez négligé de faire bonne justice. Or, sachez que je ne suis pas venu sans grande dépense et labeur de moi et des miens. Je vous rends, par pure libéralité et sans dépens, votre terre pacifiée et soumise au devoir ; mais gardez de me faire revenir pour défaut de justice ; car, cette fois, je retournerais pour mon compte, et non pour le vôtre. » (*Chronique de Saint-Denis,* 1328.)

L'année suivante, Édouard se rendit enfin, sur sommation, à Amiens, pour faire hommage, entre les mains du roi de France, de ses fiefs de Guyenne et de Ponthieu. Il en coûtait toujours à l'orgueil des rois anglais d'en venir à cette cérémonie humiliante par-devant des princes qu'ils regardaient tout au plus comme leurs égaux ; mais, cette fois surtout, l'amour-propre du vassal couronné était cruellement blessé. Son suzerain était le fils d'un comte, *le roi trouvé,* l'homme qui lui avait enlevé son héritage, et la tourbe de légistes qui l'entouraient voulait l'hommage *lige* rendu à genoux, tête nue, sans gants, sans épée, sans éperons. Édouard vint tout armé et la couronne en tête. On put à peine obtenir qu'il ôtât son épée et ses éperons. Cette soumission, faite à demi et de mauvaise grâce, aigrit encore plus les esprits : les deux rois sentaient la lutte imminente, tout en gardant entre eux les dehors de l'amitié : la triste affaire de Robert d'Artois vint la précipiter.

Philippe avait noblement récompensé son beau-frère de l'appui qu'il avait trouvé en lui dans l'assemblée des barons. Il avait érigé en sa faveur le comté de Beaumont en pairie, *et fut bien l'espace de trois ans,* dit Froissard, *qu'en France tout était fait par lui*. Mais rien ne pouvait consoler le neveu de Mahaut de la perte de ce beau comté de l'Artois, si important surtout depuis que la France était sur un pied de guerre pour ainsi dire permanent avec les communes flamandes. Cependant toute la faveur

royale ne pouvait rien contre les arrêts si positifs du parlement. La royauté dépendait de ses hommes, sous peine de briser elle-même les instruments de son pouvoir, et elle n'était pas encore assez forte pour jouer ce jeu dangereux. En désespoir de cause, Robert s'adressa à une femme de Béthune, la Divion, autrefois *folle dame* de l'évêque d'Arras, qui lui fournit de faux titres, et des lettres soi-disant trouvées dans les papiers de l'évêque, attestant l'existence de ces titres. La Divion avait détaché, avec un couteau chauffé, le sceau royal de quelques chartes, pour l'apposer aux titres de sa fabrication, et Robert se croyait bien en règle. Mais les légistes allèrent à leurs registres; le parlement, piqué qu'on osât revenir sur ses arrêts, tint rigueur au favori du roi : il fit déchirer les pièces qu'il présentait, et brûler la *folle dame* qui avait mené l'intrigue. Sur ces entrefaites, la comtesse Mahaut, venue à Paris pour défendre ses droits, était morte un jour subitement. Trois mois après Jeanne, sa fille, avait expiré en buvant du *vin clairet*. De toutes parts, les accusations pleuvaient sur Robert. Coupable ou non, il se décida à prendre la fuite, et se retira en Guyenne, puis en Brabant, poursuivi partout par les sommations du parlement « touchant certains articles civils et criminels. » Une fois lancé dans cette voie d'illégalité et de révolte, l'ignorant et fougueux chevalier ne sut plus s'arrêter. Il s'adressa aux *nécromans* de Bruxelles, et fit *envoulter* la reine et son fils Jean. Déjà les images de cire avaient reçu les préparations magiques d'abord, et, après, le baptême de la main d'un



prêtre, selon la coutume. Piquées au cœur, ou exposées aux rayons du

soleil, elles allaient entraîner à la mort les victimes désignées. Cette dernière démarche combla la mesure. On confisqua ses terres ; sa femme, la sœur du roi, fut emprisonnée avec ses enfants ; lui-même, chassé du Brabant, et ensuite du comté de Namur, par les menaces de Philippe, n'eut plus d'autre ressource que d'aller se jeter dans les bras d'Édouard, qu'il ne cessa depuis d'exciter à revendiquer son héritage de France les armes à la main (1332).

Édouard attendit encore cinq ans pour se décider. Il continuait en Écosse l'œuvre de son grand-père, et, malgré ses victoires, il n'avait point encore assez triomphé de la résistance nationale, pour être sans inquiétude de ce côté. Il faisait sonder par ses envoyés les intentions de la noblesse allemande, et se ménageait de puissants auxiliaires, en prenant d'avance à sa solde les hommes d'armes des pays du Rhin. L'archevêque de Trèves, qui devait lui envoyer ses milices, reçut en garantie de paiement la couronne d'or du roi d'Angleterre ; l'archevêque de Cologne eut son épée. Mais dans la guerre qui se préparait, comme du temps d'Édouard Ier, les plus sûrs alliés de l'Angleterre étaient encore les Flamands. Aux vieilles haines venaient de s'ajouter tout récemment les souvenirs sanglants de Cassel ; après tant de supplices, le comte Louis, la créature du roi de France, n'avait plus à espérer de rentrer en grâce avec les métiers ; et, d'ailleurs, les volontés despotiques de Philippe l'emportaient toujours en avant. En 1336, Édouard, ne pouvant obtenir de son rival qu'il abandonnât ses alliés d'Écosse, convoqua les évêques et les barons anglais à Nottingham, pour délibérer sur les affaires de France. Cela ressemblait fort au prélude d'une guerre. Déjà la flotte anglaise se rassemblait à Portsmouth. Philippe prit les devants, et ordonna au comte Louis d'arrêter tous les Anglais, marchands ou autres, qui se trouvaient en France. Cette violation du droit des gens allait avoir les conséquences les plus graves pour le comté ; car la moitié du commerce de la Flandre reposait sur ses draps, et tous se fabriquaient avec les laines anglaises. Aussi, quand Édouard, pour se venger, eut défendu en Angleterre l'exportation des laines et l'importation des draps flamands, ce ne fut qu'un cri dans les bonnes villes contre l'homme qui, après avoir porté la main sur leurs priviléges, venait ruiner ainsi leur commerce. Les chefs de révolte n'avaient jamais manqué dans ce pays remuant ; mais celui qui se présenta cette fois éclipse tous les autres. C'était le grand doyen des métiers de Gand, Jacques Artevelle, riche brasseur, qui occupait plus de dix mille ouvriers. Ayant



Le Serment du Heron

convoqué une assemblée des chefs de corporations, pour aviser à sauver l'industrie flamande, il fut attaqué dans son logis par les gens du comte; mais tout le peuple accourut à son secours, et chassa les hommes d'armes de la ville. Bruges en fit autant; puis Ypres, puis chaque cité, l'une après l'autre. Averties par les désastres de la dernière guerre, les communes se préparèrent à une résistance plus vigoureuse; elles se confédérèrent, et se choisirent pour chef le brasseur de Gand. *Maître Jacques*, c'est ainsi que l'appelaient les Gantois, devint en quelques mois le vrai comte de Flandre. Il allait par les rues, escorté de quatre-vingts ou cent hommes de métier, avec des arbalètes et des bâtons, prêts à tuer, sur un geste, les ennemis du grand doyen des métiers. Il faisait lever en son nom tous les tributs que l'on payait auparavant au comte Louis, et en disposait à sa volonté. « C'était tout fait, et bien fait, dit Froissard, quant qu'il voulait commander par toute la Flandre, de l'un des côtés jusques à l'autre. »

La noblesse flamande, dans l'impuissance de résister au chef des communes, protesta, du moins par sa fuite, contre ce règne odieux d'un brasseur. Saint-Omer fut le rendez-vous des *avolés* (émigrés), et de là ils appelaient à grands cris le roi de France. La guerre ne pouvait tarder; mais Édouard se mit de la partie, et la querelle du comte s'effaça derrière la lutte des deux rois. Bientôt toute la chevalerie anglaise vint, à Valenciennes, traiter avec les seigneurs allemands. Quelque temps auparavant avait eu lieu la fameuse scène, si bien racontée par Froissard, où Robert d'Artois, impatient d'attendre, avait fait jurer à toute la cour d'Édouard, sur le héron, le plus noble oiseau de toute la fauconnerie, d'entrer sans délai, la lance au poing, sur les terres de Philippe. On vit à Valenciennes de jeunes *bacheliers*, un œil couvert de drap vermeil, qui avaient fait vœu à leurs dames de ne plus voir que d'un œil « jusqu'à ce qu'ils eussent fait aucune prouesse de leur corps au royaume de France. » Les pourparlers ne furent pas longs. Édouard promettait aux Allemands quinze florins de Florence pour chaque armure de fer; il les eut bientôt tous, à l'exception de l'évêque de Liége, la ville française par excellence de tout ce terrain mixte, et le comte de Luxembourg, le fameux Jean de Bohême. Artevelle, le plus intéressé en apparence à entrer dans une cause qui était la sienne au fond, hésitait cependant. Si hardis avec leurs comtes, les Flamands tremblaient devant l'excommunication pontificale, et Philippe faisait ce qu'il voulait des papes d'Avignon. Les légats de Benoît XII leur avaient interdit toute

guerre avec le roi de France *quel qu'il fût*, sous peine d'une amende de 2,000,000 de florins. Ils craignaient de payer, ou de n'avoir plus ni messes, ni cloches, ni baptêmes. Pour soulager ces consciences timorées, *maître Jacques* proposait à Édouard de prendre le titre et les armes de roi de France : la menace d'interdit tombait d'elle-même, et les bonnes villes se donnaient sans scrupule à lui.



Cette proposition bizarre étonna le roi. C'était une chose trop en dehors des idées chevaleresques que de se mettre à l'avance une couronne sur la tête avant de l'avoir conquise les armes à la main. Pendant qu'il y réfléchissait encore, Gauthier de Mauny, l'un de ses plus braves chevaliers, commença la guerre en attaquant l'île de Cadsand, située sur le passage de Flandre en Angleterre, et dans laquelle Louis de Rhétel avait placé une garnison qui gênait les communications. L'hiver se passa ainsi en attentes mutuelles. L'année suivante, 1338, Édouard débarqua le 22 juillet à Anvers, et vint s'aboucher avec l'empereur Louis de Bavière, l'ennemi déclaré du roi de France, qui forçait le pape à le laisser sous le coup de l'excommunication, au point que le pacifique Benoît XII avait dit un jour, *tout bas, la larme à l'œil,*

aux envoyés impériaux, qu'il était menacé du sort de Boniface, s'il donnait à leur maître l'absolution sans l'aveu du roi. Louis se vengea à sa manière de cette intervention hostile. Le 5 septembre, on éleva deux trônes sur la place du marché de Coblentz ; l'empereur, assis sur le plus élevé, le sceptre et le globe aux deux mains, une épée nue élevée par un chevalier allemand au-dessus de sa tête, déclara solennellement Philippe II déchu de tout droit à la protection de l'empire, et nomma Édouard *vicaire impérial* pour sept ans, dans les provinces de la rive gauche du Rhin. Philippe, pendant ce temps, rassemblait le ban et l'arrière-ban à Amiens, et attendait *à grandes forces* qu'Édouard se lassât enfin de tout ce mouvement diplomatique « qui sentait mal son chevalier. » Ce ne fut qu'au milieu de l'été de 1339 que toute la baronnie de la Belgique et du Rhin se mit en mouvement, avec les seize cents hommes d'armes et les dix mille archers qu'Édouard avait amenés d'Angleterre. Gauthier de Mauny, qui avait juré aux dames d'entrer le premier en France, prit les devants avec quarante hommes d'armes et surprit le château de Thun-l'Évêque. Bientôt l'armée parut devant Cambrai, dont elle ne put s'emparer, et Robert d'Artois l'emmena en Picardie, où ses désirs trouvèrent à se satisfaire largement. « Nos gens, écrivait Édouard à l'archevêque de Canterbury, détruisent communément en large douze ou quatorze lieues de pays, et tout ce pays est moult nettement vidé de blés, de bétail et d'autres biens. » On eut alors un exemple curieux de l'étrangeté des lois féodales. Le comte de Hainaut, vassal à la fois de Louis de Bavière et de Philippe, avait suivi Édouard, le vicaire impérial, dans le Cambrésis, que l'on regardait encore comme un *pays d'empire*. Mais, à peine eut-on mis le pied en Picardie, qu'il abandonna le camp anglais, emmenant avec lui le comte de Namur, et s'en alla faire son service, avec cinq cents lances, auprès du roi de France, son autre suzerain. Déjà les envahisseurs étaient arrivés au pied de la montagne de Saint-Quentin, d'où ils envoyaient des détachements *gâter le pays* à droite et à gauche. Philippe, pressé par les siens, se décida enfin à passer la Somme, et vint planter ses tentes à Vironfosse, à deux lieues de la Capelle, où étaient campés les ennemis. Il avait avec lui cent mille hommes. Édouard, qui ne pouvait lui en opposer que quarante-quatre mille, *requerit* néanmoins la bataille, et jour fut pris pour le 22 octobre, qui était un vendredi. Dès le matin, les deux camps s'apprêtèrent au combat. Édouard avait fait descendre de cheval presque tout son monde, et avait rangé ses chevaliers en trois

grosses batailles, les archers en tête, à peu près dans la même disposition qui devait plus tard le servir si bien à Crécy. Les hommes d'armes de Philippe restèrent en selle toute la journée, attendant toujours le signal, qui ne fut point donné. Philippe venait de recevoir des lettres de son cousin Robert de Naples, grand astrologue. On lui disait de se défier de l'étoile d'Édouard en batailles. Une défaite eût livré tout le royaume aux Anglais. Et puis, il craignait de combattre un vendredi, jour néfaste, marqué d'un sceau de réprobation par la mort de Jésus-Christ. La nuit vint pendant que l'on délibérait encore dans la tente du roi; le lendemain matin, Édouard, qui était à la porte du Hainaut, fit *trousser son bagage*, et sortit de la France. Ses Allemands se dispersèrent aussitôt. Pour lui, il ne voulait pas s'en tenir là. Il alla passer l'hiver à Bruxelles, où Artevelle vint le rejoindre avec tous les consuls des grandes villes. Ce fut là qu'il céda enfin au vœu des Flamands, et que, pour leur donner un roi de France à eux, il écartela son blason de fleurs de lis, dont le champ d'azur figura pour la première fois dans un écu à côté du champ de gueules des léopards anglais. Le nouveau roi de France reçut aussitôt l'hommage des villes flamandes, et retourna en Angleterre demander à son parlement des secours d'hommes et d'argent.

L'indignation fut grande au Louvre, quand on apprit ce qui se passait à Bruxelles. On écrivit sur-le-champ à Avignon, d'où fut lancée contre les Flamands » une sentence d'excommunication si horrible, qu'il n'était plus nul prêtre qui osât célébrer chez eux le divin service. » Le subterfuge qu'ils avaient eu tant de peine à arracher du roi d'Angleterre ne leur servait de rien; mais Édouard manda aux bonnes villes qu'à son retour il leur amènerait des prêtres de son pays qui sauraient bien leur chanter la messe, *le pape le voulût ou non.* Le printemps venu [1340], le fils aîné du roi de France, Jean, duc de Normandie, reporta dans la Flandre les ravages exercés par les Anglais et leurs alliés sur la frontière française, et, après avoir couru tous les états du comte de Hainaut, auquel on avait su peu de gré, en France, de sa fidélité partagée, il se rabattit dans le Cambrésis, sur ce château de Thun-l'Évêque qu'avait surpris Gauthier de Mauny, et dont il fit le siége en forme. La résistance fut opiniâtre autant que l'attaque. Les Français, pourvus de machines d'une force extraordinaire, lançaient dans la place de si grosses pierres, qu'elles défonçaient les maisons. Les habitants et la garnison furent obligés de se réfugier dans

les caves. Jean essaya ensuite d'un autre système. On apporta aux *balistiers* tous les cadavres de chevaux et de bêtes de somme dont le camp était encombré ; ils les firent pleuvoir sur Thun-l'Évêque en telle quantité, que bientôt l'infection y fut insupportable, et que, réduite à demander grâce, la garnison promit de se rendre, si dans quinze jours elle n'était pas secourue. Guillaume de Hainaut parut avant le terme, avec une armée qui se grossissait chaque jour. Artevelle lui amena soixante mille Flamands. Philippe arriva alors de son côté. On se trouva pour la seconde fois à la veille d'une bataille, et pour la seconde fois on hésita. Les Flamands attendaient Édouard, qui s'embarquait à l'embouchure de la Tamise. Ils se contentèrent d'envoyer des barques à la garnison de Thun-l'Évêque, pour échapper en passant l'Escaut, et laissèrent les Français entrer dans la place, sans oser combattre en l'absence du chef de la guerre.

Il parut bientôt, tout fier d'un grand succès qu'il avait remporté en route. Depuis Philippe-le-Bel et l'alliance avec l'Écosse, depuis que la guerre avec les rois d'Angleterre se faisait en grand, et que l'on ne combattait plus seulement dans les campagnes normandes et sur les frontières de l'Aquitaine, il avait fallu songer à la mer pour aller rejoindre dans leur île alliés et ennemis, et la marine française avait pris de l'importance ; c'était un élément nouveau que, de gré ou de force, la féodalité, devenue déjà la chevalerie, avait laissé s'introduire dans ses guerres. La marine de Philippe avait joué un rôle considérable en 1549 ; seule, pour ainsi dire, elle avait agi ; pendant que les chevaliers du roi demeuraient oisifs à Amiens et à Vironfosse, ses marins vengeaient la Picardie à Plymouth, à Douvres, à Southampton, à Rye, à Sandwick : ils avaient pris à Édouard son plus gros vaisseau, *le Saint-Christophe*, après avoir jeté l'équipage à la mer. Quand les Anglais mirent à la voile, le 25 juin 1540, la flotte française, forte de cent quarante *grosses nefs*, vint se ranger le long du rivage, entre Blankenberghe et le port de l'Écluse, pour s'opposer au débarquement. Les deux amiraux, Hue de Keruel et Nicolas Béhuchet, ancien clerc des finances du roi, sans écouter le général Barbavara, vieux *condottiere* de mer, qui s'était mis aux gages de la France avec quarante galères de son pays, entassèrent leurs vaisseaux dans une anse étroite où ils avaient contre eux le soleil, le vent et le flot. Barbavara, voyant les Anglais venir, s'écria qu'il se mettrait avec ses galères *hors de ce trou*, et gagna le large avec les siens. Édouard cinglait sur l'Écluse,

lorsqu'il aperçut les vaisseaux français si resserrés les uns contre les autres, « que des mâts ce semblait un bois. » Il vira de bord aussitôt, et fondit sur eux. La bataille commença par *le Saint-Christophe*, qui fut enlevé à l'abordage, et l'on s'attaqua de toutes parts. L'art des combats de mer s'en tenait encore aux traditions de l'antiquité. On se jetait, d'un vaisseau à l'autre, de grands crochets attachés à des chaînes de fer, et les hommes d'armes se chargeaient, comme en rase campagne, sur les ponts, rendus de la sorte immobiles. On se battit depuis six heures du matin jusqu'à trois heures de l'après-midi, et, malgré le désavantage de leur position, les Français se soutenaient toujours à l'aide de Barbavara, qui était venu prendre en flanc les ennemis, quand les massives carènes des *nefs* flamandes se montrèrent à la sortie du port de l'Écluse. La flotte entière fut exterminée. Les Anglais, exaspérés par la dévastation de leurs côtes, ne faisaient point



de quartier ; les équipages n'avaient point de refuge à terre, où les Flamands les attendaient en armes. Plus de trente mille hommes y périrent. Nicolas Béhuchet, « qui mieux se savait mêler d'un compte à faire que de guerroyer en mer, » se conduisit en homme de cœur, et ne tomba qu'à la fin dans les mains des Anglais, qui le pendirent au mât de son vaisseau, « en dépit du roi de France. » Barbavara, toujours prudent, en vrai mercenaire, se tira facilement de la mêlée, dans laquelle il ne s'était engagé qu'à demi, et se mit en sûreté avec ses quarante galères.

Cette victoire était un coup décisif pour Édouard. Tout souffrant qu'il était d'une blessure reçue à la cuisse, il vint, entouré d'une grande foule de Flamands, rendre ses actions de grâces à Notre-Dame-de-Rotembourg, et convoqua de suite à Wilvorde une assemblée, où l'on résolut d'aller faire le siége de Tournai. Pendant ce temps, Robert d'Artois, au gré duquel la guerre n'allait jamais assez vite, était parti avec Artevelle, mettre le siége devant Saint-Omer, dont il comptait se faire un point d'appui pour la conquête de l'Artois. Eudes de Bourgogne, qui en était devenu comte par son mariage avec la petite-fille de Mahaut, se chargea de l'obstiné prétendant, et le renvoya honteusement, après s'être rendu maître de quelques étendards à ses armes. Édouard ne fut guère plus heureux de son côté. A la nouvelle qu'il menaçait Tournai, la fleur de la chevalerie française s'était jetée dans la place : elle était munie d'artillerie, mot nouveau que nous prononçons ici pour la première fois, mais qui se rencontre dans les chroniqueurs, depuis le commencement du règne de Philippe. L'armée ennemie comptait cent vingt mille hommes; dès les premiers jours du siége, le roi de France vint camper, en observation entre Lille et Douai, avec des forces plus considérables encore. Il avait avec lui les trois rois d'Écosse, de Bohème et de Navarre, toute la France féodale et les petites puissances du voisinage, les comtes de Savoie, de Genève et de Montbéliard, les évêques et les seigneurs de la Lorraine impériale. Chaque jour de nouvelles bandes lui arrivaient de tous les points du territoire. Tous ces chevaliers, venus là comme à une fête, demandaient la bataille à grands cris. Il y avait déjà six semaines que le siége durait, et la garnison commençait à s'épuiser. Philippe se mit en marche, fit défiler son armée par le fameux pont de Bouvines, route de bon augure pour aller repousser une invasion, et vint se poster, comme en 1339, à deux lieues de son rival, qui, le voyant si près, l'envoya défier à un combat singulier. Édouard se trouvait embarrassé du titre qu'il avait pris à l'avance, et ces armées innombrables, qu'il rencontrait dès ses premiers pas dans le royaume qu'il s'était ainsi donné lui-même, lui faisaient sentir qu'il lui serait difficile de justifier par la conquête le changement prématuré de son blason; d'ailleurs, le jeu commençait à devenir mauvais pour lui. Pendant qu'il attaquait la France par le nord, on lui faisait rude guerre en Guyenne, où il ne lui restait bientôt plus que Bordeaux. L'Écosse, révoltée de nouveau, battait ses généraux. Après six semaines d'efforts, ses cent vingt mille

hommes n'avaient pu lui conquérir seulement une ville. Voyant que Philippe se refusait toujours à un combat, soit général, soit même particulier, il prêta enfin l'oreille aux propositions de Jeanne de Valois sa belle-mère, la sœur de Philippe de Valois. Placée entre son frère et sa fille, *la bonne dame* ne cessait d'aller d'un camp à l'autre, porter aux deux rois des paroles de paix, sans se décourager des murmures de tant d'hommes d'armes, honteux de s'être rencontrés si souvent sur le terrain sans avoir échangé seulement un coup de lance. Elle l'emporta à la fin, et parvint à faire conclure une trêve d'un an, qui fut prolongée jusqu'en 1342. Ni l'un ni l'autre des deux peuples n'eut le temps de respirer dans cet intervalle. Édouard n'abandonna les murs de Tournai que pour courir en Écosse; et Philippe était à peine de retour à Paris, qu'il se vit sur les bras la fameuse querelle des Penthièvre et des Montfort, en Bretagne.

« Cette lutte est un fait important de l'histoire de France. C'est le moment où la Bretagne, vaincue enfin dans son obstination à rester chez elle, est emportée dans le mouvement de ce monde des rois de France et d'Angleterre, dont les cercles, qui allaient toujours s'agrandissant, s'étaient tant de fois brisés contre ses landes de bruyères. C'est le moment aussi où la Bretagne naît à l'histoire générale, car jusque-là son nom n'y figure que de loin en loin. Quand, au sortir d'une si longue obscurité, la Bretagne se montre enfin au grand jour, elle nous apparaît singulièrement bizarre et curieuse. Ce n'est pas sans s'imprégner de féodalité qu'elle a traversé tout ce qui vient de s'écouler du moyen âge; mais en empruntant cet élément étranger, elle lui a imprimé son caractère et sa forme. Le paysan breton, qui a su se conser-



ver Celte jusque sous le régime constitutionnel et l'administration

départementale, et qui est encore là au milieu de nous comme un anachronisme de deux mille ans, n'avait point adopté le servage rampant des Germains, et la cabane ne relevait qu'à son bon plaisir du château. En Bretagne, le seigneur était pauvre, et tenait plus du chef de clan que du baron féodal. Ses fils se coulaient le long du pont-levis pour aller se battre avec les enfants du village; et souvent, comme du Guesclin, ils revenaient *l'oreille déchirée*. Cette rude et indigente population de guerriers fut admirablement utilisée par la France dans ses guerres avec les Anglais. La Bretagne devint alors pour elle une pépinière d'hommes d'armes et de généraux, et pour ne citer que trois noms, du Guesclin, Clisson et Richemond, ce fut à eux qu'elle dut ses premières victoires. Le contact avec la splendide chevalerie de ses voisins humanisa la féodalité bretonne, mais ce ne fut pas sans porter atteinte à son indépendance. Le jour où la Bretagne invoqua l'intervention de l'étranger, et se mit à ses gages, appelait celui où ses habitants cesseraient d'être une nation; et ce jour-là, la France des rois put se dire qu'elle avait fait encore un pas. » (*Cahiers d'histoire*.

Jean III, duc de Bretagne, mourut à Caen le 30 avril, léguant son duché à sa nièce, Jeanne de Penthièvre, qu'il avait mariée trois ans auparavant au neveu du roi de France, Charles de Blois. La grande question de la loi salique, qui revient si souvent à cette époque, se reproduisait encore ici. Jean III avait un frère, Jean de Montfort, dont les prétentions étaient appuyées par toute la Bretagne *Bretonnante*, pleine de défiance contre un duc français. A la première nouvelle de la mort de son frère, Montfort courut à Limoges où était le trésor ducal, que les bourgeois lui livrèrent, puis, à force de largesses, et à l'aide de sa femme Jeanne-la-Flamande « qui bien avait courage d'homme et cœur de lion, » il se fit reconnaître dans les principales villes du duché. Charles de Blois en appela à son oncle, et Philippe renvoya les deux parties par-devant la cour des pairs; mais il était facile de prévoir l'arrêt d'avance. Montfort, qui était venu à Paris avec une escorte de quatre cents chevaliers, s'aperçut bientôt que sa cause était perdue. Sans attendre la décision intéressée de ceux qui s'étaient faits ses juges, il monta à cheval, *paisiblement et couvertement*, et revint à toute bride en Bretagne, se préparer à la guerre. Bientôt *la cour de parlement, suffisamment garnie de pairs*, donna gain de cause à la maison de Penthièvre, par un arrêt daté de Conflans, le 7 septembre 1341. « Beau neveu, dit le roi à monseigneur Charles de Blois, vous

« avez, par jugement, un grand et bel héritage ; or, hâtez-vous de le « conquerre sur celui qui le tient à tort, et priez tous vos amis de vous « aider. » Toute la cour de France se donna rendez-vous à Angers. Charles fit venir trois mille arbalétriers des montagnes de la Ligurie, et entra en Bretagne par la route de Nantes, dont il forma le siége aussitôt. Montfort s'y était enfermé un peu à la légère, car on était plus Français à Nantes que partout ailleurs en Bretagne. Les assiégeants, pour frapper la ville de terreur, commencèrent par y envoyer avec leurs balistes les têtes de trente chevaliers du parti de Montfort, pris en route dans le château de Val-Garnier. Les bourgeois ne tinrent pas longtemps. Ils ouvrirent eux-mêmes leurs portes, et livrèrent le duc breton, qui fut conduit à la tour du Louvre. Les Français se croyaient déjà les maîtres ; mais Jeanne de Montfort prit hardiment la conduite de la guerre : elle rassembla à Rennes ses amis et *soudoyers* et parut au milieu d'eux tenant dans ses bras un petit-fils qu'elle avait, nommé Jehan comme son père. « — Ah ! seigneurs, leur dit-elle, ne vous ébahissez mie de monseigneur que nous avons perdu. Voyez-ci mon petit enfant qui sera, si à Dieu s'il plaît, son *restorier*. J'ai de l'avoir à planté, je vous en donnerai assez. » Jeanne alla ensuite de villes en villes menant partout son fils avec elle. Elle attendait les Anglais, avec lesquels son mari avait été traiter aussitôt après sa fuite de Paris. Pour les attendre de plus près, elle vint à Hennebon, sur le bord de la mer, et s'y vit assiéger au printemps de 1342. Jeanne chevauchait par les rues de la ville, armée de toutes pièces, exhortant ses chevaliers à bien faire, et conduisant elle-même les sorties. Le siége se prolongeait pourtant, et les Anglais ne paraissaient point. Louis d'Espagne, un descendant des Lacerda, maréchal du camp de Charles, avait fait venir de Rennes douze grandes machines qui battaient la place d'une si terrible manière, que déjà les remparts menaçaient ruine. Malgré l'exemple et les prières de l'héroïque comtesse de Montfort, la garnison d'Hennebon entrait déjà en pourparlers avec l'ennemi « quand la comtesse, qui regardait vers la mer par une fe- « nêtre du châtel, s'écria en grande joie : Voici, voici le secours que j'ai « tant désiré ! » On courut aux créneaux, et l'on aperçut *grand foison* de navires qui amenaient Gauthier de Mauny, avec six mille archers anglais : il était en mer depuis soixante jours. Son arrivée rétablit l'équilibre. Louis d'Espagne, s'étant aventuré avec six mille hommes au fond de la Cornouaille, à Kimperlé, put à peine en ramener trois cents. La trêve expirait, et le roi d'Angleterre songeait à reprendre sérieusement la



Jeanne de Montfort présentant son fils aux seigneurs Bretons

lutte interrompue. « Il lui était avis, dit Froissard, que le duché de Bretagne était la plus belle entrée qu'il pût avoir pour conquérir le royaume de France. » Jeanne de Montfort, qui avait passé le détroit pour obtenir de nouveaux secours, revint avec une flotte de quarante-six vaisseaux commandée par Robert d'Artois. Louis d'Espagne l'attendait au passage avec trente-deux grosses galères espagnoles et génoises. On se rencontra dans les parages de Guernesey, *vers l'heure de vêpres*, et la bataille commença aussitôt. Jeanne ne démentit pas sa réputation, « car elle tenait un glaive moult roide et bien tranchant, et combattait de grand courage. » Le jour tombant, on remit la partie au lendemain ; mais, pendant la nuit, il s'éleva une si furieuse tempête, que les vaisseaux s'entreheurtaient à se briser. Louis d'Espagne craignit les brisants de la côte pour ses grosses galères : il amena ses voiles au vent, et se trouva le lendemain dans le golfe de Biscaye, à cent lieues de là. Les Anglais, plus hardis, et qui tiraient moins d'eau, restèrent à louvoyer le long de la pointe du Finistère, et débarquèrent à Vannes, qu'ils emportèrent d'assaut. Robert de Beaumanoir, maréchal de Bretagne, se présenta bientôt devant la place, pour la reprendre à Robert d'Artois. Il força les portes, et poussa si vigoureusement le chevalier *félon*, qu'il l'obligea à s'esquiver, *moult navré,* par une poterne de derrière. Ce fut le dernier combat de ce malheureux prince qui avait gâté si misérablement sa vie avec ses besoins indomptables d'ambition et de vengeance. Transporté à Hennebon, il voulut se mettre entre les mains des médecins anglais, et « ses plaies s'émurent tellement de la *marine* (mal de mer), » qu'il mourut en arrivant à Londres (1342). Édouard jura de le venger, et vint lui-même en Bretagne ; mais il reconnut bientôt qu'il n'y avait rien à gagner pour lui dans ce pays. Les villes s'enlevaient et se reprenaient de part et d'autre ; on s'égorgeait sans profit ; toute la contrée avait été tellement *dégâtée,* qu'on ne pouvait plus y trouver ni vivres ni fourrages. Les deux rois se retirèrent de la lice d'un commun accord, laissant ces populations sauvages s'entre-déchirer à l'aise : ils réservaient leurs soldats pour des guerres moins dures et plus importantes [19 janvier 1343].

La trêve conclue en Bretagne devait durer jusqu'en 1346 ; mais Philippe hâta le retour des hostilités par le supplice de quelques seigneurs bretons et normands, accusés de s'être vendus à l'Angleterre, qu'il attira à Paris ou fit enlever dans leurs châteaux, et qui furent décapités au milieu des halles. Geoffroy d'Harcourt, le plus puissant des

seigneurs normands, se déroba aux gens envoyés pour le saisir, et vint à la cour d'Angleterre, l'asile naturel de tous les mécontents, où il reprit le rôle de Robert d'Artois. La guerre recommença en Guyenne le 24 avril 1345. Le comte de Derby, favorisé par les sympathies des habitants, y reprit en quelques mois presque toutes les places enlevées à son maître pendant la guerre de Flandre; mais les événements qui arrivèrent à cette époque à Gand et dans la Frise, firent plus que contrebalancer ces premiers succès de l'Angleterre. Artevelle, malgré tout son génie, n'avait pu conserver longtemps cette autorité de convention qui l'avait rendu souverain absolu chez un peuple aussi jaloux de son indépendance. Bientôt les Flamands tournèrent contre eux-mêmes cet esprit remuant qui s'exerçait autrefois aux dépens des comtes. L'anarchie se mit dans le pays: les campagnes se révoltèrent contre les villes; les corporations de métiers s'armèrent les unes contre les autres. A Gand, les tisserands se battirent avec les foulons sur le grand marché, et en tuèrent quinze cents. On appela cette journée *le mauvais lundi*. Gérard Denys, le syndic des tisserands victorieux, commençait à battre en brèche la popularité du brasseur. Le comte Louis intriguait de son côté pour quitter son rôle de prince déshérité; il avait pour lui les petites villes écrasées par les grandes communes, dans cette espèce d'aristocratie bourgeoise, dont le bourgmestre de Gand était le chef. Artevelle essaya de conjurer l'orage qui se formait contre lui, en livrant la Flandre au roi d'Angleterre. Édouard vint à l'Écluse, où il trouva tous les syndics des bonnes villes convoqués par Artevelle. Mais, quand les syndics virent qu'il était question de faire passer le comté sur la tête du prince de Galles, le fils d'Édouard, pas un n'osa prêter les mains à cet acte anti-national; ils en appelèrent à *toute la communauté* de Flandre, et s'en retournèrent chacun dans leur ville. En rentrant à Gand, Artevelle put voir qu'il s'était perdu; les gens lui tournèrent le dos dans les rues, au lieu d'ôter leur chaperon devant lui, comme c'était la coutume. La peur le prit : il courut à son hôtel et se barricada, entouré de ses serviteurs et de quelques amis. Gérard Denys survint aussitôt à la tête d'une foule furieuse qui enveloppa l'hôtel devant et derrière. *Maître Jacques* parut tête nue à la fenêtre d'une tourelle; il parla *moult doucement*, pleura, joignit les mains devant le peuple, demandant jusqu'au lendemain pour rendre compte du grand trésor de Flandre. Pour toute réponse, on lui criait d'en bas de descendre et de rendre ses comptes à l'instant même. La porte tomba à la fin : on dé-

couvrit Artevelle blotti derrière des tonneaux de bière, et on le perça de mille coups à la fois.



Édouard, qui arrivait du port de l'Écluse, se remit en mer à cette nouvelle, jurant de venger *son grand ami et son cher compère.* Il se contenta néanmoins des soumissions des bonnes villes dont les députés vinrent s'excuser auprès de lui; car, à la même époque, il perdait son allié le plus actif de ce côté, Guillaume de Hainaut, que les Frisons massacrèrent, avec toute sa chevalerie, dans une expédition qu'il avait tentée au milieu de leurs marais. Guillaume ne laissait que des sœurs. L'empereur Louis de Bavière donna le Hainaut, au nom de la loi salique, à son propre fils Guillaume de Bavière. Le choix était contestable; Philippe s'empressa de reconnaître le nouveau comte, et le gagna de la

sorte à sa cause. Toutes ces révolutions fermaient à Édouard le chemin de la Flandre : il dirigea ses armes d'un autre côté.

Le 2 juillet 1346, Édouard mit à la voile à Southampton, emmenant avec lui son fils, le prince de Galles, et une grosse armée, composée surtout d'archers anglais et de fantassins gallois et irlandais. Il faisait route vers la Guyenne, où son général, le comte Derby, avait à soutenir l'effort d'une armée de cent mille hommes, que le duc Jean de Normandie tenait alors sous les murs d'Aiguillon. Le troisième jour, les vents le rejetèrent sur la côte de Cornouailles, et là, il céda enfin aux instances de Geoffroy d'Harcourt, qui ne cessait de lui montrer la Normandie « un des pays les plus gras du monde, où les gens onc ne furent armés. » Le 12, la flotte anglaise arriva au cap de la Hogue, non loin des anciens domaines de Geoffroy, et alors commença cette invasion célèbre, un des grands événements de notre histoire, qui frappa d'autant plus les esprits, que rien de pareil ne s'était vu en France depuis l'avénement des Capétiens. Édouard se mit à longer la côte : son armée partagée en trois *batailles,* qui pillaient et brûlaient à l'envi ce pays « si plantureux de toutes choses. Les ports d'Harfleur, de Valognes, de Carentan, de Saint-Lô, de Cherbourg, furent pris et *robés* l'un après l'autre. Ceux de la contrée qui n'avaient onc vu d'hommes d'armes, et ne savaient ce que c'était de guerres ni de batailles, se sau-



vaient devant les Anglais, de si loin qu'ils en oyaient parler, laissant leurs granges pleines de blé et d'avoine, leurs étables remplies de

pourceaux, de moutons et des plus beaux bœufs du monde, qu'on nourrit en ce pays, leurs maisons enfin regorgeant de tous biens. » Le 26, Édouard parut aux portes de Caen, où le connétable de France, le comte d'Eu, s'était jeté avec le comte de Tancarville et quelques centaines de lances. Les bourgeois se crurent assez forts pour passer l'Orne et marcher au devant des Anglais; mais on les reçut si rudement, qu'ils lâchèrent pied au premier choc, et, poursuivis l'épée dans les reins, ils laissèrent les ennemis entrer pêle-mêle avec eux dans la ville. Les comtes d'Eu et de Tancarville, voyant la partie perdue, avisèrent un chevalier anglais nommé Thomas Holland, leur ancien frère d'armes dans les guerres qui se faisaient en Prusse et en Espagne, contre les Slaves païens et les Maures de Grenade; ils l'appelèrent et se rendirent à lui. Les bourgeois ne cédèrent pas si vite; ils se retranchèrent dans leurs maisons et se défendirent si bien du haut de leurs toits, à coups de flèches et de pierres, qu'ils avaient déjà tué cinq cents Anglais, quand Édouard envoya Geoffroy d'Harcourt, qui, galopant avec sa bannière dans les rues, arrêta la défense en arrêtant le massacre. De là, l'armée anglaise s'avança dans le cœur du pays, laissant derrière elle Évreux et Rouen, dont les remparts, remplis d'hommes d'armes, l'eussent retenue trop longtemps. Elle suivit la rive gauche de la Seine jusqu'à Poissy, où elle prit position; mais les détachements de maraudeurs allèrent plus loin, et vinrent piller *tous les séjours et soulas royaux de France*, dont Paris était entouré de ce côté, Saint-Germain, Nanterre, Ruel, Boulogne, Saint-Cloud, Bourg-la-Reine, Neuilly, Chantilly. Depuis le fameux *Alleluia* chanté à Montmartre par les clercs d'Othon II, c'était la première fois que les Parisiens voyaient de si près un camp ennemi; et les fumées qui s'élevaient de tous les villages incendiés à l'entour, causaient à la ville plus encore d'indignation que d'effroi.

Philippe, surpris à l'improviste au moment où toute son armée était avec son fils à cent cinquante lieues de Paris, devant Aiguillon, ne put faire face d'abord à cette terrible attaque; il alla s'établir à Saint-Denis, où bientôt les troupes des communes et les chevaliers, restés dans leurs châteaux, accoururent en foule se ranger sous l'oriflamme. Ses alliés d'Allemagne vinrent à la file, le roi de Bohème et son fils, Charles de Luxembourg, nommé récemment empereur par le pape; le duc de Lorraine, les comtes de Salm, de Namur. En peu de temps le camp de Saint-Denis l'emporta en nombre sur celui de Poissy, et les

milices arrivaient chaque jour. Les rôles changèrent alors : Édouard se voyait engagé au milieu de populations avides de vengeance, bien loin de sa flotte et de ses villes d'Aquitaine, en face d'une armée déjà plus forte que la sienne et qui grossissait à chaque instant : il eut peur de payer cher les faciles pillages de ses gens, et se hâta de gagner la Flandre. Mais déjà l'on songeait à lui couper la retraite : il eut besoin de dérober ses mouvements à Philippe, pour improviser un pont à Poissy ; et, au moment où il venait de passer la Seine, il rencontra les milices d'Amiens qui se rendaient à Saint-Denis, et dont il ne vint à bout qu'après un rude et sanglant combat. Il traversa en courant le Beauvaisis, suivi de près par l'armée royale, et ne s'arrêta que dans le Ponthieu, « *son droit heritage*, » où il se trouvait acculé sur les bords de la Somme, dont Philippe avait fait couper tous les ponts. Les Français arrivaient à marches forcées, disant tout haut qu'ils allaient le bloquer là, et l'affamer ou le combattre, à leur volonté. Édouard, « moult pensif et mélancolineux, » rêvait aux moyens d'échapper, quand on lui amena un prisonnier fait dans le pays. C'était un palefrenier de Saint-Valery nommé Gobin-Agace, qui, pour gagner les écus d'or promis par le roi, conduisit les Anglais au gué de Blanche-Taque, en face du Crotoy, où douze hommes pouvaient passer de front, à l'heure du reflux, « sur un fort et dur gravier de blanche marne. » Godemar du Fay, qui gardait le passage avec douze mille hommes, fut culbuté par les archers anglais ; mais le péril continuait toujours. Les Français étaient si proches, que leurs coureurs tuèrent les derniers traînards de l'autre côté de la rivière. Les soldats d'Édouard, harassés de fatigue, ne pouvaient atteindre à temps la frontière. Il résolut de faire volte-face, et alla se loger au milieu des bois de Crécy, à cinq lieues d'Abbeville. Toute la nuit on travailla dans son camp à un grand retranchement, où l'on enferma les chariots et les bagages, et le lendemain, 26 août, il étagea son armée en trois lignes sur le penchant d'une colline, son fils en tête, avec les archers « devant, en manière de herse. »

Les Français eurent à faire cinq lieues par la pluie avant d'arriver aux Anglais, qui, après avoir mangé et bu *tout à loisir*, attendaient, assis par terre, leurs bassinets devant eux, les cordes de leurs arcs bien à couvert dans leurs chaperons. Les soixante-dix mille hommes de Philippe s'en allaient à leur volonté, bannière par bannière. Les gens de communes avaient tiré l'épée à trois lieues de l'ennemi, et couraient pêle-mêle par les chemins, criant : « *A mort! à mort!* »

Tout ce tumulte alarmait les maréchaux du camp, qui essayèrent d'abord d'arrêter cette foule confuse. Mais dès que Philippe vit les Anglais, *le sang lui mua, car il les haïssait.* « Faites passer nos Génois devant, s'écria-t-il, et commencez la bataille, au nom de Dieu et de monseigneur de Saint-Denis. » Les Génois avancèrent en murmurant. Les cordes de leurs arbalètes, détendues par la pluie, n'envoyaient plus leurs *carreaux* qu'à quelques pas, et, criblés de traits par les archers anglais, « dont les sagettes volaient si vivement que ce semblait neige, »



ils voulurent s'abriter derrière les hommes d'armes. Ce mouvement mit Philippe en fureur. « Or tôt; cria-t-il, tuez toute cette ribaudaille, car ils nous empêchent la voie sans raison. » Cette parole imprudente fut le signal d'un horrible désordre. Arbalétriers et hommes d'armes commencèrent à s'entre-tuer, ceux-ci chargeant à coups de lance, les Génois éventrant les chevaux avec leurs longs coutelas, et les archers, spectateurs tranquilles du combat, lançaient à l'aise leurs longues flèches dans la mêlée. Les petits canons ou *bombardes* qu'Édouard avait placés au milieu d'eux augmentaient encore l'effroi des Français. « Ces

bombardes menaient si grand bruit et tremblement, dit Villani, qu'il semblait que Dieu tonnât, avec grand massacre de gens et renversement de chevaux. » A la fin, une partie de la noblesse parvint à se dégager de la presse, et vint tomber avec une telle furie sur la première ligne des Anglais, que les chevaliers du prince de Galles dépêchèrent au roi en toute hâte, pour lui demander du secours.

Édouard était au haut de la colline, examinant la bataille *sur la butte d'un moulin*. « Mon fils est-il mort, ou blessé? demanda-t-il au



messager. — Nenni, sire. — Oh bien! reprit-il, laissons gagner à l'enfant ses éperons : Je veux, si Dieu permet, que la journée soit sienne. »

Cette réponse fit reprendre cœur aux Anglais. Ils finirent par rompre les rangs des assaillants, à l'aide des archers et des *ribauds* gallois et irlandais, qui poignardaient à terre les chevaliers renversés, et le soir étant venu, il se fit un massacre épouvantable des Français. Dispersés en mille corps isolés, ils erraient à l'aventure sur le champ de bataille, et étaient égorgés les uns après les autres. Édouard avait donné ordre le matin qu'on ne fît point de quartier. Le roi de Bohême, les ducs de Lorraine et de Bourbon, le comte de Flandre, quatre-vingts seigneurs bannerets, douze cents chevaliers et vingt ou trente mille soldats furent trouvés sur le champ de bataille, par les deux barons qu'Édouard chargea le lendemain de faire le relevé des morts. Il ne tint pas à Philippe que son nom ne vînt figurer en tête de la liste fatale. Il avait eu déjà un cheval tué sous lui ; la nuit tombait, et il ne restait plus à ses côtés que cinq barons et soixante hommes d'armes ; cependant il ne voulait pas quitter le champ de bataille. Jean de Hainaut prit alors la bride de son cheval : « Sire, venez-vous-en, dit-il, il est temps ; et il l'entraîna quasi par force. » La petite troupe arriva au château de la Broye, dont on trouva le pont levé, car il faisait « moult brun, et moult épaisse nuit. Ouvrez, ouvrez, châtelain, s'écria Philippe, qui avait *grand'angoisse au cœur*, ouvrez, c'est l'infortuné roi de France ! »

Cette journée rendait à Édouard le rôle triomphant qu'il avait joué jusqu'aux portes de Paris. Sans s'amuser à reprendre le cours de ses pillages, il poursuivit sagement sa route, et ne songea qu'à donner, dans le nord de la France, un point d'appui à l'Angleterre pour les invasions futures. Son choix tomba sur Calais, à qui il avait à demander raison de ses nombreux corsaires, et que lui désignait assez, du reste, son admirable position, à sept lieues de la côte d'Angleterre. Calais avait de solides remparts et une bonne garnison. Édouard, craignant d'échouer dans un assaut avec ses *ribauds* et ses archers, si terribles en rase campagne, résolut d'attaquer la place par la famine, et sur-le-champ il commença d'immenses préparatifs, pour assurer le succès de son entreprise. « A peu de distance de Calais, un bras de la rivière de Haule s'en écarte du côté de l'occident, et laisse entre son lit, la mer et la ville, un espace de terre assez étendu. Édouard fit bâtir en cet endroit comme une nouvelle ville, et construire des maisons de charpente, que l'on couvrit de chaume et de genêt. Les rues aboutissaient à une place où se tenait le marché le mercredi et le samedi. Il y avait des boutiques, des halles, et des hôtelleries, comme dans les

bonnes villes, et on y apportait de France et d'Angleterre toutes sortes de marchandises pour y trafiquer. » (Daniel, t. 5.) Il donna à sa ville le nom de *Ville-Neuve-la-Hardie*, et s'y établit commodément avec les siens « comme s'il eût dû demeurer là dix ou douze ans. »

Pendant que l'armée d'Édouard prenait ainsi racine aux portes de Calais, les Anglais d'Aquitaine mettaient pour lui sa victoire à profit. Même avant la journée de Crécy, l'armée campée devant Aiguillon avait repris le chemin de Paris, laissant le champ libre au comte de Derby, qui s'avança à travers la Saintonge et l'Aunis, envahit le Poitou, dont il prit d'assaut la capitale, et revint passer l'hiver à Bordeaux, après avoir fait trembler tout le pays jusqu'à la Loire. La reine Philippe de Hainaut soutenait hardiment en Angleterre les efforts des Écossais, entrés dans le royaume pour arracher Édouard à sa ville de bois. Elle les battit à Newcastle, le 17 octobre, et fit prisonnier leur roi David Bruce. Tout semblait conspirer à la fois en faveur d'Édouard. Les hommes d'armes qu'il entretenait en Bretagne s'étaient emparés à la Roche-de-Rien, trois mois avant la bataille de Crécy, du prétendant français, Charles de Blois. Les Flamands, animés de leur vieille haine contre la France, étaient venus en armes immédiatement après la bataille de Crécy, et avaient mis le siége devant Béthune en même temps que s'élevaient les constructions de Ville-Neuve-la-Hardie. L'espèce d'interrègne qui existait chez eux depuis la fuite de leur comte, ne put même se terminer à sa mort. Son fils, Louis de Mâle, blessé à ses côtés à Crécy, persista quand même dans sa politique. Les Flamands, toujours attachés, en dépit de leurs révoltes, à l'ancienne famille de leurs comtes, étaient venus d'eux-mêmes lui offrir l'héritage paternel ; mais en sujets volontaires, et qui avaient su se passer de maîtres pendant longtemps, ils y mettaient une condition, c'était son mariage avec Isabelle, la fille d'Édouard. L'alliance anglaise était trop importante aux intérêts commerciaux de la Flandre, pour être sacrifiée à cette espèce de vénération mixte que les Flamands portaient encore, comme malgré eux, à un nom. Le jeune comte, ayant rejeté bien loin cette union, disant qu'il n'épouserait jamais la fille de celui qui avait tué son père, les Flamands le traitèrent en enfant mutin, et le firent surveiller de si près, à Gand, qu'il ne pouvait plus même aller s'ébattre dans la campagne. Il céda bientôt par ennui, et se laissa conduire à Bergues-Saint-Vinox, où le roi d'Angleterre l'attendait avec sa fille à laquelle on le fiança sur-le-champ. Mais, huit ou dix jours avant les noces, le mer-

credi de la semaine sainte, Louis de Mâle sortit de Gand, monté sur un cheval très-rapide, soi-disant pour aller chasser le héron. Il lâcha un faucon, et le suivit si loin, à l'aide de deux gentilhommes qui l'attendaient avec des chevaux frais, sur les bords de l'Escaut, qu'il ar-



riva d'une traite en Artois. La cour de Philippe chansonna Isabelle *la délaissée*, et Louis, comme pour se mettre mieux à l'abri de sa fiancée, épousa au plus vite, Marguerite de Brabant. Néanmoins la Flandre restait à Édouard, et cette chasse au héron coûtait à Louis son comté [1347].

Cependant le siége de Calais avançait toujours. Depuis bientôt un an qu'il durait, les vivres étaient épuisés dans la place. Malgré le dévouement de deux marins d'Abbeville, Marant et Mestriel, qui avaient affronté plusieurs fois toute la flotte anglaise pour approvisionner Calais, on n'y mangeait plus que des chevaux morts et des animaux domestiques, et cette dernière ressource manqua à la fin. Philippe essaya de délivrer la ville, et vint par Hesdin avec une armée « qui tenait bien trois lieues de pays ; » mais il trouva les Anglais si bien

retranchés dans leur ville, qu'il n'osa recommencer l'expérience de Crécy, et qu'il s'en retourna sans avoir rien tenté. Quand les Calaisiens eurent perdu de vue le dernier pennon de cette armée, accueillie par eux avec tant de joie, tout espoir les quitta, et ils crièrent aux sentinelles ennemies qu'on leur envoyât des chevaliers pour traiter. Longtemps Édouard refusa tout accommodement : il les voulait tous avoir à sa discrétion. A la fin, vaincu par les instances des siens, il demanda que six bourgeois, des premiers de la ville, vinssent, tête et pieds nus et la corde au cou, lui apporter les clefs de la ville et se remettre à sa volonté. Le peuple assemblé sur la place fondit tout en larmes, en apprenant cette cruelle condition. Les riches n'osaient s'offrir ; les pauvres reculaient devant l'horreur d'un choix. Alors Eustache de Saint-Pierre s'avança et se désigna lui-même. Trois de ses parents, Jean d'Aire, Jacques et Pierre de Wisan, vinrent se ranger à son côté, et les deux autres se présentèrent en un instant. Ce fut une grande pitié dans Ville-Neuve-la-Hardie, quand on vit arriver les six victimes, et Gauthier de Mauny, qui les introduisit dans la tente royale, voulut intercéder pour eux. Mais Édouard ne pouvait pardonner aux bourgeois de Calais de l'avoir fait attendre si longtemps. Il *grigna* des dents aux prières du chevalier, et commanda qu'on fît venir le *coupe-tête*. Sa femme Philippe de Hainaut, alors enceinte, qui était venue le rejoindre après la bataille de Newcastle, se jeta dans ce moment à ses pieds, tout éplorée, et obtint la vie de ces hommes généreux : la colère d'Édouard retomba sur leurs concitoyens, qui furent tous chassés de la ville. Il ne retint qu'un prêtre et deux des plus anciens habitants, pour être instruit des revenus de chaque famille. Calais fut repeuplé ensuite d'émigrants anglais, et devint, pour plus de deux cents ans, une sorte d'avant-poste ennemi, un foyer d'invasion toujours prêt à éclater.

Ce malheureux événement termina la guerre. Édouard, pressé de retourner en Angleterre, après une absence de deux ans, consentit facilement à une trêve qui laissait les deux partis en présence : elle dura jusqu'à la mort de Philippe, arrivée au mois d'août de l'année 1350. Dans l'intervalle survint cette fameuse peste de 1348, connue sous le nom de *peste de Florence*, « dont bien la tierce partie du genre humain mourut, » dit Froissard. Elle n'empêcha pas les chevaliers de Picardie de risquer une tentative malheureuse pour reprendre Calais, et Philippe, de réparer dans le Midi, la bourse à la main, les pertes que les

armes anglaises lui avaient fait essuyer ailleurs. En 1349, il paya 120,000 écus, au roi de Majorque, pour Lattes et Montpellier, et 200,000 florins à Humbert de Beaujeu, pour le Dauphiné. Par une clause du dernier acte de vente, le roi de France s'engageait à faire porter le titre de dauphin à son fils aîné ; à peu près comme Édouard, pour donner le change à l'amour-propre national des gens du pays de Galles, venait de donner le nom de prince de Galles à son fils. Telle fut l'origine de ces deux titres contemporains, accolés depuis à tant de noms illustres, et dont le dernier, plus heureux, a survécu à l'autre, qu'emporta inaperçu ce naufrage de petites choses auquel nous venons d'assister. Philippe, en mourant laissa le trône à son fils Jean II, dit le Bon.

C'est une singulière fortune que celle du roi Jean, qui est arrivé à une sorte de popularité avec un surnom, et le souvenir d'un mot heureux. Emporté, cruel, vindicatif, n'acceptant de la royauté que l'éclat et les fêtes, de la chevalerie que le point d'honneur et les grands coups d'épée, Jean *le Bon*, le plus personnel peut-être de tous nos rois, le moins inquiet de son peuple, qui ne recula jamais devant une exaction, devant une violence, pas même devant un guet-apens, n'en a pas moins conservé, grâce à quelques phrases consacrées, un certain renom sinon de bon prince, au moins d'honnête homme auquel toute son histoire donne un sanglant démenti. Il avait quarante ans, quand il monta sur le trône. Appelé depuis longtemps au commandement des armées par son père, brillant guerrier, et solide joûteur, il promettait un règne heureux à ceux qui ne l'avaient vu que dans les camps et les tournois. Mais, au début, la fougue de ce caractère sans frein se révéla tout à coup par un acte de rigueur que rien ne motivait en apparence.

Depuis Philippe le Bel, la féodalité avait perdu cette indépendance mutine qui la rendait si formidable du temps que les barons de la Beauce et de l'Orléanais traitaient d'égal à égal avec les rois. Abandonnant leurs châteaux, où ils n'étaient plus souverains qu'à demi, les seigneurs s'étaient groupés autour de la personne royale. *La cour* avait commencé, et les grandes charges de la couronne donnaient déjà plus d'importance qu'une ville forte ou qu'un comté. Mais tout n'était pas fini pour cela. La féodalité, devenue la noblesse, n'avait pu s'abdiquer si vite. Les nobles de la cour des Valois entendaient bien disposer encore de leurs personnes et de leurs places, comme autrefois les châtelains de Robert et de Louis le Gros. Seulement, on complotait sous les

yeux du prince et dans les bals ; on se groupait autour de quelque mécontent illustre, choisi le plus souvent dans la famille royale elle-même, au lieu de s'envoyer des messagers de château en château, et d'attendre les gens du roi derrière ses créneaux. Ce qui donnait plus de force à la noblesse, c'était cet éternel épouvantail de l'Angleterre, l'appui de toutes les révoltes, l'asile assuré de tous ceux que poursuivait la justice, ou la vengeance royale. Robert d'Artois et Geoffroy d'Harcourt avaient appris aux Valois de quel poids pouvait être dans la balance le ressentiment d'un proscrit. Cette sécurité et cette puissance acquises à la rébellion entretenaient de continuelles défiances entre le roi et les seigneurs ; et quand l'un d'eux gênait, on avait un prétexte commode pour s'en débarrasser, en l'accusant d'intelligences avec les Anglais. Philippe VI s'était servi deux fois de ce moyen, pour livrer au bourreau les nobles suspects. Jean imita, en commençant, l'exemple de son père. Au milieu des fêtes de son couronnement, il fit arrêter par le prévôt de Paris, à l'hôtel de Nesle, où il tenait sa cour, Raoul de Nesle, son connétable, comte d'Eu et de Guines, et, trois jours après, on lui trancha la tête, dans un coin de l'hôtel, sans autre forme de procès. Le bruit se répandit dans le public que Raoul trahissait, et qu'il devait livrer Guines aux Anglais ; mais Jean ne daigna pas même le confirmer, et laissa le peuple indécis sur les motifs d'une exécution aussi précipitée qu'inattendue. Comme pour mieux braver l'opinion, il donna la charge de Raoul et une partie de ses biens à Charles de Lacerda, un beau jeune homme, dont il avait fait son favori, jusque-là que « ceux qui voulaient mal parler, dit Villani, y cherchaient crime. » Charles était le frère de ce Louis d'Espagne qui s'était mis à la solde de Philippe de Valois, avec une flotte espagnole, comme Barbavara avec ses Génois. Il descendait de cette famille déshéritée des Lacerda, dont Philippe le Bel avait abandonné la cause ; malgré son origine française et royale, ce n'était qu'un étranger aux yeux des seigneurs, un *coureur d'aventures*, comme son frère ; et cette fortune subite, fruit des dépouilles d'un homme mis à mort sans jugement, n'était pas de nature à lui faire pardonner une faveur si malignement interprétée.

Les besoins d'argent qui tourmentaient sans cesse cette race avide et fastueuse des Valois entraînèrent bientôt le roi à des actes plus odieux encore. Les révoltes des dernières années de son père avaient inspiré des craintes aux conseillers royaux. L'exemple des Flamands n'avait pas été perdu pour les bonnes villes du nord de la France. De

toutes parts des paroles menaçantes se faisaient entendre dans les *parloirs aux bourgeois*. A Paris surtout, où le peuple avait déjà fait trembler Philippe le Bel derrière les murs du Temple, l'esprit de résistance allait croissant de jour en jour. On n'osa point lever de nouveaux impôts sans consulter les états-généraux, qui furent convoqués à Paris, au mois de février 1351. Cela ne suffit pas encore; après le vote des états, il fallut ensuite négocier avec chaque province, avec chaque ville importante, et elles se firent acheter toutes leur consentement. La Normandie demanda l'observation rigoureuse de la charte aux Normands. Rouen, Amiens, Troyes, Mâcon, traitèrent séparément. Paris eut une ordonnance sur les métiers, rendue en faveur des chefs de corporations contre les exigences des ouvriers qui mettaient leur travail à un taux excessif, depuis qu'il y avait disette d'hommes par suite de la peste de 1348. Ces mille concessions, arrachées sur tous les points, ne comblaient que momentanément les vides du trésor royal, car partout l'impôt n'avait été accordé que pour un an. Jean, pour se délivrer de ces marchés humiliants, eut recours à un autre moyen, et se créa des ressources plus faciles en altérant les monnaies, sur lesquelles il n'avait à essuyer aucun contrôle. « Aussitôt après les états de 1351, les variations de monnaie avaient recommencé avec une rapidité délirante. A l'avénement du roi Jean, le marc d'argent valait 5 livres 5 sous; à la fin de l'an 1351, il était porté à 11 livres; la monnaie avait varié de cent pour cent en un an. Ce n'était là que le début. Au mois de février 1352, le marc revint brusquement de 11 livres à 4 livres 5 sous. Il remonta à 13 livres 15 sous, retomba à 4 livres 10 sous, puis remonta à 18 livres. On compta jusqu'à seize variations dans une seule année! « *C'est la loi en démence*, » dit énergiquement un historien, M. Michelet. » (HENRI MARTIN, tome V.)

Prodigue maladroit d'un argent si misérablement ramassé, Jean, qui ne cherchait que des occasions de dépense, en imagina une à laquelle on n'avait pas encore pensé en France. Désirant égaler en *chevalerie* le roi Édouard, qui venait de fonder, en l'honneur de la comtesse de Salisbury, la confrérie de Saint-Georges, ou l'ordre de la Jarretière, il fonda l'*ordre de l'Étoile*, ou la *Noble-Maison*. C'était une imitation des vieux ordres du Temple et de l'Hôpital, tournée au profit de l'autorité royale. Tous les membres de l'ordre, dont le roi était le grand-maître naturel, contractaient avec lui une espèce de fraternité d'armes, et lui juraient un serment particulier. Les chevaliers de la *Noble-Maison*

en ajoutaient un autre où se retrouve bien cette sorte d'héroïsme aveugle, la seule vertu du roi qui l'avait dicté. Ils s'engageaient à ne jamais abandonner devant l'ennemi plus de quatre arpents de terrain, et à se laisser plutôt tuer ou prendre, que de fuir tout à fait. Il y en eut cinq cents qui firent ce serment, et ils le gardèrent tous à Poitiers, de façon que l'ordre y fut comme anéanti d'un seul coup. Il ne s'en releva pas. Tombé dans l'oubli au milieu des troubles qui suivirent la bataille de Poitiers, l'ordre de l'Étoile fut abandonné par le fils de Jean aux chevaliers du Guet, qui conservèrent jusqu'après Louis XIV l'étoile blanche que les chevaliers de la *Noble-Maison* portaient à leurs chaperons et sur leurs manteaux. Il n'en resta que le somptueux château construit pour lui par son fondateur, au village de Saint-Ouen, entre Paris et Saint-Denis, et le souvenir des fêtes dispendieuses qui avaient accompagné son institution.



Le roi Jean.

Pendant que le roi s'occupait tout entier de ces jeux chevaleresques, la guerre avec l'Angleterre continuait sur toute la frontière de la Gascogne et du Poitou. Malgré la trêve que l'épuisement des finances prolongeait forcément de part et d'autre, on se considérait toujours

comme en état d'hostilité. Jean alla mettre, à la fin de 1351, le siége devant Saint-Jean-d'Angéli, dont la prise fut compensée par une défaite qu'une partie de son armée essuya près de Taillebourg. Il se retira ensuite, mais les capitaines des deux partis ne cessèrent pas de se harceler; chacun faisait la guerre en son nom et pour son compte. On s'attendait en embuscade sur tous les chemins; on s'enlevait à tour de rôle les petites villes et les châteaux. Il y avait des bandes de routiers qui étaient venues s'établir dans le pays, et qui marchaient à l'assaut de toutes les places qu'elles rencontraient, pour les vendre ensuite au plus offrant. C'était en Bretagne surtout que ces combats de chaque jour se multipliaient sur tous les points. Dix années d'une guerre atroce et sans relâche n'avaient point lassé les Bretons. Indifférents aux grands événements qui s'accomplissaient hors de leur duché, à l'invasion de la France, à Crécy, à Calais, ils avaient continué à s'entr'égorger au plus fort des ravages de la peste noire, et le changement de règne n'avait pas même été remarqué de ces obstinés combattants. Là, l'Angleterre et la France se trouvaient en présence, aussi bien que sur les limites de la province anglaise. Au milieu de l'année 1352, un maréchal de France, Gui de Nesle, fut battu et tué par les Anglais de Montfort. A la même époque, le parti français eut les honneurs d'une rencontre célèbre, du *combat des Trente*, dont la mémoire est restée longtemps populaire en Bretagne. Beaumanoir, gouverneur de Josselin, ayant été trouver l'Anglais Richard Bembro, qui commandait dans Ploermel, Anglais et Bretons s'insultèrent dans la conférence, et, avant de se quitter, ils se défièrent, trente contre trente, *à jouer de fers de glaives pour l'honneur de leurs amies*. On se donna rendez-vous pour le samedi avant le quatrième jour de carême, au *chêne de mi-voie*, dans la lande qui est entre Josselin et Ploermel. Les combattants vinrent à pied, à l'exception d'un chevalier de Beaumanoir, Guillaume de Montauban, qui conserva son cheval, on ne sait pourquoi. Ce fut une mêlée cruelle, où figurèrent toutes les armes bizarres qui pouvaient s'inventer en ce pays de guerriers sauvages. Thomelin Billefort, un des Anglais de Bembro, se servait d'un maillet de plomb pesant vingt-cinq livres. Son compagnon Hucheton Clamaban avait une faux recourbée et à deux tranchants. Cinq Bretons furent mis hors de combat dès le premier choc, et les autres, se serrant autour de Beaumanoir, eurent longtemps peine à rétablir la partie. Altéré par la fatigue et par le sang qu'il perdait de ses blessures, Beaumanoir demandait à grands cris qu'on lui apportât

à boire. « Bois ton sang, Beaumanoir, lui répondit messire Geoffroy Dubois : il faut aller jusqu'au bout. » A la fin, Guillaume de Montauban se détacha du groupe, comme s'il eût voulu fuir ; et, revenant au galop sur le flanc de la petite troupe anglaise, il en abattit sept à grands coups de sabre qu'il donnait à droite et à gauche. Ce fut le signal de la déroute, et les vainqueurs s'en revinrent, glorieux et « hachés de blessures, » à Josselin, emmenant ceux des ennemis qui n'étaient pas restés sur le champ de bataille.

Des scènes pareilles se répétaient tous les jours et familiarisaient les esprits aux idées de mort. Deux ans après le combat des Trente, Charles, roi de Navarre, fut appelé mauvais traître, à la cour de Jean, par le favori Charles de Lacerda, qui lui lançait l'accusation banale de



complicité avec l'Angleterre. « Tu mens, méchand mignon, lui dit-il, et tu ne m'échapperas pas, fusses-tu dans les *brayes* du roi Jean ! » A

la haine commune qu'inspirait le connétable, se joignait chez le roi de Navarre un ressentiment personnel. Jean lui avait enlevé le comté d'Angoulême pour en faire présent à son beau mignon. Le 8 janvier 1354, Lacerda vint à Laigle, en Normandie, qu'il tenait avec ses autres domaines des largesses royales. Pendant la nuit, le bâtard de Mareuil, un des familiers de Charles de Navarre, entra dans la ville avec une troupe d'hommes d'armes, brisa les portes de l'hôtellerie où logeait le connétable, et le massacra dans son lit. Ensuite il courut rejoindre son maître, qui attendait hors de la ville, entouré de ses parents et de ses amis, et lui cria du plus loin qu'il le vit : « C'est fait, c'est fait, il est mort ! »

Jean entra dans une rage inexprimable, quand il reçut la nouvelle de cet attentat. « Je ne veux plus voir ni parler à personne, s'écria-t-il, et je fais serment sur Dieu de me venger de ce traître de Navarrais ! » Mais ce n'était pas chose aisée. L'homme qui venait de le braver si audacieusement offrait le contraste le plus parfait avec l'impétueux et brutal monarque. Petit, insinuant, spirituel, d'une séduction de langage et de manières irrésistible, il avait pour lui l'amour des dames et la faveur populaire, deux puissances nouvelles dont il sut le premier faire une arme politique. Avec cela, fier et vindicatif, il avait réprimé si cruellement une sédition qui éclata à Barcelonne, lors de son couronnement, en 1350, que ses sujets de la Navarre lui en donnèrent le surnom de Charles *le Mauvais*, surnom que nos historiens lui ont conservé, en punition de ses révoltes. Outre son royaume, par où il donnait la main aux Anglais de la Gascogne, il était tout-puissant dans la Normandie, où il possédait Évreux, Cherbourg, Avranches, Mortain, Pont-Audemer, une foule de domaines et de châteaux. Les d'Harcourt et les Longueville, ses parents, marchaient à la tête de la noblesse normande, entièrement dévouée à sa cause. Par Mantes et par Meulan, qu'il avait obtenues en dédommagement du comté d'Angoulême, il était maître de la Seine, et interceptait la communication avec Paris. Habile à se ménager tous les avantages, il écrivit à l'Université de Paris, aux bourgeois des grandes cités. Ses places étaient en bon état de défense ; lui-même se tenait à l'abri derrière les murs de Mantes. D'un mot, il pouvait appeler les Anglais. Le duc de Lancastre lui disait dans un message : « Beau cousin, envoyez devers le roi, notre sire, quelqu'un de confiance, pour traiter des conventions de la ligue. » Jean hésita, quand il le vit si bien en mesure. Les dames de la cour se mi-

rent de la partie. Madame Jeanne d'Évreux, veuve de Charles le Bel, et sa sœur Blanche, la mère de Jean, négocièrent un accommodement entre le roi et le meurtrier du connétable. Il y eut une séance royale au parlement, le 4 mars 1354. Charles de Navarre, qui était venu à Paris *a grand'foison de gens d'armes*, sollicita son pardon d'une façon presque impertinente, se justifiant tout haut du meurtre de Lacerda, et offrant d'en dire les raisons « lors ou une autre fois. » Jean ne répondit rien, et laissa prendre la parole au cardinal de Boulogne, qui le réprimanda à peine, et lui dit que le roi lui pardonnait « pour l'amour de mesdames les reines. » Alors le Navarrais, qui était resté debout et la tête haute, mit un genou en terre et plaça ses mains dans celles du roi en signe d'oubli et de pardon.

Mais ce n'était là qu'un simulacre de réconciliation qui ne trompa personne. Jean n'avait pas dit un mot pendant toute la séance. A peine s'était-on quitté que les haines reprirent leur cours. Charles, voyant que le roi assemblait des troupes à Rouen, craignit pour sa sûreté personnelle. Il s'enfuit déguisé à Avignon, soi-disant pour implorer la médiation du pape, mais, dans le fait, pour y aller rejoindre le duc de Lancastre, qui s'y trouvait alors. Les gens du roi mettent aussitôt la main sur ses domaines de Normandie, à l'exception des villes fortifiées qui se tenaient sur la défensive. A cette nouvelle, Charles court en Navarre, où il rassemble une armée de deux mille hommes, et s'embarque avec eux pour la Normandie. Il arrive à Cherbourg au mois d'août. Sa garnison d'Évreux se mit aussitôt en campagne, et s'empara de Conches. Le prince de Galles passa la Garonne, vint brûler les faubourgs de Carcassonne, et poussa jusqu'aux portes de Narbonne et de Toulouse. Son père avait débarqué à Calais, et pillait les environs d'Hesdin. Il y avait à l'île de Wight une escadre anglaise en route pour la Normandie, et que les vents seuls empêchaient d'aborder. Dans de pareilles conjonctures, on ne pouvait sans imprudence rester en guerre avec le Navarrais. Jean se laissa réconcilier une seconde fois avec lui. Il lui fit promettre 100,000 écus, à Valogne, par le connétable Jacques de Bourbon, et l'admit de nouveau à sa cour.

Le raccommodement dura peu. Charles, aussi obstiné dans son ambition que Jean l'était dans sa vengeance, mit à profit son séjour à Paris pour envenimer encore les haines de la bourgeoisie contre l'administration royale. Les états généraux s'étaient réunis dans la *grand'-chambre* du parlement de Paris, le 2 décembre 1355, à l'occasion de la

guerre avec les Anglais. L'irritation des esprits était déjà si grande, que Jean, tout despote qu'il était, n'osait plus lever un impôt sans les états. Ceux-ci commençaient à comprendre leur force. Ils déclarèrent « qu'ils étaient tous prêts de vivre et mourir avec le roi » et lui accordèrent les trente mille hommes qu'il demandait, mais ils firent à leur client royal de dures conditions. L'ordonnance qui imposa *l'aide,* dit M. Capefigue, fut en même temps une véritable charte de réformation. Clergé, bourgeois, noblesse, le roi lui-même et ses enfants, tous furent également soumis à l'impôt. Une commission de neuf membres choisis par les états devait avoir la haute main sur tout ce qui regardait et la levée et l'emploi de la taxe. Tous les citoyens, et même les gens du roi, étaient tenus de leur prêter main forte au besoin. Venaient ensuite divers règlements pour remédier aux abus dont se plaignait le peuple. Jean réformait sa monnaie, et s'engageait à rassembler les états à la Saint-André prochaine. C'était une véritable révolution qui se préparait. A ce pouvoir arbitraire, et mal contenu par la révolte, que les rois s'étaient fait depuis Philippe le Bel, allait succéder la domination d'une



assemblée. Le fameux Étienne Marcel, le prévôt des marchands de Paris, avait déjà paru sur la scène. C'était lui qui portait la parole au nom des bonnes villes. Le roi de Navarre semblait s'être mis à la tête du

mouvement. Dans une des séances qui se tint à Ruel, Jean d'Harcourt, son ami et son confident, prêcha tout haut la résistance, au milieu d'un groupe de seigneurs. Les embarras du roi de France se compliquaient cruellement. Des révoltes éclataient en Normandie et en Picardie, où l'on refusait l'impôt voté par les états. A Langres, Jean du Chauffour et son frère Thibaut, de connivence avec l'évêque, avaient envahi la ville en plein jour, aux cris de *Guyenne, Angleterre, ville gagnée!* Le prince de Galles rentrait à Bordeaux, avec mille chariots chargés du butin qu'il avait fait en Languedoc. Pour porter le dernier coup à son ennemi, Charles-le-Mauvais débaucha le dauphin Charles; et déjà il l'avait engagé à venir le rejoindre à Mantes. Une escorte de trente cavaliers devait protéger sa fuite, et elle arrivait à Saint-Cloud, quand un gentilhomme nommé Friquet découvrit tout au roi, qui regagna son fils.

Cette dernière tentative le mit à bout. Le dauphin, devenu duc de Normandie, tenait sa cour à Rouen, et n'avait pas interrompu ses relations avec le Navarrais. Celui-ci vint à Rouen avec tous les siens pendant le carême de 1356, et le dauphin les convia tous à dîner au château, pour le 16 avril, veille de Pâques fleuries. Jean, averti, fit une marche forcée avec une centaine de lances, et, au moment où les convives du duc de Normandie se mettaient à table, il entra à l'improviste dans le château par une poterne qui donnait sur les champs, vint droit à la salle du festin, et, marchant au roi de Navarre, il l'enleva de la table en lui disant: « Or sus, traître, tu n'es pas digne d'être assis à la table de mon fils. » Le maréchal d'Audeneham était aux côtés du roi, une grande épée à la main, et il s'était écrié, en entrant « que personne ne se meuve pour chose qu'il voit, s'il ne veut être mort de cette épée. » Pas un seigneur ne bougea. Un écuyer de Charles, Colinet Doublet, essaya seul de le défendre, et porta à la gorge de Jean le couteau avec lequel il tranchait à table devant son maître. On l'eut bientôt renversé. Le dauphin s'était jeté en pleurant aux genoux de son père, qui le repoussa durement, et qui, se tournant du côté du comte d'Harcourt, lui donna « un grand horion entre les épaules, » en disant: « Marchez avant, traître orgueilleux; passez en prison! » On emmena le roi de Navarre et ses gens; puis Charles se remit à table avec son père; et, après le dîner, on fit conduire derrière le château, dans un champ, appelé le champ du Pardon, le comte d'Harcourt, les sires de Graville et de Maubué, et Colinet Doublet, qui furent décapités à l'instant par



Charles le Mauvais fait prisonnier à Rouen par le roi Jean.

le *roi des ribauds,* espèce de prévôt de l'hôtel du roi. Leurs cadavres furent accrochés au gibet de Rouen, et cette vue faillit soulever la ville. Même après que Jean eut relevé la mentonnière de son casque pour se faire reconnaître au peuple assemblé sur la place, et qu'il lui eut montré un traité avec l'Angleterre, signé du comte d'Harcourt et de Charles de Navarre, les murmures continuèrent : les gens des métiers criaient que l'acte était faux, et que tout cela n'était qu'une vengeance de la mort du *gentil* Lacerda. Ces démonstrations populaires refroidirent la colère du roi. Il fit conduire le Navarrais à la tour du Louvre, et de là dans les prisons du Châtelet, où, jour et nuit, on le tenait dans une continuelle appréhension de la mort, lui donnant à entendre qu'on allait le mettre dans un sac et le jeter à la Seine. Mais Jean n'alla pas plus loin, et bientôt d'autres pensées l'occupèrent.

Tous les parents de Charles ne s'étaient pas laissé prendre au piége du château de Rouen. Son frère, Philippe de Navarre, et Geoffroy d'Harcourt, mirent aussitôt leurs gens sous les armes, et envoyèrent au roi un défi qui commençait ainsi : « A Jehan de Valois, qui s'escrit roi de France. » Le duc de Lancastre et Jean de Montfort vinrent à leur secours avec les troupes qu'ils purent distraire de la guerre contre les Penthièvre, et, à l'aide de ce renfort, ils soutinrent durant toute la saison l'effort de l'armée royale. Pendant que celle-ci était arrêtée devant les murs de Breteuil, on vint annoncer à Jean que le prince de Galles l'attaquait d'un autre côté. L'aventureux jeune homme, à la tête de deux mille hommes d'armes et de six mille archers anglais et gascons, avait formé le projet d'aller donner la main aux révoltés de Normandie, en traversant toute la France centrale ; et déjà il était arrivé à Bourges, dont il avait brûlé les faubourgs, puis à Issoudun et à Vierzon ; il touchait presque le Perche, où était le duc de Lancastre, quand il apprit que Jean rassemblait ses vassaux à Chartres ; et que tous les passages de la Loire étaient bien garnis de défenseurs. Il pensa alors à revenir sur Bordeaux, et prit sa route par la Touraine et le Poitou, mais sans se hâter, et s'arrêtant sur le chemin pour ravager le pays et emporter d'assaut les châteaux qu'il rencontrait. Cependant vingt mille hommes d'armes avaient passé la Loire, et la poursuite commençait. Quand le prince de Galles se vit serré de près, il voulut fuir, mais il était trop tard. Il fut dépassé le 17 septembre près de Poitiers : ses coureurs étant tombés dans l'arrière-garde des Français, il comprit qu'il ne pouvait plus éviter la bataille, et alla se lo-

ger, avec sa petite armée, sur un plateau appelé le champ de Maupertuis, au milieu des vignes et des buissons, sans autre abord qu'un petit chemin creux profondément encaissé entre deux files de ces haies impénétrables du Poitou. Le lendemain, qui était un dimanche, le roi entendit de grand matin la messe dans sa tente, et communia avec ses quatre fils. Ensuite il assembla un grand conseil de guerre, et envoya Ribaumont à la découverte. Jean avait quarante-cinq à cinquante mille hommes partagés en trois batailles, que son frère, le duc d'Orléans, et le dauphin Charles commandaient avec lui. Les deux lieues de pays qui sont entre Poitiers et le champ de Maupertuis étaient couvertes de bannières et de cavaliers. L'assurance n'était pas moins grande qu'à Crécy. Jean parcourait les rangs, monté sur un *destrier* blanc, et disait à ses chevaliers : « Entre vous, à Paris, à Chartres, à Rouen, ou à Orléans, vous menacez les Anglais et désirez avoir le bassinet en tête devant eux. Ores, y êtes-vous ? je vous les montre. » Sur ces entrefaites arriva Ribaumont, qui avait trouvé les Anglais retranchés derrière les buissons, tous à pied, les chevaux en arrière, et les archers devant, *en maniere de herse*. Le chemin ne pouvait livrer passage à plus de quatre cavaliers à la fois, et le reste était à peine accessible aux gens de pied. L'avis de Ribaumont fut que tous missent pied à terre, excepté « trois cents armures de fer des plus durs et hardis de l'ost, » et qu'on les plaçât en tête pour faire une trouée dans la ligne des archers. Les hommes d'armes à pied devaient les suivre à peu de distance, et achever le combat corps à corps avec les Anglais. Cet avis ayant prévalu, les



Français se mettaient déjà en marche après avoir ôté leurs éperons et raccourci leurs lances : un cavalier qui arrivait de Poitiers au galop

se présenta tout à coup devant le roi, et arrêta l'action : c'était un légat du pape, le cardinal Talleyrand de Périgord, accouru pour remplir la mission de paix que lui avait confiée la cour de Rome. Jean lui donna vingt-quatre heures pour tenter un accommodement. Le prince de Galles offrit tout le butin de l'expédition, les places conquises et les prisonniers ; mais Jean voulait qu'il se rendît prisonnier avec cent de ses chevaliers. Le vainqueur de Crécy répondit qu'on ne l'aurait, lui et ses chevaliers, que les armes à la main, et le combat fut remis au lendemain. Pendant ce temps les Anglais creusèrent de grands fossés devant leurs lignes, et les bordèrent de palissades, à l'aide de ces pieux aiguisés des deux bouts que les archers anglais portaient partout avec eux. On disposa ceux-ci derrière les haies le long du chemin, et, au moment où les trois cents chevaliers y entraient au galop, les deux maréchaux de France en tête, une grêle de flèches partie des buissons à droite et à gauche vint jeter le désordre dans leurs rangs pressés. Les chevaux se cabrent, se renversent les uns sur les autres, et la colonne, arrêtée tout à coup dans sa marche, est forcée de se replier sur le corps d'armée du duc de Normandie. Bientôt un gros de cavaliers anglais qui avait tourné la colline, vient prendre en flanc les hommes d'armes du dauphin, pendant que les autres, remontés tous à cheval, descendent aux cris de *Saint-Georges* et *Guyenne*, par le chemin encore encombré de cadavres d'hommes et de chevaux. Cette double attaque fit perdre la tête au dauphin, jeune homme de vingt ans, dont le corps débile ne se prêtait guère à des mœurs belliqueuses. Il lâcha prise et s'enfuit avec huit cents lances par le chemin de Chauvigny. Le duc d'Orléans se laissa entraîner par l'exemple, et emmena sa bataille du même côté. « Ils sont à nous ! s'écria alors Chandos, un célèbre capitaine anglais qui avait mené tout le combat ; tirons devers le roi de France, car il est vaillant et nous demeurera. — Avant donc, dit le prince de Galles. » Et toute l'armée anglaise vint fondre à l'endroit où combattait le roi. Un corps d'Allemands, qui était resté à cheval, soutint quelque temps le choc ; mais il fut enfoncé par les Anglais, animés par l'idée qu'ils tenaient la victoire. Bientôt Jean n'eut plus auprès de lui que les chevaliers de l'Étoile, qui furent tous fidèles à leur serment. Les rangs de ces braves chevaliers allaient toujours s'éclaircissant ; ils se trouvèrent à la fin séparés en dix petites bandes, qui furent écrasées l'une après l'autre. Jean, accompagné de son plus jeune fils, Philippe de Touraine, qui dut à cette journée le

surnom de *Hardi*, assommait à coups de hache d'armes seigneurs et archers. Il avait le visage tout couvert de sang. De tous côtés on lui criait : « Rendez-vous! rendez-vous! » Enfin le sire de Charni, qui tenait l'oriflamme, tomba mort à ses pieds, entraînant la fameuse bannière.



Épuisé, le roi se mit à demander son cousin le prince de Galles, disant qu'il voulait se rendre à lui. Alors un chevalier de l'Artois, Denis de Morbecque, exilé de son pays où il avait tué un homme, fendit la presse et vint à Jean, qui, l'entendant parler en bon français, lui jeta son gantelet et se rendit à lui avec son fils. Mais les archers anglais et gascons, qui depuis longtemps ménageaient le roi pour l'avoir vivant, ne voulurent pas laisser échapper de la sorte une si riche rançon. Ils l'arrachèrent des mains de Denis, et, s'étant mis à se disputer à qui l'aurait, ils le tiraient chacun de leur côté, et l'on était sur le point de s'accorder en l'égorgeant, lui et Philippe, quand arrivèrent le comte de Warwick et le sire Réginald Cobham, qui prirent les deux captifs sous leur sauve-garde, et les conduisirent au prince de Galles.

Jean n'eut pas besoin d'un grand courage pour bien porter le poids

de ses infortunes. Tout fier de ce royal captif, le prince de Galles lui fit avec une grâce parfaite les honneurs de son camp. Il le servit lui-même à table le soir de la bataille, et déclina même l'honneur de s'asseoir à ses côtés. De Bordeaux, où les Gascons le lui disputaient avec toute l'âpreté de cette race *convoiteuse,* le prince Noir emmena bientôt le roi de France en Angleterre, jaloux de le montrer aux dames de la cour, et aussi pour se délivrer de ces fâcheuses réclamations, qu'il apaisa avec 100,000 florins d'or. Même après le débarquement, le jeune prince soutint son rôle de vainqueur modeste. Jean fit la route de Londres, en pompeux équipage, sur un beau cheval blanc : le véritable triomphateur montait un petit *poney,* et suivait son prisonnier, dans le costume sévère qu'il avait coquettement adopté pour faire valoir la blancheur



de son teint, recouvert de l'armure noire à laquelle il dut son surnom. Édouard III vint au-devant du roi, que lui amenait son fils, et le logea dans le château de Windsor, où il put mener à l'aise la vie brillante des grands seigneurs du temps.

Il y avait moins de respect en France pour la royauté vaincue. Le dauphin Charles, accouru tout tremblant à Paris, au sortir de la bataille, convoqua sur-le-champ les états du royaume, et se disposa à régner en l'absence de son père. Mais l'assemblée, qui élevait déjà si haut ses prétentions sous la domination despotique du roi Jean, devait avoir encore plus d'audace avec un jeune homme échappé de Poitiers, où sa fuite avait été le signal de la défaite. Avant de vouloir rien entendre, les états demandèrent la délivrance du roi de Navarre, dont le

nom allait leur servir de drapeau dans la grande lutte qui se préparait, et l'emprisonnement des sept principaux membres du conseil royal. Ils voulaient eux-mêmes donner au régent un conseil de leur choix, composé de quatre prélats, de douze nobles et de douze bourgeois. A ce prix, ils lui accordaient la solde de trente mille hommes pour un an. C'était abdiquer le pouvoir, avant même d'en avoir essayé. Charles cassa l'assemblée, sous le prétexte d'un voyage à Metz auprès de l'empereur Charles IV, son oncle maternel. Le voyage eut lieu aux fêtes de Noël ; mais de quel secours lui pouvait être cet empereur nominal, à peine obéi des siens, tout entier en ce moment à la composition de sa fameuse bulle d'or, où il apostrophait les sept péchés capitaux, et réglait l'ordre dans lequel les électeurs devaient le servir à table ? Le régent revint à Paris aussi embarrassé qu'au départ. Les états de Languedoc, moins hostiles à un pouvoir qui s'exerçait sur eux de moins près, avaient voté l'*aide royale* sans opposition ; mais, dans le nord, les bourgeois tenaient bon. A défaut d'impôt, les gens du roi eurent recours encore une fois aux altérations de la monnaie. On fabriqua des blancs de six sous huit deniers, et pour leur donner un cours forcé, on rabaissa à trois deniers les anciens blancs, qui en valaient huit auparavant. Mais, quand on voulut mettre les nouveaux sous en circulation dans les halles de Paris, personne ne voulut les prendre. Marcel encourageait tout haut la révolte. Appelé par le régent à Saint-Germain-l'Auxerrois, il vint accompagné d'une foule en armes, et lui fit tête hardiment. Puis, au sortir de l'entrevue, il envoya des ordres aux métiers, qui cessèrent à l'instant leurs travaux et vinrent se ranger tous sous les bannières des corporations. Charles céda. Il retira sa monnaie, renvoya les conseillers proscrits par le vote des états, et convoqua ceux-ci pour le 5 février 1357.

La nouvelle assemblée se tint dans les dortoirs du couvent des Cordeliers, et, dès la première séance, elle afficha d'étranges prétentions. On désignait de nouvelles victimes. Trésoriers, maîtres des requêtes, avocats du roi, tous ceux qui approchaient de la personne du régent, jusqu'à son valet de chambre et son échanson, devaient être sacrifiés aux ressentiments des états. Pour les assouvir d'un coup, l'évêque de Laon, Robert-le-Coq, qui portait la parole au nom du clergé, ne demanda rien moins que la suspension en masse de tous les officiers du royaume, jusqu'à ce qu'une commission eût jugé de leur conduite. L'auteur de cette audacieuse proposition était un ancien avocat, con-

seiller de Philippe de Valois, devenu à la fois évêque de Laon et président au parlement. Le représentant de la bonne ville l'emporta sur l'homme du roi : ce fut lui qui dirigea le clergé dans son opposition. Un baron picard, Jean de Pecquigny, était à la tête de la noblesse. La bourgeoisie, qui, sur huit cents membres dont se composaient les états, en comptait quatre cents à elle seule, avait toujours pour représentant Étienne Marcel, si puissant par les métiers de Paris. Étienne Marcel, Robert-le-Coq, et Jean de Pecquigny, formèrent un triumvirat qui tint un moment tout le pouvoir entre ses mains. On se croit transporté presque aux états de 1789, à certaines phrases de la remontrance qu'ils rédigèrent entre eux pour la présenter au dauphin. « Dans cet acte de 1357, on déclarait au dauphin qu'il devait regarder la pensée des députés comme celle de *la nation*. L'on exigeait que, dans l'intervalle des assemblées, il gouvernât avec l'assistance de trente-six élus entre les états, douze de chaque ordre. D'autres élus devaient être envoyés dans les provinces avec des pouvoirs presque illimités. Ils pouvaient punir sans forme de procès, emprunter et contraindre, instituer, salarier, châtier les gens royaux, assembler des états provinciaux, etc. A ce prix, les états accordaient au dauphin de quoi payer trente mille hommes d'armes. Mais ils lui faisaient promettre que l'aide ne serait levée, ni employée par ses gens, mais par *bonnes gens, sages, loyaux et solvables, ordonnés par les trois états*. Une nouvelle monnaie devait être faite, mais conforme à l'instruction et aux patrons qui étaient entre les mains du prévôt des marchands de Paris. Du reste, nul changement dans les monnaies n'était permis sans le consentement des états. Ainsi l'administration des finances échappait au roi. D'un autre côté, toute trêve, toute convocation d'arrière-ban était soumise à la même autorisation. Tout homme en France était obligé de s'armer. Les nobles ne pouvaient quitter le royaume sous aucun prétexte. Ils devaient suspendre toute guerre privée sous peine de *retenue par corps et d'exploitement de leurs biens*. Le nombre des gens de justice était réduit. On défend aux magistrats de faire le commerce ; on leur interdit les coalitions, les empiétements sur leurs juridictions respectives ; on leur reproche leur paresse ; on réduit leur salaire en certains cas. Le grand conseil, le parlement, la chambre des comptes sont accusés de négligence. Des arrêts, dit la remontrance, qui devraient avoir été rendus, il y a vingt ans, sont encore à rendre. Les conseillers viennent tard ; leurs dîners sont longs, leurs après-dîners peu profitables. Le grand

conseil, le parlement, la chambre des comptes doivent s'assembler au soleil levant ; les membres qui ne viendront pas *bien matin* perdront les gages de la journée, etc. » *Journal de l'instruction publique.*)

Tous les moyens de résistance avaient été épuisés par le dauphin qui, avant de convoquer les états, s'était adressé, mais en vain, aux villes et aux provinces. Il signa l'ordonnance qu'on lui présentait, et laissa régner quelque temps le conseil des trente-six membres élus par l'assemblée. La réaction fut violente. A Paris, les tribunaux restèrent fermés plusieurs jours, faute de juges. Les trente-six ne laissèrent que deux officiers dans le parlement ; ils renvoyèrent toute la chambre des comptes ; le conseil du roi fut renouvelé en entier, et pour se trouver en état d'appuyer ces mesures au besoin, les états donnèrent à chacun des députés la permission d'avoir une escorte de six hommes d'armes. Les quatre cents escortes formaient une petite armée à la disposition du conseil des trente-six. Il n'y eut qu'un point sur lequel le dauphin ne plia pas, parce qu'on ne jugea pas à propos d'insister : ce fut la délivrance du roi de Navarre. Les chefs des états craignirent de compromettre leur réforme des choses publiques, en attachant trop d'importance à une question de personne ; peut-être aussi redoutaient-ils de se donner un maître?

Jean était encore à Bordeaux, quand on lui porta la nouvelle de ce qui venait de se passer à Paris. Il conclut sur-le-champ une trêve de deux ans avec l'Angleterre, et se croyant toujours au milieu de ses hommes d'armes, il envoya les comtes d'Eu et de Tancarville avec l'archevêque de Lyon, pour signifier aux états qu'ils eussent à se retirer, et pour défendre qu'on levât le subside en leur nom. La volonté royale suffisait à ses yeux. Mais l'on s'était déjà trop avancé pour reculer ainsi devant les menaces dérisoires d'un roi captif. De violents murmures s'élevèrent dans les halles, quand on vint y publier les lettres de Jean, et ses messagers n'eurent que le temps de quitter la ville pour se dérober à la colère du peuple. C'était se déclarer en guerre ouverte avec la royauté, et les bourgeois le comprirent bien. Dès ce jour, « ils firent faire bonne garde le jour et la nuit ; toutes les portes étaient fermées : on n'en ouvrait que trois du lever au coucher du soleil par le côté du Pont-au-Change ; on plaça de lourdes chaînes dans les rues, pour arrêter les chevaux ; des fossés furent creusés le long des murailles où il n'y en avait pas : on garnit les tours de balistes et de canons. » (CAPEFIGUE, tome II. C'était Marcel qui présidait à cette

levée de boucliers, mais plutôt comme prévôt de Paris que comme chef des états. La division s'était mise dans l'assemblée. La noblesse et le clergé commençaient à revenir de cette opposition furieuse dans laquelle les avaient entraînés Robert-le-Coq et Jean de Pecquigny. Il devenait clair que les bourgeois ne travaillaient que pour eux, et qu'ils seraient les seuls à profiter de la révolution. Les bourgeois étaient les plus forts à Paris ; mais, en dépit des ordonnances royales, l'ancienne féodalité était encore trop puissante dans les provinces pour céder ainsi sa place à ces nouveaux venus. Tant que l'on ne s'était attaqué qu'aux abus de l'administration royale, évêques et seigneurs avaient fait volontiers cause commune avec les gens des métiers contre l'ennemi commun. La féodalité revint à la royauté, qui au moins ne la détruisait qu'en détail, dès qu'elle se vit en danger de disparaître avec elle devant je ne sais quelle démocratie, qui faisait une grande commune du royaume entier. Dans cette terrible crise, c'était un jeune homme qui se trouvait chargé de défendre l'ancienne société contre les tentatives prématurées d'idées trop jeunes de quatre siècles. Heureusement que le dauphin Charles faisait pressentir déjà le roi Charles le Sage. Il avait obéi prudemment au premier élan des esprits ; à peine vit-il que la réaction se ralentissait, qu'il essaya de l'arrêter. Il rappela peu à peu les conseillers proscrits par les états, et se déclarant tout à coup : « Ah çà, dit-il un jour à Marcel et à ses échevins, je veux gouverner dorénavant, et ne veux plus avoir de curateurs. » Puis il cassa le conseil des trente-six, et renvoya Robert-le-Coq dans son évêché. Ce n'était pas encore le moment d'un coup d'état. Paris s'étant soulevé, Charles, qui n'avait rien à lui opposer, s'enfuit de la ville, et alla quêter des appuis dans la Normandie et l'Orléanais. Mais, au lieu d'appeler à lui la population des châteaux, il s'adressa aux bonnes villes qui n'eurent garde de se déclarer contre leur propre cause. Désespéré de son impuissance, il revint se mettre sous la tutelle de Marcel, qui le força de convoquer une nouvelle assemblée des états. [7 novembre 1357.]

Le triumvirat se voyait entraîné dans une lutte personnelle contre la royauté. Déjà il ne pouvait plus se retrancher derrière les états : c'étaient les états qui se retranchaient derrière lui. La position était nouvelle en France ; un prévôt des marchands, un petit seigneur, un évêque-avocat, qui régentaient l'autorité royale ! Ils eurent peur, et se décidèrent enfin à invoquer l'appui du roi de Navarre. Le lende-

main de l'ouverture des états, Jean de Pecquigny vint au château de Palluel, la dernière prison de Charles le Mauvais, accompagné d'une troupe de bourgeois d'Amiens. Il escalada les murs, et se montrant à l'improviste au gouverneur Tristan-du-Bois, avec de fausses chartes royales, il lui enleva son captif avant qu'il eût eu le temps de se reconnaître. Ce coup de main donnait un admirable auxiliaire aux chefs de la bourgeoisie. Le roi de Navarre avait compris son rôle. Arrivé à Amiens, il alla haranguer dans les halles, où son discours fit pleurer



tout le peuple. Il se logea chez un simple chanoine, et se fit recevoir bourgeois de la ville. Mais sa place était à Paris. Marcel et Robert-le-Coq, revenus avec les états, allèrent trouver le dauphin, et lui firent signer une charte qui donnait au roi de Navarre la permission de se rendre à Paris, en telle compagnie qu'il le voudrait. Charles arriva le 29 décembre, escorté d'une troupe de bourgeois armés qui l'avaient suivi d'Amiens et des autres villes. A Saint-Denis, les métiers vinrent à sa rencontre avec

Marcel et l'évêque de Paris, Jean de Meulane ; ils le conduisirent en grande cérémonie à Saint-Germain-des-Prés, où logeait Robert-le-Coq, et le lendemain, dix mille bourgeois vinrent se ranger dans le Pré-aux-Clercs pour entendre leur favori, qui les harangua du haut d'un échafaud, dressé autrefois contre la muraille de l'Abbaye pour le roi Jean, qui regardait de là les tournois. L'apparition du roi de Navarre porta le dernier coup à l'autorité déjà si fort ébranlée du dauphin. Ils se rencontrèrent pour la première fois à l'hôtel de la reine Jeanne. L'escorte du roi fit retirer celle du fils de Jean, qui dévora tranquillement cet affront. Ce fut bien pis encore, quand le Navarrais lui présenta ses requêtes. Il voulait la restitution de toutes ses places de Normandie, la réhabilitation des gentilshommes exécutés au château de Rouen, et de plus une grosse somme d'argent, en réparation des injures et des dommages qu'on lui avait faits. Tout faible qu'il se sentait, le dauphin hésitait avant de s'humilier si bas. « Monseigneur, lui dit Marcel, accordez de bonne grâce au roi de Navarre ce qu'il demande ; car il faut que cela soit ainsi. » Charles se résigna, et le Navarrais, mettant tout de suite à profit sa victoire, courut chercher de nouvelles ovations populaires en Normandie. A Mantes, toute la ville sortit au-devant de lui : on vint en foule lui rendre hommage des villes et des châteaux voisins. Le roi de Navarre entra à Rouen, le 10 janvier 1358. Il fit enlever du gibet les corps de ses amis, qui y étaient restés suspendus jusque-là, et leur fit faire des funérailles magnifiques, auxquelles assistèrent les corporations rangées sous leurs bannières. Il suivait monté sur son cheval de bataille, et le 11, il parla au peuple assemblé sur la place de l'Église, d'une des fenêtres de l'abbaye de Saint-Ouen. Son discours fut à la fois une oraison funèbre, une harangue politique et un sermon. Il avait pris pour texte ce verset d'un psaume : « *Ceux qui s'attachèrent à moi étaient innocents et droits de cœur.* » Tout le peuple fondit en larmes à ses paroles. Le soir, il dîna familièrement avec les bourgeois, et plaça à sa droite un marchand de vin, maire de la ville.

Le dauphin, pour lutter de popularité avec un adversaire aussi dangereux, voulut essayer à son tour de cette éloquence en plein vent, tellement en dehors de sa nature froide et délicate. Surmontant ses répugnances, il se rendit aux halles, et monta sur un des étaux, où il commença à se plaindre au peuple *de ceux qui avaient pris le gouvernement.* Les instincts généreux de la foule s'étaient émus à ce spec-

tacle : Marcel, afin de détruire l'effet de la démarche du dauphin, convoqua pour le lendemain une grande assemblée à Saint-Jacques-de-l'Hôpital, dans la rue Saint-Denis. Le dauphin s'y rendit bien accompagné, mais il n'osa pas prendre la parole, et la laissa à son chancelier, Jean de Dormans. A peine le chancelier eut-il terminé, qu'un grand tumulte s'éleva. On faillit en venir aux mains dans l'église. Le dauphin, pour qui la partie n'était pas égale, laissa le champ libre au prévôt des marchands et à ses échevins, et voyant qu'il ne viendrait jamais à bout des chefs de la révolte, en marchant sur leurs brisées, il ne songea plus qu'à rassembler des hommes d'armes. Déjà ses gens en avaient réuni deux mille entre Saint-Cloud, Saint-Germain et Paris. L'irritation allait toujours croissant. Charles, qui devenait plus hardi à mesure que ses troupes grossissaient, éludait de jour en jour l'exécution des engagements forcés qu'il avait pris avec le roi de Navarre. Une députation des états et du corps de ville qui vint les lui rappeler fut mal reçue, et se retira en proférant des menaces. Robert-le-Coq, si puissant naguère dans le conseil, n'y était plus écouté. Marcel et les siens avisèrent entre eux aux moyens de défendre la *république* (mot textuel : *Chron. de Saint-Denis*), et tous décidèrent « *qu'il était indispensable de tuer quelques-uns des conseillers du régent*. Le jeudi 22 février, on sonna le tocsin à Notre-Dame, et les hommes des métiers se réunirent en armes à Saint-Éloi, en face du Palais, ayant tous en tête le chaperon qu'ils avaient adopté au commencement de janvier, mi-parti de rouge et de bleu avec un *fermeil* en argent, au-dessous duquel était écrit : *A bonne fin!* L'avocat Régnault d'Acy, qui vint à passer, fut la première victime. On le poursuivit jusque dans la boutique d'un pâtissier de la rue de la Juiverie, où il tomba percé de coups, sans avoir pu dire un mot. Aussitôt les métiers montèrent en tumulte le grand escalier du Palais, et entrèrent dans la chambre du dauphin. « Sire duc, s'écria Marcel, ne vous ébahissez des choses que vous véez, car il convient qu'il soit ainsi fait. Et se tournant vers ses chaperonnés : Faites en bref ce pourquoi vous êtes venus ici! Cela dit, ceux de la compagnie du prévôt tirèrent leurs épées, coururent sus à monseigneur de Conflans, maréchal de Champagne, preud'homme de grand'noblesse, qui était des plus privés conseillers du duc, et le tuèrent proche le lit du duc, qui en eut sa robe tout ensanglantée. Aucuns autres allèrent sur monseigneur Robert de Clermont, maréchal de Normandie, vaillant homme de guerre, mais qui, étant

désarmé, se sauva en une chambre de retrait (garde-robe) : ils l'y poursuivirent, et le tuèrent aussi. » (FROISSARD.)

Toute la suite du dauphin s'était dispersée. Resté seul, tout couvert du sang de son fidèle serviteur, au milieu de cette foule échauffée déjà par trois massacres, il se tourna vers le prévôt des marchands, et lui demanda grâce. Marcel, pour le rassurer, lui mit son chaperon sur la tête, et, prenant lui-même celui du dauphin, qui était noir avec une frange d'or, il le garda toute la journée. On traîna les cadavres des maréchaux de Champagne et de Normandie devant la grande table de marbre qui était dans la cour du Palais, où ils restèrent étendus à la vue de tous jusqu'au soir, sans que personne osât y toucher. Ensuite Marcel conduisit le peuple à la place de Grève, et le harangua d'une fenêtre de la *Maison-aux-Piliers*, où il venait d'établir l'hôtel de ville. « Nous avouons le fait, cria-t-on de tous les points de la place, et nous le soutiendrons. » Quelques heures après, il envoya au Palais une pièce de drap rouge et une de drap bleu, pour en faire des chaperons à tous les officiers de la maison du dauphin. Le parlement et les états s'empressèrent d'adopter le chaperon des bourgeois de Paris. Comme il devait arriver quatre cents ans plus tard, cette grande assemblée des états, si forte, en commençant, contre la royauté, tremblait maintenant devant une municipalité fougueuse qui disposait des bras de la foule. Marcel, plus puissant que jamais, écrivit aux villes des provinces de langue d'Oil, qui se rallièrent toutes à lui. A Laon, à Rouen, à Amiens, les bourgeois arborèrent à leurs chaperons les couleurs de Paris. Le roi de Navarre, attiré par la nouvelle du mouvement du 22 février, était venu descendre à son hôtel, rue de la Harpe. A sa première entrevue avec Marcel, le prévôt des marchands demanda son approbation pour le meurtre des trois conseillers du dauphin. « Bonhomme et mon spécial ami, dit Charles en lui frappant sur l'épaule, j'approuverai tout. »

Cependant la classe seigneuriale commençait à sortir de cette espèce de torpeur où semblait l'avoir jetée la bataille de Poitiers : pas un noble n'avait paru aux états de 1358. Déshérités de tous leurs anciens priviléges par cette intronisation de la bourgeoisie au pouvoir ; menacés même dans cette vie splendide de fêtes et de tournois, accompagnement obligé de toute chevalerie, les seigneurs prêtaient l'oreille aux lettres du régent qui les appelait à son secours. Des assemblées avaient été indiquées à Senlis, à Meaux, à Compiègne. Déjà, le 19

mars, ils avaient tenté, sans succès, d'enlever le dauphin du milieu de Paris, où il était à la merci des métiers. Il se délivra lui-même le jour de Pâques fleuries. Il avait gagné le capitaine des arches du grand pont, et un charpentier l'emmena sur un bateau pendant la nuit.



Marcel restait le maître à Paris ; mais Charles, désormais à l'abri de l'émeute, et le chef avoué de la noblesse, rentrait dans l'exercice de tous ses droits royaux, et traitait de puissance à puissance avec ses anciens tyrans. Il alla d'abord tenir des états provinciaux dans le Vermandois et la Champagne, où le meurtre du sire de Conflans avait cruellement indisposé les esprits contre la *république* parisienne. Ensuite il appela les états-généraux auprès de lui, et les transféra de Paris à Compiègne, non sans une violente opposition. Tout opprimés qu'ils étaient par les *chaperonnés* de Marcel, les états sentaient bien que leur véritable appui était de ce côté. Un grand nombre de députés manquèrent à l'appel. Sans de mesquines considérations d'amour-propre qui entraînèrent beaucoup de villes jalouses de Paris, jamais le dauphin n'aurait pu réunir une assemblée sérieuse. Robert-le-Coq osa se présenter à Compiègne : les seigneurs faillirent le tuer, et il

s'enfuit en toute hâte à Paris, où le roi de Navarre venait d'être nommé capitaine général du royaume. Bientôt les hommes d'armes du régent et les bourgeois de Marcel en vinrent aux mains dans la campagne, du côté de Meaux et de Melun, dont le premier avait fait sa place d'armes. On ne parlait que de siége et de blocus autour de lui. Déjà il s'était emparé de Corbeil, et y avait jeté un pont par où il dominait les deux rives de la Seine et entravait les approvisionnemens de Paris. Le prévôt des marchands ne s'abandonna pas dans ce moment critique : à la tête d'une troupe de soldats et de bourgeois, il marcha sur Corbeil, en chassa les hommes d'armes du régent, et démolit le pont. Dès les premiers jours de la fuite du dauphin, il s'était occupé à mettre la ville en état de défense. Quatre mille hommes y travaillaient sans relâche, creusant des fossés, bouchant une partie des portes, abattant les maisons et les jardins qui touchaient aux remparts. La Seine avait été barrée avec de grosses chaînes de fer ; toute l'artillerie trouvée au Louvre était rangée sur la place de Grève. La *république* se tenait prête au combat, quand l'attention des deux partis fut détournée tout à coup par un mouvement inattendu, une insurrection à la manière des anciens attroupements de pastoureaux, mais avec bien plus de violence, bien plus de danger pour la société.

Le grand vice de la révolution tentée par Marcel et les siens, c'était d'être souverainement égoïste ; elle se faisait au nom et en faveur de la bourgeoisie seulement, sans tenir plus compte du peuple des campagnes que de la race des chevaliers. C'était, à tout prendre, une aristocratie qui se substituait à une autre, aristocratie de boutique, non moins fière de ses comptoirs et de ses chaperons, que la première de ses armoiries et de ses créneaux, et qui ne songeait nullement à faire la part de ceux qui n'étaient pas enrôlés sous les bannières de ses corporations. Les serfs essayèrent de s'émanciper eux-mêmes au milieu de la désorganisation générale qui s'était étendue de Paris aux provinces ; et, en raison de l'abjection dans laquelle ils avaient vécu jusqu'alors, cet essai d'émancipation fut plus brutal encore et plus sanglant qu'il ne l'avait été dans la classe bourgeoise, classe honnête et timorée, à qui le sang a toujours fait peur.

Depuis la bataille de Poitiers, tout le pays entre la Loire et la Somme était le théâtre des ravages les plus affreux. Toutes ces bandes de soldats mercenaires qui avaient combattu de part et d'autre, rentrées dans l'inaction après la trêve conclue par le roi Jean à Poi-

tiers, s'étaient rejetées sur les campagnes de la France centrale, où elles livraient aux habitants une guerre atroce, guerre sans but et sans terme, qui rappelait les invasions de l'ancienne barbarie. Abandonnés à eux-mêmes au milieu de l'anarchie gouvernementale de ces dernières années, pendant que le pouvoir flottait vague et incertain du dauphin aux états, des états à la municipalité de Paris, les malheureux paysans n'avaient qu'une faible défense à opposer au brigandage organisé des *compagnies* (c'était le nom que se donnaient les hommes d'armes en sortant des camps). Ils s'enfermaient dans leurs églises, creusaient des fossés autour des villages. Sur les bords de la Loire, ils se réfugiaient pendant la nuit, avec leurs troupeaux, dans des bateaux amarrés au milieu du fleuve; dans certains cantons de la Picardie, toute la population restait blottie au fond des souterrains qui avaient été creusés du temps des Normands. Les hommes des compagnies se disaient Anglais et Navarrais, mais au fond ils n'appartenaient à aucune nation. Ils se recrutaient dans les rangs de la petite noblesse de tous les pays : leur métier était le seul que pussent embrasser les cadets de famille, qui n'en étaient pas moins chevaliers pour cela, admis aux tournois et même à la cour ; et les vilains qui s'enrôlaient parmi eux devenaient nobles, en quelque sorte, du moment qu'ils avaient le casque en tête et la lance au poing. Aussi, quand l'excès de leurs maux eut poussé les paysans à la révolte, leur cri de guerre fut : Mort aux nobles! Il n'y eut dans la Jacquerie qu'une pensée de vengeance qui s'exerçait sur une caste, ce qui la distingue éminemment du mouvement contemporain de la bourgeoisie au bout duquel était un rêve d'émancipation politique.

Le 28 mai 1358, il se fit aux environs de Clermont en Beauvoisis un attroupement de paysans qui, saisis tout à coup de je ne sais quelle rage de désespoir, se mirent à résoudre l'extermination de toute la race des nobles. Ils étaient cent, au plus, qui du même pas coururent à la maison d'un chevalier voisin, armés de couteaux et de bâtons ferrés; ils tuèrent le chevalier, sa femme et ses enfants, brûlèrent le manoir, puis un second, puis un autre. Le signal donné, les haines si longtemps comprimées éclatèrent sur mille points à la fois. De toutes parts on vint aux insurgés du Beauvoisis, qui avaient mis à leur tête un robuste paysan, nommé Karlot, qu'ils surnommaient Jacques-Bonhomme. C'était le sobriquet que donnait l'homme d'armes au paysan, pour se moquer de sa patience à tout souffrir: par une dé-

rision cruelle, le paysan voulut rester Jacques-Bonhomme, quand il songea enfin à se venger. En quelques jours les Jacques formaient une véritable armée qui se répandit à travers les plaines de la Picardie et de la Brie, tuant, brûlant, violant les nobles dames, embrochant leurs petits enfants. Quand les Jacques s'étaient emparés d'un château, ils se couvraient, eux et leurs femmes, des habits des maîtres de la maison, et se saluaient entre eux des noms de seigneurs et de



gentilshommes. L'effroi fut immense dans la classe seigneuriale. Oubliant toute rivalité politique, Anglais et Français se réunirent contre ces hordes de sauvages qui promenaient le ravage et la mort sur les bords de l'Oise et de la Marne, attroupées pêle-mêle derrière quelques chiffons de drap rouge et bleu, dont ils avaient fait leurs bannières. Le roi de Navarre, et Pecquigny lui-même, qui avait eu deux de ses parents tués par les Jacques, prirent les armes contre eux. Leur parti applaudissait pourtant en secret à cette formidable insurrection qui venait se jeter en quelque sorte à la traverse entre lui et le dauphin. Bien qu'effrayés de tous ces massacres, les bourgeois ne voyaient pas sans peine que d'autres se chargeassent pour eux de réduire cette

caste orgueilleuse de laquelle ils n'avaient ni paix ni trêve à espérer. A Senlis, les bourgeois firent cause commune avec les Jacques. Paris hésita un moment, mais la guerre avec le dauphin pressait : les Parisiens aidèrent les Jacques à s'emparer d'Ermenonville, dont la garnison les incommodait fort ; bientôt une conspiration, qui fut découverte, faillit livrer la ville aux troupes du régent. Le roi de Navarre semblait indécis entre ses amitiés politiques et ses affections de race : il s'était rapproché du dauphin, qui cherchait à le gagner à force de concessions. Marcel traita enfin avec Karlot, qui se préparait à marcher sur Meaux, et lui envoya douze cents hommes sous la conduite de Pierre Gilles, un épicier de la rue des Lombards.

De l'issue de ce coup de main dépendait presque tout le succès de la grande révolution que tentaient, chacun à sa façon, le peuple des villes et celui des campagnes. Plus de trois cents dames des plus nobles de la cour étaient enfermées avec une poignée de chevaliers



dans le marché de Meaux, au milieu d'une sorte d'île formée par la Marne et le canal de Cornillon, que le dauphin avait fait entourer de

murailles. Les bourgeois supportaient impatiemment cette occupation à main armée du centre de leur cité, et n'attendaient que l'arrivée des Jacques pour se délivrer de ces hôtes forcés. On ne sait jusqu'où serait allée l'insurrection, consacrée par l'horrible triomphe qu'elle convoitait. Déjà les bannières bleues et rouges approchaient de la ville : plus de neuf mille paysans les suivaient, leurs cognées et leurs socs de charrue, emmanchés, en guise de fers de piques, dans de grands bâtons. Heureusement pour les nobles dames que le captal de Buch et Gaston Phœbus, comte de Foix, qui venaient à leur secours, précédèrent d'un jour les gens de Karlot. Ils arrivaient de la croisade de Prusse, croisade inaperçue qui dura plus de deux siècles, quand on leur apprit à Châlons quelle nouvelle population remplissait le marché de Meaux, et ce dont elle était menacée. Sans calculer le danger, les deux chevaliers, dont l'un, le captal, était Anglais, et l'autre plutôt encore Espagnol que Français, accoururent généreusement à Meaux avec les soixante lances qu'ils ramenaient de la Prusse. Ce contre-temps inattendu perdit les Jacques. Reçus à bras ouverts par les bourgeois qui leur avaient dressé des tables toutes servies dans les rues, ils se ruaient sur le marché, quand le captal et Gaston Phœbus firent ouvrir les portes, et lancèrent leur petite troupe en bon ordre sur cette foule de vilains « noirs et petits et très-mal armés.» (Froissard.) Le premier choc enfonça tout. Renversés les uns sur les autres, les Jacques furent abattus *à grands monceaux :* las de tuer, les hommes d'armes les forçaient de sauter dans la Marne : ils en détruisirent de la sorte plus de sept mille. Le carnage se continua sur les bourgeois leurs alliés. Les vainqueurs ayant mis le feu à la ville, repoussaient avec leurs lances les habitants qui s'enfuyaient des flammes ; le maire, Jean Soulas, qui avait ouvert les portes aux paysans, fut pris et pendu. [9 juin.] Cette journée releva le courage abattu de la noblesse : elle se rallia autour du régent, commença à son tour une guerre d'extermination contre les serfs, dont elle dépassa encore les cruautés. Plus de vingt-neuf mille vilains massacrés avant la Saint-Jean d'été n'avaient pas encore assouvi la rage de l'aristocratie. Karlot voulut en vain se mettre à l'abri sous la protection du roi de Navarre ; Charles le Mauvais ne poussa pas jusque-là son rôle d'homme populaire : il laissa venir auprès de lui le roi des Jacques, et le fit couronner d'un trépied de fer rouge ; puis il attaqua ce qui restait de sa troupe, et en tua plus de trois mille près de Montdidier. On essaya de faire expier aux habitants

de Senlis leurs intelligences avec les paysans ; mais il n'était pas aussi facile d'en venir à bout que de ces bandes éparpillées dans les campagnes. Une troupe de chevaliers gravissait la pente rapide de la grande rue de Senlis, quand les bourgeois firent rouler tout à coup sur eux une longue file de charrettes qui mirent leurs rangs en déroute. Assaillis de toutes parts, et même par les femmes qui leur jetaient des fenêtres de la poix et de l'eau bouillante, ils furent obligés de prendre la fuite.

Toutefois ce léger échec ne changeait rien à la face des affaires. La Jacquerie domptée, Marcel restait seul en présence du dauphin, qui avait maintenant derrière lui une nombreuse noblesse, exaspérée par les dangers qu'elle avait courus. La royauté n'était plus seule en jeu : il s'agissait de savoir si la race chevaleresque se maintiendrait ou non à la tête de la société ; et pour aider la chevalerie française dans sa lutte avec les classes populaires, il lui était venu des frères d'armes du fond de la Flandre, et même dés pays d'empire. Bientôt le régent parut avec trente mille hommes sur les hauteurs de Charenton. Il interceptait toutes les communications de Paris par la haute Seine et la Marne : ses troupes allaient brûlant les villages à l'entour, et la grande cité, menacée de famine, s'agitait déjà malgré les harangues de ses échevins. Il n'y avait qu'une alliance décisive avec le roi de Navarre qui pût permettre aux Parisiens de tenir la campagne ; mais Charles, ce beau parleur, cet affable compagnon, reculait toujours devant une rupture ouverte avec les gens de sa classe. Il s'obstinait à conserver un dehors de neutralité, et tout en jurant aux Parisiens qu'il voulait *vivre et mourir avec eux*, phrase consacrée, qui se retrouve à chaque pas dans Froissard et le continuateur de Nangis, il entretenait sous main des rapports avec le dauphin, et traitait en outre avec les Anglais. Ses troupes, cantonnées à Saint-Denis et à Saint-Cloud, rivalisaient de pillages avec l'armée des nobles, et ajoutaient encore aux craintes de famine qui commençaient à travailler la ville. Cependant, les bourgeois se lassaient à la fin d'une lutte qui devenait inégale. La popularité de Marcel décroissait chaque jour. Emporté par les événements, il n'avait plus d'autre ressource que de se rattacher à tout prix à la fortune du roi de Navarre, et ses complaisances pour cet ambitieux irrésolu le compromettaient auprès du peuple sans décider le Navarrais. Pour mieux se l'attacher, de concert avec Pierre Conzac, son fidèle échevin, il le fit proclamer, sur la place de Grève, capitaine général du

royaume, et les soldats anglais vinrent s'établir dans la ville pour garder les murailles. Le but de Charles le Mauvais se laissait entrevoir : il voulait forcer Paris à se donner à lui ; déjà Marcel lui envoyait à Saint-Denis les deniers de la ville, soi-disant pour solder les troupes destinées à la défendre. Alors un parti se forma contre le prévôt des marchands. Deux frères, Jacques et Simon Maillard, étaient à sa tête : c'étaient de riches bourgeois, jusqu'alors dévoués à Marcel ; mais l'esprit national triomphait enfin chez eux des haines politiques, et maître pour maître, ils aimaient autant le fils de leur roi qu'un prince étranger, l'ami des Anglais. D'abord ils soulevèrent le peuple contre les Anglais qu'il avait placés aux remparts. Habitués à vivre partout comme en pays ennemi, ils pillaient les maisons et dévastaient les jardins. On fit main-basse sur eux dans les rues, et, en dépit des représentations de Marcel, les bourgeois, s'écriant qu'il fallait tuer tous les Anglais, forcèrent le prévôt de les mener à l'attaque des compagnies du roi de Navarre, qui se tenaient cantonnées dans le bois de Boulogne. Mais, guidés de mauvaise grâce au combat, ils ne purent tenir contre ces bandes aguerries et déterminées qui les ramenèrent battant jusqu'à la porte Saint-Honoré, et en tuèrent plus de six cents. La honte de cette journée porta le dernier coup à la popularité du prévôt. On criait à la trahison, le grand mot de toutes les époques de guerre et de révolution, où personne ne veut s'avouer loyalement vaincu. Délaissé par les bourgeois, repoussé dans ses ouvertures avec le dauphin, qui demandait sa mort avant tout, Marcel ne garda plus de mesure, et se livra tout entier au Navarrais, son dernier soutien. Ce fut alors qu'arriva la catastrophe qui devait terminer cette glorieuse mais impuissante protestation de la bourgeoisie contre la royauté féodale. Dans la nuit du 31 juillet, Marcel se rendit, avec cinquante ou soixante hommes, à la *Bastille* de la porte Saint-Antoine. Le roi de Navarre l'attendait hors des murs avec toutes ses compagnies, celles-là même qui avaient battu les Parisiens dans le bois de Boulogne. Tout était convenu d'avance. Charles le Mauvais, maître de la ville, devait délivrer le prévôt de ses ennemis, dont les maisons étaient déjà marquées. Marcel avait promis de le faire proclamer roi de France à l'Hôtel-de-Ville. Mais au moment où celui-ci demandait les clefs de la porte, arrivèrent Jean Maillard et son frère Simon, suivis d'une grande foule de peuple qu'ils avaient ameuté en promenant dans les halles une bannière du régent, aux cris de *Montjoie Saint-Denis, au roi et au duc !*

On en vint aux mains. Marcel, acculé dans le donjon de la *Bastille* Saint-Antoine, s'écriait : « A moi! mes bons amis de la ville. » Maillard lui fendit la tête d'un coup de hache. Il s'était risqué à jouer le rôle d'Artevelle : il périt comme lui de la main des siens.

La mort de Marcel mit fin à la crise. Le lendemain, les chaperons rouges et bleus avaient disparu. Un messager fut dépêché de suite à Charenton, et le régent fit son entrée par la porte Saint-Antoine, dans la soirée du 2 août. Devant l'église Sainte-Catherine on lui montra le corps de Marcel qui gisait sur le perron avec ceux de ses échevins Giffart, Jean de Lisle, et son fidèle Charles Conzac. On les avait



laissés là pour qu'il les vît en passant : ils furent jetés ensuite à la Seine. Mais l'esprit qui les avait animés vivait encore dans la foule. Dans une rue que le dauphin traversait avec son cortége, un homme osa lui dire tout haut : « Par Dieu, sire, si j'eusse été cru, vous ne fussiez pas entré ici ; mais *au fort* (au fond), on y fera peu pour vous. » Le comte de Tancarville voulait aller le tuer, mais Charles le retint.

et dit en souriant au bourgeois : « On ne vous en croira pas, beau sire. » Sous cette tranquillité apparente, le fils de Jean cachait de cruelles idées de vengeance. Des exécutions juridiques convenaient mieux à sa froide politique, qu'un meurtre en pleine rue qui devait exciter plus de haine avec moins de terreur. Les supplices commencèrent sur-le-champ. Le 4, l'épicier Pierre Gilles fut décapité aux halles. Deux avocats et dix conseillers au parlement eurent le même sort quelques jours après, et leurs corps furent jetés à la rivière. Chaque jour voyait tomber de nouvelles têtes, et les confiscations allaient toujours grossissant le trésor royal. A la fin, l'on craignit de pousser à bout les bourgeois, et le voisinage du roi de Navarre, qui tenait toujours la campagne avec ses bandes de mercenaires, appelait ailleurs l'attention du dauphin. Il assembla le peuple, et déclara qu'il pardonnait le passé; mais la grande commune parisienne n'en resta pas moins sous un joug rigoureux. Ses libertés municipales lui furent enlevées. Le régent se réserva la nomination du prévôt, des échevins et des capitaines de quartiers, et les lettres de rémission qui se délivrèrent en faveur des anciens chefs de la révolte, n'arrêtèrent pas tellement les supplices qu'on n'emprisonnât et qu'on ne pendît au moindre prétexte.

Le parti de Marcel conservait encore un représentant dans la personne de Charles le Mauvais. Jean de Pecquigny commandait ses troupes en Picardie. Il avait donné asile dans ses états à Robert-le-Coq, qui devint évêque de Calahorra en Navarre. La bourgeoisie provinciale tenait presque partout pour lui. Ceux d'Amiens tentèrent de livrer leur ville à Pecquigny, et déjà il en occupait la moitié, quand le comte de Saint-Pol arriva de Corbie avec ses hommes d'armes, et repoussa les Navarrais hors des murs. A Laon, les bourgeois en avaient fait autant avant le départ de leur évêque, mais, comme à Amiens, ce ne fut qu'une tentative inutile dont le bourreau fit cruellement justice. La cause de la bourgeoisie était désormais perdue, et le roi de Navarre, ne se trouvant plus assez appuyé de ce côté, se décida enfin à traiter ouvertement avec l'Angleterre. Le régent ne le laissa pas aller plus loin. La trêve avec Édouard allait expirer ; les Anglais se tenaient prêts à la guerre; la royauté, encore mal remise du choc terrible qu'elle venait d'essuyer, ne pouvait tenir tête à deux ennemis à la fois. Charles le Mauvais se fit assurer, dans les conférences de Vernon, la possession de ses places de Normandie, et retira ses soldats de l'Ile-de-France et de la Picardie [1359].

Les dernières agitations de la révolution de 1355 se terminaient à temps. Les regards du roi Jean ne s'étaient guère tournés vers la France tant qu'avaient duré le règne des *chaperonnés* et les scènes sanglantes de la Jacquerie. Il n'eût pas changé le beau château de Windsor, avec ses chasses bruyantes et ses tournois pompeux, pour son palais du Louvre, où le peuple venait tuer les gens du roi. Bien mieux valait laisser à son fils le soin d'aller aux Halles disputer de faconde avec l'échevin Conzac, et ce n'était pas la peine de quitter un vainqueur aussi courtois que le prince Noir, pour s'exposer à changer de chaperon avec un prévôt des marchands! Mais quand tout se trouva terminé, et que le métier de roi fut redevenu glorieux et facile, Jean commença à regretter la France, et dès ce moment rien ne lui coûta pour mettre fin à sa captivité. Tout ce que voulut Édouard, il l'obtint ; la souveraineté de la Normandie, de la Guyenne, du Poitou, du Maine, de la Touraine et de l'Anjou, avec leurs dépendances du Quercy, de l'Agénois, du Limousin, du Périgord, de la Saintonge et de l'Angoumois ; plus, quatre millions d'écus d'or pour la rançon du roi et des princes, et la suzeraineté féodale de la Bretagne. Cet acte étrange, qui ramenait la France aux temps de Philippe Ier et de Louis le Gros, arriva à Paris tout signé déjà par le royal captif, qui l'envoyait, comme par pure formalité, aux états du royaume, afin qu'ils eussent à le ratifier. Mais à peine l'avocat du roi, Guillaume Dormans, l'eut-il lu, du haut de la table de marbre, aux députés réunis dans la grande cour du palais, qu'un murmure d'indignation s'éleva dans l'assemblée ; on s'écria de toutes parts « que mieux valait que le roi Jehan demeurât encore en Angleterre. » (FROISSARD.) Le dauphin n'attendait que cette démonstration ; il cassa le traité de son autorité privée, et se fit octroyer dans le premier moment d'enthousiasme des subsides considérables pour la guerre qui allait inévitablement éclater [25 mai 1359].

Jean avait si peu le sentiment national et l'intelligence de son temps, qu'il se prit à Charles le Mauvais de cette résistance à ses absurdes volontés : « Ha, beau-fils, dit-il, au rapport de la chronique de Saint-« Denys, beau-fils, tu te fies au roi de Navarre, qui en mènerait au « marché cent tels que toi ! » Édouard comprit autrement le refus de son traité, et voyant que la personne sacrée du roi ne paraissait pas assez précieuse pour être rachetée au prix du tiers de la France, il vint lui-même imposer ce rachat les armes à la main [28 octobre].

En dépit du vote des états, dont on ne tint pas compte dans les provinces, le régent n'avait pu enrôler assez de soldats pour faire tête à l'invasion. Il jeta le peu de troupes qui lui restaient dans les places fortes, et abandonna le plat pays aux ravages des Anglais. Ceux-ci, ne voyant pas d'ennemis, ne mirent plus de bornes à leurs prétentions. De Calais, où il avait débarqué, Édouard marcha droit à Reims, où il voulait, disait-on, se faire sacrer roi de France. La vigoureuse défense des bourgeois lui fit perdre inutilement six semaines devant cette place; mais le génie guerrier de la nation semblait éteint depuis la journée de Poitiers. Le roi anglais ayant dirigé ses troupes vers le centre, les Bourguignons, qui se trouvaient sur son passage, se refusèrent à la lutte, et lui payèrent 200,000 moutons d'or un changement de route. Les habitants du Nivernais en firent autant, et l'armée anglaise, refoulée sur l'Ile-de-France par ces honteux marchés, vint se loger jusque sous les murs de Paris, dans les plaines de Mont-Rouge et de Gentilly, où, pour attirer le régent au combat, elle mit tout à feu et à sang [7 avril 1360]. Charles ne répondit à cette provocation qu'en mettant le feu lui-même aux bourgs de Saint-Marcel et de Saint-Germain, et aux cabanes qui entouraient Notre-Dame-des-Champs, pour empêcher les Anglais de s'y loger. Cette froide obstination de prudence lui réussit. Trop faible pour tenter l'assaut d'une si grande ville, et ne pouvant entreprendre un blocus au milieu de ces campagnes récemment désolées par la guerre de 1358, Édouard quitta la place au bout de cinq jours, et s'en alla du côté de la Loire, annonçant qu'il reviendrait aux vendanges. Il commençait à se lasser de ce voyage sans résultats à travers un pays qui ne se défendait pas. Cependant il ne voulait rien rabattre de ses prétentions. Charles ayant entamé quelques négociations avec lui par l'entremise de l'évêque de Térouanne, et de l'abbé de Cluny que le pape avait envoyé pour jouer ce rôle de conciliation, revendiqué de tout temps par la cour de Rome, le monarque anglais se tenait obstinément au traité de Londres, tel que l'avait signé son prisonnier. Le ciel se mit à la fin de la partie.

Pendant que les négociations traînaient, il survint tout à coup, au rapport de Froissard, un orage épouvantable qui bouleversa tout le camp anglais. Les tentes furent renversées : la grêle assommait hommes et chevaux. Les torrents qui parcouraient la campagne emportèrent une partie de l'artillerie et des bagages. Édouard était alors au petit village de Brétigny, dans les environs de Chartres. Une crainte super-

stitieuse le saisit, dit-on. Il se crut poursuivi par la vengeance céleste, et se tournant vers les clochers de Notre-Dame de Chartres, il fit vœu de mettre un terme aux désastres dont la France était écrasée



par lui. Il faut dire aussi que l'orage avait ruiné son armée, et qu'il n'avait plus si beau jeu contre un ennemi qui avait su ménager jusque-là ses forces. Toujours est-il qu'il fit venir sur-le-champ à Brétigny les envoyés de Charles, et qu'en sept jours le traité fut arrêté et conclu. Le roi d'Angleterre sut encore se faire accorder des conditions assez avantageuses, tout lié qu'il était par son vœu. On lui rendit toute la Guyenne avec le Poitou, l'Angoumois, le Limousin, la Sain-

tonge, et les petites provinces qui dépendaient de celles-là dans les Cévennes et les Pyrénées. On lui confirma au nord la possession de Calais, dont le territoire s'arrondissait des comtés de Guines et de Ponthieu, de Montreuil-sur-Mer, et de plusieurs villes voisines. Trois millions d'écus d'or furent promis pour la rançon de Jean, qui laissait en otage deux de ses fils, les ducs d'Anjou et de Berry [8 mai 1360].

Deux mois après, jour pour jour, Jean débarquait à Calais, pour terminer, après quatre ans d'absence, un interrègne marqué par tant de troubles et de malheurs. Le peuple éleva à Paris des arcs de feuillage sur son passage, et le conduisit au Louvre sous un dais de drap d'or; mais l'enchantement causé par son retour fut de courte durée. Bientôt il fallut ramasser l'argent de la rançon et livrer les provinces de l'Ouest aux Anglais. Les seigneurs gascons du parti français refusaient de reconnaître le traité de Brétigny. Les bourgeois de La Rochelle écrivirent au roi qu'ils préféraient « être taillés par an de la moitié de leur chevance, que d'être aux mains des Anglais. » L'esprit nouveau de nationalité s'indignait déjà qu'on pût le sacrifier à des intérêts personnels. Jamais la France n'était tombée si bas. Il régnait une telle disette d'argent, qu'après avoir payé le premier terme de la rançon promise aux Anglais, on fut obligé de se servir d'une monnaie de cuir, au milieu de laquelle il y avait seulement un petit clou d'argent. Il restait à peine quelques plats d'argent pour le service de la table du roi : ce fut Paris qui se chargea de renouveler sa vaisselle.

Un nouveau fléau vint encore ajouter aux inquiétudes et aux murmures. Comme après Poitiers, la France se vit livrée aux compagnies rendues à l'inaction par la paix de Brétigny. Les Gascons et les Bretons s'étaient établis entre Paris et Orléans. Dans la Champagne et sur les bords de la Meuse, c'étaient les Brabançons et les Allemands. Ceux-là s'étaient donnés le nom de *tard-venus*, « parce qu'ils avaient encore peu pillé au royaume de France. » Mais le fort du mal était en Bourgogne. Là se tenait cantonnée *la Grande Compagnie*, forte de douze à quinze mille hommes de toute condition et de tout pays, Brabançons, Gascons, Français, écuyers, chevaliers, manans, qui se faisaient appeler *les amis de Dieu, et les ennemis de tout le monde*. De la Bourgogne et de la Franche-Comté, ils s'étendaient au Midi, du côté du Lyonnais et du Forez, et menaçaient les riches cités de la Provence et du Languedoc. Jean voulut débarrasser son royaume de ces étranges soldats, auxquels il fallait un ennemi à tout prix, et envoya contre

eux son cousin Jacques de Bourbon, comte de la Marche, qui rassembla la chevalerie de l'Auvergne, de la Provence et du Dauphiné, et vint attaquer la *Grande Compagnie* sur les bords de la petite rivière de Brignais, à trois lieues de Lyon. Mais il avait affaire à des gens trop bien au fait de leur métier. Les routiers, postés sur une colline entre deux montagnes, laissèrent les chevaliers s'engager au milieu des fossés qu'ils avaient creusés à droite et à gauche devant eux, et pendant qu'ils montaient à l'assaut de la colline, une grosse troupe déboucha tout à coup de derrière une des deux montagnes, et mit tout en déroute [6 avril 1362]. Jacques de Bourbon, blessé mortellement dans la mêlée, fut transporté à Lyon, où il mourut trois jours après. Son fils, Pierre de Bourbon, eut le même sort. Les comtes de Forez, de Châlons et de Beaujeu restèrent sur le champ de bataille, avec la fleur de la noblesse du pays. Plus de cent chevaliers tombèrent entre les mains des routiers, qui régnèrent dès lors sans obstacles sur toute la contrée environnante. Un capitaine gascon, Séguin de Badefol, vint s'établir, avec trois mille hommes, dans la petite place d'Anse, d'où il rançonnait à l'aise Mâcon, Nevers et Lyon. Le reste descendit dans le



Dauphiné, et prit position dans la campagne d'Avignon, peuplée de *villas* délicieuses par les papes et leurs cardinaux. Nous les y retrouverons sous le règne suivant.

Pendant ce temps, Jean régnait assez insoucieusement, faisant ar-

gent de tout, et préoccupé sans cesse de ses idées chevaleresques. Les Juifs, chassés du royaume sous ses prédécesseurs, cherchaient à y reprendre pied. Il leur accorda, moyennant de grosses sommes, des lettres patentes pour y demeurer et y trafiquer pendant vingt ans. Le duc de Milan, Galéas Visconti, un de ces hommes nouveaux qui fondaient alors des dynasties en Italie avec une poignée de mercenaires, vint solliciter auprès de Jean, la bourse à la main, une alliance royale pour son fils, Jean Galéas. C'était le premier exemple, en France, de ces alliances avec les familles italiennes, qui devaient amener plus tard de si graves changemens dans la politique extérieure et même intérieure du royaume. Celle-ci fut impopulaire, et causa des murmures à la cour, pour qui Galéas n'était qu'un parvenu, dont les maisons de Blois ou d'Alençon n'auraient pas voulu. Mais il offrait 600,000 florins d'or. Jean lui donna sa fille Isabelle. Ensuite il alla visiter le pape à Avignon, où, toujours oublieux du présent, il n'imagina rien de mieux à faire que de se croiser avec ses chevaliers, afin de complaire au roi de Chypre, Pierre de Lusignan, qui courait l'Europe pour essayer d'y réveiller à son profit des traditions oubliées depuis longtemps. Jean prit au sérieux cette idée singulière d'une croisade au siècle de Marcel et d'Arnaud de Brescia. Déjà des prédicateurs avaient été envoyés en divers endroits du royaume, comme aux temps de saint Bernard et de Foulques de Neuilly, et de fait c'eût été ouvrir une issue par laquelle se seraient écoulés ces flots d'aventuriers, guerroyant quand même, dont la France était inondée. Mais les événements ne le permirent point.

« La fortune servait Jean malgré ses fautes. Au moment où le traité de Bretigny faisait une brèche si considérable au domaine royal, la succession du duché de Bourgogne, qui revenait à la couronne par l'extinction de la vieille maison des ducs, réparait de ce côté l'échec qu'elle recevait ailleurs [1361]. Le malencontreux monarque n'a pas encore pris possession de son nouveau domaine, qu'il en dispose en faveur de son fils chéri Philippe-le-Hardi, celui qui seul ne l'avait pas abandonné à Poitiers; et, par cet acte de générosité maladroite, il prépare à ses successeurs bien des embarras et des dangers. L'ancienne maison de Bourgogne avait vécu pacifique et soumise, favorable plutôt que contraire à la cause royale : il n'en sera pas de même de celle qui va la remplacer. Ardents, ambitieux, les ducs de Bourgogne se trouveront à la tête de tous les mouvements civils qui agiteront le royaume jusqu'à Louis XI ; et, si l'on se rappelle que ce fut en se disputant les

dépouilles de la maison de Bourgogne, que la France et l'empire commencèrent cette longue guerre sur les bords du Rhin qui a traversé toute l'histoire moderne, on comprendra quelle fut la portée d'une faute commise en se jouant, et pour satisfaire un caprice de générosité. »

« Ce fut aussi en se jouant (*causâ joci*) que Jean se décida, quelque temps après, à cette fameuse démarche qui termina son règne. Il n'y a rien de populaire comme ce mot de Jean, partant pour l'Angleterre se constituer prisonnier en remplacement de son fils, le duc d'Anjou, qui s'était échappé des mains d'Édouard : « Si la bonne foi était chassée du reste de la terre, elle devrait trouver un asile dans le cœur des rois ; » mot admirable, si on l'envisage comme expression d'un noble sentiment et abstraction faite de toute application, mais qui est trop en désaccord avec la vie de l'homme à qui on le prête, pour qu'on puisse y voir autre chose qu'une saillie chevaleresque. D'ailleurs le sacrifice n'était pas grand pour lui, et l'historien qui a lâché le mot *causâ joci*, a touché sans doute la véritable cause de ce fastueux dévouement. A peine eut-il touché le rivage d'Angleterre, que les fêtes de sa première captivité recommencèrent pour lui, et la mort, qui l'attendait là, le prit au milieu des plaisirs et des réjouissances. Il mourut le quatrième mois de son départ, et, comme dit le père Daniel, ce ne fut pas une grande perte pour la France. Triste oraison funèbre pour un roi de France dans la bouche d'un jésuite! [8 avril 1364.] » (*Cahiers d'histoire.*)

Ce n'était pas, à vrai dire, un règne nouveau qui commençait : celui qui montait sur le trône avait fait un assez rude apprentissage de la royauté dans les quatre années difficiles que la France avait traversées sous sa conduite ; il arrivait tout préparé à la couronne, et l'on savait déjà ce qu'il fallait attendre de lui. Charles V était alors âgé de vingt-sept ans. La vie dans les camps, telle que l'avait conçue son père, n'avait point d'attrait pour le sage roi. Les causeries de cours, les délibérations de ses conseils, occupaient seules toutes ses pensées ; et même, ce penchant aux tranquilles loisirs du repos matériel avait reçu d'un crime une sorte de consécration forcée, au milieu des orages de la régence. L'année même du traité de Brétigny, Charles le Mauvais, dont la conscience politique était si large, tenta de se débarrasser par le poison du prince qu'il avait trouvé partout sur son chemin ; mais le dauphin fut sauvé par un médecin que lui envoya l'empereur. Il lui



Du Guesclin.

en resta un tempérament délicat et maladif, et une fistule qu'il ne pouvait essayer d'arrêter. Le médecin allemand lui avait dit en partant que, le jour où elle se dessécherait, il faudrait songer à mourir. Quand bien même ses goûts eussent été guerriers, cette convalescence indéfinie le condamnait par avance à garder la robe fourrée d'hermine, le vêtement de paix de cette époque, et cependant tout son règne n'est qu'un long récit de guerres et de batailles. « Jamais, disait Édouard III en parlant de son frêle rival, jamais je ne vis roi qui endossât moins la cuirasse, et qui me donnât tant à faire. » C'est que Charles le Sage eut le bonheur ou plutôt le talent de trouver un homme qui fît toute sa force.

Parmi les chevaliers bretons qui tenaient pour Charles de Blois, il y en avait un, nommé Klesquin, Claïquin, Clasquin, Glesquin, Glaiequin, Gueaquin ou du Guesclin, car son nom s'écrit de cent façons. C'était un hardi compagnon, robuste et laid, s'inquiétant peu des dames avec sa tête ronde et ses gros poings carrés, le véritable type de cette race d'hommes d'armes du quatorzième siècle, pour qui la guerre était à la fois une religion et un métier, race d'aventuriers, coureurs de fortune, dont les uns devenaient généraux des rois de France et d'Angleterre, les autres demeuraient simples chefs de compagnie, sans cesser pour cela de rester frères d'armes les uns et les autres. Encore adolescent, du Guesclin, maudit dans sa famille pour ses instincts batailleurs qui le compromettaient chaque jour avec les petits paysans de la Motte-Broom, le manoir paternel, sauta un matin sur un cheval de labour, et vint se réfugier à Rennes, dans la maison d'un oncle. Bientôt on donna un tournois dans la ville : le jeune homme y rompit quinze lances avec un cheval et des armes d'emprunt. Découvert à la seizième, il commença à devenir un personnage important dans la maison, et la querelle des Montfort et des Penthièvre ayant éclaté sur ces entrefaites, il y paya tellement de sa personne, que son nom fut en peu de temps célèbre dans tout le duché. Ennuyé de l'inaction qui suivit la trêve conclue après la bataille de Poitiers, du Guesclin passa en France, où l'on se battait encore, et vint offrir son épée au régent, qui l'employa contre le roi de Navarre. Charles le vit à l'œuvre au siége de Melun, et le fixa sur-le-champ à son service, en lui confiant le gouvernement de Pontorson, place forte de Normandie, située au milieu des possessions navarraises, et, à la tête d'une bande de parents et d'amis qui s'étaient attachés à sa personne et qui depuis le suivirent

partout, le chef breton entassait exploits sur exploits, dans cette guerre de détails dont la mode se prolongea jusqu'à Bayard, quand le dauphin, son protecteur, devint roi. Tel était l'homme sur qui devait reposer toute la fortune de Charles V.

Dès l'instant même où Jean s'était mis en route pour l'Angleterre, le roi de Navarre avait repris les hostilités, et du Gueselin, lâché contre lui, emporta d'assaut ses trois places de Mantes, de Rouleboise et de Meulan, par lesquelles il était maître de la Seine entre Paris et Rouen. Charles le Mauvais, ne sachant qui opposer à ce terrible guerrier, alla chercher, dans le fond la Gascogne, un célèbre capitaine au service de l'Angleterre, le captal de Buch, Jean de Grailli, qui débarqua à Cherbourg avec quatre cents lances, et, ralliant à lui les troupes navarraises du pays, eut bientôt quinze cents hommes d'armes sous ses ordres. Du Gueselin en avait à peu près autant. Quand deux rivaux de gloire se trouvaient alors en présence, c'était un point d'honneur pour eux de se mesurer au plus vite. La rencontre ne se fit pas attendre. Du Gueselin ayant traversé l'Eure sur le petit pont de Cocherel, se trouva en présence de l'armée du captal, échelonnée sur la pente d'une colline, dans la plaine de Neubourg. Il était si bien résolu à livrer bataille, qu'en passant à Pont-de-l'Arche, il avait envoyé ses soldats se confesser aux cordeliers de la ville; mais la position de l'ennemi était trop forte. Après l'avoir inutilement défié au combat en rase campagne, il resta deux jours campé dans la plaine, manquant de vivres, mais toujours plein de confiance et d'audace. « Or avant, disait-il aux femmes qui apportaient de l'eau dans son camp, or avant la bachelette, la plus pauvre de vous sera riche à cette fois. » Déjà ses gens étaient réduits à tuer leurs chevaux pour se nourrir. Le captal, qui avait Évreux derrière lui, pouvait les tenir là longtemps; et, comme pour se jouer des Français, il avait fait dresser au pied de la colline une table chargée de pain, de vin et de volailles. Du Gueselin, désespérant de vaincre sa prudente résolution, feignit de battre en retraite, et commença à faire défiler ses bagages par le pont de Cocherel. A ce mouvement toute la colline fut en rumeur; on crut que le Breton fuyait, et dans toutes les tentes on parlait d'aller l'attaquer au passage de la rivière. De Grailli hésitait, craignant un piége; mais l'Anglais Jean Jouël s'étant écrié que, si ceux qui avaient peur refusaient de le suivre, il irait charger les fuyards avec sa seule bannière, le captal ne fut plus maître des siens, et fit sonner le boute-selle. C'était là où l'attendait

du Guesclin. « Le filet est bien tendu, dit-il en se tournant vers son compatriote Thibaud du Pont : nous aurons les oiseaux. » Et, à peine vit-il les Navarrais dans la plaine, que, faisant tout à coup volte-face, il marcha droit à eux. Le captal, qui devait recevoir ce jour-là même un renfort de cent cinquante lances, essaya de gagner du temps. Il offrit aux Français des vivres et un campement plus commode. Du Guesclin répondit qu'il était pressé de combattre. Un écuyer anglais s'avança entre les deux armées, demandant *une joute d'un coup de glaive*; mais le Breton Roland Dubois le renversa à terre d'une botte au défaut de la cuirasse, et, les archers français s'étant avancés pour décharger leurs traits, le combat s'engagea aussitôt. On était à la veille du jour où Charles V devait être sacré à Reims. « Or avant, mes amis, disait du Guesclin à ses compagnons, la journée est à nous; pour Dieu, souvenez-vous que nous avons un nouveau roi en France, et qu'aujourd'hui sa couronne soit honorée par nous. » Le captal soutint dans cette journée sa renommée de bravoure; mais Eustache de la Houssaye s'étant coulé derrière des haies avec deux cents lances, vint prendre ses gens à dos, et perça jusqu'à lui. Thibaud du Pont le saisit par le milieu du corps, lui criant qu'on allait le tuer s'il ne se rendait. Alors il appela du Guesclin. « Beau sire, dit-il, je me rends à vous, puisqu'ainsi va. » La prise de ce chef illustre décida le sort de la bataille : le renfort, arrivé trop tard, tomba entre les mains des vainqueurs, qui l'anéantirent presque entièrement, et la nouvelle de la victoire, portée à Reims le jour même du sacre de Charles V, vint faire une sorte de triomphe d'une cérémonie.

Après cette éclatante défaite, le roi de Navarre n'était plus redoutable. Charles V laissa le gouverneur de Pontorson poursuivre quelque temps son succès, et, quand il se fut emparé de Valognes, de Carentan et d'autres places du Navarrais en Normandie, il l'envoya avec toutes ses troupes en Bretagne, où l'appelaient des soins plus importants.

Tout opiniâtre que fût le génie breton, les partisans des Penthièvre et des Montfort commençaient à se lasser à la fin de cette guerre atroce qui durait depuis bientôt vingt-deux ans, sans qu'aucune des deux maisons rivales pût l'emporter sensiblement sur l'autre. La Bretagne, devenue tout entière un vaste champ de bataille, souffrait et murmurait. Les trêves et les projets d'accommodement n'avaient abouti à rien jusque-là. On résolut d'en finir. Les deux partis, rangés en bataille

dans les landes de Beaumanoir, entre Euran et Bécherel, allaient en venir aux mains pour trancher la question; mais cette solution brutale, si longtemps attendue, fut encore retardée cette fois par les instances de quelques évêques, qui firent adopter un moyen terme destiné, suivant eux, à tout concilier.

On convint d'un partage entre les deux concurrents. Chacun gardait le titre de duc, et mettait dans son blason *les hermines*, emblème national qui jouait, dans les armes des ducs de Bretagne, le même rôle que *les fleurs de lis* dans celles des rois de France. Pour achever d'égaliser les parts, on leur donnait une capitale à tous deux, Nantes à Monfort, Rennes à Charles de Blois. Charles de Blois et le jeune duc de Montfort avaient signé le traité, et déjà les otages étaient échangés, quand tout fut encore une fois rompu. Charles n'avait de droits au duché que par sa femme Jeanne-la-Boiteuse, la nièce et l'héritière de Jean III. Plus fière ou plus obstinée que son mari, Jeanne le reçut avec



des injures quand il revint à elle le traité de partage à la main. Elle s'écria qu'il avait disposé de ce qui ne lui appartenait pas, jura qu'elle perdrait plutôt son héritage que d'en céder la moitié, et le renvoya

presque malgré lui dans la lice. Ce fut à ce moment que du Guesclin arriva de France avec les mille lances qu'il commandait pour le roi. Dans l'attente du coup décisif qui allait se porter, Édouard redoubla aussi d'efforts pour faire triompher la cause de son allié. Le traité de Brétigny soulevait tant de réclamations en France! il laissait tant de haines en présence! Le monarque anglais ne pouvait espérer de le faire respecter, s'il ne mettait de son côté cette belliqueuse Bretagne, si bien placée entre ses villes du nord et son duché de Guyenne. Imitant l'exemple de Charles, il vida la Normandie des hommes d'armes qu'il y entretenait au service du roi de Navarre, pour les envoyer au camp de Montfort, et donna ordre, en Guyenne, à Jean Chandos, le fameux capitaine qui avait conduit la bataille de Poitiers, de s'y rendre par le Poitou, avec deux cents lances et deux cents archers.

Ce fut le jour de la Saint-Michel (29 septembre) de l'année 1364, que se termina enfin cette longue et sanglante querelle. Montfort avait mis le siége devant Auray, à trois lieues de Vannes. La garnison, réduite à l'extrémité, allait se rendre, quand Charles de Blois parut devant la place avec quatre à cinq mille chevaliers accourus à lui de tous les points de la Bretagne et de la France. Il campa sous les murs d'Auray, sur les bords d'un petit ruisseau, en face de la prairie au bout de laquelle s'élevaient les tentes ennemies. On passa encore tout un jour en négociations. Mais Jeanne avait fait jurer, en partant, à son mari, qu'il n'entendrait à aucun accommodement, et, le surlendemain de son arrivée, on en vint aux mains. Montfort avait voulu d'abord aller chercher son rival derrière le ruisseau qui les séparait; Chandos le retint, et, voyant qu'il ne s'ébranlait pas, Charles de Blois franchit lui-même ce rempart protecteur. En quelques instants la mêlée devint terrible. Les Français avaient poussé au centre à Montfort, dont la bannière fut abattue par le chevalier Vert, frère du comte d'Auxerre. Hue de Caurelée, qui survint avec la réserve, rétablit heureusement le combat, malgré les efforts de Charles de Blois, qui crut un moment avoir gagné la partie. Apercevant un chevalier dont la cotte d'armes était chargée d'hermines, il le prit pour Montfort, et l'abattit d'un coup de hache d'armes à ses pieds. Déjà il criait : « Bretagne, Bretagne, Montfort est tué! » Montfort releva sa visière, et se fit voir à l'impatient vainqueur : ce n'était qu'un de ses cousins, revêtu des mêmes armes que lui. Bientôt la fortune changea. Le comte d'Auxerre, qui commandait une des ailes de l'armée de Charles, reçut

un coup d'épée dans l'œil gauche par un des trous de sa visière, et le sang l'étouffant dans son casque, il fut obligé de se rendre. Olivier de Clisson, le chef de l'aile ennemie, mit alors son corps d'armée en déroute. En même temps l'époux de Jeanne-la-Boiteuse succombait de son côté. Hue de Caurelée, passant avec sa réserve derrière un champ de grands genêts, le prit tout à coup en queue, et le chef des Penthièvre, entouré d'ennemis à l'improviste, se défendit en vain comme un lion. Un soldat anglais lui porta, par le défaut de la mentonnière, un coup d'épée dans la bouche. L'épée sortit par le haut du cou, et Charles tomba mort sur la place. Du Guesclin restait encore. En apprenant la fin de son chef, il s'écria que *le plus prud'homme du siècle* était mort, et qu'il ne lui survivrait point. Puis il se jeta dans la mêlée, frappant d'une telle force, que son épée et sa hache d'armes se rompirent l'une après l'autre entre ses mains. Désarmé, couvert de blessures, il céda enfin et se rendit à Chandos.

La perte matérielle des Penthièvre ne fut que de trois cents hommes d'armes; mais ils laissaient sur le champ de bataille tout le prestige de leur cause. Auray, Vannes, toutes les villes de ce côté se rendirent au vainqueur, qui vit se rallier à lui une grande partie des seigneurs de la faction opposée. On racontait qu'avant la bataille, le grand lévrier



blanc de Charles de Blois, qui ne le quittait jamais, s'était enfui de ses côtés pour aller caresser les bottes de son rival. On était si las de com-

battre, qu'on ne demandait pas mieux que de prendre la journée d'Auray pour le *jugement de Dieu*. En présence de cette disposition générale des esprits, le roi de France était trop habile pour s'obstiner dans ses haines et ses sympathies. C'était s'exposer à voir le duc victorieux repousser la suzeraineté de la France, et la Bretagne, terrain mixte jusqu'alors, se faire franchement anglaise. Jeanne la Boiteuse n'avait plus une chance pour elle. Charles le Sage envoya deux ambassadeurs, qui vinrent trouver Montfort au siége de Quimper-Corentin. Ils voulurent parler d'abord du traité des Landes de Beaumanoir; mais c'eût été faire une dérision de la bataille d'Auray, et enfin, le 12 avril 1365, on conclut à Guérande un traité qui terminait tout. Charles reconnut Montfort pour duc de Bretagne, et celui-ci l'accepta pour suzerain. Jeanne de Penthièvre rendit toutes les places qui lui restaient, et reçut en échange la vicomté de Limoges, avec 10,000 livres de revenu sur les terres que Jean possédait en France, et une rente viagère de 3,000 livres. Le duc vint ensuite rendre hommage au roi, dans son hôtel de Saint-Paul, à Paris, et il ne fut plus question en Bretagne des droits de la maison de Penthièvre.

La pacification de la Bretagne laissait retomber sur le roi de Navarre tout le poids des armes françaises. En même temps, le duc d'Anjou, gouverneur du Languedoc, signait à Toulouse un traité avec le roi d'Aragon, qui s'unissait à la France contre le Navarrais. Celui-ci était déjà en guerre de ce côté avec le roi de Castille, Pierre le Cruel, et, craignant d'être écrasé par tant d'ennemis à la fois, il se retira du combat. L'année même du traité de Guérande, le captal de Buch, retenu prisonnier à Paris, négocia pour lui un accommodement, qui fut conclu à Vernon. En dépit des protestations du roi de Navarre, Charles V retint Mantes, Meulan, et le comté de Longueville, dont il avait fait présent à du Guesclin, après sa victoire de Cocherel. Il racheta les prétentions de Charles le Mauvais sur la Champagne, la Bourgogne et la Brie, par la cession du comté de Montpellier, et mit en liberté le captal, négociateur du traité. Paris, qui gardait toujours un souvenir du Navarrais, reçut avec de grandes réjouissances la nouvelle officielle de la paix, publiée aux Halles le 20 juin. L'ancien *compère* de Marcel fit présent au roi d'un cœur d'or, en signe de réconciliation complète, et l'on renvoya de part et d'autre les bandes qui remplissaient la Normandie.

On devait s'attendre, à la suite de ce désarmement universel, à voir

se renouveler les scènes du règne précédent. Depuis Brignais, la *Grande Compagnie* était établie en permanence dans les provinces de l'Est. Les traités de Guérande et de Vernon lui valurent de nombreuses recrues, si nombreuses que les Compagnies se trouvèrent bientôt plus de trente mille hommes, qui restaient campés ensemble, ne se séparant plus que pour aller faire en corps d'armée des expéditions dont les proportions rappelaient autant des guerres de rois que des brigandages de grand chemin. De nobles seigneurs, d'illustres capitaines, tels que le chevalier Vert et Hue de Caurelée, le véritable vainqueur de Charles de Blois, s'étaient mis à la tête des Compagnies, et les guidaient en bon ordre. Tous ces anciens ennemis, qui s'étaient vus tant de fois en présence, se retrouvaient côte à côte sous les mêmes bannières, sans plus de rancune et d'arrière-pensée que s'ils fussent revenus d'un tournoi. Ainsi constituées, les Compagnies étaient inattaquables; car elles renfermaient tous les éléments dont les diverses puissances de la France composaient leurs armées. On ne pouvait s'en défaire qu'en les envoyant au loin, et le pape, pour ainsi dire à leur merci dans sa petite ville d'Avignon, l'empereur, inquiet déjà pour l'Allemagne, depuis que le chevalier Vert et Hue de Caurelée les avaient menées jusqu'à Strasbourg, étaient, sur ce point, d'accord avec le roi de France. On reprit le projet de croisade abandonné à la mort de Jean. L'empereur offrit d'y consacrer la moitié des revenus de son royaume de Bohême, pendant trois ans. Le pape accorda à Charles V les décimes de tous les bénéfices pour deux ans, et l'évêque du Mans reçut des pouvoirs pour absoudre de leurs péchés tous ceux des *Compagnons* qui consentiraient à prendre la croix. Déjà l'on allait traiter du passage avec Venise et le roi de Hongrie. Le sort en décida autrement.

Pierre le Cruel, qui régnait alors en Castille, avait un frère bâtard, nommé Henri de Transtamare, qui, forcé de fuir au delà des Pyrénées, pour échapper à ses violences, cherchait dans son exil tous les moyens de vengeance. Déjà, sur la fin du règne de Jean, il avait cherché à entraîner une partie des Compagnies en Espagne. Il revint à ce projet, en voyant les efforts que l'on tentait pour les arracher des bords de la Saône et du Rhône. Charles V avait aussi une vengeance à tirer du roi de Castille, qui, gêné dans ses amours avec Marie de Padilla, avait fait étouffer entre deux matelas la reine Blanche, sa femme, la sœur du roi de France. Il entra dans le plan de Henri; et, comme la tyrannie de Pierre le Cruel n'avait pas plus respecté le clergé que le reste, le

pape, le déclarant déchu de la royauté, reporta la couronne de Castille sur la tête du bâtard. Le roi d'Aragon promit des vivres et le passage. Il ne manquait plus qu'un chef à l'expédition. Charles V choisit son Breton du Guesclin, dont il venait de payer en partie la rançon, et qui vint aux *Compagnons* comme un des leurs. Du Guesclin les trouva campés près de Châlon-sur-Saône : il apportait une offre de 200,000 florins de la part du roi, et montrait en perspective à ces hardis aventuriers la conquête de Grenade sur les Sarrasins, après la défaite de Pierre le Cruel. Le pape offrait de plus une absolution générale. « Si nous vaut mieux ainsi faire, leur dit-il en finissant, et pour nos âmes sauver, que de nous damner et donner au deable ; car trop avons fait de péchiés et de maux, comme chacun peut savoir en droit soy, et tous nous conviendra finir. » Singulière harangue pour un tel auditoire ! Mais l'exorde fit passer la péroraison. Un traité fut signé. Les chefs des Compagnies s'engagèrent à remettre entre les mains du roi, avant leur départ, toutes les places qu'ils tenaient dans le pays, et vinrent en cachette, *de peur du peuple,* à Paris, où le roi les traita magnifiquement au Temple. A la nouvelle que du Guesclin emmenait les Compagnies en Espagne, une foule de seigneurs voulut être de la partie. Il en vint surtout de Bretagne, d'où le vainqueur de Cocherel appela à lui tous ses *fidèles* de Pontorson. Jean de Bourbon, tout prince du sang qu'il était, ne dédaigna pas, pour aller venger sa cousine Blanche de France, de s'enrôler avec des routiers, et son exemple fut suivi par d'Andrehen, le maréchal du roi.

Le rendez-vous général était à Châlon-sur-Saône. Du Guesclin, faisant répandre le bruit qu'il marchait contre les infidèles de Grenade, avait ordonné à ses soldats de coudre à leurs habits de grandes croix blanches, d'où ses troupes prirent le nom de *compagnies blanches,* qu'elles gardèrent tant qu'elles furent sous lui. La horde s'ébranla à la fin, et délivra ces contrées qu'elle dévastait depuis cinq ans ; mais ce ne fut pas sans rançonner une dernière fois le pape en passant. Du Guesclin se dirigeait sur Avignon, soi-disant pour venir chercher l'absolution promise par le souverain pontife. A quelques lieues de la ville on rencontra un cardinal qui demandait à parler aux chefs. « Volontiers, répondit un Anglais auquel il s'adressa ; mais apportez-vous de l'argent? » Ici commence une scène qui peint admirablement les mœurs pillardes et chevaleresques à la fois de ces chefs de bandes, toujours *compagnons ,* quels que fussent leur rang et leur renommée Le maré-

chal d'Andrehen parla le premier au cardinal : « Nous nous trouvons, lui dit-il, à la tête de gens qui ont fait de grands maux en France : nous les menons contre les Sarrasins de Grenade, et nous supplions le Saint-Père de nous donner 100,000 livres et l'absolution. » Et, comme l'envoyé pontifical ne promettait que cette dernière : « Nous avons ici



des gens, s'écria du Guesclin, qui se passeront sans peine de l'absolution, mais qui ne peuvent se passer d'argent : que ce soit au plus tôt, car, plus ils demeureront dans ces quartiers-ci, et pis ce sera. » Le pape voulut résister, fit fermer les portes d'Avignon, et plaça les bourgeois sur le rempart. Mais du Guesclin ayant lâché ses soldats sur les villages et les maisons de plaisance des environs, le dégât fut bientôt si grand, que les bourgeois se cotisèrent et firent la somme eux-mêmes. Ce n'était pas là ce que voulait le Breton : il renvoya l'argent fourni *par le pauvre peuple*, avec ordre de le rendre à ses premiers maîtres, jurant qu'en cas de fraude il reviendrait à Avignon, eût-il passé la mer, pour le faire restituer. Le pape et les cardinaux payèrent à la fin, et se hâtèrent d'envoyer l'absolution. Du Guesclin l'emporta par écrit, scellée du sceau du pape, et se remit en route pour les Pyrénées, qu'il franchit quelques jours après.

Pierre le Cruel était si détesté en Espagne, et les Compagnies, avec leur chef, inspiraient une telle terreur, que du Guesclin n'eut pour ainsi dire besoin que de se montrer. Les garnisons désertaient à son approche. Il fut à peine arrivé sur les bords de l'Ebre, que toute la cour abandonna le roi, et vint à la rencontre de son frère. Séville, Tolède, Burgos et les autres villes, ne firent qu'un simulacre de résistance, et, la révolution terminée, Henri de Transtamare songeait déjà à utiliser contre les Maures de Grenade les appétits guerriers des soldats de du Guesclin, quand un retour inattendu de fortune vint le rejeter en exil. Pierre suivit la même politique que son rival. De son château de la Corogne, en Galice, où il s'était réfugié, il envoya un chevalier au prince de Galles, qui saisit avec avidité cette occasion de gloire. Le prince Noir était l'ami des Compagnies qui avaient stipulé, dans leur marché avec le pape et le roi de France, que jamais on ne les mènerait contre lui. Il leur écrivit de venir le rejoindre. Malgré toutes les instances du roi, leur protégé, elles se mirent en route pour Bordeaux, et du Guesclin, personnellement attaché au nouveau roi, qui l'avait nommé connétable et grand d'Espagne, se vit obligé, pour parer à cette défection, d'aller chercher d'autres soldats en France et en Aragon, d'où il ramena quatre mille hommes.

Il y avait onze ans qu'une guerre sérieuse manquait au prince Noir. Jaloux de renouveler ses lauriers déjà flétris de Crécy et de Poitiers, pour assurer le succès de son entreprise, il s'épuisa en efforts et en sacrifices, jusqu'à fondre sa vaisselle d'or et d'argent. 100,000 francs que Charles V venait de payer sur ce qui était dû encore de la rançon de son père, furent absorbés par les frais de l'expédition. Enfin, dans le mois de février de l'année 1367, son armée entra dans la vallée de Roncevaux, forte de vingt mille chevaux et de quatre mille hommes d'armes, sans compter l'infanterie. Depuis trois ou quatre mois que duraient les préparatifs, le roi de Navarre, fidèle à ses habitudes d'indécision, n'avait fait que tergiverser et négocier, allant sans cesse du parti français aux Anglais, de Pierre le Cruel au Bâtard. Il fallait passer chez lui pour aller de la Guyenne en Castille, et la position géographique de ses états semblait lui interdire la neutralité. Le prince Noir arrivant, cet esprit rusé eut recours à un expédient bizarre pour ne pas se déclarer : il se fit enlever à la chasse par Olivier de Mauny, chevalier breton, qui le relâcha quand la guerre fut terminée.

Le rétablissement de Pierre le Cruel ne fut guère moins rapide que

sa chute : une journée en décida. Henri, qui venait au-devant de l'invasion à la tête de trente mille Espagnols, rencontra les Anglais campés à Navarette, petit village à l'entrée de la Biscaye, dans les environs de l'Èbre. La bataille se donna le 3 avril, la veille du dimanche de la Passion. Le captal de Buch, Hüe de Caurelée, et Chandos, qui étaient avec le prince de Galles, mirent en déroute l'aile gauche et le centre des Espagnols, commandés par Henri de Transtamare et son frère le comte de Tello. Henri, réduit à une poignée d'hommes, se fit jour, l'épée à la main, à travers un gros d'ennemis, et piqua des deux sur le chemin de l'Aragon, laissant du Guesclin seul avec ses Français. Comme à Auray, le Breton combattit jusqu'à la fin; mais il fallut céder et se rendre. Le prince de Galles le donna au captal de Buch, son ancien prisonnier de Cocherel; tels étaient les liens de cette espèce de fraternité commune alors à tous les hommes d'armes, que vainqueur et vaincu commencèrent par s'embrasser cordialement et qu'ils vécurent sous la même tente, à la même table. Huit mille hommes du parti défait restèrent dans la plaine de Navarette; mais cette victoire éclatante ne profita ni au protecteur, ni même au protégé. Pierre, remis de force en possession de son royaume, ne se montra pas corrigé par la leçon qu'il venait de recevoir : ses vengeances furieuses préparèrent une seconde fois les voies au comte de Transtamare, qui revint bientôt avec du Guesclin, racheté aux Anglais, se fit reconnaître de nouveau par la nation castillane, et tua Pierre de sa main, comme il cherchait à s'enfuir du château de Montiel, son dernier asile. [Août 1368.]

Quant au vainqueur de Navarette, il fut joué honteusement par le roi de Castille, sitôt que le succès de ses armes les eut rendues inutiles. Tout victorieux qu'il était, il se trouvait ruiné par cette expédition. Avant de quitter Bordeaux, il s'était porté caution, pour Pierre le Cruel, de la solde des Compagnies qu'il avait enlevées au Bâtard. Quand vint le moment de payer, Pierre le recula de jour en jour, et finit par l'inviter à retourner dans son duché de Guyenne, l'accusant de ruiner le pays avec ses bandes indisciplinées. On était alors à la Saint-Jean d'été. Le prince Noir, qui souffrait cruellement des chaleurs dans les plaines de Valladolid, où il se tenait campé, ne jugea pas à propos d'attendre plus longtemps, et quitta l'Espagne en mettant tout à feu et à sang sur son chemin : encore était-il question d'une ligue entre les rois d'Aragon et de Navarre, pour l'exterminer au passage, dans les montagnes. L'alarme était fausse, ou Charles le Mauvais n'osa

pas ; mais le fils d'Édouard n'avait pas besoin de cette dernière épreuve pour maudire sa vaniteuse intervention dans les affaires de la Castille. Il entra à Bayonne, le corps languissant et les coffres vides, avec le germe de la maladie qui devait l'emporter, et ramenant en Guyenne le reste de ces Compagnies, repoussées par toutes les contrées où elles avaient passé. C'était acheter un peu cher la gloire équivoque d'avoir replacé sur le trône un tyran qui allait en retomber si vite !

De toutes les parties intéressées, il n'y eut, à vrai dire, que le roi de France qui trouva son compte à cette brillante expédition du prince Noir. Elle prépara la révolte des provinces anglaises, et aida la France à secouer la honte du traité de Brétigny. Un des articles les plus importants du traité, quoique ce ne fût qu'une formalité féodale, était celui par lequel les rois de France et d'Angleterre renonçaient, le premier à son droit de suzeraineté sur la Guyenne, l'autre à ses prétentions sur la couronne de France. Ces deux choses paraissaient si graves, que, huit ans après leur convention mutuelle, les deux rois hésitaient encore. Une démarche du fils d'Édouard trancha la question. En 1368, ne sachant plus où trouver de l'argent, il assembla à Niort les seigneurs de ses domaines, et obtint d'eux, pour cinq ans, le droit de lever une capitation universelle qui devait produire 1,200,000 livres par an. Quelques seigneurs gascons de l'ancien parti français, le sire d'Albret, les comtes d'Armagnac et de Comminges, refusèrent de se prêter à cette coûteuse libéralité, et, ne pouvant faire prévaloir dans le pays leurs réclamations intéressées, ils s'adressèrent à leur premier maître le roi de France. Charles V resta un an à délibérer : il fit sonder sous main les populations de la Picardie et du Ponthieu. Les bourgeois d'Abbeville lui écrivirent qu'ils n'attendaient qu'une occasion pour secouer le joug étranger. Dans la Saintonge et le Poitou, l'irritation était extrême contre le prince Noir et les Anglais. Le terrain bien étudié d'avance, Charles conclut un traité secret avec les seigneurs gascons, auxquels il assura de grosses pensions, et, prenant enfin son parti, il cita le prince par-devant sa cour des pairs. Sur la fin de janvier de l'année 1369, celui-ci vit arriver, à son audience, à Bordeaux, Bernard Pelot, sénéchal de Toulouse, et le chevalier Jean de Chapponal, qui lui signifièrent la citation du roi de France, et se jetèrent ensuite à ses genoux, en demandant pardon pour eux. « J'irai volontiers à Paris, s'écria le prince Noir, le visage en feu ; mais ce sera le bassinet en tête et soixante mille hommes en ma compagnie. » Il laissa partir ensuite

les deux messagers : mais on courut bientôt après eux, et, sur une chicane d'hôtellerie, on les jeta dans les prisons d'Agen, où ils furent mis à mort.

On ne pouvait porter un défi plus insolent : cependant Charles temporisa encore. Laissant aux seigneurs gascons le soin d'entamer la guerre, il fit discuter son droit dans le parlement, écrivit après l'arrêt au pape, à l'empereur, aux rois d'Espagne, aux villes de la Guyenne et du Ponthieu, lança un manifeste que les prédicateurs publièrent en chaire dans toutes les villes du royaume. Malgré son emportement et son audace, le prince Noir n'était plus ce chevalier redoutable, ce *gagneur de batailles* qui avait fait trembler la France et l'Espagne. Son corps, usé par les fatigues et les plaisirs, languissait sous les premières atteintes de l'hydropisie ; déjà même il ne pouvait plus monter à cheval. Les compagnies qu'il avait ramenées d'Espagne, et dont il avait cherché en vain à se débarrasser pendant la paix, lui firent tout à coup défaut au moment de lui devenir utiles, et passèrent au roi de France. Ses troupes furent battues par les rebelles de la Gascogne, qui entraînèrent dans leur parti toutes les petites villes et la noblesse des campagnes. Du Tillet a conservé, dans son *Recueil des Traités*, la liste des places qui firent cause commune avec eux : elle en contient plus de huit cents. Alors Charles le Sage ne balança plus : il se sentait si bien le plus fort, qu'il ne craignit pas de risquer, lui aussi, une bravade, et ramassant dans son hôtel un simple valet, il lui donna une lettre à porter au roi d'Angleterre. Cette lettre, c'était une déclaration de guerre. En même temps, le duc d'Anjou envahissait la Guyenne du côté de Toulouse, le duc de Berry par l'Auvergne, et Hugues de Châtillon, le maître des arbalétriers, envoyé en Ponthieu avec une poignée de monde, en faisait la conquête si rapidement, que l'armée anglaise, qui devait s'embarquer à Douvres, n'y était pas rassemblée encore quand il eut terminé. Les villes lui avaient ouvert leurs portes elles-mêmes. Au midi, les Anglais se soutenaient avec moins de désavantage, mais ils firent une perte irréparable : Jean Chandos, grand capitaine, fut tué au pont de Leusac, par un écuyer français nommé Jacques Saint-Martin. C'était le seul qui pût balancer la fortune depuis que les infirmités du prince de Galles en faisaient un homme d'armes impuissant. Dans le Bourbonnais et le Poitou, les places se prenaient et se reprenaient avec un acharnement incroyable. Jean Blondeau, gouverneur de La Roche-sur-Yon, ayant rendu sa place aux Anglais,



La Bastille.

le duc d'Anjou, qu'il rejoignit à Angers, le fit enfermer dans un sac et jeter à la Loire. Cependant Charles méditait un plan hardi. Par ses ordres on équipait une flotte à Harfleur, et son frère, Philippe de Bourgogne, se préparait à y monter avec de bonnes troupes, pour tenter une descente en Angleterre, quand le duc de Lancastre, le second fils d'Édouard III, débarqua à Calais à la tête de l'armée anglaise. Philippe le Hardi courut de ce côté; mais tout se passa en escarmouches. Après une tentative inutile pour aller brûler la flotte d'Harfleur, le duc de Lancastre revint à Calais, où il congédia ses troupes, et les quatre mille chevaliers qui remplissaient le camp français s'en retournèrent à leurs châteaux. Pendant ce temps, Édouard III cherchait en vain à renouer ses anciennes alliances. De tous les princes allemands qui l'avaient suivi autrefois en France, les ducs de Gueldre et de Juliers furent les seuls qui se déclarèrent en sa faveur, et encore n'y gagna-t-il qu'un simulacre d'appui. Le comte de Flandre venait de marier sa fille au duc de Bourgogne, et quoique Édouard fît donner la chasse aux navires de Bruges et d'Anvers, pour déterminer les Flamands, leur comte les maintenait dans la neutralité. Dès l'ouverture de la campagne, le roi de Navarre avait rempli de soldats ses villes de Normandie, et Eustache d'Auberticourt, un de ses chevaliers, avait passé la mer pour traiter directement avec le roi d'Angleterre. Mais le cauteleux monarque reculait maintenant, et malgré ses désirs de révolte, il n'osait remuer.

Ainsi se termina l'année 1369. Pendant l'hiver, Charles V mit à profit la popularité que lui donnaient ses premiers succès, pour se faire accorder les moyens de pousser la guerre avec encore plus d'activité. Les états, si profondément tombés dans l'oubli depuis les derniers troubles, furent convoqués, pour la seconde fois de son règne, à Paris. Néanmoins il se serait bien gardé de provoquer, à ce moment critique, le réveil des anciennes agitations. Les membres des états de 1369 ne furent pas élus par la bourgeoisie, qui aurait pu renvoyer au roi ceux qui avaient été les rivaux et les maîtres du dauphin. La liste entière fut remplie par les officiers de la couronne, et les *notables*, ainsi choisis, n'opposèrent aucune résistance aux volontés royales. Ils établirent sur chaque feu une imposition de quatre livres dans les villes, de trente sous dans les villages, et augmentèrent l'impôt du sel et du vin. Ce fut à cette époque que Charles V fit élever la Bastille, qui s'appelait alors la Bastide du château Saint-Antoine. Les traditions des guerres

passées vivaient encore, et l'on attendait les Anglais à Paris. A l'entrée de 1370, l'évêque de Saint-Brieux, Hugues de Montrelais, le chancelier de Montfort, vint apporter au roi les excuses de son maître, qui, lié par ses antécédents à la cause anglaise, avait livré passage l'année précédente aux soldats d'Édouard, et qui revenait sur ses pas, comme le roi de Navarre. Tout était prêt pour la guerre de cette année. Au moment de commencer, Charles rappela auprès de lui son capitaine breton, qui se reposait tranquillement en Espagne, au milieu des douceurs de sa fortune nouvelle. Sa présence devenait nécessaire en France; car la tactique des ducs de Bourgogne et d'Anjou, tout soutenu qu'était Philippe le Hardi par les souvenirs de Poitiers, inspirait peu de confiance à leur frère. Avant de quitter le roi qui lui devait sa couronne, Du Guesclin signa avec lui, au nom du roi de France, un traité de ligue défensive et offensive, par lequel Henri de Transtamare s'engageait à entretenir une flotte sur les côtes de Guyenne et de Poitou.

Toutes ses mesures prises, Charles assembla sa cour des pairs le 14 mai, et fit déclarer *Édouard d'Angleterre* déchu de la Guyenne et de ses autres fiefs. Du Guesclin arrivait alors à Toulouse. Le duc d'Anjou partit aussitôt en sa compagnie avec deux mille lances et sept mille hommes de pied. Moissac, Agen, Montpesat ouvrirent leurs portes à son approche. Aiguillon, qui avait résisté en 1346 aux cent mille hommes de Jean, se rendit en quatre jours. Le prince Noir, abattu par la maladie, rassemblait ses troupes en toute hâte. Apprenant que Limoges venait de lui être enlevée par le duc de Berry, il se fit transporter en litière sous ses murs, y entra par la brèche, et passa trois mille bourgeois au fil de l'épée. Ce fut son dernier exploit. On le rapporta à Cognac, où il avait établi son quartier général, et le fort de la guerre tomba d'un autre côté.

Robert Knolle débarquait sur ces entrefaites à Calais. C'était un vieux capitaine, qui avait joué son rôle en France dans toutes les batailles des deux règnes précédents. Édouard l'envoyait au secours de son fils avec vingt mille hommes, et Charles, s'attachant au plan de campagne qu'il avait déjà suivi lors de l'invasion de 1360, laissa le champ libre à celle-ci. Knolle trouva le pays abandonné. La population s'était réfugiée dans les forteresses et dans les villes, et les garnisons faisaient bonne garde aux remparts. Point d'autres ennemis apparents qu'un corps de troupes établi en camp volant qui le suivait de loin, enlevait ses coureurs, et ne s'arrêtait jamais qu'à l'abri de quelque place

forte. Les Anglais s'avancèrent ainsi en ordre de bataille dans l'intérieur du royaume, toujours harcelés dans leur marche par un insaisissable ennemi : ils brûlèrent un faubourg d'Arras en passant, défilèrent devant Ham, Péronne, Saint-Quentin, Noyon, sans oser s'arrêter nulle part, et traversant enfin la Marne, ils vinrent se loger dans les villages, au midi de Paris, à Villejuif, à Bourg-la-Reine, à Antony. Là, les ravages redoublèrent; mais Charles restait impassible. Des fenêtres de son hôtel Saint-Paul, ses chevaliers, pour l'exciter au combat, lui montraient les flammes qui s'élevaient par toute la campagne. « Laissez-les, disait-il, avec toutes ces fumées, ils ne m'enlèveront pas mon héri-



tage. » Knolle se lassa le premier. Il tourna sur Étampes, mit la Beauce à feu et à sang et s'avança jusque dans le Maine et l'Anjou, où il s'arrêta enfin. Alors arriva du Guesclin, auquel Charles V venait de donner

l'épée de connétable, remise entre ses mains par le vieux sire de Fiennes. Les Anglais, disséminés dans leurs quartiers le long de la Loire, se reposaient sur ces bords délicieux des fatigues de cette longue course. Thomas Grantson, qui en commandait quatre mille à Pont-Vallain dans le Maine, fut averti que le nouveau connétable approchait. Sur-le-champ il manda aux autres quartiers de venir le rejoindre, et envoya un héraut à du Guesclin pour le défier au combat. Les Français traitèrent si bien le héraut, qu'il s'endormit dans l'ivresse, et du Guesclin, sans attendre son réveil, se mit aussitôt en marche pour aller surprendre l'ennemi. Il marcha pendant toute la nuit, sous une pluie battante, et au point du jour on fondit sur le quartier anglais, aux cris de : *Du Guesclin, Mont-joye Saint-Denis!* Grantson, pris au dépourvu, arma ses gens à la hâte, et soutint le choc hardiment, attendant que Geoffroy Ourcelai, qu'il avait envoyé tourner une colline avec huit cents hommes, vînt prendre en queue les assaillants. Mais du Guesclin, qui avait pris les devants, avait laissé derrière lui le maréchal de Blainville, avec ordre de former les traînards en bataille, à mesure qu'ils arrivaient. Au détour de la colline, Ourcelai tomba dans le corps rassemblé par Blainville, et fut mis sur-le-champ en déroute. Les vainqueurs coururent rejoindre du Guesclin. Un renfort de douze cents hommes, qui arriva au milieu du combat, ne put sauver Grantson d'une défaite. Investi de toutes parts, il se jeta sur le connétable, qu'il faillit assommer d'un coup de sa hache d'armes. Du Guesclin le saisit par le milieu du corps, et le renversa à terre. Déjà Clisson levait l'épée pour le tuer, quand il se rendit. Cette journée mit fin à l'invasion de Robert Knolle. Ses autres quartiers furent enlevés l'un après l'autre, ses soldats tués ou dispersés. De toute cette formidable armée, qu'il avait emmenée de Calais, à peine resta-t-il cent hommes auprès de lui.

Cet échec réduisit les Anglais à un repos forcé dont le roi de France profita pour s'affermir par de nouveaux traités pendant deux ans. Robert Stuart, à son avénement au trône d'Écosse, en 1370, avait conclu une trêve de neuf ans avec Édouard ; mais les sympathies de l'Écosse étaient pour la France. Charles la ramena à ses anciennes alliances par le traité de Vincennes [1371], dans lequel il faisait à Robert une pension annuelle de 100,000 nobles d'or, et lui promettait la solde et l'équipement de mille hommes, cinq cents chevaliers et cinq cents fantassins. La même année, au mois de juin, il s'aboucha avec le roi de Navarre à Rouen, et fixa enfin ses incertitudes par la

cession de la seigneurie de Montpellier. Charles le Mauvais n'avait plus rien à gagner en France, où la royauté dominait de si haut les deux oppositions dont il s'était appuyé, les Anglais et la bourgeoisie. Il se retira tout à fait de la scène, et alla vivre confiné dans son royaume de Navarre.

Pendant ce temps, la révolte était en progrès dans la Guyenne et le Poitou. Toujours plus abattu par la maladie, le prince Noir se décida, lui aussi, à la retraite, et revint traîner ses dernières années de vie en Angleterre [1371]. L'année suivante, Édouard fit un nouvel armement; mais le comte de Pembrocke, qui le commandait, rencontra, à la hauteur de La Rochelle, les vaisseaux castillans fournis par Henri de Transtamare, aux termes de sa convention avec du Guesclin. Ambroise Bouchenoire, Rodrigue le Roux et deux autres marins célèbres de ce temps commandaient la flotte espagnole. Ils attaquèrent le comte de Pembrocke l'avant-veille de la Saint-Jean ; mais, la nuit étant survenue au commencement du combat, les ancres furent jetées de part et d'autre, et l'on revint à la charge le lendemain matin. Les Espagnols, qui étaient montés sur des vaisseaux de haut bord et munis d'artillerie, dispersèrent la flotte ennemie à la vue des Rochellois, qui ne bougèrent pas de leur port, en dépit des instances de leur sénéchal, Jean de Herpedane : ils allaient même l'ouvrir aux vainqueurs, si le captal de Buch ne fût arrivé à temps avec une nombreuse noblesse.

Du Guesclin se présenta bientôt pour recueillir les fruits de cette importante victoire. Taillebourg, Saint-Jean-d'Angeli, Poitiers, Saintes, Angoulême, se rendirent sans combat. La Rochelle, qui s'était prêtée de si mauvaise grâce au traité de Brétigny, se délivra elle-même de sa garnison anglaise. Les bourgeois attirèrent dans la ville, sous le prétexte d'une revue, Philippe Mancel, le gouverneur du château, et, lui ayant coupé la retraite, ils le prirent avec ses soldats, et les embarquèrent tous pour Bordeaux. Ensuite ils envoyèrent des députés au camp royal. Mais ce n'était pas pour Charles V seulement qu'ils avaient travaillé : avant d'ouvrir à ses troupes, ils firent leurs conditions. Ils obtinrent un hôtel des monnaies, la destruction du château, et stipulèrent que jamais on ne ferait figurer leur ville dans les marchés de la couronne. Les gens de Rodrigue le Roux s'emparèrent, sur ces entrefaites, à Soubise, du captal de Buch, dont le nom servait encore d'appui, dans ces provinces, à la domination anglaise. Édouard voulut en

vain le ravoir. Charles V, qui savait ce que valait un grand capitaine, ne fit pas la faute de relâcher une seconde fois le captal : il l'enferma au Temple, à Paris, et le laissa mourir dans sa prison.



Cependant le connétable achevait la conquête du pays poitevin. Édouard, désespéré de voir finir de la sorte un règne si longtemps glorieux, tenta un dernier effort, et mit à la voile avec trois mille lances et dix mille archers. Il voulait voir si sa présence ne ramènerait pas la fortune ; mais elle ne lui permit pas même cette épreuve. Les vents contraires, après l'avoir retenu plus de deux mois en mer, le rejetèrent à la fin sur les côtes d'Angleterre, et, au printemps de 1373, le Poitou, la Saintonge et l'Aunis étaient réunis à la couronne. Jean de Montfort, qui n'avait pu se décider encore, se fit alors un point d'honneur de rendre aux Anglais les secours qu'il en avait reçus. Un traité de ligue offensive et défensive fut conclu, au mois de juillet, à Westminster, entre le duc de Bretagne et le roi d'Angleterre, qui donna au premier le comté de Richemond, dans son île. Mais il était trop tard. Depuis qu'à la suite de du Guesclin la noblesse

bretonne était venue se mettre au service du roi de France, et remplissait sa cour et son armée, Charles l'avait gagnée à force de présents et de faveurs. Quand Montfort laissa percer ses desseins, Rohan, Laval et Clisson lui déclarèrent que toute sa noblesse se mettrait contre lui s'il allait jusqu'au bout. Bientôt arriva le sire de Mesvill, avec quatre cents hommes d'armes et quatre cents archers. Le comte de Salisbury vint croiser avec une flotte dans la rade de Brest. Toute la Bretagne fut en émoi. Lesneven, qui avait reçu une garnison anglaise, écrivit au sire Robert de Guité, qui la tailla en pièces. Le massacre des Anglais commença sur tous les points. Chassé du pays haut par la révolte, Montfort s'enfuit dans la Basse-Bretagne, où il ne put non plus se maintenir. S'étant présenté devant Saint-Mahé, la ville lui ferma ses portes; il fut réduit, à la fin, à se jeter, au Conquêt, sur un navire qui l'emmena en Angleterre. Robert Knolle faisait tête pour lui aux Français, qui s'avançaient de tous côtés. Mais du Guesclin et Clisson, envoyés par Charles V en Bretagne, avaient trop beau jeu, dans leur patrie, contre cet homme détesté, l'ancien confident de Montfort, que le cri public accusait d'avoir poussé le duc à sa perte. Les bourgeois des villes se réunissaient à eux pour chasser les garnisons anglaises. Bientôt il ne resta plus à Montfort que Derval, Brest et Auray.

Édouard ne voulut pas laisser sans vengeance celui qui s'était dévoué pour sa cause : il le renvoya en France avec le duc de Lancastre et les troupes que lui-même avait tenté vainement de conduire en Guyenne. Débarqué à Calais, le duc de Lancastre grossit son armée de toutes les bandes anglaises qui stationnaient dans le nord de la France, et se trouva en quelque temps à la tête de trente mille hommes. Mais ce grand déploiement de forces ne réussit pas mieux aux Anglais qu'il ne l'avait fait lors de l'expédition de Robert Knolle. Charles V leur opposa le même système de résistance. Du Guesclin et le duc de Bourgogne commencèrent à les escorter en quelque sorte à leur entrée en Picardie, et les menèrent ainsi, d'étape en étape, jusqu'à Bordeaux, à travers la Champagne, la Bourgogne et les provinces de la Loire, sans qu'ils eussent osé s'arrêter nulle part. En arrivant, le duc de Lancastre n'avait plus que six mille hommes, épuisés et manquant de tout. Honteux de cette promenade malheureuse, dans laquelle ils n'avaient fait autre chose que semer sur tous les chemins les cadavres de leurs gens, les deux ducs se remirent en

mer aussitôt. Les légats du pape, ces infatigables prédicateurs de paix, profitèrent de la stupéfaction générale dont cette étrange campagne fut suivie, pour négocier une trêve de deux ans, qui vint à temps pour conserver à Édouard les derniers restes de ses possessions au midi; car du Guesclin venait d'entrer en Guyenne, et commençait déjà à tout emporter d'assaut. La guerre se continua pourtant en Bretagne, où le duc était revenu avec deux mille hommes d'armes et trois mille archers anglais; mais tout se passa en siéges et en escarmouches.

Malgré ses succès, Charles le Sage se défiait toujours de la fortune, et désirait la paix. Tant que dura la trêve, de nombreuses conférences se tinrent, d'abord à Bruges, où elle avait été conclue, puis à Boulogne et à Calais. Le roi de France faisait bon marché de ses conquêtes en Guyenne; mais il exigeait, avant tout, que les Anglais rendissent ce qu'ils avaient pris au nord, et le vainqueur de Crécy ne voulait céder à aucun prix Calais, ce souvenir de son ancienne gloire: c'était pour lui une question personnelle sur laquelle il fut inflexible. La trêve, expirée en 1375, fut renouvelée pour deux autres années; mais, en 1377, Charles, n'attendant plus rien des négociations, reprit les hostilités et envoya sa flotte, unie à celle de Castille, ravager les côtes d'Angleterre. Les prisonniers que l'on fit près de Douvres apprirent aux Français une grande nouvelle: Édouard III venait de mourir à Greenwich [25 juin]. Le prince Noir l'avait précédé de deux ans dans la tombe, et la couronne tombait sur la tête d'un enfant, du petit Richard II, dont le règne devait ressembler si peu à celui de son grand-père.

Cette mort assurait gain de cause à Charles V. Redoublant d'efforts, il fit envahir la Picardie anglaise par le duc de Bourgogne, la Guyenne par du Guesclin, qui prit cent trente-quatre forteresses dans une seule campagne, pendant que le connétable d'Écosse, Archibald Douglas, prenait Berwick en Angleterre, et que les deux flottes de France et de Castille retournaient croiser devant Douvres. Dès ce moment, Charles ne ménagea plus rien. Le roi de Navarre, qui avait tant abusé autrefois de ses embarras, subit à son tour la loi du plus fort: accusé d'avoir conspiré contre la vie du roi [1378], Charles le Mauvais fut dépouillé, en quelques semaines, de tout ce qu'il possédait en Normandie. Cherbourg seul fut préservé par les secours qu'y jetèrent les vaisseaux anglais. Le duc d'Anjou reprit Montpellier, et

le roi de Castille s'étant mis de la partie, celui qui avait rêvé la couronne de France se trouva trop heureux d'acheter la paix en morcelant son petit royaume de Navarre, dont il céda, pour dix ans, vingt places à Henri de Transtamare [1379]. Pendant ce temps, les Anglais s'épuisaient en vaines tentatives pour ressaisir leur supériorité perdue. Le duc de Lancastre, ce guerrier malheureux, avait reparu avec une armée nouvelle sur les côtes de Normandie et en Bretagne; mais son unique entreprise, le siége de Saint-Malo, lui avait mal réussi. Battu dans son propre camp par Morfouace, qui commandait la place, il s'en était retourné confus en Angleterre, où le peuple l'accueillit avec des huées. Brest était désormais le seul point de la Bretagne qui tînt encore pour Montfort et les Anglais.

Charles V se crut alors assez fort pour frapper un grand coup, et voulut traiter Montfort comme il avait traité Charles le Mauvais. Le 4 décembre 1379, il y eut une séance du parlement où le roi se rendit avec un nombreux cortége de seigneurs, d'évêques et de princes du sang. Canard, l'avocat du roi, fit cérémonieusement appeler, par l'huissier, Pierre Auger, Jean, comte de Montfort, duc de Bretagne, à la porte de la grand'chambre, sur le perron du palais, et devant la table de marbre.



Jean de Montfort ne se présentant pas, Canard prit la parole, l'accusa, dans les formes, de rébellion et de félonie, et conclut à la confiscation de son duché, qui fut décrétée à l'instant même. Charles avait compté sur du Guesclin et ses Bretons. Mais, toute fière de ses héros que fût la nation bretonne, elle n'avait jamais pensé à se faire Française avec eux.

Tout au plus eût-elle consenti à se laisser donner une autre maison ducale ; et les Penthièvre, en apprenant ce qui se préparait contre Montfort, avaient envoyé leurs représentants à Paris pour mettre opposition à l'arrêt du parlement. Quand on vit que le roi passait outre, et qu'il entendait faire de la Bretagne une province comme la Champagne et la Normandie, le sentiment si net de la nationalité locale l'emporta chez les Bretons sur ce vague instinct qui leur avait fait rejeter l'ami et l'allié des Anglais. Déjà le maréchal de Sancerre se préparait avec des troupes pour prendre, au nom du roi, possession du pays. Une association se forma aussitôt ; Beaumanoir, qui en avait signé l'acte le premier, passa en Angleterre avec Eustache de la Houssaye et Geoffroy Kerimel, et vint annoncer au duc exilé que ses anciens sujets le redemandaient. Montfort débarqua à Saint-Malo avec une poignée d'Anglais, et trouva sur le rivage un peuple immense qui poussait des cris de joie. Les signataires de l'acte d'association avaient organisé d'avance une armée. La noblesse se rendit en masse auprès de son duc. Les portes des villes s'ouvraient devant lui. Il n'y eut pas jusqu'aux *Compagnons* bretons au service du roi de France qui, en dépit de leurs habitudes cosmopolites, ne se déclarassent pour la cause de leur pays. Ils désertaient par bandes, et s'en allaient au camp de Montfort. Il ne resta plus à Charles V que son connétable, Rohan, Clisson, Laval et Rochefort, et encore, lorsqu'il s'agit de les faire marcher en Bretagne, ne trouva-t-il chez eux que froideur et chagrin. Du Guesclin sacrifia ses sympathies à son serment ; mais il partit le cœur brisé, en s'écriant qu'on lui avait enlevé *les meilleures plumes de son aigle*. Il n'avait plus à ses côtés sa bande fidèle du temps de Pontorson, et, soit respect pour la terre de la patrie, soit impuissance contre cet élan d'enthousiasme universel qui avait accueilli le duc, il poussa si mollement la guerre, que Charles, qu'il n'avait pas habitué aux revers, fit entendre des murmures. Bureau de la Rivière, le ministre chéri et le confident de Charles le Sage, jaloux peut-être de cette influence rivale de la sienne, avait, dit-on, insinué à son maître que son connétable cédait aussi aux idées impérieuses du patriotisme breton, et ménageait son duc aux dépens de son roi. L'âme honnête et entière de du Guesclin ne put supporter un soupçon. Il renvoya sur-le-champ à Charles V son épée de connétable, qui ne lui pesait que trop depuis qu'il l'avait tirée contre les siens, et il parlait déja de se retirer dans ses terres de Castille. Charles lui envoya ses deux frères, les ducs de Bourbon et d'Anjou, qui le supplié-



Le Gouverneur de Château-Randon deposant les clefs de la place
sur le cercueil de Duguesclin.

rent longtemps et le déterminèrent enfin à rentrer au service de la France. Mais il ne retourna pas en Bretagne. Charles, laissant le duc, dont il ne pouvait avoir raison, revint à la Guyenne, où il envoya le connétable, au commencement de 1380. Ce fut là que se termina cette noble vie. Pendant qu'il assiégeait Randan, un obscur château du Gévaudan, du Guesclin tomba mortellement malade. Il semblait qu'un pressentiment l'eût averti. « Je ne sais, avait-il dit en partant à Charles V, « je ne sais si je retournerai du lieu où je vais; car je suis vieilli, et « non pas las. Je vous supplie très-humblement que vous fassiez la paix « avec le duc de Bretagne, car les gens de guerre du pays vous ont très-« bien secouru à toutes vos conquêtes, et pourront encore faire, s'il « vous plaît de vous en servir. » Se sentant mourir, *le bon connétable* se fit apporter son épée qu'il baisa, et s'adressant à ses vieux capitaines, il leur recommanda, avant toutes choses, d'épargner à la guerre « les « femmes, les enfants, les gens d'église et *le pauvre peuple.* » Il expira le 13 juillet, à l'âge de soixante-six ans. Les Anglais du château de Randan avaient promis de se rendre le 12, s'ils n'étaient auparavant secourus. Le gouverneur, arrivant au camp avec les clefs de la place, trouva le connétable mort; il déposa les clefs sur le lit de parade où était étendu son cadavre, et déclara qu'il ne voulait se rendre qu'à lui, tout mort qu'il était.

La mort de du Guesclin ferme en quelque sorte le règne dont il avait exécuté toutes les grandes choses. Charles V ne tarda pas à rejoindre son connétable dans les caveaux de Saint-Denis, où il l'avait fait déposer. Enhardis par la perte qu'il venait d'essuyer, les Anglais, sous la conduite de Thomas de Buckingham, étaient revenus une dernière fois à la charge, et le duc de Bourgogne surveillait leur armée dans les plaines de la Champagne, qu'elle avait envahie, quand la fistule du roi se tarit tout à coup. Il se prépara dès lors à mourir, et se fit transporter à son château de Beauté, sur les bords de la Marne, où il ne s'occupa plus qu'à régler les affaires du royaume. Le grand souci de Charles le Sage, au moment de quitter la royauté avec la vie, était l'extrême jeunesse de celui qui devait être son successeur. Sans lire dans l'avenir, l'exemple de Richard II, livré aux mains intéressées de ses oncles, l'effrayait d'avance pour son fils. Par une ordonnance rendue en 1374, il avait fixé à quatorze ans l'époque de la majorité des rois de France; mais l'enfant qui, dans quelques jours, allait s'appeler Charles VI, n'avait encore que onze ans et neuf mois. Plein de défiance

contre le caractère avide et violent du duc d'Anjou, l'aîné de ses quatre frères, Charles, du château de Beauté, lui envoya l'ordre de ne pas quitter sa province, sous le prétexte qu'elle était menacée par Montfort et les Anglais, et appela auprès de lui les ducs de Bourbon, de Bourgogne et de Berry, auxquels il donna ses dernières instructions, semblant ainsi ne confier qu'à eux la régence. Comme du Guesclin, qui était mort en embrassant son épée, Charles le Sage demeura fidèle jusqu'à la fin aux habitudes de toute sa vie. Le jour qu'il expira, il dictait aux gens de loi qui entouraient son lit de mort une ordonnance par laquelle il abolissait une partie des impôts.



Voici l'épitaphe qui fut mise, à Saint-Denis, sur le tombeau de Charles V : « Ici gît le roy Charles-Quint, sage et éloquent, fils du roy « Jehan, qui régna seize ans cinq mois et sept jours, et trépassa l'an « de grâce 1380, le seizième jour de septembre. »

Ce roi, homme de robe, dont les dernières paroles retentirent aux oreilles d'un greffier, et qui s'était enfui le premier à Poitiers, n'en avait pas moins dominé ce siècle de chevalerie. Il avait reçu la France

épuisée, désorganisée, morcelée par les Anglais, et dévastée en tous sens par des armées entières de pillards aguerris : il la laissait ranimée, florissante, rendue à la sécurité et à l'intégrité territoriale ; et ce qu'il y avait de plus merveilleux, c'est qu'il avait fait tout cela du fond d'un cabinet, en devisant avec Bureau de la Rivière, aux fenêtres de l'hôtel Saint-Paul. Il y avait là un grand enseignement qui fut incompris ou dédaigné. En arrivant au pouvoir, ses frères allaient retomber dans tous les errements du règne de leur père.

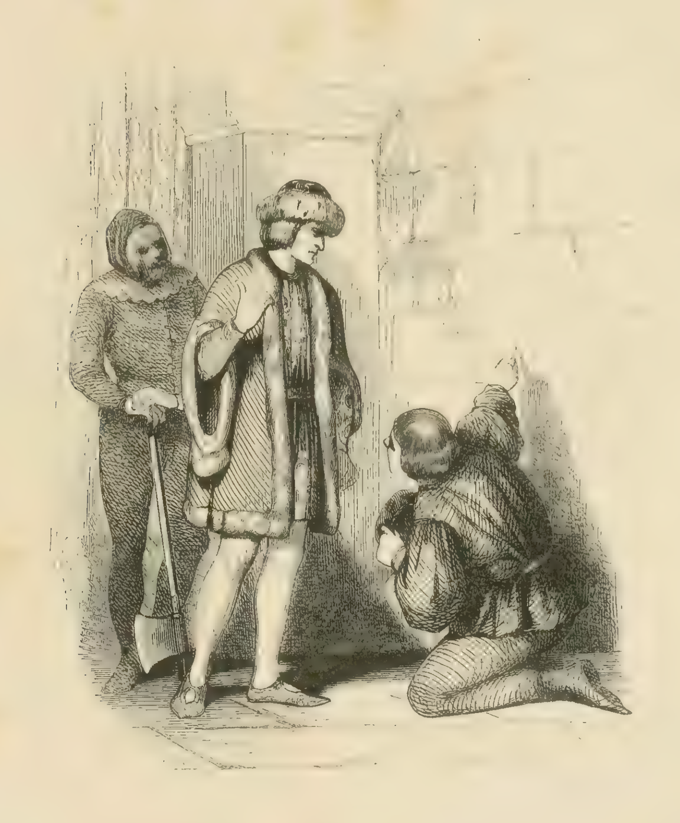
Le duc d'Anjou avait eu peu de respect pour les ordres d'un mourant : il n'attendit pas que son frère eût rendu le dernier soupir, pour venir à Paris; et, à peine avait-on transporté le roi défunt à Saint-Denis, qu'il mit en avant ses prétentions au gouvernement du royaume. Il avait un parti puissant dans le conseil; mais l'opinion publique se prononçait contre lui. C'était un homme avide et dur; il avait laissé de tristes souvenirs dans sa province du Languedoc, que Charles V lui avait à la fin retirée. D'ailleurs on savait que ses intérêts n'étaient pas en France. Cette année même il venait d'être adopté par Jeanne de Naples, dont il allait avoir à conquérir le royaume, depuis que Charles de Duras, son premier héritier, l'avait détrônée et emprisonnée. Il n'ambitionnait donc qu'une halte au pouvoir, pour ramasser plus à l'aise l'argent de son expédition ; et ses frères, profitant de la disposition des esprits , ne songeaient qu'à l'écarter. Ils avaient emmené le jeune roi à Melun ; mais il tenait Paris. La campagne était remplie d'hommes d'armes des deux partis , qui commençaient à se défier. On finit par s'en rapporter à des arbitres, et la convention du 2 octobre vint arrêter à temps ces préludes de guerre civile. Le duc d'Anjou reçut le titre de régent, et la première place dans le conseil; mais la garde du roi et le maniement de ses revenus furent laissés aux ducs de Bourgogne et de Bourbon. L'avis du conseil eut force de loi pour toutes les grandes délibérations, et il fut déclaré que, tant que durerait la minorité du roi, aucune aliénation du domaine de la couronne ne serait valable. Après avoir ainsi lié les mains du duc d'Anjou, on l'apaisa en lui abandonnant les joyaux et l'argenterie de l'hôtel Saint-Paul, dont le prix s'élevait à une somme énorme.

Mais l'accommodement des princes ne détruisait pas tous les germes de discorde. Il n'y avait pas si loin encore des derniers soulèvements de la bourgeoisie, pour qu'il ne restât rien dans les masses de cette

grande émotion populaire. Sous Charles V, les préoccupations de la guerre avec les Anglais, la régularité sévère des formes administratives, avaient tenu les esprits en repos; mais sa mort fut le signal de nouvelles agitations. L'autorité royale n'inspirait plus ni confiance ni terreur, livrée qu'elle était à des mains suspectes, tiraillée en tous sens entre le conseil et chacun des quatre ducs. Charles, en mourant, avait aboli les subsides : le peuple prit au sérieux cette inspiration maladroite de la mort qui léguait au pouvoir nouveau un gouvernement impossible, et se révolta partout contre ceux qui levaient les impôts. Dans toute la Picardie et au nord de l'Ile-de-France, on les avait chassés des villes et des villages, avec des menaces de mort s'ils osaient revenir. A Paris, où les colères du peuple étaient réveillées à chaque instant par les excès des hommes d'armes que le duc d'Anjou avait amenés avec lui, une violente émeute éclata à l'improviste, au moment où l'on allait partir pour le sacre du jeune roi à Reims. Les révoltés s'emparèrent du prévôt des marchands, Jean Culdoë, homme pacifique et timide, qui, traîné devant le régent, et contraint de se faire l'organe de la sédition, se mit à deux genoux pour déclarer au duc, d'une voix incertaine, que le peuple ne voulait plus d'impôts. Mais les cris de fureur poussés par la foule suppléaient éloquemment aux paroles tremblantes que bégayait son représentant forcé. Le duc d'Anjou eut peur, et, du haut de la table de marbre où il donnait audience à la populace, il promit de la contenter au retour. Tous les symptômes d'une grande insurrection se déclarèrent à l'instant. On tenait des assemblées nocturnes; on s'organisait en bandes: il y avait déjà des listes de proscription dressées en secret. « L'esprit de nouveauté, dit le religieux de Saint-Denis, s'était tellement emparé de tous, qu'il ne semblait leur manquer qu'un chef pour se soulever.

Ce fut sous ces tristes auspices qu'eut lieu le couronnement du jeune roi. Avant de quitter Melun, Charles VI nomma connétable le brave Olivier de Clisson, le compatriote et l'ami de du Guesclin, celui que le suffrage du roi défunt avait désigné d'avance aux ducs de Bourgogne et de Berry. Ce choix se fit malgré l'avis du duc d'Anjou, qui se dédommagea à sa manière. On savait que Charles V avait fait cacher dans le château de Melun une grande quantité de lingots d'or et d'argent. Le régent ordonna des fouilles qui furent longtemps infructueuses. Las enfin de chercher, il laissa partir son neveu pour

Reims, et entra un jour, accompagné du bourreau, dans la chambre de Philippe de Savoisy, qui avait le secret de la cachette. Savoisy, menacé d'avoir la tête coupée à l'instant même, faiblit, et conduisit le duc à un pan de muraille où était enfoui un trésor de 15 à 18



millions. Il passa dans les coffres du duc d'Anjou, qui alla rejoindre le cortége royal. La fête fut magnifique. Au festin qui suivit le sacre, le connétable, le maréchal de Sancerre, les sires de Coucy et de la Trémouille, tout couverts de drap d'or, étaient à cheval aux côtés du roi, et passaient les plats sur la table. Mais de nouvelles scènes de désordre vinrent troubler les réjouissances. Les ducs d'Anjou et de Bourgogne prétendaient tous deux à la première place, le premier comme régent, le second comme le plus ancien pair du royaume. On

faillit en venir aux mains devant le roi, dans la salle même du banquet. Les partisans des deux ducs s'étaient approchés, et se mesuraient déjà en poussant de grands cris. A la fin, Philippe le Hardi, payant d'audace : « J'obtiendrai cette fois ce qui m'est dû, » s'écria-t-il; et, s'élançant au devant de son frère, il s'empara de la place contestée. Ainsi se termina cette querelle futile en apparence, mais au fond de laquelle se cachait quelque chose de plus grave qu'une question de préséance. La maison de Bourgogne laissait percer ses indomptables besoins de domination, qui la condamnaient d'avance à une opposition systématique contre tout pouvoir au-dessus du sien. L'attitude de la bourgeoisie et la dernière émeute des Parisiens montraient que le rôle du roi de Navarre était encore à jouer. Ce chef dont parle le religieux de Saint-Denis, était tout trouvé. Jusqu'à Louis XI, quel que soit son caractère et son nom, ce sera le duc de Bourgogne.

L'on était à peine revenu à Paris, que Philippe le Hardi attaqua le régent en plein conseil sur l'enlèvement du trésor de Melun. Il demandait un arrêt pour le faire rentrer dans l'épargne royale, et, pendant que la discorde s'introduisait ainsi jusque dans les salles de l'hôtel Saint-Paul, l'émeute grondait dans la ville, plus furieuse que jamais. Quand on vit les princes revenus du sacre, et que les impôts continuaient toujours, les métiers s'assemblèrent et coururent au palais avec leurs bannières. Le duc d'Anjou et le chancelier montèrent sur la table de marbre pour écouter les réclamations du peuple, et le haranguèrent avec fermeté. Mais tout fut inutile. Le lendemain, les métiers reparurent plus nombreux encore : ils revenaient de l'hôtel de ville, où ils s'étaient armés avec ces maillets de plomb ou *plombiers*, que Charles V y avait fait déposer, et dont quelques-uns pesaient jusqu'à vingt-cinq livres. La présence des *maillotins* trancha la question. Desmarets, l'avocat général, vint annoncer l'abolition des impôts; mais cette concession tardive n'arrêta pas le désordre. La foule ne voulut point se séparer sans avoir fait usage de ses nouvelles armes, et se porta aux bureaux des receveurs des subsides, dont elle déchira les registres, pilla les meubles et emporta l'argent. Ensuite elle imagina d'attaquer les juifs qui vivaient à Paris sous la protection du roi, moyennant de grosses sommes qu'ils lui payaient chaque année.

Les juifs, traqués dans leur quartier, se sauvèrent comme ils pu-

rent dans le Châtelet, abandonnant leurs comptoirs et leurs maisons aux Maillotins, qui firent main-basse sur tout ce qui s'y trouva. Toutes les obligations des prêts que les juifs avaient faits aux nobles



et aux bourgeois disparurent. On saisit leurs petits enfants, qui furent traînés dans les églises et baptisés de force. L'autorité royale n'intervint qu'après coup. On rétablit le lendemain les juifs dans leurs maisons dévastées, et le héraut publia à son de trompe, dans les carrefours, qu'on eût à rapporter, sous peine de mort, tous les objets volés. « Mais bien peu obéirent à cet ordre royal. »

Pendant ce temps, l'armée anglaise était toujours dans le royaume. Délivrée du duc de Bourgogne qui l'avait laissée là pour venir veiller en personne à ses intérêts, elle s'était avancée jusque sur les frontières de la Bretagne, où elle aspirait à se refaire des fatigues stériles de l'expédition. Cependant l'avénement du nouveau roi avait paru changer les dispositions de Montfort. Il lui suffisait de l'épreuve qu'il avait déjà faite une fois de l'impopularité du nom anglais dans son

duché, et la mort de son ancien ennemi était un prétexte admirable pour revenir à la France. « Tel a haï le père, disait-il à ses confidents, qui aimera le fils, et tel a guerroyé au père, qui aidera au fils. » Buckingham, se payant mal des raisons qui lui furent données pour lui fermer l'entrée du pays, s'avança jusqu'à Rennes, où il s'aboucha avec Montfort, et déjà il l'avait regagné à la cause anglaise Mais le conseil s'était mis en mouvement au premier bruit des nouvelles intentions du duc. Clisson avait écrit à Beaumanoir, et le chef de l'association de 1379 alla parler à Montfort d'une façon si énergique, que celui-ci n'osa plus s'opposer à l'alliance française. Le traité fut conclu à Paris, le 15 janvier 1381. On convint que le duc viendrait faire hommage de son fief entre les mains du roi, et qu'il lui dirait à genoux ces paroles : « Mon très-redouté seigneur, je vous supplie que vous veuillez me pardonner ce dont je vous ai courroucé, dont il me déplaît bien fort et de tout mon cœur. » Il s'engageait à aider le roi contre le roi d'Angleterre, le roi de Navarre et autres, et, en cas de contravention, les Bretons eux-mêmes devaient se joindre au roi contre lui. Il est vrai que deux mois avant la signature de cet acte, Montfort en avait signé un autre par-devant un notaire apostolique, dans lequel il s'inscrivait en faux contre la violence qu'on allait lui faire. Mais en attendant, il rompait ouvertement avec l'Angleterre, et quand il eut communiqué officiellement à Buckingham le traité du 15 janvier, les Anglais se rembarquèrent sur-le-champ. (15 avril.) Ils laissèrent toutefois à Brest la garnison anglaise, comme ils avaient gardé Cherbourg au roi de Navarre, avec Calais et Bordeaux. Ils tenaient ainsi, en dépit de leurs pertes, tout le littoral de l'Atlantique en échec.

Mais le danger ne devait venir de longtemps de ce côté, et d'ailleurs le régent avait bien d'autres pensées en tête. Les intérêts de la succession de Naples l'obligeaient de prendre part pour et contre dans la querelle du grand schisme qui venait d'éclater l'avant-dernière année du règne de Charles V. Urbain, le pape de Rome, soutenait Charles de Duras, et Clément, celui d'Avignon, le duc d'Anjou. Il s'agissait de faire reconnaître Clément par tout le clergé français, et surtout par l'université de Paris. Malheureusement le pape français était resté fidèle aux traditions de la cour d'Avignon. Il rançonnait évêques et abbés, réservait à ses cardinaux le monopole des bénéfices, et, sous mille prétextes divers, attirait à lui le produit le

plus net des revenus ecclésiastiques, tandis que, dans les pays soumis à l'obédience d'Urbain, ces exactions étaient inconnues. Toute cette classe de clercs et de docteurs, dont les rêves de fortune ne reposaient que sur l'espoir de quelque bon bénéfice, faisaient bon marché de la question nationale en présence d'intérêts aussi positifs, et le religieux de Saint-Denis dit formellement que les vœux étaient pour le pape romain. Pendant que le duc d'Anjou luttait avec les évêques et l'université de Paris pour maintenir en France son avide pontife qui partageait, disait-on, avec lui, le fruit de ses déprédations, de nouveaux désordres éclatèrent au Midi.

Éclipsé dans le conseil par les influences rivales de ses deux frères de Bourgogne et d'Anjou, le duc de Berry avait cherché un autre aliment à son ambition déçue, et, pour être le maître quelque part, il s'était fait donner le gouvernement du Languedoc. Les habitants du Languedoc avaient alors pour gouverneur Gaston de Foix, un seigneur du pays, chéri de ses compatriotes pour sa douceur et sa modération. Les états de la province, assemblés à Toulouse, déclarèrent hautement qu'ils ne voulaient pas du successeur qu'on lui donnait, et l'on envoya dire au duc, qui avait déjà passé la Loire, qu'on n'était nullement disposé à le recevoir. A cette nouvelle, le jeune roi entra dans une grande fureur : il vint prendre l'oriflamme à Saint-Denis, et annonça qu'il marcherait en personne, à la tête de toutes les forces du royaume, contre la province insolente qui n'avait point ratifié le choix fait en son nom. Mais des soins plus importants détournèrent ailleurs les armes royales. La bourgeoisie avait repris cœur en voyant si peu d'union entre les chefs de l'état. De toutes parts le vent était à la révolte. En Angleterre, le prêtre John-Bull soulevait les métiers, et ne parlait de rien moins que de ramener le monde à l'égalité primitive *du temps qu'Ève filait et qu'Adam bêchait.* L'éternelle insurrection des Flamands avait recommencé. Les *chaperons blancs* de Gand, guidés par Philippe Artevelle, le fils du fameux *compère* d'Édouard, étaient en guerre ouverte avec leur comte Louis de Mâle, et le duc de Bourgogne, son gendre et son héritier, assiégeait Charles VI pour l'emmener en Flandre. Néanmoins, que la guerre se fît au Nord ou au Midi, il fallait des subsides pour la soutenir, et le peuple refusait partout de s'y prêter. Le duc d'Anjou, impatient lui aussi de prendre le chemin de Naples, voulait de l'argent à tout prix. Sept fois il tint conseil avec les seigneurs, les évêques et quel-

ques-uns des plus riches bourgeois de Paris, sans qu'on pût aviser à aucun moyen de vaincre l'obstination populaire. Les délibérations duraient encore, quand les Parisiens, allant au devant de la menace, coururent tout à coup aux armes, tendirent leurs chaînes de fer à l'entrée de chaque rue, mirent des gardes aux portes, et renouvelèrent l'ancienne institution des dizeniers, des cinquanteniers, des capitaines de quartiers, qui, du temps de Marcel, faisaient de la ville comme un grand camp toujours prêt à la bataille. L'incendie se propagea dans les provinces, où les communes se mirent toutes sur le pied de guerre. A Rouen, deux cents compagnons ivres se saisirent d'un marchand drapier, bourgeois inoffensif, que son embonpoint avait fait surnommer *le Gras*. Ils le proclamèrent roi, lui improvisèrent un trône dans un chariot, et le promenèrent de rue en rue, au milieu d'acclamations dérisoires. Arrivé sur la place du marché, on le



força d'abolir les impôts, et le héraut publia aussitôt son édit par la ville. Cette farce devint bientôt sanglante : on amena au roi de Rouen

les collecteurs de l'impôt, et le pauvre homme, « obligé, sous peine de mort, de dire : Faites, faites, » les condamna, quoi qu'il en eût, au dernier supplice. On dit que des messagers flamands étaient venus attiser en France le feu de cette universelle sédition ; il est certain du moins que les révoltes de Rouen et de Paris se rattachaient au grand mouvement de John-Bull par des liens dont on ne faisait pas mystère en Angleterre. Le religieux de Saint-Denis, qui se trouvait alors à Londres, où la tête de l'archevêque avait été roulée à coups de pieds dans les rues, rapporte qu'on lui dit : « Sachez qu'il se passera des choses plus abominables au royaume de France, et sous peu. »

Il fallait pourtant de l'argent pour faire face à tant de projets et de dangers. En désespoir de cause, le régent publia d'abord à huis clos, derrière les murs du Châtelet, l'ordonnance qui rétablissait les impôts. Ensuite un homme se rendit aux halles, monté sur un bon cheval : il annonça d'abord à haute voix que l'on avait volé quelques plats d'or de la vaisselle du roi, promettant le pardon au voleur, s'il les rapportait ; quand il y eut une foule assemblée, il s'écria tout à coup que les impôts étaient rétablis, et s'enfuit à toute bride [28 février 1382].

Le lendemain, les collecteurs se présentèrent aux halles à leur tour, pour lever l'impôt sur les denrées. L'un d'eux vint à une vendeuse de cresson qui ameuta le peuple à ses cris, et le malheureux fut assommé sur la place. Alors s'éleva un tumulte effroyable. Les métiers,



qui, pendant la nuit, s'étaient préparés au combat, furent sur pied en un instant. Les plus furieux couraient les rues en criant : *aux armes! pour la liberté de la patrie.* On courut à l'Hôtel-de-Ville, à l'église

Saint-Jacques, où l'on massacra les collecteurs. On pillait partout sur le chemin, et les juifs furent encore victimes cette fois de l'avidité populaire. Sans leurs lourdes portes de fer, les religieux de Saint-Germain-des-Prés eussent vu envahir leur monastère, où la populace soupçonnait la présence de quelques agents du fisc. De là la bande pillarde se rendit au Châtelet, dont elle mit en liberté les prisonniers, entre autres Hugues Aubryot, l'ancien prévôt de Paris, que l'université avait fait jeter, l'année précédente, dans un cul de basse-fosse, parce qu'il refusait de reconnaître leurs priviléges. Ils le placèrent à leur tête ; mais la nuit, pendant qu'ils se reposaient, en buvant, des fatigues de cette rude journée, Aubryot, vieillard sceptique et moqueur, qui ne se souciait pas de prendre l'insurrection au sérieux, se déroba par la fuite au



périlleux honneur de la commander. Les Maillotins ayant voulu recommencer le lendemain, l'alarme se mit à la fin dans la ville. Les cinquanteniers rassemblèrent dix mille hommes de la milice bourgeoise, et les envoyèrent par escouades çà et là dans les rues. Les gens du conseil et tous les magistrats s'étaient enfuis ; l'avocat géné-

ral Desmarets, resté seul à Paris, parvint enfin à contenir la populace, qui partait déjà pour brûler le pont de Charenton, et tout rentra dans l'ordre à la voix éloquente du vieux serviteur de Charles V. Restaient le roi et ses oncles, à qui Paris allait avoir à rendre compte de l'audace des Maillotins. Auparavant, le régent conduisit son neveu sous les murs de Rouen, qui avait été plus loin encore dans la révolte. Les bourgeois voulaient lui faire leurs conditions avant d'ouvrir leurs portes; mais les pionniers abattirent un pan de muraille, et l'armée royale entra dans la ville par la brèche, comme dans une place prise d'assaut. Les impôts furent rétablis à l'instant; on enleva du beffroi la cloche au son de laquelle se réunissaient les métiers, et l'on força ceux-ci de porter leurs armes au château. On ne sait ce que devint l'infortuné le Gras, au milieu de ces vengeances du régent. Sans doute qu'il expia les ennuis de sa royauté forcée, confondu dans la foule des principaux coupables qui furent mis à mort sur le marché. Tout cela fut l'affaire de trois jours, après lesquels Charles VI et ses oncles reprirent le chemin de Paris.

La haute bourgeoisie, tremblante devant les Maillotins, désirait une réconciliation avec la royauté, et la cour arrivait à peine à Vincennes, qu'elle y reçut une députation conduite par Desmarets et les docteurs de l'université. Mais l'attitude des métiers était si menaçante, que l'on n'osa rien conclure. La bourgeoisie des provinces soutenait énergiquement l'opposition de Paris : ses députés, rassemblés par le régent à Compiègne, refusèrent de lui accorder aucun subside. La guerre de Flandre continuait toujours aux dépens du comte qui venait d'être battu par Artevelle. Philippe le Hardi avait hâte de l'aller secourir; le duc d'Anjou pressait l'instant de son départ pour l'Italie : tous deux précipitèrent un simulacre d'accommodement. Les Parisiens donnèrent 100,000 francs aux princes, qui firent une entrée de parade dans la ville, ne se sentant pas assez forts pour hasarder une vengeance; mais ce ne fut que partie remise. Pour abattre l'orgueil des métiers de Paris, il fallait auparavant dompter ces redoutables chaperons de Gand, qui semblaient vouloir rallier à eux toute la bourgeoisie française, et qui écrivaient aux Maillotins : « Tenez bon, nous viendrons à votre aide. » Pendant que Louis d'Anjou se mettait en route pour le midi, emportant dans ses coffres tout l'argent qu'il avait pu voler à l'état durant ses deux années de régence, le duc de Bourgogne remontait au Nord avec le roi et l'oriflamme de Saint-

Denis, accompagné de toute la chevalerie de France, à laquelle vint se joindre bientôt la noblesse flamande, menacée d'une sorte de jacquerie bourgeoise. Une bataille décida du sort des bourgeois et des nobles : ce fut le 27 novembre, près de Rosebecque, petit village sur les bords de la Lys. Artevelle avait pris position dans le bourg, autour duquel il avait fait creuser un fossé profond. Il dédaigna de rester à l'abri de son retranchement, et, se mettant à la tête des gens de Gand, il vint fondre avec furie sur le corps de bataille français, dont les premiers rangs furent enfoncés. Mais le connétable étant accouru avec l'aile droite, les Flamands furent serrés de si près, qu'en trois quarts d'heure tous leurs rangs étaient rompus. Il s'en fit alors un carnage épouvantable : quarante mille hommes, au dire de Froissard, vingt mille selon les chroniqueurs flamands, restèrent sur le champ de bataille. Leur chef fut trouvé dans le fossé de Rosebecque, sans une seule blessure, étouffé sous un tas de fuyards qui s'y étaient jetés en même temps que lui. De Rosebecque, Charles VI vint à Courtray, où les Français, ayant aperçu suspendus à la voûte de la cathédrale les éperons d'or et les enseignes des chevaliers de Robert d'Artois, une telle rage les prit au souvenir d'une défaite qui datait déjà de quatre-vingts ans, que, se partageant la ville par quartiers, ils massacrèrent tous les habitants, jusqu'au dernier.

On avait trouvé à Courtray des lettres que les Parisiens écrivaient aux métiers de Flandre. Bientôt on apprit que, pendant les premiers jours de la campagne, un coup de main avait été tenté par les Maillotins sur le château royal de Beauté, où était mort Charles V. Les Gantois seuls tenaient encore contre l'armée victorieuse. Le roi laissa à Louis de Mâle le soin de les réduire, et partit venger ses propres injures. Paris sentait bien qu'il avait été vaincu à Rosebecque : pourtant il essaya de faire bonne contenance. L'armée de Flandre arrivant au Bourget, petit village à trois lieues de Paris, les coureurs annoncèrent que vingt mille bourgeois étaient rangés en armes, leurs capitaines en tête, sous les hauteurs de Montmartre. Mais les Parisiens, si ardents à l'émeute, n'avaient point les instincts batailleurs de leurs *compères* de Bruges et de Gand. Quelques paroles menaçantes du jeune roi suffirent pour rejeter toute cette foule derrière ses murs. Des soldats détachés en avant brisèrent à coups de hache les deux battants de la porte Saint-Denis, et les étendirent en travers sur la route, pour les faire fouler aux pieds par les troupes royales qui

pénétrèrent dans la ville en ordre de bataille, comme à l'entrée de Rouen. Cette fois, on pouvait être cruel impunément. Trois cents bourgeois furent arrêtés le premier jour; un orfèvre et un marchand de draps furent décapités aux halles; chaque nuit il en disparaissait quelque autre, étranglé dans son cachot ou jeté des fenêtres basses du Châtelet dans la Seine. Les bourgeois, qui avaient livré leurs armes, et laissé transporter à Vincennes les chaînes de fer de leurs rues, étaient frappés d'épouvante, ne sachant où s'arrêteraient les vengeances de la cour. Desmarets lui-même, ce vénérable vieillard, le seul qui ne se fût pas abandonné lors de la révolte des Maillotins, et dont tout le crime était d'avoir osé rester dans Paris pour y plaider la cause de l'ordre et de la paix, Desmarets, l'ami de Charles V, venait d'être sacrifié au ressentiment des princes, et il avait marché au supplice en redisant ces paroles du psalmiste : « *Judica me Deus, et discerne causam meam.* » Au bout de quinze jours, quand l'effroi fut à son comble, on songea à l'exploiter au profit du fisc. Une espèce de trône fut élevé sur les degrés du palais, et le roi s'y étant assis, entouré de ses oncles et de son conseil, « on fit venir le peuple de Paris. » Les ducs se jetèrent aux pieds du roi, *par farce jouée*, puis la foule entière se mit à genoux, en criant : *Grâce et miséricorde* [25 janvier 1383]. Charles fit grâce, mais des supplices seulement. Les impôts furent rétablis et augmentés; puis on condamna à d'énormes amendes tous ceux qui avaient figuré dans les derniers troubles; les droits et les revenus de l'Hôtel-de-Ville furent réunis aux domaines, et la charge de prévôt des marchands fut encore une fois abolie.

La tranquillité était rétablie pour quelque temps à l'intérieur. Après la soumission sanglante de Paris et de Rouen, et la défaite des Flamands, les véritables chefs du mouvement insurrectionnel, toutes les petites oppositions des provinces étaient tombées comme d'elles-mêmes. La révolte du Languedoc, qui s'annonçait si menaçante, s'était terminée tout à l'avantage du pouvoir royal. D'abord le comte de Foix, vainqueur, dans un premier combat, des troupes de son rival le duc de Berri, avait bientôt décliné la lutte contre l'oncle du roi, et les habitants ayant voulu la continuer eux-mêmes, les *Tuchins* (c'était le nom bizarre qu'avaient adopté les rebelles) furent chassés des villes, traqués dans les bois et les montagnes, et réduits enfin à l'obéissance. En vain les Flamands appelèrent-ils l'Angleterre à leur secours. Comme aux

temps de la Jacquerie, les intérêts politiques se turent devant la question sociale, et la noblesse anglaise, à peine échappée à la révolution prêchée par John-Bull, ne se montra guère disposée à soutenir en Flandre un parti qui avait failli l'exterminer elle-même en Angleterre. Quelques troupes passèrent la mer toutefois, car Richard II et Charles VI étaient toujours censés se faire la guerre. Mais les oncles des deux rois désiraient la paix, et comme on ne put s'entendre aux conférences de Lelinghen, où les ducs de Bourgogne et de Berri voulaient imposer à Buckingham et à Lancastre la reddition de Brest, de Cherbourg et de Calais, on finit par conclure une trêve qui se prolongea pendant deux ans (1383). L'année suivante, Louis de Mâle mourut à Saint-Omer, de maladie, selon les uns, selon d'autres, poignardé dans une querelle par le duc de Berri, qui servit mal ses intérêts par ce crime, s'il est vrai qu'il l'ait commis. Son frère de Bourgogne, déjà si puissant, héritait, avec la Flandre, du Nivernais, de l'Artois, du comté de Rhétel, sans compter quelques autres seigneuries de moins d'importance, et devenait dès lors le chef absolu du conseil. Les Gantois étaient encore sous les armes; mais Philippe, moins engagé que son beau-père dans une querelle qui n'était la sienne que par testament en quelque sorte, triompha enfin de cette résistance indomptable, et amena ses nouveaux sujets, après dix-huit mois de petits combats et de négociations obstinées, à une réconciliation qui fit de lui presque un second roi de France.

« C'est à partir de ce moment que la seconde maison de Bourgogne joue un si grand rôle dans notre histoire, et qu'elle paraît à la tête de la féodalité, pour y rester jusqu'à la fin. Son règne est l'époque d'une nouvelle féodalité, que l'on n'a pas assez distinguée de la première, de la vraie féodalité, de celle qui nomma roi Hugues Capet, et qui voulut détrôner saint Louis. Celle-ci n'est plus cette rude et sauvage institution, indépendante de la royauté, étrangère à sa vie, à ses lois; elle relève toute d'elle; ses chefs sont les oncles du roi, plus tard ses fils, ou ses frères; ses grands personnages, des hommes de la cour royale. C'est tout au plus si quelque représentant de l'ancienne féodalité, comme le duc de Bretagne ou le comte d'Armagnac, parvient à se faire jour à travers cette foule d'amis de la maison, et encore ce dernier est-il obligé de s'allier à la famille royale pour arriver sur le premier plan. Aussi le nombre des puissances se trouve-t-il fort restreint : en place de cette armée de souverains que présentait chaque province,

nous avons cinq à six noms, qui à eux seuls résument toute la force ennemie ou indépendante de la royauté. Et cependant, pour avoir subi cette dégénération, la féodalité n'en conservait pas moins une attitude formidable, et pour son dernier fait d'armes, nous allons la voir disposer deux fois du royaume, que le duc de Bourgogne donne aux Anglais par le traité de Troyes, et qu'il rend au roi dans les conférences d'Arras. » (*Cahiers d'histoire.*)

Cependant Charles VI grandissait, et la forme du gouvernement semblait être sur le point de changer. Une hostilité sourde régnait depuis le commencement du règne entre les régents et les légistes de Charles V, que leur ancien maître n'avait point habitués à cette administration violente et désordonnée. Ce n'était pas pour eux une question de principes seulement. Déjà Desmarets avait été victime de la haine des ducs. Bureau de la Rivière lui-même, menacé d'un jugement dès le retour du sacre, aurait succombé sans Clisson, qui réduisit ses adversaires au silence en leur offrant le combat. Chaque jour à la veille d'une disgrâce, obligés de fermer les yeux sur les déprédations des oncles du roi, les hommes du conseil attendaient avec impatience le moment où ils seraient délivrés, eux et le royaume, de ce patronage inintelligent et cruel, et poussaient sous main Charles VI à s'affranchir, lui aussi, d'une tutelle désormais illégale ; car il avait atteint, depuis deux ans déjà, cette majorité factice de quatorze ans, établie par son père dans l'ordonnance de 1374. Charles VI était un esprit ardent, impétueux, avide de mouvement et de fracas, une nature pareille à celle du roi Jean, mais plus aimante et plus dévouée. Élevé par son père dans cet amour de convention que l'on appelle amour du peuple chez les rois, il n'était que trop disposé à favoriser une mesure toute dans l'intérêt du royaume, et au bout de laquelle était son émancipation. Les oncles, qui s'aperçurent de bonne heure de cette disposition à la révolte, cherchèrent à distraire le jeune homme, d'abord en le mariant avec Isabeau de Bavière, enfant de quatorze ans, qu'il fallut lui donner à la première entrevue, ensuite en l'occupant des opérations de la guerre contre les Anglais, qui reprit en 1385. Mais là encore les préoccupations personnelles des régents reparurent plus odieuses que jamais. On avait repris le projet de Charles V d'attaquer les Anglais chez eux. Déjà les troupes se rassemblaient à Arras, et Robert, le roi d'Écosse, s'était engagé à soutenir l'entreprise des Français, en attaquant les comtés du Nord. Au mo-

ment de partir, Philippe, qui n'avait pas encore terminé avec les Gantois, détourna l'expédition à son profit, et emmena son neveu en Flandre avec les troupes destinées à l'Angleterre. Il acheva, de ce coup, la soumission de ses bonnes villes; mais il ne resta plus à la guerre nationale qu'une armée insuffisante de quinze cents hommes d'armes, et l'amiral de Vienne, qui les conduisit en Écosse, ne fit rien autre chose qu'attirer sur le pays une invasion, à la suite de laquelle Robert délaissa d'aussi dangereux alliés, et s'accommoda avec Richard (1385). L'année suivante, le duc de Bourgogne, qui n'avait plus qu'à gagner à une conquête de l'Angleterre, depuis qu'il était le maître réel de la Flandre, fit recommencer sur nouveaux frais les préparatifs de l'expédition. Par ses soins, on ramassa sur toute la côte, depuis la Prusse jusqu'à l'Espagne, une telle quantité de navires, qu'il s'en trouva jusqu'à treize cent quatre-vingt-sept réunis dans le port de l'Écluse, où devait se faire l'embarquement.

On parlait surtout d'un immense ouvrage de charpenterie, qui faisait le chargement de soixante-douze navires : c'était une espèce de ville en bois qui devait avoir trois mille pas de diamètre, et dont les pièces se démontaient et remontaient à volonté. On la destinait à loger l'armée à son arrivée dans le pays ennemi, jusqu'à ce que l'on se fût emparé de quelque place forte. Tout le reste était dans ces proportions gigantesques, et l'Angleterre, déchirée alors par d'interminables guerres civiles, attendait avec anxiété ce qui allait sortir de cet armement prodigieux. Tout manqua par suite de la vanité jalouse du duc de Berry. Philippe, tout-puissant dans le conseil, y avait fait adopter l'expédition sans consulter son frère de Berry, et celui-ci craignait un succès qui eût sans doute accru encore cette puissance par laquelle il se sentait écrasé. Il tarda si longtemps à rejoindre l'armée d'Arras à la tête des troupes qu'il devait conduire en Angleterre, que la belle saison était passée déjà quand il arriva. Les vents et les pluies survinrent, qui firent périr les navires et gâtèrent les magasins; puis les troupes, trop longtemps condamnées à l'inaction, se débandèrent et se payèrent, en Artois et en Picardie, du butin qu'elles n'avaient point fait à Londres et à Douvres. Les sommes immenses qu'avaient englouties tant de frais furent ainsi perdues, et le peuple, qui venait de résister avec tant d'énergie au rétablissement des impôts, éclatait en murmures contre celui par la faute duquel ils se trouvaient si follement employés. On l'accusait

tout haut de s'être fait payer sa lenteur par les ministres de Richard. Quant au duc de Bourgogne, il gagna encore quelque chose à ce désastre universel : Charles VI lui donna la ville de Blois.

Cependant les circonstances étaient trop favorables pour qu'on renonçât en France à un projet d'invasion dans la patrie du prince Noir et d'Édouard III. En 1387, Richard ayant secoué à la fin le joug de ses oncles, Cambridge et Buckingham avaient levé l'étendard de la révolte, et reconquis, les armes à la main, la confiance de leur neveu. Dans ce conflit des pouvoirs, la présence d'une armée française pouvait devenir fatale à l'Angleterre, et deux flottes s'équipaient à la fois, la première à Harfleur, en Normandie, sous la direction de l'amiral de Vienne, l'autre, commandée par Clisson, dans le petit port breton de Lentriguet. Mais, par je ne sais quelle fatalité qui semblait s'attacher à tous les préparatifs de guerre de cette époque, au moment où l'on allait mettre à la voile, Montfort, toujours fidèle en secret à ses anciens amis d'Angleterre, et guidé par un motif de haine personnelle contre un sujet qui s'était fait Français, attira le connétable dans le château de Vannes, et, jetant tout à coup le



masque, ordonna qu'on le mît dans un sac et qu'on le jetât à la mer. Bavalen, le gouverneur du château, sauva heureusement la

vie à Clisson, en différant l'exécution de l'ordre donné par le duc dans un premier mouvement de passion; mais la captivité du connétable se prolongeant, la désertion se mit dans le camp de Lentriguet, et ce nouveau déploiement de forces n'eut d'autre résultat qu'une sorte d'escarmouche dans laquelle la flotte de Harfleur mit en fuite quelques vaisseaux anglais.

En apprenant la trahison du duc de Bretagne, Charles jeta d'abord feu et flammes : il ne parlait de rien moins que d'aller enlever à Montfort son duché; et déjà il s'était fait adjuger par le pape Clément Saint-Malo, sous le prétexte que le duc tenait pour Urbain, le pape schismatique de Rome; mais les régents se déclarèrent pour Montfort. Ce qui venait de se passer en Angleterre était un exemple pour eux, et, dans le cas où les légistes l'emporteraient, c'était un appui contre la royauté, telle que l'entendaient ceux-ci, que ce puissant duc de Bretagne, l'ennemi de la couronne de France. D'ailleurs ils s'inquiétaient peu de l'injure faite à Clisson, le patron de Bureau de la Rivière, et qui était aussi un homme de l'autre règne, quoique eux-mêmes lui eussent donné l'épée de connétable. Ils réussirent à détourner le coup qui menaçait leur *cousin* de Bretagne, et Philippe donna le change aux idées belliqueuses de son neveu, en lui persuadant de marcher contre le duc de Gueldre, avec qui il était lui-même en guerre pour quelque querelle dans le Brabant [1388]. Ce faible ennemi fut bientôt réduit, à la plus grande gloire de la maison de Bourgogne; mais ce fut le dernier triomphe des régents. Charles VI allait atteindre sa vingtième année : il était temps enfin qu'il commençât son règne. Les derniers événements d'Angleterre lui donnaient une terrible leçon : il crut devoir user de précautions pour éviter le sort de Richard. De concert avec Jean le Mercier, Bureau de la Rivière, Pierre Ancelin, Montaigu, les anciens ministres de son père, aux fêtes de la Toussaint de l'année 1388, il convoqua à Reims une grande assemblée d'évêques et de seigneurs, et, commençant par remercier ses oncles des soins qu'ils avaient prodigués et à lui et à son royaume, il déclara qu'il voulait désormais gouverner comme il l'entendrait, et renvoya le duc de Bourgogne à ses états de Flandre. Aussitôt tout changea de face à la cour : l'administration, rendue aux maximes de Charles V, reprit une marche plus ferme et moins violente : les impôts furent diminués; on renouvela une partie du parlement, d'où furent éliminés beaucoup de clercs et d'abbés, nom-

més conseillers par les régents, au mépris de l'antipathie qui avait existé de tout temps entre le droit romain et le droit canon. Pour gagner à eux le peuple de Paris, les nouveaux ministres lui rendirent son prévôt des marchands; mais, toujours prudents, ils s'en réservèrent le choix, et nommèrent Jean Juvénal des Ursins, homme grave et tranquille, celui-là même dont le fils a laissé une histoire de Charles VI, écrite dans cet esprit austère et pacifique de la haute bourgeoisie, tel que nous le retrouverons plus tard dans l'histoire du président de Thou.

Pour mieux assurer leur règne à l'intérieur, Bureau de la Rivière, Noviant et Montaigu, conclurent, l'année suivante, une trêve de trois ans avec l'Angleterre, et désormais, tout entiers à l'œuvre de la réforme administrative, ils commencèrent par disputer au duc de Berry ses gouvernements dans le Midi, où il continuait à appliquer le système de politique malheureuse qu'il avait apporté aux affaires du royaume. Un pauvre moine était venu du fond du Languedoc révéler au roi les excès de tout genre auxquels s'abandonnait son oncle. Charles VI visita lui-même les provinces que gouvernait le duc, allant de ville en ville écouter les plaintes des seigneurs et des bourgeois. Il fit brûler, à Toulouse, le sire de Bétizac, l'intendant du duc de Berry, l'instrument de toutes ses violences, et, au retour, il étendit sa vengeance royale jusqu'au duc lui-même, qui fut dépouillé de son gouvernement [1390].

Cependant tous ces détails d'administration ne suffisaient point à l'activité inquiète du jeune roi : toujours dominé par les idées guerrières, il ne rêvait que croisades et qu'expéditions lointaines. Tantôt il voulait aller attaquer les mahométans d'Afrique, et tantôt Bajazet, le chef turcoman qui faisait trembler toute la frontière slave de l'Allemagne. Clément, qu'il avait vu à Avignon, lors de son voyage en Languedoc, cherchait à tirer parti de ses désirs de combat, pour l'entraîner en Italie, où Boniface continuait le schisme d'Urbain. De tous ces projets, aucun ne pouvait convenir aux hommes de l'école de Charles V; aussi retenaient-ils de toutes leurs forces ce jeune homme aventureux, qui allait peut-être leur échapper, quand une occasion raisonnable de guerre vint se présenter d'elle-même.

« Le 13 juin de l'an 1392, jour de la fête du Saint-Sacrement, un grand gala ayant eu lieu à l'hôtel Saint-Paul, joutes, soupers et danses après minuit, le connétable revenait presque seul à son hôtel

de la rue de Paradis. Ce vaste et silencieux Marais, assez desert même aujourd'hui, l'était bien plus alors : ce n'étaient que grands hôtels, jardins et couvents. Craon se tint à cheval avec quarante bandits, au coin de la rue Sainte-Catherine : Clisson arrive; ils éteignent les torches, fondent sur lui. Le connétable crut d'abord que c'était un jeu du jeune frère du roi. Mais Craon voulut, en le tuant, lui donner l'amertume de savoir par qui il mourait. « Je suis votre ennemi, dit-il : je suis Pierre de Craon. » Le connétable, qui n'avait qu'un petit coutelas, para du mieux qu'il put. Enfin, atteint à la tête, il tomba; fort heureusement, il ouvrit en tombant une porte entrebâillée, celle d'un boulanger, qui chauffait son four à cette heure avancée de la nuit. La tête et la moitié du corps se trouvèrent dans la boutique :



pour l'achever, il eût fallu entrer. Mais les quarante braves n'osèrent descendre de cheval; ils aimèrent mieux croire qu'il en avait assez, et se sauvèrent au galop par la porte Saint-Antoine. Le roi, qui se couchait, fut averti un moment après. Il ne prit pas le temps de s'habiller; il vint sans attendre sa suite, en chemise, dans un manteau. Il trouva le connétable revenu à lui, et lui promit de le venger, ju-

rant que jamais chose ne serait payée plus cher que celle-là. » MICHELET, *Hist. de France,* tome IV.

Ce coup était l'œuvre du duc de Bretagne, dont la haine opiniâtre s'était servie cette fois du bras d'un ancien chevalier de Louis d'Anjou. Pierre de Craon était le seul qui fût revenu riche de la malheureuse expédition de Naples, où tant de sommes, amassées *quand même* par l'héritier de Jeanne, n'avaient pu le sauver de la famine et des maladies qui l'emportèrent avec la plupart de ses compagnons. Vu de mauvais œil à la cour où la veuve de Louis d'Anjou était venue l'accuser devant le roi d'avoir fait manquer l'expédition, en détournant les sommes destinées à l'approvisionnement des troupes, Craon n'avait pas tardé à tomber dans une disgrâce complète. Confident indiscret des amours de Louis d'Orléans, le frère du roi, lui seul était l'auteur de sa disgrâce; mais il s'en prit à Clisson, un de ceux qui lui marquaient le plus de mépris. Jean de Montfort, qui l'avait envoyé à Paris, afin d'y satisfaire leur vengeance commune, l'accabla d'injures en le revoyant, pour avoir manqué le connétable; mais il n'osa pas le désavouer, et la guerre ayant été résolue dans le conseil, Charles envoya l'ordre à ses oncles de Bourgogne et de Berri de venir le rejoindre au Mans, où le rendez-vous général avait été marqué. Ils vinrent, mais en s'indignant tout haut de l'*outrecuidance des marmousets* (c'était le nom qu'ils donnaient aux ministres), qui, pour venger un des leurs, entraînaient le royaume dans une guerre de cette importance, sans les avoir seulement consultés. Malgré tous leurs efforts pour se populariser, Bureau de la Rivière et les siens s'étaient attirés déjà de violentes oppositions. La noblesse, toujours envieuse des ministres influents, ne se voyait pas sans dépit subalternisée par ces hommes de petite condition. Le clergé, dont la juridiction canonique reculait chaque jour devant les empiétements des gens de loi, l'Université mal accueillie dans ses remontrances, où elle avait la prétention de régenter à la fois l'église et l'état, faisaient entendre de continuelles réclamations; et les oncles du roi, sans vouloir peut-être aller si loin que ceux de Richard, se disposaient à ressaisir, bon gré mal gré, le pouvoir, quand un événement auquel personne ne s'attendait, leur épargna le péril et l'ennui d'une lutte pour le moins douteuse.

Peu de temps avant de se mettre en route pour le Mans, Charles VI avait eu une fièvre chaude dont il était encore mal remis. Quelque

chose d'étrange se passait en lui. Tantôt il restait muet, et comme stupide, et tantôt il laissait échapper des flots de paroles extravagantes. Le 5 août, inspiré de je ne sais quelle idée, il rangea ses troupes en bataille, et s'armant de toutes pièces, leur fit faire une promenade sans but jusqu'à une *maladrerie* qui était au milieu d'un bois, à peu de distance de la ville. Là, un homme de mauvaise mine, vêtu à peine d'une méchante casaque de toile, s'élança tout à coup du milieu des arbres et sautant à la bride du cheval du roi : « Ne passe pas outre, noble roi, s'écria-t-il, tu es trahi! » Il disparut ensuite. Charles, effrayé, laissa retomber ses mains sur la selle et continua son chemin sans mot dire. Au sortir du bois, on entra dans une plaine de sable, où l'escorte royale chevauchait silencieusement, brûlée par le soleil, quand un homme d'armes, qui s'endormait à la chaleur, laissa aller sa lance contre le casque du roi, qu'un page portait devant lui. Au bruit du choc, cette organisation ébranlée se démonta tout à fait. Charles, se dressant furieux sur ses étriers, court l'épée haute sur le malheureux homme d'armes, en criant : « Trahison! » Il le tue, et se précipite sur les gens de sa suite, toujours galopant et frappant, jusqu'à ce qu'il fût tombé entre les mains de ses gardes. Il était fou.

On ne pouvait plus penser à la guerre de Bretagne. Le roi, revenu à lui le troisième jour, reprit le chemin de sa capitale, et obsédé par ses oncles, qui ne le quittaient plus depuis que, d'un moment à l'autre, le royaume était menacé d'une régence, leur abandonna enfin les *marmousets*, qui furent chassés de la cour, avec défense de s'en approcher à plus de quinze lieues. Clisson, prévoyant bien ce revirement, s'était mis à l'abri en Bretagne, où, sans plus s'inquiéter de l'appui royal, il procédait à sa vengeance à la tête de ses amis et de ses vassaux. Philippe de Bourgogne, qui, de son côté, envoyait des renforts au duc de Bretagne, voulut rappeler Clisson à Paris, et sur son refus, le fit dépouiller de sa charge; mais Charles, dont l'intelligence toujours obscurcie s'éclaircissait par instants, revint bientôt sur cette injuste mesure, et rendit au Breton son épée de connétable. Peut-être sa raison allait-elle prendre le dessus, quand, au commencement de 1393, une nouvelle aventure le rejeta plus avant encore dans la démence. L'on célébrait à l'hôtel de la reine Blanche, dans le faubourg Saint-Marceau, les secondes noces d'une dame allemande, de la suite d'Isabeau. Charles vint à la fête, déguisé en satyre, avec quatre autres seigneurs, attachés ensemble par des chaînes.



Charles VI dans la forêt du Mans.

Pour rester fidèles à la tradition mythologique, ils s'étaient vêtus d'une sorte de maillot en toile, tout enduit de poix résine, et recouvert de flocons d'étoupes qui les faisaient paraître barbus comme des boucs. Le frère du roi s'étant approché avec ses amis, eut la folle idée d'approcher un flambeau des étoupes de l'un d'eux, pour faire rire les dames. La flamme se communiquant aussitôt, ils s'enflammèrent tous, retenus qu'ils étaient par les chaînes. Charles seul fut sauvé par la duchesse de Berri, qui l'avait reconnu et qui, se jetant courageusement sur lui, et lui défendant de remuer, le tint enveloppé dans son manteau jusqu'à ce qu'on fût venu au secours. La rechute que détermina cette secousse fut terrible. Charles ne voulait plus être ni roi, ni marié. Il reniait ses armes, enlevait les fleurs de lis de ses vêtements et de sa vaisselle. La vue de la reine, qu'il aimait tant auparavant, le mettait en fureur. On fut obligé, pour dérober au peuple le spectacle d'un roi en démence, de faire murer toutes les entrées de l'hôtel Saint-Paul.

« Cependant les régents ordonnaient des prières et des processions pour le roi; ils appelaient à grands frais des médecins, et ne semblaient occupés que du soin de guérir une maladie qui les faisait régner une seconde fois. Comme les remèdes des *physiciens* n'avançaient à rien, on abandonna le roi aux expériences des charlatans. Deux moines se présentèrent, employèrent des maléfices, aigrirent son mal par la terreur et les mauvais traitements, et finirent par être brûlés comme sorciers. Cependant la raison revenait au roi par intervalles; il semblait sortir d'un profond sommeil, redemandait ses ministres, et cassait souvent les ordonnances de ses oncles. C'étaient alors des réjouissances dans le peuple, des feux de joie par la ville; mais cet éclair de raison s'éclipsait bientôt, et le gouvernement toujours menacé des régents survivait toujours à ces boutades passagères. Au milieu de ces oscillations de pouvoir, et tout en exploitant au profit de leur ambition la folie du roi, les ducs rencontrèrent toutefois l'occasion de servir utilement, et sans qu'il leur en coûtât rien, la gloire et les intérêts de la France. La trêve avec l'Angleterre, plusieurs fois déjà renouvelée depuis les armements infructueux de l'Écluse et de Lentriguet, fut convertie en une paix définitive [1396]. Richard, pour cimenter la paix, avait demandé la main d'une sœur de Charles VI. On lui fit payer cher cette alliance. Outre la cession solennelle de ses droits à la couronne de France, il céda Brest et Cherbourg, les seules

villes qui fussent restées à l'Angleterre de ses conquêtes en Bretagne et en Normandie. En même temps, on envoyait en Hongrie une croisade de chevaliers, commandée par le fils du duc de Bourgogne, Jean, plus tard surnommé *sans peur*, et destinée à mettre un terme aux progrès déjà menaçants de la puissance ottomane. Cette valeureuse jeunesse, qui composait la cour de France, s'indignait, ou plutôt s'ennuyait d'un si long repos; elle se jeta avec transport dans une entreprise qui venait faire diversion à la vie casanière qu'elle menait aux côtés d'un roi fou. Peu en revinrent : partis en riant et en devisant sur leurs dames, ils étourdirent de leur jactance et de leurs insoucieux propos les guerriers hongrois, qui ne trouvaient guère à plaisanter là, car il y allait de leur vie et de leur indépendance nationale, et les entraînèrent à leur suite au-devant des Turcs, sur lesquels ils coururent, à Nicopolis, comme des fous. Bajazet les reçut hardiment ; et, le soir, il tenait enchaînés dans sa tente ceux qui avaient survécu (Bataille de Nicopolis, 1398). On rapporte que le vainqueur, passant en revue ses prisonniers, s'arrêta devant le fils du duc de Bourgogne, le regarda



fixement, et se tourna vers ses capitaines, en disant : « En voici un qu'il faut renvoyer aux siens, car, s'il revient dans sa patrie, il y excitera de grands troubles. » (*Cahiers d'histoire.*)

La folie du roi paraissait désormais incurable : il avait vu jusqu'à sept rechutes dans l'année 1399. Philippe le Hardi avait habitué de longue main son frère de Berri, sinon à la soumission, du moins à une sorte de déférence craintive, née du sentiment de son infériorité, et, depuis huit ans que le pouvoir royal était entre ses mains, il commençait déjà à le regarder comme sa propriété, quand un concurrent redoutable se présenta. C'était Louis d'Orléans, le frère du roi, que sa jeunesse et ses goûts légers avaient tenu écarté des affaires. Mais l'enfant qui portait la joyeuse au sacre de 1380, avait bientôt trente ans maintenant. Sa femme, la belle et gracieuse Valentine de Milan, était la seule des dames de la cour que Charles VI laissât approcher de sa personne, et sa douce influence sur le pauvre fou était si puissante, qu'on l'accusait, dans le peuple, de l'avoir ensorcelé. Louis, jusqu'alors, s'était tenu comme volontairement à l'ombre, tout occupé qu'il était de plaisirs et d'études, association bizarre qui donne assez la portée de cet esprit élégant et mobile. Vers les dernières années du quatorzième siècle, las d'une vie facile et inglorieuse, il se mit à revendiquer à la fin le rôle que lui assignait sa naissance dans ce gouvernement incertain qui n'était ni une régence ni un règne, et dès ce moment une lutte de chaque jour s'établit entre le frère et l'oncle du roi. Une grande révolution venait de s'accomplir en Angleterre [1399]. Le fils de Lancastre, le comte de Derby, qui fut depuis Henri IV, avait renversé Richard, faible prince, à la merci de toutes les influences secondaires, et sur qui retombait l'impopularité du honteux traité de 1396. Quatre ambassadeurs de la cour de France vinrent chercher Isabelle, qu'on leur rendit avec une partie de sa dot. Mais, malgré les respects de ses anciens sujets, Louis d'Orléans voulait venger sa nièce, et les conseils pacifiques du duc de Bourgogne l'ayant emporté, il excitait la jeune noblesse contre la *couardise* de son oncle. Les deux ducs se trouvèrent une seconde fois en opposition dans les affaires de la Bretagne, dont le duc Jean de Montfort mourut le 1er novembre de la même année. Louis s'était déjà rendu avec des hommes d'armes à Pontoise, pour se faire donner la garde du jeune héritier du duché ; Philippe encouragea les barons à la résistance, et ceux-ci répondirent qu'ils sauraient bien garder leur duc. Un autre sujet de querelles journalières, c'était l'affaire du pape d'Avignon, à l'obédience duquel le clergé français venait enfin de se soustraire, entraînant avec lui le

reste du royaume. Louis n'avait pas assez d'indignation contre son oncle, qui, pour forcer Benoît, le nouveau pape, de se soumettre au vœu commun, le tenait emprisonné depuis plusieurs années dans son propre palais. Il est vrai de dire que cette indignation de parti pris n'avait chez lui rien de sérieux : elle se fût tournée contre le pape lui-même, si Philippe s'était avisé de le soutenir. Ce fut par la même raison qu'à la venue en France du père de la reine Isabeau, d'Étienne, le duc de Bavière, qui venait annoncer l'élection à l'empire de son parent Robert de Bavière, en remplacement de Venceslas, déposé par les Allemands, Louis, malgré les liens d'intimité qui commençaient à se resserrer entre lui et la reine depuis que Charles VI ne voulait plus la voir, se déclara hautement pour l'empereur déchu, dès qu'il vit son oncle se ranger au parti du Bavarois. Déjà même, dans son impatience d'opposition, il était parti pour l'Allemagne à la tête d'une petite armée, sachant si peu de quoi il s'agissait, qu'avant d'avoir atteint la frontière, il lui fallut revenir sur ses pas. Venceslas, espèce de rustre couronné, uniquement préoccupé des détails de la vie matérielle, ne s'était guère mis en peine d'une déchéance qui le laissait chasser et boire plus à loisir, et, pendant que ces défenseurs bénévoles lui arrivaient de France en toute hâte, il venait de souscrire lui-même à sa déposition (1401).

Il fallait pourtant un dénouement à toutes ces rivalités à côté, dont les étrangers seuls faisaient les frais. Profitant du voisinage de l'Allemagne, le duc d'Orléans résolut de faire servir au moins à sa propre grandeur cette expédition en faveur de Venceslas, dont le premier but était manqué. Il s'aboucha avec le duc de Gueldre, qui n'avait pas oublié la guerre de 1388, et l'emmena à Paris avec cinq cents hommes d'armes. L'armée de Louis montait à près de cinq mille hommes, la plupart Bretons et Normands, qu'il logea aux alentours de son hôtel, près la porte Saint-Antoine, et dans les villages environnants. Ce campement d'un nouveau genre annonçait assez quelles étaient les prétentions du frère du roi. Philippe accourut de Flandre pour les combattre. Les sept cents gentilshommes qu'il amenait du Nord s'entassèrent dans les hôtelleries, autour de son hôtel d'Artois, et bientôt il lui vint une telle quantité d'hommes d'armes de la Flandre, du Brabant, et même de la Bavière, qu'il en eut en peu de temps jusqu'à sept mille. Le duc d'Orléans appelait aussi de son côté ses partisans. Des compagnies écossaises, en garnison dans la Guyenne, quittèrent leur poste pour venir le rejoin-

dre. Les deux rivaux étaient à peu près égaux en forces. Les bourgeois, désarmés depuis la dernière révolte, tremblaient devant cette foule avide de pillage, qu'un mot pouvait déchaîner sur la ville. La reine et le duc de Berri allèrent au-devant du tumulte affreux qui se préparait, et le dernier parvint enfin à réconcilier les deux princes, qui s'embrassèrent solennellement dans son hôtel de Nesle [14 janvier 1402]. Ils renvoyèrent leurs gens, qui s'en retournèrent chacun en son pays, ravageant tout sur la route ; mais ce n'était qu'une fausse réconciliation : il restait à décider qui régnerait de Louis ou du Bourguignon. Laissant là l'appui alarmant des hommes d'armes, le duc d'Orléans eut recours à l'influence de Valentine, qui, pendant un voyage de Philippe en Artois, arracha au roi une ordonnance par laquelle il confiait à son frère le gouvernement de l'état. Le premier usage qu'en fit celui-ci fut d'établir un nouvel impôt, contre lequel s'élevèrent des murmures universels, et Philippe, étant revenu sur ces entrefaites, profita d'un retour du roi pour se faire remettre à son tour au poste que son rival venait de lui dérober en passant.

Rejeté dans son rôle d'opposition forcée, Louis songea d'abord à donner gain de cause à son protégé d'Avignon, auquel il envoya cinq cents cavaliers. Benoît, tiré de sa fastueuse prison par Robert de Braquemont, un de ceux même qui le gardaient, rentra aussitôt dans ses droits de souveraineté pontificale, et Charles VI, qui signait tout ce qu'on voulait, légitima enfin, par ordonnance royale, sa papauté si longtemps contestée [1404]. Ce ne fut pas assez pour le duc d'Orléans d'avoir en quelque sorte refait un pape, il mettait la France et l'Angleterre en émoi par les défis insolents qu'il envoyait à l'usurpateur Henri IV, et reprenait déjà pied dans le conseil avec l'aide de la reine Isabeau, qu'il y avait introduite, quand la mort de son oncle de Bourgogne vint changer la face des affaires [27 avril 1404]. Son fils, Jean de Nevers, le prisonnier de Nicopolis, héritait naturellement de la politique paternelle ; mais aux motifs d'ambition se joignait en lui un sentiment de haine personnelle contre le frère du roi, auquel les propos de cour prêtaient une intrigue avec la duchesse de Nevers. Avant tout, Jean sans Peur alla prendre possession de ses états de Flandre et de Bourgogne ; quand il revint à Paris, il trouva tout le pouvoir aux mains de la reine et de Louis d'Orléans, alliance d'autant plus difficile à dissoudre, qu'à en croire le bruit public, ce n'était pas la politique seule qui l'avait cimentée. Depuis la chute de Richard,

Louis s'était constamment et hautement prononcé pour la guerre contre les Anglais. Il revint avec plus d'ardeur encore à son idée favorite, dès qu'il se vit décidément le maître, et les hostilités recommencèrent tout le long de la frontière de Guyenne et sur les côtes de Bretagne, où les Anglais venaient de débarquer. La guerre nécessitait de nouvelles impositions, et Louis, prodigue autant que son père, n'en continuait pas moins le cours de ses folles dépenses. On prétendait dans le peuple que tout l'argent de la dernière taille avait été enlevé au Louvre par ses gens, et qu'il avait payé les fêtes et les somptueux bâtiments du duc. L'irritation était si grande, qu'elle trouvait des échos jusque dans les chaires des églises. Un religieux augustin, nommé Jacques Legrand, qui prêchait devant la reine le jour de l'Ascension de l'année 1405, l'apostropha avec une telle véhémence, qu'un des officiers d'Isabeau parlait de le jeter à la Seine; mais elle



ne fit qu'en rire, et le roi, ayant voulu entendre à son tour le fougueux prédicateur, dit en sortant que le moine avait bien prêché, et

qu'il tâcherait de profiter du sermon. Mais ses accès de folie, toujours plus fréquents, l'empêchaient de donner aucune suite à ses projets de réforme. Un accident, qui mit en danger les jours du duc d'Orléans pendant qu'il se promenait dans la litière de la reine, à Saint-Germain, fit espérer un moment que tout allait changer. Louis se crut converti, et annonça qu'il allait payer tous ses créanciers. Il en vint plus de huit cents. Ce fut assez pour couper court à cette conversion subite, et les pauvres gens furent renvoyés honteusement avec leurs mémoires.

Cette vie légère et ce mépris de l'opinion donnaient beau jeu au Bourguignon. Pendant toute une année, il laissa s'amasser les haines, se contentant de protester avec emphase dans le conseil contre toute nouvelle levée d'impôts, et se gagnant tout doucement ce renom d'homme populaire qu'avait tant recherché son père, alors que le duc d'Anjou était régent. Vers le milieu de 1405, le roi eut un retour de santé, et, selon sa coutume, remit en avant aussitôt ses plans de réformation. Il convoqua extraordinairement son conseil et manda auprès de lui Jean sans Peur, ce grand ami du peuple. Jean partit, mais avec huit cents chevaliers, et laissant des ordres dans ses états de Flandre et de Bourgogne pour que de grosses troupes d'hommes d'armes vinssent le rejoindre à Paris. La fureur y était alors à son comble contre la reine et son favori. Ils pillaient le trésor, et mettaient le fruit de leurs rapines à l'abri, en pays étranger! N'avait-on pas saisi à Metz des charrettes chargées d'argent, que la Bavaroise faisait passer en Allemagne? Jean arrivait, et son escorte se grossissant sur la route de tous les mécontents, il avait déjà près de six mille soldats avec lui. De Charles VI, il n'en était plus question ; la folie l'avait repris, et en tout état de choses, son appui fut inutile au duc d'Orléans. Dans cette extrémité, Louis abandonna Paris, où il se fût trouvé à la discrétion de son ennemi, et s'enfuit à Melun, après avoir ordonné à Boucicaut d'y conduire le dauphin. Mais le Bourguignon, qui entrait en ce moment à Paris par une des portes du nord, traversa la ville au galop en apprenant que l'on emmenait le dauphin sur la route de Melun, et l'ayant rejoint à Villejuif, il fit tourner bride aux chevaux de sa litière, et le mit sous bonne garde au Louvre. Cependant le parti d'Orléans se rassemblait à Melun : Paris se préparait à la guerre. Le duc de Limbourg vint se loger, avec huit cents hommes d'armes, dans les maisons autour du Louvre. L'évêque de Liége amena

six mille hommes : la Bourgogne en envoya deux mille ; l'Autriche, la Savoie, le Wurtemberg, le Hainaut, la Hollande, fournirent tous leur contingent dans cette grande levée de boucliers. En même temps, on armait les bourgeois de Paris, qui, rendus à cette vie agitée, à ce mouvement militaire qu'ils aimaient tant, forgèrent en huit jours plus de six cents chaînes de fer, qui furent placées à l'instant dans les rues. Chaque nuit, le guet était de cinq cents hommes. Bientôt l'armée de



Melun s'ébranla, et vint prendre position au pont de Charenton. Jean sortit alors de la ville et rangea ses troupes en bataille au-dessus de Montfaucon. La reine était au château de Vincennes, où les Bourguignons voulaient déjà l'assiéger. Toute la campagne au sud-est de Paris était couverte de tentes et de bannières. Sur celles du parti d'Orléans, on voyait un bâton noueux, avec cette devise : « Je porte le défi. » Jean avait fait mettre sur les siennes un rabot, et au-dessous ces trois mots : « Je le tiens. » Mais au moment d'en venir aux mains, on se laissa fléchir aux instances des conseillers de paix. L'armée de Louis était la moins nombreuse, et le duc de Bourgogne ne se sentait appuyé qu'à demi par les bourgeois de Paris, qui, toujours effrayés d'une bataille en plein champ, avaient refusé d'envoyer les métiers au camp de Montfaucon. Le 17 octobre, les deux ducs s'embrassèrent à Vincennes, et congédiant leurs troupes, ils rentrèrent côte à côte à Paris, où, en témoignage d'amitié, ils couchèrent, la première nuit, tous les deux dans le même lit.

Ce fut donc encore une fois à recommencer. Sitôt que l'administration eut repris son cours ordinaire, et qu'il fallut parler d'argent et d'impôts, Jean sans Peur, plus avide encore de popularité, depuis que Paris avait réorganisé ses milices et retrouvé les chaînes de ses rues, recommença ses protestations et ses plaidoyers en faveur du pauvre peuple. Les querelles, à peine assoupies, se réveillèrent. Bientôt Louis d'Orléans fit barricader son hôtel ; on ne se rendait plus au conseil, chez la reine, que bien armé, et souvent une cuirasse sous la robe. Heureusement que la guerre avec l'Angleterre vint faire, pour quelque temps, diversion à ces débats de chaque jour. Jean ne s'inquiétait que du Nord, où la garnison de Calais dévastait son comté d'Artois. Louis se souciait davantage du Midi, qui tenait presque tout entier pour lui. Il alla, sur la fin de l'été de 1406, rejoindre, en Guyenne, le connétable Charles d'Albret, et Bernard d'Armagnac, dont les troupes venaient de bloquer Bordeaux ; mais il n'y essuya que des revers, et revint tout chagrin à Paris, où il se retrouva en présence du Bourguignon, qui n'avait pas mieux réussi de son côté. « Le duc de Bourgogne avertit longuement l'ennemi par d'interminables préparatifs ; il rassembla des troupes considérables, des munitions infinies, douze cents canons, petits il est vrai. Il prit le temps de bâtir une ville de bois pour enfermer la ville. Pendant qu'il travaille et charpente, les Anglais ravitaillent la place, l'arment, la rendent imprenable. » (MICHELET, *Histoire de France*, tome IV.)

Ce fut de part et d'autre de violentes récriminations (1407). Louis se plaignait qu'on l'eût laissé manquer d'argent ; Jean s'écriait qu'on avait été perdre en Guyenne l'argent qui aurait aidé à prendre Calais. Les plaintes du peuple contre le duc d'Orléans, qui n'entretenait plus son hôtel que par des contributions forcées en nature, allaient toujours grossissant. Ne sachant plus comment s'accorder, les deux ducs rivaux convinrent enfin qu'on remettrait le pouvoir entre les mains du dauphin ; mais ce n'était encore qu'un compromis sans portée, car il fallait que le dauphin, qui n'avait rien derrière lui, se déclarât, s'il voulait régner, pour l'un des deux partis dominants. Jean sans Peur se chargea enfin de trancher violemment la question. Des troubles commençaient à s'élever du côté de la Flandre, où les Liégeois s'étaient mis en révolte ouverte contre leur évêque, Jean de Bavière, le beau-frère du duc de Bourgogne, celui-là même qui était venu, il y avait deux ans, avec deux mille hommes, à Paris. Pressé d'aller à son secours, Jean visita son cou-

sin d'Orléans, alors malade, au château de Beauté. Il se réconcilia encore une fois avec lui, et le ramena à Paris. Le 20 novembre, ils allèrent ensemble entendre la messe aux Augustins, et le peuple les vit avec attendrissement, agenouillés devant l'autel, recevoir en même temps la sainte hostie. Le 23, à l'entrée de la nuit, Louis d'Orléans était avec la reine, dans un petit hôtel qu'elle avait acheté près la porte Barbette, quand on vint lui dire que le roi le demandait. Il monta à cheval, couvert d'une simple robe de damas noir, et suivi de deux écuyers montés sur le même cheval, avec cinq ou six valets qui portaient des flambeaux (il avait alors à lui plus de six cents hommes d'armes dans Paris). Pendant que le duc descendait tranquillement la vieille rue du Temple, pour se rendre à l'hôtel Saint-Paul, chantonnant et jouant avec son gant, Raoul d'Auctonville, un gentilhomme normand, qui l'attendait embusqué derrière la maison qu'on nommait l'Image Notre-Dame, se jeta tout à coup sur lui et lui fit sauter la main d'un coup de hache. En un instant, il fut achevé à coups d'épée, de



hache et de massue. Un petit page allemand, qui voulut le défendre, fut tué à ses côtés. On tirait des flèches aux fenêtres qui s'ouvraient.

Alors un homme caché sous un chaperon rouge, qui lui tombait sur les yeux, se baissa sur le cadavre, et dit aux autres : « Éteignez tout, et allons-nous-en ; il est mort. » Déjà le bruit avait attroupé les gens de l'hôtel du maréchal de Rieux, en face duquel le crime avait été commis. Les assassins s'enfuirent au galop, en criant au feu et en jetant derrière eux des chausse-trapes de fer, pour qu'on ne pût les poursuivre. Quand on vint au duc, on le trouva horriblement mutilé, la tête fendue en deux endroits, la main gauche coupée, le bras droit tenant à peine par un lambeau.

Toutes les haines tombèrent devant cette grande infortune. Pendant trois jours, les magistrats consternés ne s'occupèrent d'autre chose que de rechercher les auteurs d'un aussi abominable attentat. Enfin le prévôt de Paris vint au conseil, et déclara qu'il saurait bien les trouver, si on lui permettait de fouiller les hôtels des princes. Jean pâlit à ces mots, et tira le duc de Berry à part : « C'est moi, dit-il, le diable m'a tenté. » Ce ne fut qu'un cri contre lui à la cour. Valentine vint se jeter tout en larmes aux pieds du roi, demandant justice et vengeance. Quand le Bourguignon se présenta pour entrer au conseil, il en trouva la porte fermée, et craignant pour sa personne, il se réfugia dans son comté d'Artois. Mais le premier moment de surprise écoulé, on vit bien qu'il serait le plus fort. Les bourgeois de Paris lui eurent bientôt pardonné la mort d'un homme qui les avait assiégés dans leurs murs. Ils disaient tout bas entre eux que le bâton noueux avait été raclé par le rabot. Jean réunit trois mille hommes d'armes à Amiens, et revint hardiment à Paris, où le peuple le reçut en criant : *Noël!* comme si c'eût été le roi lui-même. Le 8 mars 1408, le cordelier Jean Petit prononça devant tout le parlement assemblé une longue harangue, où il prouva, par tous les lieux communs de l'Écriture sainte et de l'histoire, qu'il était permis de tuer un tyran (*licet occidere tyrannum*). Personne n'osa répondre, et Jean s'étant fait donner des lettres d'abolition signées de la main même du roi, partit en toute hâte pour Maëstricht, où son beau-frère, assiégé par les Liégeois, se trouvait réduit à la dernière extrémité. L'armée bourguignonne entrait déjà dans le pays de Liége par la chaussée dite de Brunehaut. Quarante mille hommes se rassemblèrent sur le marché de Liége au son de la cloche des métiers, et vinrent à sa rencontre jusqu'auprès de Tongres, dans le Hasbain, à cinq lieues de leur ville. La bataille dura une heure et demie, « et il y eut bien une demi-heure où l'on ne savait pas qui avait

le meilleur. » (*Lettre de Jean sans Peur au duc de Brabant.*) Mais la déroute une fois mise dans ces épais bataillons, lourdement armés, le carnage des bourgeois fut horrible. Il en resta vingt-quatre mille sous les murs de Tongres (23 septembre 1408).

Pendant ce temps, le parti d'Orléans s'était rendu le maître à Paris; et, sous sa direction, le parlement avait lancé des arrêts terribles contre le meurtrier. Jean n'eut qu'à se montrer, encore entouré du prestige de sa dernière victoire, pour reprendre le dessus. La reine et les princes d'Orléans ne l'avaient pas attendu. Vingt-cinq jours avant son arrivée, ils étaient sur la route de Tours, emmenant Charles VI avec eux. Des négociations furent entamées. Tout cher qu'il était aux Parisiens, Jean se sentait mal à l'aise, portant en présence de l'autorité royale la responsabilité d'un crime qui faisait horreur à tous les gens de bien. Le désespoir de Valentine retardait l'accommodement. Depuis la fin tragique du duc Louis, cette douce et délicate créature ne semblait plus vivre que pour le venger. Elle avait pris pour devise ces mots mélancoliques : « *Rien ne m'est plus, plus ne m'est rien.* » Sa mort, survenue le 4 décembre de cette année, laissa le champ libre aux négociateurs, et le 9 mars 1409, la réconciliation se fit en grand appareil dans la cathédrale de Chartres. Mais les fils de Louis avaient les larmes aux yeux en prononçant la formule du pardon, et le fou de Jean sans Peur, en revenant de Chartres, se fit l'interprète à sa manière du sentiment public. Il mit dans sa fourrure une patène, ou paix d'église, et s'écria qu'il tenait la *paix fourrée*.

Jean savait bien que penser de la cérémonie du 9 mars. De retour à Paris, il commença par faire juger et exécuter Jean de Montaigu, le surintendant des finances, un des grands amis de la reine et du feu duc; ensuite il attira à lui le dauphin, monseigneur de Guyenne, dont l'importance croissait avec l'âge, et qu'il avait eu soin déjà de marier à madame Michelle, une de ses filles. Par ses intrigues la garde de son gendre fut retirée à la reine Isabeau pour lui être confiée, et en même temps il arracha à l'infortuné roi de France, plus annihilé que jamais, une sorte d'abdication volontaire, par laquelle il confirmait au dauphin, au détriment de sa mère, l'exercice du pouvoir royal. Le despotisme du Bourguignon souleva enfin contre lui toute la famille du roi. Une ligue fut conclue à Gien entre les princes d'Orléans, les ducs de Bourbon, de Berri et de Bretagne, le connétable d'Albret et le fameux Bernard d'Armagnac, qui, depuis

longtemps, était à la tête de la faction orléanaise dans le pays gascon [1410]. Charles d'Orléans épousa, sur ces entrefaites, la fille de Bernard, qui devint alors le chef militaire du parti. Dix mille hommes d'armes furent rassemblés par les confédérés, et vinrent se loger à Gentilly, d'où ils poussèrent leurs avant-postes jusqu'aux maisons du faubourg Saint-Marceau. Les plus terribles de tous étaient les Gascons du comte d'Armagnac. Mal armés et mal vêtus, ils n'étaient venus là que pour amasser du butin. On disait que Bernard leur avait promis le pillage de Paris. Toute l'armée avait adopté pour signe de ralliement l'écharpe de toile blanche de la maison d'Armagnac. Les soldats de Jean avaient le chaperon bleu de Bourgogne et la croix de Saint-André, avec une fleur de lis au milieu. Leur maître, qui avait logé huit mille Flamands chez les bourgeois de Paris, et qui venait de recevoir des renforts de Bretagne, où la maison de Penthièvre s'était déclarée pour lui, attendait sans crainte que les Armagnacs se lassassent d'un blocus sans résultat. On approchait de la Toussaint, et les fourrages commençaient à manquer. Enfin le duc de Berri, qui menait la marche diplomatique du parti d'Orléans, se laissa aller à un accommodement qui fut conclu le 2 novembre dans son château de Bicêtre. On convint que les princes se retireraient tous des affaires, et laisseraient gouverner le dauphin, aidé d'un conseil choisi par le roi. Jean retourna ensuite en Flandre, et les Gascons furent licenciés.

Le traité de Bicêtre ne devait pas mieux réussir que les autres. Le Bourguignon restait toujours sous le poids d'une dette de sang qu'il devait payer tôt ou tard. Le 10 août de l'année suivante, il reçut à Douai un cartel en forme de Charles d'Orléans, qui lui demandait compte de la mort de son père. Trois jours après, il renvoya le défi, et n'espérant plus ni paix ni trêve de ses ennemis, il s'organisa dans Paris une milice formidable qui devait y assurer sa domination d'une manière définitive. Le comte de Saint-Pol, un de ses plus chauds partisans, nommé tout récemment gouverneur de Paris, fit signer à Charles VI des lettres qui ordonnaient la levée d'une troupe de cinq cents hommes sous le nom de milice royale, et le soin de la former fut confié aux grandes familles de bouchers, aux Legoix, aux Thibert, aux Saint-Yon, espèces de potentats bourgeois qui, depuis le commencement du treizième siècle, tenaient de père en fils toutes les boucheries de la ville. Ceux-ci ne choisirent que des garçons bouchers, des écorcheurs de bêtes, des chirurgiens et autres gens cruels par état,

qui s'en allaient armés dans les rues, et assommaient sur la place quiconque leur déplaisait. Il leur suffisait de crier : « C'est un Armagnac ! » Au bout de quelques jours, plus de trois cents des plus riches bourgeois de la ville s'étaient enfuis à Melun avec Charles Culdoé, le prévôt des marchands. Mais pendant que le parti bourguignon semait ainsi la terreur dans Paris, les Armagnacs prenaient une cruelle revanche dans le Vermandois et la Picardie. Leurs ravages allèrent si loin, que la cour et le conseil rompirent la neutralité qu'ils avaient gardée jusque-là, et se déclarèrent tout à fait contre eux. Les paysans prenaient la croix de Bourgogne, et se mettaient en embuscade pour les assommer dans



les bois. Jean, que l'on appelait à grands cris, arriva enfin avec quarante ou cinquante mille Flamands, qui venaient armés de pied en cap, si bien équipés, qu'ils avaient douze mille charrettes avec eux. Il est vrai de dire qu'il y en avait un grand nombre de vides, destinées à transporter le butin. Les deux partis se trouvèrent en présence encore une fois à Montdidier ; mais il était dit que tous les combats sérieux avorteraient à cette époque de guerres éternelles. Au moment où le

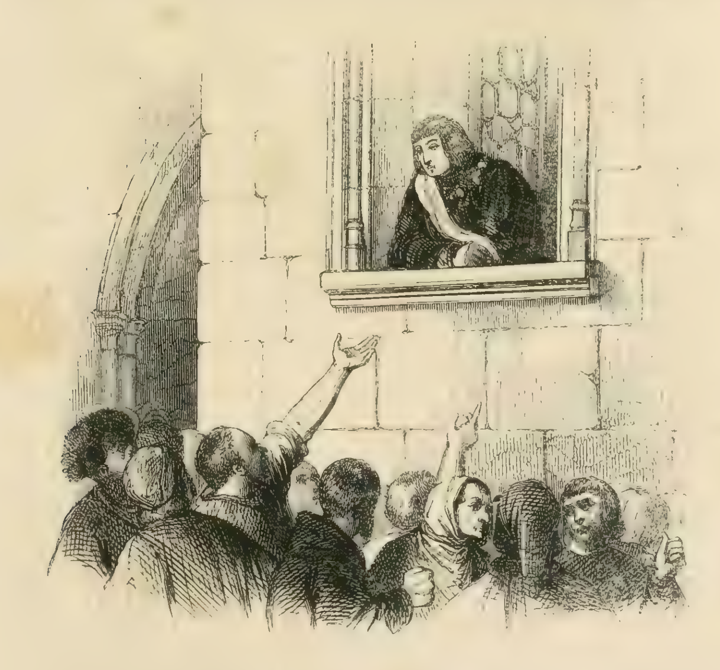
duc de Bourgogne songeait déjà à ranger son armée en bataille, les capitaines flamands vinrent lui dire que leurs hommes en avaient assez, et qu'ils retournaient chez eux. Pendant toute la nuit les gens des communes préparèrent leurs bagages, et au point du jour les charrettes étant attelées, ils mirent le feu à leurs tentes, et s'écrièrent : « Allons, partons.» Jean courut à eux ; il leur ôta son chaperon, les supplia à mains jointes de lui donner encore quatre jours ; mais eux continuaient à défiler, et il fut forcé de les suivre, laissant le champ libre aux Armagnacs, qui marchèrent sur Paris, et s'établirent, le 11 octobre, à Saint-Denis. Quelques jours après, on leur livra le pont de Saint-Cloud : puis, serrant la ville de plus près, ils vinrent se poster à Montmartre et au village de La Chapelle. L'effroi était au comble dans Paris, où la milice des bouchers redoublait chaque jour ses violences. Les bandes gasconnes ayant mis le feu à Bagnolet, à la maison de campagne du prévôt des Essarts, le grand ami du duc Jean, un des frères Legoix s'en alla par représailles brûler avec sa bande le beau château de Bicêtre, que le duc de Berri avait passé toute sa vie à embellir. Cependant la position des Parisiens devenait critique, si le duc de Bourgogne ne fût arrivé à temps, suivi de quelques gentilshommes de Picardie et de quinze cents lances anglaises. C'était la seconde fois que Paris subissait la honte de ces étranges défenseurs, et ce qu'on appelait alors les gens de bien déploraient amèrement cet oubli de la dignité nationale. Mais pour l'instant, il s'agissait avant tout de conjurer l'orage qui grondait sur la ville. Le peuple reçut les Anglais avec de grands cris de joie, et, le lendemain de leur arrivée, il les conduisit en quelque sorte à l'attaque des postes de La Chapelle et de Montmartre, qu'ils enlevèrent intrépidement. Bientôt ils allèrent au pont de Saint-Cloud, d'où les Armagnacs furent débusqués avec une perte de neuf cents hommes, et ce hardi coup de main délivra la ville.

L'année 1412 commença au milieu d'une foule de petits combats en Languedoc et en Guyenne, dans la Beauce et l'Orléanais. Le 17 janvier, Charles VI revint tout à coup à la raison. Ce fut une cruelle douleur pour ce pauvre roi déchu, quand on lui raconta tout ce qui s'était passé en son absence. Entouré de Bourguignons, il fallait bien qu'il donnât tort aux Armagnacs. Il parlait déjà de marcher contre eux en personne, quand on apporta de Boulogne-sur-Mer des papiers saisis dans le bagage d'un moine qui s'embarquait pour l'Angleterre.

Ce n'était rien moins qu'un traité en forme entre les princes et le roi Henri IV, qui, indifférent dans le choix de ses alliances, s'accommodait aussi bien de l'écharpe blanche que de la croix de Saint-André, pourvu qu'il pût fomenter en France ces troubles sanglants dont son fils allait bientôt profiter. Cette découverte décida le roi, qui, se laissant entraîner par le duc de Bourgogne, vint prendre solennellement l'oriflamme à Saint-Denis, et s'avança dans les domaines de son oncle de Berri. On mit le siége devant Bourges, où le duc s'était renfermé. Mais, à part cette colère de fraîche date, les sympathies du roi étaient bien plus pour son vieil oncle, le maître et le soutien de sa jeunesse, que pour ce Jean sans Peur, un nouveau venu entré en scène depuis que son rôle à lui était fini, pour l'homme qui avait tué son frère, et qu'il avait entendu maudire par Valentine. A son entrée dans le Berri, Charles avait interdit aux soldats qui le suivaient le meurtre et l'incendie, l'accompagnement obligé de toutes ces guerres de famille. Après un mois de siége, il demanda lui-même à faire la paix. D'ailleurs la ville se défendait bien, et les maladies qui s'étaient mises dans le camp avaient enlevé déjà deux mille gentilshommes. On promit de part et d'autre de s'en tenir à la paix de Chartres, et les princes renoncèrent à l'alliance anglaise, juste au moment où le duc de Lancastre débarquait à La Hogue, en Normandie, avec quinze cents hommes d'armes et trois mille archers.

Ce renouvellement de la *paix fourrée* ne pouvait être sérieux. A peine rentré à Paris, Charles VI redevint le fou de l'hôtel Saint-Paul, et les choses reprirent leur cours habituel. Bernard d'Armagnac, retiré dans ses terres, faisait une rude guerre aux gens du roi. Le duc d'Orléans portait encore le deuil de son père : il avait gagné le dauphin et le prévôt des Essarts; et quoiqu'il eût fait son entrée dans Paris, monté sur le même cheval avec Jean sans Peur, il rêvait toujours à sa vengeance. Pour mieux contenir la faction bourguignonne, monseigneur de Guyenne, qui commençait à se lasser de la position subalterne que lui faisait son beau-père, voulut tenter un coup de main, et, le 28 avril 1413, des Essarts prit tout à coup possession de la Bastille en son nom. Aussitôt une horrible sédition éclata dans la ville. La milice royale se rassembla sous les ordres de Simon Caboche, un écorcheur de bêtes à la boucherie de l'Hôtel-Dieu, qui en était devenu le chef depuis quelque temps, et courut à la Bastille, suivie d'une foule de gens des métiers. Les sires de Jacqueville et de Mailli, deux des

chevaliers de Jean sans Peur, marchaient à la tête du peuple et échauffaient l'émeute. Vingt mille hommes rugissaient sous les murs de la Bastille, et, pendant ce temps, le *compère* de Simon Caboche, le chirurgien Jean de Troyes était allé se poster en face de l'hôtel du dauphin, dont il occupait toutes les avenues. Des Essarts se rendit et fut exécuté. Le dauphin, forcé de livrer aux bouchers ses meilleurs amis, dont quelques-uns furent massacrés sur l'heure, signa, quelques jours après, l'ordonnance dite cabochienne, du nom de celui qui lui conduisait la main, dans laquelle il réformait les finances et l'état. Comme autrefois son grand-père, il fallut se résigner à porter les couleurs de ses ennemis, et encore le chaperon blanc de Bourgogne protégeait-il mal le fils du roi! « Un jour, le duc d'Aquitaine, étant à sa fenêtre, avait laissé tomber son chaperon, de telle sorte que, par hasard, il tombait sur l'épaule droite comme une écharpe. Les bouchers se prirent à dire : « Voyez donc ce bon enfant de dauphin qui fait de son chape-



ron blanc la bande des Armagnacs. Il en fera tant, qu'il nous mettra en colère. » (De Barante, *Hist. des ducs de Bourg.*, tome III.)

Cette cruelle tyrannie ne s'arrêtait pas aux hommes de la cour.

Charles VI ayant eu, sur ces entrefaites, un accès de raison, on reprit à l'instant les projets de pacification, et les principaux bourgeois, réunis à l'Hôtel-de-Ville, recevaient les ambassadeurs du parti d'Orléans, quand Jacqueville et Caboche entrèrent avec leurs hommes dans la salle, et rompirent l'assemblée, menaçant le prévôt et ses échevins de les jeter par les fenêtres, s'ils osaient parler de paix. Les cabochiens se per-



daient par ces excès. Les quarteniers s'entendirent, et, le 2 août, l'on se réunit de nouveau à l'Hôtel-de-Ville, pour traiter de la paix. L'avocat Jean Rapiot, « un brave homme qui savait fort bien parler, » en ayant longuement vanté les avantages, Jean de Troyes se levait pour lui répondre, quand on se mit à crier : « *Aux quartiers!* » Les bouchers savaient qu'ils ne prévaudraient point dans les assemblées des quartiers; ils voulurent, à force de menaces, prévenir une démarche qui allait leur devenir fatale. Henri de Troyes, le fils de Jean, s'écria par trois fois qu'on allait jouer des couteaux. Mais l'impulsion était donnée. « Nous verrons s'il y a à Paris autant de frappeurs de coignée que d'assommeurs de bœufs, » dit le charpentier Guillaume Cirasse. Il fallut aller aux quartiers. Celui des halles, où était l'hôtel

de Jean sans Peur, fut le seul qui rejeta la paix. On était si pressé d'en finir, que, dès le lendemain, les princes étaient dans Paris, et que les représailles commençaient déjà contre les cabochiens. Le dimanche suivant, Jean sans Peur feignit d'aller chasser à l'oiseau au bois de Vincennes, et s'enfuit à toute bride jusqu'en Flandre. Il aurait emmené le roi, parti pour chasser avec lui, si l'on n'était accouru de Paris. Le chancelier Juvénal des Ursins vint au roi dans le bois, et, prenant la bride de son cheval : « Sire, lui dit-il, venez-vous-en à Paris, le temps est trop chaud pour être dehors. » Le duc de Bavière s'était emparé du pont de Charenton. On lui reprocha ensuite d'avoir laissé passer le Bourguignon quand il le tenait à sa discrétion, et qu'il pouvait le tuer.

Cependant Paris n'avait fait que changer de maître. Au commencement de l'année 1414, Charles d'Orléans entra en armes dans la ville, avec Bernard d'Armagnac et ses terribles Gascons, qui vinrent se loger droit au milieu des halles, dans le foyer même de la faction bourguignonne. Jean suivait ses ennemis de près. Il parut bientôt, accompagné de ses Flamands et de ses Picards, à Saint-Denis et sur les hauteurs de Montmartre. Caboche et les siens, qui l'avaient rejoint dans sa fuite, s'étaient vantés de le faire entrer dans la place au moyen des intelligences qu'ils y conservaient. La bannière de Bourgogne, déployée sur la Butte-des-Moulins, en face la porte Saint-Honoré, semblait appeler les métiers aux armes. Mais les souvenirs des violences de Caboche étaient trop récents, et, se fussent-ils effacés déjà, Bernard contenait les bourgeois par la terreur. Il parcourait la ville l'épée au poing, et défendait au peuple d'approcher des murailles, sous peine de la corde. Rien ne bougeant, le duc renonça à son entreprise, et s'en revint tout honteux en Flandre. Ce fut alors un déchaînement universel contre lui. On alla déterrer le corps de Jean Petit, son apologiste, à Hesdin, où il était mort un an auparavant, et on le brûla sur le parvis Notre-Dame, où le docteur Benoît Gentien reprit ensuite sa thèse en sous-œuvre, et le réfuta de point en point, aux acclamations de tout le peuple. On chansonnait le Bourguignon dans les rues, et les petits enfants qui n'avaient pu désapprendre si vite l'ancienne chanson : « *Duc de Bourgogne, Dieu te tienne en joie,* » étaient battus et jetés dans la boue quand ils la redisaient par mégarde. Charles VI, qui venait de se réveiller encore une fois, n'avait guère le choix d'un parti. Il s'entoura l'épaule de l'écharpe blanche des Armagnacs, convoqua le ban et l'ar-

rière-ban du royaume, et, toujours précédé de l'oriflamme, vint donner en Picardie la contre-partie de son expédition en Berry. Compiègne et Soissons furent enlevés en quelques jours; puis on mit le siége devant Arras. Un grand nombre des vassaux français de Jean refusaient de le servir contre le roi, car la personne royale était bien plus respectée au nord qu'au midi. Sigismond, l'empereur d'Allemagne, s'était déclaré contre le duc de Bourgogne. Déjà l'on entamait des négociations avec ses sujets de Flandre. Les députés de Gand, d'Ypres et de Bruges vinrent à Péronne, où le roi leur toucha dans la main. Poussé sourdement par les Armagnacs, Charles disait tout haut qu'il voulait dépouiller le duc de tous ses fiefs, et, à la tournure que prenaient les affaires, peut-être aurait-il pu exécuter sa menace. Les bourgeois d'Arras étaient tout prêts à se rendre, et ils l'eussent fait d'abord s'ils n'avaient eu peur de la garnison. Dans cette extrémité, Jean se résigna à la soumission. Il envoya demander grâce au roi; mais la famille d'Orléans ne voulait entendre parler de rien. Le meurtre fatal était toujours mis en avant. A la fin pourtant le Bourguignon regagna le dauphin son gendre, et par le dauphin il eut facilement le roi, qui, dans ses moments de lucidité, ne recouvrait jamais qu'une raison et une volonté d'enfant. Il y avait à craindre aussi que le désespoir ne jetât le duc dans le parti des Anglais, et des bruits de guerre commençaient à s'élever de ce côté. Au roi Henri IV, ce prince froid et prudent comme presque tous les fondateurs de dynasties, venait de succéder un esprit aventureux, avide de gloire et de dangers. Pendant que l'on était campé sous les murs d'Arras, les ambassadeurs de Henri V étaient venus à Paris réveiller la vieille querelle d'Édouard III, et remettre au jour les prétentions déjà surannées des rois d'Angleterre sur la couronne de France. La prudence exigeait donc qu'on profitât de l'abattement du duc de Bourgogne pour lui dicter des conditions, au lieu de chercher à l'écraser; et le traité conclu au camp d'Arras fut ratifié solennellement à Paris, le 15 mars de l'année suivante. Jean livrait au roi Arras et quelques autres places de Picardie; il renvoyait de ses états Caboche, Jacqueville et toute leur bande, et s'engageait à ne plus revenir à Paris sans y être mandé par le roi.

Le même jour, les ambassadeurs de Henri V formulaient nettement leurs demandes. Rien ne ressemblait plus à une provocation. Ce qu'ils voulaient, c'était tout simplement l'exécution pure et nette du traité de Brétigny, avec les 1,600,000 écus promis autrefois pour la rançon

du roi Jean, puis la prétendue restitution d'une partie de la Provence et de la Champagne, en vertu de certains droits exhumés du temps de saint Louis. Enfin le monarque anglais exigeait qu'en lui donnant la main de Catherine, la fille de Charles VI, on fixât la dot à un million d'écus, en outre des meubles et des joyaux. Une chose sauvait du ridicule l'exagération bizarre de ces propositions, c'était la menace de guerre qui les appuyait. Les gens du conseil essayèrent en vain d'adoucir cette altière ambition : Henri demeura inflexible quoi qu'on pût lui offrir, et les négociations s'étant terminées par des lettres injurieuses de part et d'autre, il débarqua près de Harfleur le 14 août. De longtemps on n'avait vu venir d'Angleterre une aussi formidable armée : Henri avait avec lui six mille hommes d'armes et vingt-quatre mille archers, sans parler d'une foule de Gallois et d'Irlandais, chétifs soldats à moitié nus, armés de coutelas et de méchants boucliers d'osier et de cuir bouilli, qui montaient de petits chevaux sans selle et sans harnais, mais coureurs intrépides et féroces, ardents au pillage et au massacre. Harfleur tint un grand mois, et finit par être ruiné de fond en comble. Après avoir gaspillé son temps et ses forces à l'attaque de petites villes normandes, Henri remontait déjà du côté de Calais, quand l'armée française arriva. On y comptait plus de quatorze mille hommes d'armes, et la confiance était si grande, que les princes n'avaient pas voulu des troupes du duc de Bourgogne. Six mille hommes offerts par la ville de Paris avaient été également refusés : le parti d'Orléans se réservait toute la victoire à lui seul.

La poursuite avait commencé, et les Anglais, réduits à deux mille hommes d'armes et dix mille archers, s'avançaient péniblement sur Calais. Le 24 octobre, au moment où ils venaient de passer la petite rivière de Ternois, à Blangy, ils aperçurent les Français rangés devant eux en ordre de bataille, dans la plaine entre Rousseauville et Azincourt. Il n'était pas possible d'aller plus loin. Henri vint camper à Maisoncelle, dans un espace resserré entre deux bois, et se prépara pendant toute la nuit au combat. Il disposa sur son front de bataille les dix mille archers qui lui restaient, les hommes d'armes en arrière et sur les flancs. Au-devant des archers se dressait une épaisse palissade de pieux ferrés des deux bouts, la pointe tournée du côté de l'ennemi. Les bagages étaient au loin, gardés par dix lances et vingt archers. Les Français n'avaient guère que de la cavalerie, et la pluie, qui

tombait depuis la veille au soir, avait tellement détrempé le sol, fraîchement labouré, que les chevaux enfonçaient dans la fange et pouvaient à peine se mettre au galop. L'avant-garde, où se pressait toute la noblesse, s'élança vainement pour rompre la ligne des archers; elle vint se briser contre leur rempart de pieux, au travers desquels les lances, raccourcies de moitié le matin, ne pouvaient atteindre l'ennemi. Quatre chevaliers parvinrent seuls à franchir la palissade et furent abattus à l'instant même. Les premiers rangs, forcés de reculer, portèrent alors le désordre dans le reste de l'armée, pendant que les flèches anglaises criblaient cette foule sans défense, repliée sur elle-même et embarrassée dans la boue. A ce moment critique, les archers jetèrent tout à coup leurs arcs, saisirent les haches, les lourdes épées et les maillets qu'ils portaient à la ceinture, et se précipitèrent au-devant de leurs pieux en poussant de grands cris. Là commença une horrible mêlée. L'agile troupe des archers eut bientôt fait de larges trouées dans cette masse inerte, et leur roi étant survenu avec ses hommes d'armes, tous les efforts du corps de bataille, qui s'avança pour soutenir l'avant-garde, ne purent ramener la fortune du côté des Français. Dix-huit chevaliers de la bannière du seigneur de Croï avaient fait le serment de pousser au roi d'Angleterre. Le duc d'Alençon se mit à leur tête, et parvint en effet jusqu'à Henri V. D'un coup de sa hache d'armes, il fendit la couronne qui surmontait son casque; mais, au même instant, il fut enveloppé de tous côtés. En vain leva-t-il la main, en disant : « Je suis le duc d'Alençon, » il tomba percé de mille coups à la fois. La victoire était décidée, et les Anglais ne songeaient plus qu'à choisir leurs prisonniers parmi tant de princes et de riches seigneurs, quand un grand tumulte s'éleva à l'endroit où étaient les bagages de l'armée anglaise. On disait que le duc de Bretagne arrivait avec six mille hommes, et déjà l'arrière-garde des Français relevait ses bannières. Ce n'était qu'une fausse alarme. Un seigneur du pays, voyant les bagages ennemis laissés comme à l'aventure, sous la garde d'une poignée d'hommes, avait rassemblé six cents paysans, et était venu fondre sur les trente hommes qui les gardaient. Henri en fut quitte pour la perte de ses pierreries, de sa couronne et des sceaux de sa chancellerie; mais dans le premier moment de surprise, craignant de voir recommencer le combat, il avait fait massacrer les prisonniers. Avec ce qui en resta et ceux qui furent faits ensuite, il en emmena quatorze mille, sans compter dix mille hommes qui restèrent sur le champ de bataille, parmi lesquels

il y avait huit mille gentilshommes. Charles d'Orléans et le comte de Richemond, si fameux depuis, furent ramassés couverts de blessures au milieu des cadavres, et emmenés en Angleterre, où le vainqueur se rendit lui-même, pour se faire une nouvelle armée.

Tout ce désastre portait en entier sur le parti des Armagnacs, qui n'avaient admis que les leurs à combattre. Ils ramenèrent en toute hâte Charles VI de Rouen, où il était, à Paris, et, laissant la Normandie ouverte aux invasions futures, ils concentrèrent toutes leurs troupes aux environs de la capitale, à Saint-Denis, à Corbeil, à Melun ; car ils s'attendaient bien à voir paraître le Bourguignon. Bernard d'Armagnac, qu'on avait appelé du Midi, et qui venait de recevoir l'épée de connétable, laissée vacante à Azincourt, par la mort de Charles d'Albret, avait à peine eu le temps de s'installer avec ses Gascons à Paris, que Jean se mettait en marche par la Bourgogne, pour prendre sa revanche du siége et du traité d'Arras. L'article du traité par lequel il promettait de ne plus venir à Paris sans un ordre du roi lui fut signifié



à Provins par un président du parlement ; mais il n'en tint compte, et s'avança jusqu'à Lagny, à six lieues de Paris. Là, il s'arrêta et voulut négocier. Mais on rejeta bien loin toutes ses propositions. Ses parti-

sans qui firent mine de remuer furent jetés en prison, ou punis de mort. Pendant ce temps, le duc de Guyenne vint à mourir, et Bernard, qui arriva du Midi, s'empara hardiment de toute l'autorité. Cet homme dur et violent établit une rude discipline dans la ville. Quiconque paraissait en armes dans la rue, quiconque parlait du Bourguignon était mis à mort sur-le-champ. Cependant le duc ne bougeait point de Lagny. Ses messagers allaient et venaient, sans qu'il pût se décider. Ceux de son parti qu'il laissait ainsi à la discrétion des Armagnacs s'en vengèrent par des quolibets. Au lieu de Jean sans Peur, ils ne l'appelaient plus que *Jean le Long, Jean de Lagny, qui n'a point de hâte*. Déjà les garnisons de Saint-Denis, de Corbeil et de Melun avaient pris l'offensive. Il décampa à la fin, et alla se cacher en Flandre [février 1416].

Bernard, qui demeurait le maître, profita de son triomphe pour écraser la faction bourguignonne. La corporation des bouchers fut dissoute, quarante membres de l'Université allèrent en exil, puis on enleva leurs chaînes aux bourgeois; leurs armes furent enfermées à la Bastille. L'on suspendit toutes les assemblées de métiers, et celles qui avaient lieu à l'Hôtel-de-Ville et dans les quartiers. Beaucoup s'enfuirent de la ville, et vinrent ranimer le courage endormi de Jean sans Peur, qui fit aussitôt commencer les hostilités par ses compagnies de Bourgogne et de Picardie. Les Armagnacs, en se défendant contre lui, avaient à combattre en même temps les Anglais, qui, de leur ville de Harfleur, infestaient de coureurs toute la Normandie. Bernard partit en grand appareil pour reprendre Harfleur; mais la flotte anglaise battit l'escadre espagnole et génoise, qui bloquait la place par mer, et le nouveau connétable fut obligé d'abandonner son entreprise. Cependant le duc Jean reprenait courage. Il s'était abouché, à Calais, avec l'empereur et le roi d'Angleterre, et semblait avoir séparé sa cause de celle de la France, en traitant avec Henri V pour la Flandre et l'Artois. Le nouveau dauphin, Jean de Touraine, vint le voir au mois de novembre à Valenciennes, et, après quelques jours, il déclara qu'il ne retournerait pas à Paris sans lui. Il est vrai que ce nouvel allié manqua bientôt au duc de Bourgogne. Jean de Touraine étant venu à Compiègne pour négocier avec sa mère, toujours attachée au parti d'Orléans, il y mourut au commencement de 1417, étouffé par un abcès qui se déchargea dans la gorge. Jean sans Peur publia aussitôt un manifeste où il accusait les Armagnacs d'avoir fait empoisonner le dauphin : on disait qu'au moment où il sortait tout en sueur

du jeu de paume, un homme suborné lui avait passé sur le cou ses mains frottées de poison. Le manifeste fut brûlé à Paris, par arrêt de la cour; mais Charles, qui par cette mort devenait dauphin, était tellement dévoué au comte d'Armagnac, que l'accusation resta, et les violences de Bernard aidèrent encore ce bruit à s'accréditer. S'immisçant dans les affaires d'intérieur de la famille royale, il trouva mauvais que la reine continuât cette vie sensuelle et pompeuse à laquelle l'avait accoutumée autrefois Louis d'Orléans. Il n'était bruit dans le peuple que de la grande dépense qui se faisait au château de Vincennes, où demeurait Isabeau. Ses dames portaient, à son exemple, des cornettes si démesurées, qu'elles étaient obligées de se baisser aux portes. On s'inquiétait surtout de certains chevaliers qui vivaient fort librement à Vincennes. Bois-Bourdon, l'un d'eux, fut arrêté à l'improviste, conduit au Châtelet, et jeté à la rivière dans un sac de cuir sur lequel étaient écrits ces mots : *laissez passer la justice du roi.* On réforma ensuite tout l'hôtel de la reine; ses meubles et ses joyaux lui furent enlevés pour aider aux frais de la guerre contre les Anglais; on prit aussi les trésors qu'elle tenait cachés à Paris et à Melun, et on la relégua à Tours, *en petite compagnie,* avec sa fille Catherine, celle dont Henri V avait auparavant demandé la main.

Cette mesure jeta Isabeau dans les bras du duc de Bourgogne. Jean se préparait à la guerre; il s'alliait avec les communes de Picardie pour demander la réformation du gouvernement, et, s'étant mis en campagne, il vit toutes les bonnes villes se ranger de son parti. Beauvais, Senlis, Reims, Châlons, Meulan, Troyes, Auxerre, ouvrirent leurs portes à ses soldats. Rouen s'était déclarée pour lui, mais le dauphin Charles y courut, et rétablit l'obéissance à force de supplices. L'armée bourguignonne ne fit que passer sous les murs de Paris, qui tremblait toujours devant Bernard, et s'avança au midi, où elle s'empara en peu de jours de Montlhéry, d'Étampes et de Chartres. De là elle vint à Tours, où Isabeau se joignit aux Bourguignons. Dès qu'il eut la reine avec lui, Jean ne garda plus de mesure. Ils organisèrent tous deux à Chartres un gouvernement rival de celui du dauphin, cassèrent la chambre des comptes et le parlement de Paris, et firent graver un nouveau sceau aux armes de France et de Bavière, avec cette inscription : *C'est le sceau des causes, souverainetés et appellations pour le roi.* Il y eut un nouveau chancelier, un nouveau parlement qui siégeait à Troyes, un autre connétable en remplacement de

Bernard d'Armagnac. Les Anglais étaient rentrés en France au milieu de ces troubles, conduits par le vainqueur d'Azincourt, qui s'était emparé de Caen, de Falaise et de presque toutes les villes de la Basse-Normandie, pendant que les Armagnacs ramenaient leurs troupes sur Paris pour faire face aux Bourguignons. La rapidité de ses progrès suspendit pour quelques instants les rivalités intérieures. On tint des conférences à Montereau-sur-Yonne, et les deux cardinaux qui s'étaient chargés de la négociation arrêtèrent que le duc de Bourgogne partagerait le gouvernement avec le dauphin. La nouvelle de ce traité étant venue à Paris, tout le parti des Armagnacs se récria d'une commune voix. Le dauphin fit assembler le conseil ; mais, pendant que l'on délibérait, un événement inattendu livra tout à coup aux Bourguignons ce qu'on mettait si mauvaise grâce à leur accorder [1418].

La tyrannie de Bernard allait toujours croissant dans Paris. Ses gens tenaient toute la campagne aux environs, et se conduisaient si insolemment, que les serviteurs du roi, en allant chercher des branches au bois de Boulogne pour fêter le 1er mai, avaient été battus par ceux qui se tenaient à la Ville-l'Évêque. Périnet Leclerc, le fils d'un marchand de fer au Petit-Pont, ayant été frappé par les serviteurs d'un seigneur armagnac, ne put obtenir justice de Bernard, et jura de se venger. Son père, quartenier du faubourg Saint-Germain-des-Prés, gardait les clefs de la porte Saint-Germain. Périnet rassembla ses amis, la plupart fils de bouchers, et envoya un messager au seigneur de l'Isle-Adam, qui commandait la garnison bourguignonne de Pontoise. Dans la nuit du 28 au 29 mai, l'Isle-Adam se présenta à la porte Saint-Germain avec sept à huit cents chevaux. Périnet avait dérobé les clefs au chevet de son père ; il ouvrit aux Bourguignons et les conduisit au Châtelet, où les attendaient quatre cents bourgeois armés. En un instant la ville retentit des cris de *Vive Bourgogne!* Les gens des métiers, tirant les croix de Saint-André de leurs cachettes, sortaient des maisons de toutes parts et grossissaient la foule, qui se porta à l'hôtel du connétable, dans la rue Saint-Honoré. Bernard s'était sauvé dans la maison d'un maçon ; mais il fut trahi, et le prévôt, pour le dérober à la fureur du peuple, fut obligé de le conduire au Châtelet, monté derrière lui, sur son cheval. On se précipita ensuite à l'hôtel Saint-Paul, dont on enfonça les portes, et l'on vint crier *Vive le roi, vive Bourgogne !* aux oreilles de Charles VI, qui ne con-

prenait rien à ce tumulte, et demandait à l'Isle-Adam comment se portait son cousin de Bourgogne. On ne l'en promena pas moins dans la ville, pour marquer qu'il donnait son approbation à tout ce qui se faisait. Au premier bruit de la sédition, Tanneguy du Châtel avait couru au lit du dauphin, et, l'enveloppant dans son drap, il l'avait emporté dans ses bras à la Bastille. De là il le conduisit à Melun,



pendant que le peuple ne pensait qu'à massacrer les Armagnacs dans les rues, et, le 1er juin, il tenta un coup de main par la porte Saint-Antoine, accompagné du maréchal de Rieux et de Barbazan. Mais il ne put aller plus loin que la porte Baudais, au-delà de l'hôtel Saint-Paul, et s'enfuit par la Bastille, qui se rendit douze jours après.

Alors vinrent les excès. Le 12 juin, un potier d'étain nommé Lambert, avec tout ce qui restait de l'ancienne faction des bouchers, ameuta les halles et les métiers, sous le prétexte que les Armagnacs arrivaient par la porte Saint-Marceau pour délivrer les prisonniers faits dans la nuit du 29 mai. Quarante mille hommes s'entassèrent à la place Maubert et dans la rue voisine, et se ruèrent aux prisons, où les seigneurs bourguignons essayèrent en vain de les retenir. A la tour du palais, on égorgea le connétable, dont le cadavre fut traîné dans la cour, une

lanière de peau découpée de l'épaule droite au côté gauche, pour figurer l'écharpe des Armagnacs. Un de ces furieux s'introduisit dans le petit Châtelet, et appela tous les prisonniers chacun par son nom. A mesure qu'ils passaient le guichet, ils étaient dépêchés aussitôt à coups de hache et d'épée, et les corps étaient jetés dans la rue. Le massacre dura depuis quatre heures du matin jusqu'à onze heures, et s'étendit des prisons à tous les quartiers de la ville. « On estima communément que dans cette journée il avait péri quinze cents hommes; d'autres disaient le double. On rendit compte au parlement de plus de huit cents; les serviteurs du duc de Bourgogne lui écrivirent quatre cents. » (DE BARANTE, tome IV. L'arrivée du duc de Bourgogne, qui entra dans Paris le 14 juillet avec la reine, n'arrêta point le cours de ces massacres. Cette populace soulevée ne pouvait plus se passer de meurtres. Le 20 août, elle revint au Châtelet, et les prisonniers, après s'être longtemps défendus à coups de briques et de pierres, furent à la fin tous égorgés. Capeluche, le bourreau de la ville, menait l'émeute et tranchait les têtes au milieu de la rue. Jean, pour essayer de l'adoucir, lui prit la main devant tout le peuple.



Mais les cris de mort se renouvelaient tous les jours; on commençait

même à trouver que le duc y allait mollement, et l'affection populaire, pour se prendre à quelque chose, se reportait sur la reine. Pressé d'en finir, Jean sans Peur envoya six mille des plus furieux au siége de Montlhéry, et quand ils furent partis, il fit exécuter Capeluche aux halles par son valet.

Les grandes infortunes nationales allaient commencer. Pendant que les Armagnacs s'armaient de toutes parts et revenaient à la charge sur Paris, Henri V était redescendu en Normandie, élevant plus haut que jamais son ambition. « Il n'y a plus de roi en France, disait-il au cardinal des Ursins venu pour parler de paix ; Dieu m'a amené ici comme par la main. » Vers la fin de juin, il vint camper sous les murs de Rouen, qui le retint jusqu'au 19 janvier de l'année suivante. Les habitants, réduits à se nourrir de chiens, de chats et de rats, appelaient tour à tour à leur secours les Bourguignons et le dauphin. Nul ne voulut quitter son poste au centre du royaume pour aller repousser l'invasion, et Rouen, ne pouvant tenir plus longtemps, fut obligée de se racheter, comme autrefois Calais, par le sacrifice de trois de ses principaux citoyens. Deux payèrent une rançon ; le troisième, Alain Blanchard, fut impitoyablement exécuté, et Henri, qui prenait déjà le titre de roi de France, commença à faire frapper monnaie à Rouen. En deux mois, toute la haute Normandie tomba en son pouvoir ; les partis anglais se répandaient dans le Maine et la Picardie, et s'avançaient jusqu'aux portes de Paris. On put croire un moment que les haines intérieures allaient se ralentir en présence d'un danger si réel. Une trêve fut conclue entre le duc et le dauphin, pendant laquelle on essaya de s'accommoder avec le monarque anglais. Mais dans les conférences entamées à Mantes et à Pontoise entre Henri V et le duc de Bourgogne, le premier se montra si dur et si hautain, que Jean le laissa aller, et chercha à se rapprocher du dauphin. Ils se virent une première fois à Melun, mais sans résultats. Enfin, le 10 novembre 1419, le Bourguignon tenta un dernier effort, et se rendit à une entrevue qu'on lui demandait depuis longtemps, sur le pont de Montereau. De chaque côté du pont était une forte barrière, et au milieu une espèce de loge en charpente, où devait avoir lieu l'entrevue. Jean tenait le château, et le dauphin la ville. En arrivant à la barrière du côté du château, le premier dit aux seigneurs qui vinrent le recevoir : « Vous voyez comme je viens. » Il n'avait que sa cotte et son épée. Et frappant sur l'épaule de Tanneguy du Châtel : « Voici, dit-il, en qui je me fie. » Ar-

rivant à la loge du milieu, il laissa ses gens un peu derrière lui, et mit un genou en terre devant le dauphin. Mais au moment où il se relevait, on entendit crier : *Alarme! tue! tue!* et l'on vit en même temps les gens du dauphin qui frappaient sur lui à coups de hache et d'épée. Tanneguy du Châtel avait donné le signal en criant : *Il est temps!* A



l'instant, il lui avait coupé la figure d'un revers de sa hache d'armes. Des dix seigneurs qui accompagnaient le duc, le sire de Montaigu parvint seul à s'échapper, en sautant par-dessus la barrière. On voulut ensuite jeter le corps dans l'Yonne, mais le curé de Montereau s'y opposa, et l'ayant déposé dans un moulin près du pont, il le fit transporter, tout sanglant encore, dans la bière des pauvres à son église. Louis d'Orléans était vengé!

Jean laissait un fils de vingt-trois ans, Philippe le Bon, qui, emporté par le premier moment de douleur, alla droit aux Anglais, et, pour déshériter l'assassin de son père, offrit la couronne de France à Henri V. Isabeau avait si bien lié ses intérêts à ceux de la maison de Bourgogne, que, dans cette grande crise, elle méconnut ses instincts maternels. Le 9 avril 1420, de concert avec Philippe, elle fit

signer au malheureux roi, tombé désormais dans une démence complète, un acte par lequel il reconnaissait le roi anglais pour son héritier et le nommait régent du royaume, en attendant que la mort eût fait justice de ce fantôme de roi. Le traité projeté avec Henri V fut présenté au parlement, à l'université, à l'hôtel de ville de Paris, sans qu'une voix s'élevât pour le repousser, tant ce meurtre imprévu avait jeté de confusion dans les esprits. Enfin le 21 mai, fut signé le fameux traité de Troyes, qui commence une époque unique dans notre histoire, la seule où l'invasion étrangère se soit maintenue chez nous sous une forme légale. Henri V épousait Catherine et recevait en dot le royaume de France, sous la promesse de poursuivre à toute outrance le dauphin et ses Armagnacs, et de ne traiter avec eux que de l'aveu du duc de Bourgogne. Par grâce singulière, il permettait à Charles VI de garder jusqu'à sa mort le titre de roi et les attributs de la royauté, mais sans se les interdire à lui-même; car il faisait graver déjà sur sa monnaie *Henricus Francorum rex* (Henri roi des Français). Le traité fut publié à Paris et dans les autres villes, et juré par la bourgeoisie, trop attachée encore au souvenir de Jean sans Peur pour discuter les actes inspirés à son fils par l'amour de la vengeance. Il ne restait plus guère au dauphin que les pays au-delà de la Loire; mais la cause nationale était avec lui, et devait le faire triompher tôt ou tard. Cette alliance monstrueuse du vainqueur d'Azincourt avec la femme et le cousin du roi de France, ce roi en démence dont la main inintelligente avait signé sans le savoir sa propre déchéance et celle de son fils, ces serments prêtés par une bourgeoisie factieuse aux éternels ennemis du royaume, tout cela révoltait les âmes honnêtes et rendait l'opinion moins sévère sur l'infamie du meurtre de Montereau. Quand Charles reçut, dans la Touraine, où il s'était retiré, l'arrêt du parlement où on ne le désignait plus que sous le nom de *Charles se disant dauphin*, il en appela à Dieu et à son épée, dans le style chevaleresque du temps, et dès lors commença une lutte inégale entre les derniers débris du parti des Armagnacs et le parti victorieux de Bourgogne, traîné à la remorque par le nouveau maître qu'il s'était donné. D'abord le dauphin, les places qui lui restaient au centre, Sens, Melun, Montereau, opposèrent en vain une vigoureuse résistance aux troupes anglaises et bourguignonnes. Tout plia devant Henri V, et Paris eut bientôt le singulier spectacle de l'entrée de ses deux rois chevauchant côte à côte, pour aller entendre le *Te Deum* à Notre-

Dame. Charles VI avait la droite, mais les cris de *Noël!* étaient pour Henri V, et les riches avaient mis des robes rouges en l'honneur des Anglais. On revint vite de cet enthousiasme factice. Bientôt arrivèrent les demandes d'argent. Le hautain et despotique Henri V, qui regardait toujours la France comme un pays conquis, renvoya bien loin les réclamations. L'université ayant voulu intervenir, il demanda brusquement à ses députés s'ils étaient Armagnacs, et voulut les mettre en prison. Plus tard, pendant que le nouveau roi était allé demander à son premier royaume une armée de trente mille hommes contre ses prétendus sujets de France, son oncle d'Excester fit saisir au milieu de Paris le seigneur de l'Isle-Adam, mal vu des Anglais pour avoir tenu tête, en franc gentilhomme, à leur arrogant souverain. L'Isle-Adam était cher au peuple de Paris, depuis la grande nuit du 29 mai. Il y eut une sédition au moment où on l'emmenait à la Bastille. Mais on avait affaire cette fois à une domination plus rude que celle des princes français. Excester fit avancer ses archers, qui tirèrent sur le peuple aussi résolument que sur les seigneurs d'Azincourt, et rien ne bougea plus dans Paris.

Le dauphin se fortifiait néanmoins dans le Midi. Suivant l'exemple de Jean sans Peur, en 1417, il opposait assemblée à assemblée et se faisait voter des subsides, comme héritier légitime de la couronne de France, par les états-généraux de Poitiers. Cinq mille Écossais lui arrivèrent sur ces entrefaites, conduits par le comte de Buchan, qui, pour son premier fait d'armes, gagna sur les Anglais la glorieuse bataille de Baugé, en Anjou, dans laquelle le duc de Clarence, un des frères de Henri V, fut tué avec trois mille des siens (1421). Les Écossais devaient être pour Charles VII, car nous pouvons déjà lui donner ce nom, ce que les Bretons avaient été pour Charles V, ce que furent plus tard les Suisses dans nos guerres d'Italie. Pour commencer, leur comte de Buchan fut nommé connétable, et poussant sa victoire, il alla conquérir de petites places dans le Perche et la Basse-Normandie. A cette époque, la guerre se faisait partout à la fois. Il s'était formé dans la Picardie et le Ponthieu un parti dévoué à la cause du dauphin, à la tête duquel étaient La Hire et Saintrailles, deux braves gentilshommes de campagne, grossiers soldats et loyaux sujets, qui se jetèrent à l'aveugle dans cette lutte corps à corps, au bout de laquelle était le rétablissement de la nationalité française. La fortune les servit mal en commençant. Accouru d'Angleterre au bruit de la bataille de

Baugé, Henri V battit la noblesse picarde à Mons en Vimeu ; puis, chassant devant lui toutes les garnisons dauphinoises qui tenaient encore dans les places de la Somme et de la Marne, il allait se réunir au duc de Bourgogne, et porter le dernier coup en marchant contre les vingt mille hommes rassemblés à la Charité-sur-Loire par le dauphin. La maladie l'arrêta en route. Ne pouvant plus supporter le mouvement du cheval, il se fit porter à Vincennes, et en quelques jours il rendit l'âme [31 août 1422]. Pour constater sa prise de possession de la couronne de France, les Anglais conduisirent son corps à Saint-Denis : mais ils n'entendaient pas laisser à une terre ennemie le roi dont ils étaient si fiers. Ils le ramenèrent en grande pompe à Calais, d'où il alla rejoindre les siens à Westminster. Cinquante jours après, son collègue en royauté expira à l'hôtel Saint-Paul, entouré de quelques



Charles VI.

vieux serviteurs, et toute sa famille étant dispersée au loin, ce fut Bedfort, le frère de Henri V, qui mena la pompe funèbre. Il faisait porter l'épée royale devant lui comme régent du royaume, et quand le corps eut été descendu dans le caveau, il fit crier par Berri, le héraut d'armes de France : *Dieu veuille avoir pitié et merci de l'âme du*

roi Charles VI! vive Henri de Lancastre, roi de France et d'Angleterre!

L'inauguration de Charles VII fut moins pompeuse. Il était près du Puy en Velay, dans un petit château nommé Espally, quand on lui apporta la nouvelle de la mort de son père. Il se rendit à la chapelle, et ses gentilshommes, vêtus de leurs habits de tournois, élevant en l'air une bannière aux armes de France, se mirent à crier : *Vive le roi.* La guerre reprit plus violente que jamais, conduite par le duc de Bedfort, non moins habile guerrier et politique plus sage que son frère. De nouvelles troupes arrivaient à chaque instant d'Angleterre, où les archers se faisaient inscrire en foule pour aller prendre leur part de cette vaste proie offerte aux ambitions étrangères. Dans chaque province, dans chaque ville, les vieux partis d'Armagnac et de Bourgogne se disputaient encore les esprits, et l'on songeait à peine aux Anglais : on eût dit que leur intervention ne dépassait pas les limites mesquines d'une faction. Paris était divisé comme les autres cités. Cette soif d'opposition qui reparaît à toutes les époques de notre histoire ne lui permettait pas de rester longtemps favorable à la domination établie dans ses murs. Dès les premiers jours de la régence de Bedfort, une conspiration se trama pour livrer la capitale à l'ancien dauphin, à ce Charles de France, que les chaperons bleus nommaient *le roi de Bourges* dans leurs assemblées de quartiers. Mais elle fut découverte. Michel Lallier, le chef du complot, parvint à s'échapper, abandonnant ses complices aux cruelles vengeances des Anglais, et Bedfort, pour mieux s'assurer la capitale, se fit prêter serment, à lui personnellement, par tous les habitants de Paris. Les servantes, et ceux qui gardaient les pourceaux, n'en furent pas même exceptés.

En Picardie, en Normandie, en Orléanais, dans l'Anjou, dans le Maine, les petits combats se multipliaient sans ensemble et sans résultat. Chaque capitaine conduisait sa bannière à l'aventure, bataillant et pillant. A Tournay, Dauphinois et Bourguignons furent sur le point de s'entre-tuer dans le marché ; les premiers finirent par l'emporter à l'aide des hommes d'armes du seigneur de Mouy. Meulan fut surpris par un gros de royalistes, et Bedfort étant venu les assiéger dans la place, après avoir tenu plus de deux mois, furieux de n'avoir pas été secourus, ils déchirèrent leurs enseignes sur les remparts, jetèrent la bannière royale dans le fossé, et rendirent Meulan aux Anglais. Cependant Bedfort gagnait peu à peu du terrain. L'argent manquait dans le

camp de Charles VII. Nul ne voulait reconnaître l'autorité de ses conseillers, de Tanneguy du Châtel surtout, l'assassin de Jean sans Peur, celui auquel la reconnaissance l'enchaînait le plus. Bientôt une action plus décisive que les autres commença à fixer la fortune de la guerre. Les gens de Charles VII assiégeaient Crevant, entre Auxerre et Avallon, sur la route qui va du Berri à la Picardie, place d'autant plus importante pour eux, qu'elle assurait la communication entre les deux grandes fractions du parti royaliste. Trois mille Écossais, nouvellement arrivés avec Jean Stuart, le connétable d'Écosse; neuf mille Français, commandés par le maréchal de Severac; un corps de cavalerie lombarde, envoyé aux héritiers de la cause de Valentine par les Visconti de Milan; de nombreuses bandes venues de Gascogne et d'Aragon se pressaient sous les murs de la petite place, qui ne pouvait résister longtemps à tant d'ennemis. Six mille Anglais vinrent à Auxerre, où ils trouvèrent une grosse troupe de Bourguignons envoyés de Dijon par la veuve de Jean sans Peur. On tint conseil dans la cathédrale, et le lendemain au matin, « après avoir entendu dévotement la messe et bu fraternellement un coup de vin, » l'on se mit en marche sur Crevant, où l'on arriva le second jour. Les archers marchaient devant, portant sur leurs dos ces pieux ferrés des deux bouts qui leur avaient valu la victoire d'Azincourt; mais ils n'eurent pas besoin de s'en servir. Après trois heures d'hésitation, les deux armées se choquèrent, et la garnison de Crevant étant venue tomber par derrière sur les Français, la déroute devint générale. Trois à quatre mille des vaincus restèrent sur le champ de bataille [1423], et la défaite de Verneuil, arrivée le 17 août de l'année suivante, acheva d'abattre le parti français.

Giraut de la Palière, un capitaine gascon au service de Charles VII, s'était emparé d'Ivry, où le duc de Bedfort l'assiégeait depuis deux mois, quand il entra en composition, et promit de se rendre s'il n'était secouru avant la mi-août. Le comte de Douglas, débarqué au commencement de l'année à La Rochelle, avec cinq mille Écossais, joignit ses gens à ceux de Buchan; le duc d'Alençon vint avec cinq mille Français et deux mille Lombards, et l'armée s'avançait sur Ivry, forte de treize à quatorze mille hommes. Elle apprit en route que la place était rendue, et se rabattit sur Verneuil. On avait attaché à la queue des chevaux quelques Écossais, ensanglantés à dessein : « Ah! triste journée! » criaient-ils en anglais. La garnison de Verneuil crut que les Français revenaient de quelque grande victoire et ouvrit ses portes.

Bedford accourut d'Ivry et vint ranger son armée en bataille dans la plaine de Verneuil, ses hommes d'armes protégés de toutes parts par les lignes des archers avec leurs pieux aiguisés. Deux mille archers gardaient le camp. L'on se battit trois heures à armes égales ; mais les Lombards, que les généraux français avaient envoyés pour prendre en queue les Anglais, s'étant arrêtés à piller le camp, les deux mille archers de garde les laissèrent courir par les tentes, et vinrent fondre sur l'armée royale, qui fut enfoncée. Douglas et Buchan y restèrent avec quatre mille cinq cents hommes, et de tous les côtés il ne fut bientôt plus bruit à la cour de Bourges que des villes qui se rendaient aux Anglais.

Une querelle récemment éclatée dans le Nord entre les Anglais et les Bourguignons vint faire heureusement diversion aux désastres de Crevant et de Verneuil. Jacqueline, comtesse de Hollande et de Hainaut, lassée de son union avec son cousin germain Jean IV, duc de Brabant, « prince infirme et de petit esprit, » se concerta avec le duc de Glocester, qui gouvernait l'Angleterre pendant que son frère Bedfort régentait la France, et ayant passé la mer à l'improviste, elle l'épousa publiquement. Il n'entrait pas dans les desseins de Philippe le Bon, qu'inquiétait déjà la puissance de ses amis les Anglais, de la voir s'établir ainsi au cœur de ses états de Flandre. Il se déclara pour le duc de Brabant, et vint avec ses chevaliers s'emparer du Hainaut, en dépit des efforts et des lettres de Glocester, qu'il défia à un combat singulier. Philippe prenait au sérieux ce défi. Toutes ses troupes avaient reflué vers le Nord, pendant que Glocester détournait à son profit l'armée de Calais de la guerre nationale, et le Bourguignon, retiré dans son château du Hesdin, ne songeait plus qu'à se préparer au jour du combat, entouré de *maîtres en fait d'armes*, qu'il quittait à peine pour prendre ses repas. Bedfort, au désespoir de ce contre-temps, gourmandait en vain son frère, qu'il ne put empêcher d'aller porter la guerre en Hollande, et les hostilités languirent ainsi plus de trois ans sur les bords de la Loire.

Pendant ce temps, le parti royal reprenait haleine. De nouveaux défenseurs arrivaient chaque jour à Charles VII. Cinq cents chevaliers d'Auvergne et de Bourbonnais vinrent d'eux-mêmes le trouver à Bourges. La noblesse de la Guyenne et du Languedoc lui envoya dire qu'il comptât sur elle, et qu'il y avait bien à son service dans le pays dix à douze mille arbalètriers avec leurs arbalètes d'acier. Un avan-

tage plus réel fut l'acquisition du comte de Richemond, le frère de Jean de Bretagne, celui-là même qui avait combattu à Azincourt aux côtés de Charles d'Orléans. Entraîné dans le parti bourguignon pendant sa captivité, Richemond avait épousé la sœur de Philippe, madame de Guyenne, la veuve du premier dauphin ; mais il restait toujours Armagnac, et partant Français, de cœur. Après la bataille de Verneuil, Charles VII lui offrit l'épée de connétable, qui demeurait vacante par la mort de Buchan. Richemond, étant allé consulter son beau-frère, exigea d'abord le renvoi de tous les assassins de Jean sans Peur, qui entouraient encore Charles VII, et comme celui-ci hésitait, le fidèle Tanneguy se dévoua le premier. « A Dieu ne plaise, dit-il à Richemond, qu'à cause de moi manque un si grand bonheur ! » Non content de quitter celui qu'il avait emporté dans ses bras, à la prise de Paris, il força les autres d'imiter son exemple, jusque-là qu'il fit tuer par ses archers un capitaine, son complice à Montereau, qui refusait de partir. C'était un premier pas fait vers un rapprochement avec la maison de Bourgogne. Bien des gens assiégeaient déjà Philippe pour qu'il aidât le roi à mettre ceux-ci hors du royaume. Jamais la haine n'avait été si forte contre les Anglais. Les chevaliers bourguignons eux-mêmes ne cachaient pas leurs antipathies. Perrin Grasset, un de ces aventuriers qui continuait les anciens chefs de compagnie, s'étant emparé de la Charité-sur-Loire, et menaçant de la livrer aux Anglais sur une difficulté qui s'élevait entre lui et Philippe, l'indignation fut aussi grande à Dijon qu'elle eût pu l'être à Bourges. Jean de Bretagne penchait pour le roi déshérité, mais il avait peur des Anglais. Il n'aurait pas attendu longtemps, si son cousin de Bourgogne eût voulu s'entendre avec lui. Mais Philippe le Bon n'osait sacrifier la famille à la patrie. Le cadavre de son père se dressait toujours entre Charles et lui. C'était comme autrefois, après le meurtre de la rue du Temple, excepté que la nature loyale du fils de Jean se refusait à une *paix fourrée*. Pendant que les amis du roi le tâtaient en vain, Richemond entraîna du moins son frère, qui vint à Saumur rendre hommage à Charles de son duché, le 7 octobre 1425. Sur-le-champ Bedfort envoya ses soldats dans la Haute-Bretagne, et Richemond, pour *étrenner* son épée de connétable, vint attaquer Saint-James de Beuvron, où les envahisseurs avaient établi leur quartier général. Mais, dès son début, il se sentit mal appuyé par son nouveau maître. Tous les anciens conseillers de Charles n'avaient pas disparu de la cour. Le sire de Giac.

celui que la voix publique accusait d'avoir conduit Jean sans Peur à Montereau, remplissait maintenant le rôle de Tanneguy du Châtel et exploitait les ressentiments du roi contre cette soumission si hautaine qu'elle semblait presque un patronage. A peine le connétable était-il arrivé devant Saint-James, que l'argent lui manqua. Ses lettres restèrent sans réponses, et les hommes d'armes, mal payés, commencèrent à se retirer, chacun de son côté. Richemond, attaqué par les Anglais au moment où son armée se désorganisait de la sorte, pensa périr dans la mêlée, et revint furieux à Issoudun, où était le roi. Ce n'était pas alors le temps du respect pour une royauté qui se trouvait à la merci de ses défenseurs. Le lendemain de l'arrivée du connétable, ses archers allèrent de grand matin à la maison du sire de Giac, et rompirent la porte. On l'arracha à demi nu de son lit, et comme on l'emmenait



hors la ville, la garde du roi arriva. « Ne bougez pas, dit Richemond, et retournez : ce qui se fait est pour le service du roi. » Le procès du

malheureux ne fut pas long. Conduit à Dun-le-Roi, un des châteaux de Richemond, il fut bientôt convaincu de tous les crimes, même d'avoir donné une de ses mains au diable, et on le jeta à l'eau [1426]. Ensuite le connétable repartit pour la guerre, s'inquiétant peu de ce qu'en dirait le roi. A son retour, il trouva la place du sire de Giac occupée par un écuyer d'Auvergne, Lecamus de Beaulieu, homme adroit et ambitieux, dont il ne fut pas content. La cour était à Poitiers. Lecamus de Beaulieu se promenant sur sa mule, dans les prairies voisines de la ville, deux soldats du maréchal de Boussac tombèrent sur lui et le tuèrent. Charles se répandit en menaces, en voyant la mule de son favori rentrer au château sans cavalier; mais on l'apaisa, et pour s'épargner la peine d'une troisième exécution violente, Richemond voulut lui donner un conseiller de sa main. Il choisit Georges de la Trémouille, qui venait d'épouser la femme du sire de Giac, l'ancienne maîtresse de Jean sans Peur. Charles, qui connaissait l'esprit de domination du sire de la Trémouille, redoutait de nouvelles violences, et résista longtemps. Vaincu à la fin par les instances menaçantes du connétable : « Vous me le donnez, mon cousin, lui dit-il, mais vous vous en repentirez; je le connais mieux que vous [1427]. »

En effet, la lutte s'engagea aussitôt entre le connétable et le favori de sa création. Pontorson, qu'il avait enlevé aux Anglais, lui fut repris, malgré tous ses efforts. Sa gloire militaire, déjà si compromise, s'éclipsa entièrement devant les exploits de Dunois, le bâtard de Louis d'Orléans, celui dont Valentine disait « qu'il lui avait été volé, » et qui battit, à Montargis, trois mille Anglais avec seize cents hommes. Enfin, Jean de Bretagne, serré de près par Bedfort, s'étant rallié, de guerre lasse, à la cause anglaise [8 septembre 1427], l'on ne garda plus de ménagements avec son frère, et quand ses fourriers se présentèrent aux portes de Châtellerault, où il avait donné rendez-vous aux seigneurs de la Marche et de Bourbon pour concerter ensemble la ruine de la Trémouille, celui qui gardait la ville pour le roi leur en refusa l'entrée. Richemond céda, non sans avoir tenté de s'emparer de Bourges, et se retira avec madame de Guyenne dans sa ville de Parthenay, laissant un vide cruel dans le camp royal. L'avenir de la France et de son roi devenait plus inquiétant de jour en jour. « Tant de la pécune du roi que de la mienne, disait plus tard son trésorier en rappelant cette triste époque, il n'y avait pas en tout quatre écus. » On lit dans les *Vigiles* de Charles VII, que La Hire et Saintrailles le visitant un

jour, il ne put trouver pour leur repas que deux poulets et une queue de mouton. « En même temps, le royaume jusqu'à la Loire était devenu comme une vaste solitude ; les campagnes étaient désertes ; il n'y avait plus d'habitants que dans les bois et dans les forteresses, encore les villes étaient bien plutôt des logis pour les gens de guerre que des demeures pour les citoyens. La culture était délaissée, hormis à l'entour des murailles, sous l'abri des remparts et à la vue de la sentinelle du clocher. Dès qu'elle voyait l'ennemi, les cloches étaient sonnées, les laboureurs en toute hâte rentraient dans la ville ; les troupeaux, aussitôt qu'ils entendaient le son du tocsin, avaient pris l'instinct de s'enfuir d'eux-mêmes, et se pressaient aux portes pour se mettre en sûreté. » (De Barante, tome V.)

Une seule chose rendait encore quelque espoir aux défenseurs de la nationalité expirante, c'est que le duc de Bourgogne se sentait mal à l'aise dans la compagnie des Anglais. Quelques égards que lui témoignât leur régent, il restait froid avec eux depuis ses démêlés avec Glocester, et Richemond, malgré sa disgrâce, envoyait messager sur messager à son beau-frère, qui semblait ne refuser qu'à contre-cœur. Bedfort comprit qu'il n'y avait pas de temps à perdre, et laissant derrière lui ce qui résistait encore çà et là dans les provinces au nord de la Loire, il résolut d'aller chercher le roi de Bourges jusque dans les provinces où il l'avait confiné. Dix mille Anglais passèrent la Loire à Beaugency, sous la conduite du comte de Salisbury, et vinrent camper devant les Portereaux, un des faubourgs d'Orléans, jeté au delà du pont.

Toutes les petites places de la Loire avaient été enlevées par les Anglais. Orléans était le dernier rempart de Charles VII de ce côté ; la ville prise, les royalistes se trouvaient débordés de tous côtés, par la Loire, par la Bretagne, par le Nivernais et la Savoie, dont le duc, favorable, il est vrai, au roi de France, faisait cause commune avec les Bourguignons. Heureusement que le projet de Bedfort avait transpiré : on s'était préparé de longue main à l'attaque. Les bonnes villes du Midi avaient envoyé de grosses sommes à Orléans. Une aide de 400,000 écus avait été votée par les états assemblés à Chinon. Graciés par le danger, les seigneurs exilés de la cour avec Richemond furent rappelés auprès du roi, lui seul excepté ; c'était un serviteur trop despotique pour qu'on eût sitôt recours à lui. Les Orléanais acceptèrent de bonne grâce le siége qui les menaçait. Chacun se taxa. On rasa les

Portereaux, pour que les Anglais ne pussent s'y loger. Par une singulière précaution, digne de ce temps de foi naïve, les rues d'Orléans furent tout à coup remplies de longues processions, où l'on promenait les reliques des saints par la ville, en s'excusant d'avance à Dieu de tous les désordres qui allaient inévitablement éclater en présence de l'ennemi.

Salisbury arriva le 12 octobre 1428, et commença par emporter le fort des Tournelles, situé du côté de la Sologne; mais avant qu'il eût eu le temps d'entourer la ville, Dunois s'y était jeté avec Boussac, La Hire, Chabannes, et tout ce que le roi avait pu lui donner de troupes, Français, Écossais, Aragonnais, Lombards. Le comte de Salisbury, voyant bien qu'Orléans le tiendrait longtemps, fit alors élever des bastilles tout autour des remparts pour l'avoir au moins par famine; mais il fut tué dès les premiers jours du siége. Il regardait la ville du haut du fort des Tournelles : un coup de pierrier lui emporta la moitié du visage, et huit jours après, il expira à Meun, exhortant ses capitaines à pousser hardiment le siége. L'on combattit tout l'hiver avec un égal courage, sans avancer ni reculer de part et d'autre. De nouveaux renforts arrivaient chaque jour au camp et dans la ville; au mois de février, quatre mille hommes d'armes d'Écosse, de Gascogne et d'Auvergne, sous la conduite de Jean Stuart et du comte de Clermont, se mirent en marche pour Orléans, juste à l'époque où sir Jean Falstaff amenait aux Anglais un immense convoi de vivres et de munitions, dont Paris avait fait les frais. Stuart et Clermont se concertèrent avec la garnison d'Orléans pour l'enlever au passage; mais Dunois, s'étant trop hâté de partir, se trouva le premier en face de Falstaff, au village de Rouvray, et pendant qu'il attendait l'armée du comte de Clermont, le capitaine anglais eut le temps de ranger ses gens en bataille, derrière ses chariots et les pieux des archers. Les Écossais, qui marchaient à l'avant-garde, parurent enfin, et forcèrent Dunois à commencer sur-le-champ l'attaque. Elle se fit à la manière anglaise, les hommes d'armes à pied; et les chevaliers de Dunois, peu faits à ce genre de combat, ne purent rompre les palissades des archers, qui du haut de leurs chariots les criblaient à l'aise d'une grêle de flèches. Les Écossais n'étaient pas plus heureux. Une troupe de Gascons, qui était restée à cheval, se précipita en vain sur un point de la ligne ennemie défendu par des arbalétriers parisiens. La confusion se mit alors dans les rangs des assaillants, et Falstaff ayant lancé ses archers en

avant, comme à Azincourt, la déroute devint générale. Dunois, blessé dans la mêlée, faillit tomber sous les coups des Anglais. Jean Stuart y fut tué avec son frère Guillaume et six cents hommes d'armes, et le comte de Clermont, qui n'avait pas donné, ayant jugé inutile de se compromettre dans une affaire entamée sans lui, toute cette foule de gens de guerre, qui ne montait pas à moins de huit mille hommes en commençant, alla s'abriter en désordre derrière les remparts d'Orléans, poursuivie par les deux mille cinq cents hommes que Falstaff avait avec lui. La fortune du siége semblait s'être décidée dans cette journée, que l'on nomma *la journée des harengs*, parce que le convoi, parti aux approches du carême, se composait en grande partie de poisson salé. Déjà l'inquiétude se mettait à la petite cour de Chinon, où Charles VII, endormi dans les bras d'Agnès Sorel, attendait avec trop de philosophie peut-être ce qu'allaient devenir Orléans et sa couronne. La terreur était plus grande encore dans la ville assiégée, qui se souvint alors qu'elle avait un duc prisonnier des Anglais, et qu'il avait d'abord obtenu du conseil d'Angleterre la neutralité pour ses états. On envoya Saintrailles au duc de Bourgogne, le prier de prendre sous sa protection les domaines de son cousin d'Orléans; et Philippe, moins favorable de jour en jour aux Anglais, saisit avec empressement cette occasion de mettre un terme à des progrès qui devenaient menaçants pour lui-même; car le jour où les pays de la couronne seraient tombés entre les mains des étrangers, c'était à ses dépens que devait s'achever la conquête de la France. Mais le régent, qui avait tant caressé le Bourguignon jusque-là, se crut peut-être assez fort pour se passer de lui. « J'aurais trop de regret, s'écria-t-il à la première marque d'intervention du duc, j'aurais trop de regret d'avoir battu les buissons, pour qu'un autre s'emparât des oisillons! » [4 avril.] Déjà même l'orgueil anglais se trahissait. On entendit dire un jour à Bedfort que le duc de Bourgogne pourrait bien s'en aller en Angleterre boire de la bière plus que son soûl. Philippe, irrité, rompit tout à fait avec lui et rappela les troupes qu'il avait devant Orléans; mais ce retour tardif ne pouvait sauver la ville. Les Anglais avaient poussé leurs travaux sur les deux rives, et maintenant leurs bastilles entouraient les murs. Une rangée de doubles fossés creusés de l'une à l'autre interceptait toute communication avec le dehors; les vivres commençaient à manquer dans la place, et malgré la résolution de Dunois et de ses compagnons, Orléans paraissait destinée au sort de Rouen et de Calais.

L'alarme était extrême auprès du roi de Bourges. On parlait d'abandonner les provinces de la Loire ouvertes à moitié aux Anglais, d'aller se retrancher dans quelque coin des montagnes du Midi, et d'essayer du moins de se maintenir dans les pays que traverse la chaîne des Cévennes. La partie était perdue pour Charles VII, s'il avait suivi ces conseils de la peur, et pourtant, dit-on, il semblait y prêter l'oreille. Une tradition populaire rapporte que ce fut Agnès Sorel qui ranima le courage défaillant du roi ; et qu'il resta à son poste pour ne pas rougir devant sa maîtresse. Vraie ou non, cette tradition a fait la gloire de



la belle Tourangelle. François Ier s'en est rendu l'interprète dans ces fameux vers, gravés de sa main, au dire de Saint-Gelais, sur une vitre du château de Chinon, et dont la véritable place est ici :

> Plus de louange et d'honneur tu mérite,
> La cause étant de France recouvrer
> Que ce que peut dedans un cloître ouvrer,
> Clause nonnain ou bien dévôt ermite.

Vers devenus historiques, et qui pourtant ne sont peut-être pas plus authentiques que la tradition elle-même, s'il faut en croire le style et l'orthographe de certains billets du *père des lettres*.

Mais, après tout, l'intervention d'Agnès Sorel n'agissait que sur la personne du roi, et il n'était pas le seul à qui la confiance manquât. Ce qu'il importait avant tout de *réconforter*, c'était l'armée encore démoralisée par le souvenir de la journée des harengs; c'était le peuple, tellement abattu devant les Anglais, qu'il ne songeait plus même à leur résister : une autre femme s'en chargea.

Pendant que l'on délibérait et que l'on tremblait à Chinon, une pauvre jeune fille de campagne qui arrivait de la Lorraine descendit dans une hôtellerie de la ville, et demanda à parler au roi. Elle se nommait Jeanne d'Arc, et venait de Domremy, son village, où, pendant qu'elle gardait les troupeaux de son père, elle avait entendu des voix qui lui disaient d'aller en France et qu'elle rendrait au *gentil dauphin* tout son royaume. Longtemps on l'avait prise dans son pays pour une folle et une sorcière ; mais elle passait ses journées dans les églises, et s'écriait qu'elle userait ses jambes jusqu'aux genoux, plutôt que de manquer à relever le royaume de France. « Si pourtant, disait-elle, j'aimerais mieux rester à filer auprès de ma pauvre mère, car ce n'est pas là mon ouvrage ; mais il faut que j'aille et que je le fasse, puisque mon seigneur le veut. — Qui est votre seigneur? lui demandait-on. — C'est Dieu. » Quand on la vit si pieuse et si résolue, il fallut bien faire ce qu'elle voulait. Ses *voix* lui avaient dit de prendre un habit d'homme. On lui donna un cheval et une épée, et vêtue en bourgeois avec les houzeaulx et le chaperon, elle se dirigea du côté de la Loire, sous l'escorte de deux gentilshommes et d'un archer. « Va, lui dit-on, advienne que pourra. »

Arrivée à Chinon à travers mille dangers, au milieu des bandes qui infestaient tous les chemins, Jeanne eut encore bien d'autres répugnances à surmonter. Les seigneurs voyaient avec plaisir cette jeune fille venue de si loin pour combattre. Ils étaient charmés de sa bonne grâce à cheval, et lui faisaient « courir des lances. » Mais les hommes de loi qui composaient le conseil, ennemis-nés de l'enthousiasme et du merveilleux, accueillirent moins bien les *voix* de la paysanne et sa mission d'en haut. Ils l'envoyèrent à Poitiers, où elle fut examinée par une commission de maîtres en droit et en théologie. Ceux-ci l'embarrassaient avec leurs arguments et leurs citations, mais ils ne pouvaient l'ébranler. « Je ne sais ni A ni B, disait-elle, mais je viens de la part du roi du ciel. Il y a plus au livre de messire qu'aux vôtres. » La défiance des légistes avait peine à s'évanouir. Ils envoyèrent des frères

mineurs faire une enquête à Domremy. On écrivit à Jean Gerson, qui vivait humble et caché à Lyon, enseignant les petits enfants, et toujours en crainte du duc de Bourgogne, son ennemi. L'archevêque d'Embrun, Jacques Gelu, composa tout un traité, dans lequel il justifiait, avec des textes de l'Écriture sainte, la mission divine dont la bergère de Domremy se prétendait chargée. Pour dernière épreuve, la mère du roi et la dame de Gaucourt s'assurèrent de sa virginité. Légistes, docteurs, religieux et nobles dames s'accordèrent enfin à convenir que Jeanne était une honnête et sainte fille. On la mit sur le pied d'un chef de guerre, avec un écuyer, un page, un chapelain et deux hérauts ; elle fut armée de pied en cap, seulement elle ne voulut point d'autre arme qu'une vieille épée, marquée de cinq croix, qui fut trouvée, comme elle l'indiqua, dans un ancien trophée, au pied de l'autel de Sainte-Catherine de Fierbois. Ses *voix,* qui l'avaient ordonné ainsi, lui révélèrent en même temps quelle forme devait avoir son étendard. Elle le fit faire en étoffe blanche, semée de fleurs de lis, portant d'un côté deux anges en adoration devant le Sauveur des hommes, et de l'autre, ces deux noms : *Jhesus, Maria.* Tout étant ordonné, la Pucelle se rendit à Blois, escortée d'une foule de gens de guerre, et y trouva un grand convoi qu'elle conduisit sur-le-champ à Orléans [28 avril 1429].

Depuis longtemps il n'était bruit que de cette merveilleuse fille dans la place et dans le camp. Les Anglais, saisis d'une terreur panique à son approche, abandonnèrent la bastille qu'ils avaient élevée du côté de la Sologne, à Jean-le-Blanc, près de l'endroit où l'on chargea le convoi sur des bateaux, pour le transporter dans Orléans, et le soir du deuxième jour après son départ, Jeanne débarquait au milieu des Orléanais, avec La Hire et deux cents lances ; le reste avait repris le chemin de la Touraine. Le 4 mai, un nouveau convoi arriva par la Beauce. La Pucelle et Dunois allèrent au-devant et le ramenèrent, enseignes déployées, à travers les bastilles des Anglais, qui, troublés de je ne sais quelles craintes mystérieuses, prenaient au sérieux la patriotique inspiration de la Pucelle et n'osaient plus s'aventurer contre elle. Bientôt les rôles changèrent : les assiégeants furent attaqués à leur tour dans leurs bastilles, au moment où le convoi venait d'entrer dans la ville. Quelques hommes d'armes, ne consultant qu'eux-mêmes, sortirent des portes en plein midi, et montèrent à l'assaut de la bastille Saint-Loup. La Pucelle, au retour de l'expédition, s'était jetée sur son

lit pour dormir ; reveillée en sursaut, elle s'arma à la hâte et courut à la porte de Bourgogne, où se livrait le combat. En trois heures, la bastille fut enlevée, et tous ceux qui la défendaient passés au fil de l'épée. « Jeanne était bien triste de voir tant de gens mourir sans confession ; elle en sauva quelques-uns qui s'étaient déguisés en prêtres, ayant pris des robes dans l'église Saint-Loup. » DE BARANTE. Le 7 fut la grande journée du siége. La veille, Jeanne avait commencé l'attaque du côté des Portereaux. Elle avait traversé la Loire dans une petite barque avec La Hire, traînant derrière eux leurs chevaux par la



bride, et mené les Français contre la bastille des Augustins, qui, malgré les efforts de Talbot, fut prise et brûlée. Il ne restait plus aux Anglais que le fort des Tournelles, où commandait sir Guillaume Gladesdale, un de leurs plus braves chevaliers. Sir Guillaume se défendit longtems avec bravoure, écartant les assaillants avec ses longues couleuvrines ; ses gens renversaient à coups de haches et de maillets tous ceux qui essayaient de dresser leurs échelles. Vers une heure après

midi, la Pucelle en prit une, et l'appliqua contre le rempart. Mais, comme elle montait, elle fut renversée dans le fossé par une flèche, qui l'atteignit entre le cou et l'épaule et qui sortit d'un demi-pied par derrière. Emportée à l'écart, elle arracha elle-même la flèche de sa plaie, sur laquelle on mit un appareil d'huile et de vieux lard, et s'étant retirée seule dans une vigne pour prier Dieu, elle retourna pleine d'ardeur à l'assaut. Déjà la poudre manquait aux Anglais. L'artillerie de la ville avait fait de larges brèches aux murailles. Un charpentier jeta une poutre en travers de l'arche brisée qui séparait le pont du premier rempart des Tournelles, et les hommes d'armes arrivant de ce côté, Gladesdale, qui se trouvait entre deux assauts, fut obligé de se réfugier dans l'intérieur de la bastille, où il périt bientôt avec les siens. Le lendemain, Suffolk mit le feu lui-même aux bastilles de la rive droite, et vint ranger en bataille ce qui restait de son armée sous les murs de la ville, comme pour offrir le combat. Mais on le laissa partir : la ville, délivrée, ne songeait plus qu'à s'abandonner à la joie ; la Pucelle avait hâte d'aller rejoindre *le gentil dauphin*, dont elle venait de sauver la couronne.

Ce n'était plus le moment d'argumenter et de douter. Jeanne fut reçue à Chinon comme une héroïne et comme une sainte, et pour obéir à sa volonté, Charles la renvoya de suite aux Anglais avec six mille hommes et le duc d'Alençon. La Pucelle avait le pressentiment de la courte durée de son rôle. « Je ne durerai qu'un an ou guère plus, disait-elle ; il me faut donc bien employer. » Jargeau, Meun, Beaugency, lui ouvrirent successivement leurs portes, et chemin faisant, elle entama la réconciliation de Charles avec son connétable, qui commençait à s'indigner du repos, quand les émotions de la guerre renaissaient plus animées que jamais, et qui venait avec quatre cents lances et huit cents archers imposer en quelque sorte ses services au roi de France. On n'osa point d'abord le recevoir au camp, et il prit ses quartiers à part dans la Sologne. Mais toutes les vieilles histoires de cour furent bientôt oubliées, quand on apprit que le fameux Falstaff était arrivé de Paris avec six mille hommes, et qu'il marchait aux Français, réuni à Talbot, qui commandait l'armée anglaise depuis la prise de Suffolk à Jargeau. « Ah ! beau connétable, s'écria Jeanne, vous n'êtes pas venu de par moi ; mais vous êtes le très-bien venu. » Richemond fit porter son étendard en avant, et vit cette armée, dans laquelle il se glissait pour ainsi dire furtivement, se ranger d'elle-même sous son comman-

dement. On était alors aux environs de Janville, en pleine Beauce. Les Anglais avançaient avec défiance dans ces plaines immenses où ils trouvaient à peine çà et là quelque jeune bois pour s'appuyer. Arrivés près de Patay, au lieu que l'on nomme les Coignées, pendant qu'ils cheminaient le long d'une haie plantée là par hasard, un cerf, qui venait de se lever devant les hommes d'armes de La Hire, se jeta tout à coup dans leurs rangs, et les Français avertis par leurs cris se rangèrent aussitôt en ordre de bataille. Il y eut un moment d'hésitation fatale dans l'armée anglaise. Les uns voulaient qu'on plantât sur-le-champ les pieux à l'abri de la haie, les autres décidèrent qu'on irait se retrancher à un quart de lieue de là, entre un petit bois et une forte abbaye du village de Patay. Mais l'avant-garde française qui accourait au galop y fut aussitôt que les archers, et avant qu'ils eussent eu le temps de piquer leurs pieux en terre, ils furent chargés à l'improviste et mis en déroute dès le premier choc. Deux mille Anglais restèrent sur la place. De tous leurs capitaines, Falstaff, qui avait pris la fuite dès le commencement de l'action, fut presque le seul qui échappa ; et la honte de cette journée irrita tellement Bedford, qu'il ôta le cordon de la Jarretière au vainqueur de Rouvray [18 juin 1429].

Ce fut alors le tour du régent de s'alarmer. Réveillé par le succès, l'amant d'Agnès Sorel venait de paraître enfin à la tête de ses gentilshommes. La Pucelle, qui sentait s'écouler le temps de sa mission, le pressait toujours de se laisser conduire à Reims. Il partit enfin le 28 juin suivi de douze mille combattants, tous pleins d'ardeur et de confiance, et prit sa route à travers la Champagne. C'était la première fois, depuis la mort de son père, qu'il revoyait les pays au delà de la Loire. Les compagnies bourguignonnes qui gardaient les villes le tinrent d'abord en échec. La garnison de Troyes l'arrêta toute une semaine, et déjà les vivres manquaient dans son camp. Ses soldats restèrent plusieurs jours sans manger de pain : ils vivaient de fèves vertes qu'ils cueillaient dans les champs, et d'épis égrenés. Le chancelier voulait qu'on revînt sur ses pas ; mais la Pucelle ne put s'y résoudre ; elle demanda trois jours, et prenant son étendard, elle conduisit les troupes aux remparts et fit combler les fossés avec des fagots et des fascines. On y jeta jusqu'aux planches qui servaient aux logis des hommes d'armes, et l'on allait donner l'assaut quand le parti français prit enfin le dessus dans la ville. Troyes ayant ouvert enfin ses portes, ce ne fut plus qu'une marche triomphale jusqu'à

Reims. Le peuple des campagnes venait au devant de son roi en criant : *Noël*, comme aux beaux jours de la royauté. Les bourgeois de Châlons envoyèrent leur évêque apporter au camp de Charles les clefs de la ville : le 15 juillet, le roi de Bourges entrait à Reims au son des cloches, et deux jours après on le sacrait roi de France. Pendant toute la cérémonie Jeanne se tint au pied de l'autel en habit de guerre, son étendard à la main. Après la messe, elle se jeta tout en larmes aux pieds du roi : « Gentil roi, s'écria-t-elle, ore est exécuté le plaisir de Dieu ! »



Le roi sacré, Jeanne se croyait quitte avec sa mission : les *voix* n'en avaient pas ordonné davantage. « Je voudrais bien, disait-elle à Dunois, que le gentil roi voulût me faire ramener auprès de mes père et mère qui auraient tant de joie à me revoir. Je garderais leurs brebis et bétail, et ferais ce que j'avais coutume de faire. » La naï-

veté de ce désintéressement sublime ne toucha pas les conseillers de Charles, pas plus que l'enthousiasme du début ne les avait gagnés. La Pucelle était devenue une trop bonne machine de guerre pour qu'on la rendît si vite à son troupeau, et la traitant en véritable homme d'armes, on l'emmena avec le reste de l'armée du côté de Paris. Mais l'inspiration ne se prolonge pas comme on renouvelle un bail avantageux. La Pucelle, exploitée par le prince qui lui devait la couronne, ne se prêtait qu'à contre-cœur à cette profanation de l'esprit de Dieu, et dès lors elle ne fit plus rien. Elle avait cessé de croire en elle, sa mission avait passé, ses *voix* se taisaient, et d'ailleurs l'épée miraculeuse de Fierbois ne venait-elle pas de se briser en route, symbole du charme qui avait été rompu. Cependant, toute découragée qu'elle fût en arrivant aux portes de Paris, elle ne s'en conduisit pas avec moins de bravoure, mena les soldats à l'attaque du fossé, et y resta bien longtemps après que les chevaliers se furent retirés. Elle partit de là navrée de douleur, car elle s'était aperçue que les seigneurs, jaloux de son influence, avaient résolu sa perte : renversée d'un coup de pierre dans le fossé pendant qu'elle escaladait la muraille, elle les avait vus rester immobiles, et ce jour-là elle aurait été prise par les Anglais, si les soldats avertis à temps ne fussent accourus pour la délivrer. En vain pour l'apaiser Charles VII anoblit sa famille, et changea son nom de Jeanne d'Arc en celui de Jeanne de Lys, faveur royale qu'elle ne demandait pas et dont la postérité n'a pas tenu compte; la pauvre fille sentait que son heure approchait, et ni caresses ni flatteries ne pouvaient calmer son âme en peine. Enfin s'étant jetée dans la ville de Compiègne, qu'assiégeaient alors les Bourguignons et les Anglais, elle fut jetée à bas de son cheval dans une sortie qu'elle tenta, et Guillaume de Flavy, qui commandait la place, y rentra sans elle [1430]. Maîtres enfin de la *sorcière* qui avait ruiné leurs affaires, et dont l'idée seule faisait fuir dans les bois leurs archers des communes, quand on venait les chercher pour les mener en France, les Anglais comptaient bien lui faire payer cher le miraculeux de ses succès, et du *Te Deum* qu'ils avaient commandé aux clercs de Notre-Dame, ils passèrent bientôt à une vengeance moins innocente. Un tribunal de moines et de prêtres vendus à leur cause se forme à Rouen sous la présidence de Pierre Cauchon, l'évêque de Beauvais, et la Pucelle retombe une seconde fois entre les mains de ces docteurs qui lui avaient inspiré tant d'effroi, lors de son arrivée à Chinon. Mais



Jeanne d'Arc dans sa prison.

il y avait quelque chose de plus qu'une dérision dans les paroles de ceux-ci : un des plus infâmes procès dont il soit parlé dans l'histoire vient fondre sur la malheureuse prisonnière ; on l'accuse de s'être vendue au diable, et de s'être prostituée aux seigneurs de la cour de France, elle si pieuse et si chaste ; on l'accuse d'avoir porté des habits d'homme ; d'avoir assisté au sacre du roi, son étendard à la main ; et sur une longue suite de crimes semblables, on la condamne *à la prison perpétuelle, au pain de douleur et à l'eau d'angoisse*. Bedfort trouva le jugement trop doux, et fit entendre au tribunal qu'il n'était pas content de lui : on l'eut bientôt satisfait. Jeanne avait été forcée de prendre un vêtement de femme ; un matin, en se réveillant, elle ne le trouva plus sous son chevet, et remit ses anciens habits. Dans ce moment ses geôliers paraissent. Convaincue de désobéissance aux arrêts de l'église, elle est ramenée devant ses juges, et condamnée comme relapse au supplice des sorcières, qui était celui du feu. La Pucelle entendit sans se plaindre cette infâme sentence, et, toute tremblante qu'elle se sentait en voyant les soldats anglais se presser avec une joie féroce autour de son bûcher pour y jeter chacun son fagot, elle y monta avec courage et fut étouffée par les flammes en prononçant les noms de Jésus et Marie [1431]. » (*Cahiers d'histoire.*)

Ce sera une tache éternelle à la mémoire de Charles VII, que le délaissement profond dans lequel il laissa la Pucelle d'Orléans dès qu'elle fut tombée aux mains des Anglais. Ce n'était pas ainsi que son grand-père en avait agi avec son Breton du Guesclin. Mais peut-être aussi qu'il était las de l'instrument, maintenant qu'il pouvait s'en passer, maintenant que l'élan était imprimé et que les soumissions lui arrivaient de toutes parts. Encore quelque temps et ce n'allait plus être qu'un embarras, que cette *peronnelle de bas-lieu*, comme l'appelait le sire de Gamaches, qui gourmandait les hommes d'armes, et tenait si peu de compte de toute la *clergie* des conseillers. La laissant se débattre avec Pierre Cauchon et ses acolytes, Charles ne songea plus qu'à pousser en avant. Le Gâtinois, la Brie, toutes les villes de l'Oise et de la Marne avaient reconnu leur roi lors de son expédition contre Paris. Richemond, poursuivi par les jalousies de cour, malgré sa victoire de Patay, n'avait pu être du voyage de Reims ni des conquêtes qui suivirent : il s'en dédommageait en Normandie, où il faisait pour ainsi dire la guerre en son nom. Son frère, toujours indécis entre la France et l'Angleterre, toujours l'esclave du succès, revenait à

Charles VII, à mesure que la fortune se déclarait pour lui. Philippe le Bon, de plus en plus ébranlé, avait essayé de négocier avec le parti royal, et il s'avançait tellement déjà que pour le ramener à lui, Bedfort n'avait pas balancé à se démettre, en sa faveur, de la régence de France. Encore le Bourguignon s'était-il fait prier longtemps avant d'accepter! Paris même, le centre de la domination anglaise, la ville bourguignonne par excellence, commençait à oublier sa vieille haine contre les Armagnacs. Le sacre de Reims déplaçait définitivement la question et ne laissait plus de ressource au subterfuge. Au commencement de 1430, on découvrit un complot qui avait pour but de livrer la ville au roi : bourgeois, gentilshommes, conseillers du Parlement et du Châtelet, tous les ordres y avaient trempé. Cent cinquante personnes furent arrêtées dans la semaine de la Passion. La veille de Pâques fleurie, il y eut six exécutions aux halles. Les railleries pleuvaient parmi ce peuple mobile et moqueur sur ces anciens vainqueurs qui, il y avait deux ans à peine, faisaient tout trembler devant eux. Étant allés faire, à l'époque même du complot, une expédition malheureuse contre Lagny, on disait aux halles qu'ils n'y avaient tué qu'un coq, et quand ils revinrent, les plaisants soutinrent que c'était pour se confesser et faire leurs pâques.

Bedfort faisait tête cependant à la mauvaise fortune. Pour arrêter le duc de Bretagne dans sa défection, il lui donna le Poitou au mois d'octobre. Au mois de mars, il avait donné la Champagne et la Brie au duc de Bourgogne, pour qui son nouveau titre de régent n'était pas encore un lien suffisant. Mais ce n'étaient là que des dons illusoires, puisque ces provinces étaient maintenant sous la domination royale. En 1431, Philippe échappa encore une fois aux Anglais. Tous ses états étaient en feu. Dans certaines parties de la Bourgogne, on n'avait pu faire de récolte depuis deux ans. En Flandre, les Liégeois lui avaient déclaré la guerre. Il avait encore d'autres ennemis sur les bras en Lorraine, où il soutenait le comte de Vaudemont contre René d'Anjou, appuyé par Charles VII. Réduit à demander quartier, il signa une trêve pour deux ans, le 8 septembre, et des conférences pour une paix définitive s'entamèrent à Arras, sous la direction du cardinal de Sainte-Croix, le légat du pape Eugène IV. Ne sachant plus comment réchauffer les sympathies de ses premiers partisans, Bedfort eut recours enfin à une scène d'apparat sur laquelle il comptait beaucoup. Le 2 décembre 1431, le fils de Henri V, ce monarque invisible, au nom duquel se faisait

toute cette guerre, vint enfin se montrer en grande pompe aux Parisiens, qui le reçurent en criant *Noël!* et avec toutes les magnificences en usage aux entrées des rois. Les échevins portaient un dais au-dessus du jeune prince, et chaque corps de métier en prenait les cordons à son tour. On jouait des mystères dans les rues. On conduisit Henri VI aux Tournelles, où il devait dîner, et comme le cortége passait devant l'hôtel Saint-Paul, on aperçut la reine Isabeau qui s'était mise aux fenêtres. « On dit à l'enfant royal que c'était sa grand'mère; les deux ombres se regardèrent; la pâle jeune figure ôta son chaperon et salua;



la vieille reine, de son côté, fit une humble révérence, mais se détournant, elle se mit à pleurer. » (MICHELET.) C'était un triste spectacle pour la veuve de Charles VI que cet enthousiasme de commande, dont elle n'avait pas même sa part, au moment où triomphait son fils,

qu'elle avait renié en vain. La présence de cet inconnu, qu'il était forcé d'appeler son roi, n'avait fait qu'ajouter aux regrets du peuple. Quand vint le jour du sacre (17 décembre), on vit bien que ce n'était pas là un véritable roi du pays. Tout se fit en désordre, sans intelligence et sans amour. Un prélat étranger, le cardinal de Winchester, sacra le jeune monarque à Notre-Dame, au mépris des droits de l'évêque de Paris, qui ne le pardonna pas aux Anglais. Après le sacre, on alla dîner sur la table de marbre au Palais. Mais les Anglais, qui réglaient tout, y mirent tant de négligence, que la populace envahit les places : les échevins, les docteurs de l'Université, les présidents au parlement, race grave et vaniteuse, furent culbutés par la foule en cherchant à se faire jour jusqu'aux tables, et ils eurent l'affront de se trouver assis



pêle-mêle avec les savetiers et les derniers du peuple. On était au dimanche, et les viandes avaient été préparées le jeudi. Enfin le roi s'en retourna à Rouen où Bedfort le croyait plus en sûreté, sans avoir aboli un impôt, délivré un prisonnier, ni fait une aumône à l'Hôtel-Dieu. Les bourgeois regrettèrent les dépenses qu'ils avaient faites pour

le recevoir. « Ils disaient que lorsqu'un orfèvre ou quelque riche bourgeois mariait sa fille, il faisait mieux les choses que tous ces Anglais... Mais il ne fallait pas le dire tout haut. » (DE BARANTE.

Chaque jour était marqué par quelque nouveau revers de cette domination qui s'en allait. Henri VI était encore à Rouen, que la ville pensa tomber au pouvoir des Français. Ils tenaient déjà le château, et peut-être allaient-ils s'emparer du roi lui-même, quand ils se querellèrent entre eux pour le butin, et l'entreprise avorta [3 février 1432]. Au commencement de la belle saison, Dunois, s'étant mis en campagne avec trois ou quatre mille hommes, commença par s'emparer de Chartres. Il s'entendit avec maître Sarrazin, prédicateur jacobin, qui attira tout le peuple dans une église, à l'un des bouts de la ville, et à la même heure, deux marchands chartrains, Jean Conseil et le petit Guillemin, se présentèrent à la porte opposée. Ils arrêtèrent leurs chariots sous la porte, donnèrent deux aloses aux bourgeois qui étaient de garde, et se mirent à causer avec eux. Pendant ce temps, Dunois arrivait à toute bride avec ses gens. Il parut à l'improviste, et entra presque sans combat dans la ville. En Normandie, Ambroise de Loré, un des plus hardis partisans de l'armée française, vint insulter les Anglais à la Saint-Michel, jusque dans les faubourgs de Caen, au moment où se tenait, à Bourg-l'Abbé, la célèbre *Foire aux oignons*, et malgré la garnison, il emmena plus de cinq mille prisonniers. Un nouveau coup de tête de Richemond vint servir encore malgré lui Charles VII, en hâtant sa réconciliation avec les deux ducs de Bourgogne et de Bretagne. Le connétable, pour obéir à sa haine contre les Anglais, bataillait toujours en dépit du roi ; mais il se lassa à la fin de ce rôle de serviteur importun que lui faisait jouer la Trémouille. Une intrigue d'amourette ayant livré cette année Montargis aux Anglais, ce fut un prétexte pour renouer contre le ministre favori la ligue qui avait échoué en 1426. Tous les préparatifs se firent dans le château de Richemond, à Parthenay. La Trémouille était avec son maître au Coudray, près de Chinon. Quarante ou cinquante Bretons, commandés par le neveu du connétable, arrivèrent pendant la nuit sous les murs du château, dont le gouverneur était d'intelligence avec eux : introduits par une fausse porte, ils montent à la chambre de la Trémouille, qui saute du lit pour se mettre en défense, et est renversé d'un coup d'épée dans le ventre sur le carreau. On l'emmena prisonnier, et Charles VII, ne le voyant plus, l'oublia bientôt. Il prit Charles d'Anjou,

son beau-frère, et sous l'influence bienveillante de ce dernier, Richemond rentra enfin en grâce auprès du roi qu'il avait traité tant à la legère. Avec Richemond, la Bretagne fut rendue à la cause de Charles VII et les négociations reprirent plus activement que jamais dans la conférence d'Arras [1435].

Les Anglais ne pouvaient rien contre un parti qui se fortifiait au milieu même de ses désordres. Les pays restés sous leur domination s'agitaient pour la secouer. Les désastres des dernières années ayant dégoûté les archers de leurs communes de la guerre de France, ils avaient été obligés d'armer les paysans de Normandie pour suppléer aux renforts qui n'arrivaient plus par la mer. Les paysans se révoltèrent dans la Basse-Normandie, poussés plutôt, il est vrai, par la misère que par un sentiment de nationalité. En peu de jours, ils furent cinquante à soixante mille, et conduits par le sire de Quatrepié ou Quantepié, ils osèrent se présenter sous les murs de Caen. Il s'en fit là un horrible massacre, et Ambroise de Loré, qui venait se mettre à leur tête avec cent lances et deux cents archers, arriva trop tard pour utiliser le mouvement au profit de la cause royale. Ces grandes masses populaires se dissipaient aussi facilement qu'elles se formaient. Le comte d'Arundel, qui commandait en Normandie, ayant traité avec les paysans les plus influents, chacun commença à regagner sa cabane, et ceux qui s'obstinèrent à rester sous les armes furent exterminés à Saint-Sauveur, sur les bords de la Dive. Néanmoins l'irritation était si grande, qu'à peine la révolte apaisée dans la Basse-Normandie, le pays de Caux s'insurgea à son tour. Un gentilhomme, nommé Le Carnier, réunit plus de vingt mille paysans, qui se répandirent dans la campagne, et commirent tant d'excès, que bientôt on n'y vit plus ni hommes ni femmes : tout s'était réfugié dans les forteresses. Puis ils se débandèrent, et s'en allèrent piller à l'aventure dans les autres provinces. La guerre se continuait à travers ces convulsions, mais avec plus d'opiniâtreté que de vigueur. Richemond la conduisait dans les pays de l'Ouest ; il pensa livrer une bataille sérieuse sur la fin de 1434 ; mais, comme il arrivait si souvent entre ces bandes blasées au jeu, les deux armées se virent et se laissèrent aller. Ce fut à Sillé-le-Guillaume, dans la lande du Grand-Ormeau. Le comte d'Arundel étant venu assiéger la place, le commandant Aimery d'Anthenèse recula devant un siége, et promit à l'instant de se rendre, si dans six semaines il n'était secouru. Le connétable y amena toute la noblesse de la Normandie et du

Maine, et prit position dans la lande. Tout se réduisit à quelques escarmouches; et le jour marqué, à l'heure de midi, le secours ayant paru, aux termes de la convention, les Anglais quittèrent la place. C'était tout ce que demandait Richemond. Il n'était venu que pour faire honneur à l'engagement d'Aimery, car depuis longtemps les Français avaient la réputation de ne plus secourir leurs places. Du reste, il tenait si peu à celle-là, que le lendemain il voulait la brûler, et faire couper la tête au commandant qui s'était ainsi déchargé sur lui du soin de la défendre.

Sur ces entrefaites, Bedfort vint à mourir (14 septembre 1435). Seul depuis longtemps, à force d'adresse et de concessions, il maintenait le duc de Bourgogne dans l'alliance anglaise. Sa mort rompit le dernier lien qui rattachait Philippe à la cause des étrangers. Six semaines après, il signa enfin le fameux traité d'Arras qui devait mettre un terme à cette longue querelle des Armagnacs et des Bourguignons, devenue si fatale au royaume depuis que les Anglais y avaient pris part. Ce ne fut pas gratuitement toutefois que le fils de Jean consentit à oublier Montereau. Il se fit donner Mâcon, Auxerre, Gien, Boulogne, Péronne, Troyes et Montdidier, et fut exempté, sa vie durant, de tout hommage et de toute *subjection* envers le roi de France. Charles faisait amende honorable du meurtre de Jean sans Peur, et s'engageait à élever sur le pont même où il avait été commis « une croix en pierre bien taillée, et entretenue perpétuellement aux dépens du roi. » Non content d'éterniser ainsi sa honte, le roi permettait à ses propres vassaux de servir le Bourguignon contre lui, s'il enfreignait jamais le traité. Les deux cardinaux de Chypre et de Sainte-Croix, envoyés, le premier par le concile de Bâle, l'autre par le pape Eugène, déchargèrent Philippe, au milieu de l'église de Saint-Waast, de tous les serments qu'il avait pu faire aux Anglais. Ensuite il jura la nouvelle paix sur le crucifix, et tous les seigneurs bourguignons et français la jurèrent après lui. Cette réconciliation avait été si fort désirée, qu'on avait encore confiance en ce traité, même après tant de leçons. Quand ce fut au tour du sire de Lannoy à étendre la main sur le crucifix : « C'est de cette main, se mit-il à dire tout haut, que j'ai juré cinq fois la paix durant cette guerre ; mais je promets à Dieu que de ma part celle-ci sera tenue, et que jamais je ne l'enfreindrai. » Charles en recevant le traité assembla sur-le-champ les états à Tours, prêta serment en leur présence, et fit chanter un *Te Deum*. « Il y a longtemps,

dit-il aux ambassadeurs de Bourgogne en leur prenant les mains, il y a longtemps que je languissais après cette heureuse journée, il nous faut en remercier Dieu. »

A quelque temps de là, la reine Isabeau mourut à Paris, pauvre et abandonnée. Le délaissement la suivit jusqu'à la tombe. Jean Giffart son conseiller, et maître Happart, son confesseur, menaient le convoi à la suite duquel il ne parut qu'une dame allemande et quelques filles de son hôtel. On mit le corps dans un petit bateau, avec quatre personnes qui le conduisirent à l'île Saint-Denis, et les moines, auxquels



elle avait donné en mourant sa petite maison des Bergeries, à Saint-Ouen, lui firent entre eux, comme ils purent, un service dans leur abbaye désolée. Huit jours auparavant, les Anglais s'étaient emparés de Saint-Denis, tombé au pouvoir du roi dans son expédition de 1429. Les moines, qui avaient donné jusqu'aux tasses d'argent du réfectoire pour aider aux Français à soutenir le siége, demeuraient exposés aux violences des ennemis qui avaient tout détruit dans la ville, excepté leur abbaye et une tour qu'on nommait la Tour du Venin. Un jour, une troupe d'Anglais passa par Saint-Denis comme les religieux célé-

braient la messe. « Les soldats commencèrent à l'écouter. Mais ils étaient pressés. Au bout de quelques instants, un grand ribaut d'Anglais, la trouvant trop longue, monte à l'autel, prend le calice et les ornements ; les autres font comme lui, dépouillent les autres autels, brisent les reliques pour avoir l'or et l'argent, et continuent leur route chargés de butin. » (De Barante.) Ces violences approchaient de leur terme. Au printemps de 1436, Richemond se présenta sous les murs de Paris, accompagné de six mille hommes. Pendant qu'il assiégeait la Tour du Venin, un grand mouvement se préparait en sa faveur à Paris, où la tyrannie des Anglais n'était plus supportable. Le prévôt, Simon Morhier, qui leur était vendu, avait organisé une surveillance despotique qui révoltait les métiers. Personne n'osait plus paraître dans la rue sans le chaperon rouge, l'ancien signe de ralliement des Bourguignons, devenu celui des Anglais, comme l'écharpe blanche des Armagnacs avait transmis sa couleur au pavillon royal. Les bourgeois ne pouvaient plus sortir de la ville sans un sauf-conduit, et s'ils ne rentraient pas à l'heure dite, ils trouvaient les portes fermées. Souvent la nuit, ceux qui habitaient aux bords de la Seine entendaient jeter des corps à la rivière. Les Anglais craignaient tellement une trahison, qu'ils avaient menacé de la corde quiconque s'approchait des murailles sans être de garde. Toutefois ils ne purent empêcher les haines d'éclater. Michel Lailler, le chef du complot de 1422, renoua les fils d'une nouvelle conjuration, et envoya avertir le connétable de venir avec ses gens aux Chartreux. Richemond passa la Seine à Pontoise, embusqua des fantassins dans le village de Notre-Dame-des-Champs, qui touchait presque aux murs, et se glissant derrière les Chartreux, il fit avancer quelques hommes d'armes vers la porte Saint-Michel. Là, un homme monté sur le rempart leur fit signe du chaperon et leur cria : « Cette porte n'ouvre point, allez à la porte Saint-Jacques ; on besogne pour vous aux Halles. » Ceux qui étaient de garde à Saint-Jacques n'avaient point les clefs de la porte ; ils descendirent une grande échelle, et l'Isle-Adam y monta le premier, la bannière blanche à la main. Il se rappelait que c'était lui qui avait enlevé Paris aux gens du roi, dans le fameux coup de main de 1418. Les ferrements du pont-levis ayant été rompus, le connétable entra dans la ville à la tête de ses hommes d'armes, qui criaient : *Ville gagnée!* Le prévôt et les Anglais, aidés des débris de l'ancienne faction des bouchers, essayèrent en vain de se défendre. On tendit les chaînes dans les rues. Les pierres, les bûches,

les meubles pleuvaient sur eux des fenêtres. Ils se renfermèrent dans la Bastille, et demandèrent bientôt à capituler. Mais le peuple était si animé contre eux qu'il fallut les faire sortir du côté des champs, et que, tournant le rempart, ils vinrent s'embarquer pour Rouen derrière le Louvre. Encore ne purent-ils échapper aux huées de la populace, qui les attendait à la porte Saint-Denis, et les suivit jusqu'à la rivière en criant : « A la queue! à la queue! » (13 avril 1436.)

Philippe avait voulu rester neutre dans les premiers jours qui suivirent la signature du traité d'Arras; mais la force des choses l'emporta bientôt. Les Anglais de Calais s'étaient mis à courir sur ses terres : il reprit le dessein de son père et de son grand-père, et, rassemblant trente mille hommes de ses communes flamandes, il vint en grand appareil assiéger cet avant-poste ennemi jeté comme une menace éternelle au milieu de ses domaines, juste entre la Flandre et l'Artois. Le siége durait depuis un mois, et l'on n'avait point vu encore la flotte qui devait bloquer Calais du côté de la mer. Elle arriva enfin le 25 juillet, et coula de vieux navires chargés de pierre, avec d'énormes ancres de plomb, dans le travers de la passe qui conduit au port. Mais à la marée basse la garnison vint dépecer les carcasses, et le flot emporta les pierres. La flotte ne pouvait croiser longtemps dans ce canal étroit du Pas de Calais, un des parages les plus dangereux de l'Océan. Cette première tentative ayant échoué, elle remit à la voile pour la Hollande, et les Flamands, qui voyaient le siége traîner en longueur, commencèrent alors à murmurer et à parler de départ. Un maître maçon, Jacques de Zaghère, doyen des métiers de Gand, s'était prononcé énergiquement pour le retour. La sédition s'étant mise dans le camp, Zaghère plia le premier sa tente, et tous partirent à l'instant, défonçant les barriques de vin et de bière qu'ils ne pouvaient emporter. Ils ne prirent pas même le temps d'emmener l'artillerie, qui devint la proie du duc de Glocester, débarqué le lendemain avec dix mille hommes.

Cet échec, à l'extrémité du royaume, n'arrêta point les progrès de la cause royale. Charles VII, qui prenait à cœur sa royauté depuis qu'elle n'était plus un vain titre, avait secoué enfin la philosophie indolente du roi de Bourges, et, rival de ses capitaines, il conduisait lui-même ses hommes d'armes au combat. On l'appelait à Paris, mais avant d'y entrer il voulut, pour ainsi dire, en acheter la joie par quelque action d'éclat. Prenant avec lui six mille hommes, il vint assiéger en personne Montereau-sur-Yonne, la ville de funeste mémoire. Sir Thomas Guer-

rard, qui commandait la place, en disputa bravement l'entrée, et, même après que la brèche eut été pratiquée, il arrêta les Français encore plus de huit jours. L'Yonne passait dans les fossés, dont elle rendait le passage fort dangereux : mais l'heure de l'assaut venue, Charles s'y jeta un des premiers l'épée au poing, ayant de l'eau jusqu'au-dessus de la ceinture, et s'élançant sur l'échelle qui avait été adossée contre la muraille par Bourgeois, le soldat chéri de Richemond, un de ces héros subalternes auxquels il n'a manqué qu'une armée, le roi parut sur la brèche avant presque tous les siens. La chose était trop nouvelle pour ne pas enflammer les gens de Charles VII : ils se précipitèrent à l'assaut et emportèrent la place. Charles pouvait dès lors se montrer aux Parisiens, et avec d'autant plus d'assurance qu'il avait en quelque sorte combattu pour eux, car la garnison de sir Thomas interceptait tous les arrivages de denrées de la Bourgogne. De Montereau le roi se rendit à Saint-Denis, et le 12 novembre de cette année Paris le reçut enfin dans ses murs. « Beaucoup d'honnêtes gens pleuraient de joie en revoyant le roi, leur vrai et naturel seigneur, avec son fils le jeune dauphin, qui rentraient dans leur bonne ville après une si longue absence et tant de malheurs. Lui aussi avait les larmes aux yeux d'être si bien reçu. » (De Barante.) Le prévôt des marchands et ses échevins, l'évêque avec son clergé, l'Université, le parlement, étaient allés à sa rencontre lui porter les clefs de la ville à la Chapelle. De là jusqu'à Notre-Dame, il ne trouva sur son passage que magnifiques tentures et joyeux spectacles. Devant Saint-Lazare caracolait une mascarade à cheval, représentant les sept vertus théologales et cardinales, et les sept péchés capitaux. Quatre échevins l'attendaient à la porte Saint-Denis avec un dais de drap d'or, sous lequel il continua sa route. Là parut en l'air un enfant habillé en ange, qui semblait descendre du ciel, et qui portait l'écu de France, à fond d'azur avec trois fleurs de lis d'or, et au même instant un chœur invisible fit entendre ces quatre vers, où ne respirait plus rien du vieil esprit de Marcel et des Legoix :

Très excellent roi et seigneur
Les manants de votre cité
Vous reçoivent en tout honneur
Et très-grande humilité.

Seulement, pour rappeler à Charles VII que ses bourgeois lui avaient rendu de plein gré sa capitale, sur le parvis de Notre-Dame, l'évêque lui présenta le livre des saints Évangiles, et les portes ne lui furent

ouvertes qu'après qu'il eut juré dessus « qu'il tiendrait loyaument et bonnement tout ce que bon roi faire devait. »



A partir de ce jour, Charles VII entra véritablement dans son règne. Son rôle de roi devint alors digne et sévère, sa politique froide et positive, souvent même jusqu'à l'ingratitude. Le royaume était véritablement *recouvré* sur les Anglais; il ne restait plus qu'à les expulser des places isolées que leurs garnisons occupaient encore çà et là dans la Picardie, la Champagne et le Maine, et de leurs deux grandes provinces de Normandie et de Guyenne : tâche lourde et difficile, il est vrai, mais qui semblait légère à qui se reportait aux temps de Chinon. Le plus rude était d'avoir raison de ces bandes d'aventuriers, héritiers directs des *Brabançons* et des grandes compagnies, les vrais dominateurs de la France, d'autant plus insolents maintenant qu'ils avaient porté tout le poids des dernières guerres, et qu'ils pouvaient se targuer, à bon droit, d'avoir replacé le roi sur son trône. La troupe qui avait aidé Richemond à reprendre Paris ne se composait guère que d'*écorcheurs*, c'était le sobriquet énergique que leur avait donné le peuple.

Les capitaines de ces brigands n'étaient pas tous des gens de rien, tels que Floquet, Fortépice, et ce Perrin Grasset qui avait livré La Charité aux Anglais; on comptait aussi parmi eux quelques-uns des noms célèbres de cette guerre, Rodrigue de Villandrada, Chabannes, Ambroise de Loré : La Hire lui-même, le compagnon d'armes de la Pucelle, la Hire qui dînait avec le roi, n'était comme tant d'autres qu'un capitaine d'*écorcheurs*. C'était là surtout que devait se porter toute la sollicitude royale. Le royaume entier était au pillage, et la misère du peuple dépassait tous les termes de comparaison. A Abbeville, on brûla une femme qui égorgeait des petits enfants et en salait la chair pour la mettre en vente. Des rues entières de Paris étaient devenues désertes; les loups entraient en plein jour dans la ville. Ils y dévorèrent des femmes et des enfants, jusque-là que la cour des comptes fut obligée de promettre 20 sous par tête de loup. En 1439, Charles convoqua une assemblée des états à Orléans, pour aviser au soulagement de tant de maux : il n'y eut qu'une clameur unanime contre les excès des gens de guerre, et quelques jours après parut « une fort belle et haute ordonnance, sous forme de loi et d'édit général, perpétuel et non révocable, ou bien, comme on disait alors, de pragmatique sanction, afin de mettre les gens de guerre sous meilleure discipline. » Quelques-uns menaient une troupe de valets et jusqu'à dix chevaux de bagage avec eux : on les réduisit à trois chevaux; les archers ne purent en avoir que trois entre deux. Les femmes de mauvaise vie qui encombraient les camps en furent chassées. On défendait aux soldats de faire manger les blés verts par leurs chevaux, de prendre les bœufs des laboureurs, de démolir les charpentes des maisons pour se chauffer. Mais ce qui était plus important que tout cela, c'était la défense qui était faite aux capitaines de lever dorénavant aucune compagnie sans *lettres-patentes* du roi. Ceux mêmes qui tenaient déjà la campagne étaient soumis à l'autorisation royale, et s'ils enfreignaient l'ordonnance, bourgeois et paysans pouvaient *leur courir sus,* sans l'entremise des gens du roi. Ces hommes indisciplinés, les arbitres de tout ce qui s'était fait en France depuis bientôt quarante ans, n'étaient pas d'humeur à abdiquer ainsi sans résistance. Ils avaient d'ailleurs un appui dans leurs anciens généraux, Dunois, Vendôme, le comte d'Alençon, habitués, eux aussi, à cette vie libre des camps, et qui se trouvaient déjà mal à l'aise en présence de l'administration royale, reconstituée rapidement sous la main dure et hautaine du connétable de Richemond. A peine l'édit d'Orléans eut-il

été promulgué, qu'ils abandonnèrent tous le roi, et s'en allèrent à Blois où les capitaines d'écorcheurs ne tardèrent pas à venir les rejoindre. Charles voulait en vain les retenir : « Vous savez bien, disait-il à Chabannes d'un ton de paternelle remontrance, vous savez bien que les Anglais et les Bourguignons appellent Blanchefort et vous capitaines d'écorcheurs. — Sire, lui dit Chabannes, quand j'écorche vos ennemis, leur peau vous profite plus qu'à moi. »

Le dauphin n'avait encore que dix-huit ans, mais déjà les préoccupations politiques remuaient violemment ce jeune homme, qui devait être Louis XI un jour. Pressé de jouer son rôle, il s'était laissé gagner par Dunois, et ce fut lui qui commanda la révolte. Alors commença une guerre qui faillit compromettre l'œuvre de la Pucelle. On la nomma la *Praguerie*, nom bizarre qui n'a jamais été bien expliqué. Lenglet et Ducos ont supposé qu'il avait été inspiré par le souvenir des hussites de Prague, dont l'insurrection retentissait alors par toute l'Europe. Richemond, si dédaigneux jadis de l'autorité royale, la soutint dans cette circonstance avec la même énergie qu'il avait mise à l'attaquer autrefois. A Niort, où le dauphin tenait son quartier général, il pensa rester entre les mains des rebelles, et se jetant à Baugency dans un bateau qu'il remplit d'archers, il descendit la Loire jusqu'à Amboise, où était le roi. Richemond le trouva « en grand tourment d'esprit, ne dormant plus et voulant chercher un asile dans quelque place forte. » « Sire, lui dit l'intrépide Breton, souvenez-vous du roi Richard » : c'était pour s'être enfermé dans le fort du Conway, que le fils du grand Édouard avait perdu la liberté et la couronne. Le roi s'étant mis en campagne, toute cette émeute militaire se dissipa comme par enchantement. Le duc de Bourgogne avait refusé net son concours aux *Pragons*, et n'avait offert autre chose au dauphin que d'envoyer au roi pour lui obtenir son pardon. Dunois se retira le premier de la partie ; mais le dauphin tenait bon. Suivant le duc de Bourbon dans son duché, il essaya de résister aux troupes de son père. Il fallut enfin se décider à la soumission : le duc l'emmena à Cusset, où l'attendait le roi. A une demi-lieue de la ville on avertit les gentilshommes de sa suite, La Trémouille, Chaumont et de Prie, que s'ils allaient plus loin ils seraient arrêtés. « Pasques-Dieu ! s'écria l'irritable jeune homme, puisque le roi ne pardonne pas aux gens de mon hôtel je n'irai point. » Il vint pourtant, et voulut plaider leur cause auprès de Charles VII, menaçant de se retirer s'il persistait dans sa vengeance. « Louis, dit le roi, les portes sont ou-

vertes, et si elles ne sont pas assez grandes, je vous ferai abattre quinze ou vingt toises de mur pour votre passage ; » ensuite il lui tourna le dos, et sur-le-champ réforma l'hôtel du dauphin. On ne lui laissa que son confesseur et son cuisinier [24 juillet 1440].

Les Anglais avaient profité de cette diversion par assiéger Harfleur, qui fut secouru trop tard, et tomba entre leurs mains. Mais cet échec fut plus que réparé par la prise de Conches, de Louviers, de Saint-Germain-en-Laye, que les étrangers avaient gardé jusque-là, aux portes mêmes de Paris, et de plusieurs places de la Champagne. Les plaies du royaume allaient chaque jour se fermant. Ce fut une grande joie à la cour de France, quand on y vit reparaître enfin cet infortuné Charles d'Orléans, qui, depuis vingt-cinq ans, expiait en Angleterre le tort de ne s'être fait tuer qu'à moitié à Azincourt. Les vieilles rancunes étaient si fort affaiblies, que ce fut le duc de Bourgogne lui-même qui négocia la délivrance du chef de la maison d'Orléans, et qu'il s'engagea pour les deux tiers de sa rançon. Charles et Philippe se jetèrent dans les bras l'un de l'autre à la première entrevue : ils échangèrent les colliers des deux ordres de leurs maisons, ceux du Porc-Épic et de la Toison-d'Or, et le premier se fiança sur-le-champ à Marie de Clèves, la nièce de son cousin de Bourgogne. Cette amitié nouvelle alla même si loin que Charles VII en conçut des soupçons, et quand le duc d'Orléans se mit en marche pour aller le rejoindre de l'autre côté de la Loire, il lui envoya dire de congédier auparavant ce nombreux cortége de gentilshommes et de Bourguignons qui se grossissait à chaque pas sur son chemin, de sorte que le duc s'indisposa dès l'abord, et se retira dans ses domaines de l'Orléanais.

La tâche de *l'ex-roi fainéant* devenait plus lourde à mesure qu'il s'affermissait sur le trône ; mais si le roi de Bourges avait paru décliner les soucis de la royauté, le roi de France les acceptait résolument. Après son héritage il avait quelque chose de plus difficile à recouvrer, c'était son autorité, tombée en désuétude parmi tous ces hommes d'armes dont il avait fait ses compagnons, tous ces princes qui avaient été ses protecteurs. L'ordonnance d'Orléans, toute sanctionnée qu'elle eût été par l'avortement de la praguerie, n'était guère respectée par les écorcheurs, auxquels elle inspirait plus de colère que de terreur. En passant à Paris, le duc d'Orléans en avait fait pendre un qui jetait les petits enfants au feu quand on refusait de payer leur rançon. Un pauvre homme vint se plaindre au roi du bâtard de Bourbon, qui l'avait enfermé

dans un coffre sur lequel il avait outragé sa femme, et qui ensuite l'avait lui-même meurtri de coups. Le bâtard fut mis dans un sac et lancé à la rivière, à Bar-sur-Aube. Au milieu de toutes ces ambitions mécontentes, de toutes ces habitudes de désordre, Charles ne voulut confier à personne le commandement de son armée, et dirigea en personne la guerre contre les Anglais, qui n'était plus l'affaire importante de son règne. Creil et Pontoise lui ouvrirent leurs portes, non sans une vigoureuse résistance ; lui-même combattit sur la brèche à Pontoise, et ce fut de son côté que le rempart fut d'abord envahi (1441). Il courut de là dans la Saintonge et le Poitou, réduisant à la fois les Anglais et les capitaines pillards. Tout l'Ouest fut bientôt pacifié, grâce à son activité, et en même temps il fallait mener de front de délicates négociations avec les ducs de Bourgogne et d'Orléans, qui, tout en protestant de leur respect, faisaient sentir qu'au fond ils n'étaient pas éloignés de la révolte. Pour gagner le second, qui vint le voir à Limoges, Charles fut obligé de lui donner 140,000 francs, et de lui assigner une pension de 10,000 livres. Les Anglais, refoulés d'année en année sur les côtes, luttaient en vain contre leur mauvaise fortune. En 1443, Talbot, leur grand capitaine, vint camper sous les murs de Dieppe, d'où il fut repoussé avec perte. La Guyenne leur échappait déjà. Tartas, Dax, Tonneins, Marmande, La Réole, venaient de leur être enlevées par les troupes royales. La maison d'Armagnac, fidèle à ses antécédents d'insubordination, ayant voulu traiter avec eux, le dauphin réduisit son chef en une seule campagne et le força d'ôter de ses actes la suscription orgueilleuse qu'il avait adoptée : « Par la grâce de Dieu, comte d'Armagnac (1443). »

Le conseil d'Angleterre, ne pouvant plus soutenir la lutte, s'humilia enfin et demanda la paix. Une trêve d'un an fut conclue à Tours, le 20 mai 1444. Ce fut pour Charles une occasion précieuse de se débarrasser de ces bandes incommodes qui encombraient ses camps. Mais il y avait à craindre que, se jetant sur les provinces, elles ne renouvelassent les scènes des grandes compagnies. Déjà quelques écorcheurs couraient masqués par la campagne, et dévalisaient les marchands. Charles VII eut recours à l'expédient de Charles le Sage. René d'Anjou l'appelait en Lorraine pour l'aider à châtier la ville de Metz, révoltée contre lui. D'un autre côté, les seigneurs allemands, qui luttaient péniblement contre les ligues suisses, cette autre puissance bourgeoise, non moins formidable que les communes de Flandre, sollicitaient

depuis longtemps le roi de France et sa noblesse de venir à leur secours, dans une cause commune à toute la chevalerie. On demandait dix mille lances ; Charles envoya cinquante mille hommes. Il y avait même dans le nombre huit mille Anglais ou Normands fournis par le roi d'Angleterre, qui voyait avec plaisir toute cette force capricieuse et turbulente s'aller perdre à l'étranger. Mathieu Goche, qui les commandait, fit route avec Floquet, le fameux chef de compagnie, et faillit livrer bataille en arrivant sur la frontière de Bourgogne. Tous les gentilshommes du pays s'étaient mis sous les armes pour les empêcher de passer chez eux ; mais Floquet jura qu'il irait droit devant lui, disant qu'apparemment on le prenait pour un marchand de volaille ; et déjà les deux troupes étaient à portée de canon. On parvint enfin à s'arranger, et les écorcheurs, Anglais et Français, consentirent à faire un détour, pour aller gagner Langres, le rendez-vous général. Là, le flot se divisa. Le dauphin, nommé chef de l'expédition, prit avec lui vingt-deux mille hommes, qu'il mena contre les Suisses ; le reste se dirigea sur Metz. Les Français marchaient sur Bâle, quand ils rencontrèrent sur le bord de la Birse seize cents hommes envoyés par l'armée suisse au secours de la place. C'était un ennemi nouveau dont la façon de combattre surprit d'abord les hommes d'armes, habitués à ne se mesurer qu'entre eux, et dans les formes. Les Suisses avaient des piques d'une longueur démesurée, d'énormes sabres à deux mains, qu'ils maniaient avec une force de géants : ils frappaient comme des furieux, n'écoutant pas même la voix de leurs capitaines. A la première rencontre, tout plia devant eux ; dans l'orgueil du triomphe, au lieu d'entrer dans la ville, ils restèrent en rase campagne, et furent bientôt enveloppés. Leur troupe se trouva coupée en deux parts : l'une, cernée sur le rivage de la Birse, fut exterminée après une résistance désespérée ; l'autre se retrancha dans la maladrerie de Saint-Jacques, à la vue de Bâle, dont les habitants essayèrent en vain d'aller à leur secours. L'armée du dauphin s'était développée dans la prairie de Saint-Alban, entre Saint-Jacques et la ville ; l'artillerie arrivait : on fit approcher les couleuvrines, qui jetèrent à bas les faibles murs de la maladrerie, et les assaillants pénétrant de toutes parts, les Suisses se firent tuer presque tous, sans songer à demander quartier. Chacun de ceux qui tombaient avait couché cinq ou six ennemis à ses pieds. Il n'y eut qu'un homme de Schwitz qui revint de là sans blessure ; les siens l'accueillirent avec mépris. La rage du combat ne quitta ces nou-

veaux Spartiates qu'avec la vie. Après la bataille, Burckardt Monch, un des seigneurs allemands qui avaient appelé les Français dans le pays, parcourait à cheval le lieu de l'action. « Un des capitaines d'Uri était expirant et étendu par terre : « Nous coucherons ce soir sur des roses, lui cria le chevalier. — Eh bien! mange celle-ci! » lui répondit le mourant, rassemblant un reste de force, et lançant une pierre qu'il ramassa près de lui. La pierre frappa Burckardt droit au visage, lui



écrasa les yeux et toute la face. Il tomba de cheval, et on l'emporta : il mourut le troisième jour. » (De Barante.)

Le dauphin Louis, qui avait perdu dix mille hommes à cette affaire d'avant-poste, entra sur-le-champ en composition, et conduisit plus loin ses soldats. Pendant qu'il ravageait sans danger l'Alsace et les pays de l'Empire, son père dirigeait de Nancy les opérations du siége de Metz. Le gouverneur se défendait vaillamment. Il n'épargnait ni amis ni ennemis, massacrait ses prisonniers, et faisait noyer les femmes de la ville qui allaient porter au camp la rançon de leurs maris. Quand on entendait approcher dans les rues la sonnette de son petit cheval,

tout le monde rentrait dans les maisons. Après quelques mois de lutte avec ce hardi combattant, Charles jugea « qu'il avait tiré assez de mauvais sang à son armée. » Il vendit la paix 200,000 écus aux habitants, et ramena ses compagnies, fatiguées et décimées [1445]. Le moment semblait venu d'en finir avec cette soldatesque indomptable : l'ordonnance de Châlons-sur-Marne lui porta le dernier coup. Elle conservait quinze compagnies de cent lances, chaque lance comptant six hommes; on les nomma compagnies d'ordonnance. Les principaux capitaines avaient été gagnés ; ils eurent le commandement des quinze compagnies, et le reste fut congédié, avec ordre aux soldats de se retirer chacun dans son pays. Des archers les attendaient sur toutes les routes ; on leur fit si bonne escorte, qu'ils s'écoulèrent sans remuer. Au bout de quinze jours, on n'entendit plus parler de rien. Le royaume était dans la joie ; mais il fallut payer ce bienfait. Un subside annuel fut établi pour l'entretien des troupes conservées, et la même année vit éclore à la fois les deux grandes institutions sur lesquelles devait reposer tout l'édifice des sociétés modernes : une armée permanente et des impôts réguliers.

Pour mener plus facilement à terme cette importante révolution qui ouvrait un nouvel avenir à la royauté, Charles VII, tout entier à ses projets d'organisation intérieure, avait laissé dormir pendant quelques années la guerre avec les Anglais. En 1449, il songea enfin à délivrer le royaume de cette invasion expirante, qui pouvait à chaque instant renaître par la révolte. François l'Aragonnais, un des anciens capitaines du roi, devenu Anglais depuis la réforme des compagnies, ayant enlevé Fougères sur la Marche de Bretagne, le duc réclama le secours du roi de France, et Charles reprit les hostilités en Normandie. A la façon dont se firent les préparatifs de la guerre, on voyait bien que le royaume était sorti de cette longue période de désordres qui avait commencé à la mort de Charles V. Les paroisses avaient fourni une grosse troupe de francs-archers, chacun avec une jaque, une épée et une arbalète bien garnie. Tous les approvisionnements étaient complets : l'artillerie, dirigée par maître Jean Bureau et Gaspard son frère, marchait dans un ordre admirable. « Était si grosse, dit Jean Chartier, la provision que le roi avait de grosses bombardes, gros canons, veuglaires, serpentines, crapaudines, couleuvrines et ribaudequins, qu'il n'est pas de mémoire qu'homme eût jamais vu un roi chrétien avoir si nombreuse artillerie faite à la fois, ni si bien garnie de poudre,

manteaux, et toutes autres choses pour faire des approches, et prendre villes et châteaux, ni qui eût plus grande quantité de charrois pour les mener, ni conducteurs plus expérimentés pour les gouverner qu'il en avait, lesquels conducteurs étaient payés et soudoyés de jour en jour. » Le trésor royal, encore obéré des suites de l'établissement des *grandes ordonnances* (c'était le nom donné aux nouvelles compagnies), n'avait pu suffire aux dépenses de l'expédition, un seul homme en fit les frais, il se nommait Jacques Cœur : c'était le fils d'un habitant de Bourges, un grand ami d'Agnès Sorel, qui lui avait fait donner la charge d'*argentier du roi*. Jacques Cœur remplissait le Midi de sa renommée commerciale : à Marseille, à Montpellier, à Beaucaire, c'était lui qui faisait la loi sur le marché : on eût composé une flotte de tous les vaisseaux



Jacques Cœur.

qu'il avait en mer, et ses facteurs du Levant traitaient de puissance à puissance avec les princes sarrasins. Le potentat marchand usait noblement de cette fortune immense. La mettant au service de la cause nationale, il permit au roi de puiser à discrétion dans ses coffres, « pourvu qu'il fît la conquête de la Normandie. » Quatre armées entrèrent à la fois en Normandie. Les villes, impatientes de secouer la domination étrangère, contraignaient elles-mêmes leurs garnisons à capituler. A

Rouen, les bourgeois prirent les armes, et se répandirent dans les rues, la croix blanche sur l'épaule, en criant : « Vive le roi ! » Le 10 novembre, Charles fit son entrée dans la ville, entouré de tous ses capitaines : mais dans cette foule de guerriers fameux, le peuple ne distinguait qu'un homme, clerc pacifique, dont la cuirasse n'était qu'une armure d'apparat. Cet homme était Jacques Cœur, qui se tenait aux côtés du roi avec le même droit qu'autrefois la Pucelle au sacre de Reims, car cette conquête était, pour le moins, autant la sienne que celle de son maître. Après Rouen, les autres places se rendirent rapidement. Pendant que les armées royales allaient de l'une à l'autre, trois mille Anglais débarquèrent à Cherbourg, conduits par sir Thomas Kiryel, qui fit aussitôt sa jonction avec Mathieu Göche et les autres chefs de bande établis déjà dans le pays. Richemond arrivait en même temps de Bretagne avec ses gentilshommes ; il se réunit au comte de Clermont, et vint attaquer les Anglais au passage du Vé, grandes grèves placées à l'embouchure de la Vire, qui ne sont guéables qu'à la marée basse. Sir Thomas franchit le passage et vint s'adosser au village de Formigny [1450]. Les archers élevèrent à l'instant leurs célèbres palissades de pieux : mais c'était un faible rempart, en présence de ce développement prodigieux que venait de prendre l'artillerie française dans les mains des frères Bureau. Le comte de Clermont fit avancer deux coulevrines qui foudroyèrent les lignes des Anglais, jusqu'à ce que Mathieu Göche, s'élançant avec cinq ou six cents archers, dispersât l'escorte et s'emparât des coulevrines. En ce moment l'armée de Richemond débouchait du côté de Saint-Lô ; elle reprit la position enlevée par Mathieu Goche, et tourna, par les maisons du village, le retranchement des Anglais. En trois heures la bataille fut gagnée : trois mille cinq cents Anglais restèrent sur la place, quatorze cents furent faits prisonniers, et la conquête de la Normandie s'acheva dès lors sans obstacle. Le 22 août, il ne restait plus aux étrangers que Cherbourg ; Richemond en vint facilement à bout, au moyen des nouvelles inventions de Jean Bureau. « Il fit élever des batteries de canons sur la grève : la mer les couvrait durant le temps de la marée ; mais on les avait si bien gabionnées et affermies qu'elle ne les renversa jamais ; et ce qui est plus surprenant, c'est qu'on avait trouvé moyen, lorsque la marée était près de monter, d'envelopper les canons et les caques de poudre avec des toiles graissées et accommodées de telle sorte que l'eau n'y entrait point. » (DANIEL, tome VII.) Là périt Bour-

geois, celui qui avait ouvert le chemin à Charles VII, au siége de Montereau. Il fut emporté d'un coup de coulevrine. Dans les derniers jours d'août, Cherbourg ouvrit ses portes : un an avait suffi au débiteur de Jacques Cœur pour remplir ses engagements.

Restaient encore les villes du Midi, Bordeaux, Bayonne, et les petites places qu'on trouve à chaque pas dans ce pays de forteresses. Les comtes de Foix et de Comminges avaient entamé déjà de ce côté la guerre contre les Anglais. En 1451, l'armée de Normandie vint en Guyenne, dans le même ordre et la même discipline. Dunois, qui la commandait, eut à peine à combattre. L'Angleterre se sentait trop agitée à l'approche de sa terrible guerre des deux roses pour s'inquiéter beaucoup de ses possessions au delà des mers. Quant aux gens du pays, le temps avait détruit ces sympathies anti-nationales qui les liaient aux étrangers depuis le mariage d'Éléonore d'Aquitaine. Après la soumission de Blaye et de Montguyon, les Bordelais envoyèrent une députation à Dunois. Ils demandaient une cour de justice, un hôtel des monnaies, et le maintien de leurs vieux priviléges. A ce prix, le bâtard d'Orléans entra dans Bordeaux à la tête de vingt mille hommes (25 juin) : parmi ceux qui formaient son cortége était un prévôt des maréchaux, nommé Tristan l'Hermite. Deux mois après, Bayonne, le dernier asile de la domination anglaise dans ces contrées, se rendit



en trois jours (20 août). Au moment où Dunois se mettait en marche pour y faire son entrée, on s'écria dans la ville qu'on voyait une croix

blanche au ciel. Quelques-uns même y voyaient un Christ dont la couronne d'épine se changeait en fleurs de lis. « C'est Dieu, disaient les habitants, qui veut que nous quittions la croix rouge, et que nous soyons Français. » La France avait reconquis son unité territoriale; mais, malgré cette ferveur d'enthousiasme qui se traduisait ainsi par des miracles, les anciens maîtres du pays conservaient encore de nombreux partisans dans les campagnes, et surtout dans la ville où avait régné le Prince Noir. Les Anglais achetaient les vins de Bordeaux et lui apportaient en échange leurs beaux draps et leurs longues laines. Le fisc royal s'était emparé à l'instant de la province, et partout ses agents rencontraient une énergique opposition. Poussée à bout par les reproches de ses sujets, Marguerite d'Anjou, qui sentait trembler sous elle le trône avili du faible Henri VI, voulut protester du moins contre les succès de ses compatriotes. Un complot s'était formé en Guyenne. Le sire de Lesparre passa la mer et vint annoncer que le Médoc était prêt à se déclarer contre les Français. Marguerite fit un dernier effort, et réunit cinq mille hommes, qu'elle envoya, sous la conduite de Talbot, le *meilleur preux* de l'armée anglaise, malgré ses quatre-vingts ans. Talbot débarqua sur la côte du Médoc, le 17 octobre 1452. Le septième jour après son arrivée, les Bordelais se soulevèrent contre leur garnison et coururent aux portes, qu'ils ouvrirent au vieux soldat de Henri V. Le fils de Talbot arriva pendant l'hiver, avec quatre mille hommes, et les Anglais enlevèrent encore quelques autres places; mais au mois de juin de l'année suivante, Charles VII parut à la tête de ses compagnies d'ordonnance dans la province révoltée, et poussa la guerre avec une activité qui tenait presque du dépit. Il était plein de ressentiment contre ce peuple mobile qui le rappelait dans la lice au moment où il venait à peine de la quitter. A la prise du fort de Chalais, quatre-vingts habitants furent livrés au prévôt Tristan l'Hermite, qui les pendit sans miséricorde. De là, les Français vinrent s'établir sous les murs de Castillon, dans un camp solidement fortifié par les frères Bureau, qui dirigeaient tous les siéges. Talbot, envoyé presque de force au combat par ceux de Bordeaux, qui s'inquiétaient déjà, s'avança hardiment jusqu'au pied du retranchement, et fit planter sa bannière sur un des pieux de la première enceinte. L'artillerie donna encore une fois la victoire aux Français. Les hommes d'armes, foudroyés par cette arme nouvelle, bien plus formidable que ne l'avaient été jadis les flèches des archers anglais, tombaient par files entières devant le fossé. Talbot

allait en vain de rang en rang, monté sur sa petite haquenée et criant aux siens de s'élancer à l'assaut. Un coup de coulevrine, qui lui cassa la cuisse et tua sa haquenée, l'étendit enfin par terre et termina en quelque sorte le combat. Dunois sortit aussitôt avec ses gens et dispersa tous ceux qui entouraient le chef anglais. Son fils se fit tuer en le défendant ; un franc archer l'acheva d'un coup de dague dans la gorge (17 juillet). Le lendemain, on put à peine reconnaître le corps du vieux capitaine, tant il était défiguré par ses blessures. A la fin, on fit venir son héraut, qui mit le doigt dans la bouche du cadavre et chercha la place d'une dent qui lui manquait. Le corps avait été dépouillé pendant la nuit. « Ah ! monseigneur mon maître, s'écria le fidèle serviteur, est-ce bien vous ? Que Dieu vous pardonne vos péchés ! Depuis quarante ans et plus, j'ai été votre officier d'armes, vêtu de votre habit, et voici que je vous le rends. » Il ôta sa cotte d'armes



et en recouvrit lord Talbot. Cette journée mit fin à la guerre. Toutes les villes qui avaient reçu les Anglais furent reprises l'une après l'autre, et l'armée vint se loger devant Bordeaux. La rivière était pleine de vaisseaux, fournis à Charles VII par l'Espagne, la Bretagne, la Flandre, la Hollande, la Zélande. Jean Bureau se faisait fort de brûler

a ville en trois semaines avec son artillerie ; mais trop de rigueur eût été dangereux. Bordeaux en fut quitte pour payer 100,000 écus d'or [17 octobre]. Ce fut le terme de cette longue et terrible guerre de cent ans, pendant laquelle se forma la nationalité française. Les Anglais gardaient encore Guines et Calais ; mais ces deux places, enclavées au sein des états de la maison de Bourgogne, étaient plus inquiétantes pour le duc que pour le roi. De la domination anglaise, il ne resta d'autre trace, dit un historien du temps, que les bois qui s'étaient étendus dans les champs restés pendant quarante ans en friche.

Avant de quitter la Guyenne, les troupes qui venaient de gagner la bataille de Castillon furent conduites par Dunois dans les domaines du comte Jean d'Armagnac, qui depuis plusieurs années scandalisait toute la chrétienté par le commerce incestueux qu'il entretenait publiquement avec sa sœur Isabelle. Il avait fini par forcer son chapelain à bénir cette union criminelle, en le menaçant de le jeter à la rivière ; et son oncle de la Marche, ayant essayé de faire honte à Isabelle, Jean furieux tira son épée pour le tuer. Pour comble d'audace, le comte avait installé, les armes à la main, Jean de Lescun, son frère bâtard, sur le siége archiépiscopal d'Auch, malgré le pape et le roi. Il bravait les arrêts du parlement de Toulouse, jetait les seigneurs dans ses prisons, ne leur donnant à manger que lorsqu'ils avaient crié par trois fois : Vive Armagnac ! Ceci se passait à l'époque où Talbot tenait en échec l'armée royale. Les Anglais chassés de la province, on eut bientôt fait justice de ce souverain au petit pied. Dépouillé de ses états, il s'enfuit en Flandre, et chercha plus tard un asile à la cour de Bourgogne ; mais Philippe ne voulut pas même le voir. C'était plutôt souvenir des vieilles querelles que respect pour l'autorité royale, car déjà la maison de Bourgogne avait commencé à devenir le point d'appui de toutes les oppositions. Lors du procès du duc d'Alençon, condamné en 1458 pour avoir appelé les Anglais en France, maître Jean l'orfèvre, l'ambassadeur de Philippe le Bon, vint protester au nom de son maître contre le jugement dont on menaçait un prince du sang, un de ces grands vassaux à la merci desquels le royaume avait été si longtemps. Mais le roi ne tint pas compte de cette intervention intéressée : le duc, condamné à mort, fut jeté par grâce en prison, et ses biens confisqués allèrent grossir le domaine de la couronne. A part la question de l'intérêt moral et matériel, Charles avait un autre motif de se montrer indifférent au désir et aux prières du duc de Bourgogne.

il y avait un an déjà que Philippe protégeait ouvertement un plus grand rebelle que le duc d'Alençon.

Depuis la praguerie, il n'y avait jamais eu de franche réconciliation entre Louis et son père. Le délaissement dans lequel vivait sa mère révoltait surtout le dauphin, qui s'emporta, dit-on, un jour jusqu'à donner un soufflet à madame de Beauté, comme on nommait Agnès Sorel, depuis que le roi lui avait donné le château de Beauté. Il cherchait à gagner les archers de la garde écossaise : en 1446, ses intrigues ayant été découvertes et ses complices mis à mort, il abandonna la cour, où les conseillers favoris du roi le tenaient « en si grande dépendance. » La dernière fois qu'il vit son père, il sortit de la chambre la tête nue, en s'écriant : « Par cette tête sans chaperon, je me vengerai de ceux qui me mettent hors ma maison. » Cette colère demeura longtemps impuissante. Retiré dans son gouvernement du Dauphiné, Louis s'agitait en cent façons pour se créer une importance factice. Il contractait des alliances en son nom privé avec le duc de Savoie, avec Florence et les princes de Milan ; il instituait des parlements, fondait des universités, réformait les ordonnances et les monnaies, déployait cette activité un peu brouillonne, mais énergique et persistante, qu'il porta plus tard sur le trône. Pendant ce temps, Charles VII, en homme qui se repose sur sa tâche terminée, était redevenu le paisible et volup-



tueux compagnon qu'il avait été d'abord. Des bras de madame de Beauté, morte en 1450, il avait passé dans ceux de la dame de Ville-

quier, une nièce d'Agnès, qui, par une tactique dont nous retrouverons un second exemple dans cette histoire, s'entoura de jeunes filles de petite condition, les plus jolies qu'elle put trouver, rivales sans danger, qui ne faisaient qu'affermir le pouvoir de ses charmes sur le cœur fatigué du roi, en lui donnant la distraction du caprice. C'était dans cette gracieuse et facile compagnie, que Charles passait les dernières années de son règne, promenant ses loisirs de châteaux en châteaux, dans la Touraine et le Berry, sur ces bords délicieux de la Loire qui lui rappelaient tant de souvenirs, trouvant facilement grâce auprès de son peuple pour ces désordres inoffensifs, en faveur du calme et de la sécurité qu'il lui avait rendus. Cependant l'attitude hostile du dauphin jetait quelque trouble dans cette vie douce et honorée. En 1456, Charles s'inquiéta à la fin de cette longue absence de son fils, et de cette autorité despotique qu'il s'arrogeait dans sa province; il lui intima l'ordre de revenir à la cour, et Louis s'obstinant dans sa résolution, le comte de Dammartin, Antoine de Chabanne, se dirigea avec une armée sur le Dauphiné. Louis ne l'attendit pas; il feignit une partie de chasse, et se réfugia à Bruxelles, suivi seulement d'une dizaine de serviteurs. Philippe reçut magnifiquement l'héritier de la couronne. Il lui monta une maison digne de son rang, et l'établit dans le château de Genep, à quatre lieues de Bruxelles, avec une pension de 2,500 livres par mois. Louis y resta jusqu'à la mort de son père, chassant et devisant à table avec les gais chevaliers qui remplissaient la cour de Bourgogne. « Là on racontait à qui mieux mieux des histoires de galanterie. Le dauphin aimait les bons contes, et celui qui faisait le plus lascif était le mieux venu. Le comte de Charolais était aussi un convive jovial; le bâtard de Bourgogne, les sires de Vienne, de Digoine, de Thianges, de Rothelin, de Lannoy, de Créqui, payaient aussi leur écot en narrations plaisantes; parfois le bon duc lui-même s'en mêlait. On fit un recueil de leurs récits, qui se nomme les *Cent Nouvelles*, et dans la suite il fut publié. »

Ce joyeux exil se prolongea jusqu'au mois de juillet de l'année 1461. Charles VII avait alors cinquante-huit ans. Un abcès lui survint dans la bouche, et comme Adam Fumée, son médecin, ne pouvait le guérir, le faible monarque se laissa persuader qu'on avait voulu l'empoisonner. Le nom du Dauphin courait dans toutes les bouches. Charles se sentit saisi d'une immense tristesse à cet odieux soupçon; il refusa pendant huit jours toute nourriture; quand ses serviteurs qui

le voyaient déperir, essayèrent pour le ranimer de lui introduire dans la bouche des aliments liquides : il était trop tard : son estomac affaibli ne pouvait plus rien supporter. Le 21, Charles VII, le Victorieux, expira à Meun sur Yèvre en Berri, après un règne de trente-neuf ans.



Charles VII.

Singulier mélange de faiblesse et d'énergie, d'insouciance et de dévouement, ce serait encore un beau caractère de roi que le sien, avec son amour de l'ordre et sa douce philosophie, s'il n'était entaché d'ingratitude, défaut impardonnable dans un prince qui avait été surnommé aussi *le bien servi*. De tous les instruments qu'il brisa, ou plutôt qu'il laissa briser, après s'en être servi, celui qu'il aurait dû le plus respecter, c'était ce fidèle et généreux Jacques-Cœur qui avait payé ses conquêtes, et qu'il sacrifia aux petites haines de cour. La disgrâce de Jacques-Cœur, arrivée l'année même qui suivit la soumission de la Normandie, est un de ces actes inqualifiables qui suffiraient pour perdre sans retour la mémoire d'un roi, si, pour être juste, il ne fallait tenir compte des obsessions domestiques, et de ces appréhensions

de chaque jour qui entouraient la royauté à cette époque difficile. Comme tous les hommes faibles, Charles croyait facilement à la trahison, et les leçons de sa jeunesse n'étaient pas de nature à le rassurer. Il mourait, au reste, victime lui-même de sa défiance, et il y a une chose qui doit le protéger aux yeux de la postérité, c'est qu'il fut pleuré par son peuple.

On s'attendait à de grands changements dans le royaume à l'avénement du nouveau roi. Louis, *le plus pauvre fils de roi qui fut jamais*, selon sa propre expression, arrivait de Genep, plein de haines à satisfaire ; et dans le premier moment de trouble, comme les uns songeaient à fuir, les autres à courir au-devant de l'exilé royal, le corps du roi défunt restait abandonné de tous. Son vieil ami Tanneguy-du-Châtel, fut le seul qui lui resta fidèle ; il se chargea lui-même de la pompe funèbre qui lui coûta plus de 50,000 livres, et il s'en retourna ensuite en Bretagne. La cérémonie des funérailles d'un roi de France à Saint-Denis commençait dans le deuil et se terminait dans la joie. Les gémissements éclatèrent quand le héraut cria : « Dieu veuille avoir l'âme de Charles septième, roi très-victorieux ; » mais quand on reprit « vive le roi de France, Louis onzième ! » pas un cri d'allégresse ne se fit entendre, et les pleurs continuèrent à couler. A la fin du banquet, qui eut lieu dans la salle de l'abbaye, Dunois dit en se levant de table : « Nous avons perdu notre maître, que chacun songe à se pourvoir. »

Le 30 août, Louis XI fit son entrée solennelle à Paris, qu'il n'avait pas vu depuis vingt-six ans. Il venait entouré de ses amis de Bourgogne qui s'étaient mis en grande dépense pour lui faire une pompeuse escorte. Les Bourguignons se figuraient que toutes les places et tout l'argent du royaume allaient être mis à leur disposition. De toutes parts, Louis était assiégé de demandes : on lui apportait des *cédules* qu'il avait signées de sa main dans le temps de sa détresse. Pour commencer, il donna au comte de Charolais, le fils du duc, la lieutenance de Normandie, avec une pension de trente-six mille livres. Antoine de Croy, un des principaux seigneurs de Bourgogne, fut nommé grand maître de l'hôtel du roi. Mais les largesses royales s'arrêtèrent là. Le duc de Bourgogne n'était déjà que trop puissant. Louis se sentait éclipsé, et la réception que les Parisiens firent à leur ancien chef réveilla d'inquiétants souvenirs dans l'esprit soupçonneux du nouveau roi. « Le peuple de Paris, qui avait vu bien des princes, dit Jacques

Duclercq, et qui ne se dérangeait pas toujours pour les voir passer, courait dans les rues pour regarder le duc de Bourgogne chaque fois qu'il sortait. » Le jour de l'entrée, au moment où le cortége passait devant les halles, un boucher avait crié à Philippe : « Soyez le bienvenu, noble duc ! il y a longtemps que vous n'étiez venu ici, bien que vous y fussiez fort désiré. » Louis, pour satisfaire ses rancunes, fit un grand nombre de destitutions ; mais il ne remplit les vides qu'à sa guise. Quand il s'agit de renouveler le parlement, Philippe présenta au roi une liste de vingt-quatre personnes *bonnes et sages*. Louis n'en choisit pas une. Il n'en continuait pas moins à combler le duc de flatteries et de caresses. « C'est de lui que je tiens ma vie et ma couronne », dit-il aux députés de l'Université. Il s'était lié d'une amitié si vive avec le comte de Charolais, qu'on eût dit deux frères. Mais les conseillers de Bourgogne ne prenaient pas le change, et se disaient bien entre eux que c'était « eau bénite de cour, et rien de plus. » Enfin Philippe reprit le chemin de ses états, et laissa le fils de Charles gouverner son royaume comme il l'entendait.

Les premiers actes du règne de Louis XI furent inspirés par les haines du dauphin. Comme pour donner un démenti à la politique suivie par son père, il remit dès l'abord en liberté les comtes d'Alençon et d'Armagnac, sur lesquels il devait prendre plus tard une sanglante revanche de ce moment d'oubli. Le chancelier Guillaume Juvénal des Ursins fut remplacé par Pierre de Morvilliers ; Jean de Beuil, amiral de France, le prévôt de Paris, la plupart des membres du conseil et des cours de justice, firent place à des hommes nouveaux. De tous les serviteurs de Charles VII, le plus en danger était Chabanne, comte de Dammartin, celui qui avait accepté la dangereuse mission de réduire l'héritier de la couronne les armes à la main. Chabanne, à la première nouvelle d'un changement de règne, avait songé à se mettre en sûreté. Les ressentiments du roi étaient si connus, que personne ne voulait lui venir en aide. Ayant chargé Voyant, son écuyer, de porter une lettre à Avesnes, au sire de Montauban, « Dites à votre maître, répondit Montauban à Voyant, que si le roi le tenait, il lui ferait manger le cœur par ses chiens ; et vous, si vous êtes encore ici à sept heures, je vous ferai noyer. » Chabanne fut jeté à la Bastille ; on confisqua ses biens, et sa femme, réduite à l'indigence, alla s'asseoir avec ses enfants à la table d'un paysan de Dammartin, qui la nourrit pendant six mois. La colère de Louis s'étendit jusque sur les

institutions de son père. En 1438, Charles VII avait imposé à la cour de Rome la fameuse Pragmatique-Sanction de Bourges, qui confirmait l'église gallicane dans ses anciens priviléges, et lui en attribuait de nouveaux. Dès son avénement, Louis XI en fit le sacrifice au pape Pie II, qui en avait rédigé l'acte lui-même, alors qu'il était secrétaire du concile de Bâle. Mais le roi ne tarda pas à se repentir de cette démarche précipitée. Il avait demandé en récompense la création d'un légat français pour la nomination des bénéfices, avec le droit de résidence dans le royaume, afin que l'argent n'en sortît pas; l'abandon de la maison d'Aragon, qui disputait toujours le royaume de Naples à la maison d'Anjou, et enfin le chapeau de cardinal pour l'évêque d'Arras, Jean de Jouffroy, chargé de négocier cette affaire. Pie II accorda sur-le-champ cette dernière grâce, qui ne lui coûtait rien, et Jean de Jouffroy fut si enchanté, que, sans plus de garantie, il remit sur-le-champ au pape l'acte qui cassait la pragmatique. Il y eut des réjouissances publiques à Rome. Le peuple traîna dans les rues la charte de la pragmatique. Pie II bénit une épée la nuit de Noël, et



l'envoya au roi de France dans un fourreau enrichi de pierreries. Mais ce fut tout, et le rusé monarque, « passé maître en duperie, » le ren-

dit bien au pape. Il laissa faire son parlement, qui refusa d'enregistrer l'acte livré tant à la légère par l'évêque d'Arras; et malgré les feux de joie que l'on avait faits à Rome, malgré le seing royal que Pie II tenait entre ses mains, l'église gallicane se maintint en possession de ses priviléges.

A mesure que Louis avançait dans son règne, il oubliait Genep et la praguerie, et se sentait préoccupé davantage des véritables intérêts de la royauté. A son arrivée de Bourgogne, au milieu des joies de son couronnement, il avait promis à Reims d'abolir les impôts. Ce n'était qu'une parole sans conséquence, mais les Rémois se le tinrent pour dit. Quand vint le renouvellement des baux pour les fermes des gabelles, ils assommèrent les collecteurs et brûlèrent les registres dans les rues. A Angers, à Alençon, à Aurillac, on en fit autant. Celui qui s'était tant apitoyé sur la misère du pauvre peuple, du temps qu'il était dauphin, comprit alors qu'il fallait bien après tout des impôts pour qu'on pût gouverner le royaume. Il envoya le maréchal de Rohaut, qui déguisa ses soldats en marchands et en paysans, se glissa avec eux dans les murs de Reims, et fit pendre une centaine de rebelles (1461). Sans appeler les états, il fit monter d'un coup la taille de 1,700,000 livres à 3,000,000, et les supplices comprimèrent partout la révolte. Ses bons amis de Bourgogne ne restèrent pas longtemps en faveur. Le comte de Charolais fut d'abord dépouillé de sa lieutenance de Normandie, qui fut donnée au duc de Bretagne, et Louis alla presque au devant d'une rupture, en rachetant tout à coup les villes de la Somme, dont Philippe jouissait tranquillement depuis le traité d'Arras. Le comte de Charolais entra dans une grande colère, quand il apprit ce que tramait son ancien compagnon de table et de chasse. Mais le fougueux jeune homme était alors brouillé avec son père : ses réclamations ne furent point écoutées. Louis emprunta de toutes mains les 400,000 écus stipulés dans le traité d'Arras, et dès que maître Chevalier, son trésorier, les eut portés au duc, les gens du roi se mirent presque d'autorité en possession de cette ligne importante, qui leur livrait l'entrée de l'Artois.

Louis ne perdait aucune occasion de s'agrandir. L'Aragon était alors déchiré par la guerre civile. Le roi Jean II, ayant imploré le secours de la France contre ses sujets révoltés, Louis XI lui prêta 800,000 livres pour solder onze cents lances françaises, et lui envoya les deux frères Bureau, avec l'élite de ses capitaines. Mais le prix qu'il mit à

cette générosité était assez élevé. Jean II lui abandonnait la Cerdagne et le comté de Roussillon jusqu'à l'entier remboursement de la somme. Ce fut à l'occasion de ces affaires de l'Aragon qu'eut lieu la fameuse entrevue de la Bidassoa entre Louis XI et le roi de Castille, Henri IV. Simple et rude dans sa vie privée, Louis poussait le sans-façon des habitudes bourgeoises presque jusqu'à l'affectation. Il avait tellement en horreur tout ce qui sentait la cérémonie, que, dans un voyage qu'il fit à cette époque en Picardie, les habitants avaient fini par barricader toutes les issues des villes pour le forcer d'arriver par l'entrée principale. Ce fut une grande dérision parmi les seigneurs castillans, qui portaient des brodequins brodés en pierreries et qui avaient des voiles de drap d'or à leurs bateaux, quand ils virent le roi de France avec son gros pourpoint de futaine, et son vieux chapeau noir sans autre ornement qu'une bonne Vierge en plomb. Les Français se raillaient de leur



côté de la mauvaise mine du roi de Castille et de son peu d'entendement. Indifférent à ces petites critiques de mine et de costume, Louis laissa rire les élégants seigneurs, et ne songea qu'à mettre à profit l'entrevue en gagnant le grand maître dé Saint-Jacques et l'archevêque de Tolède, qui gouvernaient tout en Castille. Ensuite il revint dans son

royaume, méprisé et content [1462]. La même année, il avait exploité avec un égal sang-froid les infortunes de Marguerite d'Anjou, cette femme courageuse qui soutenait à elle seule le parti vaincu de Lancastre. Il lui donna 20,000 livres, et deux mille soldats; et Marguerite, obligée d'accepter toutes les conditions, signa un traité par lequel elle s'engageait à rendre Calais à la France, si jamais elle replaçait sur le trône d'Angleterre le roi Henri, son mari. Comme il n'arrive que trop souvent aux partis forcés de s'appuyer sur l'étranger, c'était confirmer d'avance l'exclusion contre laquelle protestait l'héroïne de la Rose rouge; mais, politique sans grandeur et sans pitié, Louis ne prêtait que sur gages, et le triomphe d'une famille amie de la France ne valait pas, à ses yeux, la peine qu'il aventurât sans garantie ses hommes et son argent.

Cependant l'on s'inquiétait dans le royaume de cette marche entreprenante de la royauté. Charles VII tenait le peuple et les grands en respect, et ne laissait aucune révolte impunie; mais au moins c'était un roi tranquille et débonnaire, qui s'endormait volontiers dans les bras de ses maîtresses, et ne songeait pas à attaquer le premier. Louis avait toujours quelque projet en tête. Il parcourait sans cesse son royaume, empiétant et machinant, remuant toutes les existences et blessant toutes les habitudes. Peu satisfait d'avoir repris les villes de la Somme au duc de Bourgogne, il avait voulu introduire la gabelle dans ses états, véritable royaume, indépendant de la couronne, depuis le traité d'Arras. Un autre roi à sa manière, le duc de Bretagne, avait été attaqué aussi dans sa souveraineté. Le roi de France lui avait enlevé sa haute juridiction sur les évêques, et avait osé revendiquer l'exercice des droits régaliens dans le duché. Jean de Bourbon avait été privé de son gouvernement de Guyenne; la maison d'Orléans se plaignait amèrement qu'on eût reconnu François Sforza, qui lui avait ravi l'héritage de Valentine. Dunois d'ailleurs, le vrai chef de la famille, malgré la barre qui traversait ses armes, partageait la disgrâce de tous les hommes du dernier règne, et n'avait plus ni commandement ni crédit. Le frère du roi lui-même, Charles de Berri, se voyait écarté de son apanage, et retenu à la cour sous une surveillance chagrine et méfiante. A ces rancunes de hauts personnages se joignaient bien d'autres colères. La petite noblesse de province avait été attaquée dans ses goûts les plus impérieux par les ordonnances sur la chasse, pour laquelle Louis avait une passion jalouse. « Deux gentilshommes

eurent les oreilles coupées pour avoir chassé sur leurs terres ; en sorte, dit un auteur presque contemporain, qu'il devint plus rémissible de tuer un homme qu'un cerf ou un sanglier. » (POIRSON.) La classe bourgeoise, qui pensait avant tout à l'impôt, grondait sourdement sous le poids de ses trois millions de taille. Il n'y avait pas jusqu'aux dames de la cour qui ne fussent indignées de la dureté avec laquelle les traitait le roi. Ce n'était plus la vie commode et brillante qu'elles menaient avec Charles VII. Ennemi des fêtes et du séjour des villes, Louis XI les traînait à ses chasses et à ses *tournées* dans les provinces ; sans cesse à sa suite sur les chemins, il les logeait à l'aventure dans le premier château venu, souvent même dans de méchantes bourgades.



La reine elle-même s'était vue en quelque sorte abandonnée au moment de ses couches dans le petit village de Nogent-le-Roi. Étant allée passer quelques jours à la cour de Bourgogne, elle ne pouvait assez admirer la magnificence et la courtoisie qu'elle y rencontrait. « J'en ai pour sept ans à m'en souvenir et à comparer », disait-elle.

Toutes ces haines qui fermentaient en secret commençaient déjà à

s'entendre. Jean de Bretagne, le plus irrité de tous, puisqu'il avait été sur le point de perdre son duché, envoyait partout des messagers déguisés en religieux, pour rallier les princes et les seigneurs contre un pouvoir qui entrait dans une voie de despotisme si menaçant[1]. Louis, toujours sur le *qui vive*, sentait venir le mouvement. Il sut que maître Jean de Romillé, vice-chancelier de Bretagne, parcourait la Flandre et la Hollande sous une robe de dominicain, qu'il venait de partir pour l'Angleterre, et que le comte de Charolais l'attendait dans la petite ville de Gorcum, sur la côte de Hollande. Sans perdre de temps, le roi fit équiper aussitôt au Crotoy, port de Picardie, un bateau de guerre monté par le bâtard de Rubempré, avec quarante ou cinquante hommes déterminés, et le chargea d'enlever, au retour, le faux dominicain (1464). Las de croiser sur la côte, et peut-être aussi dans l'intention d'outrepasser ses ordres, le bâtard descend à Gorcum et va s'établir dans une taverne, où il s'informe avec une curiosité suspecte de la façon de vivre du comte de Charolais, s'il va en mer, et sur quels navires. Le bruit en vint aux oreilles du comte, qui fit saisir aussitôt l'étranger : quand on découvrit que c'était un serviteur de Louis XI, l'héritier de Bourgogne alla publier partout que le roi de France avait voulu le faire enlever au milieu des états de son père. Louis, redoutant le scandale, voulut d'abord assoupir l'affaire ; mais le comte n'en criait que plus haut. Alors le roi joua la dignité blessée ; il assembla les États à Rouen pour réfuter les accusations injurieuses que l'on répandait contre sa personne, et envoya son chancelier Pierre de Morvilliers se plaindre à Philippe le Bon des calomnies de son fils, et redemander le bâtard de Rubempré. Morvilliers vit le duc à Lille, où le comte de Charolais était arrivé la veille avec quatre-vingts chevaliers et six cents chevaux. L'entrevue fut orageuse. Le chancelier eut à peine exposé ses griefs, que le comte mit un genou en terre devant son père, et voulut se justifier. Morvilliers lui coupa brusquement la parole : « Monseigneur de Charolais, lui dit-il, je ne suis pas venu ici pour parler à vous, mais à monseigneur votre père » : tant que dura la conférence, il ne cessa de traiter le comte comme un enfant mutin. Philippe lui-même ne fut pas à l'abri des boutades de Morvilliers, qui, s'étant écrié à l'énumération des seigneuries que le duc tenait *de Dieu seulement*, « Il n'est pourtant pas roi ! — Je veux bien que tout le monde sache, répliqua le fils de Jean sans Peur, que, si j'eusse voulu, j'aurais été roi. » Les envoyés du roi se retirèrent sans

avoir rien obtenu ; et, en sortant, le comte de Charolais se pencha à l'oreille de l'archevêque de Narbonne : « Recommandez-moi très-humblement, lui dit-il, à la bonne grâce du roi, et dites-lui qu'il m'a bien fait laver la tête par son chancelier, mais qu'avant qu'il soit un an, il s'en repentira. »

Les mécontents commencèrent alors à se concerter. Vers la fin de décembre de 1464, il se tint des assemblées secrètes à Notre-Dame de Paris. On y comptait, à la fin, plus de cinq cents personnes ayant toutes une aiguillette de soie rouge à la ceinture pour se reconnaître. Tous les princes y avaient leurs envoyés, auxquels ils avaient confié des cédules signées de leur main, portant qu'ils adhéraient à une ligue formée pour le *bien public* du royaume. Il ne s'agissait plus cette fois d'une agitation sans consistance et sans but positif, comme avait été la praguerie. La ligue du *bien public* annonçait, par l'ambition même de son titre, un danger véritable à la royauté. C'était une révolution que la noblesse appelait, un renversement, à son profit, de cette autorité royale que la classe bourgeoise avait tenté de supplanter il y avait déjà plus d'un siècle. Le comte de Charolais était l'âme et le bras de cette ligue formidable, dans laquelle étaient entrées jusqu'à de nobles demoiselles. Charles de Berri, vaincu par l'ennui dont l'accablait son frère, se laissa gagner par les prédicateurs de révolte et se fit le chef nominal de la ligue. Profitant d'un pèlerinage que Louis était allé faire à Saint-Junien, dans le Limousin, pendant que la cour se trouvait à Poitiers, le duc de Berri courut rejoindre les députés de Bretagne, qui l'attendaient à six lieues de la ville avec des chevaux frais. Bientôt il parut un manifeste dans lequel Charles, se plaignant de la *grande calamité* du royaume, et des désordres qui avaient été la suite du mauvais gouvernement de son frère, déclarait « qu'il avait désiré y pourvoir avec le conseil des seigneurs, ses parents, et autres nobles hommes. »

Le duc de Bourbon donna le signal, en mettant la main sur la finance royale du Bourbonnais, et aussitôt le comte de Charolais, réunissant sa noblesse, vint prendre congé de son père pour aller assister en France le frère du roi. « Va, lui dit Philippe, après avoir vu les traités signés par les ducs de Berri, de Bretagne, de Bourbon, d'Alençon, de Calabre, par Dunois et les chefs de la maison d'Armagnac; va, maintiens bien ton honneur, et s'il te faut cent mille hommes de plus pour te tirer de peine, j'irai moi-même te les conduire. »

[15 mai 1465.] Le rendez-vous des princes ligués était à Paris, sur lequel le comte de Charolais dirigea aussitôt les dix mille lances qu'il amenait avec lui, soumettant sur son passage les villes de l'Oise et de la Somme. Cependant Louis XI luttait avec énergie contre cette foule d'ennemis qui surgissaient de toutes parts. Lyon, Bordeaux, le Dauphiné, l'Auvergne, le Languedoc, lui étaient restés fidèles. Il lança de son côté des manifestes pour rallier à lui la classe bourgeoise, que les princes cherchaient à mettre en cause dans cette querelle où ses intérêts servaient de drapeau. « Ils publient, disait le manifeste, qu'ils aboliront les impôts. C'est ce qu'ont toujours annoncé tous les séditieux et rebelles... Si le roi avait voulu augmenter leurs pensions et leur permettre de fouler leurs vassaux comme par le passé, ils n'auraient jamais pensé au *bien public.* » C'était Paris dont il importait de s'assurer avant tout. Les troubles civils des cent dernières années qui venaient de s'écouler avaient révélé l'importance de la grande commune parisienne, et les chefs de la ligue l'avaient si bien comprise, qu'ils avaient fait de Paris leur centre de ralliement. Louis XI y envoya Jean La Balue, son secrétaire, et Charles de Melun, qui haranguèrent les bourgeois à la maison de ville, armèrent les métiers, firent murer les portes et préparer les chaînes dans les rues. Souple et flatteur dans le danger, le roi écrivit aux habitants qu'il enverrait la reine faire ses couches à Paris, *la ville du monde qu'il aimait le plus.* Pendant ce temps, Louis XI avait marché dans le Bourbonnais, laissant le comte du Maine faire tête en Anjou à Monsieur Charles de Berri, et au duc de Bretagne. L'armée royale était forte de vingt-quatre mille hommes, tous bons soldats et bien armés, les restes de ces vieilles bandes qui avaient reconquis la France sur les Anglais. Les gentilshommes du duc de Bourbon, venus avec leurs vassaux équipés à la hâte, ne purent tenir contre les compagnies d'ordonnance; malgré le renfort que les seigneurs d'Armagnac lui amenèrent du Midi, le duc demanda bientôt à capituler. Louis n'avait pas de temps à perdre, car déjà les Bourguignons campaient à Saint-Denis, et les Bretons s'étaient mis en marche pour opérer leur jonction. Il conclut avec le duc un accommodement précipité, qui laissait tout en suspens, et mit ses compagnies en marche pour Paris.

Le comte de Charolais semblait d'abord prêt à tout renverser en arrivant. La trahison lui ouvrait les villes, et, pour faire mieux fermenter le vieux levain de Bourgogne, qui se conservait encore dans

les traditions des *parloirs aux bourgeois*, il avait repris le rôle populaire de Jean sans Peur. Partout il annonçait qu'il venait affranchir le peuple des tailles et des subsides. A Lagny-sur-Marne, il fit brûler sur la place publique les registres des receveurs, ouvrit les greniers de la gabelle et vendit le sel au prix qu'il coûtait aux gens du roi. Toutefois ces démonstrations intéressées ne purent triompher des méfiances de la bourgeoisie. Arrivé à Saint-Denis, le comte de Charolais voulut entrer en pourparler avec les capitaines des portes, et fit avancer ses troupes jusqu'à Saint-Lazare. On repoussa ses attaques comme ses propositions. Les chaînes des rues étaient en travers, prêtes à être tendues au premier signal. Personne ne bougea dans la ville. Il n'y eut qu'un sergent au Châtelet qui essaya de jeter l'alarme, en criant que les Bourguignons étaient entrés; mais on l'arrêta aussitôt. Le comte de Charolais n'osa tenter l'assaut, malgré l'avis de quelques-uns de ses vieux capitaines qui avaient autrefois habité Paris du temps des anciennes guerres. Apprenant que le duc de Bretagne venait à lui du côté de la Beauce, il força le passage de la Seine au pont de Saint-Cloud, et mena ses avant-postes jusqu'au pied de la tour de Montlhéri, dont le commandant refusa d'ouvrir aux Bourguignons. Le roi était alors à Orléans, et le duc de Bretagne s'avançait à grandes journées par la route de Chartres. Il y eut un moment d'hésitation dans l'armée royale. Les uns voulaient qu'on marchât aux Bretons, les autres qu'on se défît d'abord du comte de Charolais. Le dessein du roi était d'aller à Paris et d'y attendre ses ennemis. Mais, en passant devant Montlhéri, le sire de Brezé, qui commandait l'avant-garde, au lieu de reconnaître le terrain et de continuer sa route sur Paris, se lança avec ses hommes d'armes droit au milieu du camp bourguignon [16 juillet]. « Je les mettrai aujourd'hui si près l'un de l'autre, avait-il dit à un de ses amis, qu'il sera bien habile qui pourra les démêler. »

De Brezé périt au premier choc, et Louis XI s'étant vu forcé d'accourir, quoi qu'il en eût, pour soutenir ses gens, l'action devint bientôt générale. Les archers de Bourgogne, adossés contre le bois de Longpont, soutenaient hardiment l'attaque des Français, derrière leurs chariots de bagage et une palissade de ces pieux ferrés dont ils avaient emprunté l'usage aux Anglais. Le sire de Contay vint à toute bride annoncer au comte de Charolais, qui se tenait à Longjumeau, que le combat s'engageait. « Si vous voulez gagner la bataille, lui

cria-t-il, il faut vous hâter, monseigneur; les Français arrivent à la file; ils croissent à vue d'œil: le temps presse. » Les hommes d'armes de Bourgogne s'élancèrent aussitôt à travers les grands blés et les champs de fèves, et arrivèrent tout d'une traite au lieu de la bataille couverts de sueur et assez mal en ordre. Le comte avait pris les devants avec cent chevaux; il fondit sur la gauche des Français, où commandait le comte du Maine, y fit une trouée, et poussa jusqu'à une demi-lieue plus loin, en poursuivant les fuyards. Mais, au retour, il se trouva enveloppé dans le village par une foule de gens de pied.



Un soldat lui porta un coup d'épieu qui faussa sa cuirasse et lui meurtrit la poitrine. Le comte parvint néanmoins à gagner la campagne: il y trouva une troupe d'hommes d'armes dont il eut peine à se défendre. « Mes amis, criait-il à ses gens, défendez votre prince: pour moi, je ne vous quitterai qu'à la mort! » Il reçut là un coup d'épée au défaut du casque et de la cuirasse. L'écuyer qui portait son pennon fut abattu à ses pieds. Déjà Guilbert de Grassi et Geoffroy de Saint-Belin avaient mis la main sur lui, et criaient: « Monseigneur, rendez-vous! ne vous faites pas tuer! » Robert Cottereau, le fils de son médecin, homme puissant et fort, qui montait un excellent cheval de bataille, se jeta au-devant de son maître et le dégagea de leurs

mains à grands coups de sabre. Enfin l'on vit arriver le bâtard de Bourgogne avec les hommes de sa bannière, dont le bâton n'avait plus qu'un pied de long, tant il avait été dépecé. Le comte de Saint-Pol et les autres se rassemblèrent aux côtés du comte, faisant si bonne contenance, que personne n'osa plus approcher. Louis XI avait combattu vaillamment de son côté. Le bruit ayant couru qu'il avait été tué, il ôta son casque au milieu de la mêlée. « Mes amis, criait-il, voici votre roi; défendez-le de bon cœur. » La nuit, qui survint, termina le combat. Le comte de Charolais la passa sur le champ de bataille, étendu sur deux bottes de paille, et tint conseil avec ses capitaines, assis à côté de lui sur un tronc d'arbre. On ne savait encore qui avait eu l'avantage. La poussière qui couvrait les morts empêchait de les reconnaître, et la hauteur des blés les dérobait aux regards. On résolut pourtant d'attaquer le camp du roi dès que le jour serait venu; mais, au matin, un charretier bourguignon fait prisonnier la veille, et qui s'était échappé, étant venu apporter la nouvelle de la retraite du roi, le comte de Charolais s'attribua aussitôt tout l'honneur de la journée. Cependant la perte avait été à peu près égale; s'il faut en croire les historiens contemporains, l'on avait pris en même temps la fuite des deux côtés au milieu de l'action. « Un homme d'état, dit Comines qui était à cette journée avec le comte de Charolais, un homme d'état s'enfuit jusqu'à Lusignan, sans reparaître; du côté du comte, un homme de bien s'enfuit à toute bride jusqu'au Quesnoi. Ces deux n'avaient garde de se mordre l'un l'autre. Dans la suite, tel perdit ses offices et états pour avoir fui, qui furent donnés à d'autres qui avaient fui dix lieues plus loin. » Le bruit s'était répandu, d'une part, que le roi était tué, de l'autre, que le comte avait été fait prisonnier. Les bourgeois de Dinant crurent l'occasion favorable pour prendre les armes contre le duc de Bourgogne. Ils vinrent devant Bouvines avec une effigie du comte, qu'ils pendirent à un gibet au pied des remparts, en criant aux habitants : « Voilà le faux traître, le comte de Charolais, que le roi a fait ou fera pendre, comme il est ici pendu ! » Quand on dit à Louis que le Bourguignon se proclamait victorieux, pour avoir passé la nuit sur le champ de bataille : « Vraiment, répliqua-t-il, ce lui est gloire bien forcée, et ne faut s'émerveiller s'il demeure aux champs, attendu qu'il n'a ni ville ni château pour soi loger. »

Au départ de Montlhéri, le roi se rendit en toute hâte à Paris, et descendit chez le sire de Melun, où il soupa en compagnie de seigneurs

et de bourgeoises, qu'il fit fondre en larmes en leur racontant les dangers qu'il avait courus à Montlheri. Il fit mettre à mort tous ceux



qui avaient servi de guides aux Bourguignons durant le temps de leur séjour à Saint-Denis. L'huissier au Châtelet, qui avait failli jeter le trouble parmi les bourgeois, fut promené par la ville dans un tombereau d'ordures, en compagnie du bourreau, qui le frappait de verges. « Frappez fort, cria le roi, qui se trouva sur son passage, frappez fort et n'épargnez pas ce paillard ; il l'a bien mérité. » Pour s'assurer l'affection des habitants, Louis XI réduisit d'un quart le droit sur le vin et abolit tous les droits d'entrée, à l'exception de ceux qu'on payait pour le bois, le pied fourchu, le drap et le poisson de mer. Le peuple criait « Noël! » et allumait des feux de joie dans les rues. Louis se choisit un conseil composé de six bourgeois, de six docteurs de l'Université et de six membres du Parlement ; ensuite il partit pour la Normandie, où la noblesse et les francs archers avaient été convoqués à Rouen. Pendant ce temps, les princes s'étaient réunis à Étampes. Le comte de Charolais y avait fait porter ses blessés, dont la vue fit *grande pitie* au duc de Berri. Il s'écria qu'il aurait mieux aimé que les choses ne fussent pas commencées plutôt que d'être la cause du malheur de tant de gens. Cet accès de sentimentalité après coup fut mal pris par le comte de Charolais, qui disait de sa propre blessure : « Qu'importe? c'est la chance de la guerre. » « Avez-vous entendu, s'écria-t-il parmi les siens, comme a parlé cet homme-là? Il se trouve ébahi pour sept

ou huit cents hommes qu'il voit blessés et allant par la ville, gens qui ne lui sont rien, qu'il ne connaît pas. Il s'ébahirait bien autrement, si la chose le touchait; il serait homme à faire facilement son traité, en nous laissant dans la fange. » Toutefois l'armée des confédérés était assez belle pour qu'on ne prît pas garde à ces premiers germes de méfiance. Le duc de Bretagne avait amené six mille chevaliers, « tous gens bien faits et admirablement équipés. » Le maréchal de Blanmont arrivait de Bourgogne avec toute la noblesse du pays. Le corps d'armée de monsieur de Calabre avait un aspect formidable. On y voyait des Lorrains, des Italiens avec leurs chevaux bardés de fer, des archers du comte Palatin, qui tendaient leur arbalète avec un pied de biche ; et enfin cinq cents hommes des ligues suisses, dont le renom était si grand depuis la journée de Saint-Jacques. En tout, les princes avaient à leur suite cinquante mille hommes. Ils marchèrent bientôt sur Paris, et vinrent se loger, le comte de Charolais et monsieur de Calabre, à Charenton et à Conflans; les ducs de Bretagne et de Berri, à Saint-Maur et au château de Beauté ; le reste, à Saint-Denis. Le duc de Berri écrivit aussitôt au clergé, au Parlement, à l'Université et aux bourgeois, et reçut une députation de ces quatre corps dans le château de Beauté. Il demanda qu'on le laissât entrer dans Paris, afin qu'il pût traiter plus commodément « pour le bien du royaume. » Les députés se laissèrent à moitié gagner. Dans l'assemblée qui se tint à leur retour dans la maison de ville, maître Jean Chouard, le lieutenant civil, parla avec chaleur pour faire adopter les propositions du frère du roi. D'autres, plus timides dans leur adhésion, étaient d'avis qu'on laissât au moins entrer quelques-uns des princes, chacun avec quatre cents hommes de garde. Les bourgeois penchaient déjà pour la ligue du bien public, et disaient entre eux qu'après tout rien n'était plus juste que de convoquer les états du royaume, comme le demandaient les princes. Une partie du clergé des paroisses, qui devait rester longtemps encore dans une voie d'opposition, s'était déclarée en faveur du mouvement; il était dirigé par Jean Luillier, le curé de Saint-Germain-l'Auxerrois. Mais la présence des troupes royales comprimait ces dispositions malveillantes. Dans la semaine qui précéda la venue des princes, le capitaine Mignon était entré dans Paris à la tête de sa compagnie d'archers à cheval, qui avait traversé la ville en bel ordre et fournie de tout, jusque-là que huit filles de joie chevauchaient avec leur confesseur à la suite de sa compagnie. Chaque jour

il arrivait de nouvelles troupes de Normandie et de Touraine. D'ailleurs le menu peuple avait une grande peur des Bretons, qui passaient pour d'effrénés pillards. En apprenant que l'on parlait, à l'Hôtel de Ville, de leur ouvrir les portes, il s'ameuta et voulut massacrer les députés qui étaient allés au château de Beauté.

Enfin, le mercredi 28 août, Louis XI revint de Normandie, suivi d'une foule d'hommes d'armes et d'archers normands, et l'on ne songea plus qu'à soutenir le siége. Le roi, pour se donner une contenance plus guerrière, alla prendre solennellement l'oriflamme que l'abbé de Saint-Denis avait déposée à Sainte-Catherine-des-Écoliers, et qui paraît ici pour la dernière fois. Il sortit ensuite avec quatre mille archers, et vint établir une grosse artillerie en face des remparts que les Bourguignons et les gens du duc de Calabre avaient élevés devant Conflans et Charenton. Des canons furent pointés juste sur la maison où demeurait monsieur de Charolais. Son trompette fut tué sur l'escalier, au moment où il portait un des plats de sa table. Les boulets entrèrent même dans sa chambre ; mais il s'obstina à demeurer là, et vint s'établir au rez-de-chaussée, qu'il fit garantir par un rempart en terre. Cependant l'intention du roi n'était pas de pousser la guerre jusqu'au bout. Des disputes s'élevaient chaque jour entre ses Normands et les Parisiens. Ceux-ci se lassaient du siége, et se plaignaient qu'on laissât vendanger leurs vignes et manger leurs raisins aux Bourguignons. Des ballades contre les conseillers du roi couraient déjà par les rues. Jean La Balue faillit être assassiné un soir. Un autre jour, on trouva ouverte au matin la porte de la Bastille qui donnait sur la campagne, et les canons qui la défendaient étaient encloués. Louis ne se tenait pas même assuré de la fidélité des hommes d'armes qui le suivaient depuis le commencement de la guerre. Il suspectait Charles de Melun, auquel il avait confié le commandement de la Bastille. Un des lieutenants du maréchal de Rouault venait de livrer Pontoise aux confédérés. Ils avaient un fort parti à Rouen, et le duc de Bourbon se dirigeait sur cette ville. D'un autre côté, les confédérés commençaient aussi à se fatiguer de la position. L'argent et les vivres manquaient dans leur camp. Rien ne se décidait pour eux à Paris. Les méfiances allaient chaque jour en augmentant, et chacun ne songeait qu'à se tirer de là le plus avantageusement possible. Une mésaventure qui survint aux princes sur ces entrefaites acheva de les dégoûter de la guerre, en jetant sur leurs armes un vernis de ridicule.



Entrevue de Louis XI et de Charles le Téméraire.

Au milieu d'une nuit, un page cria aux Bourguignons de l'autre côté de la rivière qu'ils eussent à se tenir sur leurs gardes ; et, en effet, au point du jour, quelques archers à cheval vinrent escarmoucher devant les palissades de Charenton. On les repoussa facilement ; mais les éclaireurs rapportèrent qu'on voyait au loin dans la plaine comme une forêt de lances. L'air était alors obscurci par un épais brouillard. Messieurs de Calabre et de Charolais se mirent aux champs à la tête de tous leurs hommes d'armes. « Nous allons, disaient-ils, mesurer les Parisiens à l'aune de Paris, qui est la plus grande aune. » Cependant cette terrible forêt de lances demeurait immobile. Le brouillard se dissipant à mesure qu'on approchait, l'on s'aperçut à la fin que ce n'était qu'un champ planté de grands chardons, et les princes s'en allèrent tout confus à la messe, au milieu des risées générales.

Bientôt des conférences s'établirent à la Grange aux Merciers ; on fit des trêves pour un jour, pour deux, pour trois. Enfin le roi, pressé d'en finir, se mit un jour sur un petit bateau, et vint débarquer auprès des tentes du comte de Charolais. Il l'appela son frère dès l'abord et l'embrassa tendrement, comme au sortir d'une de ces joyeuses soirées de Genep. Puis, prenant ce ton facile et jovial dont il avait le secret en toute circonstance, « lorsque ce fou de Morvilliers vous parla si bien, lui dit-il en riant, vous me fîtes dire par l'archevêque de Narbonne que je me repentirais des paroles que vous avait dites ce Morvilliers, et cela avant un an. Pâques-Dieu ! vous m'avez tenu promesse, et même beaucoup avant que le bout de l'an soit arrivé. J'aime à avoir affaire aux gens qui tiennent ce qu'ils promettent. » Ensuite il prit son frère de Charolais par le bras, et se promena en devisant familièrement avec lui sur le bord de la rivière, au grand étonnement des hommes d'armes qui admiraient une réconciliation si subite. Les négociations entamées sur ce ton devaient marcher rapidement. Le traité fut conclu, le 5 octobre, à Conflans avec le comte, et vingt-cinq jours après, à Saint-Maur, avec les princes. « Jamais Louis ne se montra si facile ; il semblait qu'il n'y eût qu'à demander pour obtenir, et les confédérés ne s'en firent pas faute. Tous ils tirèrent à eux un morceau du butin : Charles de Berri, la Normandie ; le comte de Charolais, les villes de la Somme ; le duc de Bretagne, Étampes, Montfort, Montmorillon, l'île d'Oléron, la restitution du droit de régale, et une pension de six mille livres pour sa maîtresse Antoinette de Maignelais ; le duc de Calabre, Mouzon, Neufchâteau, Sainte-Menehould, et cent

mille écus comptant ; Dunois, la restitution de ses pensions et de ses domaines, avec une grosse somme d'argent et une compagnie d'hommes d'armes ; le duc de Nemours, le gouvernement de Paris ; le comte de Saint-Pol, l'épée de connétable ; le comte de Dammartin, qui s'était échappé de la Bastille pour aller rejoindre les rebelles, fut réintégré dans ses biens ; les autres reçurent des terres, des pensions, des privilèges, tout ce qui fut à leur gré. Les choses allèrent au point que le parlement refusa d'abord d'enregistrer l'acte du traité ; mais Louis XI, qui avait compris le danger, ne tint pas compte de cette opposition maladroite. Comme on lui demandait pourquoi il avait signé un traité aussi désavantageux : « Je l'ai fait, dit-il, en considération de la jeunesse de mon frère de Berri, de la prudence de beau cousin de Calabre, du sens de mon beau-frère de Bourbon, de la malice du comte d'Armagnac, de l'orgueil grand du beau cousin de Bretagne, et de la puissance invincible de beau frère de Charolais... » Quant au peuple, que les deux partis avaient flatté et caressé à l'envi tant qu'avait duré la guerre, il fut à peine question de lui dans les traités qui la terminèrent. Quand chacun eut pris ce qui lui convenait, quelqu'un se rappela que tous avaient oublié *le bien public*. L'on nomma trente-six commissaires « pour y aviser » : après quoi l'on se sépara. » (*Cahiers d'histoire*.)

Le faisceau était rompu ; Louis, tiré présentement d'inquiétude, ne songea plus qu'à regagner le terrain qu'il avait perdu. Ce n'était pas sans faire ses réserves qu'un prince si jaloux de son autorité avait tant accordé aux rebelles. A l'époque même de la signature des traités, il avait déposé entre les mains des principaux membres de son parlement une protestation secrète contre la violence qu'on lui faisait. Lui-même avait choisi les trente-six commissaires chargés en apparence de la *réformation* de l'état ; aussi pas un n'essaya-t-il de toucher à ce qu'il avait établi ; il usa même de cette commission du *bien public* pour se faire donner la faculté de hausser encore les impôts, sous le prétexte des nouvelles charges que lui imposaient les traités de Conflans et de Saint-Maur. La conduite maladroite des confédérés lui permettait de se montrer moins timide avec le peuple. Leur premier soin, en prenant possession des places qu'ils s'étaient fait donner, avait été d'y rétablir les impôts, après les avoir abolis d'une manière aussi solennelle au commencement de la guerre. Du reste, Louis obtenait grâce de cette augmentation des impôts en flattant la vanité bour-

geoise. Bourgeois lui-même de mœurs et de langage, il dînait familièrement à l'Hôtel-de-Ville avec les échevins; il se fit recevoir dans les confréries de la ville et tint sur les fonts de baptême les enfants de plusieurs Parisiennes. Forçant la reine et les princesses de servir à sa popularité, il les emmenait chez les Élus de la ville, et les forçait de se baigner avec les bourgeoises. Pendant qu'il s'appliquait ainsi à mettre le peuple de son côté, les confédérés se perdaient eux-mêmes par leurs jalousies et leurs discordes. Charles de France était allé en Normandie, conduit en quelque sorte par le duc de Bretagne, son protecteur pendant la guerre du *bien public*. Une grande partie des membres secondaires de la ligue, peu confiants dans le pardon royal, l'avaient suivi dans son nouveau domaine, comptant bien s'y établir à ses côtés. Mais le duc François, abusant de son rôle de tuteur politique, prétendit bientôt imposer à Charles toutes ses créatures; les seigneurs exclus des places, réveillant la vieille inimitié des Normands et des Bretons, inimitié dont le temps n'a pas encore fait justice, soulevèrent les Rouennais contre le patron de leur duc. François sortit de Normandie en ravageant tout sur son passage. Le comte de Charolais était alors occupé tout entier à la guerre contre ceux de Liége, les alliés secrets de Louis XI, qui s'étaient mis en campagne pendant que les hommes d'armes du comte étaient devant Paris. Charles, que les bourgeois de Rouen avaient enlevé de force du camp des Bretons et qu'ils avaient emmené comme prisonnier dans leur ville, monté sur un cheval sans housse, et recouvert seulement d'une robe noire, Charles restait sans soutiens au milieu de ces impérieux sujets dont la soumission problématique était plutôt pour lui un embarras qu'un appui. Louis XI, qui se tenait aux aguets, jugea le moment favorable. Il entra en Normandie, passa par Argentan, Falaise, et vint s'établir à Caen, où il traita avec le duc de Bretagne, qui, encore irrité de l'affront reçu par lui sous les murs de Rouen, abandonna facilement son protégé. Le comte de Charolais, plus persévérant dans ses amitiés, écrivait à Charles de tenir seulement quelques jours, qu'il allait réduire les Liégeois et voler à son secours. Liége lui résista trop longtemps. Déjà Louis XI était entré à Rouen. Charles, réfugié à Honfleur, voulut d'abord s'embarquer pour la Flandre. Rejeté par les vents dans le port, il tomba bientôt dans un tel dénûment que, pour nourrir ses serviteurs, il fut obligé de vendre sa vaisselle d'argent. A la fin, il se rejeta dans les bras du duc François, qui le conduisit au château de l'Hermine, près de Vannes,

et le roi, redevenu, presque sans combat, maître de la Normandie, termina tranquillement son expédition par un pèlerinage au Mont-Saint-Michel (1466).

Cependant il n'espérait pas que la chose se terminât ainsi. On avait reçu assez froidement à la cour de Bourgogne le sire de Craon, qu'il y avait envoyé pour justifier cette infraction aux traités de Conflans et de Saint-Maur, et les embarras de la guerre de Liége avaient seuls empêché le comte de Charolais de reprendre les armes pour venger son allié. Louis attendait un nouvel assaut et s'y préparait par toutes sortes de moyens. Les comtes de Saint-Pol, de Foix, d'Armagnac, le duc de Nemours, le sire d'Albret, renoncèrent aux traités de 1465, gagnés par de plus grands avantages que les premiers. De toutes parts, Louis se faisait prêter de nouveaux serments, non-seulement par les grands et les magistrats, mais même par des villes entières. Jureur superstitieux, malgré sa mauvaise foi, Louis se plaisait à varier les formules du serment, comme s'il l'eût pris au sérieux. On jurait tantôt sur le baptême, tantôt sur la damnation de l'âme, tantôt sur le saint Évangile, sur les reliques de la Sainte-Chapelle, quelquefois sur l'honneur. Pour le roi, il ne redoutait qu'un serment, celui qui se jurait sur la croix de Saint-Lo d'Angers, parce que « le danger de l'enfreindre était si grand, comme de mourir mauvaisement en dedans l'an. » Une autre mesure plus efficace fut le soin qu'il prit au commencement de 1467 d'ordonner le dénombrement de tous les Parisiens en état de porter les armes. Il s'en trouva près de quatre-vingt mille, dont trente mille étaient armés de pied en cap. Cette armée bourgeoise fut partagée en brigades, dont chacune eut son chef et sa bannière. On les passa en revue dans la campagne du côté de Saint-Antoine, où on les exerçait aux manœuvres et au maniement des armes. Pendant ce temps ce n'étaient qu'ambassades, menaces de guerre et négociations secrètes entre les cours de France, de Bretagne, de Bourgogne et d'Angleterre. Louis, qui avait à surveiller de trois côtés à la fois, multipliait ses agents sur tous les points. Il faisait arrêter les messagers, enlever les correspondances. La surveillance était si active sur les chemins de France, que les envoyés bretons et bourguignons n'osaient plus se voir qu'en Angleterre. Enfin, le 15 juin 1467, le vieux duc de Bourgogne, Philippe, expira à Bruges, et son fils, devenu Charles le Téméraire, organisa sur-le-champ une nouvelle ligue contre le roi de France, avec les ducs de Bretagne et d'Alençon. Louis

se mit aussitôt en garde. L'artillerie fut réunie. Les francs-archers de Champagne, de Normandie et de Limousin, reçurent l'ordre de s'assembler. Les compagnies d'ordonnance vinrent camper sur les marches de Bretagne. Une grosse armée partit pour la frontière allemande, du côté de Liége et du Luxembourg, sous les ordres du comte de Dammartin, rentré en grâce auprès du roi, et maintenant l'un de ses grands amis. C'était là qu'était le point vulnérable de la puissance bourguignonne. Excités sans cesse par les émissaires de Louis XI, les Liégeois s'étaient encore une fois soulevés. Ils avaient emporté d'assaut la ville d'Huy, et Charles, déjà couvert de son haubergeon, allait monter à cheval à Bruxelles pour aller les combattre, quand le connétable de Saint-Pol parut tout à coup. Il arrivait à franc étrier de Paris, où il avait conféré toute une nuit avec Louis XI, et venait proposer au duc de Bourgogne de lui abandonner les Liégeois, s'il consentait à ne pas secourir le duc François et son protégé. « Les Liégeois sont rassemblés, répondit Charles devant la foule, et je m'attends à avoir bataille avant qu'il soit trois jours. Si je la perds, je crois bien que vous en ferez à votre guise ; mais aussi, si je la gagne, vous laisserez en paix les Bretons. » Ensuite il mit le pied sur l'étrier, et partit sur le chemin de Louvain, où était son armée.

Cependant le duc de Bretagne avait lui-même commencé la guerre. René d'Alençon ouvrit sa ville aux hommes d'armes bretons, et de là ils firent main basse sur toutes les places du Cotentin, à l'exception de Saint-Lo. En même temps, Charles le Téméraire remportait la victoire sur les Liégeois. Il s'était avancé jusqu'à Saint-Tron, dans le Hasbain, et il y avait un dicton dans le pays :

Qui passe dans le Hasbain
Est combattu le lendemain.

Le troisième jour du siége, trente mille Liégeois vinrent l'attaquer dans son camp. Ils s'avancèrent hardiment par épaisses colonnes, et jetèrent d'abord avec leurs longues piques la confusion dans les rangs des archers de Bourgogne ; mais Charles ayant rétabli le combat, les Liégeois perdirent leur chef et lâchèrent pied. Ils s'enfuirent sans être poursuivis, protégés par les marais qui entourent Saint-Tron, et le 11 novembre, les vainqueurs plantèrent leurs tentes sous les murs de Liége. La ville n'espérait plus tenir, après la défaite essuyée à Saint-Tron. Trois cents des plus riches bourgeois vinrent en chemise, la tête

et les pieds nus, apporter les clefs à Charles le Téméraire et se mettre à sa discrétion. Charles n'eut pas assez de cette humiliation. Il fit démolir vingt brasses de mur et combler le fossé pour passer par la brèche, puis il entra dans Liége, l'épée nue à la main, le manteau ducal



par-dessus son armure. Chaque habitant se tenait à sa porte, la tête découverte et portant une torche. Les tours et les remparts furent abattus. Les Liégeois payèrent 120,000 florins, et perdirent leurs armes, leur artillerie, les bannières de leurs métiers. Pour dernier affront, on leur prit une colonne de cuivre élevée dans le marché sur des marches de marbre, que l'on connaissait dans le pays sous le nom du *Perron* de Liége, et qui fut transportée à la Bourse de Bruges. Quand les vengeances du Bourguignon furent à leur terme, Chabanne arriva avec son armée pour secourir les alliés de Louis XI. Il ne fit que se montrer, et retourna à son poste dans la Champagne.

Charles avait gagné la bataille sur les Liégeois, mais Louis n'était pas disposé pour cela à laisser en paix les Bretons. Tout l'hiver se

passa en négociations, sans que ni le roi ni le duc de Bourgogne pussent rien gagner l'un sur l'autre, et à la belle saison l'attaque se fit à la fois par la Normandie et par l'Anjou. Tout le Cotentin retomba au pouvoir du roi. Ancenis et Chantocé ouvrirent leurs portes à Nicolas d'Anjou, qui commandait la noblesse et les francs-archers des provinces de la Loire. « Mon bon frère, écrivait François au duc de Bourgogne, au nom de l'amour et de l'alliance qui sont entre nous, venez le plus diligemment que vous pourrez; venez sans plus de délai. » Charles, qui était alors en Hollande, partit sur le champ; mais, arrivé sur la frontière de France, il vit arriver un héraut du duc de Bretagne, qui lui apporta un traité signé par son maître à Ancenis, dans lequel il renonçait à l'alliance avec la Bourgogne. Le Bourguignon n'en voulait rien croire et parlait de faire tuer le héraut comme un imposteur. Mais la trahison n'était que trop réelle. Abandonné tout à coup à l'entrée d'une guerre dans laquelle on l'avait jeté, le duc n'osait plus ni avancer ni reculer. Les capitaines des compagnies d'ordonnance demandaient à grands cris qu'on les laissât faire, et promettaient au roi de lui « rendre bon compte de ce duc de Bourgogne. » Louis s'obstinait à traiter. Les finesses diplomatiques n'étaient pas seulement un moyen pour ce rusé monarque : il en faisait une affaire d'amour-propre, et ne laissait pas volontiers échapper l'occasion d'exercer son art. Voyant que ses gens n'avançaient à rien auprès de son impétueux cousin de Bourgogne, il pensa que c'était le moment de prouver sa supériorité sur eux, et plein de confiance dans les souvenirs de l'entrevue de Conflans, il résolut d'y aller lui-même.

Le 9 octobre 1468, après avoir reçu les saufs-conduits du duc, Louis partit pour Péronne, monté sur sa petite mule, n'emmenant avec lui que soixante cavaliers et quatre-vingts Écossais de sa garde. En dépit de tout, Charles n'avait point oublié Genep. Il vint au-devant du roi, qui l'embrassa « avec grande amitié, » et ils entrèrent tous deux dans la ville en conversant familièrement, Louis tenant sa main appuyée sur l'épaule du duc. En ce moment, le maréchal de Bourgogne entrait avec ses hommes d'armes par la porte opposée. C'était un des plus grands ennemis du roi de France, qui lui avait enlevé la ville d'Epinal aussitôt après la lui avoir donnée. Il arrivait, entouré d'une troupe de bannis et de mécontents, de Dulau, d'Urfé, Poncet de La Rivière, Philippe de Bresse, tous gens emprisonnés ou maltraités autrefois par Louis XI, et qui portaient maintenant la croix de Bour-

gogne. Louis se crut en danger au milieu de tant d'ennemis, et de l'hôtel du receveur de Péronne, où il était descendu d'abord, il alla s'établir avec sa maison dans le château. Le lendemain, les pourparlers commencèrent, et sans grand succès, Charles s'obstinant à demeurer fidèle à ses alliés, même après leur défection. Mais, au second jour, les nouvelles qui arrivèrent à Péronne interrompirent tout brusquement. A l'époque où les Bourguignons s'étaient montrés en armes sur la frontière de Picardie, Louis avait envoyé deux émissaires aux Liégeois pour les exhorter à reconquérir leurs libertés perdues à Saint-Tron. Ensuite, quand il eut résolu d'aller se mettre entre les mains du duc, il avait contremandé le mouvement ; mais cette race colérique de bourgeois habitués à la révolte n'avait pas attendu le contre-ordre. A la première invitation, les Liégeois s'armèrent et vinrent à Tongres, où était leur évêque et le sire d'Himbercourt, un des principaux seigneurs de Bourgogne. L'on ne songeait qu'à se divertir à la cour de l'évêque. Les Liégeois, arrivant à l'improviste, firent main basse sur la ville. Ivres de vengeance, ils massacrèrent seize des chanoines, mirent en pièces Robert de Moriamez, le porte-bannière de l'évêque, et se firent un jouet de ses membres, qu'ils se jetaient à la tête les uns les autres. Ce furent des habitants de Tongres qui en firent le récit. Ils accouraient encore tout éperdus, et avaient vu distinctement les émissaires de Louis XI au milieu de la foule des égorgeurs.

Ceci changeait la face des affaires. Louis XI était venu chercher à Péronne les émotions d'une aventure politique ; mais sa position devenait plus dramatique qu'il n'avait compté. Dans le premier moment de sa fureur, Charles avait mis aussitôt une garde d'archers aux portes de la ville et du château. « C'est le roi, s'écriait-il, qui, par ses ambassadeurs, a excité ces mauvais et cruels gens de Liége ; mais, par saint Georges, ils en seront rudement punis, et il aura sujet de s'en repentir. » Il se promena çà et là toute la nuit, s'emportant en menaces. Le lendemain, on tint conseil ; mais Charles, indécis entre la crainte et le désir de la vengeance, ne savait à quoi s'arrêter. Louis XI, de sa prison, osait à peine hasarder quelques timides promesses. Déjà l'on allait envoyer chercher monseigneur Charles de France pour régler avec lui tout le gouvernement du royaume. Le messager avait mis ses houzeaulx ; son cheval était dans la cour sellé et bridé. Comines, Ursin, et le chancelier de Bourgogne, Pierre de Goux, parvinrent à ramener le duc à des sentiments plus modérés. Hasarder une

pareille démarche, c'était brûler ses vaisseaux, et Louis XI n'était pas homme à la lui pardonner jamais. On présenta enfin au prisonnier un projet de traité. Charles y décidait à son avantage toutes les questions en litige depuis trente ans sur les droits de souveraineté des ducs de Bourgogne dans leurs états d'Artois et de Picardie, et faisait donner pour apanage à Charles de France la Champagne et la Brie. Les gens du roi essayèrent quelques remontrances ; mais à chaque hésitation, « il le faut, disait-on, monseigneur le veut. » Enfin Louis XI tira de ses coffres la fameuse croix de Saint-Lo, qu'il portait partout avec lui, et



jura le traité en présence de son frère de Bourgogne, qui l'emmena ensuite avec lui contre les Liégeois.

Le roi de France, avec les trois cents hommes d'armes qu'il avait fait venir en toute hâte, était comme perdu dans cette grande armée de son vassal, où se trouvaient des Flamands, des Picards, des Bourguignons, des hommes de la Savoie, du Luxembourg, du Limbourg, du pays de Namur et du Hainaut. Il affectait pourtant bonne contenance, tout dévoré d'inquiétudes qu'il se sentait au milieu de ce camp rempli de ses ennemis. Les Liégeois, qui ne lui tenaient pas compte des scènes de Péronne, augmentaient encore ses embarras par leur persistance à se dire ses alliés. Beaucoup d'entre eux portaient la

croix blanche droite de France. Louis mit la croix de Saint-André à son chapeau, et en fit faire autant à ses gens. Le jour même où l'on arriva devant la ville, le peuple fit une sortie aux cris de « Vive le roi, vive la France! » Le roi de France s'avança au-devant des siens, et cria : « Vive Bourgogne! » Tout cela faisait honte aux Français venus avec lui : mais Louis XI leur citait une maxime qui résume assez sa politique anti-chevaleresque : « Quand orgueil chevauche devant, honte et dommage suivent de près. » Tant de soumissions ne désarmaient encore le terrible duc qu'à moitié. A force de sacrifices, et en vendant les ornements de leurs églises, les Liégeois étaient parvenus à improviser une sorte de muraille autour de leur ville, et sortant de tous côtés par les brèches de leurs anciens remparts, ils tenaient en alarme l'armée bourguignonne, qui était venue se loger dans les faubourgs. Charles le Téméraire, avec tout ce courage impétueux auquel il devait son surnom, se troublait à chaque alerte et ne savait plus que commander, tandis que le roi donnait ses ordres froidement et dirigeait ses gens comme un vieux capitaine. Un jour, Louis, en revenant de repousser une sortie, rencontra le duc qui venait à lui l'épée à la main, et dans le premier moment de surprise, ils faillirent se



charger. Charles craignait toujours quelque trahison. Louis s'étant logé dans une petite maisonnette près du quartier du duc, celui-ci plaça trois cents hommes d'armes dans une grange qui séparait les deux maisons, et en fit créneler les murs pour observer ce qui se passait chez le roi. Enfin, le 31 octobre, après huit jours de siége, l'on enleva la place dans un assaut général. C'était un jour de dimanche ; les bour-

geois, harassés de fatigue, s'étaient persuadé facilement qu'on les laisserait en repos ce jour-là. La nappe était mise dans chaque maison, et l'on se préparait au repas du matin, quand les Bourguignons franchirent les portes et s'avancèrent dans la ville. Louis marchait avec eux, portant la croix de Saint-André et criant : « Vive Bourgogne! ville gagnée! » Le peuple ne songea qu'à fuir au delà de la Meuse, et le pillage commença avec un tel acharnement, qu'à midi il ne restait plus rien à prendre dans les églises ni dans les maisons. Louis XI n'attendit pas que le duc eût achevé sa vengeance sur cette ville obstinée dans la révolte. Dès le lendemain, il demanda à partir, sous le prétexte d'aller faire enregistrer le traité de Péronne dans le parlement de Paris. « Autrement, dit-il à Charles, il courrait risque d'être de nulle valeur; vous savez que telle est la coutume en France. » Et, ramenant toujours à la surface le gai compagnon : « L'été prochain, ajouta-t-il, il faudra nous revoir; vous viendrez en votre duché de Bourgogne; j'irai vous trouver, et nous passerons un mois ensemble joyeusement à faire bonne chère. »

Louis XI avait alors bien d'autres pensées en tête, que d'aller en partie de plaisir se remettre en la puissance du Bourguignon. Il revenait, la rage dans le cœur, blessé à la fois dans sa dignité de roi et dans son amour-propre de diplomate habile. Les railleries des Parisiens le préoccupaient surtout. Ce peuple malin, goguenard impitoyable, avait déjà composé des rondeaux et des ballades sur la mésaventure royale. Des peintures en couraient dans les rues. On entendait des pies et des geais qui avaient été dressés à répéter *Péronne!* Ce fut sur ces pauvres oiseaux que se déchargea d'abord la colère du roi. Il envoya des gens exprès pour leur tordre le cou, avec ordre d'inscrire sur un registre ce que chacun savait dire. Mais il n'osa pas affronter les rires de leurs maîtres, et se détourna de la route de Paris en se rendant à Amboise, où il tenait ordinairement sa cour. La défaite ne faisait qu'irriter cet esprit opiniâtre. Louis se remit sur-le-champ à l'œuvre, cherchant à regagner pas à pas tout le terrain qu'il avait perdu d'un coup. Pour commencer, il entama une négociation délicate avec son frère Charles, cet ennemi-né de son autorité, dont ses grands vassaux s'étaient constitués ainsi les protecteurs intéressés. Il ne pouvait se décider à lui abandonner la Champagne et la Brie, qui, par la Bourgogne, le mettaient en contact immédiat avec Charles le Téméraire, et par où, en cas de révolte, il se trouvait presque aux portes de Paris. Pour le dé-

terminer à accepter un échange, il lui offrait la Guyenne avec le Périgord, la Saintonge et l'Aunis, apanage d'une bien plus grande importance et qui valait presque un petit royaume, mais dans lequel il restait isolé. Pour mieux convaincre son frère, il avait gagné son confident Odet d'Aydie, seigneur de Lescun, qui le gouvernait à son gré. En même temps, il mendiait presque, par toutes sortes de faveurs, les bonnes grâces des grands du royaume. Le duc de Bretagne obtint un pardon général pour tous ceux de ses sujets qui étaient poursuivis par la justice du roi. Le duc de Bourbon eut le revenu des greniers à sel du Bourbonnais et de l'Auvergne. Le roi René, moins exigeant dans ses prétentions, demanda le droit de sceller ses actes en cire jaune dans ses comtés de Provence et d'Anjou : il l'obtint, quoique ce fût un droit royal. Le connétable de Saint-Pol se fit payer l'arriéré de ses pensions. D'autres seigneurs eurent des terres et des châteaux. Cependant, malgré toutes ces concessions, Louis ne pouvait triompher de la répugnance de son frère à accepter une proposition si avantageuse en apparence. Il découvrit enfin l'obstacle qui entravait la marche de cette négociation. Jean de La Balue, ce petit clerc, le fils d'un meunier du Poitou, dont il avait fait un évêque d'Évreux et ensuite un cardinal, Jean de La Balue, qu'il soupçonnait fort de l'avoir trahi dans l'affaire de Péronne, le trahissait encore dans celle-ci. On saisit sur la route de Flandre un clerc de l'évêque de Verdun, qui portait à Charles le Téméraire des lettres du cardinal La Balue où était révélée toute cette intrigue. Le cardinal y rapportait au duc la manière dont le roi parlait de lui, le traitant d'athée, de libertin, de fou même et d'épileptique. Il l'exhortait « à se mettre en armes et à mouvoir guerre au roi plus que jamais, et autres grandes et merveilleuses diableries. » Louis XI n'avait jamais eu une confiance sans bornes dans La Balue. « C'est un bon diable d'évêque pour à cette heure, écrivait-il quelques années auparavant à Jean de Beaumont, je ne sais ce qu'il sera à l'avenir. » Néanmoins il lui témoignait une merveilleuse affection. « Il faisait plus pour lui, dit la chronique scandaleuse, que pour prince de son sang. » Ce génie dur et intrigant convenait admirablement à la politique de Louis, toute de ruses et de violences. C'était lui qui avait imaginé ces fameuses cages de fer, à l'occasion desquelles le bâtard de Bourbon, gouverneur du château d'Usson, s'était écrié : « Si le roi veut traiter ainsi ses prisonniers, il n'a qu'à les garder lui-même ; alors il en fera, s'il veut, de la chair à pâté. » Quand La Balue se vit découvert et ar-

rêté, il entra dans un si grand désespoir, qu'il voulut plus d'une fois se précipiter par la fenêtre de sa chambre. Il obtint enfin une audience de son maître, qui s'entretint pendant deux heures avec lui sur le chemin de Notre-Dame de Cléri, et le fit enfermer ensuite dans une cage de fer de huit pieds carrés, au milieu d'une des tours du château de Loches. On montrait encore à Loches, au siècle dernier, une cage de fer que l'on nommait *la Case Ballue.*

Charles, privé de ceux qui l'encourageaient dans sa résistance, se rendit enfin aux volontés de son frère. Louis n'avait pas encore d'enfants; le duc Charles semblait destiné jusque-là à lui succéder. Le roi le vit au port de Braud sur la Sèvres, au milieu des grands marais qu'elle traverse entre la Saintonge et le Poitou. Il le ramena entièrement à lui, et lui fit sentir qu'au fond la cause de la royauté était la sienne. « Vous avez été l'esclave de vos valets, lui dit-il; ils vous ont promené çà et là; venez à moi, et reconnaissez les artifices de ces



méchants; je vous pardonne de bon cœur, car ils sont cause de tout. » En le quittant, il lui laissa une belle coupe d'or enrichie de pierreries

qu'on disait douée de la vertu d'arrêter l'action du poison. Singulier présent, si on le rapproche de ce qui devait arriver trois ans plus tard (1469)! Quelque temps après, le roi ajouta de lui-même à l'apanage de son frère les domaines du comte Jean d'Armagnac, qu'il avait fait saisir par Chabannes « pour cause de rébellion et de crime de lèse-majesté. » Chabannes était devenu son général favori depuis la fidélité éclairée dont il avait fait preuve lors de la captivité du roi à la cour de Bourgogne. Recevant une lettre de Louis XI, qui lui mandait de licencier son armée de Champagne, il avait eu l'instinct de deviner qu'il y avait là quelque violence cachée. « Que votre duc soit bien assuré, avait-il dit à Nicolas Boisseau, le secrétaire de Charles, que, si le roi ne retourne bientôt, tout le royaume le viendra quérir; et l'on jouera aux pays du duc un jeu pareil à celui qu'il veut jouer au pays de Liége. » Et il avait gardé ses gens sous les armes. Louis, reconnaissant de ce dévouement énergique, qui l'avait peut-être protégé contre les emportements de Charles le Téméraire, plaça dès lors le comte de Dammartin à la tête de toutes les opérations militaires de son règne. Dans les nombreux fragments qui nous restent de sa correspondance avec *monsieur le grand-maître*, c'est ainsi qu'il appelait Chabannes, en sa qualité de grand-maître de son hôtel, il lui prodigue les expressions amicales et les marques de confiance. « J'entends bien, lui écrivait-il un jour, que je n'ai homme en mon royaume qui entende mieux le fait de la guerre que vous, et où gît plus ma fiance, s'il me venait quelque grande affaire. » En 1470, Louis envoya le grand-maître sur les terres du duc de Nemours, un autre membre de cette indomptable famille des Armagnacs, qui secouait sans cesse le joug chaque jour appesanti de la royauté, et qui devait périr à la peine. Chabannes fit triompher encore cette fois la cause de la couronne. Le duc Jacques d'Armagnac, pour éviter le sort du comte Jean, qui vivait fugitif à Fontarabie, entra bientôt en composition et renonça à ses alliances avec le duc de Bourgogne, le chef naturel de toute cette féodalité mutine qui s'obstinait malgré tout dans ses traditions d'indépendance et de désordres.

Il ne restait plus à Charles le Téméraire que le duc de Bretagne de tous ses anciens amis de la ligue du bien public. Louis, qui rêvait toujours à sa vengeance, songea enfin à lui enlever ce dernier allié. Au commencement de 1470, il avait envoyé à François le collier de l'ordre de Saint-Michel, fondé au mois d'août de l'année précédente

et dont les statuts obligeaient chaque chevalier à contracter des engagements formels envers la personne royale. Le duc déclina un honneur qui le compromettait avec la cour de Bourgogne ; mais le roi, profitant de ce prétexte pour employer la violence, convoqua le ban et l'arrière-ban des provinces voisines de la Bretagne, et menaça François de mettre son duché à feu et à sang, s'il ne se déclarait ouvertement pour lui. Les ducs de Bretagne n'avaient plus cette puissance absolue qui leur faisait braver si hardiment autrefois toutes les menaces royales. Les liens de la nationalité bretonne s'étaient relâchés au milieu des guerres avec l'Angleterre. Louis, dont la maxime constante était de semer l'or autour de ses ennemis, avait gagné la moitié des serviteurs du duc. Il avait en ce moment auprès de lui le plus puissant des seigneurs du pays, Pierre, vicomte de Rohan, auquel il faisait une pension de 10,000 francs, pour mieux l'entretenir dans les rancunes qu'il nourrissait contre son duc. François, obsédé par une partie de ses conseillers, menacé à la fois d'une guerre et d'une révolte s'il persistait dans son opposition, se laissa entraîner à la fin et signa le traité d'Angers, par lequel il abjurait ses liaisons avec le duc de Bourgogne (1470). Le moment était favorable pour prendre une revanche éclatante des affronts de Liége et de Péronne. La même année, le parti de Lancastre triomphait en Angleterre. Warwick, *le faiseur de rois*, venait de détrôner en onze jours sa créature Édouard IV, qui avait gagné à grand'-peine la côte hollandaise sur une petite barque marchande, tellement dénué de tout, que, pour récompenser le patron de la barque, il avait ôté sa robe fourrée de martre. Déjà Warwick avait envoyé quatre mille hommes à Calais, avec ordre de courir sur les terres du duc de Bourgogne, le protecteur du roi déchu. Louis XI ne pouvait plus dissimuler sa joie. « Venez me trouver, écrivit-il au comte de Dammartin, pour me donner vos bons avis sur ce qu'il y a à faire contre monsieur de Bourgogne, et l'empêcher de faire le roi dans le royaume. » Et dans une seconde lettre : « Je n'ai pas dans l'imagination, lui disait-il, un autre paradis que celui-là... J'ai grand'faim de parler à vous, plus que je n'ai jamais eu à aucun confesseur pour le salut de mon âme. Ecrit à Loches, 28 octobre. » Le roi convoqua sur-le-champ à Tours une assemblée des notables, qui cassa le traité de Péronne et ajourna Charles le Téméraire à comparaître par-devant le parlement de Paris pour y rendre compte de sa conduite. C'était ainsi qu'avaient commencé toutes les spoliations des grands vassaux. Le duc se rendait à la

messe dans une église de Gand, quand un huissier du roi vint lui présenter la citation. Il le fit jeter en prison puis fouetter, et la guerre commença presque aussitôt.



Déjà Louis XI avait envoyé saisir les seigneuries de Vimeu et du Beauvaisis. Ses places de Picardie et de Normandie étaient bien munies de troupes, sa flotte équipée et prête à rejoindre celle de Warwick. Dès les premiers jours de janvier, le connétable de Saint-Pol se mit en campagne et s'empara de Saint-Quentin et de Roye. Le comte de Dammartin vint camper devant Amiens, que Charles n'osa secourir parce qu'il n'était pas encore en forces, et qui se livra bientôt à l'armée du roi. Dammartin passant la Somme, en dépit de la prudence peureuse de son maître et de la jalousie du comte de Saint-Pol, allait entrer dans la Flandre, quand il fut ramené en arrière par le déploiement subit des forces du duc de Bourgogne. Charles avait réuni en quelques jours à Lille quatre mille lances, chacune de six hommes, et quinze cents chariots d'artillerie et de munitions, chaque chariot avec deux conducteurs et deux pionniers armés d'une salade, d'une jaque de mailles et d'une masse de fer ou de plomb. De nouvelles troupes étaient attendues de la Bourgogne, du Luxembourg, de la Flandre et du Hainaut. Charles, se voyant si bien accompagné, reprit aussitôt

l'offensive. Il passa la Somme à son tour et vint s'établir sur la rive gauche, en face d'Amiens. Le connétable s'y était renfermé avec vingt-cinq mille hommes. L'artillerie de la place foudroyait le camp des Bourguignons. Un boulet de fer vint frapper un jour sur la tente du duc et la renversa. On crut un moment dans l'armée qu'il avait été tué. Cependant le roi était aux environs avec ses capitaines, qui l'excitaient tous à livrer bataille. Dammartin surtout insistait pour que l'on attaquât le duc pendant qu'il se trouvait enfermé entre la ville et le camp du roi. On s'attendait à quelque combat terrible ; mais, après six semaines d'escarmouches, Louis XI, qui n'aimait pas ces grands coups de fortune, où l'habileté personnelle fait moins que le hasard, lâcha pied tout à coup et se décida, sur un billet que lui envoya Charles, à lui accorder une trêve de trois mois [4 avril].

Le duc de Bretagne, en apprenant cette conclusion inespérée d'une guerre qui semblait d'abord si menaçante pour Charles le Téméraire, s'écria que Louis était un *roi couard*. Ce n'était pas pourtant sans de graves motifs qu'un prince aussi amoureux de vengeance et d'autorité s'était décidé à ajourner ses projets favoris, le seul *paradis* qu'il eût dans l'imagination. La féodalité, ralliée un moment et comme par surprise autour de la personne royale, n'avait jamais renié que de bouche son chef naturel, et ne l'aurait pas laissé écraser ainsi sans lui prêter main-forte. Il était né un dauphin en 1470, et Charles de Guyenne, n'ayant plus la couronne en perspective, reprenait sa place dans les rangs de la noblesse inquiète et mécontente. Il avait fait parvenir au duc de Bourgogne ces mots écrits de sa main sur un parchemin enveloppé dans une boule de cire : « Ne vous souciez, car vous trouverez des amis. » Le comte de Saint-Pol, petit seigneur qui cherchait à se grandir en prince, menait sous main une négociation d'un danger immense pour la royauté, dans laquelle se trouvaient mêlés les noms des ducs de Bourgogne, de Guyenne et de Bretagne. Il s'agissait de faire épouser à monseigneur de Guyenne, Marie, la fille de Charles le Téméraire, et d'unir par ce mariage les domaines des deux plus redoutables ennemis de l'autorité royale. Le connétable espérait se faire constituer au contrat une principauté entre la Flandre et la France, dans ces terrains mixtes de l'Artois et de la Picardie, et, pour arracher le consentement du duc, il faisait mine de lui rendre Saint-Quentin, où il avait mis une garnison à lui, mais en se donnant bien de garde toutefois de lâcher ce gage important. Charles le Témé-

raire, qui craignait de se donner un maître chez lui, ne se prêtait qu'à demi à cette combinaison de l'intrigant connétable, et il préféra traiter avec le roi; néanmoins il sentait qu'il tenait en sa main de quoi faire trembler son ennemi. « Voulez-vous me pousser à bout? » lui disait-il en terminant ce billet, qui fut suivi d'une suspension d'armes. D'ailleurs, sur ces entrefaites, tout changeait en Angleterre. Sept jours après la trêve d'Amiens, le roi Édouard, débarqué tout à coup dans le comté d'Yorck, et reçu à bras ouverts par les populations, faisait paisiblement son entrée à Londres. Puis les deux victoires de Barnet et de Tewkesbury, dans lesquelles le *faiseur de rois* fut tué avec le jeune héritier de la Rose rouge, assurèrent le triomphe du beau-frère de Charles le Téméraire. La position n'était plus la même, et après être resté jusqu'au mois de juin sur la fontière de Picardie, épiant le moindre bruit qui arrivait d'Angleterre, Louis XI se décida à la retraite et vint à Paris pour y attendre les événements.

Paris le reçut mal. Des inscriptions et des vers satiriques furent trouvés affichés à l'Hôtel-de-Ville et au Charnier des Innocents. Les bourgeois chansonnaient le roi et ses conseillers, et se moquaient ouvertement de la trêve d'Amiens. Mais Louis XI avait ailleurs de trop graves inquiétudes pour attacher de l'importance à ces jeux. Le fils d'un marchand de lunettes, Pierre le Mercier, qu'on accusait d'avoir composé les inscriptions de l'Hôtel-de-Ville et du Charnier des Innocents, fut acquitté par le Parlement, et le roi, pour prouver aux Parisiens qu'il ne leur gardait pas rancune de leurs ballades, voulut allumer lui-même à la Saint-Jean le feu de joie de la Grève. Les négociations entre les ducs de Bourgogne et de Guyenne avaient repris avec plus d'activité que jamais. Saint-Pol et le duc de Bretagne menaient toute l'affaire, et de leurs intrigues sortit bientôt une coalition plus formidable encore que celle qui s'était formée à Notre-Dame de Paris. « Ils formèrent une troisième ligue, dans laquelle ils engagèrent le duc d'Alençon, qui, par cette seconde révolte, payait à sa manière la grâce que Louis XI lui avait accordée dans les premiers jours de son règne; le nouveau duc de Lorraine, Nicolas de Calabre; le comte d'Armagnac, auquel le duc de Guyenne restitua ses biens et honneurs, malgré l'arrêt du parlement qui le déclarait criminel de lèse-majesté; le comte de Foix, devenu beau-père du duc de Bretagne; le vieux roi René, qui donra tacitement son consentement à l'entreprise; au dehors, le roi d'Angleterre, Edouard IV, vainqueur à Barnet et à Tewkesbury; et

Jean II d'Aragon, séduit par l'espoir de reconquérir le Roussillon, au milieu d'un bouleversement général. Le projet des confédérés était de détrôner Louis XI et de démembrer la royauté. Le duc de Bourgogne recevait la Champagne et l'Ile-de-France; le roi d'Angleterre, la Normandie et la Guyenne, sans qu'on parlât de compensation pour le frère du roi; les autres provinces devaient être érigées en principautés féodales indépendantes [fin de 1471]. » (POIRSON.) Le duc François ne se cachait plus de ses projets. « J'aime le bien du royaume beaucoup plus qu'on ne pense, disait-il à Comines; car, au lieu d'un roi qu'il y a, j'en voudrais six. » A la petite cour de Charles de France, on se vantait tout haut de la conjuration qui s'organisait contre le roi. « Anglais, Bourguignons, Gascons et Bretons vont lui courir sus, s'écriaient les dames et les seigneurs, et s'il entreprend quelque chose contre monseigneur de Guyenne, on mettra tant de lévriers à ses trousses, qu'il ne saura de quel côté fuir. »

Affirmer que Louis se tira de là par un crime, c'est donner peut-être un peu à la probabilité. Jamais crime toutefois, s'il y en eut un, ne fut mieux conseillé par la circonstance. Olivier le Roux, un de ces agents secrets que la politique tortueuse de Louis XI entretenait dans toutes les cours, avait, en revenant de Castille, découvert dans une chambre du château de Foix les fragments de la correspondance d'un envoyé breton, où se trouvait tout le secret du complot. Les gens du roi s'attendaient à une lutte terrible, quand, le 18 mars de l'année 1472, le roi écrivit de Montil-les-Tours à son confident favori : « Monsieur le grand-maître, j'ai eu nouvelles que monsieur de Guyenne se meurt; il n'y a point de remède à son fait. On ne croit pas qu'il soit vivant d'ici à quinze jours; c'est le plus loin qu'on le puisse mener... Afin que vous soyez sûr de celui qui me fait savoir les nouvelles, c'est le moine avec qui monsieur de Guyenne dit ses heures, dont je me suis fort ébahi, et m'en suis signé de la tête aux pieds. » Faisant un jour une collation avec sa maîtresse, la dame de Montsoreau, chez son aumônier Jourdan Favre, dit Versois, abbé de Saint-Jean-d'Angeli, Charles avait pris une pêche des mains de l'abbé et l'avait partagée avec sa maîtresse. Il paraît que Jourdan avait pelé la pêche avec un couteau empoisonné. La dame de Montsoreau et le duc furent frappés à l'instant de douleurs aiguës. La première expira quelque temps après, et les médecins, qui la saignaient tous les huit jours, avaient déclaré que « son sang était le plus mauvais du monde. » Charles traîna

jusqu'au 12 mai 1472. Le premier jour du mois, Louis XI avait ordonné dans tout le royaume une procession en l'honneur de la sainte Vierge ; au coup de midi, chacun dut se mettre à genoux et réciter un *Ave Maria* « pour l'établissement d'une bonne paix. » Mais en même temps le roi n'en faisait pas moins filer ses troupes vers la Guyenne, et quand la mort du duc fut connue, Dammartin, qui se tenait tout prêt sur la frontière, entra aussitôt dans le pays et s'en empara sans coup férir. L'abbé de Saint-Jean-d'Angeli et Henri de la Roche, l'écuyer de cuisine du duc défunt, étaient déjà jetés dans les prisons de Bordeaux. Le sire de Lescun, craignant de les laisser aux mains des gens du roi, les emmena avec lui en Bretagne. « En vengeance de monsieur le duc de Guyenne, dit-il au duc, et de vous, monseigneur, qui avez perdu votre très-cher et meilleur ami, je vous amène les meurtriers de leur maître et seigneur, afin d'être punis comme doivent l'être de telles gens. — Je voudrais bien mieux avoir entre les mains ceux qui ont fait faire le coup que ceux que je tiens ici, » reprit François. Néanmoins l'affaire traîna en longueur. Un an et demi après, quand Louis XI eut fait sa paix avec le duc de Bretagne, il nomma lui-même des commissaires pour instruire le procès, et les deux accusés disparurent tout à coup. On raconte qu'un matin le geôlier qui gardait Jourdan Favre vint tout effaré dire aux juges que le diable avait, pendant la nuit, tordu le cou à son prisonnier ; et l'on trouva le moine étendu dans son cachot, le visage tout noir et le corps enflé. C'était un méchant moyen pour faire tomber les soupçons, et, coupable ou non, Louis XI n'en passa pas moins, dans l'opinion populaire, pour avoir usé avec son frère *de gentille industrie*, selon l'expression de Brantôme. Ce malin conteur, toujours à la poursuite des anecdotes scandaleuses, prétend même qu'un jour le fou de Louis XI l'entendit qui se confessait coupable de la mort de son frère, pendant qu'il était en prières aux pieds de Notre-Dame de Cléri, et qu'il priait la Vierge, en l'appelant sa *bonne dame*, sa *petite maîtresse*, sa *grande amie*, d'être son avocate pour lui auprès de Dieu. « Il y a plus de cinquante ans, ajoute Brantôme, que moi, étant fort petit, m'en allant au collége à Paris, j'ouïs faire ce conte à un vieux chanoine de là qui avait près de quatre-vingts ans ; et depuis, ce conte est allé de l'un à l'autre, de chanoine en chanoine. »

Pendant la dernière maladie de son frère, Louis XI avait fait un traité secret avec le duc de Bourgogne, qui se tenait toujours en armes

sur la frontière de l'Artois. Il promettait à Charles de lui rendre les trois villes qu'il avait perdues l'année précédente, sous la condition que Charles lui abandonnerait le duc de Bretagne et son *très-cher ami* monsieur de Guyenne. Mais celui-ci mort, il ne fut plus question du traité. « Quand le gibier est pris, s'était écrié le roi, il n'y a plus de serment à jurer. » Charles le Téméraire se vengea cruellement. Sans attendre la fin de la trêve qui expirait le 15 juin, il passe sur-le-champ la Somme et s'empare d'abord de Nesle. Les cinq cents francs-archers du pays, qui composaient la garnison, eurent le poing coupé. Leur capitaine, le Petit-Picard, fut accroché sans rémission à une potence. On mit ensuite le feu à la ville. « Tels sont les fruits de l'arbre de la guerre! » disait le duc en la regardant brûler. Lorsqu'il entra à cheval dans l'église et qu'il la vit couverte de cadavres qui gisaient dans un demi-pied de sang, il fit le signe de la croix et ne put s'em-



pêcher de dire : « J'ai de bons bouchers avec moi, et voilà une belle vue! » De ce jour, le duc reçut le nom de Charles le Terrible. (De Barante.)

Les quatorze cents francs-archers qui défendaient Roye, effrayés de cet exemple, se glissèrent le long des murs et se rendirent aux Bourguignons. Les chevaliers s'estimèrent heureux de pouvoir se retirer en simple pourpoint, le bâton blanc à la main. Charles essaya alors de lancer des manifestes dans le royaume. Il venait venger monsieur de Guyenne et corriger le mauvais gouvernement du roi. Mais les duperies de la ligue du *bien public* avaient prévenu le peuple contre ces retours d'indignation vertueuse chez les grands : il fit la sourde oreille aux invitations de révolte qu'on lui adressait, et Charles étant venu mettre le siége devant Beauvais, où il n'y avait pas même de garnison, les milices bourgeoises, conduites par quelques gentilshommes des environs, l'arrêtèrent tout court sous leurs murs. Les femmes et les enfants venaient sur le rempart apporter des traits aux arquebusiers, de la poudre et des pierres pour les couleuvrines. Elles versaient de l'huile bouillante et de la graisse fondue sur les assaillants, et luttaient même corps à corps avec eux. Une fille, nommée Jeanne Laîné, saisit la bannière d'un Bourguignon au moment où il allait la planter sur la muraille et l'emporta comme un trophée. Elle



dut à cette journée le surnom de Jeanne Hachette. Repoussé dans les premiers assauts, Charles vit bientôt entrer dans la ville les compa-

gnies d'ordonnance, qui accouraient de tous côtés, la lance en arrêt et les pennons au vent. Quelques hommes d'armes firent quinze lieues d'une seule course pour arriver plus tôt, et, à peine descendus de cheval, montèrent aussitôt sur la muraille. Après huit jours d'inutiles efforts, Charles le Téméraire abandonna enfin une place si bien défendue, et descendit en Normandie, où il s'avança jusqu'à la vue de Rouen. Il devait trouver là les troupes du duc de Bretagne; mais Louis XI y avait pourvu.

Laissant le Bourguignon s'aventurer à l'aveugle au milieu du royaume, le roi avait employé tranquillement son armée à terminer le recouvrement de la Guyenne, et était venu à bout, avec une simple démonstration d'hostilités, du duc de Bretagne, cet ennemi sans vigueur, plus menaçant dans la paix que dans la guerre. Il est vrai qu'à l'appui de ses menaces, Louis avait appelé la corruption. L'ancien favori de Charles de Guyenne, le sire de Lescun, l'un de ces petits gentilshommes gascons qui n'avaient que la cape et l'épée, comme on disait dans le pays, était parvenu à reprendre auprès du duc de Bretagne le rôle qu'il avait joué déjà à la cour de Guyenne. Louis XI s'adressa à cet habile parvenu pour ramener François dans ses intérêts. Ses moyens de séduction étaient trop puissants pour ne pas réussir. De cette position commode, mais vide et précaire, de favori, le roi faisait passer Lescun à une fortune solide, à un véritable état de grand seigneur. Il lui offrait le comté de Comminges, le gouvernement du Bordelais et du pays des Landes, ceux de Dax, de Blaye, de Saint-Sever, des deux châteaux de Bayonne, et du château Trompette à Bordeaux; de plus, 24,000 écus d'or et une pension. En bon serviteur, Lescun demanda encore 40,000 francs de pension pour le duc. A ce prix, la Bretagne passa au parti royal, et tout le poids de la guerre retomba sur le Bourguignon. Charles, dont les terres étaient cruellement ravagées en ce moment par le connétable de Saint-Pol, se lassa enfin de combattre pour des alliés qui le trahissaient. Il battit en retraite du côté de ses états, et le 3 novembre, Louis XI, qui s'était transporté sur la frontière de Picardie, conclut une trêve avec lui. Charles exigea que l'on y comprît tous ses alliés, comptant même dans le nombre le duc de Bretagne, malgré sa récente défection; il l'obtint sans peine, mais ce fut une faible garantie pour eux. Depuis longtemps on savait de quel poids était la parole du roi. Lui-même avait dressé ses gens à tous les retours de cette politique que l'on appela plus tard machiavé-

lique, comme si elle avait été inventée par Machiavel. « S'ils vous mentent bien, mentez bien aussi, » écrivait Louis un jour aux sires du Bouchage et de Solliers, chargés par lui d'une négociation. Le duc de Bourgogne partit donc tranquille, du moins en apparence, sur le sort des amis qu'il laissait derrière lui ; et à peine eut-il retourné ses regards du côté de l'Allemagne, qui l'attirait chaque jour de plus en plus, que la vengeance royale commença à s'exercer à l'aise sur ces incommodes sujets, dont les prétentions sans cesse renaissantes arrêtaient à chaque pas les développements de la royauté.

Le premier qui porta la peine de cette éternelle opposition fut le comte d'Armagnac, châtié déjà tant de fois, et qui, entraîné par sa pente, retombait toujours dans la révolte. Remis en possession de ses états par le duc de Guyenne, le comte d'Armagnac s'en était vu dépouiller une seconde fois, à la mort de son protecteur, par le sire de Beaujeu ; mais il profita de la guerre avec le duc de Bourgogne pour y rentrer, et fit prisonnier dans Lectoure le sire de Beaujeu avec ses capitaines. Louis, débarrassé de la guerre au Nord, résolut d'en finir avec les insubordinations du Midi. Balzac et Gaston, sénéchaux de Beaucaire et de Toulouse, furent envoyés dans le comté d'Armagnac, avec ordre d'anéantir cette famille factieuse. Pour qu'ils eussent plus de cœur à la besogne, on leur avait assigné d'avance une partie des domaines à confisquer. Les deux sénéchaux ne s'acquittèrent que trop bien de leur cruelle mission. Le comte, assiégé dans Lectoure, demanda enfin à capituler. Mais, au milieu des pourparlers, les Français entrèrent dans la ville par une porte du boulevard qui était restée ouverte. Pendant que les hommes d'armes allaient de maison en maison égorger et piller, Balzac courut à l'hôtel de monsieur d'Armagnac, que l'on trouva assis sur un banc auprès de sa femme, grosse alors de sept ou huit mois. Le comte se leva et vint parler au sénéchal : mais un franc-archer, nommé Pierre Gorgia, tira aussitôt sa dague et l'égorgea sous les yeux de sa femme. Le corps fut traîné dans la cour, dépouillé et mutilé par les soldats. La comtesse, conduite au château de Buzet, près de Toulouse, vit bientôt entrer dans sa chambre deux secrétaires du roi, Olivier le Roux et maître Macé Guervadan, qui la forcèrent d'avaler un breuvage destiné à la faire avorter. Ainsi périt cette famille des Armagnacs, au sein de laquelle se gardait intact le dépôt des vieilles traditions féodales. A part le célèbre connétable, qui n'avait paru à la cour que pour la dominer et la braver, les Arma-

gnacs avaient toujours vécu éloignés de la personne royale. Leur petit état, où les huissiers royaux n'entraient qu'en tremblant, était depuis trente-cinq ans un foyer constant d'insurrection, au milieu de cette



race aventureuse de Gascogne encore pleine des souvenirs de sa longue indépendance, du temps qu'elle avait à choisir entre l'Angleterre et la France et qu'elle faisait la loi chez elle aux deux nations rivales. Louis XI devint si joyeux en apprenant ce nouveau triomphe de la royauté, qu'il nomma sur-le-champ héraut d'armes de France le porteur de la nouvelle, Jean d'Auvergne, son chevaucheur d'écurie, et foulant aux pieds les scrupules de ses gens qui, par un reste de respect pour les grands noms féodaux, se rejetaient, pour excuser le meurtre du comte, sur le hasard malheureux d'une rixe supposée, il plaça Pierre Gorgia dans les archers de sa garde, et lui donna une tasse d'argent toute remplie d'écus.

Le comte d'Alençon, qui, depuis la praguerie, jouait en Normandie le même rôle que les Armagnacs en Gascogne, tomba aussi avec eux. Il venait, lors de la dernière guerre, d'appeler les Anglais dans ses places, et maintenant que le roi n'avait plus d'ennemis sérieux en France, il annonçait qu'il allait vendre ses domaines et se retirer à la

cour de Bourgogne pour y continuer son opposition avec moins de périls. Louis XI le prévint. Il envoya Tristan l'Hermite, qui, en dépit de la naissance royale du duc d'Alençon, le fit saisir par ses archers et le conduisit au Louvre, où son procès, qui commença sur-le-champ, devait finir d'une manière tragique. Tous les ennemis de la royauté tombaient un à un à ses pieds. De même que le comte d'Armagnac, Jean II d'Aragon avait mis à profit la guerre que le roi soutenait en Normandie et en Picardie, pour reprendre le Roussillon, sans rembourser à son créancier les 300,000 écus d'or dont il était le gage. Les gens du pays, plutôt Espagnols que Français, malgré qu'ils eussent les Pyrénées derrière eux, s'étaient chargés eux-mêmes de se délivrer des hommes d'armes étrangers, et la révolution faite, Jean II était venu se mettre à leur tête. Les premiers efforts des Français pour ressaisir le Roussillon furent malheureux ; mais Louis XI, ayant emprunté de grandes sommes à maître Briçonnet, un riche marchand de Tours envoya une seconde armée dans le pays, sous la conduite de son *compère*, Jean de Daillon, sire de Lude, homme adroit et rusé, que le roi lui-même appelait *maître Jean des habiletés*. Les habitants de Perpignan, qui avaient commencé la révolte, soutinrent un siége de huit mois, et allèrent jusqu'à manger les chiens, les chats, les rats, et même de la chair de cadavres; mais il fallut se rendre à la fin. Louis, pressé de retourner à ses anciens ennemis, conclut un accommodement avec le roi d'Aragon. Les deux rois gardèrent en commun la province, et on convint qu'au bout d'un an, elle retournerait à la France, si les 300,000 écus n'avaient pas été remboursés.

Cependant les intrigues et les violences suivaient toujours leur cours habituel dans le royaume. Louis, aussi habile à gagner qu'à effrayer ses rivaux, s'allia presque de force les deux puissantes maisons d'Orléans et de Bourbon, en faisant épouser sa fille Jeanne au jeune Louis d'Orléans, et mademoiselle Anne au sire de Beaujeu, frère du duc de Bourbon. En même temps, cette formidable maison d'Anjou, qui avait rempli de son nom l'Angleterre, l'Allemagne et l'Italie, perdait une à une toutes les provinces qui lui restaient. Le roi René, pour avoir adhéré tacitement à la ligue de 1471, était dépouillé de l'Anjou. Nicolas de Calabre, qui avait joué un si grand rôle dans la guerre du *bien public*, étant venu à mourir à cette époque, les duchés de Bar et de Lorraine sortirent de sa famille et furent donnés par Louis XI à René de Lorraine. Le connétable de Saint-Pol, mortellement inquiet

entre ses deux ennemis de France et de Bourgogne, ne songeait plus qu'à se maintenir dans ce qu'il avait butiné çà et là, au milieu des guerres soulevées par lui. Le duc de Bretagne, sous la double influence d'Antoinette de Maignelais et du sire de Lescun, tous deux pensionnés par Louis XI, semblait avoir renoncé pour toujours à ses idées de résistance. Rien ne bougeait plus à l'intérieur. Déjà les supplices avaient commencé. Louis, assez fort désormais pour dépouiller cette enveloppe caressante dont il s'était revêtu dans les premières années de son règne, se montrait sans pitié pour tous les seigneurs qui attiraient sur eux les armes royales. Il y en eut un qui eut la tête tranchée à Rhodez; un autre fut écartelé à Tours. Le frère du comte d'Armagnac, qui avait éte jeté à la Bastille, vivait dans un cachot infect, marchant dans la fange et mouillé sans cesse par l'eau qui ruisselait des murs. Il en devint fou. Le duc d'Alençon, condamné à mort par le Parlement, fut gracié par le roi, qui était son filleul; mais on le retint dans sa prison, où il mourut deux ans après, et de tous ses domaines on ne laissa que le Perche à son fils.

« Que faisait le chef de la féodalité, pendant que Louis XI la traitait de la sorte? Charles le Téméraire avait alors bien d'autres choses en tête que ses anciens amis de la ligue du bien public. Peu content d'avoir la puissance d'un roi, il en voulait aussi le titre, et plein de cette ambitieuse idée, il se perdait dans des plans gigantesques. Comme il n'y avait rien à gagner du côté de la France, où il avait trouvé un ennemi capable de lui tenir tête, Charles semblait la quitter de vue et songer à se faire Allemand. Évoquant les vieux souvenirs de la domination romaine, il rêvait pour lui un royaume de la Gaule-Belgique, dont ses états de Flandre auraient été le noyau, et qui devait s'étendre sur toute la ligne du Rhin. De toutes parts, il achetait des domaines, se faisait des amis et des partisans sur les bords du fleuve; on dit même qu'il avait entrepris de se faire nommer empereur, en cas que Frédéric II vînt à mourir. Il y avait déjà de grandes négociations entamées par le Bourguignon pour faire épouser sa fille Marie à Maximilien d'Autriche, le fils de l'empereur. En même temps, Charles mettait la main sur la Lorraine et s'avançait vers la Suisse, dont il semblait avoir résolu la conquête. Mais toute cette ambition, refoulée par Louis XI hors du royaume, échoua au dehors comme elle avait échoué au dedans, et là aussi ce fut encore le roi de France que Charles le Téméraire trouva sur son chemin. Louis s'allie avec les Suisses, que le duc veut asservir; il lui suscite un

compétiteur au duché de Lorraine dans le jeune René; il entrave à force d'or ses acquisitions en Allemagne, fait rompre le mariage de sa fille avec Maximilien; enfin il intimide le vieux roi René, qui avait promis d'instituer Charles son héritier, et le timide monarque casse son testament. Cette guerre d'intrigues pensa coûter cher au roi de France. Charles irrité rentre dans la lice qu'il avait en quelque sorte abandonnée pour toujours, et y ramène le duc de Bretagne avec le comte de Saint-Pol, auxquels se joint cette fois le roi Édouard IV, qui, tranquille enfin sur un trône depuis si longtemps agité, songeait à montrer à la France que, même après la guerre des deux Roses, l'Angleterre était encore à redouter. » (*Cahiers d'histoire*.)

Louis XI se voyait menacé de nouveau; mais la fougue impétueuse du Bourguignon l'emporta d'un autre côté avant même d'avoir commencé la guerre avec le roi de France. Depuis que Charles s'était laissé aller à ce rêve malheureux d'un royaume de Gaule-Belgique, il avait trop d'affaires sur les bras pour pouvoir en mener une seule à fin. Au moment même où il formait en France une quatrième ligue contre le roi, les Suisses battaient ses hommes d'armes et les chassaient de l'Alsace; René de Lorraine, le protégé de Louis XI, attaquait le Luxembourg, et Charles lui-même, comme s'il n'eût pas eu déjà assez d'ennemis, se lançait à l'aventure dans la querelle de Robert de Bavière avec Hermann de Hesse, au sujet de l'électorat de Cologne, et venait se briser devant les murs de Neuss, qui l'arrêta onze mois. Pendant que Charles le Téméraire faisait tête avec une audace employée en pure perte à une armée allemande deux fois plus forte que la sienne, venue au secours de la place menacée, ses propres domaines étaient entamés par Louis XI, qui lui enlevait Roye, Montdidier, Corbie, et mettait ses gens en déroute dans le Nivernais et l'Artois. Le siége de Neuss expirait à peine, quand les Anglais débarquèrent à Calais. Charles avait envoyé à son beau-frère cinq cents bateaux plats des côtes de Hollande et de Zélande. Ce fut tout le secours qu'Édouard tira de ses alliés de France. Il avait avec lui quinze cents hommes d'armes, avec leurs chevaux bardés de fer, quinze mille archers à cheval, une nombreuse artillerie; mais les haines vigoureuses qui avaient présidé aux guerres d'Édouard III et de Henri V n'animaient plus cette armée séparée par tant d'autres combats des souvenirs de Crécy et d'Azincourt. Ce que voulaient les gros bourgeois de Londres, dont le crédit avait déterminé l'armement, c'était une bonne

bataille et un prompt retour. Ils comptaient surtout sur ceux qui les avaient appelés ; mais le duc François ne bougea pas : le comte de Saint-Pol, ne voulant rien risquer au jeu, reçut à coups de canon les Anglais qui s'approchèrent de Saint-Quentin. Neuf jours après qu'il eut débarqué à Calais, Édouard vit enfin arriver le duc de Bourgogne, mais seul : il n'avait pas osé montrer à ses alliés l'armée délabrée qu'il avait ramenée du siége de Neuss ; et d'ailleurs, c'était maintenant la Lorraine qui l'attirait. L'entrevue des deux princes fut pleine d'aigreur. Édouard reprocha amèrement à son beau-frère de l'avoir engagé à la légère dans une entreprise dont il se retirait lui-même. Charles, honteux et embarrassé dans ce camp, où il n'avait pas un homme d'armes, et préoccupé de ses nouveaux projets sur la Lorraine, resta quelques jours à peine avec les Anglais, et retourna à son armée d'Allemagne. Bientôt vinrent les pluies; les vivres commencèrent à manquer dans le camp anglais. Les hommes des communes murmuraient et se lassaient déjà de coucher sous la tente. Un valet de Jacques Grasset, qui était le premier prisonnier fait par les Anglais, ayant été relâché, selon l'usage, vint dire au roi qu'à son départ lord Howard et lord Stanley lui avaient donné un noble d'or, en ajoutant ces mots : « Si vous pouvez parler au roi votre maître, recommandez-nous à sa bonne grâce. » Louis XI ne douta plus que les Anglais ne voulussent traiter. « Il était distrait, rêveur, dit Comines; qui ne l'auraient connu l'auraient jugé mal sage. Il m'appelle et me dit à l'oreille : Découvrez-moi le valet de Mérichon, le maire de La Rochelle ; faites-le dîner avec vous, et disposez-le à se rendre au camp anglais en qualité de héraut. » Ce valet se nommait Mérindot. Louis, qui aimait le bizarre et l'imprévu dans sa façon de négocier, se souvint de l'avoir trouvé autrefois homme de sens et beau parleur. Quoi que pussent dire ses conseillers, et malgré Mérindot lui-même, qui, ne comprenant pas ce qu'on lui voulait, se jetait à deux genoux et demandait grâce, il fallut qu'il se chargeât de toutes les instructions nécessaires pour négocier la paix entre la France et l'Angleterre. Louis XI n'avait pas même un costume de héraut à lui donner. On prit la bannière d'un trompette qu'on ajusta à la guise d'une cotte d'armes aux armes de France. Un héraut de monsieur l'amiral fournit le reste de l'équipement, et Mérindot partit en cachette, sa cotte d'armes roulée à l'arçon de sa selle, pour que personne ne se doutât de la mission.

L'événement prouva que Louis avait bien jugé l'homme. Le valet

de Merichon, avec son titre et son costume de contrebande, persuada au roi d'Angleterre tout ce qu'il voulut, et revint à Compiègne, où était le roi, avec un sauf-conduit pour les véritables ambassadeurs, et un hérault anglais qui venait en chercher un pour ceux de son maître. La conférence eut lieu dans un village près d'Amiens. « Les Anglais, selon l'usage, dit de Barante, commencèrent par demander la couronne de France, puis la Normandie et la Guyenne ; mais ils savaient bien qu'ils n'en auraient rien, et n'en parlaient que pour la forme. » Ils finirent par se contenter de 75,000 écus et d'une promesse de mariage entre le dauphin et la fille aînée d'Édouard. Les conférences s'étant prolongées pendant plusieurs jours, le connétable de Saint-Pol s'inquiéta de voir le roi d'Angleterre faire son accommodement sans le duc de Bourgogne et sans lui, et envoya le sire de Sainville à Amiens pour observer la marche des négociations, et voir s'il ne pourrait point encore profiter, selon sa coutume, des concessions que Louis allait faire pour acheter la paix. Mais le rôle factice d'homme nécessaire que s'était créé le connétable, en dépit des grandes puissances qui l'entouraient, approchait de sa fin. Il y avait assez longtemps que ce petit comte de Saint-Pol louvoyait entre la France, l'Angleterre et la Bourgogne, allant de l'une à l'autre, sans se fixer jamais ; il fallait bien qu'il échouât quelque part, et Louis, avec qui dernièrement encore il avait traité d'égal à égal dans une entrevue entre La Fère et Noyon, le prit cette fois au piége. Avant de recevoir Sainville, il fit cacher un seigneur bourguignon, le sire de Contay, derrière un grand et vieux paravent qui se trouvait dans sa chambre. « Je veux vous faire entendre, lui dit-il, comme le connétable et ses gens prennent soin des intérêts du duc de Bourgogne. » Sainville introduit fut mis par Louis XI sur le chapitre de Charles le Téméraire, et pour faire sa cour au roi, il commença à raconter ses colères contre les Anglais, contrefaisant ses gestes, son langage, ses trépignements de pieds, ses coups de poing sur la table. Louis, qui était assis sur un escabeau, tout contre le paravent, riait aux éclats et le faisait recommencer. « Parlez plus haut, disait-il, je me fais vieux, je deviens un peu sourd. » Ensuite il le congédia avec de bonnes paroles, et faisant sortir Contay de sa cachette « se remit à rire au plus fort. » Celui-ci, furieux, monta sur-le-champ à cheval pour aller tout redire à son maître, et dès ce moment, la perte du comte de Saint-Pol fut résolue. Il ne se soutenait contre le duc que par le roi, et contre le roi que par le duc. Louis XI avait



Louis XI et le sire de Contay.

coupe court à cette politique de contre-poids avec une scène de comédie.

Tout joyeux de ce premier succès, Louis poussa avec une nouvelle activité ses négociations avec les Anglais. Il envoya chercher de l'argent à Paris, où un riche bourgeois, nommé Jacques Erlau, lui avança de grosses sommes ; le fils de Charles VII se mit alors en devoir de repousser cette invasion d'une façon que n'avaient point permis jusque-là les vieilles mœurs chevaleresques. Le dénuement était extrême dans le camp anglais. Il y envoya des chariots chargés de provisions et des meilleurs vins du royaume, n'oubliant rien de ce qu'il fallait pour bien vivre, pas même des torches de cire. Les Anglais, si bien traités, se répandirent en foule sous les murs d'Amiens. Deux longues tables chargées de viandes étaient dressées en permanence à la porte de la ville, et quand arrivait quelque homme d'armes anglais, on allait à la bride de son cheval : « Allons, disait-on, venez rompre une lance avec nous, » et on l'emmenait à une des tables. Les tavernes de la ville étaient ouvertes gratis aux soldats, qui ne s'en faisaient faute. Un jour, dit Comines, on en trouva cent onze dans une seule taverne, à neuf heures du matin. Les gens du roi s'effrayaient de ce gaspillage et de cette affluence d'Anglais dans la ville ; mais Louis n'écoutait rien et suivait toujours son idée. Il avait fait sceller par son chancelier six blancs-seings pour se faire des pensionnaires dans le conseil d'Angleterre : lord Howard, lord Montgomery, le marquis de Dorset, sir Thomas, le grand écuyer et le chancelier d'Angleterre reçurent chacun une pension de 2,000 écus. Les largesses du roi s'étendirent sur tous les seigneurs et les gros bourgeois de l'armée ; ils eurent des étoffes, de la vaisselle d'argent, de beaux chevaux richement enharnachés. Tout cela faisait murmurer le peuple, qui gardait toujours le souvenir des anciennes guerres. Quand les Anglais retournèrent d'Amiens à Calais, tous ceux qui s'écartèrent du gros de l'armée furent assommés par les paysans. Enfin Édouard repassa la mer, emmenant ses gens *bien nippés et bien repus*, et Louis, qui se raillait avec les siens des présents et des bons vins qu'il leur avait distribués, recueillit bientôt les fruits de sa politique.

Charles le Téméraire avait eu de nouveaux emportements en apprenant la manière dont Louis XI lui enlevait son allié. Il était venu tout courroucé dans la tente d'Édouard, en s'écriant : « Ah! par saint Georges, par Notre-Dame, par Notre-Seigneur et Créateur, vous

avez pu signer votre déshonneur? Comment! vous repasserez la mer sans avoir rompu une lance, sans avoir tué une mouche? » Ne pouvant



rien gagner sur son beau-frère, Charles jeta à terre la chaise sur laquelle il était assis, et remonta sur-le-champ à cheval. Il fallut pourtant se résigner à traiter aussi, quand il vit que tout était décidé; et le 13 septembre, il signa une trêve de neuf ans à Soleure. Le roi lui abandonnait les Suisses, les Alsaciens, la Lorraine, tout ce qui le préoccupait alors, et ne demanda pour lui-même que le comte de Saint-Pol. Quelques jours auparavant, Louis XI dictait, en présence de lord Howard et du sire de Contay, une lettre pour le connétable dans laquelle il lui disait qu'il avait besoin, pour terminer *ses grandes affaires*, d'une aussi bonne tête que la sienne. Arrivé là, il s'interrompit, et, se tournant vers l'Anglais et le Bourguignon : « Vous entendez bien, dit-il, que je n'ai pas besoin de son corps; il me suffit d'avoir sa

tête. » Le lendemain de la trêve de Soleure, Louis se présenta aux portes de Saint-Quentin, et en chassa sur l'heure les officiers du comte avec leurs femmes et leurs enfants. Saint-Pol avait pressenti le coup : il était réfugié déjà à Mons, en Hainaut, et s'y croyait bien en sûreté. Mais bientôt arriva maître Cerisais avec Gaucourt et Saint-Pierre, la trêve de Soleure à la main, et réclamant l'ennemi du roi. Le comte, que Charles faisait déjà garder à vue dans l'hôtellerie, écrivit au duc, « son très-honoré et redouté seigneur, » se recommandant à lui comme *son pauvre parent*, et invoquant les souvenirs de la journée de Montlhéry. « Dites-lui, s'écria le Téméraire, qu'en écrivant cette lettre, il a perdu son papier et son espérance. » Néanmoins Charles hésita quelque temps avant de le livrer. Il commençait alors la conquête de la Lorraine, et Louis XI avait envoyé cinq cents lances sur la frontière. Le roi redoutait qu'une fois la province conquise, le connétable ne vînt à lui échapper; le duc craignait pour sa conquête, s'il se défaisait d'avance de ce gage, tant ils avaient de confiance l'un dans l'autre! A la fin, la Lorraine étant déjà à moitié soumise, Charles donna l'ordre qu'on livrât le comte dans huit jours aux gens du roi. Trois heures après la fin du huitième jour, un contre-ordre arriva : mais il était trop tard. Les portes de la Bastille se fermèrent sur le comte le 27 novembre ; le 19 décembre, son procès était terminé, et Jean de Popincourt, le second président du Parlement, lui lisait l'arrêt qui le condamnait à être décapité en place de Grève, comme *crimineux du crime de lèse-majesté*. « Il ne s'attendait pas à une condamnation si sévère, et il en parut surpris. Cependant il ne dit rien qui marquât de la faiblesse, mais seulement : « Dieu soit loué! voici bien dure sentence ; je lui supplie et requiers qu'il me donne grâce de le bien connaître aujourd'hui. » Puis, se retournant du côté de M. de Saint-Pierre, il lui dit : « Ah! monsieur de Saint-Pierre, ce n'est pas là ce que vous m'aviez toujours promis... » A trois heures après midi, il sortit du bureau de l'Hôtel-de-Ville et monta sur l'échafaud. Il se jeta à genoux du côté de l'église Notre-Dame, et fut longtemps en prière, baisant de temps en temps, avec de grandes marques de dévotion, une croix que le cordelier lui présentait. Il se leva ensuite, et le nommé Petit-Jean, fils de Henri Cousin, exécuteur de la haute justice, s'approcha pour lui lier les mains ; « ce qu'il souffrit bien bénignement, » dit la chronique. Il se tourna du côté du chancelier et des autres magistrats et seigneurs qui étaient sur le grand échafaud, et

leur dit qu'il demandait pardon au roi et qu'il les priait d'avoir soin de son âme, ajoutant qu'il ne prétendait pas pour cela qu'il leur coûtât rien du leur. Il fit la même demande au peuple, et s'alla mettre à genoux sur un petit carreau de laine aux armes de la ville, qu'il rangea avec le pied. Pendant qu'on lui bandait les yeux, il récitait des prières,



parlait a son confesseur et baisait la croix. Ensuite Petit-Jean, ayant pris une épée que son père lui donna, abattit d'un seul coup la tête du connétable. Son corps tomba presque en même temps. Le bourreau prit la tête, qu'il plongea dans un sceau d'eau, et la montra aux spectateurs, qui étaient bien, dit la chronique, deux cent mille personnes et mieux. » (*Note du Père Griffet sur Daniel.*)

La grande et la petite féodalité s'en allaient à la fois. Cette formidable maison de Bourgogne n'était plus à craindre pour la royauté, depuis que le Téméraire courait comme à l'aventure sur les bords du Rhin, dispersant à droite et à gauche sa puissance et son ambition. Il venait de rencontrer enfin l'ennemi contre lequel devait se

briser toute cette force inquiète et vagabonde. A peine établi en Lorraine, le Bourguignon s'avance dans la Suisse, dont les fiers habitants avaient déjà fait justice de ses tentatives d'envahissement, en mettant à mort son gouverneur, Hagenbach, qui renouvelait dans le comté de Ferrette l'administration oppressive du fameux Gessler. L'origine de cette nouvelle guerre était presque futile. Un marchand suisse, passant sur les terres du comte de Romont avec une charrette chargée de peaux de mouton, fut arrêté par les hommes d'armes de Morgues, et sa marchandise fut enlevée. Les gens des ligues suisses, ne pouvant obtenir justice, envoyèrent un défi de guerre au comte de Romont, Jacques de Savoie, un des amis de Charles le Téméraire, qui venait de le nommer gouverneur du duché de Bourgogne. En trois semaines, toutes les places du comte Jacques furent enlevées par les Suisses, à l'exception de Genève, qui se racheta au prix de 26,000 florins. Mais Charles était derrière son favori. Toujours dominé par quelque nouveau rêve, l'Allemagne avait cessé de tant lui plaire : c'était maintenant vers le Midi que se portaient ses regards. « Ses intelligences étaient plus actives encore qu'auparavant avec le roi René, et il s'assurait de devenir par son testament héritier de la Provence. La Savoie était autant en son pouvoir qu'aucune province de ses états : le duc de Milan était son allié; son armée était remplie d'Italiens, qu'il aimait plus que nuls autres soldats. De telle sorte, qu'en s'emparant de la Suisse, outre la joie de punir ses ennemis, il se trouvait placé au centre de sa puissance. Déjà il se voyait passant les Alpes, comme un autre Annibal : car c'était alors son héros favori, et il en parlait sans cesse. Il se réjouissait aussi de l'idée d'aller montrer aux princes et aux peuples d'Italie sa grandeur, sa richesse et cette pompe dont il était environné. » (DE BARANTE.)

Quelque hardi et résolu que fût le peuple qui avait combattu à Saint-Jacques, ce n'était pas sans une secrète appréhension qu'il voyait venir à lui ce terrible duc de Bourgogne, le plus fier homme de guerre de son temps. Les Suisses appelèrent à leur secours le roi de France, qui, fidèle à sa politique cauteleuse et ne voulant rien hasarder qu'à coup sûr, se retrancha derrière la trêve de [illegible]e. Ils essayèrent de détourner le coup en représentant aux Bourguignons qu'ils n'avaient rien à gagner contre eux. « Il y a plus d'or et d'argent, disaient-ils, dans vos éperons et les brides de vos chevaux que vous n'en trouverez dans toute la Suisse. » L'amour-propre du Téméraire était

en jeu : il l'emporta en avant. Quarante mille hommes arrivèrent devant Yverdun, amenant avec eux la plus belle artillerie qu'on eût vue jusqu'alors en Europe, une foule de valets, de marchands et de filles, qui remplissaient toute la contrée d'un tumulte inconnu. Charles, qui ne vivait plus que sous la tente, traînait dans son camp toutes ses richesses, ses joyaux, sa chapelle, ses belles armures, ses services d'or, de vermeil et d'argent. Ses pavillons resplendissaient d'or et de soie. Les broderies et les dorures étaient prodiguées jusque dans le costume de ses archers. Pour lui, par une simplicité orgueilleuse dont il n'a pas été le seul exemple, il se plaisait parfois, au rapport de Specklin, à se montrer au milieu de tout ce luxe, vêtu d'un mauvais petit habillement gris. Yverdun fut livré par les habitants, qui regrettaient le comte Jacques, leur ancien maître, et la garnison suisse se retira dans le château de Granson, où elle fut suivie de près par les Bourguignons, qui la contraignirent bientôt à se rendre. Lors de la conquête du pays de Romont, les Suisses avaient noyé les hommes d'armes d'Estavager, que le bourreau de Berne avait conduits au lac de Neufchâtel, liés tous ensemble à une corde. Les prisonniers de Granson furent attachés par dix, par vingt, par trente, les mains derrière le dos, et jetés le lendemain dans le lac. « Quand on n'épargne personne, disaient les gens du duc, les guerres sont bientôt finies. » Quelques jours après, vingt mille Suisses arrivèrent en présence de Granson, pour venger leurs frères. Ce fut le 2 mars 1476 que se donna la bataille. Dès le matin, Charles, monté sur un grand cheval gris, parcourait les rangs et disait à ses chevaliers : « Marchons à ces vilains, encore que ce ne soient pas gens dignes de nous. » Cependant les *vilains* descendaient les hauteurs de Vaux-Marcus en bataillons carrés, hérissés de longues piques et de hallebardes, les bannières au milieu, flanqués de petits canons qui tiraient sans cesse. La cavalerie bourguignonne, conduite par le sire de Château-Guyon, s'élança en vain au devant des pointes serrées de leurs piques. Toute l'impétuosité des hommes d'armes vint expirer au pied de ce mur de fer qui marchait toujours en avant. Deux fois Château-Guyon porta la main sur la bannière de Schwitz : deux fois il fut repoussé, et un homme de Berne l'abattit à la fin. Charles, acculé contre son camp, se préparait à recommencer le combat, quand il aperçut tout à coup, sur les collines de Bouvillars et de Champigny, une foule nouvelle qui accourait en criant : « Granson! Granson! » C'étaient les soldats des vieilles ligues suisses, les hommes de Glaris,



Pillage du camp de Charles le Temeraire Bataille de Morat

de Schaffouse et de Zurich, qui avaient mis tant de fois les Autrichiens en déroute dans les guerres de l'indépendance nationale. Les troupes d'Uri et d'Unterwalden étaient précédées par deux hommes robustes qui soufflaient à perte d'haleine dans deux trompes énormes, présent de Pepin et de Charlemagne, selon la tradition du pays, et que l'on nommait le Taureau d'Uri et la Vache d'Unterwalden. Leur son terrible et prolongé, qui se répétait dans les échos de la vallée, jeta la confusion dans les rangs ennemis. Les Italiens s'enfuirent les premiers. Charles furieux les rappelait par ses cris et les frappait à grands coups d'épée. Emporté dans leur fuite, il courut au galop sans s'arrêter jusqu'au passage du Jura, à six lieues de là, suivi seulement de cinq serviteurs. « Ah! monseigneur, lui disait son fou, nous voilà bien Annibalés! »

Les vainqueurs restèrent plusieurs jours à compter le butin. Quatre cents pièces d'artillerie, trois cents tonneaux de poudre, une foule d'armes de toute espèce, des provisions de vivres infinies étaient restés entre leurs mains, sans compter le trésor du duc dont ils mesurèrent l'argent à pleins chapeaux, et ces merveilleuses richesses qui remplissaient son camp. Il se passa des scènes étranges au milieu de cet immense pillage. Un soldat trouva le gros diamant du duc qui n'avait pas son pareil dans la chrétienté; il garda la boîte et jeta le diamant, qui roula sous un chariot. Se ravisant ensuite, il alla le ramasser et le vendit un écu. Un autre mit en se jouant sur sa tête le chapeau de velours jaune du duc que surmontait une couronne de pierreries admirables; il le rejeta ensuite, disant qu'il préférait quelque bon harnais de guerre. Les dentelles de Flandre, les draps d'or, les tapisseries d'Arras se distribuèrent à l'aune dans une boutique de village, où on les vendait au prix de la toile commune. Les montagnards faisaient fi de la vaisselle d'argent, qu'ils prenaient pour de l'étain, et trouvaient que les vases d'or étaient d'un poids incommode.

Le coup était terrible, et le Téméraire ne pouvait accepter la honte d'avoir été ainsi battu par une armée de pâtres et d'artisans. On crut d'abord qu'il en perdrait la raison. Il laissait croître ses ongles et sa barbe, et ne voulait plus se laisser voir à personne. Lui, qui ne buvait jamais de vin auparavant, et qui n'usait que de conserve de roses, maintenant il cherchait à s'étourdir et l'ivresse lui était en aide. Son médecin italien, Angelo Catho, le ranima enfin, en lui faisant appliquer des ventouses, pour rendre au sang son cours accoutumé; et retrouvant son infatigable activité, Charles ne songea plus qu'à se

venger de Granson. Il rallia les débris de son armée et fit recruter des hommes en tout pays, en Italie, en Angleterre, en Artois, en Picardie, en Bourgogne, en Flandre, dans la contrée de Liége et le Luxembourg. Les cloches des églises de la comté de Bourgogne et du pays de Vaud furent fondues et converties en canons. Avant trois mois, il se vit en état de recommencer la partie. « Par saint Georges! s'écria-t-il pendant que ses troupes défilaient à Lausanne devant l'échafaud où il était monté, par saint Georges! nous aurons vengeance. » Le 10 juin, son armée vint camper sous les murs de Morat, qui fut bientôt environné de tous côtés, hormis vers le lac, par où arrivaient, la nuit, de petites barques. Pendant dix jours, Adrien de Bubenberg, l'ancien chef du parti bourguignon à Berne, maintenant gouverneur de Morat, soutint sans trembler, avec les deux mille hommes de sa garnison, tout l'effort d'une armée qui montait à plus de quatre-vingt mille hommes. Enfin, le 21, arrivèrent trente-quatre mille Suisses, qui avaient avec eux le duc René de Lorraine, venu pour protester dans leurs rangs contre l'injuste conquête de son duché. Le combat se soutint plus également qu'à Granson; mais l'avant-garde suisse, qui se composait des gens de Fribourg et des montagnards des anciennes ligues, ayant à la fin tourné le retranchement des Bourguignons, la déroute devint générale. Jacques du Maës, qui portait le grand étendard de Bourgogne, tomba en le défendant et le tenant serré entre ses bras. Charles, réduit encore une fois à battre en retraite, s'enfuit jusqu'à douze lieues du



champ de bataille. Ses cavaliers italiens se firent exterminer en voulant

fuir par le lac de Morat. Les Suisses les poursuivaient jusque dans l'eau, à coups de flèches et d'arquebusades, et allaient les achever sur des nacelles. L'eau du lac en fut rougie en plusieurs endroits. Trois siècles après, les pêcheurs ramenaient encore des casques et des cuirasses avec leurs filets. Huit à dix mille hommes furent égorgés en cette journée par les Suisses, qui ne faisaient point de quartier. « Cruel comme à Morat » demeura longtemps un proverbe chez eux ; et comme pour éterniser le souvenir de leur impitoyable valeur, de tous ces ossements entassés qui encombraient le champ de bataille, ils élevèrent au bout de quatre ans le fameux *Ossuaire* des Bourguignons, où les gens de Morat montraient encore, en 1798, les traces des grands coups d'épée de leurs pères, quand une armée de la république française, qui vint à passer, s'indigna de ce trophée injurieux, selon elle, à la France, et dispersa, par amour-propre national, les ossements de ces Anglais, de ces Italiens, de ces Flamands, tués en attaquant la liberté d'un peuple républicain.

Charles, dans sa douleur et dans sa rage, voulut s'obstiner contre sa mauvaise fortune ; mais les siens refusèrent d'aller plus loin. Toujours plus dur et plus despotique à mesure qu'il s'enfonçait dans sa ruine, il avait perdu toutes les sympathies. Il y avait deux ans qu'il tenait ses gentilshommes sous les armes, et en dépit de toute leur chevalerie, c'était plus qu'ils n'en pouvaient porter. Leurs terres tombaient en friche, leurs biens étaient engagés, ils avaient hâte de revoir leurs femmes et leurs enfants. On se rappelle qu'aux termes de la vieille loi féodale le service militaire du vassal était de quarante jours. Les états de Bourgogne répondirent par un refus net à la demande insensée d'une troisième armée de quarante mille hommes. Ceux de Flandre lui offrirent seulement de venir le chercher, s'il ne pouvait se dégager du milieu de ses ennemis pour retourner parmi eux. Les métiers détestaient d'ailleurs cet homme violent, qui foulait aux pieds leurs priviléges et ne parlait que de faire trancher les têtes. La vie du duc n'était plus qu'une longue colère ; il exhala sa fureur en menaces terribles, et jura de démolir les portes et les murailles de Bruxelles. Mais on se riait même autour de lui de cette rage impuissante : à peine put-il réunir quelques milliers de soldats ; bientôt la Lorraine, où il s'était retiré, commença à lui échapper. Louis XI avait envoyé 40,000 francs à René, qui ramassa une petite armée en Alsace et en Suisse, et après avoir repris sur sa route une foule de petites villes,

s'empara enfin de Nancy. Charles fit un dernier effort, et mena contre Nancy la poignée de gens qui lui restait (22 octobre). Le siége durait déjà depuis trois mois; l'hiver était venu, la terre s'était couverte de neige. Dans la nuit de Noël, il y eut plus de quatre cents hommes de l'armée du duc qui moururent de froid ou bien eurent les mains et les pieds gelés. Cependant la ville, réduite à l'extrémité, allait enfin se rendre : tous les chevaux et les ânes avaient été déjà mangés; il ne restait plus d'autre viande que les chiens, les chats et les rats. Enfin, le 4 janvier 1477, René arriva avec dix-neuf à vingt mille hommes qu'il avait obtenus des ligues suisses, à force de prières et de caresses. La bataille se donna le lendemain. « Le duc de Bourgogne s'arma de grand matin, et monta sur un beau cheval noir qu'on nommait Moreau. Lorsqu'il voulut mettre son casque, le lion doré qui en formait le cimier se détacha et tomba : *Hoc est signum Dei*, dit-il tristement. » (DE BARANTE.) Comme si la partie n'eût pas été déjà assez inégale, la trahison se mit aussi contre lui. Le comte de Campo-Basso, un de ces Italiens qu'il aimait tant, passa à l'ennemi avec une partie



de ses gens et son frère Angelo Catho. La neige tombait à gros flocons, les chevaux pouvaient à peine porter leurs cavaliers tout bardés de fer sur la terre glissante et durcie. Les Suisses, qui avaient avec eux huit cents coleuvrines, eurent bon marché de cette petite troupe découragée et déjà mise à moitié hors de combat par le froid. Le soir même, René fit son entrée triomphale à Nancy, sous un arc de triomphe dressé à la hâte, par les habitants, des ossements de tous les animaux dont ils s'étaient nourris pendant le siége. On ne savait ce qu'était devenu le duc de Bourgogne. Ce ne fut que le second jour après la bataille que, sur les indications fournies par Campo-Basso, on retrouva à la fin son corps pris dans la glace du ruisseau qui remplit l'étang de Saint-Jean. Il y avait là une douzaine de cadavres dépouillés. Une pauvre blanchisseuse de l'hôtel du duc le reconnut à l'anneau qui lui était resté au doigt. Déjà les loups avaient dévoré la



moitié de la figure. En dégageant le corps de la glace, la peau du visage s'enleva. Une affreuse blessure avait fendu la tête depuis l'oreille jusqu'à la bouche; un coup de pique avait traversé les deux cuisses;

un autre s'était enfoncé dans les reins. On couvrit de velours et de satin ces restes défigurés, et on les transporta à la cathédrale, où René vint jeter l'eau bénite sur le corps. Il prit la main, et s'écria les larmes aux yeux : « Ah! cher cousin, Dieu veuille avoir votre âme; vous nous avez fait bien des maux et des douleurs! »

C'est un des plus grands faits de notre histoire, que cette chute effroyable du prince dont l'influence s'était étendue depuis la France où *il faisait le roi*, selon l'expression de Louis XI, jusqu'à l'Angleterre, qui lui devait son roi Édouard IV, jusqu'à l'Allemagne et l'Italie, qu'il remplissait de son nom. Tout l'avenir de l'Europe était changé, si Charles avait pu réaliser son rêve du royaume de Gaule-Belgique, et, il faut le dire, avec moins de fougue et des vues moins mobiles, sa puissance et ses richesses lui permettaient de le rêver. Dès lors toutes les relations futures des nations européennes se trouvaient compliquées d'un élément nouveau : le rôle que joua la maison d'Autriche s'amoindrissait par avance de toute la part qui revenait au maître des Pays-Bas; et qui sait, dans le trouble des guerres d'Italie et parmi les perturbations qu'allait amener la réforme, ce qu'il aurait pu advenir de la race de Philippe le Hardi? Singuliers hasards des destinées humaines! tout cet échafaudage menaçant croûla par aventure sous la pique inintelligente de montagnards à demi sauvages, et sans quelques peaux de mouton, il y aurait peut-être aujourd'hui une grande puissance de plus en Europe.

Louis XI seul semblait avoir compris le danger, et tant que dura ce duel à mort du duc de Bourgogne avec les Suisses, on le voit sans cesse aux aguets, attendant, avec une impatience qui ne pouvait se dissimuler, l'issue de cette grande partie, où se jouait le sort de la royauté. Toujours prudent jusque dans ses plus violents désirs, le roi de France avait persisté dans son apparente neutralité; mais il était à Lyon avec une grosse armée, tout prêt à soutenir ceux qui dépensaient leur sang dans une cause qui était la sienne autant que la leur. De là, il dirigeait sans danger le mouvement auquel il affectait de paraître étranger. Des messagers l'avertissaient, jour par jour, de tout ce qui se faisait sur les bords des lacs suisses. Après Morat, il avait fait venir à sa cour les chefs de l'armée victorieuse qu'il avait enlacés dans ses intérêts avec cette séduction de manières et de langage qu'il savait trouver au besoin. C'était lui qui avait fourni à René de Lorraine les premiers fonds pour cette guerre, qui venait d'aboutir à la

journée de Nancy. Il ne fut pas longtemps à recueillir l'intérêt des 40,000 francs avancés à René. Toute cette vaste domination de la maison de Bourgogne reposait maintenant sur la tête d'une jeune fille de vingt ans sans alliances et sans armée, n'ayant autour d'elle que les anciens conseillers de son père, gens détestés de la noblesse et du peuple, et sur qui retombait tout l'odieux des violences auxquelles ils s'étaient associés. Il y eut d'abord quelques paroles hasardées pour marier l'héritière de Bourgogne au fils du roi de France ; mais le dauphin n'avait que huit ans, et Louis, qui tenait ses armées prêtes, crut inutile d'attendre si longtemps. Tous les domaines que Charles avait possédés en France revenaient à la couronne en vertu de la loi salique. Le prince d'Orange, Charles d'Amboise et Georges de La Trémouille entrèrent sur-le-champ dans le duché de Bourgogne, qui se livra sans résistance ainsi que la Comté, nommée aussi Franche-Comté. Les villes de la Somme, l'Artois, une partie de la Picardie, furent enlevés dans le premier moment de surprise. Marie avait trop à faire en Flandre pour essayer de disputer au roi le reste de son héritage.

A peine la nouvelle de la mort du duc était-elle venue aux oreilles des gens des communes flamandes, que tous les instincts de révolte s'étaient réveillés dans la patrie d'Artevelle et de Pierre Leroi. A Bruxelles, à Gand, à Bruges, à Anvers, on cessa sur-le-champ d'acquitter les impôts. Les églises restèrent vides pendant qu'on y célébrait le service funèbre de Charles le Téméraire, et déjà les magistrats, les nobles, tout ce qui avait été en contact avec le duc, étaient maltraités par le peuple. Le roi lui-même attisait la sédition. A la tête de ses émissaires était un barbier flamand né à Thiel, près de Courtray. Son nom flamand, qui signifiait *le diable*, avait été échangé en France contre celui d'Olivier, et par lettres patentes, Louis, en donnant au barbier la seigneurie de Meulan, avait ajouté à son nom français le surnom de Le Dain ; mais le peuple ne l'appelait qu'Olivier le Mauvais. Maître Olivier vint s'établir à Gand, où il s'aboucha avec les états de Flandre, pendant que Louis XI entamait officiellement une sorte de contre-négociation avec Hugonet et Himbercourt, les chefs du conseil de Marie, tous les deux nés sur les terres de France. Les états de Flandre avaient imposé leur tutelle à Marie, et par les conseils d'Olivier ils envoyèrent au roi de France une députation, qui s'y rencontra avec celle des conseillers venue pour traiter du mariage avec le dauphin. Ici Louis XI usa encore de cette impitoyable perfidie qu'il préférait à tout. Ce qui

soulevait surtout les Flamands contre la domination bourguignonne, c'était son origine française. Ils voulaient bien se délivrer d'elle ; mais ils n'entendaient pas que ce fût au profit de la France, au profit de cette royauté despote « dont les sujets n'avaient nul privilége. » D'ailleurs ils avaient fait choix d'un mari pour leur duchesse, c'était Adolphe de Clèves, jeune homme maladif et débauché, peu fait pour plaire à la reine de cette cour élégante de Bourgogne. « Je sais, disait Louis XI en parlant du rival que l'on donnait à son fils, qu'il a un mauvais ulcère à la jambe : en outre, ivrogne comme tous ces Allemands ; après boire, il lui cassera son verre sur la tête et lui donnera des coups. » Mais Adolphe était de race allemande ; c'était un petit prince dont la puissance n'avait rien d'inquiétant pour les libertés du pays. Les états repoussaient le Picard Himbercourt et le Bourguignon Hugonet, parce qu'ils les croyaient contraires à cette alliance. Quelle fut la surprise de leurs députés, quand Louis XI leur dit qu'on ne ferait rien en Flandre d'après leurs conseils et que toute la confiance de leur duchesse était pour ses deux conseillers français. Et disant cela, il leur donna une lettre qu'il avait en quelque sorte extorquée de Marie, en feignant de douter de ses intentions. De retour à Gand, les députés se présentèrent devant la duchesse, lui reprochant de renier les états ; et comme elle s'écriait que c'était faux, l'un d'eux tira de son sein la lettre qu'elle avait écrite à Louis XI et la montra devant tous ceux qui étaient là. Le soir, Hugonet et Himbercourt furent saisis se cachant dans un couvent, et au lieu d'en faire justice à leur manière accoutumée, les Gantois livrèrent les deux ministres à un tribunal, qui les soumit à d'atroces tortures et les condamna à mort le sixième jour. Comme on allait les exécuter, on vit entrer Marie à l'Hôtel-de-Ville. Elle était sortie à pied de son hôtel, vêtue de deuil, un simple voile sur la tête. Pour toute réponse à ses supplications, le grand doyen la mena à une des fenêtres et lui dit : « Voyez tout ce peuple en fureur : il faut bien le contenter. » Les condamnés, placés sur une charrette, partaient pour la place du Marché. La duchesse y courut, et les yeux pleins de larmes, les cheveux épars, elle demandait leur vie au peuple. Quelques bourgeois s'émurent à ce spectacle, et, les autres demeurant inflexibles, déjà les piques se baissaient de part et d'autre, quand ceux qui entouraient les bourreaux les forcèrent de faire leur office. Marie vit tomber les deux têtes, et fut ramenée demi-morte en son hôtel.

Soit inconséquence, soit qu'il ne cherchât qu'un prétexte de guerre, Louis XI vint alors protester contre le mouvement que lui-même avait provoqué; et transformant tout à coup son émissaire en ambassadeur, il chargea Olivier le Dain de demander publiquement en son nom la main de Marie pour le dauphin. Olivier parut devant la duchesse, vêtu magnifiquement et sous son titre de comte de Meulan; mais dans le grand seigneur on ne voulut voir que le barbier. « Le roi mon cousin me croit donc malade, dit Marie, qu'il m'envoie son médecin? » Invité à s'expliquer, Olivier répondit qu'il ne parlerait qu'à Mademoiselle de Bourgogne, et en tête à tête. A cette prétention, de grandes



huées s'élevèrent dans la salle; Olivier, malgré son caractère d'ambassadeur, fut traité en *vilain* mal appris et mis pour ainsi dire à la porte. Ce fut bien pis encore dans la ville, quand on y sut ce qu'était venu demander l'agent du roi. Le peuple commença à le bafouer, et

au bout de quelques jours, il parlait de jeter le comte de Meulan à la rivière. Olivier s'enfuit à Tournay. L'opinion se prononçait contre le mariage de la duchesse avec le dauphin. Dans le peuple, c'était par esprit national; à la cour, par ressentiment des manœuvres déloyales du roi. « Mademoiselle est d'âge à avoir des enfants et non point à épouser un enfant, » disait la dame d'Hallwyn, la gouvernante de Marie.

Louis XI déclara aussitôt la guerre à la Flandre, et s'en alla avec Dammartin dans le Hainaut. Bouchain, le Quesnoi, Avesnes, Cambray furent emportés d'assaut, après une résistance opiniâtre. Les Gantois n'en persistaient pas moins dans leur résolution d'avoir un duc allemand. Comme il leur fallait un vaillant homme de guerre, ils laissèrent là le duc de Clèves, et mirent à leur tête Adolphe de Gueldre, guerrier déterminé, mais de mauvais renom. Il était encore dans les prisons de Courtray, où le duc Charles l'avait jeté pour avoir enfermé son vieux père dans un cachot. On disait même qu'il l'avait frappé et qu'il avait voulu le tuer. Heureusement pour l'infortunée duchesse, qu'elle ne resta pas longtemps sous le coup de cette odieuse union. La première fois qu'Adolphe marcha aux Français, la discorde s'étant mise entre les gens de Bruges et ceux de Gand, il se trouva abandonné au milieu des ennemis, et malgré sa vaillance, il tomba percé de coups, en jetant son cri de guerre : « Gueldre! Gueldre! » Les Français étaient déjà à Courtray. On amenait les prisonniers par troupeaux à la frontière. Mais, au lieu d'avancer dans le pays et de profiter de la confusion qui régnait en Flandre pour s'y emparer du pouvoir pendant qu'il flottait incertain entre Marie et les états, Louis XI, prudent jusqu'à l'hésitation toutes les fois qu'il s'agissait de guerres et de combats, retint ses troupes dans la Flandre française et le Hainaut, espérant intimider les Flamands par les ravages qu'il y commanda. Il écrivait à Dammartin : « Monsieur le grand-maître, je vous envoie trois ou quatre cents *faucheurs* pour faire le dégât, comme vous savez. Je vous prie, mettez-les en besogne; ne plaignez pas cinq ou six pièces de vin pour les faire bien boire et les enivrer; le lendemain, mettez-les à l'œuvre, tellement que j'en entende parler. » Toute cette cruauté resta gratuite. Se voyant serrés de si près, les métiers commencèrent à désirer quelque prince puissant qui pût les protéger contre les *faucheurs* de Louis XI, et Maximilien, le fils de l'empereur Frédéric, s'étant présenté sur ces entrefaites, Marie lui envoya sur-le-champ son an-

neau. Le mariage se fit à Gand, le 18 août, et un mois après, Louis, qui craignait de se mettre à dos toutes les forces de l'empire, conclut une trêve, qu'il acheta en quelque sorte par la cession du Quesnoi et de Bouchain [18 septembre].

Mais l'année suivante, s'étant assuré de nouvelles alliances avec l'Angleterre, l'Italie et l'Aragon, Louis recommença la guerre. Maximilien, à qui la main de Marie avait été destinée du vivant même de Charles le Téméraire, ne se voyait pas sans un vif dépit frustré de la moitié de l'héritage sur lequel il avait compté. Le prince d'Orange, qui avait mené les Français dans la Comté, se lassa bientôt de la rude domination du roi de France et appela les Suisses, qui, se mettant tour à tour au service des deux partis, chassèrent les Français en quelques semaines. Le duché de Bourgogne se révolta ensuite et voulut revenir à la maison de ses anciens ducs. Mais Louis réprima les tentatives de séditions, il regagna les Suisses en les payant plus cher que le prince d'Orange. Plus de 20,000 francs de pension furent distribués par lui dans chaque canton : faisant bon marché de sa dignité de roi au profit de sa puissance et de son autorité, Louis demanda à être reçu citoyen de Berne, et s'en fit expédier les lettres. Enfin, au commencement de mai de l'année 1479, le roi envoya un héraut à Maximilien pour se plaindre que les trêves avaient été mal observées, prétexte qui ne manquait jamais avec tous ces capitaines indépendants, dont quelques-uns dataient encore du temps des Anglais et n'avaient pu dépouiller tout à fait leurs anciennes habitudes de guerre. Louis semblait se tenir plus en garde contre ses compagnies elles-mêmes que contre les soldats de Maximilien. Il en réforma dix au moment de commencer la guerre, et en tête celle de son *cher ami* le grand-maître. Le grand-maître aimait à mener ses gens à sa guise, et les services du comte de Dammartin n'avaient pu effacer entièrement de l'esprit soupçonneux du roi le souvenir de Chabannes, le capitaine d'*écorcheurs*. « J'ai avisé, lui écrivit-il pour le soulager, de ne plus vous faire homme de guerre. » Malgré la retraite forcée de son meilleur général, Louis obtint d'abord de grands succès. Le sire d'Amboise reconquit la Franche-Comté en une seule campagne, en dépit de la résistance des gens de Dôle dont l'Université envoya tous ses écoliers combattre les Français. Les Suisses ne défendaient plus la cause de Bourgogne; ils remplissaient au contraire le camp du sire d'Amboise, où ils tenaient la place des compagnies nouvellement ré-

formées. En même temps, monsieur d'Esquerdes, le gouverneur de la Picardie, avait entamé les hostilités au Nord par l'attaque de Douai, que fit échouer la trahison des habitants d'Arras. Maximilien parut bientôt de ce côté avec vingt-sept mille hommes, et vint mettre le siége devant Térouanne. D'Esquerdes arriva au secours, suivi de dix-huit cents lances, de quatorze mille archers et d'une nombreuse artillerie. Depuis un siècle et demi que l'artillerie avait fait son apparition sur les champs de bataille, son rôle avait eu le temps de grandir. On y attachait déjà une haute importance. Ce n'était plus ces petites balles de fer qui avaient fait concurrence, à Crécy, avec les flèches des archers anglais. On coulait alors des bombardes bien autrement considérables que nos canons d'aujourd'hui, telles que celle qui devait lancer, de la Bastille au pont de Charenton, une boule de fer pesant cinq cents livres, et qui éclata du premier coup. D'Esquerdes en avait avec lui une de ce genre que l'on nommait la Belle Bourbonnaise. Toutefois l'on combattait encore à l'ancienne manière. Les milices de Flandre étaient venues avec leurs longues piques, et devant leurs lignes elles avaient planté des bâtons ferrés, selon la coutume anglaise. Les hommes d'armes de France mirent d'abord en déroute la cavalerie ennemie ; mais s'étant trop abandonnés à sa poursuite et les francs-archers ayant laissé la bataille pour se jeter sur les bagages des Flamands, le combat changea de face. Les métiers étaient restés inébranlables derrière leurs palissades. Maximilien rallia ses chevaliers auprès d'eux et chargea les Français déjà tout en désordre. A huit heures du soir, le duc était maître du champ de bataille ; mais la victoire lui avait coûté cher. Il laissait au pied de la colline de Guinegate plus de neuf mille hommes. La perte des Français s'élevait à peine à quatre mille hommes (juillet 1479). Cette journée sembla dégoûter les deux partis de la guerre. Un armateur de Normandie, nommé Coulon, faisait expier presque au même instant au duc Maximilien sa victoire un peu fictive de Guinegate. Réunissant tous les marins du pays, il fit voile vers le Nord et vint attaquer au passage une grande flotte de Flamands, qui revenait de Prusse chargée de grains pour la Hollande. Coulon captura quatre-vingts vaisseaux et enleva en même temps toute la pêche du hareng que les pêcheurs hollandais avaient faite cette année. On ne se souvenait pas en Flandre d'avoir fait une perte pareille depuis plus d'un siècle. Louis et Maximilien conclurent enfin une trêve qui se prolongea jusqu'en 1482.

où tout ce différend fut terminé par le traité d'Arras. Marie de Bourgogne venait de mourir des suites d'une chute de cheval. On convint



que sa fille Marguerite épouserait le dauphin, et Louis garda l'Artois, la Bourgogne et la Franche-Comté, assignés d'avance pour la dot [23 décembre]. Toutefois ce n'était là qu'une solution provisoire, et la maison d'Autriche devait revenir encore plus d'une fois sur cette question.

Pour mener jusqu'au bout cette grande conquête de la royauté sur la maison de Bourgogne, nous avons laissé de côté tout ce qui était en dehors dans cette partie du règne de Louis XI. Toutefois ce prince remuant n'était pas resté inactif depuis le jour où le Téméraire était allé s'abattre sur les Suisses. Délivré de ce rival incommode, Louis n'en poursuivit qu'avec plus d'ardeur l'exécution de ses desseins contre les derniers chefs de la féodalité. De toute la famille d'Armagnac, il ne restait plus en 1475 que Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, le second fils du connétable Bernard, qui, depuis 1469, vivait en repos dans ses domaines, renonçant, du moins en apparence, à une lutte qui n'était plus égale. Cette sage retraite ne put le dé-

rober à la haine que Louis nourrissait contre cette famille de rebelles. Peu de temps après l'exécution du comte de Saint-Pol, le sire de Beaujeu surprit tout à coup Jacques de Nemours dans son château de Carlat et le conduisit à Pierre-Seise, en Dauphiné, dans un cachot obscur et humide, où ses cheveux blanchirent en quelques jours. Après Granson et Morat, Louis, qui s'enhardissait à mesure qu'il sentait faiblir ses ennemis, envoya Jacques à la Bastille et le fit enfermer dans une cage de fer. Il y avait à coup sûr quelque haine secrète entre le roi et l'infortuné duc; car les vengeances politiques n'ont guère de ces raffinements de cruauté tels que Louis en trouva dans cette affaire : « Monsieur de Saint-Pierre, écrivait-il au gouverneur de la Bastille, je ne suis pas content de ce que vous m'avez averti qu'on lui a ôté les fers des jambes... Quelque chose que disent le chancelier ou autres, gardez bien qu'il ne bouge plus de sa cage, si ce n'est pour le *gehenner* (torturer), et qu'on le gehenne dans sa chambre. » Le procès roulait sur une accusation de crime de lèse-majesté, ce crime élastique et vague, dont la formule est si commode pour motiver un arrêt de mort. Cet arrêt, Louis eut peine à l'arracher toutefois de ses gens, quelque impérieuse que fût sa volonté. Trois des membres de la commission qui jugea le duc, car on n'avait osé le confier au Parlement, refusèrent d'opiner, et le sire de Beaujeu lui-même, qui présidait au procès, se contenta de recueillir les avis sans donner le sien. Enfin, le 10 juillet 1477, la sentence fut rendue. Jacques fut décapité aux Halles, au milieu des gémissements du peuple, qui *s'apitoyait grandement* sur cette infortune imméritée. On a dit que, pour rendre cette exécution plus terrible, au lieu de l'échafaud en pierre qui était permanent aux Halles, le roi en fit dresser un autre en planches mal jointes et qu'on plaça dessous les enfants du duc, pour que le sang de leur père coulât sur eux. Aucun témoignage contemporain ne vient à l'appui de cette tradition, que justifierait cependant l'acharnement haineux que montra Louis XI d'un bout à l'autre de ce procès. Les trois conseillers qui s'étaient abstenus de voter furent cassés de leurs offices, et le Parlement ayant voulu intercéder en leur faveur, le roi lui écrivit une lettre pleine de menaces, lui reprochant d'approuver « que l'on fît si bon marché de sa peau. »

Au commencement de cette année, le roi avait reçu la nouvelle de l'assassinat de Galéas Sforza, son beau-frère et son ami, poignardé dans une église au milieu de ses gardes par les Pazzi. « L'on remarqua

dès lors un grand changement en lui, » dit Seyssel. Louis se sentait vieillir. Cette soif de domination qui le dévorait déjà du temps de la praguerie commença dès lors à faire place à un sentiment plus impérieux encore, à la crainte de la mort, le seul ennemi sérieux qui lui restât. Le duc de Bretagne, demeuré debout le dernier, terminait insoucieusement cette vie agitée qui s'était trouvée mêlée à toutes les attaques des grands contre la royauté. En 1477, Landais, le fils d'un tailleur, qui avait succédé à Lescun en servant les plaisirs du duc, ayant voulu entraîner son maître dans une nouvelle intrigue contre le roi, Louis XI mit la main sur le duché d'Étampes, qui appartenait à François, et pour tenir encore mieux en respect ce rebelle fatigué, le 5 janvier de l'année 1480, il acheta 55,000 francs, à madame Nicole, l'unique héritière de la maison de Blois, tous les droits de sa famille sur le duché. Louis avait isolé en quelque sorte la Bretagne, à laquelle il ne pardonnait pas d'être restée fermée à son autorité. En 1482, René, comte du Perche, le fils du duc d'Alençon, pour avoir tenté de chercher un asile en Bretagne contre le mauvais vouloir des courtisans du roi, fut renfermé, à Chinon, dans une cage de fer d'un pas et demi de long, d'où on ne le tirait qu'une fois par semaine pour faire un



repas. Le reste du temps, on lui donnait à manger à travers les barreaux, avec une fourche. Il fut ensuite jugé à Vincennes, et par faveur singulière, Louis voulut bien se contenter de lui prendre le

Perche. Tous les grands domaines venaient un à un se perdre, comme dans un gouffre, dans le domaine royal. Au mois de décembre de 1481, ce vaste héritage de la maison d'Anjou, qui comprenait le Maine, l'Anjou, le duché de Bar, la Provence, se trouva réuni sans secousse à la couronne par la mort de Charles du Maine, le neveu du roi René, qui légua en mourant tous ses états à Louis XI. Il lui léguait encore autre chose à quoi le vieux roi ne prit pas garde, c'était tout simplement les prétentions de sa maison à la couronne de Naples, legs insignifiant en apparence et par où devait commencer l'histoire moderne.

Louis XI avait alors bien d'autres soucis que celui des conquêtes lointaines. Les Génois étant venus lui offrir leur ville à cette époque, il répondit : « Les Génois se donnent à moi, et moi je les donne au diable. » Il entrait déjà dans cette lutte désespérée avec la mort, qui répand une teinte si originale et si sombre sur la fin de son règne. Louis n'avait encore que cinquante-huit ans ; mais on vieillit de bonne heure à ce métier de roi, tel surtout qu'il l'avait fait. La méfiance croissait chez lui chaque jour à mesure que les forces et la santé s'en allaient, comme s'il eût voulu donner le change à ses terreurs, en les mettant sur le compte d'un assassinat dont il pouvait se garder, tandis qu'il se débattait sans espoir sous l'approche inévitable de la mort. Il ne vivait plus que dans son château du Plessis-lez-Tours, qu'il avait entouré d'abord d'une grande enceinte, puis d'une palissade en barreaux de fer. Là, tout ce que la crainte la plus soupçonneuse peut imaginer de précautions avait été mis en œuvre. Les portes étaient renforcées de grosses grilles, les fenêtres armées de pointes de fer. On avait semé des chausse-trapes et planté des gibets dans toute la campagne environnante, et Tristan l'Hermite rôdait tout autour du château avec ses archers, prêt à faire main basse au premier signe sur tout ce qui se présentait. Un jour que le roi lui avait montré un capitaine picard dont il se défiait, Tristan crut qu'il s'agissait d'un pauvre moine qui se trouvait à côté, et sans plus de cérémonie, dès que le moine descendit dans la cour, il fut cousu dans un sac et jeté à la Loire : « Ah ! Pasques-Dieu, s'écria Louis XI en apprenant le malentendu, c'était le meilleur moine de mon royaume ! Il lui faudra faire dire demain une demi-douzaine de messes. » Mais les gens de la cour ne firent qu'en rire. Ils appelèrent cela un quiproquo d'apothicaire. Tant de soins, une justice si expéditive ne tranquillisaient point

encore l'esprit malade du roi. Il fallait qu'un page le suivît partout tenant un épieu pour le lui présenter au besoin, « et quand il dormait, dit M. de Barante, l'arme était appuyée au chevet de son lit. » Dans



l'excès de sa peur, il ne se confiait plus qu'à des étrangers. Les archers de sa garde étaient presque tous Écossais. Il avait réformé ses compagnies d'ordonnance pour appeler des Suisses. Bientôt les francs-archers qu'avait institués son père lui parurent suspects à leur tour. Il les cassa, et imposa sur les paroisses qui les entretenaient une taxe de quatre livres dix sous par mois, avec laquelle il solda de nouvelles milices suisses. Au commencement de 1481, il en avait plus de huit mille.

Cependant le véritable danger devenait plus imminent de jour en jour. Au mois de mars de 1481, une attaque d'apoplexie prit Louis XI à Saint-Benoît-du-Lac-Mort, près de Chinon, où il était en chasse. Il demeura trois jours sans parole et sans connaissance, et depuis il ne fit plus que traîner. Il avait autour de lui les médecins les plus en renom, Adam Fumée, l'ancien médecin de son père, Angélo Catho, qui avait ranimé Charles le Téméraire après la journée de Granson. Mais le plus en faveur était maître Jacques Coictier, homme avide et brutal, à qui il donnait 10,000 écus par mois, et qui traitait en valet ce despote ombrageux. « Je sais bien, lui disait-il parfois en jurant, que vous m'enverrez un matin comme vous faites d'autres; mais, par la mort-Dieu! vous ne vivrez pas huit jours après. » Louis ne voulait

pas mourir, et cette volonté de fer, qui avait triomphé de tout jusque-là, tentait en quelque sorte de s'imposer à la nature elle-même. « Pour le guérir, dit un historien contemporain, furent faites de terribles et merveilleuses médecines. » On répétait dans le peuple que ses médecins ouvraient les veines à des petits enfants et lui faisaient boire leur sang pour corriger l'âcreté du sien. Les gens de petit étage, dont il avait composé sa cour et qui se voyaient déjà sur le point de compter avec tant de haines amassées sur leurs têtes, ne savaient comment prolonger cette existence à laquelle étaient attachées les leurs. Pour l'égayer et l'empêcher de trop dormir, ils assemblaient sous ses fenêtres les bergers du pays, et les forçaient de danser au son de leurs musettes Pour lui rendre au moins l'image de la chasse qu'il avait tant aimée, on avait ramassé de gros rats que l'on faisait chasser par



des chats dans ses appartements. Louis pourtant se raidissait contre le mal, et comme un acteur qui veut mener son rôle jusqu'au bout, il *faisait le roi* plus que jamais. Il avait multiplié ses espions dans les cours étrangères et dans tout le royaume, et de peur qu'on ne crût

qu'il se mourait, il exagérait encore cette activité turbulente dont il faisait preuve depuis si longtemps. Jamais il n'avait entamé tant de négociations à la fois, tant bouleversé et le personnel et le matériel de son administration. Devenu tout à coup futile dans ses goûts et ses



Louis XI.

habitudes, il ne paraissait plus devant les siens que couvert de riches habits, lui qui autrefois s'était montré si dédaigneux du costume. On voyait en Bretagne, en Espagne, au royaume de Naples, en Sicile, en Danemarck, en Suède, en Allemagne, en Afrique, des marchands français réunir à grands frais des chevaux, des mulets, des chiens de chasse, des armes magnifiques. Tous ces achats se faisaient au nom du roi, qui tenait ainsi l'Europe en suspens et lui donnait à entendre qu'il ne pensait pas encore à mourir. En désespoir de cause, Louis XI avait fini par exiger du ciel un miracle. Ses gens étaient en quête de reliques qu'on lui expédiait à tout prix. On enleva la sainte ampoule à l'église de Reims, et sans ménagement pour cette huile précieuse, destinée seulement à oindre le front des rois, il s'en frotta par tout le corps. Les bonnes Vierges et les images bénites affluaient autour

de lui. Un petit mercier, qui dans sa balle en avait rapporté une d'Aix-la-Chapelle, la lui vendit 160 livres. Le pape lui envoya le corporal sur lequel on prétendait que saint Pierre avait chanté la messe. Tout demeurant inutile, Louis XI voulut un saint, et le pape rendit jusqu'à deux brefs pour décider au voyage de France un saint ermite de la Calabre nommé François de Paule, qui vint demeurer au Plessis. Louis XI se jeta à ses genoux, en lui demandant la vie ; mais François, « homme simple et d'un grand sens, » repoussa cet hommage impie et ne promit au roi que ses prières.

Enfin, le 25 août de l'année 1483, une nouvelle attaque d'apoplexie vint mettre un terme à ce spectacle affligeant d'un roi qui se cramponnait, avec cette rage, à la vie et qui semblait défier la mort, comme s'il se fût agi de quelque grand vassal. Louis retrouva son sang-froid, quand maître Coictier vint lui signifier son arrêt. Il donna ordre aussitôt que l'on portât les sceaux du royaume à son fils, fit partir pour Amboise, où était le dauphin, une partie de sa garde et de ses officiers, et ne songea plus qu'à régler l'ordre de ses funérailles. Ce fut à Notre-Dame de Cléry qu'il voulut être enterré. Sa statue devait être placée en face de l'autel de la Vierge, à genoux, les mains jointes dans son chapeau, selon sa coutume, et donnant un dernier souvenir à la chasse, la première passion de sa vie après la politique, il demanda qu'on le vêtit en chasseur, avec des brodequins, une trompe passée en écharpe, et son chien couché à ses pieds. Le 30, vers le soir, entre sept et huit heures, Louis XI expira en disant : « Notre-Dame d'Embrun, ma bonne maîtresse, ayez pitié de moi. »

Il y eut un moment d'attente générale, quand le royaume se trouva tout à coup délivré de ce rude maître, qui tenait depuis si longtemps en bride tant d'intérêts et de passions. A sa place venait de monter sur le trône un enfant de quatorze ans, petit, maladif et de mauvaise mine, élevé dans l'ignorance de toutes choses par son père, qui se rappelait sa jeunesse et redoutait pour lui-même le sort de Charles VII. A cet écolier, devenu roi sans transition, Louis XI avait donné pour guide et pour soutien sa fille chérie, Anne de Beaujeu, femme habile et déterminée, initiée de longue main à tous les secrets de la politique paternelle : mais ce n'était qu'une femme, et le préjugé de la loi salique laissait le champ libre à toutes ces ambitions impatientes, irritées du frein qu'elles rongeaient depuis tant d'années. La royauté n'avait plus à craindre une seconde ligue du bien public,



Louis XI aux pieds de saint François-de-Paule.

la mort, la guerre et le bourreau en avaient dispersé les éléments. Si bas cependant qu'elle eût été portée à terre par le compère de Tristan l'Hermite, la féodalité vivait encore et menaçait de se relever. Il lui restait de grands noms, de vastes domaines. A la tête des puissances rivales de la couronne se dressaient les deux maisons d'Orléans et de Bretagne, encore intactes et dans lesquelles s'étaient conservés les souvenirs du temps de Charles VI. Puis venaient le duc de Bourbon, le beau-frère d'Anne de Beaujeu, vieux capitaine aigri par les persécutions du dernier règne et qui revendiquait la tutelle de Charles VIII : le vicomte de Narbonne, le comte d'Angoulême, qui fut le père de François I[er]; René d'Alençon, avide de rentrer en possession de son comté du Perche, et toute cette noblesse des provinces dont l'esprit d'indépendance devait survivre même à Richelieu. Ce qui augmentait le danger, c'est qu'il se trouvait là un homme pour jouer ce rôle pernicieux d'entremetteur qu'avait exploité autrefois le comte de Saint-Pol : c'était Dunois, le fils du fameux bâtard, diplomate plus adroit que le connétable, avec autant d'ambition, et qui dès les premiers jours de la régence négocia une ligue entre les seigneurs mécontents. Maximilien, qui tenait la place de l'ancien chef de la féodalité, fut appelé aussi à intervenir dans ce débat intérieur, malgré son origine allemande, quoique la maison de Bourgogne, dont il était le représentant et l'héritier, eût été en quelque sorte exilée du royaume. Enfin, pour porter le dernier coup à la régence menacée d'Anne de Beaujeu, les princes ligués en appelèrent à cette vieille idée de la souveraineté nationale, idée dont la valeur était bien déchue dans l'application, depuis son triomphe de 1355, mais qui restait toujours supposée en principe. Louis d'Orléans demanda que la question de la régence fût décidée par les états généraux, et de gré ou de force. Anne de Beaujeu les convoqua à Tours pour le mois de janvier de l'année suivante.

Dans l'intervalle, la fille de Louis XI chercha à parer le coup par les sacrifices qu'elle fit à la fois et aux grands et à l'opinion. Les princes furent admis au conseil provisoire qui devait gouverner le royaume en attendant les états. Le duc de Bourbon eut l'épée de connétable ; Dunois, le gouvernement du Dauphiné ; Louis d'Orléans, ceux de Paris, de l'Ile-de-France, de la Champagne et de la Brie. En même temps, madame de Beaujeu rappelait les bannis; elle ouvrait les cages de fer et diminuait les impôts. Les compagnies suisses, dont la

présence faisait tant murmurer les bourgeois des bonnes villes, furent renvoyées dans leur pays. Enfin, comme pour faire amende honorable de ce que les dernières années de son père avaient eu d'odieux, Anne abandonna à la haine universelle trois de ces petites gens que la confiance de Louis XI rendait responsables de ses actes aux yeux du peuple. Olivier le Dain, ce grand seigneur de fabrique royale, fut poursuivi en justice par la veuve d'un gentilhomme qui lui avait acheté en vain la vie de son mari au prix de son déshonneur, et le comte de Meulan fut pendu comme un vilain. Jean Doyac, un méchant huissier de Montferrand en Auvergne, qui avait eu l'audace d'aller présider *les grands jours d'Auvergne* à Clermont, et d'y braver en face le duc de Bourbon, son suzerain, Jean Doyac fut traité comme un valet insolent. On le fouetta dans les carrefours de Paris, et le bourreau lui coupa une oreille, après lui avoir percé la langue d'un fer rouge comme calomniateur. Ramené dans sa ville natale, il fut encore fouetté et eut l'autre oreille coupée. Ensuite on le chassa du royaume. Maître Coictier, la troisième victime de cette réaction facile à prévoir, en fut quitte à meilleur marché. Il restitua seulement les sommes énormes qu'il avait extorquées au roi mourant, et sembla se rire encore de sa disgrâce en faisant sculpter, sur le devant de la petite maison qui lui restait, un abricotier, avec cette inscription plaisamment philosophique : *A l'abri-Coictier*. Tristan l'Hermite échappa, on ne sait comment.

Cependant arriva le jour fixé pour l'ouverture des états généraux. Le 15 janvier 1484, Charles VIII vint présider la première séance dans la grande salle de l'évêché, qui avait été divisée en deux parquets. Sur l'un était le trône du roi entouré de la haute noblesse, sur l'autre les députés des trois ordres, clergé, noblesse et bourgeoisie. Masselin, qui a rédigé le procès-verbal des états de 1484, nous révèle une particularité curieuse ; c'est qu'il paraît que, nobles, clercs et bourgeois, chacun des députés avait été nommé par les suffrages des trois ordres réunis, et les représentait par conséquent tous les trois. Aussi les délibérations se firent en commun et l'on vota par tête, sans distinction d'ordre ni de rang. Du reste, je ne sais quel souffle de démocratie semble errer dans le recueil de Masselin, qui était lui-même député du tiers-état et qui porta la parole au nom des trois ordres. On s'aperçut bientôt aux discours qui se tinrent dans l'assemblée que les théories de Marcel et de Robert le Coq n'étaient pas mortes avec eux. Dès

la première question qui se présenta, celle de la régence, la nation de Bourgogne demanda hautement que le pouvoir fût remis entre les mains de vingt-quatre conseillers choisis par les états et dans leur sein. C'était la reproduction de ce conseil des Trente-Six que les *chaperonnés* avaient imposé jadis au fils de Jean, et le principe était formulé plus hardiment encore cette fois : « Qu'ils n'en doutent plus, s'écria Philippe Pot, seigneur de la Roche, quand le trône ou la régence est en litige, c'est au peuple seul à décider, à ce peuple qui a d'abord élu ses rois, qui leur a conservé toute leur autorité et en qui réside dans son principe toute la souveraine puissance. » Les exemples ne manquaient pas, et peut-être qu'à Paris ou à Rouen, dans quelqu'une des communes énergiques du Nord, les métiers se seraient levés au souvenir de ces grandes luttes soutenues par leurs pères; mais, au milieu de cette population insoucieuse et molle de la Touraine, l'appui manqua aux tribuns des états. On finit par décider « qu'il n'y aurait aucun régent pour le roi, mais que madame Anne de Beaujeu, qui était sage, prudente et vertueuse, aurait le gouvernement de son corps tant qu'il serait jeune. » Quant au conseil, il fut composé des princes du sang, de quelques-uns des anciens conseillers de la couronne, et de douze membres des états dont le choix fut laissé au roi. Ensuite les orateurs des trois ordres vinrent à genoux présenter au roi leurs cahiers de doléances, où chacun exposait *tres-humblement* ses plaintes. La noblesse, qui se surnommait *le nerf de l'état*, redemandait ses priviléges seigneuriaux, ses droits de chasse, et le monopole des charges de la couronne tombées aux mains d'hommes de rien sous le règne bourgeois de Louis XI. « C'était, disait-elle, afin que la noblesse française et son monarque ne restent pas inconnus l'un à l'autre. » Déjà perçait cette prétention jalouse de la classe seigneuriale, de s'approprier en quelque sorte la personne royale, quand elle vit la royauté, son ancienne ennemie, triomphante; jalousie fatale qui les a perdues l'une et l'autre! Le clergé réclamait le rétablissement officiel de la pragmatique-sanction, « cette charte des franchises gallicanes. » Il parlait aussi de l'oppression où l'eglise avait vécu sous le dernier roi; car, malgré ses oraisons et les bonnes vierges de son chapeau, Louis XI n'avait guère ménagé les puissances ecclésiastiques, rançonnant, emprisonnant, faisant main-basse, au gré de ses caprices tyranniques, sur les biens et sur les personnes. Quant au tiers-état, ce qui le préoccupait surtout, c'était la misère du peuple.

les violences des gens de guerre et de finance, et le gaspillage de la fortune publique. L'impôt avait dû suivre nécessairement la marche progressive de l'organisation royale. Le Languedoc, qui payait 50,000 livres de tailles à l'avénement de Louis XI, était imposé de 600,000 à sa mort. En Normandie, la taille avait monté de 250,000 livres à 1,500,000. « C'est pourquoi beaucoup de leurs habitants émigrent en Bretagne et en Angleterre, fuyant devant les grandes et petites tailles, la gabelle et mille autres taxes. « D'autres, hommes, femmes, enfants « même, sont forcés, faute de bêtes, de labourer la charrue au cou. Il « y en a qui n'osent cultiver que la nuit par crainte qu'ils ne soient pris



« de jour et appréhendés par lesdites tailles. » Un plus grand nombre est mort de faim. On en a vu égorger par pitié leurs enfants, leurs femmes, et se poignarder eux-mêmes sur leurs corps expirants. » (SÉGUR, *Histoire de Charles VIII.*) On parlait des neuf cents pension-

naires qu'avait entretenus Louis XI, tant à l'étranger que dans le royaume. « Et n'est point à douter, disait le cahier, qu'il y a telle pièce de monnaie qui est partie de la main de l'infortuné paysan, duquel les enfants mendient aux portes de ceux qui touchent les pensions. De là, les doléances passaient aux choses du commerce. Elles s'élevaient contre ces péages, ces barrières, ces droits de passage, qui entravaient à chaque pas la circulation des marchandises, et contre l'importation des draps et des étoffes de soie, qui ruinaient les métiers de Lyon, les fabricants de Normandie et de Picardie. De toutes ces plaintes, celles de la noblesse furent seules écoutées. On lui rendit ses priviléges, et pour apaiser ses ressentiments, quelques-uns des domaines envahis par Louis XI furent restitués à leurs premiers maîtres : le Perche au duc d'Alençon, le pays de Bar à René de Lorraine. Charles d'Armagnac, que les siens avaient tiré de son cachot pour le montrer aux états, demandant vengeance des tortures que lui avaient fait endurer ses geôliers, Charles d'Armagnac fut réintégré, sa vie durant, dans son héritage, qui revint après lui pour toujours à la couronne. Le tiers-état et le clergé essayèrent en vain de se venger du mépris que l'on faisait de leurs doléances, quand vint la grande discussion de l'impôt. Sur ce point, les états se placèrent en opposition directe avec la couronne. Les officiers de finance soumirent aux députés leurs rôles, qui furent déclarés « pleins de mensonges grossiers et de faussetés manifestes. » Le domaine royal en Bourgogne était réduit de 80,000 à 18,000 livres. On évaluait à 22,000 livres le revenu du domaine de Normandie, et chacun des députés normands en offrait 40,000 sans caution. Les séances devenaient si orageuses, que le connétable de Bourbon s'écria en pleine assemblée « qu'il connaissait ces vilains; que s'ils n'étaient opprimés, ils opprimaient. » La régente ne vint à bout de la résistance qu'en gagnant deux des six nations qui composaient les états, celles de Paris et de Bourgogne. Encore la taille, qui était sous son père de 5,400,000 francs, fut-elle réduite à 1,200,000, et l'impôt général tomba de 4,700,000 francs à 2,500,000. Cette dernière question réglée, Anne renvoya les états en toute hâte. Ils demandaient, en partant, à être rappelés tous les deux ans; mais le conseil ne jugea pas même à propos de leur donner une promesse. Masselin, dans son discours de clôture, avait hardiment attaqué « *cette espèce meurtrière des conseillers*, qui assiégent l'oreille des princes et creusent un précipice sous leurs pas. » La cour avait assez de cette oppo-

sition d'assemblée, opposition mobile et incertaine, qui balbutie un jour des doléances faites à genoux et peut se grandir le lendemain par une révolution. Quoique l'impôt n'eût été voté que pour deux ans, madame Anne, forte des traditions du dernier règne, prolongea indéfiniment la concession, et même elle dépassa, de son autorité privée, le chiffre fixé par les états de 1484. Toutefois l'impôt resta moins élevé d'un tiers qu'il ne l'avait été sous Louis XI.

Après le départ des états, la cour rentrait sans contestation dans le libre exercice du pouvoir; mais il restait encore à décider qui régnerait d'Anne de Beaujeu ou de Louis d'Orléans. La sentence rendue à Tours était en faveur de la première; mais Louis ne pouvait se résoudre à rester le sujet de sa belle sœur. Il était venu à Paris, et, pour faire parler de lui, il se montrait sans cesse au peuple, tantôt dans les parties de paume, tantôt dans les courses de cheval, où éclataient sa bonne grâce et son adresse. On le rencontrait chaque jour à la Maison-de-Ville, au Parlement, dans les salles de l'Université, partout où il espérait trouver un appui dans la révolte. Le jeune roi, qui était de tous ses jeux, eût bien préféré le gouvernement facile de ce gai camarade à l'austère surveillance de sa sœur, habituée par Louis XI à le traiter comme un enfant. Déjà, pour échapper à l'ennui qu'elle lui donnait, Charles avait comploté contre elle, de concert avec son cousin d'Orléans, et tous deux allaient s'enfuir en Bretagne. Anne, avertie à temps, coupa court à cette escapade d'écolier, dont les suites étaient incalculables, en emmenant son frère de Vincennes à Montargis, et en chassant d'auprès de lui ses trois chambellans, créatures du duc d'Orléans. Louis, dont cette mesure renversait tous les projets, redoubla alors d'intrigues et de déclamations pour se faire un parti dans la capitale. Il allait faire des harangues à la Maison-de-Ville, et vint un jour au Parlement se plaindre de madame de Beaujeu, qui écartait du roi ses meilleurs serviteurs, et semblait le garder pour elle seule, afin de mieux s'assurer le pouvoir. « Qu'elle s'éloigne de lui de dix lieues seulement, s'écria-t-il, et je me retirerai à quarante. » Ce faux désintéressement n'imposa point aux vieux conseillers. Le premier président, Jacques de la Vaquerie, prit la parole et répondit au prince que le Parlement ne se chargeait point des querelles de famille. Louis ne fut pas plus heureux auprès de l'Université. Le mémoire qu'il lui adressa fut renvoyé au roi, sans qu'on lui eût fait seulement l'honneur d'une apostille. Les agents qu'il avait envoyés aux bonnes villes ne purent

rien obtenir. Alors le dépit l'emporta, et peut-être aussi pour se dérober aux vengeances d'Anne de Beaujeu, qui voulut, dit-on, le faire enlever dans Paris, il sortit brusquement de la ville et se rendit à toute bride à Verneuil, une des places de René d'Alençon, qui, rentré à peine dans son comté du Perche, l'aventurait déjà au hasard d'une révolte. Sitôt qu'Anne apprit à Montargis la fuite du duc d'Orléans, elle le dépouilla de ses gouvernements de la Champagne et de l'Ile-



Anne de Beaujeu.

de-France. Ensuite elle vint avec une armée à Évreux, et Louis, forcé de demander grâce, dut se trouver heureux de rentrer, comme à la dérobée, dans le conseil, où son influence se trouvait dès lors annulée [1485].

Dunois vint à son secours. L'association de 1485 fut bientôt reconstruite, et l'on y fit entrer Richard III d'Angleterre, forcé de rechercher les bonnes grâces du duc de Bretagne pour se débarrasser de Richemond, son rival, qu'avait d'abord protégé Landais, le favori du duc. Déjà Louis marchait sur Orléans avec huit mille fantassins et trois mille chevaux. Maximilien avait envoyé ses soldats sur la frontière. Le

chef de la révolte, campé à Beaugency, attendait les troupes qui devaient lui arriver du Perche, du Languedoc, de l'Angoumois, de la Bretagne. Anne de Beaujeu fit face au danger avec autant d'adresse et de sang-froid qu'aurait pu en montrer son père. Elle s'unit aux barons bretons contre François, aux Flamands et au terrible Guillaume de la Marck, *le sanglier des Ardennes*, contre Maximilien. Elle donne à Richemond deux mille hommes, avec lesquels il soulève toute l'Angleterre contre Richard, qui périt en combattant à la journée de Bosworth. Bientôt le duc de Bretagne, assiégé dans Nantes par ses barons, Lescun, son ancien favori, à leur tête, est forcé de leur livrer Landais, qu'ils pendent presque sous ses yeux, et de signer le traité de Bourges par lequel il abandonne à la régente le duc d'Orléans. Celui-ci, repoussé par les populations de son propre apanage, se voyait investi dans Beaugency par Louis de la Trémouille, le chef de l'armée royale; et, désespérant d'une lutte qu'il était seul à soutenir, il accepta la paix aux conditions qui lui furent proposées. Les places de son apanage reçurent des garnisons royales, et Dunois, son conseiller, fut relégué à Asti, le seul débris de l'héritage de Valentine qui restât à la maison d'Orléans. Le vieux duc de Bourbon, qui accourait sur ces entrefaites à Beaugency, se prêta de bonne grâce à un accommodement, quand il apprit la soumission du duc d'Orléans, et la régente, qui ne cherchait qu'à arrêter le mouvement, sans arrière-pensée de vengeance, eut aussi facilement raison des autres membres de la ligue. Pendant ce temps, Maximilien avait réprimé les Flamands révoltés et triomphé du *sanglier des Ardennes*. Il y avait toujours entre lui et la France un motif éternel de guerre dans cette question de la succession de Bourgogne, qui n'avait pas encore été jugée. Sans s'inquiéter des traités faits par ses alliés de France, il reprit les hostilités à lui seul, et ayant fait passer la frontière à ses troupes, s'empara de Lens et de Thérouanne. Mais d'Esquerdes lui ayant débauché les Suisses de son armée, il abandonna la partie, et toute cette levée formidable de boucliers aboutit à de si minces résultats, qu'on donna le nom de *guerre folle* au vain semblant de guerre qu'elle avait amené.

La féodalité, tant de fois vaincue et toujours prête à rentrer dans la lice, ne se laissa point encore décourager par l'insuccès de cette dernière tentative. Du fond de son exil, Dunois avait renoué le fil de ses intrigues, et tous ceux qui avaient trempé dans la *guerre folle* répon-

dirent à son appel. Chacun avait déjà son poste assigné et sa route tracée. Le rendez-vous était à Paris, le lieu du royaume qui assurait le plus de retentissement à la rébellion. Tout étant disposé, Dunois s'échappe d'Asti et paraît tout à coup en Poitou, dans sa ville de Parthenay, où madame de Beaujeu lui envoie demander compte de ce retour audacieux. « Je suis chez moi, » répond tranquillement le fils du bâtard, et la guerre recommence entre la régente et les grands. Elle ne réussit pas mieux à ceux-ci que la première fois. Le duc de Lorraine et Maximilien, qui faisaient mine d'envahir le royaume, furent contenus par l'arrivée de deux armées. Lescun seul s'était mis en hostilité déclarée avec l'autorité royale dans son gouvernement de Guyenne; il fut réduit en quelques jours par Anne de Beaujeu, qui mena son frère dans la province révoltée. Dunois, Lescun et le duc d'Orléans se réfugièrent en Bretagne ; le reste s'empressa de demander la paix.

Il ne restait plus qu'un point où la résistance pût être encore sérieuse; c'était dans ce duché de Bretagne, véritable royaume indépendant, qui, depuis Clovis et la ligue armoricaine, faisait cause à part en France avec une obstination que rien encore n'avait pu vaincre. Le vieux droit féodal, qui partout ailleurs n'inspirait plus que de froides et inactives sympathies, se trouvait là soutenu par un sentiment vivace de nationalité, qui se rattachait au pouvoir ducal comme à sa dernière ressource contre l'invasion menaçante de la centralisation royale. Mais le moment approchait où les barrières qui isolaient encore la Bretagne du reste du royaume allaient enfin tomber. Son duc François n'avait que des filles, et déjà l'on se disputait sous ses yeux ce magnifique héritage. Les concurrents ne manquaient pas. Madame de Beaujeu mettait en avant son frère; Maximilien, qui l'avait déjà emporté sur le fils de Louis XI auprès de Marie de Bourgogne, prétendait lui enlever encore l'héritière de la Bretagne; à la cour de François, Dunois la demandait pour le chef de sa maison; Lescun, pour le sire d'Albret, vieux capitaine, peu fait pour plaire à une enfant de quatorze ans avec ses cinquante ans, ses rudes habitudes et son visage couperosé, mais le seul peut-être qui convînt au parti national. Marié autrefois à Françoise de Blois, l'arrière-petite-fille de Jeanne la Boiteuse, Alain d'Albret réunissait par ce mariage les droits des deux maisons de Penthièvre et de Montfort, et sauvait la Bretagne d'une domination étrangère. A travers toutes ces intrigues matrimoniales, la guerre se

poursuivait toujours entre la royauté et la ligue formée par Dunois. Anne de Beaujeu fit tenir à son frère un *lit de justice* dans la grand'-salle du Palais, et l'huissier ayant appelé par trois fois, suivant l'ancienne coutume, les seigneurs rebelles devant la table de marbre, le Parlement rendit un arrêt qui les déclarait coupables de lèse-majesté. Aux termes de la législation nouvelle, telle que l'avait façonnée Louis XI, c'était les mettre hors la loi. Aussitôt leurs domaines furent envahis par les troupes royales, et, pour que la sentence reçût son entière exécution, la Trémouille vint les chercher avec douze mille hommes en Bretagne [1488]. Dès son entrée dans le pays, il prit Châteaubriant et Ancenis, qu'il rasa. Fougères fut enlevée en huit jours, malgré ses trois mille hommes de garnison, et déjà il mettait le siége devant Saint-Aubin-du-Cormier, quand arriva l'armée ennemie, commandée par le duc d'Orléans et le sire d'Albret. Ils avaient avec eux huit mille hommes de pied et quatre cents lances, sans compter huit cents hommes d'armes allemands que leur avait envoyés Maximilien, et trois cents Anglais qui, fatigués des lenteurs de leur nouveau roi Henri VIII, avaient passé la mer de leur autorité privée pour aider leurs vieux alliés de Bretagne dans cette dernière lutte contre la race des Valois. La discorde qui régnait dans le camp breton semblait assurer d'avance la victoire aux Français. Pendant la nuit du 26 juillet, comme les deux armées allaient se trouver en présence, un grand tumulte s'éleva dans le quartier du duc d'Orléans. C'était le sire d'Albret qui, échauffé par le vin, s'avançait avec les siens pour se défaire d'un rival favorisé; car on disait que la fille de François s'était déjà laissé prendre à la bonne mine et aux gracieuses manières du prince français. En un instant, tout le camp fut sur pied, et les deux partis faillirent se charger presque en vue de l'ennemi. La bataille se donna le surlendemain sous ces tristes auspices. Louis d'Orléans, accusé par les Bretons de vouloir les abandonner dans la mêlée, était descendu de cheval et s'était placé à la tête de leur infanterie; le prince d'Orange, un de ses plus puissants partisans, avait imité son exemple et combattait avec les fantassins allemands. Au premier choc, l'armée bretonne eut l'avantage; mais, s'étant avancée imprudemment hors de ses retranchements, elle fut prise en flanc par l'artillerie de la Trémouille, et les hommes d'armes français lancés au galop au travers de ses rangs ébranlés, commencèrent à y faire un massacre effroyable. Au commencement de l'action, douze cents Bretons avaient endossé le hoqueton

rouge des Anglais pour donner une apparence plus formidable à leur petite troupe. Ils furent tous passés au fil de l'épée avec les véritables Anglais. A l'autre aile, le prince d'Orange, couché sur un tas de cadavres, contrefaisait le mort; un franc-archer le reconnut au milieu de ces Allemands et le contraignit à se rendre. Louis d'Orléans tomba aussi entre les mains des vainqueurs et fut reçu courtoisement par La Trémouille, qui fit dîner le soir même les deux princes avec lui, dans



le château de Saint-Aubin. Anne de Beaujeu fut moins généreuse. Elle traita durement le duc d'Orléans, qui fut traîné de prison en prison, et conduit enfin à la tour de Bourges, où il était enfermé la nuit dans une cage de fer. Le prince d'Orange, qui lui avait donné moins de soucis, fut mis au château d'Angers, où était le roi.

La journée de Saint-Aubin livrait la Bretagne aux Français. Aidé par l'influence de la maison de Rohan, qui depuis Louis XI était entièrement dévouée à la couronne, La Trémouille s'empara en quelques jours de Dinan, de Saint-Malo et de six autres villes. Une partie de la population s'était déclarée contre le duc, et les places n'attendaient

pas souvent, pour se rendre, qu'on les eût attaquées. Déjà François délibérait s'il ne passerait point en Angleterre : l'âge et les infirmités le clouèrent à Nantes. Anne de Beaujeu voulait qu'on achevât de ce coup la conquête de la Bretagne ; mais le conseil pencha pour un accommodement. Le 28 août, François signa le traité de Sablé, par lequel il s'engageait à expulser du duché toute cette foule de rebelles qui avaient suivi le duc d'Orléans, et à ne marier ses filles que de l'aveu du roi. Pour plus de sûreté, les Français se maintenaient en possession des places dont ils s'étaient emparés. La conséquence naturelle de ce traité était le mariage d'Anne de Bretagne avec Charles VIII et la réunion de la Bretagne au domaine de la couronne. Mais François mourut dix jours après la signature du traité, et tout fut remis en question.

Anne de Bretagne se trouvait encore plus abandonnée que Marie de Bourgogne ne l'avait été après la bataille de Nancy. Environnée de prétendants qui ne songeaient pas même à la consulter, la pauvre jeune fille était à chaque instant sur le point d'être enlevée par les soldats qui couraient le pays. Le plus acharné de tous était le sire d'Albret, qui, chargé par le duc mourant de protéger sa fille, voulut d'abord se faire donner par le vice-chancelier de Bretagne, Philippe de Montauban, une procuration au nom de la princesse, pour obtenir de la cour de Rome une dispense de parenté. Anne ayant ordonné à son chancelier d'y mettre opposition, Alain le menaça de lui *faire la tête sanglante*. Le vicomte de Rohan tenait la campagne de son côté, et les Français, rentrés dans le duché, s'étaient emparés déjà de cinq villes. Sur ces entrefaites arrivèrent six mille Anglais et deux mille Espagnols, venus pour soutenir, les premiers le sire d'Albret, les autres Maximilien. Dunois, qui était resté auprès de la jeune duchesse, s'épuisait en ruses et en efforts pour la conserver au duc d'Orléans. Mais Louis était toujours en prison, et le danger croissait de jour en jour. Vaincue enfin par la terreur que lui inspirait Alain, Anne oublia *son chevalier* et se jeta dans les bras de Maximilien, qui sortait à peine de la captivité de neuf mois à laquelle l'avaient condamné les gens de Bruges. Par je ne sais quelle fatalité, c'était le même étranger qui venait hériter, en dépit du roi de France, des deux grands fiefs dont la réunion rendait à la France son unité territoriale. Mais il était temps encore de faire revenir Anne de Bretagne sur cette décision désespérée. Maximilien ne l'avait épousée que par procuration.



Mariage par procuration de Maximilien et d'Anne de Bretagne.

et l'on disait que la jeune fiancée avait été vivement choquée quand, à la manière allemande, l'époux supposé, tenant la procuration de son maître à la main, s'était approché du lit nuptial et y avait mis une jambe nue.

Entamée à la fois au nord et à l'est par la domination allemande, la France, malgré la force de son organisation nouvelle, courait le risque de se voir encore une fois démembrée. A l'intérieur, la régente et son frère ne couraient plus de véritable danger; mais une ligue formidable se formait contre eux au dehors. Le roi d'Aragon, Ferdinand le Catholique, réclamait la Cerdagne et le Roussillon, derobés en quelque sorte par Louis XI à son père. Henri VII remettait au jour les anciennes prétentions de l'Angleterre, et demandait la Guyenne avec la Normandie. Tous deux faisaient cause commune avec Maximilien qui, déjà sur le point d'attirer à lui la Bretagne, voulait encore se faire rendre ce qui lui manquait de la succession de Bourgogne, l'Artois, les villes de la Somme, le duché et la comté de Bourgogne. Le mauvais vouloir des princes, et du parti d'Orléans, venait augmenter l'embarras du conseil. Une boutade de Charles VIII rétablit tout à coup la bonne intelligence dans la famille royale [1491]. Le frère d'Anne de Beaujeu atteignait alors sa dix-neuvième année. Toujours plus épris de la vie chevaleresque, il se décida enfin à secouer le joug un peu hautain de sa sœur; et, partant une après-midi du Plessis, sous prétexte d'une grande partie de chasse, il alla coucher sur la route de Bourges, et s'avança jusqu'au pont de Barangeon, où il se fit amener son cousin d'Orléans. Louis se jeta à ses genoux sans dire une parole; et le roi, l'ayant embrassé tendrement, le fit coucher le soir même dans sa chambre. Ensuite, il le nomma gouverneur de Normandie. Le 4 septembre de cette année, Louis et le mari d'Anne de Beaujeu signèrent à La Flèche un écrit intitulé : *Ligue entre Louis, duc d'Orléans, Pierre, duc de Bourbon, et autres, pour le service du roi.*

Dès lors les affaires de Bretagne commencèrent à prendre un tour plus heureux. Dunois, qui était aussi de la ligue conclue à La Flèche, reporta du côté du roi le poids de son influence et de ses intrigues. Ferdinand, tout entier à sa guerre mémorable contre les Maures de Grenade, ne pouvait plus s'occuper de la France. Maximilien avait trop à faire en Autriche, en Hongrie, en Flandre, dans la Gueldre, pour venir consommer en Bretagne ce mariage si ridiculement en-

tamé. Henri VII éludait la guerre et temporisait. Poussé en avant par ceux qui l'entouraient, Charles vint enfin à bout d'imposer à l'héritière de Bretagne une union qui semblait désormais impossible. Jamais mariage ne se fit plus violemment. Anne, qui se croyait liée à Maximilien, refusant de prêter l'oreille aux instances de Dunois, de la dame de Laval, sa gouvernante, et de presque toute sa cour qui préférait encore le roi de France à Maximilien, on passa à des moyens de persuasion plus énergiques. Le sire d'Albret, dont les domaines avaient été confisqués par les gens du roi, les racheta en livrant Nantes aux Français. Trois armées entrèrent à la fois en Bretagne. L'une conduisit Charles VIII à Vannes, où il se fit reconnaître par les états de la province; l'autre assiégea la duchesse dans Rennes, pendant que la troisième lui coupait le chemin de l'Angleterre, où elle avait voulu d'abord se réfugier. Tout était prêt pour la cérémonie nuptiale. Les assiégeants avaient avec eux des dispenses venues de Rome qui annulaient le mariage, par procureur, d'Anne et de Maximilien. Délaissée, trahie de toutes parts, blâmée même dans sa résistance par ceux qui lui étaient restés fidèles, la jeune Bretonne, toute fière et hardie qu'elle était, fut réduite enfin à capituler. Elle alla trouver Charles VIII



à Langeais, et se résigna à devenir reine de France. Dans le contrat,

elle abandonnait irrévocablement son duché à la couronne, et s'engageait, si le roi mourait avant elle, à épouser son successeur. La noce fut célébrée à l'instant même dans la grande salle du château, et quelques jours après Anne était couronnée à Saint-Denis.

Ce mariage, emporté ainsi d'assaut, terminait l'œuvre si péniblement ébauchée par les Capétiens. La France avait retrouvé son unité, et la royauté, délivrée de toute rivalité intérieure, allait entrer dans une voie nouvelle. Les guerres lointaines lui étaient permises maintenant qu'il n'y avait plus rien à conquérir dans le royaume : dès lors toute cette force, si longtemps retenue au dedans, se déborde, et la France vient jouer son rôle dans le grand mouvement européen qui commence.



TABLE DES MATIÈRES.

Pages

CHAPITRE I.

De la Gaule jusqu'à Clovis. 1

CHAPITRE II.

Histoire de la France depuis Clovis jusqu'à Pépin d'Héristal. 28

CHAPITRE III.

Depuis la bataille de Testry jusqu'à l'avènement de Hugues Capet. 112

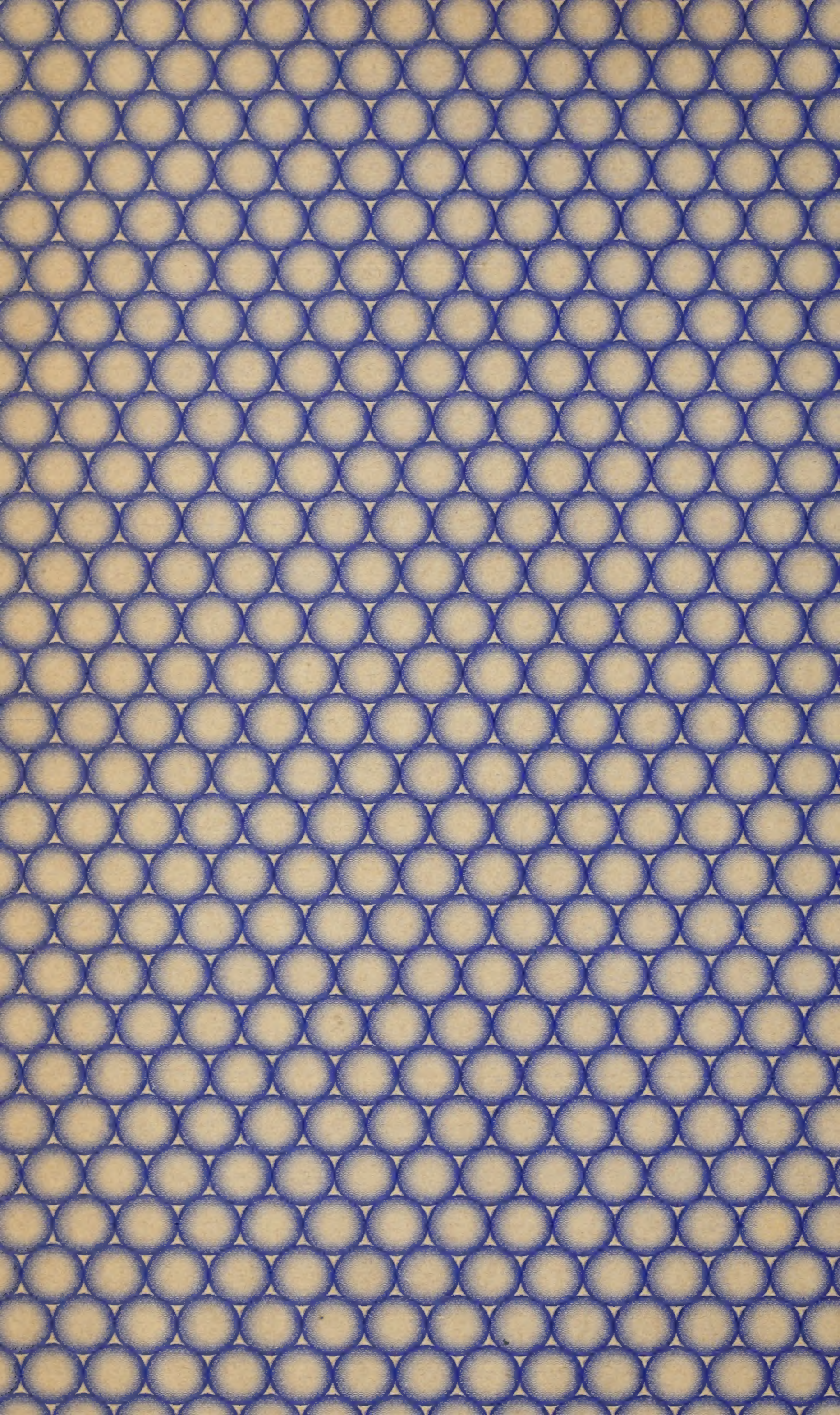
CHAPITRE IV.

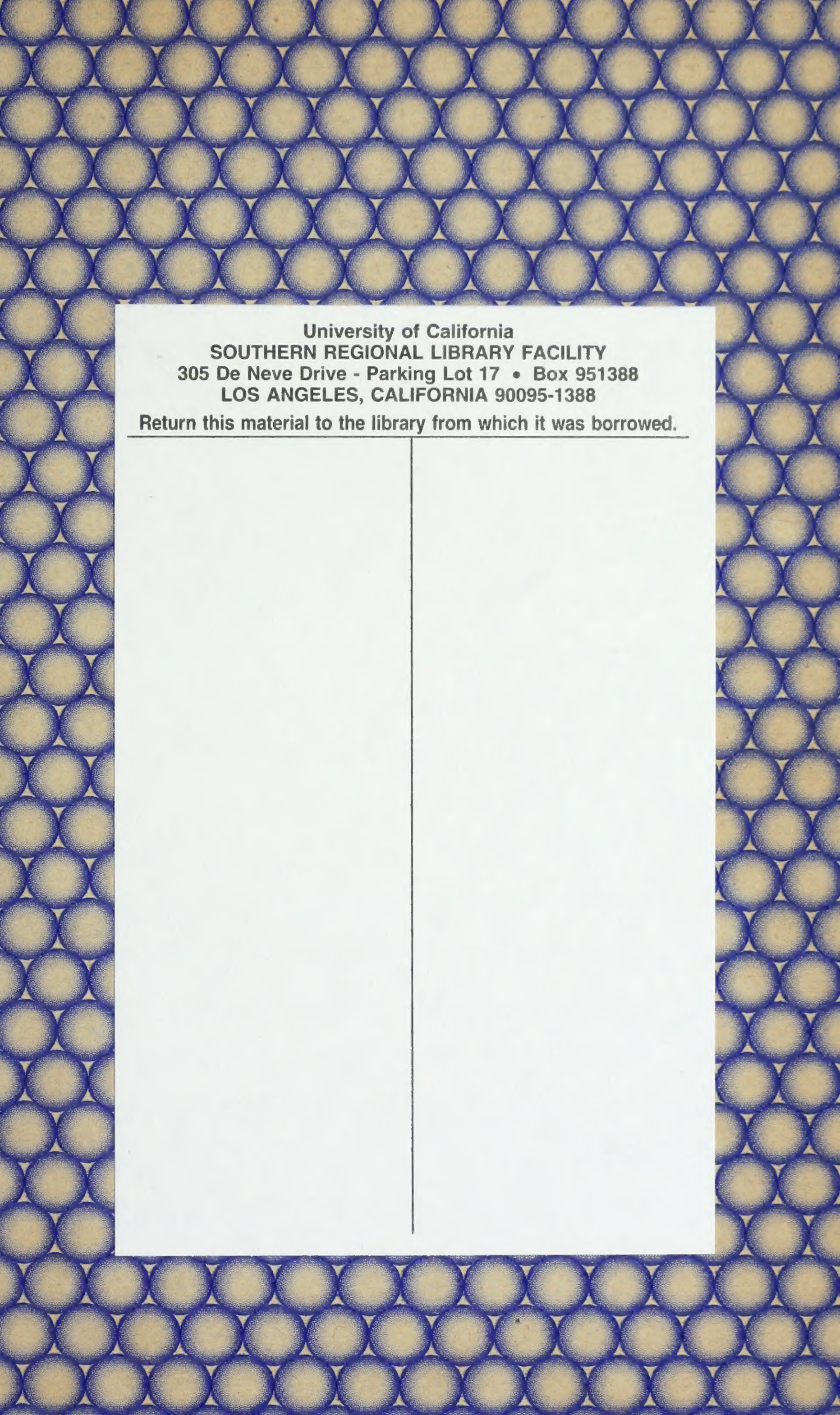
Depuis Hugues Capet jusqu'à Philippe de Valois. 209

CHAPITRE V.

Depuis l'avènement de Philippe de Valois jusqu'à celui de Charles VIII. — 1328-1463. Guerres d'Angleterre. 349

FIN DE LA TABLE.




University of California
SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
305 De Neve Drive - Parking Lot 17 • Box 951388
LOS ANGELES, CALIFORNIA 90095-1388
Return this material to the library from which it was borrowed.

